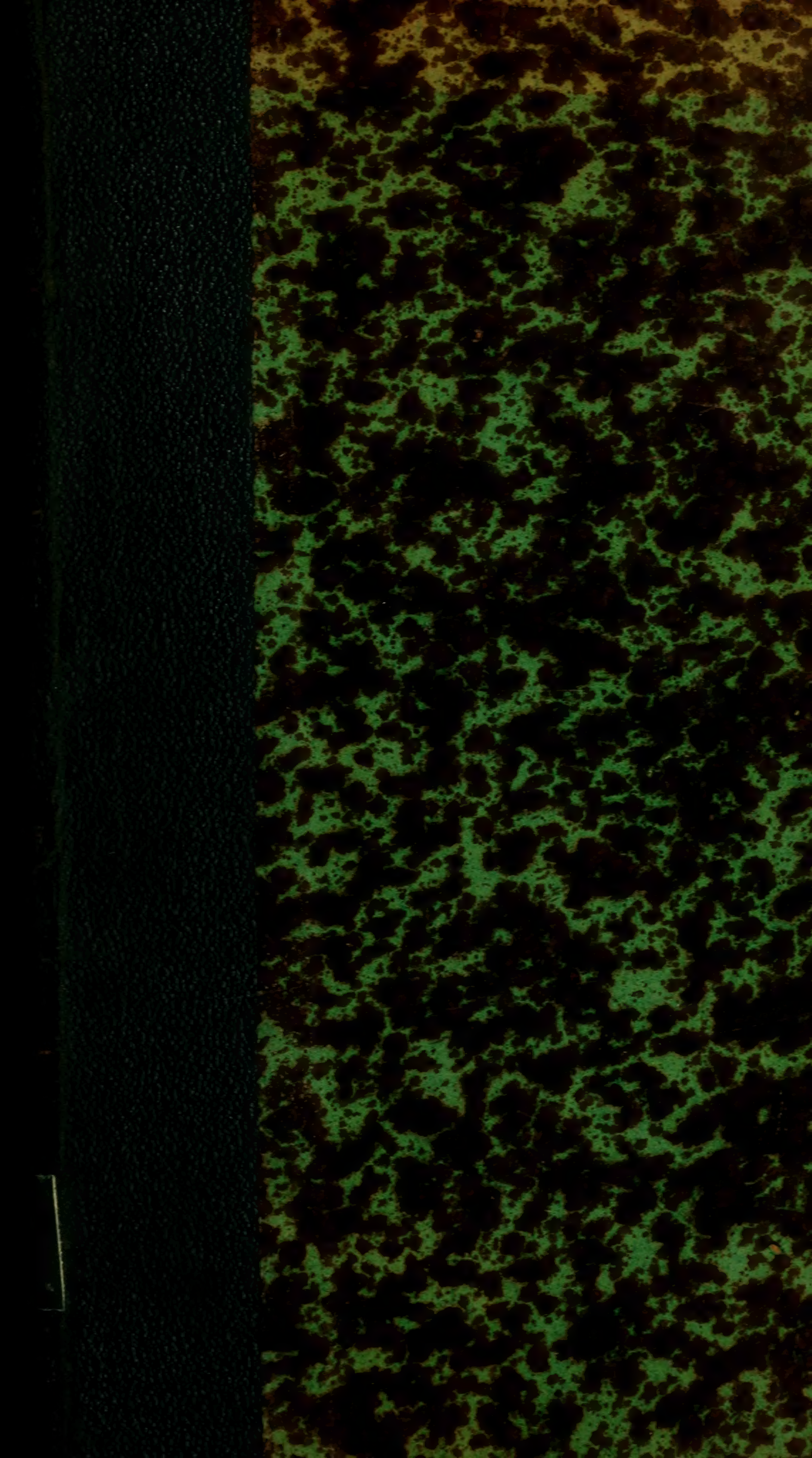


EXPOSÉ

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES CURES OPÉRÉES EN FRANCE

PAR LE MAGNÉTISME ANIMAL,

DEPUIS MESMER JUSQU'A NOS JOURS.

I.

« Il se pourrait que ne se trompant point dans leurs observations, les magnétiseurs se trompassent dans les principes qu'ils en déduisent, et que voyant *très-bien*, ils raisonnassent très-mal, comme on a fait si souvent dans les sciences naturelles. Si donc on veut les juger, quel parti prendre? celui d'écarter toutes leurs théories, et de leur demander, non pas dans un simple récit, mais dans toute la force de leur réalité, *les faits qu'ils ont découverts*, et sur lesquels *ils ne cessent d'appeler les yeux*. Si vous avez les faits, *vous avez tout*; la théorie suivra toute seule : car ce n'est point à la théorie de prouver les faits, mais aux faits de prouver la théorie, et de la donner pour ainsi dire avec eux-mêmes. »

Journal de l'Empire, 4 juin 1813, article sur le magnétisme, signé N. (M. le docteur Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine.)

EXPOSÉ

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES CURES OPÉRÉES EN FRANCE

PAR LE MAGNÉTISME ANIMAL,

DEPUIS MESMER JUSQU'A NOS JOURS

(1774-1826),

OUVRAGE OÙ L'ON A RÉUNI LES ATTESTATIONS
DE PLUS DE 200 MÉDECINS, TANT MAGNÉTISEURS QUE TÉMOINS,
OU GUÉRIS PAR LE MAGNÉTISME.

Suivi d'un Catalogue complet des ouvrages français qui ont été publiés *pour, sur* ou *contre* le magnétisme.

PAR M. S. Simon Mialle

L'UN DES MEMBRES FONDATEURS DE LA SOCIÉTÉ DU MAGNÉTISME DE PARIS.

« *Un seul fait positif,* qui démontrerait évidemment l'existence d'un agent extérieur, *détruirait* tous les faits négatifs qui constatent seulement sa non action, et *balancerait* ceux qui assignent tout à l'imagination. »

(DE JUSSIEU, *Rapport de l'un des Commissaires* in-4°, p. 21; in-8°, p. 31.)

TOME PREMIER.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU COLOMBIER, N° 21;

ET PALAIS-ROYAL, GALERIES DE BOIS, N°s 265 ET 266.

JUILLET 1826.

A

LA MÉMOIRE RÉVÉRÉE

DE

M. LE MARQUIS DE PUYSÉGUR.

A

TOUS LES HOMMES DE BIEN

QUI MARCHENT SUR SES TRACES.

INTRODUCTION,

OU L'ON EXPOSE LE BUT ET L'OCCASION DE CET OUVRAGE.

Ce n'est point seulement depuis le fameux rapport des commissaires de 1784 que l'utilité du magnétisme a été contestée et que ses effets ont été attribués à l'imagination. Tous ceux qui ont étudié l'histoire de cette découverte savent qu'à dater du jour mémorable où Mesmer annonça un agent essentiellement différent de l'aimant, ses adversaires voulurent expliquer par l'influence *connue* de l'imagination les phénomènes dont on n'avait pas encore songé à nier l'existence. On soutint alors, aux malades, que leur imagination seule était affectée; aux magnétiseurs, que leurs cures étaient illusoires, et que leurs malades étaient toujours dans le même état, ou même plus mal; enfin, on traita les témoins de visionnaires, accusant ainsi tous ceux qui se livraient à l'étude du magnétisme d'être dupes d'une même erreur. Etait-il possible cependant que la même cause pût agir à la fois d'une manière si diverse? A quel excès de déraison peut nous conduire la prévention ou l'ignorance!

Quand on lit les Mémoires du temps, et qu'on voit l'obstination avec laquelle les savans et les médecins

soutinrent cette opinion ridicule, on ne peut se défendre d'un profond étonnement.

Comment se fait-il que le magnétisme, proscrit de tous les côtés, n'ait pas succombé dès son berceau dans cette lutte déplorable, où si souvent, hélas! l'orgueil, la cupidité, le fanatisme se sont parés des couleurs respectables de l'amour du bien? Par quel miracle la voix ignorée de quelques amis de l'humanité est-elle parvenue à se faire entendre dans toutes les parties du monde civilisé, à travers les déclamations d'un si grand nombre d'antagonistes, qui, bien que *divisés* entre eux de la manière la plus étrange sur la cause de ces phénomènes admirables (1), se réunissaient pour les combattre, et qui, à défaut de bonnes raisons, ne rougissaient pas d'employer indifféremment les traits acérés du ridicule, l'autorité des gouvernemens, les poisons de la calomnie, et même les armes sacrées de la religion?

Il serait difficile de s'expliquer d'une manière satisfaisante cet acharnement universel, si l'on ne se rappelait que tel fut toujours le sort des découvertes

---

(1) On trouve, parmi les adversaires du magnétisme, des médecins, des ecclésiastiques, et ce qu'on appelle *gens du monde*. Or, ceux-ci attribuent tout à *l'imagination;* les prêtres veulent absolument que tout soit l'*œuvre du démon*, et les docteurs admettent alternativement une centaine de *causes physiques* toutes différentes (j'en ai fait le relevé); mais il n'est pas un de ces messieurs qui ne dise au besoin, lorsqu'il est consulté : « Le magnétisme est une chimère; tout le monde est *d'accord* là-dessus. »

qui ont signalé les progrès de l'esprit humain. Toutes les vérités nouvelles ont subi les mêmes persécutions, enduré les mêmes outrages; mais la source auguste dont elles émanent leur communiqua cette force toute puissante qui surmonte tous les obstacles. C'est en vain que les hommes les plus influens par leur savoir ou par leur rang dans la société se réunissent contre elles, ils ne parviennent jamais qu'à retarder leur marche de quelques instans; et par une loi qui ne souffre aucune exception, c'est toujours de l'excès du mal que naît le remède.

En étudiant attentivement l'histoire du magnétisme, on verra que la plupart des hommes que le hasard ou les circonstances mirent à même de s'en occuper étaient prévenus contre lui par la défaveur publique. Il en résulta que loin de *s'enthousiasmer* au premier abord, comme nos critiques le répètent sans cesse, ils commencèrent par examiner long-temps avec la plus scrupuleuse défiance. Ils répétèrent leurs expériences à satiété, et ne s'avouèrent enfin convaincus, qu'après avoir *épuisé* toutes les ressources du scepticisme. Il y a plus: un assez grand nombre éprouvèrent sur eux-mêmes les effets de ce nouvel agent; ce ne fut qu'après avoir été traités, soulagés ou guéris par Mesmer, que MM. Court de Gébelin, Bergasse, Duval d'Esprémenil, Servan, Fournel, Puységur, etc., etc., embrassèrent ouvertement sa défense. C'est à cette conviction *absolue* que l'on doit la persévérance admirable des partisans du magnétisme; c'est là ce qui a donné à leurs attestations ce caractère de vérité que rien ne

peut détruire; c'est là ce qui fera triompher cette découverte, malgré tout ce que l'on a fait et tout ce que l'on s'apprête à faire pour en empêcher la propagation (1).

L'histoire de ces hommes si distingués est en partie celle de tous les magnétiseurs qui leur ont succédé; elle est particulièrement la mienne. Si le Ciel m'eût doué de leurs talens, j'aurais sans doute la consolation de contribuer d'une manière plus efficace à la défense d'une vérité si importante; mais, quel que puisse être le résultat de mes efforts, c'est pour moi un devoir de joindre ma faible voix à toutes celles qui s'élèvent chaque jour en sa faveur. Puisse le peu que j'ai à dire sur ce qui m'est personnel engager les hommes d'un sens droit, et dégagés de toute prévention, à l'examiner *par eux-mêmes* et avec toute la

---

(1) Je prie les personnes qui trouveraient de l'exagération dans ces paroles de vouloir bien se rappeler que le magnétisme a été dès le commencement condamné sans être entendu, proscrit par les corps savans, joué sur les théâtres, chansonné dans les salons, défendu par divers gouvernemens, et interdit, en 1821, par l'administration des hôpitaux, à Paris; qu'il n'est aucune espèce d'injures qu'on n'ait prodiguées à ses partisans, depuis celle d'*imbécilles*, d'*individus ignobles*, ou autres plus dégoûtantes, jusqu'à celles de *charlatans infâmes* et de *brigands*. En 1817, l'auteur des *Démonolâtres* appelait sur eux les rigueurs salutaires des bûchers, que les parlemens employaient autrefois contre les sorciers. Maintenant on les signale à l'animadversion publique du haut des chaires chrétiennes, et jusque dans les saintes pages des mandemens. (*Voyez* celui de M. l'évêque de Moulins, sur le jubilé.)

circonspection dont ils sont capables; j'ose leur assurer qu'ils seront bientôt convaincus !

Il y avait à peu près deux ans que, par suite de chagrins, de longues privations, et surtout de ce funeste tribut que tant de jeunes gens paient aux erreurs de leur âge, j'étais tombé dans un état de dépérissement qui faisait tout craindre pour ma vie. Une toux presque continuelle, des douleurs assez vives entre les deux épaules, une telle faiblesse que j'étais souvent obligé de me reposer dans mes courses habituelles, un crachement de sang qui survenait à la moindre fatigue, tout me prouvait que ma santé était gravement altérée. On m'avait conseillé le repos, la campagne, une bonne nourriture, des distractions agréables, etc., toutes choses excellentes sans doute, mais qui m'étaient interdites par la modicité de ma fortune. Ne pouvant donc espérer de soulagement de ce côté, je n'eus d'autre parti à prendre que de me résigner à mon sort, et d'attendre tout du temps et de la Providence.

Hélas! elle vint à mon secours au moment où j'y pensais le moins. Je me trouvais dans un café en 1812, à l'époque de la publication d'un ouvrage de M. de Puységur (le premier numéro du *Traitement du jeune Hébert*). Ayant vu plusieurs personnes rire de tout leur cœur en lisant des articles du *Journal de l'Empire*, dans lequel M. H. (Hoffman) s'égayait sur le compte du magnétisme, je demandai le journal, et le parcourus à mon tour; mais, tout en imitant ceux qui venaient de le lire avant moi, je ne pus m'empêcher de remarquer certaines contradictions

qui me semblaient assez singulières (1). Enfin, comme je connaissais à peine de nom le magnétisme, je demandai à M. N***, l'un des habitués du café, avec lequel je me rencontrais quelquefois, ce que c'était que ce magnétisme, dont on se moquait tant. Il me dit que c'était une nouvelle manière de guérir *par l'attouchement*, et m'assura avoir été témoin de faits très-étonnans. « Je conçois, ajouta-t-il, que l'on s'en moque quand on ne le connaît pas, ou que l'on a quelques raisons de suspecter l'honnêteté ou les lumières de celui qui en parle ; mais quand on a vu M. de Puységur, cela est impossible. Il y a près de trente ans qu'il s'en occupe ; et à moins qu'on ne veuille le supposer fou à lier, on ne peut l'accuser de s'être toujours fait illusion. C'est d'ailleurs un homme charitable ; il n'a jamais songé à tirer *vanité* ni *profit* de cette science, et cela seul devrait appeler l'attention publique sur les effets qu'il dit avoir obtenus.—Mais à quoi cela est-il bon ?—Ma foi, je ne puis vous le dire d'une manière précise. Il paraît que cela sert dans beaucoup de cas. M. de Puységur, et tous ceux qui s'en occupent, assurent avoir guéri une foule de maladies.—En vérité, lui dis-je en souriant, vous me donnez envie d'en essayer. Si cela pouvait guérir mon crachement de sang ! Je voudrais être présenté à M. de Puységur. — C'est inutile. Sa porte est ouverte à tout le monde : allez le voir, dites-lui que vous êtes malade, et, s'il en a le temps, soyez sûr qu'il vous magnétisera. »

---

(1) *Voy.* à la fin de cette Introduction la note sur M. Hoffman.

La jeunesse est confiante. Peu de jours après, je me présentai chez M. de Puységur, et je lui racontai tout simplement l'anecdote qui donnait lieu à ma visite. Il m'écouta avec la plus aimable indulgence; et après m'avoir adressé quelques questions sur ma santé, il me dit qu'il ne me promettait pas de me guérir, mais qu'il essaierait, si je voulais. Il me fit asseoir à son côté, et me posa sa main sur la poitrine. (J'ignorais entièrement et les procédés et les effets magnétiques.) Au bout de quelques secondes, je trouvai sa main si chaude, que je ne pus m'empêcher de le lui dire. « C'est bon, me répondit-il; tenez-vous tranquille. » Il continua à me passer doucement la main sur la partie souffrante. Peu à peu je sentis une chaleur très-douce se répandre dans tout mon corps, mes yeux se fermèrent malgré moi, et je restai dans un tel état de calme et de repos, qu'il faut l'avoir éprouvé pour s'en faire une idée. Après m'avoir ainsi magnétisé pendant près d'un quart d'heure, il me demanda comment je me trouvais. « Très-bien.—Dormez-vous? — Non, monsieur. — Pouvez-vous ouvrir les yeux? —Oui. — Faites-le. —Non pas, s'il vous plaît. —Pourquoi cela?—Je suis bien, c'est inutile. » Il voulut me faire changer de place; mais il m'était si désagréable de faire le moindre mouvement, qu'il fut obligé de me laisser dans la situation où j'étais en fermant les yeux (1).

(1) L'état d'engourdissement que j'éprouvais ne se communiqua jamais au cerveau, et, les yeux exceptés, tous mes sens

J'avais dit à M. de Puységur que mon sommeil était pénible, agité. Il me donna un morceau de verre magnétisé (c'est ce qu'on appelle ironiquement *un talisman*), en me disant de le mettre sur ma poitrine quand je voudrais m'endormir. J'eus quelque peine à comprendre comment cela pouvait se faire; mais le soir même, je vis qu'il ne fallait jamais se moquer de ce que l'on ne connaissait pas. Dès que je fus couché, je voulus essayer l'effet de mon verre. Je l'eus à peine placé sur ma poitrine, que j'éprouvai une chaleur semblable à celle que M. de Puységur me communiquait; bientôt mes paupières s'appesantirent, et je passai une nuit excellente.

Je ne donnerai point de plus amples détails sur mon traitement, parce qu'il ressemble à tous les autres. Peu à peu mes forces revinrent, ainsi que le

---

étaient dans un état de liberté parfaite; mon corps seul restait immobile, non point que je fusse hors d'état de remuer, mais parce que je craignais de me déranger, me trouvant bien. Plusieurs personnes qui ont été témoins de la suite de mon traitement prétendaient que j'étais dans un *état cataleptique*. Je ne puis disconvenir que j'en offrais l'apparence; mais je sentais si bien qu'il n'y avait en moi aucune espèce de contraction nerveuse, que j'ai toujours été fort tranquille là-dessus. Aussi refusai-je absolument toute espèce d'expériences pour leur prouver le contraire. M. de Puységur n'a jamais fait que me les proposer; mais le salutaire *à quoi bon?* venait toujours à mon secours. Dans tout autre moment, j'eusse été trop heureux de donner à mon magnétiseur toutes les preuves possibles de complaisance et de dévouement; mais dans cet état je sentais que j'avais le droit de refuser ce qui m'était contraire, et je suis sûr que rien au monde n'aurait pu m'y déterminer.

sommeil et l'appétit, le crachement de sang s'arrêta, et depuis il n'a plus reparu, etc. Je me contenterai de dire que pendant plus d'un mois je fus magnétisé tous les jours par M. de Puységur, et continuai à éprouver les mêmes effets. Pendant les voyages que ses affaires nécessitèrent depuis, il me confia successivement aux soins de MM. Lab***, Pay*** et Lar***, médecins bien convaincus de la réalité de ma maladie et de l'effet curatif du magnétisme, etc.

J'ose croire qu'il est difficile de voir dans ce que je viens de raconter le seul effet d'une imagination *exaltée*. Voilà ce que j'ai *senti*. Passons maintenant à ce que j'ai *vu*.

Après avoir recouvré la santé d'une manière si prompte et si inespérée, il était assez naturel que je cherchasse à m'expliquer comment s'était opéré ce merveilleux résultat. Mais je m'aperçus bientôt qu'une tâche pareille était au-dessus de mes forces. Je me bornai donc prudemment à observer les effets du magnétisme et à examiner ce qui se passait chez les malades mes confrères. Je fus témoin de tout ce que produit habituellement cet agent mystérieux : calme, soulagement, chaleur, sommeil, etc. Je me rencontrai chez M. de Puységur avec des personnes de tout rang, de tout âge, de tout sexe, avec des savans, des étrangers de distinction, et je puis assurer que je n'en ai jamais vu mettre long-temps en doute la réalité des faits dont ils étaient témoins. *Comment cela se peut-il?... c'est étonnant!... c'est inconcevable!... je m'y perds!..* Telles étaient leurs expressions.

J'avais bien entendu parler de somnambulisme, et la bonne femme Maréchale m'avait examiné dès les premiers jours de mon traitement, indiquant avec beaucoup de justesse les douleurs que j'éprouvais, et les endroits où elles se faisaient ressentir; mais, « comme « nous ne nous souvenons que des choses qui ont des « rapports avec celles qui les ont précédées ou suivies, « et que toute sensation isolée, ainsi que le dit Buffon, « ne laisse dans notre esprit que des traces fugitives; » ce phénomène si étonnant n'avait fait sur moi qu'une impression peu durable. Il manquait enfin à mon cours d'expériences de voir un somnambule depuis le premier moment où il tombe dans cet état jusqu'à celui de sa guérison; car telle est, je crois, la seule manière de se convaincre. J'eus encore cette satisfaction.

M. M***, celui dont parle M. de Pusyégur dans le *Traitement du jeune Hébert*, n° 3, p. 77, se présenta chez lui le 20 mars 1813, comme curieux. Il accompagnait sa cousine, attaquée de maux de nerfs, et qui venait chercher dans le magnétisme un secours que lui refusait la médecine. On peut voir dans l'ouvrage déjà cité que cette jeune demoiselle fut insensible aux effets magnétiques, et que M. M***, qui pendant la séance était assis à l'extrémité de la chambre, fut plusieurs fois sur le point de s'endormir; comment enfin, d'après ce qu'il dit éprouver, M. de Puységur le magnétisa et le rendit somnambule. Mais, quoi qu'il ait été dit de l'affreuse situation dans laquelle se trouvait ce malheureux jeune homme, qu'il y a loin encore du récit qui en a été publié à ce que nous avons

vu!... Il avait été traité à Rouen pendant quatre ou cinq ans pour une maladie syphilitique des plus graves, et les remèdes qui lui avaient été administrés avec la dernière indiscrétion, l'avaient réduit à toute extrémité. Son aspect était tellement hideux, que le célèbre docteur P***, l'ayant vu chez M. de Puységur au moment où il en sortait, le compara à un *ulcère vivant.* Enfin M. M*** s'endormit sous la main bienfaisante de notre magnétiseur, et dès ce moment, tous les jours furent marqués par une amélioration incroyable dans sa santé. Sa clairvoyance, sa mobilité se développèrent peu à peu, et je vis enfin, pour la première fois, ce phénomène étrange, incompréhensible, d'un mode d'existence nouveau produit par un acte de volonté, d'un être paraissant endormi et conversant à merveille, voyant sans le secours des yeux, entendant sans celui des oreilles, pouvant, sans rien connaître en médecine, juger de sa maladie mieux que tous les docteurs de la Faculté. Plusieurs médecins distingués, une douzaine de témoins furent journellement présens à toutes les séances, et lui entendirent donner les détails de sa maladie, annoncer les effets du magnétisme, ceux des remèdes, le jour et l'heure de sa guérison; *tout se vérifia à la lettre* (1).

---

(1) Je crois devoir interrompre un instant ma narration, pour raconter un fait très-singulier. Chaque fois que M. M*** était présent pendant que l'on me magnétisait, celle de mes jambes qui se trouvait de son côté (et quelquefois toutes les deux) devenait froide comme de la glace. M. de Puységur était fort étonné de cet effet; et après avoir fait inutilement tout son pos-

Pendant la durée de mon traitement, j'avais eu l'honneur de faire la connaissance de la plupart des personnes qui s'occupaient le plus et le mieux du magnétisme. Je suivis pendant plus d'*un an* leurs expériences, et ce ne fut qu'après avoir acquis toute la conviction imaginable et m'être instruit de tous les procédés en usage, que je me déterminai à essayer enfin de rendre aux autres le bien que j'avais reçu. Mon premier coup d'essai fut heureux : je calmai entièrement une attaque de nerfs assez violente; mais, comme rien ne me prouvait démonstrativement que c'était le remède et non *la nature* qui avait guéri la malade, je n'étais pas encore satisfait. Peu de temps après il vint, dans la maison où je dînais habituellement, une jeune personne de 14 ans, qui se trouvait indisposée par l'effet de la révolution qui s'opère à cet âge. Sa maladie se manifestait d'une manière singulière. Plusieurs fois dans la journée, elle tombait dans l'état de somnambulisme naturel. On voyait tout à coup ses yeux se tourner vers le sommet de la tête, et devenir fixes. Alors elle n'entendait plus personne, et ne laissait pas de continuer son travail, causant, brodant ou écrivant comme à l'ordinaire, à cette différence près, que, dans ce dernier état, elle était beaucoup plus adroite. On pense bien que ses compagnes (elle était

---

sible pour l'empêcher, il fut obligé de prier M. M*** de venir une demi-heure plus tard, afin que je pusse aussi prendre ma dose de santé. Dès que j'étais réveillé, l'effet était presque insensible.

dans une pension) avaient cherché tous les moyens de la surprendre en défaut; tout avait été inutile; et son indisposition ayant été rigoureusement constatée, il était question, je crois, de la fustiger d'importance pour lui apprendre à se bien porter, lorsque le hasard me fit rencontrer avec elle.

Ce sujet d'expérience était trop intéressant pour le laisser échapper. Je priai instamment la dame chez qui était Mlle Laure de me permettre de la magnétiser. Mais comme je me défiais toujours de l'*imagination*, je lui fis dire que je m'occupais un peu de médecine, et qu'elle pouvait me consulter sur la cause de ses souffrances. Elle avait grand mal à la tête dans le moment, de sorte qu'elle vint, d'elle-même, me prier de la soulager. Je lui posai la main sur le front, tout en lui adressant quelques questions insignifiantes, et au bout de cinq minutes, je vis ses yeux se fermer. Je ne me hasardai qu'en tremblant à lui demander comment elle se trouvait. « Fort bien, me dit-elle. —Savez-vous ce que je vous fais? —Vous me magnétisez. —Connaissiez-vous le magnétisme déjà? —*Non.* —Voyez-vous votre maladie? —C'est le sang. —Que vous faut-il? —De l'eau ferrée et des bains. » Je lui fis expliquer de quelle manière, en quelle quantité, pendant combien de temps, etc. Elle répondit à tout avec justesse et précision. Je ne chercherai pas à dépeindre ma joie, elle égalait l'étonnement, la stupéfaction de toute la compagnie. Est-il d'ailleurs quelque magnétiseur qui ne se rappelle avec transport tout ce qu'on éprouve lorsqu'on produit pour la pre-

mière fois un pareil phénomène, et quelles réflexions il fait naître !

On pense bien qu'après ce début ma curiosité n'eut plus de bornes. Je voulais voir se reproduire sous mes mains les faits rapportés dans les *Mémoires de M. de Puységur*, dans les *Annales de Strasbourg*. J'entrepris plusieurs traitemens, je guéris quelques personnes; je fis avec un de mes amis, M. B***, et d'autres magnétiseurs, les expériences les plus curieuses sur les malades dans l'état de somnambulisme et dans celui de veille. Désirant connaître tous les faits, toutes les théories, je lus, je dévorai tout ce qui a été écrit sur cette matière. Les notes que j'avais prises d'abord pour mon instruction devinrent considérables, et j'eus bientôt l'occasion de me convaincre que leur publication pourrait être fort utile. Ce sont ces notes mises en ordre qui forment cet ouvrage.

Les écrits les plus importans sur le magnétisme étant devenus très-rares, il est fort peu de personnes maintenant qui connaissent toutes les ressources que nous donne la bonne nature. Je n'ai rencontré, depuis que je m'occupe de cette matière, que des gens qui demandent, comme je le faisais moi-même : *A quoi cela est-il bon? quelles sont les maladies qu'on peut traiter? dans quels cas se présente le somnambulisme?...* L'ouvrage que je publie répond à ces questions, et prouve combien est vrai ce que d'Eslon disait à l'assemblée de la Faculté de médecine de Paris : LE MAGNÉTISME EST GÉNÉRALEMENT UTILE A LA GUÉRISON DES MALADIES. Que l'on parcoure cette

collection de faits si authentiques, si bien constatés par les certificats des malades, de leurs parens, de leurs amis, de leurs magnétiseurs, et dans laquelle on trouve les attestations d'un si grand nombre de médecins, et l'on verra s'il est encore permis de dire avec ceux de MM. les membres de l'Académie de médecine qui ont voté contre l'examen, qu'*il n'y a pas de cures*, et que tous les faits magnétiques ne sont que *déception*, *imposture*, *charlatanisme*, etc.

Je ne me dissimule point, au reste, combien il serait à désirer qu'un semblable travail eût été entrepris par un homme véritablement éclairé, et familiarisé avec toutes les branches de la médecine. Quels avantages précieux la science en retirerait! Mais si l'on ne regarde cet ouvrage que comme je l'envisage moi-même, c'est-à-dire comme un recueil de matériaux, on ne me demandera qu'une fidélité scrupuleuse dans mes citations, car c'est là le seul mérite d'un compilateur : je n'en ambitionne point d'autre. J'ai voulu être utile.

Rempli de reconnaissance pour le magnétisme et d'un noble zèle pour sa propagation, j'offre ce faible tribut à la mémoire révérée de M. de Puységur, et à tous ceux qui marchent sur ses traces. Je me suis dit avec un sage moderne : « Ceux qui aiment leurs sem-
« blables me jugeront avec indulgence, en voyant le
« motif qui m'anime; ils me sauront gré de m'être
« occupé du bien: c'est là le seul suffrage dont je sois
« jaloux. »

NOTE DE L'ÉDITEUR SUR M. HOFFMAN.

Les articles que M. Hoffman a publiés dernièrement, à l'occasion de l'examen auquel l'Académie de médecine soumet de nouveau le magnétisme, nous ayant paru influer sur l'opinion publique d'une manière fâcheuse, nous avons cru devoir donner les preuves les plus positives, *les plus irrécusables* des assertions de M. S***. Les hommes de bonne foi jugeront si, après avoir fait de tels aveux, M. Hoffman devait espérer d'en détruire l'effet par les plaisanteries indécentes dont il a fait usage.

EXTRAIT DU JOURNAL DE L'EMPIRE, 8 NOVEMBRE 1812.

Les fous, les insensés, les maniaques, etc., ne seraient-ils que des somnambules désordonnés? etc. Par M. de Puységur.

(Premier article.)

Eh quoi! il est donc encore question du magnétisme animal? Plus que jamais. Le mesmérisme survit à la réputation de Mesmer; cette doctrine a résisté à l'arrêt fulminé contre elle par nos savans de profession. Depuis trente ans elle brave les satires, les pamphlets, les injures et le ridicule même, ennemis plus dangereux que les persécutions les plus cruelles. A la vérité, ce fantôme marche encore dans l'ombre et le silence, mais tous les jours *il croît et grandit d'une manière effrayante*.... Les hommes qui disent froidement : *le magnétisme est tombé*, seraient épouvantés du nombre et de l'enthousiasme de ses partisans.

L'opinion publique ne se prononce pas sur cette doctrine d'une manière aussi franche que sur les autres systèmes; elle ne se borne pas à admettre ou à nier, mais elle passe par toutes les nuances qui existent entre l'affirmation absolue et la dénégation formelle.

Partageons donc le public entre plusieurs groupes distincts, et interrogeons-les successivement.

Le premier se compose de savans qui, ayant décidé que le magnétisme animal n'existe pas, se sont commodément *dispensés de tout examen*. Ils ont le plus profond mépris pour ceux qui adoptent ce système, et même pour ceux qui s'abaissent à le combattre : ils ne liront donc point mes articles, ce qui me rassure; car je suis charmé d'échapper à la censure de ces Argus, *qui ferment tous leurs yeux*, et disent : Nous ne voyons rien.

....En analysant sa doctrine (de Mesmer), il aurait fallu examiner d'abord s'il y avait des effets; ensuite si ces effets étaient produits par le magnétisme ou par toute autre cause; puis, discuter s'ils étaient nuisibles ou salutaires; tout cela était long et difficile; les résultats de l'examen auraient peut-être dérangé d'autres systèmes prônés par les examinateurs; on a décidé *ex abrupto* que le magnétisme animal n'existe pas, et que par conséquent il ne peut produire aucun effet..... Les systèmes les plus faux et les plus absurdes peuvent être fondés sur des vérités dont on abuse..... On a grande raison sans doute de rejeter le système, mais grand tort d'en nier le principe, s'il est vrai, et *grand tort de ne pas l'examiner, s'il est vraisemblable.*

....Quoique les faits exposés et attestés par M. de Puységur soient extrêmement multipliés, on peut les partager en trois classes distinctes, qu'il faut observer séparément, car leur nature est tout à fait différente. On peut même admettre les uns, sans être obligé de reconnaître les autres. On a donc eu tort de poser cette question : Croyez-vous au magnétisme? Il fallait dire : Croyez-vous à tel fait que l'on attribue au magnétisme animal?

Dans les faits de la première classe, je range les sensations éprouvées par les malades soumis à l'acte magnétique; sensations douloureuses ou agréables, nuisibles ou salutaires, passagères ou prolongées, et presque toujours suivies d'un sommeil pendant lequel le malade devient insensible à tous les objets extérieurs, comme aux plus grands bruits, à la plus vive lumière, à l'odeur la plus pénétrante, même à un choc ou à une contusion qu'il recevrait sans s'en apercevoir; sommeil pendant lequel on peut transporter le malade où l'on veut, sans qu'il s'en doute, et le placer dans toutes les situations sans qu'il le sente; sommeil,

enfin qui cesse quelquefois spontanément, mais qui cesse toujours à la volonté du magnétiseur.

....Plusieurs faits de cette classe me paraissent *certains:* il y a des effets, on n'en peut douter sans *outrer* le pyrrhonisme. Qu'on les attribue à l'imagination, à une aliénation mentale et passagère, au fluide magnétique ou à tout autre; que cette action se porte sur le sang ou sur les nerfs; qu'on ressuscite, si l'on veut, ce fluide nerveux avec lequel on expliquait tout il y a quelques années..., il faudra toujours convenir qu'il y a des effets; et comme ils peuvent être pernicieux, s'ils ne sont pas salutaires, il était *du devoir des savans* de s'en occuper.....

Dans les articles suivans, j'exposerai des faits de ces trois classes; et plus ils seront incroyables, plus on sera étonné d'apprendre que des hommes *instruits, spirituels, raisonnables,* et d'un caractère *au dessus de tout soupçon,* en proclament la réalité avec une assurance et une constance plus étonnantes que ces faits mêmes.

(Deuxième article, 11 novembre 1812.)

En parlant de la lucidité des somnambules et de la faculté de prévision, M. Hoffman dit :

Parmi ceux qui la soutiennent, on compte cependant des personnes qui ne sont ni *sottes,* ni *folles,* ni *crédules....*

....Parmi les effets merveilleux que l'on attribue au magnétisme animal, il n'y a donc que ceux de la première classe qui soient certains; je dis *certains*, parce que j'en suis *convaincu*, et je le dis contre l'opinion des savans *qui ne se sont pas donné la peine de les examiner.* Depuis trente ans qu'on magnétise, il est impossible que tant de personnes de tous les rangs et de tous les caractères se soient constamment réunies pour ne rien voir, et se soient accordées à dire qu'elles voyaient.....

Je dis donc seulement que le magnétisme produit un effet quelconque; des milliers de personnes ne sont pas venues sans doute jouer un rôle pénible, difficile et ridicule, uniquement pour flatter l'amour-propre de M. de Puységur. On ne peut pas supposer aussi de la complaisance ou du compérage : ce rôle de dormeur immobile n'est pas aussi aisé à jouer qu'on le pense : et

parmi tant de comédiens, la maladresse de quelques-uns aurait trahi le charlatanisme. La diversité de ces effets est une nouvelle preuve de leur réalité. Ils sont si irréguliers, si bizarres, qu'ils contredisent souvent la théorie des magnétiseurs : or, il est évident que des hommes qui s'accorderaient pour nous tromper, ne nous auraient montré que ce qui favorise la doctrine de leurs maîtres.

Parmi les magnétisés, les uns se plaignent de sentir une vive douleur; d'autres éprouvent du soulagement; presque tous s'endorment pour plusieurs heures, et leur sommeil est la plus parfaite image de la mort (1) : cette immobilité constante et aussi prolongée serait déjà assez difficile à imiter; et ce phénomène, répété des milliers de fois, doit au moins fort étonner les incrédules. *J'ai vu* un de ces dormeurs recevoir accidentellement une contusion si forte, que le fourbe le plus courageux, fût-il un Mutius Scævola, en aurait jeté des cris de douleur : cependant le dormeur ne sourcilla pas même; et très-certainement il ne s'attendait pas à ce choc, car *c'est moi* qui en fus la cause innocente, et, à coup sûr, je n'étois pas un compère.

Des savans, auteurs de gros livres, ont nié ces effets, parce que sans doute ils voulaient avoir le privilége exclusif d'*endormir* le public, et ils étaient jaloux de la facilité avec laquelle M. de Puységur opérait ce prodige. Cependant, forcés *par l'évidence* à faire un aveu, ils ont attribué tous ces effets à l'imagination des magnétisés. Cette opinion a été la mienne : je cherche même encore à la concilier avec ce que j'ai lu et vu; mais j'avoue que M. de Puységur m'a un peu *embarrassé* quand il m'a répondu que le magnétisme agit également sur des hommes qui dorment et sur des aveugles, qui conséquemment ne peuvent voir les gestes du magnétiseur, et sur des sourds et muets de naissance, qui certainement n'ont jamais entendu parler de magnétisme.

(Troisième article, 13 novembre 1812.)

....Tous les ouvrages de M. de Puységur (M. Hoffman les cite)

---

(1) Il nous semble que des individus qui parlent et se meuvent ne ressemblent pas précisément à un cadavre. (*Note de l'éditeur.*)

sont un immense répertoire de merveilles et de miracles; on y trouve des faits *certains*, dont la preuve d'ailleurs peut s'acquérir facilement; mais ils sont bizarres, incohérens; ils ne tendent pas à une même conclusion.... Ces défauts sans doute ne détruisent pas les faits, mais ils font crouler le système; c'est ainsi que le fantôme du mesmérisme a résisté à toutes les attaques, tandis que le fameux baquet est tombé en javelle....

....Quoi qu'il en soit, il y a des faits *constans :* il s'agit d'une maladie, et d'une maladie affreuse (1), les médecins *ne seraient pas excusables* de refuser leur attention à de pareils phénomènes; mais les savans n'aiment pas à s'expliquer sur les choses qui n'intéressent pas directement leur amour-propre, et le merveilleux qu'ils n'opèrent pas eux-mêmes n'est que du charlatanisme.

JOURNAL DES DÉBATS DU 19 OCTOBRE 1814.

Histoire de la guérison d'une jeune personne par le magnétisme animal, produit par la nature elle-même.

(Premier article.)

Dans ce journal, j'ai souvent entretenu mes lecteurs des miracles du magnétisme animal: *de nouveaux phénomènes* se sont manifestés; de nouvelles brochures ont annoncé d'autres merveilles...

L'ouvrage que j'annonce aujourd'hui sera moins le sujet que le prétexte des articles que je me propose d'écrire; j'espère qu'ils ne seront pas sans intérêt. La matière est si féconde, cette doctrine prend une telle consistance, les *preuves* se multiplient à un tel point, les conséquences sont *d'une telle importance*, que l'on pourra bien m'accorder une patience de quelques instans.....

Le magnétisme est si varié, qu'il force à prendre toutes les nuances du style; il offre tant d'absurdités, tant de puérilités, tant de folies, qu'on n'a pas le courage d'en parler *sérieusement;* mais il présente en même temps des faits *si évidens* et d'une nature *si extraordinaire*, qu'il n'est plus possible d'en *plaisanter*. Je suivrai donc l'impulsion donnée par le sujet même, riant des choses ridicules, et tâchant de raisonner sur les choses sérieuses;

(1) Celle du jeune Hébert : une frénésie.

bravant la colère des magnétiseurs, qui m'accuseront d'irrévérence, et me résignant humblement au mépris des savans qui, *n'ayant rien voulu voir autrefois*, ne veulent *rien entendre* aujourd'hui.

C'est en 1784 qu'une commission, composée de savans et de médecins, fut chargée par le roi d'examiner les prétendus prodiges du magnétisme animal. Ces savans, médecins, physiciens et chimistes, décidèrent que le magnétisme n'était rien, que ce fluide n'existait pas, et qu'on ne pouvait en conséquence lui attribuer aucun des effets observés au baquet de Mesmer. Depuis cet arrêt, fulminé par une Académie et une Faculté, le magnétisme s'est propagé d'une manière *étonnante* en France et *dans toute l'Europe*. Les effets ont été mieux observés, et *rigoureusement constatés ;* les phénomènes du somnambulisme ont encore *ajouté* au merveilleux de la découverte ; une foule de médecins jusqu'alors incrédules se sont *convertis* à la foi magnétique; et la doctrine se présente avec une masse de preuves *si imposante*, qu'on est réduit *à se taire* quand on refuse d'y croire... Il n'est donc plus permis aux savans brevetés de garder un silence dédaigneux; car le magnétisme compte aussi des savans *parmi ses prosélytes*, et je suis assuré que le nombre des médecins *qui y croient* et qui en parlent *surpasse* le nombre des docteurs qui le nient et qui se taisent....

On me demandera d'abord pourquoi le mesmérisme, appuyé *sur des faits incontestables*, constaté par des dépositions d'un millier de témoins pris dans toutes les classes de la société, et même *parmi les médecins* et *les anatomistes*, est cependant tombé en discrédit, immédiatement après avoir opéré ces prétendues merveilles.

On me demandera ensuite comment le magnétisme trouve encore aujourd'hui tant d'incrédules et de railleurs, lorsqu'il s'est propagé dans toute l'Europe, lorsqu'il produit partout les mêmes effets, et obtient *les mêmes succès*, et lorsque tant de savans et de médecins *attestent ses miracles* et écrivent en sa faveur.

....Les magnétiseurs ont eux-mêmes contribué dans ces derniers temps à rendre le magnétisme ridicule. Ils ne se sont point contentés d'exposer simplement et clairement les faits *bien réels* et *très-extraordinaires* qui s'offraient à leurs regards; ils ont annoncé des prodiges, des prophéties, etc.

(Deuxième article, 23 octobre 1814.)

....J'ai rapporté des faits bien étranges, bien absurdes, bien ridicules, et cependant attestés par de doctes magnétiseurs, même par des médecins. J'ai ajouté que, dans ces folies un peu humiliantes pour un siècle de philosophie et de lumières, il se trouve des vérités *bien constatées* et des faits *incontestables*, quoiqu'ils soient contraires aux lois connues de la physique, à la raison et au bon sens. Il y a donc des *prodiges;* ou plutôt notre ignorance nomme prodige tout ce qui confond notre jugement, tout ce qui excède les limites de notre intelligence, tout ce qui choque les idées reçues.

(Troisième article, 28 octobre 1814.)

....Et cependant, je dois en convenir, mes plaisanteries *ne prouvent rien*.... Que puis-je opposer, que puis-je répondre à tant de gens qui ont vu, examiné, revu, confirmé et attesté? Que répondraient les savans mêmes *s'ils se donnaient la peine de voir* ce qu'on offre de leur montrer? Qu'ils aient dédaigné des hommes obscurs tels que moi quand on leur criait qu'il y a dans le magnétisme des faits prodigieux, mais incontestables, cela se conçoit aisément: ils ne voulaient pas, ils ne devaient pas se compromettre. D'ailleurs, il est si facile de dire: *cela n'est pas vrai*, et si difficile à un savant d'avouer qu'il ignore quelque chose! Mais aujourd'hui j'oppose science à science, école à école, et Hippocrate à Galien. Les savans ont nié, me dit-on. Eh! n'est-ce pas un savant que ce docteur Marcard, médecin des eaux de Pyrmont? Ne sont-ils pas des savans, les docteurs Schmidt et Kœler, médecins de la cour? Est-il ignorant, ce docteur Gmelin, qui, comme les précédens, confirme et atteste les phénomènes du magnétisme animal, et déclare que les somnambules devinent la pensée du magnétiseur, quelle quelle soit? Il y a donc des faits.

....Ces faits généraux sont au nombre de six; ils composent toute la doctrine magnétique; ce sont: 1° le sommeil magnétique, qui diffère essentiellement du sommeil naturel, de manière que l'un peut exister sans l'autre, et que celui-ci peut cesser quand l'autre

dure encore; 2° l'abolition complète des sens extérieurs pendant le sommeil magnétique, de sorte que le dormeur est un véritable automate dont la vie est toute intérieure, et qui, insensible à toute autre impression, n'obéit qu'à son magnétiseur, comme le fer obéit à l'aimant; 3° l'action de la volonté du magnétiseur sur le magnétisé, communication de la pensée sans le secours de la parole, et correspondance parfaite de l'un à l'autre, même à de grandes distances; 4° l'oubli complet, au moment du réveil, de tout ce qui s'est passé dans le sommeil magnétique; 5° la faculté intuitive, le sens intérieur qui compense avec usure la perte des autres sens, et qui donne au somnambule la perception des objets à travers les corps les plus denses, perception qui est transportée dans la région de l'épigastre, et à laquelle les yeux et les oreilles deviennent des organes inutiles; 6° enfin la prévision, la faculté de prévoir et de prédire des évènemens très-éloignés, et de les prédire avec une précision et une sûrete mathématiques. Voilà les points fondamentaux sur lesquels il n'y a point de dissidence entre les magnétiseurs....

Dans un quatrième et dernier article, je tâcherai de démontrer que des six faits généraux précités, les *quatre premiers sont incontestables*, le cinquième douteux, et le sixième indigne de tout examen et de toute discussion.

(Quatrième article, 31 octobre 1814.)

....Quand on nous présente des faits extraordinaires, douter est sans contredit le parti le plus sage; mais quand les apparences en viennent à ce point où le doute serait plus absurde que la croyance, si l'on s'obstine à nier, dans la crainte de paraître superstitieux, ne tombe-t-on pas soi-même dans un genre de superstition? Est-on plus philosophe en niant *l'évidence* qu'en adoptant des croyances absurdes?

J'ai dit que des six faits généraux sur lesquels repose la doctrine magnétique, les quatre premiers sont incontestables : les rejeter, c'est *refuser de voir*, pour se réserver le droit de contredire.

1° Le sommeil. C'est le premier effet obtenu par le magnétisme; c'est le fait le plus universellement reconnu.... Ne serait-il

pas bien étonnant qu'un million de personnes (car il n'y en a pas moins) de tout âge, de tout rang, différant autant par l'esprit et par le caractère que par la fortune, eussent fait semblant de dormir pendant plusieurs heures, et quelquefois dans une position difficile à maintenir, pour donner raison à Mesmer, que la plupart de ces personnes estiment fort peu? Quelque peu importante que soit mon opinion, je déclare que *je crois* aussi fermement au sommeil magnétique qu'au sommeil naturel; avec cette restriction cependant, que je n'attache aucune idée précise au mot *magnétisme*, et que je ne prétends point que l'aimant y soit pour quelque chose : mais qu'on attribue ces effets à l'électricité, au galvanisme, à un fluide particulier, à tout ce que l'on voudra, *ils existent;* c'est tout ce que je veux dire.

2° Abolition des sens extérieurs. Pendant le sommeil magnétique, les dormeurs sont insensibles à l'éclat de la lumière, au bruit; à l'émanation des odeurs; ils peuvent recevoir un choc, une contusion sans sourciller; ils n'en ressentent les douleurs qu'à leur réveil, sans en deviner la cause. Tout ceci est également reconnu dans toutes les écoles du magnétisme, et l'on a pu s'en assurer mille fois par les expériences les plus faciles et les moins sujettes à l'erreur.

3° L'action de la volonté du magnétiseur sur le magnétisé. Quoique ce fait semble tenir du merveilleux, *il n'est plus possible d'en douter.* Dans le temps même où la pratique du magnétisme était grossière, scandaleuse, justement soupçonnée de charlatanisme et de cupidité, MM. les commissaires nommés par le roi remarquèrent avec étonnement cette obéissance passive et presque automatique des magnétisés à la volonté du magnétiseur. Certes, ces membres de l'Académie royale n'étaient point favorables à Mesmer, puisqu'ils l'ont unanimement condamné; et cependant on trouve dans leur rapport ces phrases bien remarquables : « Quand on ne l'a point vu, on ne peut s'en faire une « idée; et quand on l'a vu, on est également surpris..... Tous « sont soumis à celui qui magnétise; ils ont beau être plongés « dans un sommeil apparent, sa voix, un regard, un geste les en « retire. On ne peut s'empêcher de reconnaître à ces effets cons- « tans une grande puissance qui agite les malades, les maîtrise, « et dont celui qui magnétise semble être le dépositaire. »

Il n'y a dans ce passage que le mot *apparent* qui affaiblisse l'aveu. J'y ai déjà répondu quelques lignes plus haut. Non, tant de milliers de personnes de tout rang et de tout pays, ne se sont point accordées pour jouer le sot rôle de dormeur. D'ailleurs, si ce sommeil n'était qu'apparent, que signifierait cette *grande puissance qui agite les malades*, et que les commissaires *n'ont pu s'empêcher de reconnaître*. Des malades seraient-ils agités, s'ils étaient des imposteurs, de misérables bouffons, seraient-ils agités par *une puissance* qui ne serait qu'une fourberie? Observons encore que dans les trente années qui se sont écoulées depuis ce rapport, les expériences ont été tellement multipliées, que le soupçon de jonglerie deviendrait *ridicule*. Ainsi ce fait, tout étrange qu'il est, peut être rangé dans la classe de ceux qu'on n'ose admettre, et *qu'on ne peut contester*.

4° L'oubli total, au moment du réveil, de tout ce qui s'est passé pendant le sommeil magnétique. Ceci n'a pas besoin de preuves. Ce fait n'a pu être inventé par les magnétiseurs, car il ne leur est pas favorable : si les dormeurs avaient été des compères, bien loin de feindre un oubli complet, ils nous auraient vanté les belles choses qu'ils auraient supposé avoir vues dans leur état magnétique. Plusieurs somnambules, au contraire, ont nié en s'éveillant tout ce qu'on leur racontait de leurs propres actions, et il a fallu leur montrer de leur écriture, pour les convaincre des merveilles dont il ne restait aucune trace dans leur mémoire.

5° Le sens intérieur, la clairvoyance instinctive. Ici nous entrons dans le pays des prestiges; il n'y a point de folies, point d'absurdités qui n'aient été débitées à ce sujet. Il m'a été impossible d'en parler sérieusement, et cependant *ce fait n'est pas moins général* et pas moins *attesté* que les autres. Il y a donc quelque vérité encore obscure dont on a étrangement abusé....... Et l'on sera fort étonné que j'en trouve la preuve chez les ennemis mêmes du magnétisme.

Les mêmes savans qui méprisent le sommeil magnétique, au point qu'ils dédaignent de le combattre, n'ont point contesté l'existence des somnambules naturels, dont les actes ne sont pas moins extraordinaires. Dans l'*Encyclopédie*, qui a paru avant qu'il fût question de magnétisme, on trouve des faits de som-

nambulisme parfaitement semblables à ceux que rapportent les magnétiseurs : pourquoi ceux-ci seraient-ils impossibles, si les autres *n'avaient pas même été mis en doute?*

M. Petetin a fait sur des cataleptiques des observations contre lesquelles personne n'a réclamé. En 1809, M. Lullier Winslow a démontré l'identité de ces faits avec ceux du magnétisme, et confirmé leur exactitude. M. Petroz cite une partie de ces observations dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, ouvrage généralement estimé; et M. Petroz n'en conteste aucune. D'où peut donc provenir l'obstination à rejeter comme indigne d'examen les phénomènes de la clairvoyance magnétique, quand cette merveilleuse faculté paraît *démontrée* dans la catalepsie? Chez les cataleptiques, il y a transport des sens à la région de l'épigastre; il en est de même dans le somnambulisme magnétique, et vraisemblablement dans le naturel. Le sens intérieur, l'intelligence des cataleptiques semble tout embrasser, rien ne lui échappe; voilà aussi ce que les magnétiseurs disent des somnambules. Le cataleptique répond avec justesse à la simple pensée de celui qui lui applique un doigt sur l'estomac ou sur le gros orteil : le somnambule en fait autant à l'égard du magnétiseur. Or, n'est-il pas *bien étrange* que ces prodiges soient admis comme des vérités dans un cas, et considérés comme absurdes dans un autre? Si le fait est impossible, comment devient-il vraisemblable dans la seule catalepsie? Que nous importe à nous, qui n'avons ni esprit de corps, ni doctrine à soutenir, que nous importe qu'un miracle de physiologie soit produit par un cataleptique ou par un somnambule? Et ne sont-ils pas tombés dans une contradiction *choquante*, les savans qui l'ont tour à tour admis ou rejeté, selon la qualité de celui qui le leur annonçait?

J'ai ri des vers fabriqués de Mlle Julie, et qui n'en rirait pas? Cependant, je reste *confondu* quand je lis, dans le *Traité d'aliénation mentale* de M. Pinel, que des fous, hommes d'un esprit médiocre et sans instruction, parlaient et écrivaient, dans leur état de démence, avec une *éloquence*, une *pureté* et une *élégance* dont leur état lucide ne *donnait aucune idée*. Observons en passant que les aliénées pour cause de superstition ou d'hystérie présentent des ressemblances étonnantes avec les femmes somnambules qui parlent des anges, du fluide universel, et qui portent des regards

si *clairvoyans* sur l'organisation humaine. Concluons donc que la faculté intuitive dans les somnambules mérite au moins d'être *scrupuleusement examinée*, ou qu'il faut la nier également dans les somnambules naturels et dans les cataleptiques.

JOURNAL DES DÉBATS DU 13 DÉCEMBRE 1814.

De quelques écrits sur le magnétisme animal.

(Premier article.)

....Je m'étais tenu dans un parfait équilibre, doutant, plaisantant même des phénomènes magnétiques, mais demandant aux savans une preuve, *une seule preuve* qui me convainquît de l'imposture des magnétiseurs. Mes prières, mes sollicitations, mes cris n'ont produit aucun effet. Les uns ont nié tout *sans rien observer*, les autres ont voulu être crus sans rien prouver....

Les savans se sont moqués de moi; mais ils ne m'ont fourni aucun moyen de repousser les innombrables témoignages qui s'élèvent depuis trente ans en faveur du magnétisme animal; témoignages qui s'étendent du nord au midi, de Stockholm à l'île de Malte, et du levant au couchant, depuis le fond de l'Allemagne jusqu'aux extrémités de la France, et même jusqu'en Amérique....

Des médecins très-savans, très-estimés, m'écrivent en faveur du magnétisme; des médecins non moins savans, non moins estimables, m'écrivent pour me prouver que j'ai eu tort d'accorder quoi que ce fût aux magnétiseurs....

Tous ces avis contradictoires donnent lieu à des observations assez importantes que voici : 1° les médecins opposans *ne nient plus les effets du magnétisme;* ils se contentent de dire qu'ils sont produits par des causes étrangères, telles que l'imagination, l'imitation, ou qu'ils rentrent dans l'ordre des faits que présentent les maladies nerveuses; 2° les docteurs opposans n'ont plus de prétexte pour garder un silence dédaigneux; ils ne peuvent plus dire qu'il ne leur convient pas d'entrer en discussion avec des ignorans, puisque d'autres médecins, qui prétendent bien n'être pas plus ignorans que les premiers, reconnaissent et attestent la réalité et l'efficacité du magnétisme animal; 3° il n'y a

eu, depuis trente ans, ni déserteurs ni faux-frères dans le parti magnétique; le nombre des croyans s'est même considérablement accru, tandis qu'il y a *défection* dans le parti classique de la médecine; et sans compter les docteurs Gmelin, Schmidt, Marcard et Kœler, je pourrais citer des médecins français, si un reste de timidité ne les forçait à faire un secret de leur croyance, et s'il m'était permis de publier des lettres qui prouveraient mon assertion.....

La troisième observation démontre que l'on peut, sans rougir, s'occuper d'une discussion sur le magnétisme animal; car une doctrine absolument absurde se serait affaiblie en trente années, au lieu de prendre de la consistance, et aurait vu diminuer le nombre de ses prosélytes, bien loin de les voir accroître.

(Deuxième article, 17 décembre 1814.)

....Je sais très-bien qu'une femme peut éprouver des convulsions à la vue d'un convulsionnaire; que l'aspect d'un épileptique peut disposer à l'épilepsie.....

J'avouerai donc que, dans une réunion de magnétisés, les crises, les spasmes, les grimaces réelles ou simulées de quelques-uns peuvent agir fortement sur des femmes dont les nerfs sont très-irritables, mais tout cela ne prouve rien contre les personnes que l'on magnétise isolément; si celles-ci présentent les mêmes phénomènes que les autres, que devient l'objection fondée sur l'imitation ?....

Mais quand Mlle Julie acquiert l'étonnante faculté de voir sans le secours des yeux, et de deviner les pensées les plus secrètes, comment ces prodiges peuvent-ils être produits par l'imagination ? M. de Montègre ne pouvant répondre à la question, se tire d'affaire en niant ces faits, qu'il traite de puérilités, de niaiseries, et il me renvoie à la *Gazette de santé*, où il a fait justice de pareilles absurdités. Oh ! c'est ici j'espère que la simple logique triomphera du doctorat et de la science !

Quand il s'établit une discussion, et qu'il s'agit de raisonner sur une série de faits, tous également attestés, et par le même nombre de témoins, ne serait-il pas très-commode de n'admettre que ceux que l'on peut expliquer, et de pouvoir rejeter tout ce

qui sort des limites de nos connaissances, et dont nous ne pouvons donner l'explication? Tel est cependant le procédé que suit M. de Montègre....

On sera peut-être étonné d'apprendre que c'est *précisément le rapport* des commissaires qui m'a fait supposer quelque réalité dans le magnétisme, qui auparavant me paraissait une pure jonglerie. Tout homme qui voudra lire sans prévention les quatre rapports (car il y en a quatre, en comptant celui de M. de Jussieu), en tirera une conséquence tout à fait opposée à celle des commissaires. Je ne profiterai pas de l'aveu qu'ils font dans cette phrase : *On ne peut s'empêcher de reconnaître, à ces effets constans*, UNE GRANDE PUISSANCE *qui agite les malades, les maîtrise, et dont celui qui magnétise semble être le dépositaire.* On me répondrait que cette grande puissance est l'imagination. Il est vrai que l'on serait fort embarrassé d'expliquer comment l'imagination, extravagante et vagabonde, peut produire des effets *constans*, comme l'avancent les commissaires; mais je ne veux tirer aucun avantage de cette inadvertence, quelque forte qu'elle soit. J'arrive à la conclusion, où la logique est violée d'une manière *tout à fait honteuse* pour des savans aussi célèbres. La voici, réduite aux termes les plus simples : « Les commissaires ont conclu, d'une « voix unanime, que rien ne prouve l'existence du fluide magné- « tique animal; que ce fluide, sans existence, est par conséquent « sans utilité. » Vit-on jamais une conclusion plus étrange? Quoi! parce que rien ne prouve son existence, vous décidez qu'il n'existe pas? Mais, en physique, en physiologie, en astronomie, il est des choses qui ne peuvent point se prouver, et qui sont néanmoins admises comme des vérités reconnues....

Mais ceux qui m'opposent ce fameux rapport se gardent bien de parler de celui de M. de Jussieu, qui, malgré ses confrères, malgré le ministre, s'obstina à en faire un particulièrement; voyons donc ce que dit ce savant, qui n'est pas moins connu, et n'a pas moins bonne réputation que les autres. Ici je réclame l'attention du lecteur : M. de Jussieu admet des faits (du magnétisme animal) *indépendans de l'imagination.* Il en fait une classe distincte....

D'après de pareils rapports, est-il bien étonnant que le magnétisme ait survécu à sa condamnation?

(Troisième article, 21 décembre.)

....Pourquoi donc, malgré tant d'erreurs et de folies, le magnétisme s'est-il propagé et acquiert-il de la consistance, au lieu de tomber en discrédit ? C'est qu'au milieu de ce fatras d'inepties il y a *des vérités incontestables;* il y a des faits *très-réels*, quoique *très-extraordinaires*, et notre raison ne se révolte contre eux que parce qu'elle n'y est point encore habituée....

Concluons donc qu'il y a des effets *vraiment extraordinaires*, mais que, jusqu'à ce qu'ils soient publiquement constatés par une expérience irrécusable, les magnétiseurs ne doivent pas s'étonner si l'on s'obstine à les confondre avec les Cagliostro et les autres escamoteurs (1).

JOURNAL DES DÉBATS DU 12 JUIN 1816.

Annales du magnétisme animal.

(Premier article.)

....J'ai soutenu qu'il y avait des effets *réels* dans ce qu'on nomme improprement *magnétisme animal. J'ai vu* de ces effets qui n'ont pu être simulés, sur lesquels *je n'ai pu me tromper;* ils ont commencé à se manifester dans l'opération magnétique, et ils ont cessé *à la volonté du magnétiseur.* Vainement les savans ont dit que ces effets étaient dus à l'imagination. Je leur demanderai toujours pourquoi cette imagination ne les fait naître *que quand on magnétise*, et pourquoi ce sommeil, d'une nature si singulière, survient-il et cesse-t-il *avec* la pratique du magnétisme? Les incrédules ne font que reculer la difficulté, en alléguant la puissance de l'imagination; car il importe peu que le magnétisme agisse immédiatement sur les organes, ou qu'il se serve d'un intermédiaire; il est toujours la première cause des effets, si cet

(1) Cette expérience *irrécusable* a été faite en 1820 et 1821 à l'Hôtel-Dieu de Paris, par M. Dupotet. L'extrait des procès-verbaux de M. Husson a été imprimé ; l'auteur en a adressé un exemplaire à M. Hoffman, qui n'a pas daigné l'honorer d'un mot de réponse, et qui s'est *bien gardé* de parler de l'ouvrage. (*Note de l'éditeur.*)

intermédiaire lui est soumis..... Il faut donc que les docteurs anti-magnétiques me démontrent que l'imagination produit absolument les mêmes effets *sans le secours du magnétisme*.

(Deuxième article, 10 juillet 1816.)

....On serait effrayé si on connaissait le nombre des hommes qui exercent le magnétisme, et le nombre infiniment plus grand des hommes et des femmes qui s'y livrent avec confiance. La bibliothèque magnétique forme aujourd'hui un énorme amas de volumes.... Dans presque toutes les classes de la société, le magnétisme compte des adeptes, des enthousiastes, des fanatiques. Des hommes distingués par leur *naissance*, leur *probité*, leur *esprit*, et même leur *instruction*, professent, exercent, et font des livres pour propager cette doctrine.

Comme nous désirons qu'il ne reste aucun doute dans l'esprit du lecteur, nous allons donner maintenant le résumé des extraits précédens, et celui des articles que M. Hoffman a publiés dans le même journal, le 24 mars, les 7 et 22 mai 1826.

POUR. 1812 à 1816.	CONTRE. 1826.
1° *Le magnétisme*. Produit des effets incontestables. — A résisté à tous les genres d'attaques. — Présente des faits évidens, et d'une nature extraordinaire. — Offre une masse de preuves si imposante, qu'on est réduit à se taire quand on refuse d'y croire.	1°. *Le magnétisme*. Sottise, fantasmagorie, absurdité, ridicule et fausse science, mine de ridicule.
2° *Les magnétiseurs*. On en trouve dans presque toutes les classes de la société. — Ne sont ni sots, ni fous, ni crédules. — On compte parmi eux des hommes instruits, spirituels, raisonnables, et d'une probité au-dessus de tout soupçon. — Des	2° *Les magnétiseurs*. Jongleurs, enchanteurs, nécromans, baladins mystiques, charlatans, dupes.

savans, des médecins, des anatomistes.

3° *Le somnambulisme.* Est produit par le magnétisme.

3° *Le Somnambulisme.* Tous les faits ne sont que rêverie, jonglerie, charlatanisme, imposture, chimère, folie, sottise.

4° *Les somnambules.* Sont dans un état de sommeil essentiellement différent du sommeil naturel. — Leurs sens extérieurs sont abolis. — Obéissent à leur magnétiseur comme le fer à l'aimant. — Ressentent l'action de la volonté, même à de grandes distances. — Oublient totalement à leur réveil tout ce qui s'est passé pendant le sommeil magnétique.—La translation des sens à l'épigastre, et le développement des facultés intellectuelles, ne doivent pas plus être niés chez eux que chez les cataleptiques.

4° *Les somnambules.* M. Hoffman les qualifie de l'épithète singulièrement délicate de *succubes*, et les assimile aux convulsionnaires de Saint-Médard, aux illuminés des Cévennes, etc. — Mentent pour complaire à leurs magnétiseurs.

5° *Les médecins de* 1784. Se sont dispensés de tout examen. —Ont décidé *ex abrupto* que le magnétisme animal n'existe pas. —Ne se sont pas donné la peine de l'examiner. — N'ont rien voulu voir autrefois.—Leur rapport conduit à des conséquences opposées à celles qu'ils ont tirées.—Leur conclusion viole la logique d'une manière honteuse.

5° *Les médecins de* 1784. Leur jugement est rempli de sagesse et de sagacité.

6° *Les médecins de nos jours.* Ferment les yeux pour ne rien voir.—Ont grand tort de ne pas examiner le magnétisme. — Il est de leur devoir de s'en occuper. — Ne seraient pas excusables de refuser leur attention à de pareils phénomènes.

6° *Les médecins de nos jours.* L'Académie de médecine vient de faire *la plus grosse école* possible en s'occupant du magnétisme. — Ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est d'avoir travaillé pour rien, et de laisser les choses *in statu quo*. — N'a pas assez de présomption pour espérer que le public reçoive son jugement comme un oracle. — Quels sont ses titres pour que son jugement prévale sur ceux des médecins de 1784 ? — S'est rendue ridicule en se mettant au-dessus de pareils juges, etc.

En terminant son troisième article (22 mai 1826), M. Hoffman suppose que ses lecteurs lui demanderont pourquoi *tant de médecins* et d'*hommes d'esprit* persistent depuis si long-temps à croire aux rêveries des somnambules, si l'intuition et la prévision somnambuliques ne sont qu'imposture et déception ?

Il répond à cela : 1° que les hommes d'esprit en France sont ordinairement d'*une ignorance complète* sur toutes les sciences physiques ;

2° Quant aux médecins, il les partage en deux classes, et met dans la première ceux qui, avec *beaucoup d'esprit et d'instruction*, se sont laissés séduire, parce que, habitués à voir dans certaines maladies des phénomènes *inexplicables* analogues à ceux qui sont attestés par tous les magnétiseurs de l'Europe, ils ont voulu magnétiser eux-mêmes ; ils ont *provoqué le sommeil*, et ce *succès* les a confirmés *dans leur erreur*.

Dans la seconde classe, M. Hoffman range les jeunes étudians, qui veulent, *à tout prix*, se faire connaître, et les médecins *sans pratiques*.

AVERTISSEMENT.

J'AURAIS désiré pouvoir éviter toute espèce de longueurs et d'explications fatigantes ; mais le magnétisme étant attaqué de tous les côtés par des adversaires à qui tous les moyens paraissent légitimes, il faut que j'aille au-devant des objections que l'on ne manquera pas de m'adresser, en faisant connaître les raisons de la marche que j'ai suivie.

Toutes les fois que cela m'a été possible, j'ai cité plusieurs exemples de guérison de la même maladie ; choisissant toujours ceux qui prouvent que le magnétisme agit également sur les individus des deux sexes et de tout âge (1) : cependant, quand les exemples étaient trop nombreux, je me suis borné à indiquer à la fin de chaque article les ouvrages où l'on trouve des cas semblables ; je n'ai cité que le commencement des titres ; les personnes qui auront besoin de renseignemens plus complets sur ce point, feront bien de recourir au Catalogue qui est à la fin du deuxième volume.

J'ai rapporté textuellement les cures opérées par les médecins, parce qu'il m'a paru fort important de prouver au public, si long-temps *abusé* sur cette matière, qu'il y avait parmi les partisans du magnétisme autre chose que des *dupes* ou des *fripons* (2). Je n'ai donné qu'une analyse de celles qui sont rap-

(1) « Tout le monde sait d'ailleurs que sur trente somnambules il y a *toujours* vingt-huit ou vingt-neuf femmes, et sur ce dernier nombre, vingt-quatre ou vingt-cinq jeunes personnes de 16 à 20 ans. » (Hoffman, *Journal des Débats* du 24 avril 1826, article *sur le magnétisme*.)

(2) Telle est l'opinion que M. DOUBLE a soutenue à l'Académie de médecine, le 10 janvier 1826, oubliant apparemment que presque tous les médecins qui avaient dirigé les expériences des hôpitaux de Paris en 1820 et 1821, ou qui figuraient dans les procès-verbaux de

portées par les magnétiseurs, me faisant une loi de conserver autant que je le pouvais leurs propres paroles. J'ai cependant supprimé une foule de détails inutiles, ainsi que la plupart des remèdes que se sont ordonnés les somnambules, par cette raison qu'ils ne sont presque jamais applicables à d'autres personnes. J'ai conservé avec soin tous les phénomènes qui me paraissaient mériter une attention particulière. J'ai toujours rapporté, quand cela m'a été possible, l'état antérieur du malade, afin de donner à tous ceux qui étudient sincèrement le magnétisme, les moyens d'asseoir leur opinion sur l'utilité de cette découverte.

En analysant fidèlement les traitemens publiés par les magnétiseurs, je ne prétends point prendre sur moi la responsabilité des erreurs qui ont pu échapper, soit à eux, soit à leurs somnambules. Nos adversaires ont souvent reproché à ces derniers l'inexactitude de leurs descriptions anatomiques, et se sont servis de ce fait, très-difficile à expliquer il est vrai, pour infirmer la réalité des phénomènes du magnétisme. Il me semble d'abord qu'il eût fallu noter avec le même soin les cas assez fréquens où ces mêmes somnambules donnaient des preuves irrécusables de la justesse de leurs aperçus, et ne pas les expliquer, quand on ne pouvait les nier, par les suppositions les plus burlesques (1). Et enfin, en supposant qu'ils se trompassent toujours sur ce point, n'était-il pas *indispensable* de s'informer si ce défaut de

---

M. Husson, comme témoins, étaient assis à ses côtés. Or, comme il est impossible de supposer que M. Double eût le moindre doute sur la probité de ses confrères, il en résulte forcément qu'il leur faisait l'honneur de les classer parmi les dupes, c'est-à-dire parmi les *imbéciles* ou les *ignorans!*...

(1) L'un des membres de l'Académie de médecine, M. ***, voulant atténuer l'effet des assertions de plusieurs de ses confrères, notamment de M. Georget, sur les connaissances anatomiques de quelques-unes des somnambules de la Salpêtrière, dit qu'il n'était pas étonnant que ces femmes eussent donné des descriptions assez exactes des organes thorachiques, parce que les *cuisinières*, en allant au marché, ont souvent l'occasion de voir des *cœurs de bœuf*.

lucidité les empêchait *de se guérir*, et assez souvent de guérir ou de soulager les autres? Considérée sous ce point de vue, cette question deviendrait certainement l'une des plus intéressantes que l'on pût soumettre aux méditations des physiologistes. En attendant qu'il se présente quelqu'un pour éclaircir ce mystère, je rappellerai que la plupart de ces erreurs n'ont lieu que chez des individus que l'on fatigue de questions inutiles, que l'on expose aux regards des curieux, et dont on excite la vanité, soit par une adulation imprudente, soit en leur faisant connaître en état de veille tout ce qu'ils font pendant qu'ils sont en somnambulisme, etc.

J'ai conservé aux maladies les noms vulgaires sous lesquels elles sont connues depuis fort long-temps, et par lesquels on les trouve d'ailleurs désignées dans les ouvrages dont je me suis servi : sans cette précaution, beaucoup de personnes, qui n'ont pas fait de l'art de guérir une étude spéciale, pourraient être assez embarrassées en cherchant un exemple de telle indisposition fort connue peut-être, mais qu'un nom tiré du grec a rendue méconnaissable (1).

En tête de chaque article est indiqué le mode de traitement employé par le magnétiseur, tel que le baquet, les arbres magnétisés, le magnétisme avec les conducteurs de verre ou d'acier, ou avec les mains tout simplement (c'est ce que j'appelle *magnétisme immédiat*). Lorsque plusieurs de ces auxiliaires ont été réunis pendant le cours du traitement, je les désigne ainsi :

(Baquet, arbre magnétisé, magnétisme immédiat, etc.)

Si toutes les personnes qui publient des relations voulaient bien suivre cette méthode, il est probable qu'avant peu de temps la science serait fixée au moins quant à la partie pratique (2).

---

(1) *Exemple.* Mal de tête, *céphalalgie ;* affaiblissement de la vue, *amblyopie ;* paralysie d'un côté, *hémiplégie ;* mal d'oreille, *otite ;* vomissement de sang, *hématémèse*, etc.

(2) L'un des membres de la commission nommée par l'Académie

Malheureusement, je n'ai pas toujours trouvé les renseignemens nécessaires pour pouvoir donner des détails aussi complets que je l'aurais désiré; il m'est arrivé même quelquefois de n'avoir à citer que le nom de la maladie et l'époque de la guérison. La plupart des élèves de Mesmer, de d'Eslon et de M. de Puységur voulurent prouver, malgré le fameux rapport, que le magnétisme était utile : plusieurs d'entre eux, sans les évènemens politiques qui survinrent bientôt, auraient publié des journaux très-détaillés.

On excusera sans doute ceux qui ont gardé l'anonyme, en se rappelant de quelle manière les commissaires du roi, en 1784, et quelques-uns des membres de l'Académie de médecine, en 1826, ont traité les personnes qui pratiquaient le magnétisme, et celles qui se faisaient magnétiser.

Il y a dans cet ouvrage quelques exemples d'un phénomène extraordinaire, dont les adversaires du magnétisme ont fait souvent leur profit; c'est le retour d'une maladie après sa guérison apparente. Dans l'origine, on ignorait que, pour guérir complètement, il ne suffit pas de faire disparaître les accidens *visibles* de la maladie, il faut encore en détruire la cause cachée. Au reste, ces accidens fâcheux ne sont arrivés qu'à de pauvres gens, forcés par la misère de se contenter d'un soulagement momentané, et de reprendre leurs travaux habituels; ou à ceux qui, n'ayant

---

royale de médecine pour examiner le magnétisme, me disait dernièrement qu'on ne saurait trop engager les magnétiseurs à donner les détails les plus circonstanciés sur le sexe, l'âge et le tempérament de leurs malades, ainsi que sur les modifications que ce nouvel agent apporte dans la marche des crises naturelles, etc. Je rapporte cette observation avec d'autant plus de plaisir, qu'elle me fournit l'occasion de rendre hommage à la sagacité et à la franchise de celui qui l'a faite. La plupart des médecins mêmes ont négligé ce point si important. Je n'ai trouvé que deux cas de petite-vérole où deux praticiens, à Nantes et à Bordeaux, aient fait la remarque que tous les temps de la maladie avaient été avancés de vingt-quatre heures. Il est très-probable qu'il en est de même dans toutes les affections aiguës.

qu'une connaissance assez légère du magnétisme, croyaient pouvoir le traiter comme une bagatelle sans conséquence; ou bien, enfin, à des somnambules peu dociles, qui refusaient d'exécuter leurs prescriptions dès qu'ils étaient bien portans (1). Or, était-il convenable de mettre sur le compte du magnétisme ce qui n'est dû qu'à la misère, à l'inexpérience ou à l'obstination?

J'ai cité quelques traitemens qui n'étaient pas encore terminés lors de la publication des ouvrages où ils se trouvent : ce sont ou des faits rapportés par des médecins, ou des cas rares dont je n'avais pu me procurer d'autres exemples. On verra cependant que, d'après les effets obtenus, leurs auteurs étaient à peu près certains de la guérison : néanmoins, j'ai été fort discret à cet égard; et l'on n'en trouvera qu'une douzaine sur plus de six cents observations que renferme ce recueil. J'ai usé de la même réserve pour les traitemens faits en pays étranger, et dont on trouve la relation dans les ouvrages français.

J'ai évité d'employer les diverses dénominations sous lesquelles les magnétiseurs ont désigné le magnétisme, l'action de magnétiser, etc. (2) : cette confusion bizarre a jeté quelquefois de l'obscurité sur certains passages de leurs écrits; et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que plusieurs personnes se sont servies du double

---

(1) Il est inutile de parler des cas d'interruption forcée, tel que celui de M. Hebert, par exemple. *Voy.* l'article Ophtalmie, t. 2, p. 87.

(2) 1° Le magnétisme a été désigné successivement par les noms suivans : *Mesmérisme*, *puységuréisme*, *barbarinisme*, *noctambulisme*, *somniloquisme*, *sympathisme*, *hypnologie*, *onirabanisme* et *phantasiexoussisme*. (L'honneur de cette dernière création appartient à M. le baron d'Hénin.)

2° L'action de magnétiser : *Toucher*, *mesmériser*, *actionner*, *désorganiser*, *sympathiser*, *donner une crise*, *mettre en crise*, etc.

3° Les magnétiseurs : *Mesmériens*, *toucheurs*, *magnétistes*, *directeurs*, *onirexites*, *hypnologistes*, *phantasiexoussites*.

4° Les somnambules : *Noctambules*, *crisiaques*, *crisologues*, *somniloques*, *epoptes*, *hypnologues*, *hypnoscopes*, *onirobates*, *oniroscopes*, etc.

sens que présentaient ces mots, pour prouver que le magnétisme était dangereux (tel est, par exemple, le verbe *désorganiser*, employé par M. le comte de Lutzelbourg comme synonyme de *magnétiser*, etc.). Il serait à désirer que ceux qui écrivent sur ce sujet adoptassent les termes consacrés par M. Deleuze, dans son article sur la *définition du magnétisme*. (Voyez *Annales du magnétisme*, n° 45, p. 120. Paris, 1816.)

Comme on ne trouve dans aucune bibliothèque publique ou particulière la collection des ouvrages qui ont été publiés sur le magnétisme, il m'a été impossible de donner toujours le titre complet de ceux qui sont dans mon Catalogue. J'ai pris le parti de marquer d'une astérique ceux que je cite d'après les notes qui m'ont été communiquées par quelques-uns des élèves de Mesmer. Si, parmi mes lecteurs, il s'en trouvait qui pussent me faire parvenir, à l'adresse de M. Dentu (*franc de port*), les renseignemens qui me sont nécessaires, je leur en aurais beaucoup d'obligations.

Je regrette beaucoup de n'avoir pas pu joindre à cet ouvrage une Table générale des cures qui sont rapportées dans tous les écrits publiés depuis Mesmer jusqu'à nos jours; mais comme ce travail, disposé en forme de tableaux, exige absolument le format in-4°, qui aurait augmenté de beaucoup le prix de celui-ci, j'ai pris le parti de le faire imprimer séparément, et de le proposer par souscription.

Ces tableaux formeront un volume in-4°, d'une centaine de pages : ils sont classés par ordre alphabétique et chronologique ; et les articles sont distribués de telle manière, que le lecteur peut voir d'un coup-d'œil le nom et la date de la maladie, le sexe et l'âge de l'individu, l'indication du somnambulisme, lorsque ce phénomène a eu lieu, et la durée du traitement.

Toutes les personnes à qui j'ai communiqué mon manuscrit sont convenues que rien ne pouvait mieux faire connaître l'utilité du magnétisme, ni contribuer plus efficacement à établir

les lois auxquelles sont soumis, dans leur manifestation, ces phénomènes si irréguliers en apparence.

J'espère aussi que ce recueil de faits répondra en même temps de la manière la plus solide aux objections de ces adversaires *si érudits*, qui ont tout lu, tout vu, tout comparé, disent-ils, *excepté* une demi-douzaine d'ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde, et dans lesquels on trouve tous les renseignemens nécessaires pour pouvoir décider la question.

On souscrit, sans rien payer d'avance, chez M. J.-G. Dentu, et chez tous les libraires de France. L'ouvrage sera vendu au prix le plus modéré.

EXPOSÉ

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES CURES OPÉRÉES EN FRANCE

PAR LE MAGNÉTISME ANIMAL,

DEPUIS MESMER JUSQU'A NOS JOURS.

A

ABCÈS dans la tête, *sur Mlle Philippine H***, âgée de 20 ans, à Fr****, 1786 (1).

(Magnétisme immédiat.)

Depuis plus de cinq ans, Mlle H*** était traitée par les médecins comme poitrinaire. Elle avait le teint plombé, une toux opiniâtre, crachait des matières purulentes, et souffrait des maux de tête affreux. Le hasard ayant amené une somnambule dans la ville qu'elle habitait, Mlle H*** eut la curiosité de se faire mettre en rapport avec elle. Cette femme l'ayant à peine touchée, lui dit qu'elle avait dans la tête un abcès dont la matière, visqueuse et gluante comme de la colle, lui tombait dans la gorge pendant qu'elle dormait, et excitait par son âcreté une toux violente;

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 330.

qu'elle en crachait une partie, et que le reste passait par les voies ordinaires, etc. Elle lui conseilla de porter un verre magnétisé sur la tête, et de se faire magnétiser deux fois par jour, etc.

Dès le premier jour, M[lle] H*** s'endormit, et passa, à chaque séance, une demi-heure dans cet état tranquille. Le troisième jour, il se fit une explosion si forte dans sa tête, qu'elle se réveilla en sursaut, et elle ne fut pas peu étonnée de voir couler du pus par le nez et les oreilles. Cet écoulement continua trois semaines; mais, dès la première, la toux suffoquante avait totalement cessé; au bout du mois, M[lle] H*** était guérie.

Abcès dans l'estomac, au côté gauche, près du rein, faiblesse totale des nerfs, de la matrice, et perte de la mémoire, *sur M[me] Adorne* (somnambule), *à Strasbourg*, 1785, *par M. le baron de Merlet* (1).

M. Merlet commença à magnétiser M[me] Adorne le 27 août 1785. Le 1[er] septembre, elle devint somnambule, et sa lucidité s'augmentant de jour en jour, elle se prescrivit ce qui devait contribuer à son entière guérison. Les dépôts percèrent au terme qu'elle avait prévu; il en sortit une quantité inconcevable de sang caillé et d'humeur. En même temps, au jour indiqué, à l'heure précise, la mémoire, qu'elle avait perdue depuis deux ans, lui revint, et, à l'étonnement des spectateurs, elle se rappela les époques les plus éloignées. Ses nerfs furent totalement rétablis, et sa

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 155.

santé était parfaite le 19 septembre. M. Merlet ne donne aucun autre détail sur cette cure intéressante.

Abcès et fluxion dans la tète, *sur Mlle Marie-Magdeleine Brackwehr, à Strasbourg,* 1785, *par M. le baron de Landsperg* (1).

(Baquet.)

Mlle Brackwehr était incommodée depuis plusieurs années par une fluxion dans la tête, qui se manifestait souvent par de grosses tumeurs au cou, et par une espèce de gratelle sur la tête. Lorsque ces symptômes disparaissaient, elle était tourmentée de maux de dents et d'oreilles qui l'empêchaient de dormir. Les douleurs d'oreilles étaient si cruelles, qu'il lui semblait qu'elle y avait un charbon ardent. N'ayant pu obtenir aucun soulagement des secours de la médecine, elle se présenta au traitement dans le mois de novembre, pour implorer ceux du magnétisme. Ils furent des plus efficaces. Après lui avoir procuré de nombreuses évacuations, cet agent bienfaisant agit enfin sur la cause de la maladie. C'était un abcès qu'elle avait dans la tête, qui mûrit et creva, sortant par le nez et l'oreille en grande quantité. Dès ce moment elle fut rétablie, et elle assura que depuis très-long-temps elle n'avait été aussi bien portante.

Voyez, pour d'autres exemples de guérisons de la même maladie : *Lettres de M. le comte C. de P***,* etc., etc., 1782, p. 15. *Cures de Buzancy,* 1784,

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 7.

p. 34. *Supplément aux rapports*, etc., 1784, p. 20. *Procédés du magnétisme animal*, 1785, p. 38. *Recueil d'observations*, etc., 1785, p. 35. *Annales de Strasbourg*, t. 2, 1787, p. 7. *Bibliothèque du magnétisme*, 2e année, 1818, 2e trim., p. 132, 136. *Voyez* aussi notre article DÉPÔTS.

ANKYLOSE au genou, *sur un paysan, à Grenoble*, 1784, *par M. Nicolas, médecin du roi* (1).

(Baquet.)

M. Nicolas ne donne aucun détail sur cette cure, et se borne à dire qu'il a considérablement diminué une ankylose complète au genou d'un paysan, et rendu le mouvement à cette partie en moins de trois mois.

APHTES, coliques, *sur le jeune Acosta, âgé de six semaines, à Paris*, 1784, *par M. d'Eslon, docteur médecin* (2).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

Cet enfant avait de violentes coliques, et ne pouvait plus teter, ayant la langue, le palais et le gosier garnis d'aphtes. Après six heures de magnétisme il reprit la mamelle, et en huit jours il fut parfaitement guéri, après avoir eu de fortes évacuations de matières qui verdissaient à l'air.

---

(1) *Résumé des observations faites au traitement magnétique de Grenoble*, par M. Nicolas, médecin (manuscrit).

(2) *Supplément aux rapports*, etc., p. 20.

APOPLEXIE et paralysie, *sur M. Neveu, à Paris*, 1784, *par Mesmer* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Le 13 mars 1784, le sieur Neveu fut atteint subitement d'une apoplexie et paralysie totale. Les médecins, voyant au bout de cinq jours que les saignées, les potions, les purgations émétisées n'opéraient aucun effet, désespérèrent du malade, dirent à sa femme qu'il n'y avait plus rien à faire, et l'engagèrent à lui faire administrer les sacremens.

Mme Neveu fit alors appeler Mesmer, qui vint examiner son mari, le magnétisa, et annonça que la nuit ne se passerait pas sans qu'il évacuât, ce qui ne lui était pas arrivé depuis le jour de l'attaque.

Vers minuit, arriva en effet l'évacuation la plus copieuse et la plus fréquemment répétée.

Ce ne fut cependant qu'au bout de vingt jours que le malade commença à donner signe de connaissance. Les occupations de Mesmer l'empêchant de venir journellement, il envoya un de ses élèves à sa place. A la fin de mars, le malade avait l'usage de sa jambe droite, et faiblement celui du bras. Il alla à sa campagne le 2 mai suivant, pour achever sa guérison; à son retour, il était délivré de maux de tête violens dont il était accablé, ainsi que de plusieurs dépôts d'humeur qu'il avait autour de la tête; il ne lui restait enfin qu'à continuer le traitement pour consolider sa santé.

---

(1) *Nouvelles cures opérées par le magnétisme*, p. 30.

Apoplexie, *sur une femme âgée de 76 ans, à Grenoble, 1784, par M. Nicolas, médecin du roi* (1).

(Magnétisme immédiat.)

On appela M. Nicolas auprès d'une femme qui était apoplectique depuis quatre jours. La première séance lui rendit la vie, la seconde les sens, et la troisième l'usage de la raison.

Apoplexie, *sur M. de la Ruelle, officier au régiment de Languedoc, à Bayonne, 1784, par M. le comte de Puységur* (2).

(Chaîne et magnétisme immédiat.)

M. le comte de Puységur venait d'arriver à Bayonne pour commander le régiment de Languedoc.

Un temps pluvieux l'obligeant d'exercer les officiers dans le cloître des Jacobins, ils étaient sous les armes, formés en colonnes, lorsque l'un d'eux, M. de la Ruelle, surpris par un *coup de sang* au mot *marche!* au lieu de se porter en avant, tombe la face sur le pavé, et reste sans connaissance. L'exercice est interrompu, ses camarades le relèvent, et lui prodiguent tous les secours qu'ils croyaient pouvoir lui être utiles. M. de Puységur attend quelques instans, désirant sincèrement de le voir soulager par d'autres que par lui; mais enfin, impatienté du peu de succès de leurs efforts, il s'approche du malade, il fait faire

---

(1) *Observations sur le rapport des commissaires*, p. 18.

(2) *Détail des cures*, etc., à Bayonne, p. 2 et 37.

la chaîne à tous les assistans, mettant en œuvre toutes les ressources que pouvait lui suggérer la doctrine de Mesmer, et bientôt il a la satisfaction de sentir M. de la Ruelle revivre dans ses bras, et de le mettre en état de retourner chez lui.

La contusion à la tête avait été très-forte : la lèvre inférieure était fendue en dedans et en dehors; il y avait aussi une plaie au menton et à l'angle externe de l'œil droit; le visage était tout ensanglanté. M. de Puységur le fit laver, et empêcha qu'on n'appliquât aucune espèce de remède. Les plaies furent pansées avec du linge sec, le malade fut saigné, et jusqu'à parfaite guérison il n'eut plus d'autre traitement que le magnétisme (1).

---

(1) Après ces preuves des effets du magnétisme, on peut penser que M. de Puységur fut consulté fréquemment. Chaque jour le nombre des malades augmentait; ils venaient assaillir sa porte; il ne put résister davantage à la douce satisfaction de soulager tant de malheureux, et il ouvrit un traitement public pour les pauvres.

Bientôt le local qu'il avait pris pour assembler ses malades se trouvant trop petit, il établit son traitement sur le bastion Saint-Etienne. Il choisit trois arbres vigoureux, qu'il magnétisa; et recevant alors tout ce qui se présentait, il eut en peu de jours plus de trois cents personnes. Deux officiers de son régiment, MM. la Nogarède-Lagarde et du Besset, le chirurgien-major M. Waton, un des premiers citoyens de la ville, M. le baron de Castelnau, trois personnes de l'art, MM. Monbalon, médecin, Commamale, chirurgien, Gaube, pharmacien, s'empressèrent à l'envi de seconder ses efforts; et usant envers eux du droit que lui avait donné Mesmer, M. de Puységur les instruisit, et les mit en état de l'aider.

Apoplexie et paralysie, *sur une femme* (somnambule), *par M. P*** et Mme de B**** (1).

(Magnétisme immédiat.)

Une malade, étant en somnambulisme, se tira d'un état mortel *en se magnétisant la moitié du corps*, et se faisant magnétiser fortement l'autre, qui était déjà paralysée par suite d'un coup de sang; elle avança ses règles de quinze jours, disant que ce moyen était le seul qui pût lui sauver la vie, et prévenir une nouvelle attaque d'apoplexie qui se préparait. Les règles arrivèrent au jour et à la minute qu'elle avait indiqués, et elle fut guérie.

M. de Lutzelbourg ajoute que cette femme déclara avoir été magnétisée *quatorze ans auparavant* (en 1772), sans savoir ce que c'était, à R***, par un ecclésiastique de mérite, et être restée *trente-six heures* au moins en somnambulisme; elle donna tous les détails de cette séance extraordinaire, et confirma par-là ce que beaucoup de personnes pensaient alors, et ce qui est démontré aujourd'hui, savoir, que le magnétisme animal est une des plus anciennes vérités connues (2).

Voyez, pour d'autres exemples : *Réflexions impartiales*, etc., 1784, p. 14. *Extrait des journaux*

---

(1) *Extrait des journaux d'un magnétiseur*, etc., p. 164.

(2) *Voyez* dans les *Annales du magnétisme* et dans la *Bibliothèque du magnétisme*, les savantes recherches de M. le comte A***, sur les notions que les anciens ont eues du magnétisme et du somnambulisme.

d'un magnétiseur, 1786, p. 74. *Annales de Strasbourg*, t. 3, 1789, p. 205. *Exposition physiologique*, etc., par le docteur Roullier, 1817, p. 198.

ASPHYXIE (1). Il est bien à regretter que M. Bonnefoy n'ait donné aucun détail sur ce genre de guérisons; il les rapporte seulement pour prouver que l'action du magnétisme est indépendante de l'imagination. « On a fait revenir des asphyxiés, dit-il, en les magnétisant sous le nez. »

Asphyxie (2). Dans son premier Rapport, M. de Lutzelbourg cite plusieurs cures étonnantes opérées par le magnétisme, lorsqu'il ne restait plus d'espoir de guérison, sur *l'apoplexie*, *la léthargie*, *le miserere*, *l'asphyxie*, *les suffocations*, *les syncopes*, sur des *noyés*, etc. Malheureusement il n'entre dans aucun détail.

Asphyxie, *sur un enfant naissant, à Epinal*, 1818, *par M. Thiriat, médecin et inspecteur aux eaux de Plombières* (3).

Extrait d'une lettre de M. Thiriat, médecin des eaux de Plombières, à M. le comte d'Aunay, où il lui rend compte du traitement d'une asphyxie par le magnétisme.

(Magnétisme immédiat.)

« L'asphyxie des nouveaux-nés est souvent suivie

---

(1) *Analyse raisonnée du rapport*, etc., par M. Bonnefoy, chirurgien, p. 74.

(2) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 205.

(3) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 11, p. 149.

de la mort réelle, malgré l'emploi de tous les moyens indiqués par les bons docteurs et continués avec une assiduité soutenue. L'insufflation dans la poitrine occupe le premier rang parmi ces moyens, et j'en ai souvent retiré de grands avantages. Je l'ai fait d'une manière empirique, sans m'expliquer autrement sa manière d'agir.

« En réfléchissant davantage sur le phénomène de la respiration, je suis très-porté à croire que l'air intérieur n'est point la cause de la première inspiration, par conséquent de la contraction du diaphragme, puisque cette contraction a lieu avant qu'il y ait une parcelle d'air dans la poitrine, que, bien plus, cette contraction cesse dès l'instant que l'air est introduit, d'où résulte l'expiration. Ainsi, ce mouvement automatique, qui commence chez l'enfant dès qu'il voit la lumière, et qui ne finit qu'avec la vie, n'est point dû au sentiment de l'air; ainsi l'insufflation est non seulement inutile, mais elle est nuisible, puisque l'air vicié qu'elle introduit dans le poumon de l'enfant est plus propre à augmenter l'asphyxie qu'à la détruire. Cependant l'expérience des accoucheurs les plus distingués a prouvé l'utilité de l'insufflation; son application méthodique accélère les mouvemens du cœur; les voies intérieures de la poitrine s'agitent peu à peu, la respiration s'établit, la peau se colore, l'enfant s'agite et crie. Vingt fois j'ai rappelé à la vie, par ce moyen, des enfans asphyxiés. Quel est donc, dans cette opération, le stimulant qui rétablit la vie dans l'organisme?..... Le fluide magnétique.

« La mère de l'enfant sur lequel j'ai agi d'après ces données était petite, son bassin était étroit sans être difforme; l'accouchement fut long, la tête s'alongea beaucoup, et je terminai avec le forceps.

« L'enfant était asphyxié, le cœur battait faiblement et lentement; j'employai d'abord les frictions, l'immersion dans l'eau tiède; je débarrassai l'arrière-bouche, j'irritai fortement ces parties; je soufflai méthodiquement dans la poitrine : cette dernière manœuvre augmenta un peu les mouvemens du cœur. J'opérais depuis une heure, et l'espoir de réussir devenait de plus en plus incertain. Alors seulement je me déterminai à agir plus particulièrement sur le cœur et le diaphragme. J'appliquai sur la région de ces deux organes un linge sec et propre, et je commençai à souffler chaud sur le premier; quelques minutes suffirent pour porter les battemens à un degré de vivacité qui me ravit. Une action plus prolongée devenait inutile, dangereuse même, en produisant une irritation trop forte. Je commençai à souffler chaud sur toute la partie antérieure et inférieure du thorax; bientôt elle s'agita, d'abord lentement, peu à peu avec plus de force; il survint quelques inspirations éloignées, mais qui se rapprochèrent de plus en plus, et enfin la respiration s'établit parfaitement. Pour ranimer complètement cet enfant petit et faible, et qui faisait peu de mouvemens des extrémités, je commençai à le magnétiser à grands courans et à petites distances. Il était sur mes genoux, couché sur des linges chauds, découvert, et la face en haut. Bien-

tôt toute la surface du corps se colore plus vivement, les extrémités se mouvaient à chaque passage de ma main sur la partie inférieure de la poitrine; l'inspiration était plus vive et plus profonde. Après l'avoir ainsi magnétisé l'espace d'un quart d'heure, je pus livrer l'enfant à la sage-femme pour le nettoyer, le laver et le mettre dans ses langes.

« Cette espèce de résurrection, que je désespérais d'opérer par les moyens ordinaires, fut assurée après une heure environ d'influx magnétique. Cette observation explique complètement la manière d'agir de l'insufflation. Elle introduit dans les poumons un air décomposé, par conséquent nuisible à la respiration; mais elle y introduit en même temps le fluide vivifiant qui porte la vie au cœur et au diaphragme, et alors elle est utile, etc. »

ASTHME sec, *sur M. le comte Chastenet de Puységur, à Paris,* 1780, *par Mesmer* (1).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

Le hasard conduisit M. le comte Ch. de Puységur chez Mesmer, au mois de mars 1780. Il était attaqué à cette époque d'un asthme sec. Il fut touché, dit-il, *presque malgré lui.* Quelques minutes après, il perdit connaissance, et ne revint à lui qu'au bout d'une heure. Il se trouva alors plus frais, plus léger, à peu près dans l'état où l'on est après un bain dans un été

(1) *Lettre de M. le C. de C. P., à M. le P. E. de S.,* p. 11.

fort chaud. Convaincu par cet essai que Mesmer agissait réellement sur les hommes, il n'hésita pas à se confier à ses soins. Pendant trois mois, il suivit avec assiduité son traitement, et éprouvant dans cet intervalle des sueurs et des évacuations, sans prendre aucun remède. Au bout de ce temps, la maladie avait disparu, et il put se livrer à toutes sortes d'exercices sans éprouver la moindre incommodité.

ASTHME sec, *sur Catherine, dite* Hubide, *âgée de* 31 *ans, à Bayonne,* 1784, *par M. le comte de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Cette femme fut attaquée d'un asthme sec, à la suite de couches. Après avoir, pendant douze ans, employé tous les remèdes ordinaires, elle vint au traitement magnétique le 23 août, et se retira guérie le 8 septembre.

ASTHME sec, *sur Jeanne Lasuze, âgée de* 9 *ans, à Bayonne,* 1784, *par M. le comte de Puységur* (2).

(Arbre magnétisé.)

Mlle Lasuze avait un asthme sec depuis quatre ans; elle vint au traitement le 28 août, et fut guérie le 9 septembre.

---

(1) *Rapport des cures*, etc., à Bayonne, p. 60.
(2) *Idem*, p. 59.

ASTHME sec, fièvre quotidienne, *sur le nommé Beauregard, invalide, âgé de 63 ans, 1784, à Bayonne, par M. le comte de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Le nommé Beauregard avait un asthme sec depuis quatre mois, une fièvre quotidienne depuis trois, et beaucoup de dégoût; sa respiration était continuellement gênée; il vint au traitement le 28 août, et fut guéri le 15 septembre; la fièvre avait cessé le 8.

ASTHME sec, *sur Mlle de Labescau, à Paris, 1784, par M. d'Eslon, médecin* (2).

(Baquet.)

Mlle de Labescau était attaquée d'un asthme, et portait le sainbois depuis treize ans.

Elle avait une toux sèche continuelle, des tiraillemens de poitrine, des maux de tête et d'estomac. Au bout de cinq à six jours de traitement chez M. d'Eslon, elle eut des évacuations très-considérables, et, pendant dix-huit ou vingt jours, des crises et des convulsions plus ou moins fortes; elle quitta le sainbois, la toux devint grasse, les maux de tête et d'estomac s'apaisèrent, la poitrine se dégagea, le sommeil et l'appétit revinrent, et Mlle de Labescau fut entièrement rétablie.

---

(1) *Rapport des cures*, etc., à Bayonne, p. 49.

(2) *Supplément au rapport*, etc., p. 75.

ASTHME convulsif, *sur M. Detchevery, âgé de 25 ans, à Bordeaux*, 1784 (1).

(Baquet.)

« M. Detchevery était affecté, depuis douze ans, d'un asthme convulsif; il attribuait cette affection à une humeur érysipélateuse qui n'avait plus reparu, et qu'il jugeait répercutée. Il est entré au traitement le 9 juillet; et malgré de fréquentes interruptions, il s'est trouvé en état de partir pour Saint-Domingue le 4 octobre dernier. »

ASTHME convulsif, rhumatisme dans toute l'extrémité inférieure gauche, crachement de sang, *sur M. Durand, oculiste et chirurgien à Paris*, 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (2).

(Baquet.)

M. Durand, oculiste et chirurgien de Mgr le duc d'Orléans, était malade depuis dix ans, et ne pouvait plus exercer son art depuis six, ayant un asthme convulsif avec des oppressions étonnantes, accompagnées de douleurs de rhumatisme dans toute l'extrémité inférieure gauche; les pieds et les jambes étaient enflés. Les deux dernières années, il avait eu trois crachemens de sang, pour lesquels il fut saigné quinze fois des bras. Il entra au traitement le 15 mars, et il y resta pendant six semaines sans éprouver aucun ef-

---

(1) *Recueil d'observations*, etc., p. 23.

(2) *Supplément aux rapports*, etc., p. 56.

fet sensible, sinon de l'amélioration dans son état. De jour en jour sa santé se fortifia, et lorsqu'il donna son certificat, il pouvait monter à des quatrièmes étages sans oppressions et sans se reposer.

Voyez, pour d'autres exemples : *Cures de Beaubourg*, 1784, p. 31. *Cures de Buzancy*, 1784, p. 31. *Rapport de Jussieu*, 1784, p. 65. *Recueil d'observations*, etc., 1785, p. 139. *Annales de Strasbourg*, t. 1, 1786, p. 158. *Bibliothèque du magnétisme*, 2e ann., 1818, 2e trim., p. 132-136.

ATONIE, engourdissement, *sur la nommée* *** (somnambule), *âgée de 20 ans, à Buzancy, par M. de Puységur* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cette fille, d'une très-faible et chétive organisation, était dans un état habituel d'engourdissement et d'atonie; elle devint somnambule, et elle se complaisait tellement dans cet état, qu'elle n'en voulait pas sortir. Une fois, entre autres, elle y resta quatre jours de suite; elle demanda à M. de Puységur de lui faire prendre sept grains d'émétique dans un verre d'eau. Effrayé de cette terrible ordonnance, il se refusait opiniâtrément à les lui donner. Cependant la malade lui répétait à chaque fois que cela lui était nécessaire, et elle lui expliqua l'effet qui devait en résulter. C'était, le croira-t-on? *un sommeil de six heures*, sans *un seul vomissement*. Réveillée par des douleurs de co-

(1) *Recherches*, etc., par M. de Puységur, p. 59.

lique, elle irait une seule fois à la garde-robe, et serait guérie. Tout se passa exactement comme elle l'avait annoncé.

Atonie d'entrailles, vomissemens, paralysie d'un côté, etc., *sur M*[lle] *de Bollet* (somnambule), *âgée de 22 à 23 ans, à Aschaffenbourg* (*Bavière*), 1812, *par M. Zahn, chirurgien* (1).

(Magnétisme immédiat.)

M[lle] de Bollet était depuis huit ans affectée d'une *atonie complète d'entrailles*, ne pouvant digérer les moindres alimens, *vomissant vingt et trente fois par jour, paralysée de tout un côté*, à la suite d'une attaque d'apoplexie nerveuse; elle n'avait pas quitté son lit depuis dix mois, était abandonnée des médecins, et se trouvait dans un tel état de faiblesse, qu'elle ne pouvait faire le moindre mouvement. M[me] la comtesse de Coudenhove, touchée de sa situation, l'engagea à se faire magnétiser. Elle instruisit M. Zahn, chirurgien, de la manière dont il fallait procéder; et au bout de dix-huit jours, la malade devint somnambule. Dès ce moment, elle rejeta tous les remèdes, qui lui avaient fait beaucoup de mal, à ce qu'elle disait, et ne voulut rien prendre de chaud. Elle se prescrivit pour boisson du vin en petite dose, avec un extrait de menthe, de l'eau magnétisée, de la viande froide; dès lors plus de vomissemens, les forces revinrent peu à peu à tel point, qu'au bout de trois mois elle fut en état de quitter son lit; mais la

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, etc., n° 15, p. 193.

jambe n'était pas guérie, et elle ne pouvait marcher qu'à l'aide d'un bras.

Mme la comtesse de Coudenhove la fit transporter à la campagne, chez elle, avec son magnétiseur, et là on l'invita, pendant qu'elle était en somnambulisme, à chercher un remède pour sa jambe. Après y avoir réfléchi plusieurs jours, elle se mit à pleurer. M. Zahn la croyait découragée, et il la força de continuer ses recherches, en l'assurant qu'elle trouverait le remède : elle avoua alors que depuis quelques semaines elle l'avait bien trouvé, qu'il était infaillible; mais qu'elle n'avait pas voulu le dire, parce qu'il lui ferait souffrir des douleurs extrêmes. C'était de fouetter la jambe avec une espèce d'ortie qu'elle indiqua..... On l'employa tout de suite, et ce fut avec le plus grand succès. Au bout d'une quinzaine, la jambe reprit du mouvement et de la flexibilité. La malade n'avait pas assez de force pour marcher seule; mais, à l'aide d'un bras, elle se promenait *à un quart de lieue* sans se fatiguer : enfin elle annonça que sa guérison aurait lieu dans six semaines. Elle engraissait à vue d'œil; le sommeil, l'appétit étaient revenus, tout devait faire espérer une terminaison prochaine. Malheureusement, à peine de retour à la ville, M. Zahn reçut l'ordre de partir pour l'armée, à l'époque de la campagne de Moscou. Quand Mlle de Bollet apprit ce funeste contre-temps, elle se livra, ainsi que toute sa famille, au désespoir. Mme de Coudenhove, qu'on fit avertir, accourut, et la trouva au lit, ne pouvant plus marcher, et avec des attaques de nerfs violentes. Elle la consola de son mieux,

l'assurant qu'elle trouverait un autre magnétiseur : mais, au premier abord, la malade ne voulut pas en entendre parler, disant qu'il n'y avait plus de salut pour elle. La satisfaction des incrédules, et même celle des médecins, étaient à leur comble, parce qu'on avait assuré *qu'elle ne guérirait jamais*, et qu'on se moquait de ses ordonnances. Pendant ce temps, Mme de Coudenhove se donnait tous les soins possibles pour trouver un nouveau magnétiseur, ce qui était bien difficile, dans une ville où le magnétisme était à peine connu de nom, et par les sarcasmes des prétendus savans. Un jeune homme qui désirait épouser une des sœurs de Mlle de Bollet, se présenta autant par curiosité que par le désir de se procurer l'entrée de la maison. Mme de Coudenhove fut obligée de l'instruire de tout ce qu'il fallait faire, et ensuite d'user de son autorité, ainsi que de celle des parens, pour engager la malade à se faire traiter. Au bout d'une huitaine, elle fut habituée *à ce nouveau fluide*, qui ne lui convenait pas cependant comme le premier. Un mois après, elle était remise dans le même état où M. Zahn l'avait laissée. A cette époque, Mme de Coudenhove fut obligée de s'absenter pour une quinzaine, et reçut pendant ce temps une lettre de Mme de Bollet, qui lui disait que sa fille, après avoir eu une crise nerveuse des plus violentes, des convulsions affreuses, s'était calmée tout d'un coup, avait demandé ses vêtemens, recommandant qu'on ne la touchât pas, s'était levée toute seule, avait marché à grands pas dans la chambre,

les yeux bandés, et que son magnétiseur étant rentré, elle l'avait pris par le bras, avait chanté et fait trois ou quatre tours d'allemande avec lui, comme si elle n'eût jamais été paralysée; qu'elle était ensuite allée rendre une visite à M. Windischmann, médecin, moitié croyant alors, mais qui aujourd'hui n'a plus de doute sur la réalité et l'efficacité du magnétisme.

En revenant chez elle, elle se coucha, et, au bout d'un quart d'heure, demanda à être réveillée : elle avait recommandé pour le lendemain de lui dire de se lever, et de l'assurer qu'elle marcherait toute seule; qu'elle dirait n'en avoir pas le courage; mais que deux personnes devraient marcher à ses côtés; que doucement alors, et peu à peu elle irait en ville, et marcherait dans les rues sans crainte et sans aucun danger. C'est ce qui s'est effectué.

A son retour, Mme de Coudenhove trouva Mlle de Bollet parfaitement guérie de sa paralysie, mais ayant encore de petites attaques de nerfs, et conservant la faculté d'entrer facilement en somnambulisme. Quelques bains d'herbes qu'elle s'ordonna lui firent le bien qu'elle en attendait; mais par une fatalité singulière, son magnétiseur étant tombé malade, le traitement magnétique fut encore une fois interrompu. On eut recours au médecin qui l'avait soignée avant le magnétisme, et qui l'avait déclarée incurable; il dit maintenant que les maux de Mlle de Bollet étaient la suite du traitement qu'on venait de faire, qu'elle avait les poumons attaqués, et qu'elle courait de grands risques, si on continuait à la magnétiser. Cela fit un

bruit terrible dans la ville, et occasionna beaucoup de désagrémens à la famille de la malade; celle-ci elle-même en souffrit horriblement. Cependant sa santé se maintint toujours dans le même état. Mme de Coudenhove parvint enfin à décider les parens à mépriser les propos que l'on tenait sur leur compte, et à poursuivre avec ardeur la guérison de leur malheureuse fille. Ils la confièrent à une de ses sœurs très-croyante, mais qui étant d'une complexion délicate, ne pouvait que la soutenir, et la préserver de fortes rechutes.

Mlle de Bollet souffrit ainsi des nerfs, de fluxions, etc., etc., pendant près d'un an : heureusement pour elle, M. Zahn revint enfin de la campagne de Russie, et trouva sa malade beaucoup mieux qu'il ne l'avait laissée; il se remit à la magnétiser; il produisit les mêmes effets qui avaient eu lieu précédemment, et acheva entièrement sa cure dans l'espace de quelques mois. Depuis cette époque, Mlle de Bollet jouit de la meilleure santé. Tout Aschaffenbourg a été témoin de cette cure. M. de Bollet est conseiller du tribunal d'appel du roi de Bavière, et demeure à Withbourg. Cette famille est nombreuse et très-estimée.

Voyez, comme exemples des funestes effets de l'interruption du traitement ou du changement de magnétiseur, la cure de Mme Martin, article HYDROPISIE; celle de M. Hébert fils, article OPHTHALMIE, les notes qui y sont jointes, etc., etc.

B

BAS-VENTRE (DOULEURS DE), *sur le sieur P. Hubert Futié, âgé de* 16 *ans, à Buzancy*, 1784, *par M. de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Depuis sept ans, le sieur Futié souffrait de douleurs du bas-ventre. Il arriva chez M. de Puységur le 8 juin, et en partit guéri le 13.

BAS-VENTRE (DOULEURS DE), rhumatisme fixe au cou, *sur Mme M. Salomé, à Strasbourg*, 1786, *par M. le comte de Lutzelbourg* (2).

Depuis vingt ans que Mme Salomé souffrait de douleurs violentes dans le bas-ventre, d'un mal de tête presque continuel, et d'un rhumatisme fixé dans le derrière du cou, elle consultait les médecins les plus expérimentés, et suivait leurs ordonnances, le tout en vain. Lassée de souffrir, elle chercha dans le magnétisme un soulagement que la médecine lui refusait, et M. le comte de Lutzelbourg la guérit en trois mois de tous ses maux.

Il paraît que, pour la douleur du cou, il se servit d'un moyen indiqué par M. Tardy de Montravel, dans sa *Théorie du somnambulisme* (note 12) : c'est l'application d'une plaque d'or. M. de Lutzelbourg s'en était déjà servi, d'après le conseil d'une som-

---

(1) *Détail des cures de Buzancy*, p. 31.

(2) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 152.

nambule, pour résoudre une tumeur squirreuse dont il ne pouvait venir à bout depuis trois mois. Ayant parfaitement réussi en trois semaines, il n'hésita pas à tenter ce nouveau procédé, qui fut suivi du plus heureux succès. Nous croyons devoir saisir cette occasion pour recommander à nos lecteurs de ne pas rejeter indifféremment le secours de certaines substances. Il est certain qu'il en est dont les effets tiennent quelquefois du prodige; cependant on ne doit les employer qu'avec prudence, surtout quand on agit sur des sujets irritables.

BATTEMENT et douleurs dans la tête, avec fièvre lente, *sur la nommée Pichot, âgée de* 20 *ans, à Nantes*, 1784, *par M. de Boissière, médecin* (1).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

« La nommée Pichot, fille de Michel Pichot, marin, demeurant à l'Hermitage, éprouva, il y a deux ans, une fièvre continue avec redoublement, qui dura trois mois; elle fut suivie d'un battement et d'une douleur vive dans toute la tête, mais surtout du côté droit; l'un et l'autre ont, par degré, augmenté si fortement, qu'elle est restée un an sans se lever que pour faire son lit, n'osant s'exposer à l'air ni voir le jour, sans sommeil, sans appétit, vomissant les alimens peu après les avoir pris; elle avait le ventre serré, était maigre, faible, pâle; une fièvre lente, avec redoublement chaque soir, accompagnait tous ces acci-

(1) *Précis des cures de Nantes*, p. 201.

dens; elle avait vainement fait des remèdes, et en était rebutée.

« Cette fille entra au traitement le 28 juillet; au huitième jour, le vomissement a cessé, ensuite sont revenus les forces et le sommeil; insensiblement le battement et la douleur de tête ont cédé; elle n'a eu d'autres crises sensibles que des urines abondantes pendant quelques jours, ensuite briquetées, et déposant un sédiment épais et glaireux, et une éruption abondante à toute l'habitude du corps; le ventre est devenu libre; et la malade ayant repris ses forces, ses couleurs et de l'embonpoint, jouit, après trois mois de traitement, de sa première santé. »

BLESSURE, suites d'un coup de feu, *sur M. le comte de Fontette, âgé de* 39 *ans, à Paris*, 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (1).

(Baquet.)

M. le comte de Fontette-Sommery reçut, en 1769, un coup de feu qui lui traversa le cou; les plaies furent fermées en trois semaines; mais le genre nerveux en resta si attaqué, qu'il ne put achever la campagne. Dès lors il devint sujet à des *attaques de nerfs* violentes, à de fréquens *maux de reins;* il rendit du sable de temps en temps, et se crut menacé de la *gravelle*, et même de la pierre, jusqu'en 1779, qu'il passa en Amérique. De retour en France, un an après, il arriva avec le *scorbut.* Les autres souffrances

---

(1) *Supplément aux rapports*, etc., p. 23.

recommencèrent dès l'automne, et l'hiver, qui fut rude, les augmenta considérablement. Il souffrit de *spasmes*, de *crispations*, de *tressaillemens pénibles et involontaires*, de *tiraillemens d'estomac*, d'*une faim dévorante* presque continuelle, de *douleurs au cou*, semblables tantôt à celle de la crampe, tantôt à une sorte d'*étranglement intérieur*. Ce dernier genre de souffrance était le plus long, le plus cruel, et il était le plus fréquent; son sommeil était souvent interrompu, pénible, agité, et la *constipation presque habituelle*. Il commença le traitement magnétique au mois de septembre 1783, et le quitta au mois de juin 1784, n'ayant plus de gravier, presque plus de maux de reins, les attaques de nerfs très-rares et très-diminuées, le sommeil tranquille et profond. Dans le changement de temps, il avait encore quelques douleurs passagères dans les muscles du cou, mais il ne se sentait plus étrangler, il n'avait plus la faim canine ni de convulsions, et le ventre était libre. M. de Fontette fait observer, dans son certificat, qu'il a souvent interrompu son traitement, et que des maux comme les siens, durant depuis *quinze ans*, ne sauraient être guéris complètement dans quelques mois. Il n'a éprouvé d'autre effet, pendant son traitement, que trois ou quatre sueurs bien caractérisées. Le magnétisme a agi principalement par les selles, en lui faisant rendre beaucoup de glaires.

Blessure, *sur François Chanal, à Strasbourg, 1789, par M. Waldt* (1).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

A la suite d'un coup de lance dans le jarret, dont il avait été guéri à l'hôpital, le nommé Chanal ne pouvait plus plier le genou, et y ressentait toujours quelques douleurs. Il fut guéri par le magnétisme et l'usage du baquet, en quatre semaines.

Blessure (suite d'une), *sur M. Guérhard, à Paris, 1781, par M. d'Eslon, médecin* (2).

(Magnétisme immédiat.)

M. Guérhard, directeur de la manufacture de porcelaines de Mgr le comte d'Artois, eut, à l'âge de 14 ans, le pied écrasé. Pendant quinze ou dix-huit ans il n'en ressentit aucune douleur; mais après ce temps, il sentit à ce même pied une faiblesse qui s'étendait jusqu'au-dessus de la cheville. Pour peu qu'il marchât, le pied était comme mort. Cela dura pendant dix ans, allant toujours en augmentant. En 1781, il eut recours à M. d'Eslon. Le premier jour qu'il fut magnétisé, la douleur augmenta, et devint si vive pendant vingt-quatre heures, qu'il ne pouvait poser son pied ni supporter le drap de lit. Le lendemain, à la seconde séance, la douleur disparut, et ne revint plus.

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 303.

(2) *Supplément aux rapports*, etc., p. 36.

BRULURE, *sur Jean Gastal, domestique*, 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Un jour de fête, cet homme avait dans la poche de son tablier un paquet de fusées; une étincelle y pénétra, et enflamma les fusées. Il voulut les serrer entre ses cuisses pour étouffer le feu; l'explosion n'en fut que plus forte; il eut les deux cuisses endommagées, ainsi que le bas du ventre. M. d'Eslon, qui heureusement assistait à la fête, accourt aussitôt, et lui magnétise les cuisses; il ne ressentit aucune douleur, et dès le lendemain il put enlever la peau, qui avait formé une croûte, comme si la brûlure eût été de quinze jours, sans la moindre cuisson. Chose remarquable, cet homme n'ayant pas voulu se laisser magnétiser le bas-ventre, qui n'était pas aussi endommagé, en souffrit pendant trois semaines.

BRULURE, *sur un enfant âgé de 26 mois, à Paris*, 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (2).

(Baquet.)

Mme la vicomtesse d'Allard conduisit chez M. d'Eslon cet enfant, dont le bras avait été brûlé jusqu'au coude, et la peau entièrement enlevée. Il fut parfaitement guéri par le magnétisme, au bout de neuf jours, sans qu'on mît aucune espèce de remède sur son bras,

(1) *Supplément aux rapports*, etc., p. 43.
(2) *Idem*, p. 19.

et sans qu'il y restât la moindre cicatrice. Le traitement n'ayant été commencé que vingt-quatre heures après l'accident, le mal avait déjà fait tous ses progrès.

C

CACHEXIE SCROPHULEUSE. *Voyez* SCROPHULES.

CANCER occulte, goutte sereine, et glandes squirreuses, *sur Mlle ***, âgée de* 20 *ans, à Paris*, 1779, *par Mesmer* (1).

Mlle *** a eu la vue basse dès l'âge le plus tendre; elle n'apercevait de l'œil gauche que les objets placés directement vis-à-vis de l'organe.

Au mois d'octobre 1778, elle sentit tout à coup une tension douloureuse autour des yeux, un déchirement dans la tête, et sur les paupières un spasme qui l'empêchait de les lever.

Au mois de juin 1779, elle observa que l'œil gauche avait totalement perdu la faculté de voir. L'œil droit était tellement affecté, qu'il suffisait à peine à la conduire; tout travail des mains lui causait des douleurs très-vives, et elle ne pouvait se tenir en face du grand jour, qu'elle ne risquât de tomber dans des convulsions. Les médecins consultés attribuèrent ces accidens à la délicatesse du genre nerveux.

Mais il existait une autre maladie. La demoiselle *** avait, depuis quinze ans, des glandes squirreuses au sein; la plus considérable était adhérente;

---

(1) *Observations sur le magnétisme*, p. 52.

en tout, elles étaient au nombre de vingt-deux. De longs traitemens n'avaient produit aucun bien, et la terrible extirpation était le seul remède conseillé par les gens de l'art.

Le magnétisme animal réussit encore dans cette occasion. En moins de cinq semaines, la demoiselle *** vit parfaitement des deux yeux; elle distinguait sans douleur les objets à des distances éloignées, et même l'œil gauche voyait nonseulement directement, mais encore de côté, avantage dont il n'avait jamais joui. Les succès ne se sont pas démentis depuis; cependant on observe toujours un reste de pesanteur dans les paupières.

Le moyen employé ne s'arrêta pas là. En même temps qu'il attaquait la goutte sereine, il détruisit vingt-une glandes. Nous espérions que la dernière ne tiendrait pas long-temps; sa forme aplatie et le travail journalier que nous y remarquions étaient des augures très-favorables; nous nous trompions également, M. Mesmer et moi : dans le fait, la glande était adhérente; on n'en découvrait que la superficie. Mais lorsque, par suite du traitement, elle se fut détachée, et qu'elle fut devenue roulante, nous nous aperçûmes que le noyau en était beaucoup plus résistant que nous ne l'avions supposé.

Ce qui doit consoler la malade de la longueur du traitement, c'est que d'ailleurs elle se porte très-bien, et qu'elle éprouve tous les jours de nouveaux soulagemens; le noyau va sans cesse en diminuant; elle a même un moyen immanquable de prédire chaque

diminution, qui ne se fait jamais que la glande ne se gonfle et ne grossisse quelques jours auparavant. Cette marche assurée n'est pas un phénomène peu remarquable.

d'Eslon, médecin.

Cancer occulte, *sur Mlle ***, âgée de 35 ans, à Paris*, 1779, *par Mesmer* (1).

Mlle ***, âgée d'environ 35 ans, s'aperçut, il y a quelques années, d'une tumeur douloureuse dans la partie inférieure du sein gauche. Depuis, elle a employé différens remèdes; le succès n'en a pas été heureux. Il s'est formé plusieurs glandes autour, et à la partie supérieure du sein, qui, en s'agrandissant, se rapprochant et s'unissant, l'ont tellement enflé, que la peau y résistait avec peine. Deux éminences douloureuses et de couleur plombée se sont jointes aux premiers maux, et le bout du sein a formé, en s'enfonçant, un cercle noirâtre, siége de douleurs particulières et lancinantes. Enfin, le sein droit était engorgé de glandes éparses. Toutes les habitudes salubres du corps étaient perdues; la simple marche occasionnait à la malade des douleurs très-vives, la voiture lui était insoutenable; elle ne se couchait plus dans son lit, elle s'y tenait sur son séant, et le plus souvent c'était pour se plaindre de ne trouver ni sommeil ni repos.

On ne connaissait plus d'autre ressource que l'amputation, avec cette circonstance effrayante, qu'un tel

---

(1) *Observations sur le magnétisme*, p. 50.

secours ne pouvait être regardé comme efficace, en ce que la masse du sang ou des humeurs étant viciée, il paraissait impossible de détourner la cause ou de la détruire.

Telle est la maladie que M. Mesmer entreprit de traiter avec l'espoir du succès. Quand nous examinâmes l'état de la malade, nous en conclûmes que, s'il empêchait le sein de s'ouvrir, il aurait fait une cure merveilleuse. Il s'y engagea cependant, et il a été bien plus loin, puisque la malade est infiniment soulagée. Les glandes vagues ont disparu; la principale est considérablement diminuée; les douleurs sont tolérables; la malade a repris le sommeil; elle marche, et va librement en voiture; elle connaît enfin une tranquillité dont elle avait désespéré pour la vie.

Ceci n'est pas une cure, ce n'est qu'un traitement. Mais quel traitement! qu'il est consolant par ses effets connus et par les espérances qu'il donne! Le temps, la patience et la résignation de la malade peuvent seuls autoriser une décision plus tranchante.

D'ESLON, médecin.

CANCÉREUSE (GLANDE) au sein gauche, temps critique, etc., *sur Mme Rion* (somnambule), *âgée de 44 ans, à Paris et à Versailles*, 1813, *par M. le marquis de Salperwick* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cette dame avait employé tous les remèdes pour

(1) Manuscrit.

faire dissoudre une glande cancéreuse survenue au-dessous du sein gauche depuis 1794, à la suite d'une contusion qu'elle avait reçue. Les chirurgiens de l'hôpital de la Charité, à Paris, lui avaient assuré que le seul moyen de guérison était l'extirpation de la glande, et, fatiguée de souffrir, elle s'était enfin décidée à cette terrible opération, lorsque le plus heureux hasard la conduisit à Versailles, chez M. le marquis de Salperwick, où sa sœur était cuisinière. Cette dernière avait été malade, et son maître l'ayant magnétisée, elle était devenue fort bonne somnambule. Comme elle conservait encore cette précieuse faculté, M. de Salperwick voulut voir si elle ne pourrait pas être utile à sa malheureuse sœur. Il l'endormit, et les mit en rapport : après un examen attentif, la somnambule assura qu'on pouvait éviter l'opération, et que sa sœur guérirait. Elle lui ordonna, comme préparation à son traitement, l'usage des grains de santé du docteur Franck, en lui indiquant la dose, les jours, etc. Le lendemain de son arrivée (le 20 mai 1812), Mme Rion était fatiguée et souffrante; elle se plaignit d'un grand mal de tête. M. de Salperwick, sans lui parler du magnétisme, dont elle ne connaissait ni le nom ni les effets, lui proposa de lui mettre la main sur le front; elle y consentit, et au bout de quelques minutes, elle fut en somnambulisme. Dès les premières questions qui lui furent adressées, elle répondit avec une assurance qui prouva qu'elle voyait parfaitement sa maladie; elle dit que les grains de santé lui étaient nécessaires pour détourner l'humeur

qui se portait journellement à sa glande, mais qu'il fallait aussi s'occuper de la faire dissoudre à l'extérieur; elle indiqua à cet effet le remède suivant :

Faites fondre une once de sain-doux de cochon mâle dans un vase de terre vernissé; faites-le bouillir avec une petite poignée de branches et de feuilles de pariétaire; passez le tout dans un linge, et serrez-le dans un pot pour l'usage. Quand je serai réveillée, ajouta-t-elle, vous me direz d'en prendre un peu, de l'étendre sur du papier brouillard, et de le poser sur toute la surface de la glande, en appliquant par dessus un morceau de toile de mai. Ce remède suffira pour l'amollir au point de la faire ouvrir, mais il faut bien du temps et de la patience. (Interrogée sur le temps, elle dit : Au moins huit mois.) Elle s'ordonna encore vingt bains à prendre à différentes époques, et des lavemens tous les trois ou quatre jours avec du son et des feuilles de mauve; elle dit qu'avec ce régime elle n'avait pas besoin d'être magnétisée.

M. de Salperwick, obligé de partir pour la campagne, ne revit sa malade que le 28 juillet suivant. Dès qu'elle fut en somnambulisme, elle vit avec plaisir que sa glande commençait à se dissoudre, et qu'elle était même diminuée. Elle dit qu'il fallait cesser les grains de santé, qui lui fatiguaient l'estomac, et elle s'ordonna une tisane de salsepareille, de pariétaire, etc., pour les remplacer.

Le 27 août, la glande était fondue de plus de la moitié; et comme les humeurs étaient en mouvement, elle se prescrivit une médecine qu'elle composa.

Le 6 septembre, elle s'ordonna 15 grains d'ipécacuanha; deux jours après, elle prit une nouvelle médecine, fit changer la tisane, et se mit à l'usage du sirop de salsepareille, une cuillerée le matin, et une autre le soir. Elle annonça alors que sa guérison n'aurait lieu que lorsque sa glande serait totalement dissoute et détachée de ses racines intérieures; qu'il s'opérerait alors une explosion qui ferait ouvrir son sein, et le viderait *comme une poche;* que cette crise occasionnerait une perte, qu'elle serait en danger, etc., et qu'elle souffrirait encore beaucoup jusqu'à ce moment.

M. de Salperwick ne revint de la campagne que le 4 novembre. Mme Rion lui confirma l'amélioration de sa santé dès qu'elle fut en somnambulisme, et lui dit que l'époque de la crise n'était pas éloignée. M. de Salperwick, qui désirait en savoir l'instant précis, l'engagea à chercher; mais elle ne put y parvenir. Elle ne la voyait qu'à quelques jours près. Cependant elle l'assura qu'il ne se passerait pas six semaines sans qu'elle eût lieu. M. de Salperwick l'invita alors à venir demeurer chez lui, à Versailles, dans les premiers jours de décembre, parce qu'il lui serait plus facile de lui donner tous les soins qui lui seraient nécessaires. Elle le promit; mais retenue par quelques affaires, elle crut pouvoir retarder son départ; et au moment où elle s'y attendait le moins, elle fut surprise par une perte considérable, qui l'obligea à garder le lit. Quatre jours après, son sein s'ouvrit, et il en sortit une quantité de pus épouvantable. Comme l'état

de faiblesse où elle était ne lui permettait pas de rester seule, une de ses amies vint la garder, et fit appeler un chirurgien. La malade se refusa absolument à le voir; mais elle prit le parti d'écrire à M. de Salperwick, pour l'instruire de tous ces détails. M. de Salperwick reçut cette lettre le 12 décembre, au moment où, inquiet de ne pas voir arriver Mme Rion, il se préparait à partir pour Paris. Il accourut de suite chez sa malade, qu'il trouva dans un état de faiblesse inouï, pouvant à peine se soutenir. La perte continuait; et le sein, ouvert et entièrement vidé, ne se composait plus que de deux peaux qui se repliaient l'une sur l'autre. L'intérieur en était rongé et réduit en pourriture. Son amie lui avait mis dessus un onguent dont elle reconnaissait les vertus efficaces. Mais M. de Salperwick, craignant qu'il ne fût pas approprié à son état, se hâta de la mettre en somnambulisme pour la consulter. Elle dit, au grand étonnement de cette femme, tous les ingrédiens qui entraient dans la composition de cet onguent, et y fit ajouter un peu d'huile d'amande douce pour en diminuer l'activité. Elle ne s'ordonna pour régime que des choses fortifiantes, et trois petits verres de vin vieux de Malaga par jour.

Le 18 décembre, M. de Salperwick retourna à Paris. Il trouva la malade beaucoup mieux : la perte avait cessé, et la plaie était nettoyée. Elle fit ôter l'onguent, et le remplaça par du cérat gris. Pendant cette séance, elle parut très-affectée, et dit qu'il fallait chercher à détourner du sein les humeurs qui s'y

portaient depuis long-temps, et qu'il n'y avait pour cela d'autre moyen que de lui faire poser un cautère au bras gauche. Comme ce remède paraissait lui répugner beaucoup, et qu'elle annonçait avoir bien de la peine à s'y déterminer, M. de Salperwick, après s'être assuré que c'était indispensable, envoya chercher un morceau de pierre à cautère, et le donna à Mme Rion, qui le posa elle-même à l'endroit qu'elle jugea le plus convenable (à six pouces de l'épaule).

Dès qu'elle fut en état de supporter le voyage, elle se rendit à Versailles chez M. de Salperwick. Elle y arriva le 16 juillet 1813, et ne se trouva pas trop fatiguée de la route.

Le 20 janvier, elle supprima le cérat gris, et lui substitua celui de Goulard. Le changement d'air, une meilleure nourriture, et les soins attentifs qui lui étaient prodigués, amélioraient tous les jours sa santé. Le cautère avait insensiblement détourné les humeurs du sein, et tout annonçait un prochain rétablissement.

Le 10 février, elle s'ordonna, à un jour de distance chaque, trois légères purgations (du sel de Glauber dans du bouillon aux herbes) pour évacuer les humeurs. Elle assura que ces humeurs anciennes étaient attachées aux parois des intestins, et qu'elles ressemblaient à des écorces d'arbre.

Le 18, elle prit une assez forte médecine qui lui fit du bien, mais qui ne parvint pas cependant à détacher les espèces de croûtes qu'elle avait vues. Ayant été mise en somnambulisme le même soir, elle se prescrivit pour le surlendemain à peu près la même

médecine, mais avec des doses différentes, et y ajouta *deux gros de potasse*. M. de Salperwick, qui consultait toujours son apothicaire, homme de mérite, sur les prescriptions de sa somnambule, n'en reçut que du *sel de tartre carbonisé*, parce que c'est de la potasse purifiée, et la seule dont on fasse usage en médecine. En conséquence, il la lui fit prendre ainsi; mais quand elle fut purgée, M. de Salperwick la mit en somnambulisme pour savoir si c'était bien là ce qu'elle avait entendu. Elle lui dit que non, et que c'était de la potasse telle qu'on la vend chez les épiciers; que celle qui lui avait été donnée ne lui avait point été nuisible, mais que l'autre aurait produit plus d'effet, parce qu'elle avait une qualité beaucoup *plus savonneuse*. Au reste, l'annonce qu'elle avait faite de la forme de ces humeurs fut vérifiée par la personne qui la soignait. C'était exactement vrai.

Elle s'ordonna une bouteille de vin anti-scorbutique pour terminer sa guérison. La plaie de son sein n'offrait plus à cette époque (le 20 février) qu'une cicatrice d'un pouce et demi. Elle fixa le 10 mars comme le terme de son traitement. De jour en jour, en effet, la plaie diminuait de grandeur : et au jour indiqué, lorsque la garde malade délia les compresses, elle trouva le sein entièrement guéri. Il s'était écoulé *dix mois et vingt jours* depuis le commencement de son traitement magnétique.

L'humeur cancéreuse ayant totalement consumé les chairs et le mamelon, il ne reste plus que la place du sein; et on croirait, en voyant la cicatrice,

que la malade a subi l'opération. Cette cicatrice, dit M. de Salperwick, ressemble à une longue entaille faite par un coup de sabre.

Les cruelles souffrances qu'avait endurées cette femme lui avaient tellement affaibli le genre nerveux, que, bien que guérie, elle conserva la faculté de tomber en somnambulisme; ce qui lui fut d'autant plus utile, que se trouvant alors à l'époque de son temps critique, avancé par sa maladie, elle put s'ordonner tout ce qui lui était nécessaire. Ce furent quelques tasses de tisane de pariétaire, des lavemens de la même plante, des sangsues appliquées de temps en temps, des bains de pieds, etc. Au bout de quelques mois elle jouissait d'une santé parfaite.

Pendant son traitement, elle a donné quelques consultations à différentes personnes, et à M. de Salperwick lui-même. Tous se sont bien trouvés de ses conseils.

CATALEPTIQUE (AFFECTION), *sur H. J. Claude Joly* (somnambule), *âgé de* 19 *ans, à Buzancy*, 1784, *par M. de Puységur* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Le sieur Joly avait déjà été guéri, par M. de Puységur, d'une maladie très-grave (2), mais il avait conservé une telle susceptibilité magnétique, qu'il entrait en somnambulisme à l'approche de son magnétiseur. *Le baquet, le chant des églises* lui faisaient le même effet. M. de Puységur n'ayant pas alors assez d'expé-

(1) *Mémoires*, etc., de M. de Puységur, 1re partie, p. 164.

(2) *Voyez* l'article DÉPÔTS.

rience pour savoir que cette sensibilité était presque toujours un indice de maladie, avait négligé de l'interroger sur sa santé, en sorte qu'au moment où il y pensait le moins, Joly fut attaqué de catalepsie.

Il était depuis quelques jours à Buzancy, et M. de Puységur mettant sa lucidité à profit, lui faisait suivre le traitement d'une femme attaquée d'une goutte sciatique, lorsque le 17 novembre, arrivant pour magnétiser sa malade, il se plaignit d'un grand mal de tête. M. de Puységur crut le lui faire passer en le magnétisant; mais surpris des mouvemens de nerfs extraordinaires qu'il éprouvait, il l'interrogea. Qu'on juge de ce qu'il dut éprouver à sa réponse : « Je ne sens plus rien, monsieur; voilà mon dernier moment; je suis dans un état dont vous ne pouvez me tirer; il faut que je meure. » En finissant ces paroles, sa langue s'embarrasse, son corps se roidit de plus en plus, et il devient aussi roide qu'une barre de fer. Après avoir, mais en vain, tenté tous les moyens du magnétisme pour le tirer de cet état, M. de Puységur le fit examiner par une somnambule, qui conseilla de lui faire prendre l'air, de le faire marcher si l'on pouvait, et de lui faire boire de l'eau de mélisse coupée. Elle dit en particulier à M. de Puységur que Joly était dans le plus grand danger, qu'elle en désespérait, et que son mal venait d'avoir *touché* (magnétisé) la femme Métivier, qu'il avait gagné la goutte et la paralysie de sa malade, etc. (1).

---

(1) Il y a déjà plusieurs exemples semblables. Le lecteur en

Cette crise terrible dura près de deux heures, après lesquelles il put enfin rendre compte de son état. Il assura à M. de Puységur que cet accident ne lui venait point d'avoir magnétisé sa malade; qu'au contraire c'était un grand bonheur pour lui d'avoir été souvent mis en somnambulisme, puisque par-là on avait avancé en lui un mal qu'il devait avoir au plus tard dans *six mois;* que sans doute il en serait mort alors, parce qu'on l'aurait sûrement saigné ou baigné, ou mis dans un lit bien chaud, dont il ne se serait pas relevé; qu'enfin il n'aurait pas vécu une demi-heure, etc. Il dit qu'il aurait, jusqu'au mardi suivant, des crises pareilles, à la même heure; que celle du mardi serait très-forte, qu'il pourrait bien être pendant une demi-heure comme un homme mort; mais qu'il ne fallait pas s'en inquiéter, que son pouls serait toujours le même, etc.

Le lendemain 18, il eut son attaque comme il l'avait annoncé. Elle fut moins longue que la première. Le 19, elle ne dura qu'une heure. Le 20, pendant son accès, M. de Puységur et son frère, M. le comte Maxime, imaginèrent de faire de la musique. Dès que son accès fut fini, il se releva tout seul, étant en somnambulisme, et dit que, dès que la musique avait commencé, il s'était endormi, et n'avait plus senti son mal. M. de Puységur voyant que la musique lui avait fait tant de bien, voulut, avant de le questionner sur

---

trouvera dans le cours de cet ouvrage, à l'article FIÈVRE MALIGNE.

sa santé, le distraire et l'amuser en chantant et jouant de la harpe; mais il ne fut pas peu surpris de le voir peu à peu ouvrir les yeux et rentrer dans son état naturel. En sorte que ce jour-là, sans avoir été magnétisé, il était entré et sorti de l'état somnambulique par le secours seul de la musique. Le 21, elle produisit encore le même effet. Le lendemain 22, il eut trois attaques, qui, excepté la dernière, furent calmées par la musique. A la fin de la troisième, MM. de Puységur s'aperçurent qu'il était devenu *muet*. Ayant été mis en somnambulisme, il écrivit qu'il ne recouvrerait la parole que le lendemain mardi, à huit heures du matin; que ce jour, il aurait quatre attaques, que la quatrième serait très-forte, mais qu'il espérait qu'elle finirait bien. Il faut remarquer ici que, malgré ces crises terribles, il ne laissa pas de souper et dormir tous les jours depuis le commencement de sa maladie. Le 23, son accès lui prit à l'heure qu'il avait annoncée, il recouvra la parole avant la fin. MM. de Puységur faisaient de la musique. Il se mit à chanter avec eux, et à suivre les paroles de l'air qu'ils exécutaient, ce qui les amusa beaucoup.

A onze heures il devint *sourd*. Une demi-heure après, son second accès lui prit, et dura une heure, après laquelle ils le trouvèrent dans un état complet de surdité. La musique n'ayant pu faire sur lui aucune impression, M. le comte Maxime fut obligé de le mettre en somnambulisme pour s'en faire entendre sans lui parler, c'est-à-dire en s'adressant à lui d'intention seulement. Il répondit par écrit aux questions

que ces messieurs lui adressèrent de cette manière. Il dit qu'il recouvrerait l'*ouïe* à quatre heures et demie ou cinq heures, par une autre crise. Il fit connaître la raison qui l'avait privé de la parole et de l'ouïe : il avait eu dans sa jeunesse la langue presque coupée, et avait été quelque temps *muet;* quoique depuis la parole fût devenue assez libre, elle avait néanmoins besoin d'être perfectionnée; c'est ce qui était arrivé dans une attaque de nerfs qui, l'en ayant privé pendant douze heures, la lui avait rendue au plus haut degré. Il en était de même des oreilles, qu'il avait eu dures pendant très-long-temps, etc.

A cinq heures, son troisième accès arriva. Il dura trois quarts d'heure. Pendant cet intervalle, le sens de l'ouïe lui revint; mais dès qu'il fut revenu à lui, il dit qu'il sentait qu'il n'avait plus de *goût*, et qu'il ne le recouvrerait qu'à la première crise. Il annonça alors sa guérison prochaine. A huit heures et demie enfin la quatrième et dernière crise arriva, et dura jusqu'à onze heures. Chacun de ses membres éprouva, dans cet accès, une convulsion particulière. Il semblait que la nature cherchait à perfectionner chacun de ses organes; il ne souffrit pas du tout pendant cette crise. Le lendemain mercredi, il eut encore deux légers ressentimens dans la journée, d'un quart d'heure environ chacun. Enfin à dix heures du soir, étant encore à table et soupant, il eut une défaillance générale. Son corps était sans vie, sans forces, sa tête ne pouvait se soutenir sur ses épaules, et il ne pouvait articuler une syllabe. On le fit étendre sur un matelas devant le

feu. M. de Puységur le mit en somnambulisme, et, quoique ne parlant qu'avec une peine infinie, il dit qu'il ne fallait pas avoir d'inquiétude, qu'il n'avait besoin que de repos, que le lendemain ses forces commenceraient à revenir. Ce jour-là il alla en effet se promener un peu, et le soir il eut encore, à dix heures et demie, une crise très-singulière qui acheva d'emporter le principe de la maladie. Après s'être reposé quelques jours, il retourna chez lui jouissant d'une très-bonne santé, qu'il a toujours conservée depuis.

CATALEPSIE, *sur Mlle Charlotte Maurer, âgée de 9 ans, à Strasbourg,* 1788, *par M. Pfrimmer* (1).

(Baquet.)

Le magnétisme et l'eau magnétisée ont été les seuls remèdes employés pour la guérison de Mlle Charlotte Maurer. Attaquée depuis un an de catalepsie, dont elle avait eu jusqu'à *soixante accès* dans les vingt-quatre heures, cette enfant dépérissait tous les jours, et les remèdes connus en médecine ne produisaient aucun effet. Son père la présenta au traitement public, à la fin de février. A peine la malade eut-elle été magnétisée trois ou quatre fois, sans prendre autre chose que de l'eau magnétisée, que les accès devinrent moins violens et moins fréquens. Vers la fin de mars, ils cessèrent entièrement, et Mlle Charlotte ayant recouvré le sommeil et l'appétit, jouit d'une santé parfaite.

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 148.

On trouvera un autre exemple de catalepsie à l'article ENGORGEMENT, sur Mme Lefevre, 1809.

CATARRHES, obstructions, *sur M. Gerbier, à Paris*, 1782, *par M. d'Eslon, médecin* (1).

(Baquet.)

M. Gerbier, avocat célèbre, avait été empoisonné en 1772. Il était en outre épuisé par trente-cinq ans du travail le plus pénible. Depuis dix ans il était sujet à des catarrhes qui résistaient pendant des mois entiers à tous les remèdes, et qui, en 1781 et 1782, firent craindre pour sa vie. Son estomac ne digérait qu'avec peine les végétaux, auxquels il était réduit pour toute nourriture; il avait les nerfs dans le plus triste état. Les aimans de M. l'abbé Le Noble avaient, pendant quelque temps, calmé les sensations douloureuses qu'il y ressentait; mais ce calme ne s'était soutenu que pendant environ un an.

Tel était son état, lorsqu'à la fin d'août 1782, il accompagna sa fille malade (2) chez M. d'Eslon. Loin d'imaginer que le traitement pût lui être utile, il n'eut pas même la pensée d'en essayer. Cependant, ayant éprouvé au bout de quinze jours un bien-être extraordinaire, il se détermina à se mettre à la chaîne comme les autres. Six mois entiers s'écoulèrent sans qu'il s'aperçût de l'action du fluide magnétique; tout ce qu'il éprouva sensiblement et très-

(1) *Supplément aux rapports*, etc., p. 53.

(2) Mme la comtesse Saumès. *Voyez* sa cure.

promptement fut une amélioration incroyable dans sa santé. Il ne sentit presque plus ses douleurs de nerfs; les digestions devinrent si faciles qu'il se permit l'usage de toutes les viandes, même des plus indigestes. Le vin cessa de l'incommoder. Il n'éprouva plus ces pesanteurs, ce malaise, cet engourdissement qui étaient devenus presque habituels chez lui.

Au bout de quelque temps son état changea; il perdit l'appétit, et commença à sentir l'impression de l'agent magnétique. C'était une espèce d'ivresse qu'il lui causait; ses nerfs étaient doucement émus toutes les fois qu'on le magnétisait. A la suite de ces sensations, les évacuations s'établirent. Il prenait tous les jours deux ou trois verres de crême de tartre; mais on ne peut attribuer seulement à ce remède l'effet qu'il éprouvait, puisque depuis 1772 M. Tronchin l'avait mis dix fois à l'usage de cette boisson, et que jamais elle ne l'avait purgé. On commença aussi à s'apercevoir de la vraie cause de ses infirmités : c'étaient des obstructions aux hypocondres. Les médecins et chirurgiens, qui les lui avaient soupçonnées, n'avaient jamais pu les découvrir, etc.

Lorsque M. Gerbier donna le certificat de sa cure, il y avait deux ans qu'il était parfaitement rétabli, et qu'il se livait à ses nombreux travaux. Deux fois ses catarrhes, ci-devant habituels, avaient voulu reparaître, et quelques jours de magnétisme les avaient dissipés, ce que des mois entiers et tous les fondans possibles ne pouvaient faire auparavant.

CATARRHALE (affection), *sur le sieur Jean Richard, âgé de 36 ans, à Bordeaux,* 1784 (1).

(Baquet.)

« Jean Richard, matelot, avait contracté, pendant la campagne de M. le comte d'Estaing, une affection catarrhale avec une fièvre lente, toux, crachats purulens, difficulté de respirer, manque d'appétit, amaigrissement, etc. Il avait été magnétisé plusieurs fois par l'un de nous, d'une manière isolée. Entré au traitement le 6 juillet dernier, il en est sorti en bon état dans les premiers jours de septembre. »

CATARRHALE (affection), *sur Mme ***, à Bordeaux,* 1784 (2).

(Baquet.)

« Mme ***, rue Bouhaut, souffrait depuis quelque temps de douleurs très-vives dans la partie gauche de la tête, avec des vertiges. L'œil était toujours très-affecté ; ses digestions étaient dérangées ; ces différens maux étaient dus à une fluxion catarrhale, à laquelle elle était sujette. Elle fut magnétisée pendant quelques jours d'une manière isolée, et ce remède dissipa cette fluxion. »

CATARRHE, *sur M.* *** (3).

(Magnétisme immédiat.)

M. Deleuze rapporte, comme témoin, la cure d'un

---

(1) *Recueil d'observations*, etc., p. 8.

(2) *Idem*, p. 36.

(3) *Histoire critique du magnétisme*, 1re partie, p. 149.

catarrhe qui s'était annoncé d'une manière très-grave. La guérison, qui eut lieu dans une seule séance, s'opéra par une crise remarquable. Le magnétiseur avait attiré l'humeur de la poitrine sur les jambes. La poitrine se trouva entièrement dégagée, mais le malade eut pendant trois jours des douleurs insupportables dans la cuisse et dans les jambes. Ces douleurs auraient vraisemblablement été dissipées le lendemain, s'il n'eût craint d'employer de nouveau le moyen qui les avait excitées.

CATARRHE et constipation, *sur M. Genney, à Saint-Germain-en-Laye*, 1818, *par M. Michel* (1).

(Magnétisme immédiat.)

M. Genney, horloger à Saint-Germain, était depuis six semaines malade d'un catarrhe, et les médecins craignaient qu'il n'eût la poitrine attaquée. Il éprouvait une oppression fatigante et de violens accès de toux, principalement au moment où il s'éveillait. Les crachats étaient très-épais; sa faiblesse l'obligeait à garder le lit la plus grande partie de la journée, quoiqu'il ne pût se coucher sur le côté droit, ou se tenir dans une position horizontale. A cela se joignait une constipation telle, que pendant un mois il n'était pas allé *une seule fois* à la garde-robe. Son état, d'abord très-alarmant, s'était un peu amélioré par l'usage de farineux et de boissons adoucissantes. Il pouvait sortir pour se promener; mais l'oppression, la toux au mo-

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 18, p. 223.

ment du réveil, et la constipation absolue, continuaient toujours, lorsqu'au mois de novembre, son ami, M. Michel, professeur de musique à Saint-Germain-en-Laye, lui proposa de le magnétiser. A la première séance, M. Genney éprouva un peu d'assoupissement, et un bien-être extraordinaire. Après la seconde séance, la constipation cessa, et dès ce moment les évacuations eurent lieu régulièrement tous les jours. L'oppression se dissipa peu à peu; le sommeil et les forces revinrent, et au bout de huit à dix jours, M. Genney fut rétabli. Il jouit depuis ce temps d'une santé meilleure qu'elle ne l'avait été depuis nombre d'années.

Trois mois après son rétablissement, il a communiqué ce fait à M. Deleuze, qui l'a écrit, tel qu'on vient de le lire, sous sa dictée.

CÉCITE COMMENÇANTE, à la suite de glandes au sein, *sur une jeune demoiselle, à Paris*, 1779, *par Mesmer* (1).

(Baquet.)

M. d'Eslon, désirant convaincre la Faculté de médecine de la réalité du magnétisme, avait invité MM. Bertrand, Malloet, et Sollier de la Rominais, médecins, à venir s'assurer par eux-mêmes de l'efficacité de cet agent, et à présenter des malades de leur choix. Il espérait qu'une fois ces messieurs convaincus, il serait plus facile de renouer les négociations avec les corporations savantes de la capitale. N'ayant ja-

(1) *Précis historique*, etc., Mesmer, p. 89.

mais pu les décider à amener des malades de leur choix, il leur présenta ceux qui venaient de leur propre mouvement chez Mesmer. Parmi ceux-ci était une jeune demoiselle qui était devenue à peu près aveugle, à la suite de glandes au sein. Six semaines après, elle y voyait parfaitement. Ces messieurs convinrent qu'elle y voyait, mais ils ajoutèrent qu'il n'était pas aussi évident qu'elle n'y avait pas vu, et que personne ne s'était trouvé dans ses yeux pour assurer que cela n'était pas un jeu.

CÉCITÉ, suite d'une contusion, épilepsie, *sur la nommée Jeanneton Pélissier* (somnambule), *à Montauban*, 1785, *par M. Vialeter d'Aignon, négociant, et M. le comte de Puységur* (1).

Cette femme ayant eu le malheur de recevoir un coup terrible à l'œil droit, et de faire beaucoup de mauvais remèdes, perdit la faculté de voir, et fut en même temps attaquée d'épilepsie. Elle fut amenée le 13 juillet 1784, à M. Vialeter d'Aignon, pour être magnétisée. Elle devint somnambule dès la première fois. Le 20 août, elle annonça à M. Maxime de Puységur qu'elle rendrait par le nez, le 25, beaucoup de sang extravasé, ce qui faciliterait infiniment sa guérison. Le 14 septembre, elle dit qu'elle serait guérie de ses douleurs de tête et de ses attaques d'épilepsie le 15 octobre. Ces prédictions se vérifièrent.

Enfin, ayant été de nouveau mise en somnambu-

(1) *Du magnétisme animal*, etc., par M. de Puységur, p. 333.

lisme pour une frayeur qu'elle eut le 1er novembre, elle dit à son magnétiseur qu'il serait possible de lui rendre l'usage de son œil borgne, et prescrivit tout ce qu'il fallait faire pour cela. Elle ajouta que le 20 elle recouvrerait la vue pour vingt-quatre heures, et qu'elle fixerait alors l'époque de sa guérison. Ce jour arrivé, elle assura qu'elle y verrait pour toujours de l'œil droit, le 10 décembre suivant, ce qui s'accomplit exactement.

CÉCITÉ complète, à la suite d'une attaque d'apoplexie, *sur la femme Blaine, à Autun*, 1814, *par M. le comte de Mandelot* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Le 6 novembre 1814, le mari et deux enfans de la pauvre femme Blaine furent asphyxiés à l'ouverture d'une fosse d'aisance. Quelques personnes ayant eu l'imprudence de lui apprendre cette affreuse nouvelle sans prendre les précautions convenables, elle fut frappée d'apoplexie, et perdit presqu'au même instant l'usage de la vue et de la voix. Le 7, à six heures du soir, un médecin rappela la parole, et arrêta les effets de l'apoplexie; mais il ne put apporter aucun changement à l'état des yeux.

Le lendemain 8, M. de Mandelot la magnétisa. Dans l'espace de sept minutes, la malade recouvra la vue de l'œil droit. Le magnétiseur, obligé de la quit-

(1) *Annales du magnétisme*, n° 14, p. 69.

ter, revint au bout de deux heures, et en quelques minutes la guérison de l'œil gauche fut complète. *Le médecin était témoin.*

CHALEUR insupportable aux pieds et aux mains, *sur M. Bardinet, âgé de 28 ans, à Bordeaux,* 1784 (1).

(Baquet.)

« M. Bardinet, attaché au bureau royal de correspondance, à Bordeaux, éprouvait depuis long-temps un sentiment de chaleur insupportable aux pieds et aux mains. Il avait été attaqué, le 15 mai dernier, d'une fièvre tierce qui avait eu plusieurs rechutes. Arrêtée par une saignée, l'ipécacuanha, des purgatifs, des bouillons amers, des eaux minérales, le quinquina, etc. Il lui restait des douleurs vives dans l'estomac, une insomnie presqu'habituelle, ce sentiment de feu dans tout le corps, surtout aux pieds et aux mains; un teint jaune; il se traînait à peine, et il était tourmenté par les vents. Entré au traitement le 21 juillet dernier, il fut guéri le 4 août suivant. »

COLIQUES, *sur M. David, à Paris,* 1783, *par M. d'Eslon* (2).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

M. David, ancien gouverneur de l'Ile-de-France, était attaqué de coliques horribles dans l'estomac, les reins et le côté gauche, depuis le 10 juillet 1782.

(1) *Recueil d'observations*, etc., p. 17.

(2) *Supplément aux rapports*, etc., p. 27.

Malgré tous les soins d'un médecin habile, son ami, ses souffrances allèrent toujours en augmentant pendant le mois de février 1783. Ce médecin étant tombé malade, M. David en fit appeler un autre, qui lui fit prendre tous les remèdes possibles. Les coliques n'en devinrent que plus fréquentes et plus longues. Le malade était devenu jaune, verd, exténué, faible au point de ne pouvoir se soutenir. Le médecin avoua à Mme David que l'état de son mari était fort triste et fort inquiétant. Cet aveu, qui lui fut communiqué, le décida à recourir à M. d'Eslon. Le 25 février, M. d'Eslon vint chez lui, et après l'avoir examiné, il lui dit que son mal venait d'une obstruction à la rate. Dans ce moment, M. David était à la fin d'un accès de colique qui durait depuis douze heures, et souffrait d'un mal d'estomac et d'un grand feu par tout le corps. Au bout d'une demi-heure de magnétisme, il devint frais, et le mal d'estomac disparut.

Après avoir été magnétisé sept à huit fois chez lui, il eut des évacuations considérables de jour à autre. Les forces commencèrent à revenir, et il se trouva en état d'aller à pied au traitement. Déjà ses coliques étaient moins fréquentes, moins longues et moins douloureuses.

Pendant tout le temps qu'il fut magnétisé, il eut des démangeaisons terribles par tout le corps, et des transpirations des plus fortes; ensuite, pendant cinq semaines, des évacuations très-abondantes, qui lui ôtèrent les démangeaisons, les sueurs, la jaunisse verdâtre et les coliques. Le 29 novembre, il eut une

dernière attaque, après laquelle il reprit sa santé, son embonpoint et ses forces.

Coliques, *sur Mme G. d'Artos, âgée de 50 ans, à Bayonne, 1784, par M. le comte de Puységur* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Mme d'Artos, sujette depuis long-temps à des coliques violentes, en eut une attaque le 10 septembre, à neuf heures du matin. Le médecin lui fit prendre des bains, des tisanes, des potions, des lavemens; il fit appliquer des cataplasmes, le tout en vain. A huit heures du soir, voyant le peu de succès de ces remèdes, on lui administra les sacremens. Cependant, quoiqu'on désespérât de la sauver, on fit prier M. de Puységur de venir la magnétiser. Il accourut avec son zèle ordinaire, arrêta ses douleurs assez vîte, et lui procura une bonne nuit; le lendemain elle n'avait plus de ressentiment de ses coliques. Elle suivit ce traitement jusqu'au 14, époque à laquelle elle recouvra entièrement sa santé et ses forces.

Coliques d'estomac, *sur Mme de Saint-Jours, âgée de 33 ans, à Bayonne, 1784, par M. le comte de Puységur* (2).

(Arbre magnétisé.)

Mme de Saint-Jours était, depuis environ deux ans, sujette à des coliques d'estomac très-vives, qui se fai-

(1) *Rapport des cures*, etc., à Bayonne, p. 37.
(2) *Idem*, p. 49.

saient ressentir presque tous les jours, et pour lesquelles elle avait employé tous les secours de la médecine ; elle vint au traitement le 9 septembre, et fut guérie peu de jours après.

COLIQUES violentes, embarras et douleurs d'estomac, *sur Geneviève Lafin* (somnambule), *âgée de* 54 *ans, à Buzancy*, 1784, *par M. le comte de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

La nommée G. Lafin souffrait depuis plusieurs années de coliques violentes, de douleurs et embarras d'estomac ; arrivée à Buzancy le 23 mai, elle en partit guérie le 14 juin.

COLIQUES, faiblesse d'estomac, dérangement de règles, vomissemens, etc., *sur Catherine Vidron, âgée de* 19 *ans* (somnambule), *à Buzancy*, 1784, *par M. de Puységur* (2).

(Arbre magnétisé.)

Cette fille souffrait depuis cinq ans de coliques continuelles, de faiblesses d'estomac, d'un dérangement de règles, et de vomissemens qui avaient lieu presque tous les jours. Elle vint au traitement de Buzancy vers le 15 mai, et fut une des premières somnambules qu'ait eues M. de Puységur. Le vomissement s'arrêta, les douleurs s'apaisèrent ; la santé de la malade

---

(1) *Détail des cures*, etc., à Buzancy, p. 32.

(2) *Idem*, p. 34. *Voyez* aussi *Mémoires* de M. de Puységur, 1re partie, p. 55 ; 2e partie, p. 132.

se rétablissait si bien, que M. de Puységur, lors de la publication de sa brochure, la regardait comme guérie. Etant obligé de partir pour son régiment, il lui recommanda de venir assidument à l'arbre magnétique, dont le contact seul la mettait en somnambulisme, et il donna à son fermier, nommé *Lehogais*, les instructions nécessaires pour la faire revenir de cet état à volonté. Pendant huit jours Catherine fut exacte à sa promesse, et sa santé se soutenait à merveille; mais se croyant alors entièrement guérie, elle ne vint plus. Une demi-lieue de chemin à faire tous les jours, et le travail qu'exigeait son service dans une ferme, aux approches de la moisson, ne lui permettaient pas de se déplacer facilement. Au bout de quelques jours tous ses maux reparurent, et elle se retrouva dans son état précédent de souffrance (1).

Le bon fermier prit le parti de la ramener à l'arbre, qui produisit son effet ordinaire, *sommeil* et *soulagement*. Cet effet se répéta plusieurs fois jusqu'au 28 septembre, où, ne pouvant s'absenter de chez lui, Lehogais imagina de suppléer à la vertu de l'arbre magnétique, en *touchant Catherine comme M. de Puységur*. Au bout de deux minutes elle était en somnambulisme, et tellement mobile, que le simple mouvement des doigts suffisait pour la diriger, la déplacer, la faire asseoir où il voulait sans lui dire un seul mot. Dès le lendemain le vomissement s'ar-

---

(1) On trouvera, dans le cours de cet ouvrage, plusieurs exemples des fâcheux effets d'un traitement interrompu.

rêta, et Catherine se trouva bien portante. Il continua ainsi plusieurs jours avec le même succès. Dès que l'on sut dans le pays que cette fille continuait à tomber en somnambulisme, les malades arrivèrent à la ferme pour la consulter. Lehogais ne faisait aucune difficulté, et chacun s'en retournait très-satisfait de ses ordonnances, lorsqu'un jour Mlle Rousseau, de Soissons, vint lui demander des avis sur sa santé. Catherine lui ordonna de faire la chaîne avec les autres malades. Au bout d'un moment, les douleurs de Mlle Rousseau étant augmentées, la somnambule la fit *toucher* par Lehogais, ce qui augmenta encore ses souffrances. Mais elle, qui s'en apercevait fort bien, invitait son magnétiseur à continuer, en lui disant que s'il parvenait à la mettre en somnambulisme, il lui ferait beaucoup de bien, et qu'il n'y avait que ce moyen-là pour elle d'être guérie. Il lui demanda comment il fallait qu'il s'y prît : elle lui fit prendre une bouteille, et lui indiqua la manière de s'en servir. La malade en souffrit encore plus, mais elle ne tombait point en crise (magnétique). Catherine s'en étonnait. *C'est singulier*, disait-elle, *elle devrait cependant tomber en crise ; je veux toucher moi-même cette bouteille.* Lehogais la laissa faire ; il examinait avec attention l'effet que cela produisait sur Mlle Rousseau ; mais quelle fut sa frayeur de voir Catherine tomber dans des convulsions affreuses ! Aidé de sa femme et de sa fille, il ne pouvait la tenir ; elle se débattait avec une force surprenante, et jetait des cris effrayans : il eut beaucoup de peine à la calmer ; et

trop effrayé de cette scène, il se promit bien de ne plus la *toucher*. Le soir elle fut tranquille, et aussi bien portante que de coutume, sans même se ressentir d'aucune fatigue de l'état où elle avait été. Le lendemain, à la même heure, elle eut une attaque semblable, et ce fut la même peine pour la faire revenir. La même chose eut lieu pendant quatre jours. On conçoit quelle devait être l'inquiétude de ce pauvre paysan, et combien il se reprochait de s'être servi d'un moyen qu'il ne connaissait qu'imparfaitement.

Au bout de quelques jours, Catherine eut la fièvre tierce, et la garda près d'un mois, après lequel toutes ses douleurs se trouvèrent dissipées : elle reprit de l'appétit, de l'embonpoint, et se porta à merveille.

L'année suivante, au mois de juin, époque de son premier traitement, cette malheureuse fille, n'étant plus à Buzancy, retomba dans le même état où elle avait été. Aux maux de cœur et d'estomac presque continuels, aux vomissemens journaliers s'étaient jointes en outre des convulsions fréquentes. M. M***, médecin à Soissons, fut appelé; et à l'aide de trente bains et de différens médicamens, il parvint à calmer pour un temps ses souffrances. Mais au bout de deux mois tous ses maux avaient reparu, et elle se trouvait au mois d'octobre dans une situation déplorable, lorsqu'elle revint chez M. de Puységur.

Après huit jours de traitement, le 2 novembre, elle annonça le terme de sa guérison pour le 24 janvier, et fit le détail de tout ce qu'elle éprouverait, ainsi que des remèdes qui lui étaient nécessaires.

Comme il fallait qu'elle fût magnétisée tous les jours, M. de Puységur l'emmena à Paris, et elle fut saignée le 18 décembre et le 5 janvier, en état de somnambulisme, par M. Dumont, chirurgien de l'hôpital de la Charité. Tout ce qu'elle avait annoncé se vérifia exactement.

Une chose assez remarquable parmi ses prescriptions, fut qu'elle s'ordonna de passer toutes les nuits, depuis le 3 janvier jusqu'au 25, en état de somnambulisme, *afin de faciliter* les fortes transpirations qu'elle devait avoir. En effet, tous les matins à sept heures, lorsqu'elle se réveillait, elle se trouvait baignée de sueur. Une seule fois M. de Puységur oublia, en rentrant chez lui le soir, de l'aller magnétiser; elle fut toute la nuit dans une agitation extrême. Le lendemain il eut beaucoup de peine à réparer les accidens que son oubli avait causés, et sa guérison fut retardée d'un jour.

COLIQUES venteuses, *sur Magdelaine Guérin, âgée de* 36 *ans, à Bordeaux,* 1784 (1).

(Baquet.)

« Magdelaine Guérin, femme de chambre de Mme Dufaure-Lajarthe, rue Leyteire, éprouvait depuis dix-huit ans des coliques venteuses, des maux de tête, et autres symptômes nerveux; elle souffrait de plus des douleurs passagères dans les bras et les reins; elle avait tenté beaucoup de remèdes sans aucun succès. Entrée au traitement le 8 juillet dernier, elle fut guérie le 24 août suivant. »

(1) *Recueil d'observations*, etc., p. 14.

COLIQUES venteuses, *sur Jean Sœur* (somnambule), *âgé de 52 ans, à Oberherckheim, près Strasbourg*, 1785, *par le baron Klinglin d'Esser* (1).

(Baquet et chaîne.)

Cet homme venait d'être guéri, par le magnétisme, de maux d'estomac qui l'avaient fait souffrir pendant trois ans, lorsque des coliques venteuses l'obligèrent de retourner chez M. le baron Klinglin. Il tomba en somnambulisme quelques minutes après avoir été magnétisé, et s'ordonna quelques purgatifs assez violens qu'il disait lui être nécessaires. Au bout de huit jours il était parfaitement rétabli.

Témoin, SANNER, chir.

COLIQUES d'estomac et lienterie opiniâtre, *sur Mlle du Lièvre, à Nantes*, 1784, *par M. de Boissière, médecin* (2).

« Mlle du Lièvre, parente de Mme Dufrainay, sur la place Saint-Nicolas, avait depuis long-temps des coliques d'estomac et une lienterie opiniâtre; sa couleur et ses forces, déjà épuisées, menaçaient incessamment des accidens graves qui sont les suites de cette maladie. Un mois de traitement magnétique, pendant lequel cette demoiselle a éprouvé, dans plusieurs séances, quelques momens de sommeil, a suffi pour rétablir les fonctions de son estomac et lui rendre sa première santé. »

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 19.

(2) *Précis des cures*, etc., à Nantes, p. 215.

Coliques violentes, *sur Georges Stroh, âgé de 22 ans, à Blaesheim, près Colmar,* 1786, *par M. Kraus, chirurgien* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Georges Stroh, tisserand, avait depuis huit ans des coliques extrêmement violentes et fréquentes. Il me demanda, à la Saint-Michel 1785, d'être magnétisé : ce que je fis, en ne lui donnant d'autre remède que de l'eau magnétisée. Il fut guéri au bout de huit jours, et n'a plus depuis ressenti la moindre incommodité : ce qu'il certifie lui-même par sa signature. »

Kraus, chir.

Colique hépatique, *sur M. Sam. Rochaz, à Concise, en Suisse,* 1786, *par Mme de Tschiffeli* (2).

(Magnétisme immédiat.)

M. Rochaz, ministre de Provence en Suisse, souffrait depuis douze jours d'une colique hépatique qui lui occasionnait une douleur violente au côté droit, et qui, en suivant la rondeur des côtes, se faisait sentir dès le creux de l'estomac jusqu'à l'épine, etc., Mme de Tschiffeli le guérit en le magnétisant pendant vingt minutes.

Coliques périodiques, *sur Thiébaut Wolff, à Blaesheim, près Colmar,* 1787, *par M. Kraus, chirurgien* (3).

« Thiébaut Wolff, laboureur de Blaesheim, était

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 128.
(2) *Idem*, t. 3, p. 127.
(3) *Idem*, t. 2, p. 199.

depuis quatre ans tourmenté de coliques qui le faisaient souffrir nuit et jour; elles étaient fort souvent accompagnées de vomissemens très-violens, de rétention d'urine et de constipation; les accès en étaient réglés comme ceux de la fièvre, et le réveillaient toutes les nuits à la même heure, ce qui lui ôtait le sommeil, et l'affaiblissait considérablement. Il prit beaucoup de remèdes qui le soulagèrent, mais ne détruisirent point son mal. Le magnétisme animal, que je lui proposai d'essayer, fit tout l'effet que je m'en étais promis; je le magnétisai pendant quatre semaines deux fois par jour, lui fis boire de l'eau, et appliquer sur l'estomac une plaque de verre magnétisée; il en ressentit dès les premiers jours de bons effets, qui augmentèrent au point qu'il n'éprouva au bout de quatre semaines plus rien de son mal, et depuis quinze jours que je l'ai quitté, il n'en a eu aucune attaque, ce qu'il certifie lui-même par sa signature. »

Blaesheim, 19 avril 1787.

J. D. Kraus, chir.

Colique, *sur M. le comte Alexandre de Lameth, à Paris*, 1787, *par M. le marquis de Puységur* (1).

(Magnétisme immédiat.)

M. de Lameth n'était malade que depuis huit jours, lorsque M. de Puységur vint le magnétiser; mais ses médecins, MM. Bar*** et Por***, jugeaient son état

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 114.

dangereux. Leurs avis sur la cause des souffrances étaient partagés ; l'un croyait à un *corps étranger* arrêté dans les petits boyaux ; l'autre à une *paralysie dans les intestins*. Quoi qu'il en fût, le malade éprouvait des coliques violentes, et toute communication de l'estomac aux intestins était interrompue. M. Dufouare, chirurgien de M. de Lameth, lui conseilla d'essayer du magnétisme, l'assurant en avoir vu d'heureux effets. Au bout de trois jours le malade était guéri.

Voici le détail de ce traitement : M. de Puységur passa presque toute la journée auprès de lui : dès l'après-midi il était maître des douleurs ; chaque fois que M. de Lameth en éprouvait, il les atténuait par le magnétisme, ou même il les faisait passer entièrement.

A neuf heures du soir, M. Bar***, un des médecins, arriva, et ayant trouvé au malade plus de fièvre qu'à l'ordinaire, il ordonna des *fumigations de tabac* par le rectum, de la *glace* sur le creux de l'estomac, et de l'*opium*. M. de Puységur, qui s'était tenu dans une pièce voisine tout le temps de la visite de M. Bar***, fit tout son possible pour engager la famille à suspendre les remèdes, et à attendre un peu les effets du magnétisme. Il discuta, et soutint ses raisons en présence de M. Dufouare, qui se rangea de son côté. Il recommença à magnétiser M. de Lameth. Vers les dix heures et demie des borborygmes se firent entendre, et enfin à onze heures il eut une évacuation. Il s'en fit successivement de plus abondantes, et le lendemain, à la visite des médecins, il

ne fut plus question ni de glace ni d'opium. Le malade allait beaucoup mieux : deux jours après il état guéri.

Témoin, M. Dufouare, chir.

Colique *dite* de miserere, *sur M. d'H***, à Strasbourg*, 1785 (1).

(Magnétisme immédiat.)

M. le comte de Lutzelbourg, qui cite ce fait dans un rapport extrêmement intéressant, ne donne aucun détail. Après avoir parlé de quelques magnétiseurs à qui leurs somnambules avaient rendu les plus grands services, il cite M. d'H***, qui ne fut sauvé dans plusieurs accès et rechutes de *trousse-galant* (ou *miserere*), que par les lumières et les soins d'une ancienne somnambule à laquelle il avait sauvé la vie.

Colique *dite* de miserere, *sur M. ***, par M. le baron de Landsperg*, 1788, *à Strasbourg* (2).

(Magnétisme immédiat.)

M. de Landsperg fut appelé comme dernière ressource par un digne et habile médecin, qui lui-même avait été averti trop tard, pour sauver un garçon tonnelier, qu'une colique de *miserere* avait réduit à la dernière extrémité. M. de Landsperg l'entreprit, et le guérit en vingt-quatre heures.

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 204.

(2) *Idem*, t. 3, p. 202.

Colique *dite* de miserere (cholera chronique), *sur M. Boimarsas, ancien militaire, à Paris,* 1820, *par sa femme* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« M. Desprez, médecin, a adressé à la Société de médecine-pratique de Paris, l'observation d'un vomissement qui, par la violence et les accidens qui l'accompagnaient, pouvait être considéré comme un *cholera* chronique. M. Moreau, médecin, malgré l'emploi des moyens les mieux indiqués, n'avait obtenu que des trèves de courte durée. L'opium, porté à des doses énormes, était presque sans effet. Consulté par les parens, M. Desprez n'avait eu qu'à approuver le traitement suivi, ne voyant rien de nouveau à tenter. Il fut cependant d'avis d'appeler M. Fouquier. Ce sage praticien jugea sans remède une maladie dont rien n'avait pu calmer la violence, et tous trois désespéraient des jours du malade, dont la faiblesse était si grande, que chaque crise semblait devoir l'emporter. Alors seulement M. Desprez proposa le magnétisme, sans répondre de son effet, persuadé que dans un cas désespéré, *satiùs est anceps quàm nullum experiri remedium.* Ses confrères applaudirent à cette tentative; M. Fouquier parut content d'avoir une occasion de s'éclairer sur un agent dont on parle si diversement. Le malade fut abandonné à la direction de M. Desprez, qui le fit magnétiser par la personne qui lui portait le

(1) *Exposé des expériences* de M. Dupotet, etc., p. 3.

plus d'intérêt, sa propre femme. Mais se défiant de ses notions sur le moyen employé, il fit à M. Deleuze la prière de l'aider de ses lumières et de son expérience : le Nestor du magnétisme y mit tout l'empressement qu'on doit attendre de sa philantropie. Les vomissemens cessèrent comme par enchantement ; le lendemain le malade prit du bouillon, le surlendemain il digéra des potages, puis tout ce qu'on lui présenta ; huit jours ne s'étaient pas écoulés, qu'il se promenait : sa guérison a été complète. Il est maintenant chargé de la garde du monument de Louis XIII à la place Royale. »

Témoins, MM. MOREAU, DESPREZ et FOUQUIER, médecins.

Voyez, pour d'autres exemples : *Mémoire*, etc., de Mesmer, 1779, p. 32. *Cures de Beaubourg*, 1784, p. 10, 55, 63. *Cures de Bayonne*, 1784, p. 55. *Lettres à Thouret*, Bouvier, 1784, p. 5. *Rapport* de Jussieu, 1784, p. 61. *Cures de Nantes*, 1785, p. 215, 217, 227, 229. *Recueil d'observations*, etc., 1785, p. 15, 36. *Du magnétisme animal*, etc., Puységur, 1807, p. 324. *Instruction pratique*, etc., Deleuze, 1825, p. 75, 209.

CONTRE-COUP à la tête, *sur M. le comte de la Touche-Tréville, âgé de* 60 *ans, à Paris*, 1779, *par Mesmer* (1).

(Baquet.)

M. le comte de la Touche-Tréville fit une chute dangereuse. La tête porta, et le contre-coup ébranla

(1) *Observations sur le magnétisme*, p. 83.

toute la machine. Les remèdes usités, auxquels on eut promptement recours, furent insuffisans : la tête resta embarrassée; les yeux se gonflèrent; le sommeil et l'appétit manquèrent : les douleurs étaient fréquentes, le malaise général, et l'ensemble de l'économie animale visiblement affaissé. Enfin le malade fit usage de la *poudre capitale*, remède connu par de très-bons effets.

Il n'en avait encore retiré aucun soulagement, lorsqu'il fut entraîné, comme malgré lui, chez M. Mesmer. C'était, je crois, trois semaines après l'accident. M. Mesmer le jugea grave, mais susceptible de guérison. Il promit de faire remonter la douleur du bas de la tête au sommet, et de procurer par le nez l'écoulement du dépôt vraisemblablement formé : de plus, il annonça que le front se pèlerait.

Le ton de M. Mesmer était simple, mais assuré. Moi, qui avais de forts indices qu'il ne s'avançait point trop, je ne trouvai pas son langage extraordinaire : mais le malade parut en tirer un mauvais augure. Sans doute il pensait déjà qu'on l'avait engagé dans une fausse démarche, lorsqu'une humeur âcre qu'il sentit couler de ses narines à la suite des soins de M. Mesmer, l'avertit qu'il était temps de se moucher; action peu remarquable dans le cours ordinaire de la vie, mais très-importante pour le malade, qui depuis les premiers jours de son accident avait perdu cette faculté.

Trop sage pour donner dans une incrédulité outrée, il se détermina à suivre un traitement. En cinq ou six jours, les pronostics de M. Mesmer se réali-

sèrent, jusqu'à l'évacuation par le nez inclusivement.

En réfléchissant sur ces effets extraordinaires, il pouvait rester au malade des doutes légitimes sur leur cause. Les devait-il au magnétisme animal? Les circonstances rendaient cette façon de penser probable. Les devait-il à un effet tardif de la *poudre capitale?* Cela pouvait être.

Le doute fut bientôt levé. Le malade fut obligé de s'absenter plusieurs jours, les premiers accidens reparurent; et cette fois-ci, la *poudre capitale* ne fut pas employée. Le malade alla aussitôt retrouver M. Mesmer, qui lui reprocha obligeamment une trop longue absence dans un moment précieux. Le traitement fut repris, suivi avec constance, et, en moins d'un mois, les prophéties mesmériennes furent accomplies : il n'y eut rien à désirer, pas même le front à peler.

D'ESLON, médecin.

CONTRE-COUP à la tête, suite d'une chute, avec engorgement sanguin sous le crâne, suivi de la paralysie de plusieurs muscles du cou, et de la difformité de cette partie, *sur Mlle Oberlin, âgée de 8 ans* (somnambule), *à Weissembourg,* 1786, *par M. le Blanc, médecin et chirurgien-major* (1).

(Magnétisme immédiat.)

De toutes les cures opérées par le magnétisme animal, il n'en est point qui démontre avec plus d'assurance son efficacité, que la guérison des maladies ex-

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 98.

ternes susceptibles de tomber sous le sens du vulgaire. Une difformité frappe également les yeux de l'ignorant comme ceux du savant ; le degré de certitude est égal pour l'un comme pour l'autre ; et si le mal disparaît, peut-on, sans injustice, ne pas attribuer la cause du retour de la santé au moyen qu'on a mis en usage ? Au moins c'est ainsi que la guérison d'une maladie prouve ordinairement la bonté du remède, surtout quand l'un et l'autre ne sont pas communs. L'humanité ne peut que gagner à leur publicité, et ces motifs m'ont déterminé à extraire de mon journal l'observation suivante :

« Une enfant de huit ans, fille de M. Oberlin, bourgmestre à Weissembourg, fit, au mois d'août 1786, une chute assez considérable pour lui casser le bras gauche ; on remédia à la fracture, mais on négligea la tête, qui avait reçu un choc dont les suites ne furent pas moins qu'une torsion forcée du cou, qui la jetait absolument de côté, de façon que le derrière était appuyé sur l'épaule droite, et le menton tourné vers la gauche, sans qu'il fût possible de lui donner une autre position. Les plus légères tentatives causaient les plus vives douleurs. Le cou était gonflé et très-dur ; la fièvre lente était survenue ; la maigreur était extrême, le teint jaune ; il n'y avait plus de sommeil, et le mal de tête était continuel. Excepté la saignée, qui était très-bien indiquée, et qu'on négligea, on employa beaucoup de remèdes, mais inutilement. Le peu de succès découragea, et l'on avait abandonné à son malheureux sort la petite malade, qui courait au

moins les risques de rester estropiée pour toute sa vie.

Ce fut dans cet état que, vers la fin d'octobre, on me présenta cette petite fille, pour laquelle on me demandait mon avis. Le pronostic que je portai n'était pas bien consolant; mais je fondai sur le magnétisme l'espoir de guérir, et l'évènement a prouvé la solidité de ma confiance. Je n'avais pas alors de somnambules sur les connaissances médicales desquels je pusse assez compter pour suivre hardiment les conseils qu'ils auraient pu donner relativement à cette singulière maladie; mais j'assistais régulièrement tous les jours aux séances magnétiques d'une dame somnambule très-savante, dont M. de ***, capitaine d'infanterie, était le magnétiseur. Je leur demandai la permission d'amener une nouvelle malade; tous les deux y consentirent avec d'autant plus d'empressement, qu'il était question de secourir l'humanité souffrante, et d'accroître les preuves du magnétisme. Le 1er novembre, cette enfant fut donc mise en rapport avec notre somnambule, qui la toucha avec le plus grand intérêt; elle s'arrêta surtout à la tête avec beaucoup d'attention, et assura qu'il y avait eu contre-coup. Elle indiqua du doigt la place où elle voyait, sous le crâne, un amas de sang qui, faisant compresssion sur le cerveau, avait causé la paralysie de plusieurs muscles au côté droit, raison qui déterminait les antagonistes à tirer la tête sur l'épaule gauche. La tête avait été frappée vers le milieu du pariétal droit, et le doigt de la somnambule désignait le milieu du pariétal gauche pour lieu l'engorgement. Cet endroit

était aussi celui où la malade permettait le moins d'appuyer, et conséquemment le plus douloureux. Ce diagnostic me parut d'autant mieux fondé en raison, que ces conséquences étaient parfaitement conformes aux observations des plus grands médecins. Ce rapport ne m'a pas toujours guidé dans ma confiance au dire des somnambules, mais toutes les fois que les oracles de la nature se sont trouvés d'accord avec nos idées médicales, j'ai vû avec un certain plaisir, que si les hommes se sont souvent trompés, leurs travaux ont eu aussi la vérité pour guide dans bien des occasions. On ne sera sûrement pas étonné de ce qu'une compression sur le côté gauche du cerveau occasionne paralysie du côté droit ; la raison s'en trouve dans le croisement des nerfs, que les anatomistes ont observé depuis long-temps, et notre somnambule a encore approuvé cette explication, que les hommes n'ont pu donner que d'après la contemplation raisonnée de la nature. Un seul mot de notre somnambule avait donc éclairé la cause des accidens difformes qui avaient donné lieu à des avis différens, et à l'explication des remèdes variés qui, comme tant d'autres, avaient été au moins inutiles. J'avoue que ce n'était pas sous le pariétal gauche que j'aurais été chercher la cause de tous les désordres qui se passaient du côté droit. Mais les ravages ne s'étaient pas bornés au cou; et conformément encore à l'observation des médecins les plus célèbres, qui ont constamment remarqué que le foie se ressentait toujours des commotions du cerveau, notre somnambule trouva

de l'empâtement au foie de la petite, et l'estomac tapissé d'une bile épaissie. Cette nouvelle découverte nous expliquait aussi la perte d'appétit, la maigreur, la teinte jaune de la peau, et la fièvre lente dont nous avons parlé plus haut. D'après l'exposé que je viens de décrire, quels remèdes fallait-il prescrire ? Devait-on prendre des tempéramens, et ménager un sujet faible, maigre, fiévreux, souffrant depuis trois mois, et à qui la plus légère secousse d'un faux pas causait la plus vive douleur ? ou bien son état exigeait-il qu'on brusquât la nature, et qu'on commençât le traitement par un vomitif? C'est pourtant à ce dernier parti que tint notre somnambule, qui ordonna pour le lendemain un grain d'émétique dans trois verres d'eau, et ajouta que si, par des évènemens qu'on ne pouvait prévoir, les évacuations n'étaient pas relatives à la quantité de bile épaissie qui devait être évacuée par le haut, il faudrait recommencer la dose. Malgré le ton assuré avec lequel notre oracle dictait son ordonnance, de manière à persuader qu'elle connaissait aussi bien la nécessité de l'effet du remède que la maladie qu'elle avait décrite, les assistans doutaient encore si l'on devait suivre à la lettre ses conseils. La mère de la malade surtout exposait ses craintes, et, je l'avouerai, la timidité générale s'empara aussi de moi : plus j'examinais cette enfant, qu'on ne pouvait toucher sans lui arracher des cris, et moins j'espérais un bon effet d'un émétique chez un sujet sec et presque moribond. Je fis alors des représentations à la somnambule, qui, par pitié pour notre peu de confiance, vou-

lut bien prendre avec nous des arrangemens plus doux ; elle ordonna le lendemain une médecine simple, mais c'était par complaisance, car elle nous assura qu'avant trois jours il faudrait toujours en revenir à l'émétique, que le retard obligerait peut-être de récidiver. Elle ne disait que trop vrai : ces évacuations qu'on désirait devaient débarrasser les premières voies, rendre le jeu aux solides, et préparer les organes à recevoir un meilleur effet du magnétisme, qu'elle recommanda avec un intérêt qui annonçait déjà tout ce qu'elle a fait depuis, tant en somnambulisme qu'en veille; pour guérir plus sûrement cette partie malade, elle voulait se charger de la magnétiser, pourvu que son magnétiseur la suppléât en cas de fatigue. Cette prévoyance n'était pas hors de propos; elle assura que la petite deviendrait somnambule avant la dixième séance; on verra tout à l'heure si la prédiction fut exacte. Le purgatif ne fit pas un grand effet; l'état de la petite malade n'en devint donc pas meilleur, ce qui surprit d'autant moins que notre somnambule en avait assez prévenu, et, sur ce point, son avis se trouvait encore conforme à ce principe de la médecine, qu'un vomitif bien indiqué ne peut jamais être remplacé par un purgatif (1).

Toutes les fois que l'occasion se présentera de prouver le rapport des connaissances médicales des somnambules avec celles des meilleurs médecins, je crois

---

(1) *Quæ educere oportet, quo maxime vergunt eo ducenda per loca convenientia.* (Hippocratis, Aphorism. 21, § 1.)

que les magnétiseurs ne pourront me savoir mauvais gré de montrer aux uns que leur incrédulité n'est que le produit d'une obstination mal entendue, qui leur fait refuser des oracles de la nature les lumières qu'ils acceptent des observateurs médecins, et de faire remarquer aux autres que la médecine, toute conjecturale qu'elle est, a le plus grand nombre de ses principes fondés sur la nature même; en conséquence, on peut donc avancer avec assurance que les deux partis pourraient naturellement se prêter de grands secours. La preuve de cette assertion exigerait des détails trop longs pour être renfermés dans l'exposé d'une simple observation, et je réserve cette matière pour une Dissertation dont un surcroît d'occupations étrangères ne m'a encore permis que de jeter les aperçus. Le lendemain de la purgation, on ne manqua pas de ramener la petite malade, et notre somnambule s'aperçut bientôt que la quantité de bile épaissie n'avait pas diminué; c'est alors qu'elle insista sur l'émétique d'une façon si persuasive, qu'on ne put se refuser à suivre son avis. Dès qu'elle fut rendue à l'état de veille, et qu'on lui fit le rapport de ce qu'elle avait dit, un instinct qu'elle ne pouvait expliquer alors anima son attachement pour cette enfant, que ci-devant elle connaissait fort peu; et concevant déjà tout le plaisir de la soigner elle-même, elle fit aux parens la proposition de garder chez elle l'intéressante malade, qui semblait partager aussi le même desir; et leur consentement fut une joie véritable pour les deux magnétisées. J'insiste exprès sur ces

évènemens étrangers à la maladie, pour remarquer en passant que le rapport magnétique affectueusement établi laisse des traces d'intérêt qui, dans l'état de veille, forment des attachemens dont on ne peut se défendre. Cette observation n'est pas neuve, les magnétiseurs l'ont faite avant moi; au moins vient-elle à l'appui de celles qui l'ont précédée.

Cette enfant ne retourna donc pas coucher chez elle, et, dès le lendemain matin, son nouveau médecin lui présenta le premier verre d'eau émétisée, et continua ses soins toute la matinée pour lui faire prendre la dose prescrite. La qualité de la bile évacuée par les vomissemens ne démentait pas le diagnostic qu'en avait porté notre somnambule; mais soit qu'on eût dû plutôt suivre son avis, soit que la répugnance de la petite à boire assez d'eau tiède pour aider l'effet du remède se soit opposée à l'abondance des évacuations, nous apprîmes, dans la séance du soir, qu'il fallait absolument, le jour suivant, donner encore un demi-grain d'émétique pour débarrasser entièrement l'estomac, ce qui fut exactement exécuté avec satisfaction. Dès lors la petite, qui fut magnétisée tous les jours, parut plus sensible, les paupières se fermaient quelques instans; mais l'inquiétude et la curiosité d'une enfant qui est soumise pour la première fois à un appareil silencieux ne lui permettaient pas de s'endormir facilement. Elle était si dépourvue de fluide, que notre somnambule, qui la comparait à un oiseau pour le sommeil, la regardait comme une éponge sèche et insatiable pour le fluide; aussi dès la cin-

quième séance, la fatigue qu'elle éprouvait à la magnétiser seule la détermina à prier son magnétiseur de se charger de cette besogne, qui ne fut pas moins accablante pour lui ; car il était si difficile de saturer cette malade, qui manquait absolument de principe vital, que tous les jours il était obligé de se faire magnétiser par sa somnambule, pour rétablir chez lui l'énergie qui s'affaiblissait. On verra dans la suite de cette observation, que la fatigue n'était pas le seul motif qui avait déterminé cette somnambule à se faire seconder par son magnétiseur ; car elle n'abandonna pas tout à fait la malade, qu'elle touchait tous les jours en crise ; et même elle l'a magnétisée plusieurs fois dans le cours du traitement.

On apercevait pourtant chaque jour que le sommeil se soutenait davantage ; aussi, à la neuvième séance, l'enfant devint décidément somnambule. Assignerai-je le degré de sa crise ? c'est ce qu'il serait assez difficile de faire d'une manière précise, même après les intéressantes remarques de M. le comte de Lutzelbourg. (Voyez *Extrait des journaux d'un magnétiseur*, p. 28.) Mais, pour me servir des expressions de cet estimable auteur, il y aura tant de degrés qu'on voudra dans le somnambulisme : ce sera toujours monter du rez-de-chaussée au dernier étage. (*Voyez* l'ouvrage cité, p. 41.) Or, l'état de crise de notre petite malade se trouvait certainement entre ces deux points : on lui donnera donc la place qu'on jugera à propos. Ainsi, je me contente de dire qu'elle voyait sa maladie, en assignait la place, et répondait

très-bien à toutes les questions qu'on lui faisait à ce sujet ; cependant elle ne pouvait en expliquer le comment. Peu à peu elle sut mesurer le temps, assigner à la minute son réveil, distinguer aussi chez les autres les parties malades, et magnétiser avec méthode. Elle assurait toujours que le magnétisme la guérirait, et que sans lui elle serait morte. Elle témoignait alors sa reconnaissance par tous ses moyens ; et ce qui lui méritait le plus notre confiance, c'est qu'elle était parfaitement d'acord avec notre autre somnambule sur la nature et le lieu de sa maladie. Quoiqu'elle ne pût s'indiquer aucun remède, elle reprochait pourtant d'avoir négligé la saignée dans les commencemens.

Presque tous les jours, la réunion de nos deux somnambules nous donnait le spectacle le plus intéressant. A peine la dame somnambule était-elle en crise, que la petite sentait le désir intérieur d'en faire autant, et l'autre lui tendait affectueusement la main, la mettait sur ses genoux, la tête appuyée sur son sein, leurs bras s'entrelaçaient, et la petite n'était pas deux secondes sans dormir.

Pendant toutes ces crises magnétiques, qui étaient presque toutes tranquilles et gaies, la petite malade remuait la tête avec assez de facilité ; remarque qui vient à l'appui de l'observation faite à Toulon sur une jeune fille de dix ans, dont l'avant-bras s'était retiré sur le bras, et qui, en crise, s'étendait et exécutait tous les mouvemens à la volonté du magnétiseur. (*Voyez* le tom. 2 du *Journal* de M. Tardy, p. 39.) Mais, ainsi que le bras de celle-ci, la tête de no-

tre malade reprenait sa position fâcheuse, et le cou la même roideur, dès qu'elle était éveillée (1).

Cependant, jusqu'au 24 novembre, notre espoir

---

(1) Voici comment le fait auquel M. le Blanc fait ici allusion est rapporté dans une lettre écrite de Toulon, à M. Tardy de Montravel :

« On a apporté au baquet une petite fille de 10 à 11 ans, qui, à la suite des accidens d'épilepsie qu'elle a encore, a eu un bras totalement retiré, de manière que sa main, dont les doigts sont toujours estropiés, est presque collée à son épaule par devant. Au bout de deux jours de baquet, son magnétiseur, après avoir bien établi l'harmonie, est parvenu à faire obéir son bras à tous les mouvemens de sa baguette, et à le promener avec elle derrière le dos et sur la tête; il s'étend comme naturellement, ainsi que les doigts, sur les genoux. Dès qu'on la charge (la magnétise) en sens contraire, ou que le traitement de la séance est fini, le bras, comme un ressort, reprend sa position fâcheuse. Le fait est vrai; et bien plus, m'étant mis en rapport, j'ai opéré les mêmes effets sur cette enfant. »

Nota. Cette expérience fut répétée devant *cinquante personnes*, la petite fille ayant les yeux bandés, et le magnétiseur étant confondu dans la foule, *sans parler ni faire le moindre bruit*, et elle ne fut pas capable de convaincre les incrédules. (Voy. *Journal du traitement de la demoiselle N****, 2e partie, p. 39.)

Il existe quelques autres faits du même genre :

1° Une femme paralytique, pendant les crises somnambuliques dans lesquelles on la mettait tous les jours, se servait librement de ses bras, etc. (*Analyse des rapports*, par Bonnefoy, p. 81.)

2° On trouve, dans les *Réflexions impartiales*, l'exemple d'une jeune fille attaquée d'un rhumatisme qui lui avait ôté l'usage des jambes, et qui, pendant qu'on la magnétisait, se levait de dessus sa chaise, et se tenait debout, ce qu'elle ne pouvait faire dans tout autre moment. (*Voyez* l'ouvrage cité, p. 14.)

3° M. Bouvier, médecin à Versailles, en parlant d'une demoiselle dont le magnétisme a rétabli entièrement la santé, ajoute : « Cette jeune personne n'a pu, à la vérité, se guérir d'une fai-

était soutenu par un mieux assez sensible; la fièvre avait disparu, l'appétit se trouvait meilleur. Si ce

---

blesse de reins qui ne lui permet de lever la jambe droite qu'à l'aide d'un mouvement de la hanche du même côté. Mais cette indisposition, qu'elle a depuis la plus tendre enfance, a reçu beaucoup de soulagement, et, ce qu'on aura de la peine à croire, on l'a vue cesser entièrement dans le temps des crises somnambuliques, où elle marchait avec autant de grâce que si la nature n'eût point été ingrate à son égard. (Voyez *Lettres sur le magnétisme*, etc., par M. Bouvier, p. 17.)

4° « J'ai vu *trois fois* des personnes paralytiques, devenues somnambules, recouvrer pendant le somnambulisme le libre usage de leurs membres. Cette liberté cessait d'abord au moment du réveil; mais après chaque accès, elle durait plus long-temps que dans les précédens; elle persistait enfin, et la guérison était entière. » (*Lettre d'un médecin étranger, à M. Deleuze*, p. 448.)

5° « J'ai vu souvent des somnambules prendre des remèdes qu'ils n'avaient pas voulu employer dans l'état de veille, subir et faire de légères opérations sur eux-mêmes et sur d'autres, avec une habileté extraordinaire. Ce qui est encore plus remarquable, j'ai vu maintes fois, et dans les cas les plus graves, la sensibilité changer de manière à mettre en déroute toutes nos idées sur cette fonction. J'ai vu une personne dont le somnambulisme spontané était mêlé aux symptômes de la danse de Saint-Guy et de l'aliénation mentale, parce que n'ayant pas été d'abord reconnu, il avait été dérangé; je l'ai vue, dis-je, grimper de très-hauts échafaudages avec la rapidité d'un écureuil, et monter sur des arbres dont, pendant la veille, elle n'aurait pu atteindre la première branche. Cette même personne ayant été atteinte d'une inflammation de cerveau très-grave, sa sensibilité devint telle, qu'on ne pouvait lui toucher les cheveux, ni exposer ses yeux à la plus faible lumière, ni faire le moindre bruit, sans lui causer des douleurs intolérables, et la plonger dans des défaillances ou des convulsions presque tétaniques. Je l'ai vue alors, pendant son somnambulisme, se lever, peigner et tirailler ses cheveux, collés par le sang, à la suite d'une application de sang-

n'est quelques promenades en carrosse et quelques prises de poudre céphalique, d'après l'ordonnance de

---

sues, ouvrir les yeux pendant quelques minutes, et fixer le soleil, faire son lit toute seule, exécuter sans douleur les mouvemens les plus violens, exposer sa tête et son corps, revêtus d'une simple chemise et de la couverture de son lit, à l'ouragan de l'automne, au milieu de la mer du Nord, se recoucher, se réveiller, avoir derechef la même sensibilité, et ne pouvoir comprendre comment on avait fait divers arrangemens autour d'elle pendant qu'elle dormait. D'après son ordonnance, je l'ai fait voyager sur la mer en sommeil magnétique, et dans cet état elle surmontait le mal de mer, qui, un mois auparavant, lui avait causé l'inflammation du cerveau dont elle souffrait encore. Je l'ai conduite, toujours dans ce sommeil, à plus de quatre-vingts lieues, par de mauvaises routes, avec la plus grande rapidité, elle qui, dans l'état de veille, ne pouvait alors supporter le mouvement le plus lent d'une voiture, sans éprouver des douleurs et des syncopes alarmantes. Pendant un voyage qu'elle fit loin de moi, elle se luxa le fémur; et à son retour, lorsqu'elle fut en crise et très-clairvoyante, elle m'assura qu'elle se l'était remis elle-même dans un accès de somnambulisme; cet état, qui avait disparu depuis long-temps, ayant été rappelé par la douleur atroce qu'elle avait éprouvée. Quand je la revis, je lui trouvai la cuisse immobile par la douleur de la partie supérieure, la hanche tuméfiée, luisante, rouge et brûlante. On ne pouvait imprimer le moindre mouvement à ces parties, sans lui arracher des cris; mais dans les accès de somnambulisme, dont elle fixait elle-même le retour et la durée, et qu'on ne pouvait ni provoquer ni prolonger arbitrairement, je la voyais se lever, marcher avec la plus grande facilité, exécuter sans peine des mouvemens rotatoires; et ce qui est plus singulier, c'est que, pendant ce violent exercice, et dès le début de l'accès, le gonflement, la dureté, la rougeur et la chaleur de la hanche disparaissaient entièrement, pour se reproduire aussitôt après la cessation de l'accès, avec la même douleur et la même immobilité. Elle rendait raison des mouvemens violens auxquels elle se livrait : c'était, disait-elle, pour ne

notre somnambule, que l'enfant approuvait aussi, quoiqu'elle y répugnât en état de veille, le magnétisme était le seul remède employé; mais nous n'avions pas lieu de penser que la séance du soir de ce jour-là nous ferait toucher au but de nos desirs.

Il y avait une heure que notre petite somnambule dormait assez tranquillement, lorsque nous entendîmes très-distinctement se faire dans sa tête un bruit de déchirement semblable à celui que produirait la rupture d'une vessie remplie d'air, et aussitôt elle ouvrit les yeux d'elle-même, contre son ordinaire, et fut éveillée. Ce bruit, ce réveil si brusque, étaient pour nous des choses si nouvelles, que nous avions déjà quelques inquiétudes sur les suites d'un évènement si singulier. Cette espèce de claquement si extraordinaire m'annonçait trop un déchirement de membranes, pour ne pas craindre les dangers d'un épanchement. La malade, éveillée, paraissait toute étonnée, stupéfaite du nouvel état où elle se trouvait; et plus elle nous regardait avec surprise, et plus elle augmentait nos craintes; c'était bien plutôt le cas e se livrer à la

---

pas laisser solidifier les sécrétions dans la capsule, et pour empêcher qu'il ne s'y formât des adhérences. J'ajouterai qu'elle dirigea seule son traitement médical, et qu'elle fut guérie en quelques mois. » (Même ouvrage, p. 437.)

6° Mme Viltart, atteinte d'une extinction de voix qui lui dura un mois, et qui l'empêchait de parler autrement qu'à voix basse, ayant été magnétisée cinq ou six fois dans cet intervalle par M. Bouillet, recouvrait la voix toutes les fois qu'elle était en somnambulisme; mais elle la perdait de nouveau aussitôt qu'elle était éveillée. (Ce fait nous a été communiqué par M. Bouillet.)

joie. La nature nous avait apprêté tous les agrémens d'un prompt succès, la crise avait opéré le plus heureux changement, notre malade était guérie; mais les hommes sont encore si éloignés de cette bonne mère commune, qu'ils ne savent pas distinguer le moment de sa bienfaisance. Nous avions donc des terreurs paniques; aussi quel fut notre étonnement, quelques instans après, de voir que cette enfant tenait la tête parfaitement droite, et la remuait en tous sens avec la plus grande facilité. Nous ne pouvions nous lasser de lui faire répéter les mouvemens qu'elle n'avait pu exécuter depuis trois mois. Le gonflement douloureux qui existait tout à l'heure avait entièrement disparu; le doigt fortement appuyé sur les parties qu'une heure avant on ne pouvait toucher, même légèrement, sans douleur, ne causait aucune impression désagréable. La joie de cette petite ne le cédait pas à la nôtre; elle se frappait la tête de plaisir, mais les plus fortes secousses n'étaient plus douloureuses. Elle chantait, dansait, sautait, et devint d'une gaîté folle. Il était tard, et ce fut avec beaucoup de peine qu'on la fit mettre au lit. Son sommeil fut un peu agité, mais elle dormit toute la nuit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis son accident. La guérison de notre petite malade n'était pas assez complète pour abandonner le moyen qui l'avait sauvée; il y avait encore du sang à rendre par le nez, et le magnétisme pouvait seul opérer une terminaison heureuse; aussi, d'après les demandes de l'enfant et les conseils de la dame somnambule, elle fut magnétisée tous les jours

jusqu'à l'époque fixée de sa parfaite guérison (le 8 décembre); et ensuite, pour l'accoutumer par degrés à cette privation, à laquelle elle allait être obligée de se conformer chez ses parens, qui la demandaient pour le 1er janvier, on ne lui donnait des crises que tous les deux, trois et quatre jours, et sensiblement au bout de huit jours, jusqu'à l'instant où elle est retournée chez elle. Cependant elle resta encore longtemps susceptible de somnambulisme magnétique, et depuis elle me l'a prouvé plusieurs fois, en se mettant seulement au baquet. Depuis la crise qui a décidé de sa vie, elle a mouché beaucoup de sang, et à compter de ce moment l'appétit est devenu excellent; l'embonpoint augmentant tous les jours, a bientôt fait perdre à la peau son teint jaune, auquel a succédé le rosé et la blancheur animée chez une brune; les formes sont devenues plus rondes, l'accroissement s'est fait à vue d'œil; enfin, à la plus brillante santé, cette enfant a bientôt joint les traits d'un esprit sémillant, dont la maladie avait émoussé la finesse.

Voilà, je crois, une de ces guérisons publiques qui doit soutenir la réputation du magnétisme (1), tant en raison des circonstances particulières qui l'ont accompagnée, qu'à cause de l'âge du sujet. Dira-t-on que cette malade a été guérie par *imagination* ou par *imi-*

---

(1) Tout le monde, à Weissembourg, avait vu la petite Oberlin dans le pitoyable état que j'ai décrit. Le lendemain de la crise heureuse, on l'a menée au bal public, où elle a beaucoup dansé, et toute la ville a été témoin du rétablissement, qui se soutient toujours.

tation? Dira-t-on que c'était un jeu? L'auteur des *Doutes sur le magnétisme* pourrait-il crier encore à l'illusion, à l'imposture?

Il demande qu'on agisse sur les individus avec lesquels on ait le moins à craindre cette source d'erreurs, sur des personnes sensées, des têtes froides, sur des gens peu instruits, tels que des paysans, des enfans, enfin sur des animaux. Le magnétisme a été démontré sur tous ceux qu'il désigne. Un enfant de huit ans, guéri par ce moyen, achève, ce me semble, la solution du problême, et ce n'est pas le seul exemple qu'on peut citer.

Puisse cette cure venir à l'appui du grand nombre de celles qui, depuis long-temps, auraient dû éclairer les hommes sur leur plus cher intérêt, celui de la santé et de la vie!

Signé Le Blanc, méd.

Témoins, Oulès, Steinbrenner, chir.

CONTUSION, suite d'une chute, *sur un vieillard, à Buzancy*, 1784, *par M. de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Un pauvre vieillard d'Anchi-la-Ville souffrait de tout le corps depuis huit mois, à la suite d'une chute qui lui avait enfoncé trois côtes. Après dix jours de traitement il fut guéri, et en état de reprendre ses occupations.

---

(1) *Détail des cures de Buzancy*, p. 20.

Contusion, suite d'une chute, *sur Jacob Heitz, à Strasbourg*, 1785, *par M. le baron de Landsperg* (1).

(Baquet.)

Le nommé Jacob Heitz vint au traitement, souffrant de la poitrine, ayant cette partie oppressée, la respiration courte et gênée, depuis une lourde chute qu'il avait faite en tombant, il y avait deux ans, dans une cave. Il commença le 1er octobre à se faire magnétiser, et fut guéri le 3 décembre suivant.

Contusion sur le bras, *sur David Marteau, à Strasbourg*, 1785, *par M. de la Jomarière* (2).

(Magnétisme immédiat.)

Cet homme ayant reçu un coup de barre de fer sur le coude, fut obligé, dans les deux premiers mois, de suspendre souvent son travail. Après avoir usé du baume de laurier sans en recevoir aucun soulagement, il vint chez M. de la Jomarière pour se faire magnétiser. Il le fut neuf fois à différens intervalles, et au bout de douze jours il put reprendre son travail. La douleur était disparue; il n'eut de temps en temps que quelques légères affections qui venaient et partaient subitement. Quelques mois après elles cessèrent d'elles-mêmes.

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 6.
(2) *Idem*, t. 1, p. 158.

CONTUSION (suite d'une), *sur Henri Caron* (somnambule), *âgé de* 29 *ans, à Buzancy,* 1785, *par M. de Puységur* (1).

La madadie de cet homme avait huit à neuf ans d'ancienneté; il avait reçu depuis ce temps un coup de pied de cheval dans le creux de l'estomac; un dépôt s'y était formé, et pendant cinq mois il n'avait pu sortir de son lit. Au bout de ce temps, l'abcès avait crevé intérieurement, et il avait rendu, sans effort, une quantité considérable de pus par la bouche. Il lui fut donné, dans le temps, une médecine qui arrêta les vomissemens, et fixa l'humeur dans le corps. Depuis cette époque il avait perdu l'appétit. Il avait été obligé de renoncer à son métier de postillon, et ne pouvait qu'avec peine exercer celui de laboureur. Il avait des douleurs habituelles très-fortes au-dessous des côtes et au creux de l'estomac. Son ventre était dur; on y découvrait des obstructions bien caractérisées et très-douloureuses au tact. Depuis cinq ans il était sujet à des hémorrhagies de nez très-fréquentes, avec douleurs de tête habituelles, etc.

Dès le lendemain de son arrivée, il devint somnambule. Le second jour, il dit que la cause de ses maux de tête était une espèce de boule d'eau qu'il avait dans cette partie. Il attribua à cette même cause les saignemens de nez, les douleurs dans les oreilles, dans le cou, etc. Il assura qu'il rendrait cette eau naturel-

(1) *Mémoires*, etc., de M. de Puységur, 2e partie, p. 84.

lement par les yeux et par le nez. Par une singularité inexplicable, ce pauvre homme ne put voir que cette seule partie de son corps. Heureusement que M. de Puységur avait en ce moment une somnambule très-lucide qui dirigea son traitement, lui prescrivit tous les remèdes qui lui furent nécessaires, et, de concert avec le magnétiseur, acheva sa guérison au bout de huit jours. Le dernier jour de son traitement, pendant son somnambulisme, il demanda à M. de Puységur la permission d'aller faire un pélerinage à Notre-Dame-de-Liesse, distant de quatorze lieues, pour remercier Dieu de sa guérison, et le prier pour tous ceux qui y avaient contribué. Celui-ci lui laissa la liberté de faire ce qui lui conviendrait. Il le réveilla, lui apprit son projet, et cet homme, qui depuis huit ans ne pouvait faire une lieue sans être oppressé ou sans s'arrêter pour respirer ou pour saigner du nez, partit le jeudi, et fut de retour le samedi suivant, à dix heures du matin. Il avait fait son voyage le plus lestement du monde, et se portait à merveille.

Il y a dans ce traitement une particularité trop étonnante pour la passer sous silence. M. de Puységur ne pouvait rien toucher de ce qui approchait Caron, que celui-ci ne s'en aperçût sur le champ : son mouchoir, ses vêtemens lui semblaient dès lors *insupportables;* il s'en débarrassait comme d'une chose qui aurait exhalé une odeur empestée. Si l'on touchait même la chaise sur laquelle il était assis, il était obligé de s'en éloigner sur le champ.

CONTUSION (suite d'une), *sur M. de Clermont fils* (somnambule), *à Strasbourg*, 1787, *par M. Demougé* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Une croisée tomba sur la tête de M. de Clermont fils, la fièvre survint, ainsi qu'un mal de tête très-violent, et l'estomac cessa de digérer. Le médecin le fit saigner; on le purgea, on le médicamenta pendant deux mois; il était toujours dans le même état de souffrances. Ayant entendu parler des cures magnétiques, il pria M. Demougé de le magnétiser. Les premières séances ne se passèrent qu'avec un simple sommeil qui lui enlevait les maux de tête pour plusieurs heures; mais au bout de huit jours il devint somnambule, vit son état, se prescrivit les remèdes nécessaires, et annonça l'époque de sa guérison. Elle eut lieu après six semaines de traitement, malgré une *petite expérience* que firent les personnes qui le soignaient, en s'amusant à changer son eau magnétisée contre de l'eau pure. Il en fut quitte pour une indigestion.

CONTUSION à l'œil, et vers, *sur un enfant de 7 ans* (somnambule), *à Strasbourg*, 1788 (2).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

Le 25 novembre, le fils de Mme Fr***, somnambule de M. le comte de Lutzelbourg, dont il est tant parlé dans les ouvrages de cet auteur, se heurta l'œil

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 363.

(2) *Idem*, p. 196.

avec violence contre un corps aigu de métal; à l'inspection de la plaie sanglante, toute la famille et deux chirurgiens qu'on fit appeler, jugèrent l'*œil perdu sans retour.*

Le lendemain, sa sœur, âgée de 10 ans, et qui était aussi somnambule, ayant été endormie, fit ôter le cataplasme des chirurgiens. Elle blâma également le collyre qu'ils avaient ordonné, et annonça que ce même jour sa mère tomberait en somnambulisme naturel, et que si l'usage du baquet qu'elle ordonnerait au blessé et les procédés magnétiques qu'elle emploierait pouvaient avoir lieu quinze jours de suite sans interruption, l'œil ne serait pas endommagé, et même que la vue n'en souffrirait pas.

Mme Fr*** devint effectivement somnambule dans la journée; mais effrayée par l'accident, elle jugea son fils moins favorablement. Cependant après l'avoir conduit au baquet plusieurs jours de suite, elle annonça, en état de somnambulisme naturel, que son fils deviendrait somnambule, et se guérirait. Ce qui se vérifia exactement.

Elle ne le magnétisait qu'après lui avoir fait passer demi-heure au baquet.

Cet enfant étant devenu somnambule, confirma aussi sa guérison, et ajouta qu'il avait des vers, et que pour les tuer, il fallait lui faire prendre, six jours de suite, un gobelet d'eau qui aurait bouilli avec une once de mercure, dans un nouet de toile. Après avoir fait usage de ce remède singulier, il annonça qu'il était fort bon : il l'appelait un *tue-vers.*

CONTUSION, suite d'une chute, *sur Mme **** (somnambule), *âgée de 22 ans, à Paris*, 1813, *par M. V. S. de Boado, major du génie espagnol* (1).

(Magnétisme immédiat.)

M. le major Boado se trouvant à dîner avec plusieurs personnes qui lui témoignaient le désir d'être témoins d'une expérience magnétique, choisit parmi les dames de la compagnie celle qui lui parut jouir de la meilleure santé, afin de satisfaire à la curiosité de l'assemblée, et d'éviter les fatigues d'un traitement que ses occupations ne lui permettaient pas d'entreprendre. Ce fut Mme *** qui, au bout de deux minutes, s'endormit paisiblement, mais dont les traits abattus, les yeux cernés et les lèvres pâles et tombantes frappèrent d'étonnement tous les assistans. Son magnétiseur l'interroge sur un changement si imprévu; elle lui répond en parlant doucement et avec peine, que, malgré son apparence de santé, elle est malade; qu'elle s'est laissée tomber de sa voiture, il y a six mois, en descendant au Vaudeville, et que depuis ce temps elle s'est toujours ressentie de douleurs au-dessus de la rate. Elle finit par dire que si on la magnétisait *six minutes* par jour à l'heure que l'on voudrait, elle serait guérie au bout de quatorze jours.

Dès qu'elle fut éveillée, Mme *** reprit son teint frais et rose (2), et ne voulut pas croire qu'elle eût

(1) *Annales du magnétisme*, n° 8, p. 63.

(2) Ce fait est unique dans l'histoire du magnétisme, parce que

été mise en somnambulisme, ni qu'elle fût malade. M. Boado, de concert avec toutes les personnes présentes, s'efforça de la persuader, et lui offrit de continuer son traitement. Elle témoigna quelque répugnance; mais à la fin, accablée par les instances des autres dames, elle promit de venir tous les jours dans la même maison se faire magnétiser. Elle manqua cependant le quatrième jour. M. Boado, piqué de sa négligence, ne vint pas le cinquième, et le lendemain Mme *** était malade, et le fit prier de passer chez elle. Il s'y rendit avec huit personnes de la société, et la trouva dans un état à faire pitié. Il la gronda sur son inexactitude, qui heureusement n'eut pas de suites fâcheuses. Tout fut réparé dans la séance. Pour parer à de nouveaux accidens, M. Boado lui laissa un mouchoir magnétisé, avec lequel elle s'endormit, lorsqu'elle ou son magnétiseur ne purent se trouver au rendez-vous. Enfin le 27 juin, quatorzième jour du traitement, plus de trente personnes de la société, dont la plupart avaient suivi les séances magnétiques, furent témoins de l'inutilité des efforts du magnétiseur pour endormir Mme ***. Elle était guérie, et son teint était encore plus frais qu'avant le traitement magnétique, d'après le sentiment des dames, qui s'y connaissent fort bien, dit M. le major Boado.

---

tous les individus somnambules se trouvent mieux dans cet état que dans celui de veille.

Contusion (suite d'une), foulure du bras gauche, avec paralysie de trois doigts de la main, et dépôt de sang dans la poitrine, etc., *sur Mlle Sophie* (somnambule), *âgée de* 19 *ans, à Paris,* 1814, *par Mlle Deb*** et M. Duchier* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Le 16 février 1814, Sophie accompagna Mlle Deb***, sa maîtresse, qui venait passer la soirée chez M. Duchier. Elle avait le bras gauche en écharpe depuis environ un mois, un lit à armoire, dans lequel elle couchait, s'étant abattu sous elle. Le bras avait été tellement froissé qu'elle ne pouvait s'en aider. Elle y éprouvait de vives douleurs au moindre attouchement, et elle avait, en outre, trois doigts privés de tout mouvement.

Une parente de M. Duchier, Mlle Deb***, qui n'avait jamais magnétisé, mais qui en avait grande envie, lui proposa de la magnétiser. Elle y consentit; et au bout de quelques minutes elle se trouva en somnambulisme. Elle commença par dire qu'il fallait cesser les remèdes qu'elle faisait par l'ordonnance de M. Dubois, et qu'il fallait qu'elle allât trouver le lendemain le gendre de Valdajou, pour qu'il lui remît les nerfs (les muscles), que sans cela elle resterait estropiée.

Après quelques momens de silence, on s'aperçut qu'elle paraissait effrayée, et on vit qu'elle pleurait. On lui demanda pourquoi : elle dit qu'elle avait la

(1) *Annales du magnétisme*, n° 32, p. 49.

poitrine pleine de sang, et, auprès du cœur, une boule plus grosse que le poing, qui l'étouffait. On chercha vainement à la tranquilliser; elle persista à dire qu'il était impossible qu'elle guérît, que cette maladie était trop ancienne, qu'il y avait deux ans et demi que ce sang se ramassait, que cette boule était composée de sang caillé qui avait acquis une grande dureté (1). Elle demanda à être magnétisée tous les deux jours, à six heures du soir, etc. Sa maîtresse dit alors à M. Duchier, qu'en effet Sophie était sujette à des étouffemens pour peu qu'elle marchât vîte, ou qu'elle montât des escaliers, et qu'elle avait été plusieurs fois sur le point de la renvoyer, dans la crainte qu'elle ne mourût subitement chez elle. Le 18, Sophie se trouva très-bien du traitement du gendre de Valdajou. Elle se prescrivit une saignée au bras gauche pour le 23. Le jour suivant, elle annonça ses règles pour le 27, et un crachement de sang qui arriverait en même temps, et qui durerait quatre à cinq jours. Elle assura que ce crachement de sang lui ferait beaucoup de bien, et qu'il n'y avait que cela qui pût débarrasser sa poitrine. Ce fut M. Boyer qui lui fit la saignée qu'elle s'était ordonnée. Ce savant praticien lui dit qu'elle avait très-bien fait de se faire saigner, qu'il en était temps, et qu'elle avait besoin de l'être fréquemment. Elle commençait depuis la veille à re-

---

(1) C'était la suite d'une frayeur qu'on lui avait faite dans un temps critique. Depuis ce moment elle n'était point, ou presque point réglée.

muer un peu les trois doigts, qui étaient paralysés depuis son accident. Le 24, elle vit que sa boule était diminuée de moitié. Elle dit que cette boule remuait quand on la magnétisait, et qu'elle se ramollissait, ce qui lui fit conserver l'espoir de guérir. Le 26, son bras allait mieux. Elle sentait que ses nerfs s'alongeaient quand on la magnétisait; c'était ce qui pouvait lui arriver de plus heureux, car son bras s'était raccourci, et elle éprouvait un tiraillement jusque dans le cou, ce qui faisait craindre qu'il ne se retirât davantage. Elle dit qu'il serait guéri dans quinze jours. Elle se prescrivit pour le 29, quatre sangsues à chaque pied. Le 2 mars, elle annonça qu'elle cracherait du sang pendant toute la journée et celle du lendemain, que ses règles reviendraient le soir à dix heures, et continueraient deux jours; elle s'ordonna des tisanes, etc. Le 12, elle s'ordonna une nouvelle saignée au pied gauche pour le 14, qui fut faite, mais sans succès, parce qu'elle avait le pied trop gras, et que le sang ne put sortir. Pour réparer cet inconvénient qu'elle n'avait pas prévu, elle s'en prescrivit une autre au bras droit pour le lendemain 15, à neuf heures du matin. On lui demanda par qui elle voulait être saignée. — Par la sœur Marie (c'était une sœur hospitalière, demeurant à l'hospice de la rue de Sèvres). Quand Sophie fut réveillée, et qu'on lui eut répété ce qu'elle avait dit, on s'aperçut avec étonnement que non seulement elle ne connaissait pas cette sœur Marie, mais qu'elle ignorait encore qu'il y eût un hospice rue de Sèvres. Elle y alla le lendemain ce-

pendant, et trouva l'hospice, la sœur, etc. A cette époque, son bras était parfaitement guéri; il ne lui restait qu'un peu de faiblesse. Le 18, elle déclara que sa boule se détacherait le 20 à sept heures du soir, et que ce jour-là elle dirait comment il fallait la magnétiser, afin que la boule en se détachant ne touchât pas le cœur, ce qui la tuerait subitement.

Dans la nuit du 19 au 20, Sophie devint somnambule naturelle, et resta en cet état toute la journée sans que personne s'en doutât (elle avait les yeux ouverts). Aussi tout le monde fut-il surpris de lui voir annoncer ou pressentir les dangers qu'elle avait à courir ce jour-là : il paraît qu'elle les jugeait très-grands, puisqu'elle écrivit une lettre d'adieu à une de ses tantes, en lui annonçant que sa maîtresse l'emmenerait à Provins au 1er juin; qu'elle désirait y trouver un air plus favorable à sa santé que celui de Paris, qu'elle étouffait, et qu'elle ne savait pas ce qui lui en arriverait.

Le 20, à six heures précises, Mlle Deb*** la magnétisa ainsi qu'elle l'avait demandé. En un instant elle fut endormie, et sa respiration devint si précipitée, qu'elle semblait près d'étouffer. Elle saisit la main de M. Duchier avec vivacité et avec une expression de plaisir marquée, et ne voulut plus la quitter. Celui-ci lui présenta un morceau de blanc d'Espagne, et lui dit de tracer elle-même la ligne que l'on devait suivre en la magnétisant afin que la boule s'arrêtât juste où il le fallait. Sophie traça sans rien dire, mais avec fermeté et à deux reprises, une ligne courbe, au

bout de laquelle elle forma une ligne transversale pour marquer l'endroit où la boule s'arrêterait.

Son oppression augmenta au point que sa respiration devint un *hurlement continuel.* Elle eut des convulsions pendant lesquelles elle grinçait des dents, frappait du pied contre la terre, et se soulevait de son fauteuil, malgré tous les efforts qu'on faisait pour la contenir. Après trois crises de cette nature, elle dit avec beaucoup de peine, et d'une voix entrecoupée par ses gémissemens : « Je n'en ai plus qu'une à avoir, mais elle sera encore plus forte ; la boule est presque détachée. » A peine eut-elle achevé ces mots, que la crise commença. Elle souffrit des douleurs inouïes, les convulsions se renouvelèrent avec plus de force que les précédentes, et parfois elle poussait des cris déchirans. Enfin, à six heures et demie, les assistans la voient sourire, et elle leur dit d'une voix faible : « Je suis sauvée ! Combien je vous ai d'obligation ! » Elle demande une cuillerée d'eau de mélisse, avec un peu d'eau et de sucre, et annonce qu'elle va se trouver mal ; qu'elle restera dans cet état une demi-heure. Elle tombe aussitôt dans un état de spasme complet. Plus de respiration, plus de mouvement ; mais sa figure reste animée. On lui donne, au bout d'un quart d'heure, une seconde dose de mélisse, qui passe sans qu'elle témoigne la moindre sensation. Enfin à sept heures précises elle reprit peu à peu ses sens. Quand elle put parler sans trop de fatigue, on lui adressa quelques questions. Elle dit que si sa boule s'était détachée plus tôt qu'elle ne l'avait annoncé, c'était à l'as-

sistance de M. Duchier qu'elle en était redevable (1), qu'il lui avait épargné une demi-heure de cruelles souffrances. De quelle grosseur était la boule? — Elle avait cinq pouces de largeur et quatre de longueur. — Où était-elle placée? — A trois pouces du cœur. — A quoi tenait-elle? — A la première côte, par dix-huit filamens qui correspondaient à ceux du cœur. C'étaient ces filamens qui la nourrissaient. — A-t-elle grossi depuis qu'on vous magnétise? — Non; elle a cessé de grossir le premier jour que je l'ai été. Elle assura que si elle n'eût pas été magnétisée, au bout de quatre jours cette boule aurait acquis huit pouces de largeur et six de longueur, et qu'elle serait morte dans la nuit du 20 février. Elle s'ordonna une nouvelle saignée de six palettes pour le lendemain. Quand elle fut réveillée, on lui apprit tout ce qui venait d'arriver; on lui fit porter la main à l'endroit où était la boule: elle la sentit très-bien au toucher. Ce fut en causant avec elle après cette crise, qu'on s'aperçut qu'elle avait passé toute la journée en somnambulisme naturel; elle ne se rappelait rien de tout ce qu'elle avait fait, et croyait encore être au samedi 19.

Dans la séance du 21, elle s'ordonna diverses tisanes, et dit qu'elle entrerait naturellement en somnambulisme le 22 et le 23; qu'elle composerait alors

---

(1) Il existe peu de faits semblables, qui prouvent qu'un même individu peut être magnétisé par plusieurs personnes à la fois. On en trouve un fort remarquable dans les *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 188.

ses tisanes, et qu'elle en prendrait quand il faudrait.

Votre crise actuelle continuera donc pendant tout ce temps? — Non; elle cessera au moment où vous me réveillerez ce soir; mais j'y retomberai de moi-même, à une heure après minuit. Demain, à six heures (du soir), quand vous me magnétiserez, vous me fermerez les yeux jusqu'à huit, et quand vous me réveillerez, je me trouverai dans mon état naturel. Après-demain, il m'arrivera la même chose, et je ne serai également rendue à mon état naturel qu'à la même heure, au moment où vous me réveillerez. — Dormirez-vous cette nuit? — Je ne m'endormirai qu'à minuit. A une heure je me réveillerai, et je serai en somnambulisme. — Etiez-vous dimanche (le 20) dans cet état? — Oui, j'y étais de moi-même, à deux heures après minuit. — C'est donc la raison pour laquelle vous étiez si effrayée de votre état? — Oui, car alors je voyais tout le danger. — Pourquoi avez-vous ces crises extraordinaires? — Elles sont nécessaires pour ma guérison; dans mon état naturel, je ne pourrais pas soutenir mon mal; *cet état me donne la force de le supporter.*

M. Duchier se proposa d'épier le moment où elle passerait du sommeil naturel à l'état de somnambulisme, les yeux ouverts; en conséquence, il entra dans sa chambre, le 22, à minuit trois quarts (1). Il la trouva les yeux fermés, et dormant tranquillement.

---

(1) Depuis une huitaine de jours, M[lle] Deb***, devant partir pour la province avec M. Duchier et sa famille, était venue loger chez lui, ainsi que Sophie.

Il se retira sans bruit, et revint auprès d'elle à une heure et deux minutes. Aussitôt elle se tourna de son côté, les yeux fermés, et lui dit en riant : « Vous venez voir si je suis en crise? Eh bien! je viens d'y tomber. —Comment avez-vous passé la nuit? —Assez mal; je n'ai dormi qu'une demi-heure.—Est-ce que vos yeux ne s'ouvrent pas aussitôt que vous tombez en crise?—Non; j'ai coutume d'être magnétisée pendant deux heures, et j'ai les yeux fermés pendant ce temps : dans ces crises extraordinaires, j'éprouve les mêmes effets que si j'étais magnétisée, je m'endors d'un sommeil naturel à minuit et demi; à une heure, je passe de ce sommeil dans l'état magnétique sans ouvrir les yeux; ce n'est qu'à deux heures et demie que je les ouvre, parce qu'ils sont restés fermés pendant deux heures, comme quand je suis magnétisée.—Quand vous avez les yeux ouverts, votre état est-il parfaitement le même que quand vous les avez fermés?— Oui, c'est la même chose; *néanmoins je suis plus clairvoyante quand je les ai fermés.*

Elle resta toute la journée en somnambulisme naturel, les yeux ouverts, jusqu'à six heures du soir qu'on les lui ferma; et elle dit alors que la nuit suivante se passerait comme la précédente.

Le 23, elle écrivit (en somnambulisme naturel) sur sa maladie, pour se convaincre, dans son état de veille, qu'elle était guérie. Elle s'ordonna pour le lendemain matin l'apposition de quatorze à quinze sangsues aux deux pieds, et dit qu'il fallait qu'elles tirassent quatre palettes au moins; elle en perdit *sept,*

et en fut quitte pour une grande faiblesse toute la journée. Le soir, lorsqu'on l'endormit, elle dit que cela lui avait fait plus de bien qu'elle ne l'espérait. On la questionna sur sa boule; elle répondit qu'elle pâlissait chaque jour davantage, qu'elle était plate et bien amollie, et que lorsqu'on la magnétisait, cette boule sautait *comme si elle était de vif argent*, et que cela lui faisait mal. Elle demanda à n'être plus magnétisée que tous les deux jours.

Le 26, elle annonça que sa boule serait entièrement dissoute dans huit ou neuf jours. Il y avait déjà plusieurs jours que M. Duchier avait résolu de faire un voyage en province avec sa famille et M[lle] Deb***, la maîtresse de Sophie. Mais les évènemens qui se préparaient (1) l'inquiétaient beaucoup; il pouvait ne pas y avoir de sûreté à voyager. Sophie, sans qu'on la questionnât sur cet objet, leur dit : « Partons le 29, et que ce soit le matin, car plus tard nous ne le pourrions pas. Les alliés vont entrer dans Paris, mais ils n'y feront pas de mal. Il ne faut pas prendre la route de Fontainebleau, mais celle d'Orléans; sur celle-là nous pouvons voyager avec sécurité, *je la vois*, nous ne trouverons aucun obstacle. » On lui fit observer que M[lle] Duchier était trop malade, et qu'elle-même était trop faible pour qu'on entreprît ce voyage; mais elle leva toutes ces difficultés en assurant qu'il leur ferait du bien à l'une et à l'autre; qu'à la vérité elle se trouverait mal *quatre fois* le premier jour, mais

(1) Ceci se passait à la fin de mars 1814.

que cela n'aurait point d'autre suite. On lui dit de chercher un moyen d'empêcher qu'elle ne se trouvât mal. Elle dit qu'il fallait la mettre en somnambulisme, les yeux ouverts, jusqu'au 30 au soir; mais qu'on se gardât bien de l'en prévenir, parce qu'elle ne le voudrait pas.

Au moment de monter en voiture (le 29, à six heures du matin), il ne fallut que toucher Sophie pour l'endormir; non seulement elle ne se trouva pas mal, mais elle fut même très-gaie; elle rit, elle chanta, et *elle remarqua* avec satisfaction les *sites les plus agréables* (1).

Après le dîner, elle voulut monter dans le cabriolet avec le cocher, afin que l'on fût plus à l'aise dans la voiture. Elle y resta jusqu'à leur arrivée à Etampes. Ils firent ensemble la conversation, sans qu'il se doutât qu'il s'entretenait avec une somnambule. Elle lui parla de ses chevaux, en lui désignant celui qui était le meilleur : « Il est plus petit que l'autre, lui dit-elle, mais il est plus fort; *c'est dommage qu'il soit borgne.* » (Elle ne le voyait que par derrière.) La journée du lendemain se passa comme la veille, très-gaîment. A six heures du soir on lui ferma les yeux, et à huit heures on la réveilla près d'Orléans. Qu'on s'imagine son étonnement! se trouver dans une voiture, en pleine campagne, à trente lieues de Paris,

---

(1) On peut voir l'exemple de semblables anomalies dans le traitement du jeune Hébert, par M. de Puységur. *Voyez* n° 1, p. 50 et 54.

n'ayant aucune idée d'avoir quitté cette ville, et se croyant seulement sur le point d'en sortir! Le 3 avril elle demanda à ne plus être magnétisée que pendant une heure, et annonça que sa boule, qui diminuait tous les jours, était très-petite, et qu'elle serait entièrement dissoute le 6.

Le 4, M. Duchier arriva à Montluçon, département de l'Allier, où il devait demeurer tout le temps nécessaire à la guérison de Sophie. Le 7, elle dit que sa boule était dissoute de la veille, et qu'elle serait guérie dans huit jours. Elle s'ordonna pour le lendemain deux grains d'émétique, qui la feraient aller quatre fois par haut et une fois par bas. « Quand ils auront produit leur effet, ajouta-t-elle, je me trouverai mal une fois. » Dans le courant de la journée, Mlle Deb*** et M. Duchier eurent occasion de raconter à M. le docteur C*** l'ordonnance de la somnambule. Il leur dit que l'état de faiblesse dans lequel elle était ne permettait pas de lui donner deux grains d'émétique dans une aussi petite quantité de boisson (un verre de tisane de feuilles d'orange et de tilleul, partagé en deux portions égales, et prises à vingt-deux minutes d'intervalle), et que s'ils étaient *assez fous* pour le faire, certainement *ils la tueraient*.

Cette observation n'empêcha pas qu'on exécutât sa prescription. A six heures du matin on mit la malade en somnambulisme comme elle l'avait ordonné, et on lui fit prendre l'émétique; à dix heures, tous les effets annoncés avaient eu lieu. Alors elle éprouva un grand assoupissement, et elle recommanda de ne

pas la laisser dormir. Malgré toute l'attention qu'on y mettait, elle s'assoupissait à chaque instant. Alors il lui survenait des nausées et même quelques petits mouvemens convulsifs. Tout à coup elle se retourne, ses yeux se ferment, et elle ne paraît plus respirer; c'est en vain qu'on l'appelle, elle n'entend plus. Mlle Deb*** oublie alors la prévision de la malade, pour ne s'occuper que de ce que le docteur lui avait dit la veille : elle la croit morte. Pleine d'effroi, et dans une agitation facile à concevoir, elle lui passe, avec précipitation, une main tremblante sur la poitrine : la pauvre Sophie, victime de ce désordre, tombe dans des convulsions affreuses; elle se roule toute entière dans ses couvertures, de manière à faire craindre qu'elle n'y étouffe; on parvient cependant à l'en dégager, et aussitôt elle repousse avec violence Mlle Deb***. M. Duchier fait sortir celle-ci de l'appartement, et s'empare de la malade. Il la calma assez promptement, mais l'ébranlement nerveux était tel qu'elle eut encore, et presque de suite, deux crises convulsives très-fortes.

Quand elle fut revenue de cet état, elle dit à M. Duchier que si Mlle Deb*** ne se fût pas effrayée, elle n'aurait point eu d'attaques de nerfs; qu'elle s'était trouvée mal comme elle l'avait annoncé, et qu'il ne devait rien en résulter de fâcheux pour elle. « Sans vous, ajouta-t-elle, je serais restée toute la journée dans cet affreux état. Demain à neuf heures, et peut-être plus tôt, je serai encore bien malade. Ne manquez pas de vous rendre auprès de moi. » A midi elle se leva, et

elle mangea une soupe. On la mena promener dans la campagne, depuis une heure et demie jusqu'à quatre. Elle était toujours assoupie, même en marchant. Elle voulut qu'on la laissât en somnambulisme jusqu'au lendemain 9. Le lendemain, entre huit et neuf heures du matin, on alla avertir M. Duchier de se hâter. Sophie était dans une agitation extrême, avec délire, et ne reconnaissant personne. Il l'eut bientôt calmée; mais l'assoupissement continua, malgré tous ses efforts, et eut lieu pendant cinq jours; il diminuait vers le soir, et elle ne dormait pas du tout les nuits. Elle avait annoncé que le 14 à midi elle serait guérie, mais qu'elle serait bien malade jusqu'à cette heure. En effet, elle éprouva de vives douleurs dans tout le corps, et particulièrement dans l'estomac et entre les deux épaules : aussitôt qu'elles cessaient un peu, elle s'endormait. Enfin le 14, à midi moins un quart, il lui survint une grande oppression, et les souffrances augmentèrent. Elle se pencha sur l'épaule de M. Duchier, et perdit connaissance. Il la laissa tranquille dans cette attitude, attendant avec impatience l'heure de midi pour voir comment cela se terminerait. L'heure sonne; aussitôt elle se relève; elle ouvre les yeux; mais au lieu du voile qui semblait les couvrir depuis huit jours, ils sont animés et pleins d'expression. L'envie de dormir a disparu; elle sent qu'elle se porte bien, quoiqu'elle soit faible encore; elle rit, elle chante de plaisir de se voir en cet état. Elle est guérie.

Le lendemain 15, M. Duchier magnétisa Sophie,

ne sachant pas si elle était encore susceptible d'être endormie. Elle le fut comme de coutume, et lui confirma sa guérison ; mais elle lui demanda de la magnétiser encore pendant quinze jours, pour fortifier ses nerfs, qui avaient été très-affaiblis. Elle lui dit en même temps *qu'elle serait toujours somnambule* à sa volonté et à celle de Mlle Deb*** à cause de l'irritabilité de ses nerfs.

Sophie souffrait depuis quelques jours de vents qui lui remplissaient l'estomac et la poitrine, parce qu'on avait oublié de lui dire le remède qu'elle s'était ordonné pour les dissiper. Le 27, elle dit à M. Duchier qu'il n'y avait que la fièvre qui pût l'en débarrasser ; mais elle ne devait pas l'avoir. « Il faut, lui-dit-elle, *que vous me la donniez*. — Moi ? — Sans doute, vous le pouvez ; il faut absolument que vous me la donniez, et même très-forte. Vous allez dès ce moment me magnétiser avec l'intention qu'elle me prenne ce soir à neuf heures, et que je la garde jusqu'à demain six heures du soir. Vous ne changerez pas d'intention tout le reste de la séance. — N'y a-t-il rien autre chose à faire ? — A huit heures, quand vous me réveillerez, vous me forcerez à manger une omelette de trois œufs. Je ne voudrai pas ; mais il faudra m'y contraindre. » Elle ajouta d'autres instructions relatives à ce qu'il fallait lui faire boire, l'heure, la quantité, etc... Tout se passa exactement comme elle l'avait annoncé. La fièvre fut extrêmement forte la nuit ; le lendemain matin elle était dans un tel délire, qu'elle ne connaissait personne, excepté sa maî-

tresse. Cependant on vint à bout de lui faire prendre tout ce qu'elle avait ordonné. Comme M. Duchier ne se portait pas bien, il ne put la voir qu'à onze heures : sa présence seule fit cesser le délire ; mais la fièvre continua avec force jusqu'au soir. Elle lui dit, dès qu'elle fut en somnambulisme, de la magnétiser pendant un bon quart-d'heure, avec l'intention de la lui ôter, et qu'elle ne l'aurait plus. En effet, le temps expiré, la fièvre était passée, et les vents dissipés (1).

Elle se fit magnétiser les jours suivans pour rétablir ses forces ; et le 30 elle assura qu'elle était parfaitement guérie, mais qu'il fallait qu'elle se fît tirer deux palettes et demie de sang, le 5 mai, à neuf heures du matin, à l'un ou l'autre bras ; puis après cette époque, le 4 juillet, recommencer.

Quelques jours après, Sophie et sa maîtresse partirent pour Moulins, où elles passèrent l'été. Dans le courant de l'automne, M[lle] Deb*** écrivit à M. Duchier que l'eau du pays, qui est pesante et froide, avait dérangé la santé de Sophie ; qu'elle s'était *elle-même, et assez souvent, mise en somnambulisme ;* que, dans cet état, elle s'était ordonné des remèdes ; qu'enfin elle avait dit que l'eau et l'air de Moulins lui étaient absolument contraires, et qu'il fallait qu'elle retournât à Paris ; qu'en effet elle y était allée, et que depuis elle n'en avait eu aucune nouvelle.

M. Duchier revint à Paris dans le mois de novem-

---

(1) *Voyez*, pour un fait semblable, le traitement de Manette T*** par M. de l'Aubepin, à l'article MALADIES CHRONIQUES.

bre, et eut le chagrin de trouver Sophie en assez mauvais état, et dans les mains d'un autre magnétiseur. Avant de prendre ce parti, elle s'était placée dans un hospice, où sa santé n'avait fait qu'empirer. Il la magnétisa; elle s'endormit, et lui confirma ce que lui avait écrit sa maîtresse. Elle ajouta qu'elle *s'était abîmé les nerfs* en se mettant elle-même en somnambulisme (1).

---

(1) Il existe peu d'exemples de ce phénomène. Voici ceux que nous avons trouvés rapportés par les magnétiseurs qui ont le plus de droits à notre confiance, MM. de Puységur, Tardy de Montravel, le comte de Lutzelbourg, etc.

On trouve dans les *Mémoires* du premier, 2e partie, p. 224, le passage suivant : « Je connais un jeune homme de 14 ans, qui, après avoir indiqué, dans l'état magnétique, une manière quelconque de se toucher (magnétiser) lui-même, a eu la faculté, pendant le temps fixé par lui comme terme, de se faire tomber en crise (magnétique) *tout seul*, et de s'en faire sortir de même. »

Dans le *traitement de la demoiselle N****, M. Tardy de Montravel rapporte que cette fille lui annonça une maladie qu'elle devait avoir à une époque assez éloignée, et qu'elle lui dit la manière dont elle devait alors se magnétiser elle-même chaque jour, et se mettre en crise magnétique *seule*, et sans le secours d'un magnétiseur étranger.

Dans le *Journal du traitement de Mme B****, le même auteur raconte, p. 239, que, voyant cette dame guérie, il ne se serait jamais déterminé à la magnétiser de nouveau, s'il n'eût été instruit que, pendant son absence, elle s'était donné des crises (somnambuliques) qui avaient fatigué ses nerfs. Elle n'avait cessé de l'écrire durant son sommeil magnétique. Elle le lui confirma la première fois qu'il la mit en somnambulisme, et le pria de la magnétiser encore de temps à autre pour rétablir ses nerfs.

Enfin M. le comte de Lutzelbourg assure avoir connu à Stras-

Elle pria M. Duchier de la reprendre, à une époque qu'elle désigna, pour qu'elle pût guérir de cette seconde maladie. Il recommença en effet, et continua ce nouveau traitement jusqu'au mois d'août 1815. Depuis ce temps elle jouit d'une santé parfaite.

Sa lucidité ne fut pas aussi grande que dans sa première maladie : elle en donna pour raison le mauvais état de ses nerfs, occasionné par les crises (somnambuliques) qu'elle s'était procurées elle-même, et par le changement de magnétiseur, etc.

Pendant son premier traitement, Sophie soignait plusieurs malades, et donnait des consultations avec la plus grande facilité. Un jour (le 21 avril) on lui présenta un enfant d'une douzaine d'années; après

---

bourg, en 1786, deux malades qui, après avoir été magnétisés, tombèrent *d'eux-mêmes* en somnambulisme jusqu'à parfaite guérison. Il en vit également un troisième à Dieuze. (Voyez *Extraits des journaux d'un magnétiseur*, etc., 2e éd. p. 28.)

Mme Desmazures, à Rennes, avait entrepris, pour son coup d'essai, le traitement d'une servante qui avait reçu une contusion à la poitrine. Cette fille fut promptement soulagée, et devint, peu de temps après, somnambule : elle éprouvait, dans cet état, une impression de froid si vive chaque fois qu'elle était magnétisée, qu'elle tremblait comme au milieu de l'hiver, ce qui obligea Mme Desmazures de cesser. Cette fille conserva la faculté d'entrer elle même en somnambulisme ; ce qu'elle faisait en se mettant les deux pouces sur les tempes, ensuite à l'estomac, avec la volonté de s'endormir. Une dame l'ayant questionnée et engagée à chercher ce qui lui était nécessaire, elle répondit avec précision, et conduisit son traitement elle-même jusqu'à parfaite guérison. (Voyez *Bibliothèque du magnétisme*, 2e cahier, mai, 1818, p. 119.)

l'avoir touché, elle dit : « Il est somnambule naturel (cela était vrai). — Que faut-il faire pour le guérir? — Rien; cela se passera quand il sera plus âgé. — Ne serait-il pas plus susceptible qu'un autre de devenir somnambule magnétique? — Non; quand vous le magnétiseriez il ne s'endormirait pas. — Si je le voyais lorsqu'il est en somnambulisme, ne pourrais-je pas m'emparer de lui, et le soumettre à ma volonté? — Vous auriez bien de la peine; parce que dans cet état il connaîtrait votre puissance, et il vous fuirait de toutes ses forces pour s'y soustraire. — Quelle différence y a-t-il entre un somnambule naturel et un somnambule magnétique? — Leur état est le même; la seule différence qu'il y a, c'est qu'un somnambule magnétique a dans son magnétiseur un soutien, un guide qui le dirige, tandis que l'autre est abandonné à lui-même; voilà pourquoi souvent il agit comme un fou. Le somnambule magnétique serait de même si, après l'avoir mis en crise (magnétique), son magnétiseur ne s'occupait plus de lui, et l'abandonnait. »

Contusion (suites d'une) à la tête, *sur Mlle de S**** (somnambule), *âgée de 55 ans, à Stockholm,* 1816, *par M. le comte de Lœwenhielm* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Etant arrivé à Stockholm dans le mois de mai, M. de Lœwenhielm trouva chez sa mère Mlle de S***, qui y logeait, et qu'une chute faite dans un escalier

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 23, p. 129.

avait réduite à un état déplorable. Pendant six mois, les plus habiles chirurgiens de la capitale avaient épuisé tous les remèdes possibles ; voyant que tout était inutile, le chirurgien en chef déclara qu'il n'y avait plus rien à faire, que d'attendre que les douleurs devinssent si insupportables, que la malade fût forcée de se décider à subir l'opération du trépan, à laquelle elle s'était toujours refusée.

Au moment où M[me] de Lœwenhielm proposa à son fils d'entreprendre la cure de M[lle] de S***, celle-ci était à peu près désespérée. Sa tête, sur laquelle le coup avait porté, lui causait les douleurs les plus vives ; tout mouvement, même celui qui se faisait autour d'elle, la faisait souffrir ; les selles n'avaient lieu qu'à l'aide de médecines journalières, et le sommeil n'était amené que par quarante, cinquante ou soixante gouttes d'opium par jour.

Dès la seconde fois qu'elle fut magnétisée, elle s'endormit. A la cinquième séance, elle devint somnambule, et put rendre un compte exact et détaillé de l'état de sa tête.

Le lendemain, le comte de Lœwenhielm se fit accompagner chez la malade par M. de W***, premier médecin du roi, qui la questionna sur toutes les parties de son corps ; elle répondit à tout avec la précision de quelqu'un qui *voit* ce dont il parle.

Le contre-coup qu'elle avait reçu dans sa chute lui avait occasionné deux dépôts dans la cervelle ; l'un était placé de manière à toucher le nerf optique droit ; l'autre était à deux pouces en arrière. L'opération du

trépan ne l'aurait pas sauvée. Le magnétisme seul pouvait en venir à bout. Au reste, elle assura que sa tête ne serait jamais totalement rétablie. *La poitrine* était malade, *les poumons étaient attaqués;* elle avait au cœur une *ossification* longue d'un pouce, mais très-mince, dans la petite cavité gauche; les intestins étaient chargés de *crudités* et de *dépôts nuisibles;* enfin elle était attaquée de la *gravelle*, et dit que c'était un mal sans remède.

Elle indiqua le régime qu'elle devait suivre, et demanda à continuer l'eau magnétisée, parce que depuis qu'elle en faisait usage elle dormait, sans opium, *sept heures* par nuit; elle digérait très-bien, et les selles étaient régulières tous les jours.

(Cet effet de l'eau magnétisée augmenta au point que la malade eut jusqu'à six ou sept évacuations par jour. Dans le troisième mois, cet effet s'accrut encore au point que l'on crut devoir en diminuer la quantité. Enfin la malade se plaignit, vers la fin du quatrième, que cette eau était un dissolvant trop actif pour ses reins, ce qui avait amené, coup sur coup, trois coliques pierreuses, dont l'une faillit lui coûter la vie.)

M. de Lœwenhielm lui demanda par où il fallait commencer; elle lui dit de magnétiser le dépôt qui touchait au nerf optique, et de le *tirer* vers l'oreille. Elle annonça qu'au bout de cinq jours, entre cinq et six heures du soir, la première goutte sortirait. Cet effet eut lieu. L'écoulement continua pendant six semaines, et devint un pus très-épais. Le chirurgien qui avait traité Mlle de S*** s'imagina qu'on lui avait

percé le tympan, parce que, disait-il, il ne connaissait aucun passage pour cette matière à travers l'oreille (1). Il demanda à examiner la malade, on le lui permit; il resta *étonné*, mais non pas *convaincu*.

Dans la sixième semaine, M[lle] de S*** demanda qu'on lui posât un séton au cou, entre les muscles de l'arrière-droite, sans quoi l'oreille souffrirait trop. Elle dit à son magnétiseur de *tirer* la matière derrière l'oreille, vers le séton, qui coula au bout de vingt-quatre heures. A mesure que ces dépôts de sang disparaissaient, le vide se remplissait d'une lymphe cérébrale très-âcre, et qui occasionnait de fortes douleurs à l'œil droit. La malade se plaignit que sa cervelle, à cause de son âge avancé, manquait de l'élasticité nécessaire pour reprendre sa forme et remplir ses cavités (2). Ici M. le comte de Lœwenhielm cesse de donner jour par jour les détails de ce traitement, et n'en cite que les faits les plus remarquables.

M[lle] de S*** jouissait depuis le cinquième jour d'une lucidité complète, qui savait vaincre également la distance *des lieux* et *des temps*, et qui lui donnait

(1) *Voyez*, pour un effet semblable, le traitement de M[me] la marquise des Rousses, intitulé Goutte sereine.

(2) Cette lymphe, qui lui causait des douleurs à la tête vers la fin du traitement, et qu'elle conservait encore à l'époque où M. le comte de Lœwenhielm a écrit cette lettre à la société (le 22 septembre 1819), avait besoin d'être presque journellement éconduite au moyen du magnétisme. La malade voyant que cette lymphe, qui est très-corrosive, attaquait le poumon, a ordonné de *la tirer* le long de la nuque, et de la conduire de l'épine dorsale aux reins.

une connaissance exacte du physique et du moral de ceux avec qui on la mettait en rapport. L'empire de son magnétiseur était prompt, et tout aussi sûr *dans l'état de veille* que dans celui de somnambulisme. Un jour qu'elle traversait la chambre, il étendit sa main vers elle à dix pas de distance, et l'arrêta violemment sur place. Le lendemain, dans l'état de somnambulisme, elle le gronda d'avoir fait cette expérience, et le conjura de *n'en jamais faire de pure curiosité*.

Voyant un jour qu'elle considérait avec attention sa manière de magnétiser une bouteille d'eau, il lui en demanda la raison. « Ne voyez-vous pas ces étincelles ou ces rayons de feu qui, selon que vous vous y prenez, sortent de vos doigts, et se précipitent dans le fond du vase? Ils tourbillonnent jusqu'à ce que l'eau soit suffisamment imbibée, après quoi les étincelles sont repoussées. » (La malade était en état de veille.)

Depuis ce moment, c'était toujours elle qui l'avertissait quand l'eau était pleine de fluide. Le jour ou la nuit elle le voyait également bien, mais dans l'obscurité cela lui semblait plus beau.

Ce qu'il y a de fort remarquable, c'est qu'un jour que M. de Lœwenhielm magnétisait toute une cuve pour un bain qu'elle s'était ordonné la veille, le *médecin* et la *suivante* virent tous deux ce fluide lumineux qui suivait le long d'un conducteur d'acier dont il se servait.

Lorsqu'il avait plusieurs bouteilles à magnétiser, il les plaçait l'une à côté de l'autre, de manière qu'elles se touchassent; et quoique le conducteur fût placé à

l'un des bouts, c'était toujours la plus éloignée de lui qui se remplissait la première, et ainsi de suite.

Voyant un jour Mlle de S*** souffrir en somnambulisme du passage d'une pierre des reins vers la vessie, M. de Lœwenhielm lui dit que, dans l'état où elle se trouvait, elle était maîtresse absolue de tous ses organes intérieurs, et qu'elle n'avait qu'à appliquer sa volonté sur les passages de la pierre, et les étendre tant qu'il le faudrait; que cela lui réussirait. Bientôt Mlle de S*** s'assura, à son grand étonnement, qu'elle était, jusqu'à un certain point, maîtresse de déterminer cette extension, mais elle ajouta que cela causait un dérangement toujours nuisible (1).

Ayant été forcé de retourner à Saint-Pétersbourg, M. de Lœwenhielm confia sa malade à un médecin à qui il avait appris à magnétiser; mais celui-ci n'ayant pas assez de temps à lui donner, elle y substitua la mère de M. de Lœwenhielm, comme étant plus en rapport avec elle. Mlle de S*** reçoit souvent de son magnétiseur, à trois cents lieues de distance, des objets magnétisés, tels que de l'eau, de la flanelle et des cheveux. Ces derniers lui font le plus de bien.

N. B. Nous avions oublié de dire que Mlle de S*** avait, en commençant son traitement, la plus grande aversion pour le magnétisme.

Témoin, M. de W***, premier médecin du roi.

---

(1) Les magnétiseurs ne verront sans doute dans cet effet étonnant, qu'une translation de pouvoir de M. le comte de Lœwenhielm à sa malade.

CONTUSION (suites d'une), *sur P. J. Gibau fils* (somnambule), *à Nantes*, 1818 (1).

(Magnétisme immédiat.)

Ce jeune homme était dans un état déplorable, et regardé comme désespéré par les médecins qui le traitaient depuis deux ans. *Une charrette lui avait passé sur le dos.* Il ne devint somnambule que le sixième mois, et ne fut guéri qu'au bout d'un an de traitement magnétique. Il est fils d'un épicier, et demeure à Nantes, vis-à-vis la halle.

Voyez, pour d'autres exemples : *Cures de Buzancy*, 1784, p. 20. *Mémoires*, etc., Puységur, 1784, p. 148. *Du Magnétisme animal*, Puységur, 1807, p. 333. *Recherches*, etc., Puységur, 1811, p. 140. *Histoire critique*, Deleuze, 1813, t. 1, p. 153. *Annales du magnétisme*, Paris, 1817, 2e année, t. 1, p. 102. *Bibliothèque du magnétisme*, 1817, 1re année, 1er trimestre, p. 277; 2e trimestre, p. 21; 3e trimestre, p. 126; 4e trimestre, p. 5. *Id.*, 2e année, 1818, 2e trimestre, p. 138, 266; 3e trimestre, p. 214.

CONVULSIONS, *sur Mlle OEsterline, âgée de 29 ans, à Vienne (Autriche)*, 1774, *par Mesmer* (2).

(Magnétisme immédiat.)

Nous engageons nos lecteurs à lire avec attention ce traitement; c'est un des premiers que Mesmer ait

---

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, etc., n° 17, p. 137.

(2) *Mémoires*, etc., de Mesmer, 1779, p. 12.

faits, et c'est celui qui commença à fixer ses idées sur la véritable cause du magnétisme ; en un mot, c'est en s'occupant de la guérison de Mlle OEsterline qu'il fit cette admirable observation, qu'un autre principe que le magnétisme minéral faisait agir l'aimant, incapable par lui-même d'agir sur les nerfs, etc.

« Ce fut pendant les années 1773 et 1774 que j'entrepris chez moi le traitement d'une demoiselle nommée *OEsterline*, attaquée, depuis plusieurs années, d'une maladie convulsive, dont les symptômes les plus fâcheux étaient que le sang se portait avec impétuosité vers la tête, et excitait dans cette partie les plus cruelles douleurs de dents et d'oreilles, lesquelles étaient suivies de délire, fureur, vomissement et syncope. C'était pour moi l'occasion la plus favorable d'observer avec exactitude ce genre de flux et reflux que le magnétisme animal fait éprouver au corps humain ; la malade avait souvent des crises salutaires, et un soulagement remarquable en était la suite; mais ce n'était qu'une jouissance momentanée, et toujours imparfaite.

« Le désir de pénétrer la cause de cette imperfection, et mes observations non interrompues m'amenèrent successivement au point de reconnaître l'opération de la nature, et de la pénétrer assez pour prévoir et annoncer, sans incertitude, les différentes révolutions de la maladie. Encouragé par ce premier succès, je ne doutai plus de la possibilité de la porter à sa perfection, si je parvenais à découvrir qu'il existât entre les corps qui composent notre globe une action

également réciproque et semblable à celle des corps célestes, moyennant laquelle je pourrais imiter artificiellement les révolutions périodiques du flux et reflux dont j'ai parlé.

« J'avais sur l'aimant les connaissances ordinaires : son action sur le fer, l'aptitude de nos humeurs à recevoir ce minéral, et les différens essais faits tant en France qu'en Allemagne et en Angleterre pour les maux d'estomac et les douleurs de dents, m'étaient connus. Ces motifs, joints à l'analogie des propriétés de cette matière avec le système général, me la firent considérer comme la plus propre à ce genre d'épreuves. Pour m'assurer du succès de cette expérience, je préparai la malade, dans l'intervalle des accès, par un usage continué des martiaux.

« Mes relations de société avec le père Hell, jésuite, professeur d'astronomie à Vienne, me fournirent ensuite l'occasion de le prier de me faire exécuter, par son artiste, plusieurs pièces aimantées d'une forme commode à l'application ; il voulut bien s'en charger, et me les remettre.

« La malade ayant éprouvé, le 28 juillet 1774, un renouvellement de ses accès ordinaire, je lui fis l'application, sur l'estomac et aux deux jambes, de trois pièces aimantées. Il en résulta, peu de temps après, des sensations extraordinaires ; elle éprouvait intérieurement des courans douloureux d'une matière subtile qui, après différens efforts pour prendre leur direction, se déterminèrent vers la partie inférieure, et firent cesser, pendant six heures, tous les symptô-

mes de l'accès. L'état de la malade m'ayant mis le lendemain dans le cas de renouveler la même épreuve, j'en obtins les mêmes succès. Mon observation sur ces effets, combinée avec mes idées sur le système général, m'éclaira d'un nouveau jour : en confirmant mes précédentes idées sur l'influence de l'AGENT GÉNÉRAL, elle m'apprit qu'un autre principe faisait agir l'aimant, incapable par lui-même de cette action sur les nerfs, et me fit voir que je n'avais que quelques pas à faire pour arriver à la THÉORIE IMITATIVE, qui faisait l'objet de mes recherches.

« Quelques jours après, ayant rencontré le père Hell, je lui appris, par forme de conversation, le meilleur état de la malade, les bons effets de mon procédé, et l'espoir que j'avais, d'après cette opération, de rencontrer bientôt le moyen de guérir les maladies de nerfs.

« J'appris, peu de temps après, dans le public et par les journaux, que ce religieux, abusant de sa célébrité en astronomie, et voulant s'approprier une découverte dont il ignorait entièrement la nature et les avantages, s'était permis de publier qu'avec des pièces aimantées, auxquelles il supposait une vertu spécifique dépendante de leur forme, il s'était assuré des moyens de guérir les maladies de nerfs les plus graves. Pour accréditer cette opinion, il avait adressé à plusieurs académiciens des garnitures composées de pièces aimantées de toutes les formes, en indiquant, d'après leur figure, l'analogie qu'elles avaient avec les différentes maladies. Voici comme il s'exprimait :

« J'ai découvert dans ces figures, *conformes au tour-*
« *billon magnétique*, une perfection de laquelle dé-
« pend la vertu spécifique contre les maladies; c'est
« par le défaut de cette perfection que les épreuves
« faites en Angleterre et en France n'ont eu aucun
« succès. » Et en affectant de confondre la fabrication des figures aimantées avec la découverte dont je l'avais entretenu, il terminait par dire « qu'il avait
« tout communiqué aux médecins, et particulièrement
« à moi, dont il continuerait à se servir pour faire ses
« épreuves. »

« Les écrits réitérés du père Hell sur cette matière, transmirent au public, toujours avide d'un spécifique contre les maladies nerveuses, l'opinion mal fondée, savoir : que la découverte en question consistait dans le seul emploi de l'aimant. J'écrivis à mon tour pour détruire cette erreur, en publiant l'existence du *magnétisme animal*, essentiellement distinct de l'aimant; mais le public, prévenu par un homme en réputation, resta dans son erreur.

« Je continuai mes épreuves sur différentes maladies, afin de généraliser mes connaissances et d'en perfectionner l'application.

« Je connaissais particulièrement M. le baron de Stoërck, président de la Faculté de médecine à Vienne, et premier médecin de Sa Majesté. Il était d'ailleurs convenable qu'il fût bien instruit de la nature de ma découverte et de son objet Je mis en conséquence sous ses yeux les détails circonstanciés de mes opérations, particulièrement sur la communication et les

courans de la matière magnétique animale; et je l'invitai à s'en assurer par lui-même, en lui annonçant que mon intention était de lui rendre compte, par la suite, de tous les progrès que je pourrais faire dans cette nouvelle carrière; et que pour lui donner la preuve la plus certaine de mon attachement, je lui communiquerais mes moyens sans aucune réserve.

« La timidité naturelle de ce médecin, appuyée sans doute sur des motifs que mon intention n'est pas de pénétrer, le détermina à me répondre qu'il ne voulait rien connaître de ce que je lui annonçais, et qu'il m'invitait à ne pas *compromettre* la Faculté par la publicité d'une innovation de ce genre.

« Les préventions du public et les incertitudes sur la nature de mes moyens me déterminèrent à publier le 5 janvier 1775, une *lettre à un médecin étranger*, dans laquelle je donnais une idée précise de ma théorie, des succès que j'avais obtenus jusqu'alors, et de ceux que j'avais lieu d'espérer. J'annonçais la nature et l'action du *magnétisme animal*, et l'analogie de ses propriétés avec celles de l'aimant et de l'*électricité*. J'ajoutais « que tous les corps étaient, ainsi que « l'aimant, susceptibles de la communication de ce « principe magnétique; que ce fluide pénétrait tout; « qu'il pouvait être accumulé et concentré comme le « fluide électrique; qu'il agissait dans l'éloignement; « que les corps animés étaient divisés en deux classes, « dont l'une était susceptible de ce magnétisme, et « l'autre d'une vertu opposée qui en supprime l'ac- « tion. » Enfin, je rendais raison des différentes sen-

sations, et j'appuyais ces assertions des expériences qui m'avaient mis en état de les avancer.

« Peu de jours avant la publication de cette lettre, j'appris que M. Ingenhousze, membre de l'Académie royale de Londres, et inoculateur à Vienne, qui, en amusant la noblesse et les personnes distinguées, par des expériences d'électricité renforcée, et par l'agrément avec lequel il variait les effets de l'aimant, avait acquis la réputation d'être physicien; j'appris, dis-je, que ce particulier entendant parler de mes opérations, les traitait de chimère, et allait jusqu'à dire « que le « génie anglais était seul capable d'une telle décou- « verte, si elle pouvait avoir lieu. » Il se rendit chez moi, non pour se mieux instruire, mais dans l'intention unique de me persuader que je m'exposais à donner dans l'erreur, et que je devais supprimer toute publicité, pour éviter le ridicule qui en serait la suite.

« Je lui répondis qu'il n'avait pas assez de lumières pour me donner ce conseil; et qu'au surplus, je me ferais un plaisir de le convaincre à la première occasion. Elle se présenta deux jours après. La demoiselle Œsterline éprouva une frayeur et un refroidissement qui lui occasionnèrent une suppression subite; elle retomba dans ses premières convulsions. J'invitai M. Ingenhousze à se rendre chez moi. Il y vint, accompagné d'un jeune médecin. La malade était alors en syncope avec des convulsions. Je le prévins que c'était l'occasion la plus favorable pour se convaincre par lui-même de l'existence du principe que j'annonçais, et de la propriété qu'il avait de se communi-

quer. Je le fis approcher de la malade, dont je m'éloignai, en lui disant de la toucher. Elle ne fit aucun mouvement. Je le rappelai près de moi, et lui communiquai le magnétisme animal en le prenant par les mains : je le fis ensuite rapprocher de la malade, me tenant toujours éloigné, et lui dis de la toucher une seconde fois; il en résulta des mouvemens convulsifs. Je lui fis répéter plusieurs fois cet attouchement qu'il faisait du bout du doigt, dont il variait chaque fois la direction; et toujours, à son grand étonnement, il opérait un effet convulsif dans la partie qu'il touchait. Cette opération terminée, il me dit qu'il était convaincu. Je lui proposai une seconde épreuve. Nous nous éloignâmes de la malade, de manière à n'en être pas aperçus, quand même elle aurait eu sa connaissance. J'offris à M. Ingenhousze six tasses de porcelaine, et le priai de m'indiquer celle à laquelle il voulait que je communiquasse la vertu magnétique. Je la touchai d'après son choix : je fis ensuite appliquer successivement les six tasses sur la main de la malade; lorsqu'on parvint à celle que j'avais touchée, la main fit un mouvement, et donna des marques de douleur. M. Ingenhousze ayant fait repasser les six tasses, obtint le même effet.

« Je fis alors rapporter ces tasses dans le lieu où elles avaient été prises; et après un certain intervalle, lui tenant une main, je lui dis de toucher avec l'autre celle de ces tasses qu'il voudrait; ce qu'il fit : ces tasses rapprochées de la malade, comme précédemment, il en résulta le même effet.

« La communicabilité du principe étant bien établie aux yeux de M. Ingenhousze, je lui proposai une troisième expérience, pour lui faire connaître son action dans l'éloignement et sa vertu pénétrante. Je dirigeai mon doigt vers la malade, à la distance de huit pas; un instant après, son corps fut en convulsion, au point de la soulever sur son lit avec les apparences de la douleur. Je continuai, dans la même position, à diriger mon doigt vers la malade, en plaçant M. Ingenhousze entre elle et moi; elle éprouva les mêmes sensations. Ces épreuves répétées au gré de M. Ingenhousze, je lui demandai s'il en était satisfait, et s'il était convaincu des propriétés merveilleuses que je lui avais annoncées, lui offrant, dans le cas contraire, de répéter nos procédés. Sa réponse fut qu'il n'avait plus rien à désirer, et qu'il était convaincu; mais qu'il m'invitait, par l'attachement qu'il avait pour moi, à ne rien communiquer au public sur cette matière, afin de ne pas m'exposer à son incrédulité. Nous nous séparâmes. Je me rapprochai de la malade pour continuer mon traitement; il eut le plus heureux succès. Je parvins, le même jour, à rétablir le cours ordinaire de la nature, et à faire cesser par-là tous les accidens qu'avait occasionnés la suppression.

« Deux jours après, j'appris avec étonnement que M. Ingenhousze tenait dans le public des propos tout opposés à ceux qu'il avait tenus chez moi, qu'il démentait le succès des différentes expériences dont il avait été témoin, qu'il affectait de confondre le *ma-*

gnétisme animal avec l'*aimant*, et qu'il cherchait à ternir ma réputation, répandant qu'*avec le secours de plusieurs pièces aimantées, dont il s'était pourvu, il était parvenu à me démasquer, et à connaître que ce n'était qu'une supercherie ridicule et concertée.*

« J'avouerai que de tels propos me parurent d'abord incroyables, et qu'il m'en coûta d'être forcé d'en regarder M. Ingenhousze comme l'auteur; mais son association avec le jésuite Hell, les écrits inconséquens de ce dernier pour appuyer d'aussi odieuses imputations, et détruire l'effet de ma lettre du 5 janvier, ne me permirent plus de douter que M. Ingenhousze ne fût coupable. Je réfutai le Père Hell, et me disposais à former une plainte, lorsque la demoiselle Œsterline, instruite des procédés de M. Ingenhousze, fut tellement blessée de se voir ainsi compromise, qu'elle retomba encore dans ses premiers accidens, aggravés d'un fièvre nerveuse. Son état fixa toute mon attention pendant quinze jours. C'est dans cette circonstance, qu'en continuant mes recherches, je fus assez heureux pour surmonter les difficultés qui s'opposaient à ma marche, et pour donner à ma théorie la perfection que je désirais. La guérison de cette demoiselle en fut le premier fruit. Depuis cette époque, elle a joui d'une bonne santé, s'est mariée, et a eu des enfans.

« Ce fut pendant ces quinze jours que, déterminé à justifier ma conduite, et à donner au public une juste idée de mes moyens, en dévoilant la conduite

de M. Ingenhousze, j'en instruisis M. de Stoërck, et lui demandai de prendre les ordres de la cour, pour qu'une commission de la Faculté fût chargée de constater les faits, et de les rendre publics. Ma démarche parut être agréable à ce premier médecin; il eut l'air de partager ma façon de penser, et il me promit d'agir en conséquence, en me faisant observer toutefois qu'il ne pouvait pas être de la commission. Je lui proposai plusieurs fois de venir voir la demoiselle OEsterline, et de s'assurer par lui-même du succès de mon traitement. Ses réponses sur cet article furent toujours vagues et incertaines. Je lui exposai combien il serait avantageux à l'humanité d'établir dans la suite ma méthode dans les hôpitaux, et je lui demandai d'en démontrer dans ce moment l'utilité dans celui des Espagnols. Il y acquiesça, et donna l'ordre nécessaire à M. Reinlein, médecin de cette maison. Ce dernier fut témoin, pendant huit jours, des effets et de l'utilité de mes visites; il m'en témoigna plusieurs fois son étonnement, et en rendit compte à M. de Stoërck. Mais je m'aperçus bientôt qu'on avait donné de nouvelles impressions à ce premier médecin. Je le voyais presque tous les jours pour insister sur la demande d'une commission, et lui rappeler les choses intéressantes dont je l'avais entretenu; je ne voyais plus de sa part qu'indifférence, froideur et éloignement pour tout ce qui avait quelque relation avec cette matière. N'en pouvant rien obtenir, M. Reinlein ayant cessé de me rendre compte, étant d'ailleurs instruit que ce changement de conduite

était le fruit des démarches de M. Ingenhousze, je sentis mon insuffisance pour arrêter les progrès de l'intrigue, et je me condamnai au silence. »

Convulsions périodiques, *sur Catherine Bauz, âgée de 52 ans, à Strasbourg*, 1784, *par M. le marquis de Puységur* (1).

(Magnétisme immédiat.)

M. de Puységur, étant à Strasbourg, fut invité à aller magnétiser une femme sujette, depuis *vingt ans* environ, à des convulsions qui lui prenaient plusieurs fois par semaine. Elle ne fut magnétisée que vingt-un jours, pendant lesquels ses convulsions ne la reprirent qu'une seule fois : encore cédèrent-elles, au bout de cinq minutes, à l'action magnétique. Etant obligée de retourner chez elle (au Banc de la Roche, près Strasbourg) pour soigner son mari, qui était malade, sa santé continua à se soutenir. A deux époques différentes, elle écrivit à M. de Puységur pour lui confirmer sa guérison.

Convulsions périodiques, *sur le nommé Louis Leroi, âgé de* 12 *ans, à Paris*, 1784, *par M. Giraud, médecin* (2).

(Baquet.)

« Louis Leroi, rue du Pont-au-Choux, paroisse Saint-Gervais, sujet, depuis l'âge de trois ans, à des convulsions de huit en huit jours, et qui duraient

---

(1) *Mémoires*, etc., de M. de Puységur, 1re partie, p. 63.
(2) *Nouvelles cures opérées par le magnétisme*, p. 57.

environ une demi-heure, après lesquelles il souffrait d'un mal de tête violent pendant vingt-quatre heures, a été admis, le 30 juin dernier, au traitement magnétique, dont l'effet fut si heureux, qu'il n'a ressenti qu'une seule fois un petit étourdissement, le 2 juillet; et malgré plusieurs jours d'absence, il se trouve déjà dans le plus parfait état de santé. »

Giraud, méd.

Convulsions, *à Lyon*, 1784, *par M. Bonnefoy, chirurgien* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Deux demoiselles avaient, depuis cinq mois, des convulsions affreuses presque continuelles, dont les accès étaient quelquefois de soixante heures, et qui avaient résisté à tous les secours de la médecine. Le moindre bruit les renouvelait, et elles ne pouvaient quitter leur chambre. Dès l'instant où elles ont été magnétisées, leurs crises sont devenues réglées, et ont été toujours en diminuant. Depuis plus d'un mois elles n'en ont éprouvé aucun accès, le bruit ne les affecte plus, et elles vont sans crainte à l'église, à la promenade et au spectacle : ce fait est très-connu dans Lyon.

Un enfant de 11 mois avait des convulsions vio-violentes qui faisaient craindre pour ses jours; on le magnétise pendant quinze minutes; les convulsions cessent, et une éruption abondante de petite-vérole

---

(1) *Analyse raisonnée*, etc., par M. Bonnefoy, p. 86.

ramène le calme. Deux enfans, l'un de 10 ans, l'autre de 6, ont éprouvé le même bienfait du magnétisme.

Une demoiselle de 17 ans est attaquée de convulsions qui se manifestent par les mêmes symptômes que ceux auxquels avait succombé une de ses cousines l'année précédente ; on la magnétise pendant une demi-heure ; le calme revient, elle s'endort, et les convulsions n'ont pas reparu (1).

---

(1) Que l'on apprécie, d'après ces faits, cette assertion des commissaires : le magnétisme n'est que l'art d'exciter les convulsions ; les effets que produisent les procédés du magnétisme sont des convulsions ; ce que l'on a nommé le *magnétisme animal* n'est que l'art de faire tomber en convulsion. (*Rapport de la société de médecine*, p. 28, 32, 37.) C'est sur des faits aussi faux que des commissaires ont fondé le danger du magnétisme : à les entendre, on dirait que l'état habituel des personnes qui se soumettent à ce moyen est celui de crise. J'ignore ce qui se passe chez M. d'Eslon, mais j'ai vu chez M. Mesmer huit crises seulement, sur plus de deux cents malades. M. de Puységur, à Buzancy, sur près de deux cents malades, avait sept ou huit crises, qui se sont terminées avec les maladies. Dans notre traitement, sur cent vingt personnes, nous en avons eu six en crise, dont deux demoiselles en avaient de naturelles ; les commissaires eux-mêmes n'ont eu aucune crise parmi les trente-sept premières personnes qu'ils ont soumises au magnétisme. Le magnétisme n'est donc pas l'art d'exciter des convulsions, puisqu'il les calme, et que, lorsqu'il les fait naître, c'est une action salutaire qui surmonte un obstacle, et qui cesse lorsqu'il est vaincu. Les effets que produit le magnétisme ne sont donc pas des convulsions, puisque sur cent malades, on n'en compte que quatre qui en soient affectés, et par conséquent quatre-vingt-seize qui n'en éprouvent pas. C'est cependant d'après des assertions aussi fausses, et par une réticence impardonnable dans un objet de cette nature, que les commissaires ont cherché à alarmer le gouvernement et la na-

CONVULSIONS continuelles, *sur Louise Berthelot, à Nantes*, 1784, *par M. de Boissière, médecin* (1).

(Baquet.)

« Louison Berthelot, fille de la veuve Berthelot, batelière, restant près de l'hôpital, dans la maison de M. Gerbier, était depuis deux ans sujette à des mouvemens convulsifs si généraux et si multipliés, qu'il n'y avait pas une partie de son corps qui en fût exempte; elle était, soit pendant la veille, soit pendant le sommeil, dans un mouvement continuel; chacun de ses muscles (des extrémités surtout) était irrégulièrement déterminé à une contraction momentanée; elle ne pouvait rien tenir, tombait, jetait, cassait involontairement tout ce qu'elle prenait; on était obligé de la faire boire; elle n'était capable d'aucun genre de travail; elle était d'une maigreur extrême, d'un jaune verdâtre; elle avait consulté tous les meilleurs praticiens, et employé tous les remèdes qu'on lui avait conseillés, sa poitrine en était même déjà considérablement altérée. Cette fille désespérant de sa guérison, ainsi que ses parens, entra au traitement magnétique le 28 juillet 1784; elle a éprouvé des crises magnétiques au réservoir presque tous les jours, et quelquefois chez elle; insensiblement ces crises ont diminué à proportion que les convulsions ont été

---

tion entière, en leur présentant le magnétisme comme une source intarissable de maux, comme une découverte funeste au genre humain. (*Note de M. Bonnefoy.*)

(1) *Précis des cures de Nantes*, p. 205.

moins fortes et moins générales. Cette fille a été enfin, après quatre mois d'un traitement assidu, et sans le secours d'aucun autre remède, en état de s'occuper à tous les ouvrages les plus fins et les plus difficiles. Elle est radicalement guérie de ses convulsions, sa couleur est devenue bonne, elle a beaucoup engraissé, et doit s'estimer heureuse d'être guérie par cet *art funeste de produire les convulsions* (1), d'une maladie convulsive qui avait opiniâtrément résisté deux ans à l'art de les guérir. »

Convulsions, *sur le fils de M. Sertorieux, âgé de 20 mois, à Nantes,* 1784, *par M. de Boissière, médecin* (2).

(Magnétisme immédiat.)

« Le fils de M. Sertorieux, caissier de MM. Wilfelshem et Anlus, négocians, âgé de vingt mois, eut, le 9 août, une attaque de convulsions violentes, accompagnées d'une fièvre vive. A quatre heures après midi, il fut magnétisé pendant environ une demi-heure; les convulsions cessèrent, la fièvre tomba de moitié. Le même jour, après huit heures, je le magnétisai encore; la fièvre céda presque entièrement. Dans la nuit, il eut une évacuation bilieuse, il fit plusieurs selles très-jaunes et très-fétides. Le 10, au matin, il n'avait que très-peu de fièvre; il fut encore magnétisé, et le soir il fut parfaitement bien. »

de Boissière, méd.

(1) Allusion aux expressions du rapport de 1784.

(2) *Précis des cures de Nantes*, etc., p. 191.

CONVULSIONS extraordinaires des extrémités inférieures, *sur M. l'abbé Arnaud, à Lyon*, 1784, *par M. Orelut, médecin* (1).

(Baquet.)

« M. l'abbé Arnaud fut attaqué, il y a environ six mois, de convulsions extraordinaires, et presque continuelles, aux extrémités inférieures, ce qui lui faisait craindre une attaque de paralysie semblable à celle qui a terminé les jours d'une de ses sœurs. Cette maladie avait été traitée sans aucun succès par les remèdes ordinaires; les membres s'affaiblissaient de jour en jour; les plus légères causes procuraient le retour des convulsions, ce qui forçait le malade à s'arrêter dans le lieu où il se trouvait au moment qu'il était surpris par ces attaques. Cinq semaines de traitement ont suffi pour faire cesser tous les accidens, et pour faire espérer au sieur Arnaud une guérison parfaite. »

OrELUT, méd.

CONVULSIONS, faiblesses cataleptiques, engorgement des viscères, etc., *sur Marie-Catherine Emmich* (somnambule), *âgée de 37 ans, à Strasbourg*, 1786, *par Mme la baronne de Reich* (2).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

La longueur de ce traitement ne nous permettant

(1) *Détail des cures*, etc., à Lyon, p. 16.

(2) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 162.

pas d'entrer dans tous les détails, nous nous bornerons à faire connaître par le certificat du médecin, M. Weiler, la situation de la malade.

« Le 20 février 1786, je fus appelé chez Mme la baronne de Reich, pour examiner l'état d'une personne qu'elle avait commencé à magnétiser. Voici l'histoire de la maladie :

« Marie-Catherine Emmich, fille, âgée de 37 ans, a joui d'une assez bonne santé jusqu'à l'époque de ses règles; il paraît que sa constitution était faible, et le genre nerveux très-sensible.

« Les règles parurent difficilement et irrégulièrement, et la firent languir à chaque époque; elles étaient pâles, et en petite quantité. Elle vécut comme cela, exempte de maladie grave, jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, où, par une frayeur violente et des chagrins suivis, elle fut attaquée subitement d'une *fièvre frénétique*, accompagnée de convulsions terribles qui finissaient par des faiblesses effrayantes et vraiment cataleptiques.

« Cette maladie résista pendant quelque temps à tous les remèdes, les convulsions et les faiblesses étant toujours alternatives. Enfin, par l'usage d'un consommé, les convulsions s'affaiblirent, et devinrent plus rares; peu à peu elles ne se firent sentir qu'à l'approche des règles, et après quelque temps elles cessèrent totalement. Mais en revanche, les faiblesses cataleptiques subsistèrent toujours dans le même degré de force, et devinrent presque journalières. Le moindre chagrin, un peu de frayeur et la plus petite fatigue les

excitaient. Cet état déplorable date de treize ans.

« Voilà ce que j'ai appris par la malade et sa sœur aînée, avec laquelle elle a toujours habité. J'ai été moi-même témoin de ces faiblesses, qui étaient encore au même degré ; tout le corps de cette fille était maigre et affaibli, sa physionomie pâle et altérée, ses yeux cernés, sa respiration courte et interceptée ; elle ressentait des pesanteurs et des douleurs de tête violentes ; une toux continuelle avec une douleur fixe à la poitrine, suivies de crachats qui paraissaient purulens, et quelquefois teints de sang. Elle ressentait même des palpitations de cœur, des crampes douloureuses d'estomac, avec tension et dureté dans cette région, de façon que la malade souffrait au moindre attouchement. Tout le ventre était gonflé et tendu ; les hypocondres sensibles au dernier degré, de manière qu'elle se plaignait vivement au plus léger attouchement de ma part ; elle manquait totalement d'appétit, aimait le sel à l'excès, éprouvait de la difficulté pour boire et pour manger, parce que la moindre chose gênait et pesait à son estomac ; et par cette raison elle ne pouvait prendre que très-peu de nourriture. Cette fille avait des constipations qui duraient souvent huit jours, ses excrémens étaient secs, durs, et rendus avec beaucoup de peine ; le pouls faible et irrégulier.

« Ces symptômes me firent juger que tous les viscères du corps, sans exception, étaient engorgés, tous les organes affaiblis, toutes les fonctions languissantes, la circulation empêchée et ralentie partout

le corps. En considérant en même temps les douleurs fixes internes dans toutes les parties, la sensibilité extrême au moindre contact, la grande faiblesse causée par le plus léger incident, je conclus à la squirrosité, et j'avoue que je croyais *la malade incurable;* mais je ne peux exprimer avec quelle surprise et quel étonnement j'ai vu, le 21 avril suivant, cette malade entièrement guérie de tous les maux affreux dont je l'avais vue souffrir dix semaines auparavant. Voilà ce qu'il est impossible de croire à moins de l'avoir vu. »

WEILER, médecin.

Strasbourg, le 30 avril 1786.

Mme de Reich commença à magnétiser cette fille le 31 janvier. Le lendemain elle tomba en somnambulisme, et deux jours après elle put s'ordonner les remèdes qui lui étaient nécessaires. Elle fut magnétisée jusqu'à la fin d'avril, matin et soir. Ce traitement est certainement un des plus curieux qui existent. Mme de Reich l'a donné dans le plus grand détail.

CONVULSIONS générales dans tous les membres, *sur Marie-Elisabeth Binderin, âgée de* 10 *ans, à Oberherckheim, près Colmar,* 1786, *par M. le baron Klinglin d'Esser* (1).

(Arbre magnétisé.)

A la suite d'une fièvre pourpreuse, cette enfant fut attaquée de convulsions dans tous les membres, au point

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 43.

qu'elle ne pouvait se tenir un seul instant tranquille, ni manger seule, ni marcher, ni s'habiller. Elle vint au traitement de M. le baron d'Esser le 8 juillet, et fut guérie le 18 août suivant, sans avoir pris autre chose que de l'eau magnétisée, et une seule médecine pour terminer sa cure.

CONVULSIONS, *sur Jean Huck, âgé de* 10 *ans, à Illkirch,* 1787, *par M. Jaeger, chirurgien* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Jean Huck, âgé de 10 ans, fils de Thiébault Huck, bourgeois laboureur de Graffenstaden, eut, au mois de décembre 1786, quelques marques de gale à la tête; ses parens lui coupèrent une partie de ses cheveux. Il sentit pendant plusieurs jours des frissons; cela ne l'empêcha point de continuer d'aller à l'école, et de rester à l'air. Peu à peu il eut un tremblement involontaire dans les bras et les jambes, qui augmenta au point qu'il ne put se servir d'aucun de ses membres, et se trouva obligé de garder le lit. Je fus appelé, et administrai à cet enfant tous les remèdes que la médecine indique en pareil cas. L'enfant s'obstina à ne rien prendre; le mal augmenta de jour en jour; le pouls était fréquent. J'eus recours aux procédés magnétiques. Le second jour l'enfant se plaignit, disant qu'il se sentait plus mal. Regardant ceci comme un effet du magnétisme, qui commençait à travailler sur l'enfant, je continuai. Le mal n'ayant point cédé

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 197.

au bout de quelques jours, les parens commencèrent à me témoigner de l'appréhension; tout le monde croyait cet enfant ensorcelé. Craignant enfin que si je persistais cela pût me faire tort dans ma pratique, je cessai les procédés magnétiques, et fis une saignée à l'enfant; son sang était pur, sans croûte inflammatoire. Je lui appliquai des vésicatoires aux jambes, le tout sans succès, sur quoi ayant lu dans les gazettes que M. Lavater avait conseillé, à Bremen, le magnétisme pour une pareille maladie, je communiquai cet article aux parens de l'enfant, qui là-dessus consentirent que je fisse un nouvel essai. Je recommençai donc à magnétiser, et fis boire tous les jours une bouteille d'eau magnétisée au malade, qui dans quelques jours eut une éruption par tout le corps, comme du pourpre blanc. Pendant le cours de la maladie, les convulsions ne laissèrent aucun repos à l'enfant; s'il dormait un instant, il se réveillait avec des cris de douleur. Vers la troisième semaine de son traitement magnétique, il eut un sommeil doux et naturel, avec de la transpiration; deux fois il eut des demi-crises; peu à peu sa bouche, qui était toute tirée de côté (ce qui l'empêchait de parler distinctement), se remit, les convulsions diminuèrent, et au bout de la cinquième semaine l'enfant se trouva entièrement rétabli, et en état de retourner à l'école le 12 mars. »

JAEGER, chirurgien.

Illkirch, ce 17 mars 1787.

Convulsions, *sur la fille de Mme la princ. de Mon***, âgée de* 10 *à* 12 *mois, à Paris,* 1809, *par M. de Puységur* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cette enfant était depuis plusieurs heures dans des convulsions violentes. Les poudres et les remèdes usités en pareil cas avaient été inutiles, et ses parens, perdant tout espoir, envoyèrent chercher M. de Puységur, afin d'essayer si le magnétisme pourrait produire quelqu'heureux effet sur la malade.

Nous allons le laisser raconter lui-même cette scène si touchante :

« Lorsque j'entrai chez Mme de M***, je vis en effet le tableau de toutes les douleurs. La petite Honorine, les yeux ouverts et fixes, était roide et sans mouvement. Tous ses parens, mornes et silencieux autour d'elle, semblaient n'attendre que le moment de recueillir son dernier soupir. Sans leur adresser la parole, sans leur demander même un nouveau consentement, je prends la petite Honorine dans mes bras avec l'oreiller sur lequel elle était étendue ; je m'assied, et la pose ainsi sur mes genoux. Alors, sans m'occuper ni songer à rien de ce qui se passait autour de moi, je me concentre entièrement, en touchant cette enfant dans la seule volonté de produire sur elle l'effet qui lui fût le plus salutaire. Au bout de quelques minutes, je crois m'apercevoir du retour de

(1) *Recherches*, etc., par M. de Puységur, p. 70.

sa respiration. Je pose une main sur son cœur, et j'en sens les faibles battemens. J'annonçais à chaque seconde, sans me distraire, et comme si je ne l'eusse dit qu'à moi-même, chacune des remarques consolantes que je faisais. Mon profond recueillement inspirait un silence que, dans la douloureuse attente où l'on était, personne n'était tenté de rompre, quand tout à coup le bruit rassurant d'une abondante évacuation se fit entendre. J'exprime la joie que j'en ressens, et sans découvrir encore ni regarder la petite, je n'en continue qu'avec plus d'énergie l'exercice de mon action magnétique. Bientôt une détente générale des muscles et la cessation de l'état convulsif de l'enfant en furent l'heureux résultat. En moins d'une heure, enfin, j'eus la douce satisfaction de remettre entre les bras de sa mère enchantée sa chère petite, entièrement sauvée du danger dont elle avait été menacée. »

Convulsions, suite d'une blessure, *sur Mlle Henri* (somnambule), *âgée de* 19 *à* 20 *ans, à Plombières,* 1816, *par M. Thiriat, médecin et inspecteur des eaux de Plombières* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« La jeune Henri, à l'âge de 17 ans, était très-bien portante, avait de l'embonpoint; elle souffrait seulement quelquefois de maux de tête. Un chirurgien de son pays les attribua à la pléthore sanguine, et fit une

---

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 11, p. 143.

saignée du bras droit, à la suite de laquelle il lui resta dans tout le bras et dans une partie de l'avant-bras, une douleur violente qui se propagea jusqu'à l'épaule. Sans doute quelque branche du nerf sous-cutané avait été blessée et coupée incomplètement, et la guérison de cette douleur ne consistait que dans la section complète de cette branche de nerf. Le même chirurgien, par un motif que je ne connais pas bien, mit un séton entre la colonne épinière et la partie inférieure de l'épaule droite. Cette opération à peine faite, il survint à la malade des convulsions atroces, avec perte de connaissance, et des cris involontaires tellement forts, que tout le quartier en était troublé. Le séton fut entretenu pendant trois mois, et le mal ne fit qu'augmenter. On l'adressa à un autre chirurgien, qui supprima le séton, et se contenta de faire la médecine symptomatique. Il donna du quinquina, de l'opium à grandes doses, et obtint quelques momens de calme; mais le mal ne céda pas à ces moyens. Enfin, cette personne me fut envoyée, il y a cinq ans, aux eaux minérales de Plombières. Je ne m'occupai d'elle, la première année, que d'après l'instruction du médecin qui me l'adressait, et son traitement n'était que symptomatique. Les deux années suivantes, l'invasion des alliés me donna d'autres occupations.

« Cependant, vers la fin de la saison, je réunis plusieurs de mes collègues qui étaient alors ici, et nous fîmes l'incision du trajet du séton. Elle passa un hiver moins mauvais; et l'année dernière seulement, l'ayant magnétisée, elle devint très-promptement somnam-

bule. Pendant long-temps je me contentai d'admirer ce phénomène, qui calmait ses douleurs et ses convulsions. Peu à peu cependant je l'interrogeai, et je m'aperçus qu'elle devenait de plus en plus lucide. Bientôt elle me parla de son état avec une précision qui me surprit; elle indiqua la cause de ses maux. En faisant ce séton, on avait encore coupé incomplètement quelques filets nerveux; cette section avait occasionné un gonflement dans la partie du bas-ventre qui correspond au grand lobe du foie; tous les accidens nerveux de cette cavité venaient de cette source. Les eaux thermales lui faisaient du bien, parce qu'elles la fortifiaient; mais le grand remède était le sommeil magnétique, pendant lequel elle m'indiquait et les passes que je devais faire et les autres moyens médicaux que je devais employer. Mes connaissances en médecine ne m'ont jamais mis en contradiction avec ses indications. Je dois même avancer qu'elle a quelquefois rectifié mes idées.

« Je ne soupçonnais pas encore sa lucidité pour les autres, lorsqu'un jour, me tenant le bras selon son habitude, elle me dit que j'avais mal; et en effet, je souffrais alors de l'estomac. Je m'aperçus qu'elle avait le doigt sur mon pouls. Je lui demandai où j'avais mal; elle me répondit qu'elle n'en savait rien. Lui ayant dit que c'était à l'estomac, elle palpa la région épigastrique avec la plus scrupuleuse exactitude, et me dit que ce mal venait d'un engorgement humoral et un peu inflammatoire, dont elle m'indiqua positivement le siége avec les doigts. Ses moyens de trai-

tement se trouvèrent encore très-bien indiqués, et parfaitement conformes à ceux qui me soulagaient. Je lui fis voir quelques malades, et je fus content de ses réflexions. A la fin de la saison elle retourna dans ses foyers, et ne fit plus aucun remède jusqu'à cette année, où elle est arrivée aux eaux, dans le courant de juin. J'ai continué les bains et le magnétisme; son état s'est amélioré, et elle a l'espérance positive de guérir par ces deux moyens, et surtout par le dernier. Elle a eu plusieurs fois besoin de vomir. Je lui ai chaque fois donné, de son consentement, un vomitif dans le sommeil magnétique, et elle a bien vomi. Un accident arrivé la dernière fois me confirma la vertu anti-vomitive des eaux de Plombières. On lui donna de ces eaux à mon insu pour aider le vomissement, et elles l'arrêtèrent. »

Voyez, pour d'autres exemples : *Mémoire*, etc., Mesmer, 1779, p. 39 et 41. *Observations*, etc., d'Eslon, 1781, p. 47. *Analyse*, etc., Bonnefoy, 1784, p. 71, 86, 87. *Cures de Beaubourg*, 1784, p. 57. *Cures de Lyon*, 1784, p. 22. *Lettres sur le magnétisme*, etc., Moulinié, 1784, p. 10. *Supplément aux rapports*, etc., 1784, p. 18, 20, 34. *Examen de la correspondance*, etc., Bonnefoy, 1785, p. 10. *Cures de Nantes*, 1785, p. 191. *Recueil d'observations*, etc. 1785, p. 33, 149. *Extraits des journaux*, etc., 1786, p. 8, 154. *Annales de Strasbourg*, t. 1, 1786, p. 43, 197, 319. *Id.*, t. 3, 1789, p. 151, 152, 160, 234, 458. *Du Magnétisme*, etc., Puységur, 1807, p. 333, 426. *Recher-*

ches, etc., Puységur, 1811, p. 376. *Bibliothèque du magnétisme*, 1re année, 1818, 4e trimestre, p. 143. *Id.*, 2e année, 2e trimestre, p. 31.

COQUELUCHE. Nous ne connaissons aucun traitement suivi de cette maladie; mais M. le comte de Lutzelbourg la met, d'après ses observations, au rang de celles où le magnétisme peut être employé utilement. (Voyez *Extraits des journaux d'un magnétiseur*, 1786, p. 72.)

CORPS (douleurs vives dans toutes les parties du), *sur Mlle T**** (somnambule), *au Buis* (*Dauphiné*), 1788, *par M. Nicolas* (1).

(Arbre magnétisé et magnétisme immédiat.)

« Mlle T***, du Buis, dans les baronies du Dauphiné, souffrait depuis six ans les douleurs les plus vives dans toutes les parties de son corps. En vain ses parens avaient-ils consulté les médecins d'Avignon qui méritent d'être distingués par leur savoir; en vain avait-on recours à plusieurs médecins consultans, etc., Mlle T*** était toujours souffrante. Je passai au Buis dans le mois d'avril 1788, je fus consulté, et j'avouai franchement que je n'y voyais pas plus que les autres confrères qui avaient été consultés. Mlle T*** fut enfin exposée sous des arbres que j'avais magnétisés. Son médecin ordinaire observa les effets des séances pendant un voyage que je fis; à mon retour il m'annonça que cette demoiselle avait eu des évacuations

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 264.

très-abondantes pendant mon absence. Je la mis en crise, et elle annonça sa guérison pour le 12 mai, ce qui eut lieu en présence de personnes dignes de foi. M[lle] T***, en crise, dicta elle-même le procès-verbal de sa guérison, et ce procès-verbal fut signé par deux médecins qui avaient vu et suivi le traitement, et par les échevins notables du lieu. »

NICOLAS, médecin.

COTÉ (DOULEURS AU) gauche, *sur Catherine Montavon Werner, à Strasbourg*, 1789, *par M. Waldt* (1).

(Magnétisme immédiat.)

A la suite d'une couche malheureuse, il survint à cette femme une douleur très-forte au côté gauche, qu'elle garda *dix-neuf ans*, sans jamais pouvoir en être guérie par la médecine ordinaire.

M. Waldt la magnétisa; au bout de trois jours les douleurs avaient cessé.

COUCHES, *sur une paysanne, à Mâcon*, 1784, *par M. Dombay, médecin* (2).

« Dans les douleurs de l'enfantement, dit M. le docteur Dombay, le magnétisme empêche l'inutilité de bien des douleurs; les calme, lorsque leur effet n'est pas encore jugé nécessaire, et hâte l'accouchement. »

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 208.

(2) *Procédés du magnétisme*, p. 35 et 36.

A l'appui de cette assertion il cite le fait suivant : « Une femme de la campagne avait perdu toute espèce de douleurs depuis *trente heures*, et était sur le point d'expirer. En dix minutes, à l'aide du magnétisme, M. Dombay les lui rappelle, et lui donne des forces suffisantes pour accoucher de deux enfans, et rendre trois seaux d'eau. La mère et les enfans se portaient à merveille. »

COUCHES (suites de), quintes de toux excessives, suffocations cruelles, maux de tête violens et continuels, *sur Mme la vicomtesse de Linières, à Paris*, 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (1).

(Baquet.)

Mme la vicomtesse de Linières était malade depuis dix ans, d'une suite de couches. Au mois de mai 1783 ses maux empirèrent, et elle passa six mois sans pouvoir se coucher, avec des quintes de toux excessives, des suffocations cruelles et des maux de tête extrêmement violens et sans relâche. Elle consulta beaucoup de médecins; les uns lui dirent qu'elle était poitrinaire, les autres qu'elle était asthmatique. N'ayant éprouvé aucun soulagement de leurs remèdes, elle s'adressa à M. d'Eslon, qui lui dit que ses maux étaient occasionnés par l'humeur laiteuse qui s'était fixée dans la tête et sur la poitrine. Elle suivit son traitement pendant sept mois; et quoiqu'elle n'éprouvât aucun effet sensible, elle rendit tout ce

---

(1) *Supplément aux rapports*, etc., p. 21.

temps, par les sécrétions et notamment par les seins, cette humeur laiteuse en très-grande abondance. Elle se trouva après dans un état de santé parfait.

COUCHES (suite de), crampes d'estomac, de bas-ventre, suppression, *sur Mme Riesch, âgée de* 32 *ans, à Strasbourg*, 1787, *par M. Erhmann, médecin* (1).

(Baquet.)

« Mme Riesch était depuis deux ans attaquée de fréquentes crampes d'estomac et de bas-ventre, à la suite d'une couche dans laquelle ses règles furent arrêtées par une frayeur. Elle fit pendant ce temps tous les remèdes appropriés à cet état, mais avec si peu de succès, que les douleurs devinrent presque continuelles, et la tourmentèrent cruellement nuit et jour. A peine eut-elle la force de quitter son lit pour venir à la salle de traitement : ce fut le 23 janvier 1787. Le succès fut si prompt, que le sommeil, qui avait disparu depuis long-temps à force de souffrances, revint dans la troisième nuit. Les douleurs avaient déjà considérablement diminué. Au bout de six semaines elles cessèrent parfaitement, et la malade déclara être entièrement guérie. Elle ne prit d'autre remède que de l'eau magnétisée. »

Fait à Strasbourg, le 25 mai 1787.

ERHMANN, médecin.

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 299.

Couches (suites de), *sur Mme Baudri, âgée de 29 ans, à Rennes*, 1817, *par M. Déan, chirurgien-major* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Je soussigné, Joséphine Bigot, femme Baudri, âgée de 29 ans, demeurant à Rennes, place Sainte-Anne, n° 20, certifie qu'à la suite d'une couche laborieuse, j'éprouvai d'abord des mouvemens nerveux et des contractions involontaires dans tous les membres.

« Après quatre à cinq attaques de ce genre, les mouvemens spasmodiques se portèrent sur les voies urinaires, et produisirent la dysurie et une espèce de ténesme vésiculaire, accompagné de grandes douleurs dans la région hypogastrique, dans les aines, dans les cuisses, et dans les articulations des membres abdominaux.

« Ces accidens, qui duraient depuis onze mois, devenaient tous les jours plus fréquens et plus graves, se prolongeaient sept à huit heures chaque fois, et se terminaient souvent par des sueurs, des déjections alvines, et l'écoulement plus abondant des urines. J'étais les jours suivans dans un état de faiblesse qui m'empêchait de vaquer à mes occupations. J'avais perdu le sommeil, l'appétit, et je changeais à vue d'œil. J'avais cependant consulté plusieurs médecins,

---

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 11, p. 159.

et suivi exactement leurs ordonnances; j'avais pris des bains tièdes, des fumigations, des anti-spasmodiques, etc.; et loin d'en éprouver aucun soulagement, j'empirais tous les jours. C'est dans cet état que je me décidai, le 8 décembre 1817, à essayer du magnétisme, quoiqu'à dire vrai je ne le connusse que de nom, et que j'en espérasse peu de chose; mais j'étais si fatiguée des remèdes, et si ennuyée de souffrir, que je ne savais plus que faire.

« Je priai Mme Desmazures de me magnétiser; mais ses occupations ne le lui permettaient pas; elle me procura M. Déan, officier de santé, que je prie de vouloir bien agréer ici les témoignages bien sincères de ma reconnaissance; c'est aux soins assidus qu'il m'a donnés pendant cinq semaines que je dois le rétablissement de ma santé.

« Je fus magnétisée par M. Déan, le 10 décembre 1817, et pendant un mois je l'ai été tous les jours pendant trois-quarts d'heure. Je sentis d'abord un grand affaissement, beaucoup de propension au sommeil, sans toutefois dormir; un calme parfait, un grand bien-être. Ces effets augmentèrent tous les jours; mes paupières étaient tellement collées, qu'il m'eût été impossible d'ouvrir les yeux; je recouvrai l'appétit, le sommeil, et au bout d'un mois de traitement, sans autre remède que de l'eau magnétisée, j'ai vu tous les accidens cesser, et actuellement je me porte parfaitement bien. Ayant consulté une somnambule, elle me dit que je n'avais plus besoin d'être magnétisée que sept à huit fois, en éloignant les

séances, ce que j'ai fait, et ce dont je me félicite tous les jours davantage. »

Rennes, ce 2 avril 1818.

N. B. Ce certificat a été rédigé par un médecin.

Témoin, J. Macé, doct. méd.

« Je soussigné, ex-chirurgien-major d'artillerie, chevalier de la Légion-d'Honneur, certifie avoir magnétisé M[me] Baudri, ainsi qu'il est dit ci-dessus, et avoir observé une amélioration sensible et graduelle dans sa santé, ce que je ne crois pas devoir attribuer à l'imagination seulement, vu que plusieurs fois, dans le cours du traitement magnétique, des migraines, des douleurs et des mouvemens nerveux ont constamment disparu après les séances plus ou moins prolongées, suivant l'urgence. »

Déan, chir.

Couche (suite d'une fausse), *sur M[me] A**** (somnambule), *Strasbourg*, 1786, *par M. le baron de Dampierre* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Depuis trois semaines, M[me] A*** éprouvait des *chaleurs considérables* depuis *la tête jusqu'au bas-ventre*, des *douleurs très-vives* dans l'estomac, qu'elle sentait *brûlant*, une *soif continuelle* qu'elle ne pouvait calmer, même en buvant beaucoup; elle avait le derrière de la tête *si insensible*, qu'elle croyait pres-

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 261.

que l'avoir paralysée. Elle *dormait très-mal*, parce qu'elle avait des *suffocations* qui l'obligeaient à se mettre presque droite sur son lit : elle ressentait aussi des *mouvemens convulsifs* dans la matrice, et un *grand froid* dans les cuisses et dans les jambes.

M. le baron de Dampierre la magnétisa le 2 février; elle tomba en somnambulisme, mais ne fut pas assez lucide pour voir sa maladie. Les jours suivans, elle s'ordonna plusieurs remèdes, et le 7, elle apprit enfin à son magnétiseur que sa maladie venait d'une fausse couche qu'elle avait faite, sans s'en apercevoir, il y avait un mois. Elle se prescrivit tout ce qui lui était nécessaire, médecines, bains, etc. Le 26 février, les règles parurent. Le 20 mars, elle s'ordonna un remède fort extraordinaire. « Il faudra, dit-elle, me fouetter trois fois avec des orties, depuis la tête jusqu'aux pieds (excepté la gorge). — Pour quelle raison ? — Par rapport au sang, qui circule fort mal dans les cuisses et dans les jambes. Ce sont des espèces de ventouses. Il faudra faire cela quand je sortirai du bain, mettre un jour d'intervalle entre chaque bain, et la dernière fois, tremper les orties dans du vinaigre, etc. » M. de Dampierre voulut inutilement l'obliger à chercher un autre moyen de guérison : elle lui répondit qu'il était inutile de s'en occuper; qu'il n'y en avait aucun qui pût lui faire le même bien. Le 14 mai, après avoir pris toutes les instructions nécessaires, il se rendit chez elle ; et pendant qu'elle était dans son bain, il mit son mari en rapport avec elle, et passa dans la chambre voisine pour lui laisser faire son opé-

ration. Non seulement elle indiqua les endroits où il fallait la fouetter plus particulièrement que dans d'autres, mais elle indiqua le moment où il fallait changer les orties, lorsque les pointes en étaient émoussées. Elle faillit se trouver mal, etc. Le troisième bain ne différa des deux premiers, que parce qu'elle fit tremper les orties dans du vinaigre. Environ une heure après (toujours en somnambulisme), elle se fit brosser partout le corps avec une brosse extrêmement forte, et fut parfaitement rétablie au bout de quelques jours.

Voyez, pour d'autres exemples : *Lettre* de Court de Gébelin, 1783. *Lettre à Bailly*, Galard de Montjoie, 1784, p. 74. *Mémoires*, etc. Puységur, 1784, p. 238. *Annales de Strasbourg*, t. 3, 1789, p. 160. *Annales du magnétisme*, Paris, 1814, 1re année, 1er trimestre, p. 60.

COUP DE SOLEIL (suites d'un), rhumatisme goutteux, convulsions, suppression, transpiration supprimée, imbécillité, perte de mémoire, *sur Mlle C***, âgée de* 17 *ans, à Valence*, 1785, *par M. Tardy de Montravel* (1).

(Arbre magnétisé, magnétisme immédiat et chaîne.)

M. de Montravel commença le 10 août à magnétiser cette jeune personne, attaquée depuis plus d'un an d'un rhumatisme goutteux qui lui occasionnait dans toutes les parties du corps un mouvement convulsif et continuel si violent, qu'on était obligé de

(1) *Journal de la demoiselle N****, 2e partie, p. 82-95.

l'habiller et de lui présenter la nourriture dont elle avait besoin. Elle était tombée dans un état d'imbécillité morne et stupide, avec perte totale de mémoire et suppression. Différens médecins avaient, mais inutilement, tenté de la guérir; et ce ne fut que lorsqu'ils eurent perdu tout espoir, que sa mère, femme simple, et qui ne connaissait le magnétisme que par les propos ridicules semés parmi le peuple, se décida à l'employer pour sa fille comme une dernière ressource à laquelle cependant elle n'attachait pas beaucoup de confiance.

Il y avait sept à huit jours que M. Tardy la magnétisait régulièrement soir et matin, sans avoir pu lui faire éprouver aucun effet sensible; il attendait le moment de la soumettre à l'examen de la demoiselle N*** (somnambule très-lucide), lorsque le plus heureux hasard lui fournit un moyen aussi sûr et plus prompt.

La mère de Mlle C*** accompagnait sa fille au traitement; sans être magnétisée, elle en éprouva les influences. Dès le 1er juin, elle se plaignit d'un malaise général; couchant avec sa fille, ces effets augmentèrent encore. Enfin M. Tardy ayant essayé inutilement de la calmer, prit le parti de la magnétiser régulièrement. Dès la première fois elle tomba en somnambulisme.

On peut voir à l'article MATRICE (douleurs de) les détails de cette cure. Nous ne rapporterons ici que ce qui regarde la jeune fille.

Après que la femme V*** eut indiqué les remèdes qui lui étaient nécessaires, elle s'occupa de sa fille, et lui ordonna des bains de pieds, l'usage de la boule

d'acier délayée dans du bouillon, etc. Ce ne fut que le 23 qu'elle détailla les causes de la maladie, ignorées de tout le monde.

C'était *un coup de soleil* qui avait occasionné *un dépôt* dans la tête; ensuite une *transpiration supprimée* avait produit les *convulsions* continuelles dont cette fille était attaquée, ainsi que la *suppression totale* de ses règles.

Les remèdes qu'elle fit prendre à sa fille, conjointement avec le magnétisme, eurent le plus heureux effet; et à la fin du mois de novembre, Mlle C*** fut parfaitement guérie, et en état de travailler, l'hiver suivant, à la vue de toute la ville, chez une marchande de modes, aux ouvrages les plus délicats.

Coup de soleil (suites d'un), *sur M. H***, lieutenant de vaisseau, à Corbeil*, 1823, *par M. N**** (1).

(Magnétisme immédiat.)

M. H***, lieutenant de vaisseau, avait eu, il y a cinq ans, un coup de soleil, et depuis il sentait fréquemment de fortes douleurs de tête. Un jour que cette douleur le faisait beaucoup souffrir, M. N*** imagina de remplir un verre d'eau magnétisée, et le couvrit d'un linge, afin qu'en le renversant l'eau ne se répandît pas, et il l'appliqua, ainsi renversé, sur le derrière de la tête de M. H***, qui se tenait incliné. Ensuite il fit des passes de sa tête au verre, pour soutirer le fluide et le faire entrer dans l'eau.

---

(1) *Instruction pratique*, etc., par M. Deleuze, p. 377.

M. H*** sentit quelque chose sortir de sa tête pour se porter dans le verre. « C'est, disait-il à M. Deleuze, comme si on tirait un filet de l'eau. » Après cinq minutes, la douleur cessa entièrement.

CRACHEMENS de sang, fièvre lente, obstructions, etc., *sur Mlle Latour* (somnambule), *à Bordeaux*, 1784 (1).

(Baquet.)

« Mlle Latour, rue Saint-Remi, malade depuis douze ans, sujette à des crachemens de sang, avec toux, fièvre lente, maigreur extrême, estomac délabré, obstructions dans différens viscères du bas-ventre, avait fait en vain un grand nombre de remèdes. Entrée au traitement le 10 juillet, elle n'a pas tardé à en éprouver d'heureux effets; et malgré de fréquentes interruptions, la fièvre et la toux ont cessé, le crachement de sang a disparu, les obstructions sont diminuées, l'appétit et les forces sont revenus, enfin son état, singulièrement amélioré, promet une guérison prochaine. »

« Cette malade est susceptible de crise magnétique. »

CRACHEMENS de sang, maux de tête, etc., *sur Ursule Ludwig, à Kiensheim, près Colmar*, 1785, *par Mme la baronne de Reich* (2).

(Arbre magnétisé.)

A la suite d'une fièvre, cette femme souffrait de

---

(1) *Recueil d'observations*, etc., p. 27.

(2) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 38.

violens maux de tête, d'un *crachement de sang*, et d'un *accablement universel.* Elle fut guérie au bout de trois semaines de traitement, après de nombreuses évacuations procurées par le magnétisme.

Témoin, Joeglé, chirurgien.

CRAMPES d'estomac, douleurs aiguës dans le ventre, picotemens vifs dans plusieurs parties du corps, migraines, etc., *sur le nommé Rœthel* (somnambule), *âgé de* 12 *ans*, 1785, *à Strasbourg, par M. le comte de Lutzelbourg* (1).

(Baquet.)

Depuis l'âge de 6 ans, cet enfant était attaqué de crampes d'estomac, suivies de douleurs aiguës dans le ventre, de picotemens vifs dans plusieurs parties du corps, et qui se terminaient par de violentes migraines.

Il fut amené au traitement de la société le 30 août; le 16 septembre, il tomba en demi-crise; le 26, il était guéri.

M. de Lutzelbourg ne donne d'autres détails sur cette cure remarquable, sinon que, pendant son sommeil, le malade buvait plusieurs verres d'eau magnétisée.

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1. p. 87.

CRAMPES d'estomac, *sur S*** M**** (somnambule), *âgée de* 20 *ans, à Strasbourg,* 1786, *par M. Pichler, médecin* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« S*** M***, fille âgée de 20 ans, me consulta, le dernier de mai 1786, sur une douleur lancinante sous les côtes du côté gauche, douleur qu'elle qualifiait de *point de côté,* et dont elle disait être incommodée depuis trois semaines : cependant je ne lui trouvai ni fièvre ni d'autres indices pour juger que son mal fût un rhumatisme; il n'y en avait pas de ceux qui dénotent un abcès, non plus que de ceux qui auraient assigné des flatuosités pour cause de son mal; enfin, je trouvai cette personne, sinon en parfaite santé, du moins sans aucune maladie déterminée, et pourtant elle se plaignait on ne peut plus d'un point de côté. Sachant qu'il faut connaître la maladie avant que de droguer la personne qui l'essuie, je ne fis aucune ordonnance, malgré les instantes prières de la malade. Forcé donc de lui refuser les secours de l'art dans ce moment, je lui proposai ceux du magnétisme. J'eus beaucoup de peine à l'y déterminer, et très-peu à la mettre en crise magnétique complète. Je n'y ai employé qu'une seule minute. Interrogée sur son mal, elle me répondit : « Ce n'est pas un point de côté comme je l'avais d'abord dit, c'est une crampe d'estomac. Pour en être quitte, il me faut

---

(1) *Annales de Strasbourg,* t. 1, p. 249.

neuf crises comme la présente : celle d'aujourd'hui d'une heure, la seconde et troisième de même, la quatrième, cinquième et sixième chacune d'une heure et demie, et les trois dernières chacune de deux heures. Après ces neuf crises, je serai parfaitement guérie. Si je n'avais pas eu le bonheur de tomber entre vos mains, ou entre celles d'un autre bon magnétiseur, j'aurais gardé ma douleur trois mois ; ce temps écoulé, une maladie très-grave s'y serait jointe, et m'aurait coûté la vie. » Je lui procurai ces neuf crises, dans lesquelles elle ne me fit pas grâce d'une seconde. Le 8 juin, jour de la dernière séance, elle a signé en crise, les yeux bandés, en présence de M. le comte de Lutzelbourg et de plusieurs autres personnes, ce procès-verbal de sa guérison. Elle se trouve, en effet, actuellement sans la moindre douleur. Dans les trois dernières crises elle a tricoté, et même repris des mailles qui lui étaient échappées ; elle a écrit à ma volonté, et a lu assez couramment le procès-verbal de sa guérison, dressé par moi, tandis que, dans son état naturel, elle ne sait, pour ainsi dire, pas lire un manuscrit, à moins qu'il ne soit écrit de sa propre main. Elle m'a cherché tout ce que je lui avais ordonné, soit dans le même appartement où je l'avais mise en crise, soit dans d'autres, desquels elle fermait toujours soigneusement les portes, après y avoir passé. Lui ayant donné à examiner du sel essentiel d'urine, que j'avais par hasard sur moi, l'ayant acheté dans une pharmacie pour un autre but, elle me dit : *Ce sel est préparé d'urine* (expression propre de la malade).

Elle m'a parlé du magnétisme et des qualités requises pour être bon magnétiseur, bien plus savamment que je ne l'aurais pu faire, et elle m'a déterminé le degré de force magnétique de plusieurs membres de notre société bienfaisante, sans connaître personne de ces messieurs. Etant réveillée, de plus, elle s'est entretenue avec moi sur différens points de morale et de psychologie, m'a donné des nouvelles d'un de mes parens absent qu'elle n'avait jamais vu, et m'a parlé d'un chagrin qui depuis long-temps me serrait le cœur, chagrin qu'elle avait absolument ignoré avant sa crise; elle y prit tant de part, qu'elle s'est mise à répandre des larmes qui partaient du cœur, et qui étaient accompagnées de sanglots.

« Dans sa dernière crise, elle m'assura avoir été la nuit précédente chez moi. Je lui demandai : A quelle heure? — A minuit. — Eh bien! que faisais-je alors? — Vous vous êtes levé, répondit-elle, et après avoir allumé une chandelle à la lampe de nuit, vous êtes sorti de votre chambre à coucher, tenant d'une main la lumière, et portant sur l'autre bras votre enfant. Vous avez traversé votre maison. Arrivé sur le devant de l'appartement où vous m'avez mise en crise lundi passé, vous avez ouvert une fenêtre, montré le ciel, et principalement la lune, à votre enfant, qui vous combla alors de caresses qui vous firent verser des larmes de tendresse, etc. Tout cela s'est réellement passé de point en point, et à l'heure ci-dessus indiquée. »

Pichler, docteur en médecine.

Crampes d'estomac, *sur M. Simon Oexlin, chirurgien, âgé de 58 ans, à Scharrachbergheim, près Strasbourg,* 1787, *par M. Reinbold, ministre du saint Evangile* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Le sieur Oexlin, chirurgien, ayant souffert, pendant seize mois, de crampes d'estomac, et n'ayant pu, pendant ce temps, trouver aucune espèce de soulagement dans le secours de ses confrères, se détermina à venir implorer ceux du magnétisme. Il fut obligé de se faire transporter à cheval, et plusieurs fois il avait invoqué la mort, croyant succomber en chemin.

Il fit à M. Reinbold un tel récit de sa misère et de ses longues souffrances, que celui-ci, le cœur rempli de compassion et de cette charité évangélique si nécessaire pour agir avec efficacité, le magnétisa avec une telle vigueur, qu'une demi-heure suffit pour calmer le malade au-delà de son attente. Le lendemain, après une séance semblable, il fut guéri. Il continua cependant près d'un mois, craignant le retour de sa maladie, qui n'a plus reparu.

Crampes d'estomac, *sur M*[me] *Eckel, âgée de* 58 *ans, à Strasbourg,* 1786, *par M. Schouler* (2).

(Magnétisme immédiat.)

La veuve Eckel était, depuis nombre d'années, at-

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 323.

(2) *Idem*, p. 134.

taquée de crampes d'estomac si violentes, qu'elle ne pouvait manger la moindre chose sans éprouver des douleurs très-vives. Après avoir épuisé tous les remèdes de l'art, elle eut recours à celui de la nature. Le 26 juin, M. Schouler commença à la magnétiser. Dès les premiers jours ses maux diminuèrent, et son estomac se rétablit tellement, qu'elle put supporter indistinctement toutes les viandes. Dès le commencement du mois d'août, sa vue se fortifia également, en sorte qu'elle put travailler et lire sans lunettes. Cet effet extraordinaire du magnétisme fut ce qui l'étonna le plus. Elle assura à son magnétiseur ne s'être pas si bien portée depuis plus de vingt ans.

Vers le milieu de novembre, elle eut une nouvelle attaque de ses maux d'estomac; mais ils furent dissipés sur le champ par le magnétisme. Au mois de février, elle eut des douleurs dans le bas-ventre, par suite d'un refroidissement, ne gardant plus, *de son aveu*, assez de ménagement pour sa santé, et s'exposant à la rigueur de la saison. Cependant elles ne durèrent que dix jours, et furent dissipées *chaque fois* par le magnétisme.

Avant son traitement, elle ne pouvait jamais supporter l'eau pure; mais depuis qu'elle avait eu recours au magnétisme, elle en buvait régulièrement sa bouteille par jour, ce qui, pour l'ordinaire, la purgeait doucement.

CRAMPES d'estomac et grosse gorge, *sur Mlle S. B. Waldt, âgée de 22 ans, à Strasbourg,* 1789, *par son père* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cette demoiselle était fort sujette à de fortes crampes d'estomac, et avait la *grosse gorge.*

Elle fut guérie en cinq mois, par son père.

CRAMPES d'estomac, douleurs dans tous les membres, *sur Anne-Catherine Buckler, à Strasbourg,* 1789 (2).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

Depuis douze ans, A. C. Buckler était tourmentée de très-fortes crampes d'estomac et de douleurs dans tous les membres. Aucun des remèdes ordonnés par les médecins n'avait pu la soulager; elle fut enfin guérie par le magnétisme et l'usage du baquet, en six mois.

CRAMPES aux poumons, *sur J. H. Alberti, âgé de* 56 *ans, à Strasbourg,* 1785, *par MM. Ottmann, médecin, et Leroux* (3).

(Baquet.)

Le sieur J. H. Alberti était affligé, depuis six ans, d'une maladie que les médecins nommaient *crampes aux poumons.* Ils prétendaient qu'elle était causée

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 304.
(2) *Idem*, p. 301.
(3) *Idem*, t. 2, p. 173.

par des glaires qui, de l'estomac, avaient passé dans les vaisseaux pulmonaires. Quoi qu'il en soit, depuis trois ans, le malade éprouvait des oppressions si fortes, que quelquefois il se croyait prêt à rendre l'âme. Enfin, un de ses amis lui ayant parlé du traitement magnétique de la société de Strasbourg, il se détermina à le suivre, rebuté du peu de succès de celui des médecins. Il en parla cependant à celui qui le traitait : c'était M. le docteur Ehrmann, qui non seulement approuva sa résolution, mais encore le fit admettre au traitement public.

Il y alla pour la première fois le 3 octobre 1785, et dès le même jour il commença à sentir les effets les plus singuliers. Le 5, la partie supérieure du visage devint enflée jusqu'aux yeux; la partie inférieure resta dans son état naturel. L'après-dînée, l'eau magnétisée qu'il buvait commença à le purger de telle façon, que, jusqu'au lendemain soir, il alla plus de vingt fois à la garde-robe. Pendant ce temps, son enflure disparut. Le 7, il fut encore purgé quatorze fois. En tout, quatre bouteilles le firent aller jusqu'à quarante fois. Après le 9, l'eau magnétisée ne produisit plus cet effet, et sa santé se fortifia de jour en jour. Durant le mois de novembre, elle était très-bonne pendant la journée; mais la nuit, il avait tantôt la crampe dans les pieds, tantôt la toux ou de légères oppressions, mais tout à fait particulières. Enfin, le 24 décembre, la maladie était tellement diminuée, qu'il quitta le traitement, pouvant sortir par tous les temps, et vaquer à ses affaires, n'ayant plus aucune douleur.

L'été suivant, ayant éprouvé encore quelques légères incommodités, et les crampes s'étant fait ressentir de nouveau, il eut recours au magnétisme, et en fut totalement guéri.

Crampes et convulsions hystériques, suppression, *sur Magdelaine Trautwein* (somnambule), *âgée de 25 ans, à Strasbourg,* 1786, *par M. le baron de Klinglin d'Esser* (1).

(Baquet.)

Magdelaine Trautwein, attaquée depuis deux ans de crampes et de convulsions hystériques, à la suite d'une frayeur, avait en outre une suppression de règles depuis dix-huit mois; elle vint au traitement de Strasbourg le 19 avril; elle s'endormit dès la première séance, et devint somnambule à la seconde.

Dès le premier moment, elle s'ordonna tous les remèdes qui lui étaient nécessaires. Elle marchait rapidement à sa guérison, lorsque, le 2 juin, il lui arriva une chose assez remarquable pour que nous la citions à nos lecteurs, à qui cela pourra servir d'avertissement. Un magnétiseur de la société la magnétisa pendant qu'elle était au baquet. Il arriva que, pendant quatre jours, elle perdit toute sa clairvoyance, et qu'elle se réveillait toutes les fois que ce magnétiseur entrait dans la salle du traitement, quoiqu'elle ne pût pas l'entendre : ceci lui arriva *huit jours de suite.*

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 41.

Elle fut parfaitement guérie à la quatre-vingt-huitième séance.

Voyez, pour d'autres exemples : *Ann. de Strasbourg*, t. 1, 1786, p. 33, 80. *Idem*, t. 2, 1787, p. 2, 184.

CRISES douloureuses de la région lombaire gauche, etc., *sur Mlle Ch***, âgée de* 20 *ans, à Saint-Germain*, 1818, *par Mme M***, et une somnambule* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Depuis environ cinq ans, Mlle Ch***, quoique bien réglée, était en proie à de violentes crises douloureuses de la région lombaire gauche, qui, d'abord, s'étoient manifestées tous les deux ou trois mois, mais qui se rapprochèrent de plus en plus, au point de reparaître tous les mois, ensuite tous les quinze jours, et enfin toutes les semaines. Ces crises étaient caractérisées par des douleurs gravatives intolérables dans le sein gauche, avec insomnies presque continuelles, morosité, défaut d'appétit, nausées et vomissemens pénibles et fréquens de bile et de glaires. Ces accès avaient quelques remissions, et duraient ainsi de douze à quarante-huit heures.

Vers le mois d'octobre 1817, Mlle Eugénie Ch***, qui jusque-là n'avait pas voulu appeler un médecin, s'y décida enfin, contrainte par ses douleurs, devenues plus vives et plus rapprochées. Ce médecin con-

---

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 19, p. 9.

seilla les sangsues, les cataplasmes, les demi-bains, les boissons diurétiques, etc. Ce traitement, qui semblait indiqué par la nature de la maladie, fut suivi; mais loin de produire aucun soulagement, il ne fit que rendre les crises plus fréquentes et plus douloureuses. La malade, devenue plus inquiète sur son état, va, le 2 février 1818, consulter deux médecins distingués de la capitale: l'un considère la maladie comme une affection *splénique*, et prescrit un traitement qu'il juge convenable; l'autre dit qu'il présume que les douleurs sont *néphrétiques*, et ordonne des remèdes appropriés. Ces deux consultations jettent la malade dans une inquiétude encore plus grande sur son état. Mme M***, qui l'accompagnait, et qui, depuis huit jours, avait commencé à la magnétiser, lui proposa alors de venir chez M. Deleuze prendre ses avis: celui-ci leur indique une somnambule, en leur recommandant de ne rien faire sans l'avis d'un médecin (ce qui fut exactement observé); et toujours le médecin assura que l'on pouvait, sans danger, suivre les ordonnances de la somnambule. Il vit la malade tout le temps de son traitement; il assista à plusieurs consultations de la somnambule, et en fut également étonné et satisfait. Il fit à diverses reprises des questions auxquelles elle répondit avec *sagesse* et vérité; enfin, témoin du traitement et de la guérison de Mlle Ch***, M. le docteur *** a rédigé la notice qu'on vient de lire, et il l'a déclarée, ainsi que la malade, conforme à la plus exacte vérité.

Ce fut le 14 février que Mlle Ch*** consulta la som-

nambule que lui avait indiquée M. Deleuze. Les remèdes qu'elle lui ordonna arrêtèrent les crises, et au bout de huit jours (le 21), il y avait un peu de mieux. A la troisième consultation (28) seulement, la somnambule put distinguer la cause de la maladie (le médecin y était présent); elle l'attribua à ce que les anatomistes nomment *veine ombilicale*, qu'elle trouva être très-dilatée à son origine, et où elle voyait le sang arriver par secousses régulières et en faisant effort; elle assura que ce vaisseau n'existait chez personne, et que c'était une maladie à laquelle il fallait remédier. En continuant son examen, elle trouva du sable dans le rein droit, etc.; elle indiqua tout ce qu'il fallait faire, et à la quatrième consultation (le 7 mars), M[lle] Ch*** éprouvait un mieux très-sensible; elle n'avait point eu de crises depuis son traitement magnétique, le malaise et les douleurs habituelles étaient beaucoup diminuées.

Le 14, le mieux continuait toujours, et enfin, à la sixième séance (le 25), la somnambule dit que la malade était guérie, que le vaisseau qui avait causé ses douleurs, par l'affluence du sang qui s'y portait, était entièrement dégagé et dans son état naturel; plus de sable dans le rein. Elle lui ordonna de prendre une émulsion rafraîchissante, et de se faire encore magnétiser une quinzaine de jours. (Dès la première séance, cette femme avait dit que le magnétisme faisait beaucoup de bien à la malade, qu'il fallait continuer, et elle indiqua même à M[me] M*** comment elle devait l'employer.)

Depuis cette époque, Mlle Ch*** n'a cessé de jouir d'une bonne santé, et a repris toutes ses occupations habituelles.

Le certificat de cette cure n'a été délivré que le 1er novembre suivant.

CUISSE (DOULEUR intolérable à la), *sur une paysanne, par M. de Jussieu*, 1784 (1).

(Magnétisme immédiat.)

« On peut rétablir la transpiration par le contact : j'en ai fait l'expérience à la campagne, sur une femme de service qui, à la suite d'une transpiration interrompue par son imprudence, conservait depuis deux jours une douleur intolérable le long d'une cuisse, et ne pouvait la remuer. Cette femme n'avait aucune idée du magnétisme, dont je connaissais depuis peu les procédés. L'occasion me parut favorable pour un essai. En écoutant le récit prolongé de la maladie, j'appliquai un doigt sur l'estomac, et l'autre sur la partie douloureuse : la chaleur se ranima promptement; elle fut suivie d'une moiteur générale, qui fit disparaître presque entièrement la douleur. La malade, surprise de cet effet, put marcher au bout d'une demi-heure, à l'aide d'un bâton, et se coucher ensuite sans aide. Deux heures après, le mouvement du doigt, promené de la tête aux pieds, par-dessus la couverture du lit, suffit pour exciter sur le champ une sueur abondante, qui dura toute la nuit. La malade, pres-

---

(1) *Rapport de l'un des commissaires*, etc., in-8°, p. 62.

que guérie, put le lendemain descendre deux étages, et recommencer une partie de son service. Au bout de deux jours tout fut dissipé par ce seul traitement. Je me suis assuré depuis que le contact sur l'estomac développait promptement la chaleur en elle ; cette heureuse disposition a sans doute hâté sa guérison. »

CUISSES (douleurs vives dans les) et les jambes, engorgemens dans les parties, *sur le sieur Antoine Lenhentre, âgé de 33 ans, à Buzancy*, 1784, *par M. de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Antoine Lenhentre avait, depuis deux ans, des douleurs vives dans les cuisses et les jambes ; il souffrait également d'un engorgement dans les parties. Il commença son traitement magnétique le 5 février, et partit le 13, entièrement guéri.

D

DARTRES (suites de), maux de tête continuels, sifflement aigu dans l'oreille, coliques hépatiques périodiques, douleurs au côté droit, etc., *sur Mme Alphand, à Paris*, 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (2).

(Baquet.)

Mme Alphand fut attaquée d'une dartre au visage, en 1775 ; après trois ans de médicamens, la dartre se porta au nez, et y resta deux ans.

---

(1) *Détail des cures*, etc., à Buzancy, p. 31.

(2) *Supplément aux rapports*, etc., p. 41.

On lui fit prendre une tisane qui enleva cette dartre au bout de six semaines, mais qui lui fatigua tellement l'estomac, qu'elle ne pouvait plus rien digérer. Elle éprouvait des maux de tête continuels, un sifflement aigu dans l'oreille; de deux jours l'un, elle avait des coliques hépatiques, et ressentait une douleur au côté droit.

Elle vint au traitement le 8 mars. Pendant six semaines, ses maux de tête furent plus violens; elle eut également des retours plus forts de coliques; mais après ce temps, survinrent des évacuations qui emportèrent tous ses maux. Elle fut guérie au commencement de mai.

DARTRE au menton, toux sèche très-fréquente, faiblesse dans les jambes, *sur M. de Lauriston, âgé de* 10 *ans*, 1784, *à Paris, par M. d'Eslon, médecin* (1).

(Baquet.)

Depuis six semaines, il était survenu au fils de Mme la baronne de Lauriston, une dartre au menton; les remèdes qu'on lui donna l'irritèrent si fort, qu'il lui prit une toux sèche très-fréquente et une grande faiblesse dans les jambes, qui l'empêcha de faire ses exercices. Au bout de quelques jours de magnétisme les forces revinrent, la dartre diminua peu à peu, et après deux mois de traitement, il était parfaitement guéri, sans avoir pris aucune espèce de remède.

---

(1) *Supplément au rapport*, etc., p. 18.

DARTRE érysipélateuse, *sur M. Bougnols, âgé de 50 ans, à Lyon*, 1784, *par M. Orelut, médecin* (1).

(Baquet.)

« M. Bougnols, ancien agent de change, âgé d'environ 50 ans, affecté, depuis huit mois, d'une dartre érysipélateuse qui occupait une partie des lombes du côté gauche, avec douleur et inflammation, s'est présenté au traitement. Après l'avoir suivi avec assiduité pendant un mois, les symptômes ci-dessus ont disparu totalement; il en a été de même des taches blanches, vestiges d'anciennes éruptions qui annonçaient un vice dartreux, dont le principe a été radicalement détruit par l'influence du magnétisme. »

OrELUT, médecin.

DARTRES vives au visage, *sur M[lle] Hentzerline* (somnambule), *âgée de* 20 *ans, à Weissembourg*, 1786, *par M. le Blanc, médecin et chirurgien major* (2).

(Magnétisme immédiat.)

« La plupart des maladies de la peau annoncent presque toujours le vice des humeurs ou la suppression de quelqu'excrétion. Les dartres ne reconnaissent souvent point d'autre cause; de là la difficulté de leur traitement, et l'abus quelquefois si dangereux de l'application des topiques en pareil cas. Enlevez la

(1) *Détail des cures opérées à Lyon*, p. 16.

(2) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 120.

cause, et l'effet cesse; vérité d'évidence, mais si difficile à pratiquer en médecine, par notre peu de clairvoyance sur les causes dont les effets seuls nous frappent. Employons donc le moyen qui nous est offert pour mieux éclairer notre diagnostic, et assurer plus utilement notre marche dans l'art de guérir : l'observation suivante en fournit la preuve.

« Dans le courant de juin 1786, Mlle Hentzerline, âgée de 20 ans, voyageait en voiture, pendant la grande chaleur du jour; elle était dans un temps critique, et ses règles s'arrêtèrent. Le silence que les jeunes personnes gardent ordinairement sur ces espèces d'accidens, ne permit aucune précaution pour l'époque suivante, qui manqua absolument. Elle était pour lors au couvent de Saint-Avold, où elle voulait se faire religieuse. On s'aperçut bientôt du dérangement de sa santé, et on fit appeler le médecin de la maison, qui ordonna les remèdes d'usage, qui furent inutiles. La lèvre supérieure était déjà gonflée et rouge, une dartre vive ne tarda pas à paraître; elle s'étendit, et gagna les ailes du nez : on dirigea plusieurs remèdes contre cette nouvelle maladie dégoûtante, qui défigurait cette demoiselle. Les saignées, les bains de pieds ne firent rien; on en vint à des topiques répercussifs; l'extrait de Saturne et la pommade de Goulard ne furent pas oubliés; mais il survint des fluxions sur les yeux, et on les abandonna.

« Enfin, après six mois d'un traitement varié et sans effet, les parens de la jeune malade la rappelèrent à Weissembourg, et me consultèrent à la fin de no-

vembre avec M. Oulès, médecin connu, ancien chirurgien-major du régiment de Bavière, aujourd'hui Darmstadt. Peu de temps avant, un chirurgien fort instruit avait jugé la dartre cancéreuse. Je pensai que la maladie était d'autant mieux indiquée, que la malade, magnétisée pour la première fois à Stürtzelbronn, par un bénédictin qui fait beaucoup de bien dans son canton, était devenue aussitôt somnambule. Cette sensibilité me fit donc bien augurer du succès, et je ne tardai pas à procurer à cette demoiselle l'état de somnambulisme magnétique. Elle me dit en crise, que la suppression de ses règles avait causé les dartres sur une partie d'autant plus susceptible, que, pendant son enfance, sa lèvre supérieure avait toujours été rouge et gonflée, accident qui avait disparu avec les premières règles. Elle m'assura qu'elle guérirait en prenant des bains entiers, sans en fixer le nombre, me pria de continuer à la magnétiser, et annonça sa guérison pour le courant de février 1787.

« Dès le 10 décembre, les règles parurent un peu; les bains furent continués, et tous les jours le somnambulisme avait lieu; les séances étaient d'une heure jusqu'à une heure et demie, suivant les accidens étrangers, comme du bruit, qui déterminait toujours la malade à me demander à être réveillée, car elle ne pouvait d'elle-même ouvrir les yeux; elle avait beau les frotter, il fallait que je fisse plusieurs passes sur les paupières pour les rendre plus légères; elle ne parlait pas facilement; la fatigue et la sueur survenaient quand je multipliais des questions qui exi-

geaient des réponses. Elle ne répondait que sur son état, et ne connaissait pas celui des autres, pas même le mien; elle s'est ordonné plusieurs médecines, qui l'ont très-bien purgée. Elle était en rapport avec tous ceux avec qui elle vivait, et voyait tout ce qui se passait dans la chambre; mon fluide lui paraissait d'une couleur bleue mêlée d'étincelles; cependant, dans le même temps, une somnambule très-savante le comparait au crépuscule du lever de l'aurore. Les somnambules ne voient donc pas de la même manière; la même différence se trouve parmi les hommes éveillés. Elle n'assurait pas voir exclusivement par l'estomac, mais cette partie lui semblait la plus sensible aux impressions des objets; je la faisais promener et changer de place à mon gré, mais non pas sans fatigue; et à son réveil, elle perdait constamment le souvenir de ce qui lui était arrivé, ne pouvait me donner aucune explication de sa manière d'être; et toute question qui ne se rapportait pas exclusivement à sa santé lui déplaisait, la fatiguait; encore répugnait-elle aux répétitions. Les séances n'étaient donc intéressantes qu'autant qu'elles contribuaient à avancer sa guérison. Elle prédit ses règles pour le 14 janvier; elles parurent à cette époque, et furent abondantes, ce qui n'était pas arrivé depuis long-temps. Le bain adoucissait les humeurs, et le magnétisme donnait du ton aux vaisseaux; aussi l'un et l'autre furent-ils continués jusqu'au 10 février, troisième époque, qui avait été prédite comme les précédentes. Depuis quelque temps les dartres avaient commencé à se dessécher; la lèvre

n'était plus si grosse, et le nez était débouché. Alors, d'après l'ordonnance de la malade, je ne magnétisais que de deux jours l'un, ensuite deux, et une fois par semaine, et je cessai tout à fait à la quatrième époque des règles. Cependant les bains avaient été continués tous les matins; alors les dartres disparurent, la lèvre supérieure se réduisit à son volume ordinaire, et à peine la couleur naturelle de la peau était changée. Il faut remarquer que l'embonpoint de cette jeune demoiselle n'a pas diminué, malgré près de cent bains qu'elle a pris; l'appétit ne fut point dérangé; elle vivait seulement de régime. Cette observation ne fournit pas des détails bien variés, elle est simple, mais elle ne donne pas moins lieu à des réflexions utiles sur l'efficacité du magnétisme, sur les connaissances médicales des somnambules magnétiques, et l'analogie de leurs notions avec celles des meilleurs médecins, etc. »

LE BLANC, doct. méd. et chir.

A Weissembourg, le 6 avril 1787.

Certificat.

« Je soussigné, ancien chirurgien-major du régiment Royal-Hesse-Darmstadt, certifie que Mlle Charlotte Hentzerline, attaquée de suppression de règles suivie de dartres vives, qui occupaient toute la lèvre supérieure et l'intérieur du nez, pour laquelle j'ai été souvent consulté, a été magnétisée pendant près de trois mois par M. le Blanc, docteur en médecine, et chirurgien-major du régiment de la Fère, infanterie; que

je suis témoin qu'elle tombait en somnambulisme magnétique, dans lequel elle s'ordonnait les bains et le magnétisme pour tout remède, et que je sais que le retour constant et assuré des règles a été suivi de la guérison des dartres, qui ont entièrement disparu depuis trois mois. J'assure, en outre, qu'il y aurait autant de mauvaise foi que d'ingratitude à ne pas donner toute la gloire de cette cure aux bains, au magnétisme et au magnétiseur. En foi de quoi, et pour rendre hommage à la vérité, j'ai signé le présent. »

Signé Oulès.

A Weissembourg, le 23 mai 1787.

DARTREUSE (humeur), *sur Alexis Dupuis, âgé de 45 ans, à Buzancy,* 1784, *par M. de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Une humeur âcre répandue dans tout son corps faisait, depuis un an, so ffrir des maux affreux au nommé Alexis Dupuis; on était obligé *de le lier,* afin de l'empêcher de se déchirer avec ses ongles et de se mettre en sang. Il passait les nuits à crier, sans laisser goûter un moment de repos à sa femme et à ses enfans; ses yeux étaient rouges, enflammés, son teint d'une lividité affreuse.

Arrivé au traitement le 24 mai, il en partit guéri le 8 juin. Depuis huit jours il avait recouvré le sommeil; les yeux et le teint étaient dans l'état le plus satisfaisant.

---

(1) *Détail des cures de Buzancy,* p. 25.

Dartreuse (humeur) intérieure, attaques de nerfs, *sur Mlle **** (somnambule), *âgée de* 34 *ans, à Besançon,* 1786, *par M. Masson d'Autume, officier d'artillerie* (1).

Mlle ***, après avoir consulté différens médecins sur une humeur qui, depuis six mois, prenait issue par le nombril, après avoir tenté sans succès différens remèdes, et se voyant réduite à n'avoir plus d'espérance que dans un cautère au bras, étant d'ailleurs sujette à de fréquentes attaques de nerfs, vint au traitement de Besançon, le 18 février.

Elle fut mise en rapport avec une somnambule nommée *Thérèse,* qui trouva qu'elle avait une quantité d'humeurs âcres répandues dans le corps, et mêlées avec le sang, qui était appauvri, dénaturé, etc. Elle prescrivit à Mlle *** le régime qu'elle avait à suivre, les remèdes qu'elle avait à prendre, et lui annonça qu'elle serait somnambule dans un mois, si elle était magnétisée assidument, et que son somnambulisme serait retardé d'autant de jours qu'elle aurait manqué de fois à être magnétisée.

Le 9 mars, les remèdes commencèrent à faire leur effet. Thérèse dit que l'humeur amassée dans le boyau ombilical prenait son issue par le bas. Mlle *** s'assoupissait tous les jours davantage pendant qu'on la magnétisait. Enfin, le 19, elle devint somnambule; mais elle fut tirée de son sommeil par le bruit de

(1) *Recherches*, etc., de M. de Puységur, p. 161.

deux trompes qui sonnaient sous les fenêtres. Le 22, s'étant trouvée assez incommodée et souffrante pour ne point pouvoir sortir de chez elle, M. d'Autume s'y transporta avec Thérèse, qui, dès qu'elle fut en somnambulisme, dit que les douleurs que ressentait Mlle *** étaient causées par les humeurs qui se détachaient pour s'évacuer, tant par un dévoiement déjà commencé, que par la voie des règles, qu'elle aurait la nuit suivante. Du 23 mars au 6 avril, les sommeils furent courts et irréguliers.

Le 6 avril, Mlle *** commença l'usage d'un bouillon dépuratif composé par Thérèse, avec des écrevisses et une poignée de feuilles de petite sauge. Pendant tout ce mois, les sommeils augmentèrent sensiblement, et furent plus calmes et plus profonds.

Enfin, le 4 mai, pour la première fois, Mlle ***, pendant les sommeils du matin et de l'après-dînée, parla, but, et agit sans se ressouvenir de ce qui s'était passé.

Le 8, elle commença à pressentir son état; elle désigna l'heure à laquelle la fièvre la quitterait, et demanda les remèdes qui lui étaient nécessaires. M. d'Autume lui dit : Vous commencez donc à voir votre état? — Non, lui répondit-elle, je ne vois pas, mais je sens. Je ne peux vous décrire l'état où je me trouve; les expressions me manquent. Il me semble que je suis bien loin de l'endroit où vous m'avez endormie; mais je suis bien certaine que tout ce que je vous ai dit arrivera; je le sens là (en montrant le plexus-stomacal). Le lendemain, elle donna tous les détails possibles

sur ce qui lui arriverait jusqu'à sa guérison; elle annonça que, le 23, elle aurait une crise terrible et des convulsions dans toutes les parties du corps; que, le 24, elle cesserait de devenir somnambule; qu'elle continuerait toujours d'avoir les nerfs très-sensibles, et qu'elle ne voyait rien qui pût la guérir de cette susceptibilité; qu'il fallait qu'elle continuât à prendre le bouillon dépuratif jusqu'au 20 juin, afin d'être débarrassée entièrement de l'humeur qui la tourmentait depuis un an, en se portant successivement sur toutes les parties de son corps, etc. M. d'Autume lui ayant demandé le jour suivant ce qui lui serait arrivé si elle n'avait pas été magnétisée, elle répondit que, sans les remèdes que lui avait fait faire Thérèse, l'humeur serait tombée, au bout de dix-huit mois, sur la matrice, y aurait formé *cinq ulcères* qui seraient devenus incurables, et qu'elle serait morte peu de temps après, dans les tourmens les plus affreux.

Depuis ce moment jusqu'au 23, elle s'occupa des moyens de soulager les douleurs qu'elle aurait, et soumit ses avis aux lumières de son médecin, M. M***, qui suivait son traitement magnétique, et en qui elle avait beaucoup de confiance : celui-ci les approuva entièrement, ce qui la tranquillisa tout à fait. Elle recommanda plusieurs fois à M. d'Autume de ne pas s'effrayer de la crise qu'elle devait avoir le 23, disant qu'elle lui était nécessaire; qu'il fallait surtout qu'il ne perdît pas la tête, qu'elle souffrirait horriblement, etc. Enfin, le 23, vingt minutes après avoir été endormie, la crise commença par un

violent mal d'estomac, et fut suivie alternativement de spasmes, faiblesses, convulsions, délire, maux de cœur, envie de vomir, rire convulsif, toux convulsive, etc.; tout fut terminé à onze heures et demie précises. Mlle *** dîna ce jour-là comme à son ordinaire, et jouit d'un bien-être et d'une gaîté extrêmes.

A cinq heures et demie du soir, étant remise en somnambulisme, elle dit qu'elle craignait une inflammation de poitrine, et demanda à converser à ce sujet, le lendemain, avec son médecin.

Le 24, elle lui indiqua ce qu'il avait à faire, ajoutant qu'elle s'en rapportait entièrement à ses connaissances, et qu'elle le laissait maître d'appeler tel médecin qu'il jugerait à propos pour sa satisfaction particulière, et de prendre toutes les précautions jugées convenables, afin qu'un malheur ne fût point attribué au magnétisme, sans le secours duquel elle serait morte infailliblement dans dix-huit mois. Elle lui dit que l'effervescence de son sang était une suite de sa crise, et un effet des remèdes qui avaient purifié le sang, mais que, sans cette crise et ce remède, elle n'aurait pas guéri. Elle demanda à rester en somnambulisme jusqu'à huit heures du soir, parce qu'elle pourrait juger à six heures des effets bons ou mauvais qui devaient suivre cette effervescence.

Dans le reste de la journée, elle s'occupa beaucoup de son état de santé présent et futur, et prescrivit avec le plus grand détail divers remèdes, comme bains, petit-lait, purgatifs, lavemens, etc., et le ré-

gime qu'elle avait à suivre pour toute sa vie, avec beaucoup de discernement et la plus grande sagacité.

Enfin, après six heures, elle dit à M. d'Autume, à son médecin et autres témoins : « Mes amis, soyez tranquilles, tout ira bien; l'évènement sinistre que je craignais n'aura pas lieu; la révolution se fait en ce moment; elle se fait en bien, et se manifeste par une transpiration générale et abondante.... Je réponds de tout à présent, pourvu que je suive exactement tout ce que j'ai prescrit. »

Elle soupa comme elle avait dîné, en état de somnambulisme, et désira même y passer la nuit. Le lendemain 25, M. d'Autume se rendit chez elle à sept heures du matin; elle lui dit qu'elle s'était occupée toute la nuit à chercher un moyen qui pût la rendre encore somnambule pendant sa convalescence, mais que c'était impossible, ce qui lui faisait beaucoup de peine. Elle se mit au bain, et y resta cinq quarts d'heure, prescrivant tout ce qu'elle devait faire et prendre pour ce moment et pour les jours suivans. Elle fit écrire que sa convalescence serait longue, et même douloureuse, qu'elle demanderait les plus grands ménagemens; mais qu'en suivant les ordonnances prescrites, la guérison était certaine, et elle en fixa l'époque au 27 juin.

Elle passa toute cette journée comme la précédente, en somnambulisme; à dîner, elle dit à M. d'Autume qu'elle regardait le repas qu'elle faisait avec lui comme celui qu'on fait avec un véritable ami qui va partir pour un long voyage, et qu'on n'espère plus re-

voir. Elle lui fit les adieux les plus touchans, les larmes aux yeux, etc. Enfin, à cinq heures un quart, M. d'Autume la fit sortir de l'état magnétique où elle était depuis la veille à neuf heures un quart du matin.

Plusieurs des réponses de Mlle *** sont infiniment remarquables. Interrogée un jour sur l'effet des arbres dans le magnétisme, elle dit que rien n'était plus efficace pour hâter dans les malades l'état de somnambulisme, et que, pour elle, par exemple, en supposant qu'il lui fallût vingt-deux jours de magnétisme ordinaire pour devenir somnambule, neuf jours lui suffiraient, si elle était magnétisée sous un ou plusieurs arbres bien choisis et bien magnétisés. Elle conseilla de choisir les arbres les plus élevés, et applaudit à l'idée de Mesmer, qui veut qu'on préfère les arbres à bois dur, et dont les feuilles ou pointes sont le plus multipliées, et qu'on proportionne l'âge de l'arbre à celui du malade : les arbres les plus forts et dans toute leur vigueur convenant mieux au moyen âge, et les jeunes arbres à l'enfance, ainsi qu'à la vieillesse, qui retourne vers l'enfance.

Mlle *** observa avec exactitude le régime qu'elle s'était prescrit jusqu'au 28 juin. Elle souffrit, ainsi qu'elle l'avait annoncé, dans différentes parties du corps, notamment à la tête et à l'estomac, mais en même temps elle recouvra le sommeil et l'appétit, qui, depuis vingt ans, étaient très-imparfaits.

DÉGÉNÉRATION générale des organes de la transpiration, *sur ***, de Paris, par Mesmer* (1).

Mesmer rapporte cette cure sans entrer dans aucun détail; il dit seulement que la personne a été guérie sans faire usage de remèdes, et qu'elle lui a laissé une déclaration détaillée de son traitement.

DÉLIRE, suite d'une fièvre maligne, *sur M. Rhiom, à Nantes*, 1784, *par M. de Boissière, médecin* (2).

(Magnétisme immédiat.)

« Le 2 août, je fus appelé pour donner mes soins à M. Rhiom, négociant de Nantes, rue de la Casserie; je le trouvai dans cette espèce de délire qui tient autant de la folie que de l'imbécillité. Par les informations que je pris, je sus qu'il avait eu à Versailles, il y avait six semaines, une maladie que le médecin qui l'avait vu traitait de fièvre maligne; que cette maladie avait été traitée par les saignées, les purgations, les bains froids, l'irrigation d'eau froide sur la tête, et que tous ces secours n'ayant rien changé à l'état du malade, on l'avait ramené chez lui; il n'avait pas dormi depuis six semaines. Je le magnétisai vers les huit heures du matin; à neuf heures il s'endormit, et resta dans cet état paisiblement quatre heures; le soir, magnétisé encore, il dormit cinq heures pendant la nuit. Il a été magnétisé chez lui, régulièrement deux fois le

(1) *Mémoire*, etc., de Mesmer.

(2) *Précis des cures*, etc., à Nantes, p. 199.

jour, pendant sa maladie. Le 3, il dormit sept heures; le 4, il eut une crise de sueur abondante; le 5, une évacuation bilieuse, qui dura le 6 et le 7, avec une apparence d'un peu plus de tranquillité; le 8 et le 9, la diarrhée et la tranquillité furent moins considérables (depuis le premier jour, le sommeil s'est assez bien soutenu); le 10, la sueur reparut, et ainsi alternativement il a toujours éprouvé de la sueur ou de la diarrhée, et enfin, peu à peu, la raison est revenue, de manière que le malade vaque aux opérations de son commerce avec autant d'assiduité et d'intelligence qu'il l'ait jamais fait. Après deux mois de traitement isolé, il a recouvré la santé du corps et de l'esprit; il a été émétisé, et a pris quelques bains tièdes. »

Boissière, méd.

DENTS (douleurs de), *sur le nommé Jacob Brun, à Strasbourg*, 1786, *par M. de la Jomarière* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Jacob Brun s'étant fait arracher une dent, l'une fut prise pour l'autre, en sorte que le lendemain il fallut revenir à la dent malade; mais elle rompit sous le fer, et la racine resta engagée dans la mâchoire. Les douleurs qu'il avait ressenties ne firent qu'augmenter; et malgré tous les secours qu'il avait employés, il y avait un mois qu'il souffrait jour et nuit, sans avoir pu reprendre son travail.

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 160.

C'est dans cet état qu'il se présenta chez M. de la Jomarière. Il avait le visage bouffi des deux côtés, les yeux hors de la tête, et tous les muscles du visage contractés. Il fut magnétisé près d'une demi-heure, et sortit très-soulagé.

Le lendemain, il dit à son magnétiseur qu'il avait dormi la nuit, et qu'il avait craché une grande quantité d'eau. M. de la Jomarière continua à le magnétiser cinq ou six jours de suite : au bout de ce temps, l'enflure avait tout à fait disparu, les yeux s'étaient replacés, et il cessa le traitement, étant dans l'état de tranquillité le plus complet.

DENTS (maux de), de poitrine, faiblesse d'estomac, *sur le nommé Louis Quentin* (somnambule), *âgé de* 23 *ans, à Buzancy*, 1785, *par M. de Puységur* (1).

Cet homme vint trouver M. de Puységur le 3 mai, pour le prier de lui faire passer un mal de dents dont il souffrait depuis trois semaines. Il ne dit point qu'il eût d'autres incommodités, de sorte que M. de Puységur ne s'occupa qu'à magnétiser sa tête et ses dents; mais au bout de cinq minutes, Quentin pâlit, et lui dit de le laisser tranquille, parce qu'il lui occasionnait des maux de cœur, des faiblesses et des *picotemens dans les membres*. M. de Puységur, se doutant bien qu'il fallait qu'il eût autre chose qu'un mal de dents pour ressentir de pareils effets, l'engagea

(1) *Mémoires*, etc., de M. de Puységur, 2e partie, p. 68.

à se laisser magnétiser; mais comme il ne souffrait plus des dents, il refusa. Peu à peu, les maux de cœur et les étourdissemens diminuèrent, et lorsqu'ils furent totalement dissipés, le mal de dents revint avec une violence extrême. Il se laissa alors magnétiser de nouveau. M. de Puységur ne s'en tint pas alors à la tête, il lui posa une de ses mains sur la poitrine, en la descendant graduellement jusque sur le ventre; peu à peu la rage des dents disparut, et les maux de cœur, etc., revinrent de nouveau. Il disait encore de le laisser : M. de Puységur ne l'écouta plus, et le magnétisa de toute sa force pendant une demi-heure. Il eut des spasmes; il s'endormait, mais se réveillait promptement, etc. Enfin, sur les six heures du soir, magnétisé de nouveau, après un quart d'heure de souffrances, il devint somnambule, mais il était en délire. Quand on le calmait, il reprenait sa raison; mais ses souffrances la lui faisaient perdre bientôt. Au bout d'une demi-heure il devint plus tranquille, et put enfin rendre compte de son état. Il avait, dit-il, une crasse de poussière sur l'estomac (il était cribleur de bled de son état), mêlée avec de la bile; les maux de cœur (soulèvemens d'estomac) venaient du besoin qu'il avait de rendre tout cela. Il s'ordonna un vomitif pour le lendemain, et assura qu'il lui ferait d'autant plus d'effet qu'il sentait déjà les humeurs qui se détachaient dans son estomac. C'est, disait-il, comme un pot qui bout là-dedans, et ça me travaille des pieds jusqu'à la tête. Vers les neuf heures du soir, quoiqu'il fût d'une faiblesse extrême, M. de Puységur le recon-

duisit chez lui en état de somnambulisme, et le fit coucher, souffrant toujours et se plaignant beaucoup. Cependant, il fut obligé de le réveiller, parce que l'état de somnambulisme l'affaiblissait trop. Il fut fort étonné de se trouver couché, et ne put croire ce qu'on lui racontait de ce qui s'était passé. (Louis Quentin était un des *esprits forts* de son village.) Il passa la nuit fort tranquillement. Le lendemain matin, à onze heures, M. de Puységur le mit en somnambulisme, sans lui faire éprouver les souffrances de la veille. Il dit que le vomitif n'avait fait que dégager les premières voies, qu'il lui en fallait un autre pour le jour suivant. Après cela, il parla du métier qu'il faisait, et dit que comme il passait toute la journée dans la poussière, en avalait et en respirait continuellement, cela formait des embarras dans sa poitrine et des crasses sur son estomac; qu'il avait des maux de cœur (soulèvemens d'estomac) perpétuels, et que, pour se bien porter, il serait obligé de prendre un vomitif tous les quinze jours, ce qui était impossible, etc...... M. de Puységur lui conseilla d'abandonner son état; il le promit.

Le lendemain, le grain d'émétique qu'il s'était ordonné lui fit rendre une quantité énorme de bile verte et noirâtre. Le soir, il fut très-faible; mais le jour suivant il se réveilla sans mal au cœur, ce qui ne lui était pas arrivé depuis long-temps. Le samedi soir, ayant été goûter avec d'autres ouvriers, il mangea trop, et eut une espèce d'indigestion. Malgré cela, il eut l'imprudence de prendre le lendemain une mé-

decine qu'il s'était ordonnée, et se trouva fort indisposé. On fut obligé, le lendemain matin, d'aller chercher un des aides-magnétiseurs de M. de Puységur, qui le remit en somnambulisme. On lui fit alors exécuter sa prescription, et le jour suivant il fut guéri.

Dents (maux de), *sur Marie-Anne Leibenguth* (somnambule), *âgée de 24 ans, à Strasbourg*, 1786, *par M. Gombaut* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Depuis plus de six semaines, cette femme souffrait d'une rage de dents, au point de n'avoir pas un moment de repos ni jour ni nuit. M. Gombaut la magnétisa avec une carafe (c'est-à-dire en se servant d'une carafe en guise de conducteur). Au bout de dix minutes elle tomba en somnambulisme, et fut soulagée sur le champ. Interrogée si elle aurait besoin d'être encore magnétisée, elle répondit qu'il fallait qu'elle le fût le lendemain à la même heure. Son mal la reprit dans la nuit; mais le lendemain, à l'heure indiquée, M. Gombaut la magnétisa; et après une séance d'une heure, elle fut totalement délivrée de ses douleurs.

Dents (maux de), *sur le nommé Fleppinger, âgé de 40 ans, à Strasbourg*, 1786, *par M. Demougé* (2).

(Magnétisme immédiat.)

Ce paysan se présenta, le 7 octobre 1786, chez

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 83.
(2) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 247.

M. Demougé, conseiller au grand sénat, pour se faire guérir d'un mal de dents dont il souffrait extrêmement depuis quatre mois. Après avoir employé plusieurs remèdes inutilement, M. Demougé se mit à le magnétiser ; mais à peine eut-il commencé, que le pauvre paysan crut qu'on voulait l'ensorceler. M. Demougé eut toutes les peines du monde à lui faire entendre raison ; il se soumit à la fin, et au bout d'un quart d'heure il se fit tout à coup un craquement dans la mâchoire inférieure du côté gauche, où il ne souffrait pas, et quelques minutes après il sortit d'une dent creuse qu'il avait du côté droit trois ou quatre bouchées d'un sang noir et corrompu. M. Demougé le renvoya, après avoir achevé de le magnétiser, mais il souffrait encore. Le 9 mai 1787, cet homme vint le voir et le remercier de l'avoir guéri ; il lui dit qu'il n'avait plus souffert depuis le lendemain de l'opération.

DÉPÉRISSEMENT total des jambes, *sur la nommée Anne-Marie Wehrle, âgée de* 51 *ans, à Oberherckheim, près Colmar,* 1785, *par M. le baron de Klinglin d'Esser* (1).

M. de la Sablière, curé d'Oberherckheim, pénétré d'admiration pour cette cure étonnante, en a donné lui-même le certificat. Il atteste que ladite Anne-Marie Wehrle avait, depuis près d'un an, les jambes dans un état de dépérissement total ; qu'elles n'avaient

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 1.

plus que la peau collée sur les os; que la malade y ressentait souvent des douleurs très-aiguës; qu'elle était enfin hors d'état de travailler, et que ce n'était qu'à l'aide de béquilles qu'elle pouvait à peine se traîner jusqu'à l'église. Ce ne fut qu'à sa recommandation que M. le baron de Klinglin entreprit le traitement de cette pauvre femme, dont il regardait lui-même la guérison comme désespérée. Au bout de quinze jours elle fut guérie, jeta ses béquilles, reprit de l'embonpoint, et se mit à travailler comme ci-devant à la culture de son champ.

Attesté par M. Sanner, chirurgien.

DÉPOT dans la tête, *sur un enfant de six mois, à Paris*, 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Les médecins regardaient cet enfant comme perdu, lorsqu'on l'apporta au traitement. Il avait les yeux tournés, le teint livide; la respiration, manquant de temps en temps, s'échappait comme par soubresauts, etc.

Il fut magnétisé pendant cinq quarts-d'heure; les yeux se replacèrent dans leur état naturel, et la respiration devint plus facile. Vers les cinq heures du soir, magnétisé de nouveau sur le front, à la racine du nez, un dépôt qu'il avait dans la tête sortit par le nez, et il fut sauvé, après cinq ou six séances.

---

(1) *Supplément aux rapports*, etc., p. 19.

DÉPÔT de sang dans la tête, et suites d'une chute, *sur Victor Race* (somnambule), *âgé de 24 ans, à Paris*, 1785, *par M. de Puységur* (1).

(Magnetisme immédiat.)

Victor, ayant eu occasion d'aller à Paris pour y conduire un de ses frères, alla voir M. de Puységur, et lui apprit que huit à dix jours avant son départ de Buzancy, il avait fait une chute violente ; que depuis ce temps il souffrait considérablement de la tête, et que tous les soirs il se sentait des mouvemens de fièvre.

Dès le même jour, 21 janvier, M. de Puységur le mit en somnambulisme, mais la fatigue du voyage l'empêcha de voir son mal. Le lendemain, il se prescrivit une saignée au bras gauche ; elle fut faite le 25. Il dit le même soir que le reste de son mal de tête se dissiperait dans la nuit du 26 au 27, par un écoulement d'eau et de sang ; qu'il sortirait par la bouche, ce qui eut lieu. Le 27 au matin, M. de Puységur le croyait guéri ; mais pour s'en assurer, il le mit en somnambulisme. Victor lui dit alors qu'il restait encore dans la tête du sang, qui sortirait par le nez le 29. Le même soir, se trouvant à souper chez Mme de Montesson, et la conversation s'étant portée sur le magnétisme et les phénomènes qui l'accompagnent, elle lui demanda de les lui faire voir. M. de Puységur, sur-le-champ, va chercher Victor, le lui amène en somnambulisme, et depuis onze heures du soir

(1) *Mémoires*, etc., p. 223.

jusqu'à une heure du matin, il lui montra, et lui fit exécuter à elle-même, en la mettant en rapport avec le malade, toutes les expériences dont il l'avait entretenue. Plusieurs autres dames eurent la même satisfaction. Il semble que rien ne pouvait plus s'opposer à la conviction de toute la société; mais M. le marquis de Valence ayant voulu répéter les mêmes expériences, et n'y ayant apporté que doute et incertitude, il ne réussit pas. C'en fut assez pour faire oublier tout ce dont on venait d'être témoin. Cependant, comme on avait interrogé Victor sur l'époque de sa guérison, et qu'il avait répondu qu'elle s'opérerait le surlendemain, M. de Puységur crut qu'en rendant la société témoin de ce fait, il pourrait enfin la convaincre de la vérité. Il écrivit à cet effet à Mme de Montesson, le lendemain 28, que Victor avait assuré que le jour suivant, entre *midi* et une *heure*, sa guérison aurait lieu; qu'il saignerait du nez, de *la narine droite seulement;* qu'aussitôt cet écoulement fini, il cracherait encore un peu de sang et d'eau; que si elle désirait être témoin de ce fait, il lui mènerait le lendemain son malade. Elle accepta.

A onze heures et demie, M. de Puységur était au rendez-vous. Dès que Victor est arrivé, il le met en somnambulisme, et lui fait répéter qu'à midi et demi le saignement de nez aura lieu. Néanmoins le froid le plus glacial était dans tous les maintiens. M. de Puységur, pour leur prouver sa bonne foi, demande qu'on fasse visiter son malade par un chirurgien. La visite a lieu. Celui-ci, M. Bertholet, membre de l'Académie

des sciences, dit d'abord qu'il apercevait de la *pommade*, dans le nez; un moment après il en tire un peu de mucus, qu'il dit être *un corps graisseux*, etc.

A midi et demi, enfin, Victor annonce que le sang va sortir; on apporte une assiette, et après de très-légers efforts, le sang sort par la narine indiquée. Alors on dit que le sang est d'une *singulière nature;* qu'il est bien pur pour *être d'un abcès.* Le chirurgien appuie cette opinion.

Après le saignement de nez, les crachats mêlés de sang arrivent en petite quantité, comme le malade l'avait annoncé, et la prédiction a son plein effet. De midi et demi à une heure tout s'était terminé.

Il semblerait qu'après un tel fait, il n'y avait plus qu'à chercher la cause qui l'avait produit, et que sa réalité était bien constatée. Point du tout. M. de Puységur voit régner la même méfiance; on met l'éloignement le plus grand à le questionner. Peu à peu le salon se vide, la maîtresse de la maison, occupée en apparence d'un dessin, jetait à peine les yeux sur lui. Il se disposait enfin à se retirer, lorsqu'elle lui dit que Victor, qui était toujours en somnambulisme, lui avait demandé un entretien secret.

M. de Puységur se retira dans une autre chambre. M. de Valence, qui avait si peu réussi dans les expériences de curiosité de l'avant-veille, lui demanda aussi un entretien secret avec le malade. Il y consentit volontiers; et quand ces deux conversations furent terminées, il réveilla Victor, et sortit sans que personne eût pour ainsi dire l'air de s'en apercevoir.

Quoi qu'il en soit, Victor était guéri, et c'était le principal. M. de Puységur ne le revit pas de la journée. Le lendemain dimanche, lui ayant donné la permission de courir dans Paris, il ne le revit pas non plus; il devait partir le lundi. M. de Puységur le demanda inutilement toute la matinée, pour lui donner ses lettres; ses gens lui dirent qu'on ne l'avait pas vu depuis la veille; il en était fort inquiet. Enfin, à quatre heures après midi, il le retrouve, en rentrant, abattu, pouvant à peine parler, et tremblant de tous ses membres. Il le questionne, et n'en pouvant rien obtenir de satisfaisant, il le croit ivre; mais Victor l'assure qu'il n'a pas bu; que son état est affreux, et que depuis le matin il souffre horriblement de tout son corps.

M. de Puységur l'amène dans une chambre particulière, et le magnétise. Dès qu'il est en somnambulisme, Victor lui apprend que depuis le matin dix heures, tous ses sens étaient dans un mouvement violent; que s'il n'a pas pitié de lui, il ne peut revenir de l'état où il est; qu'il n'a plus sa tête; qu'enfin, depuis le matin, il avait couru tout Paris comme un fou, en pleurant et se désespérant. « Quelle est la cause de cet état? — C'est vous en partie; que ne me mettiez-vous dans la situation où je suis, en sortant de chez Mme de Montesson? je vous aurais tout conté, et vous m'auriez évité tout ce que je souffre à présent. » M. de Puységur, par discrétion, ne s'était pas informé de ce qui s'était passé dans les entretiens qu'on lui avait demandés avec Victor. Il apprit alors

qu'on l'avait soupçonné de *mentir;* de s'être fait *saigner* exprès du nez; qu'on avait voulu lui faire ouvrir les yeux; qu'on avait employé pour cela toutes sortes de moyens; qu'il avait eu beau assurer que dans l'état où il était (en somnambulisme) *il ne pouvait mentir*, que rien n'était plus vrai que son cœur et ses paroles, on n'en avait rien cru, et qu'on l'avait quitté en lui disant qu'il était bien malin, etc., etc.; qu'enfin tout le tourment qu'on lui avait fait essuyer était la *seule cause* de l'état où il était.

M. de Puységur fut d'autant plus affecté de ce récit, que Victor n'entrevoyait ni moyen de soulagement ni terme de souffrance. Il voulut le faire coucher; mais dès qu'il fut dans son lit, il dit que cette position était pénible, et qu'il aimerait mieux passer la nuit sur un fauteuil, dans la chambre de M. de Puységur; qu'il souffrirait moins qu'éloigné de lui.

Le lendemain, 1er février, il lui dit qu'il n'avait pas reposé de la nuit; qu'il s'était plusieurs fois promené dans la chambre; que ses sens cependant n'étaient pas si troublés que la veille. M. de Puységur lui demanda s'il voulait ouvrir les yeux. Il refusa, disant que cela lui occasionnerait un tremblement universel; que ce qui pouvait lui être le plus favorable était de rester toujours en somnambulisme. Le nom des personnes qui l'avaient tourmenté lui revenait sans cesse, et il se désolait d'avoir été entre leurs mains.

A dix heures, M. de Puységur lui ouvrit les yeux. A l'instant il fut saisi d'un tremblement si fort, que voulant prendre un verre d'eau, il le répandit sans

pouvoir l'approcher de ses lèvres. M. de Puységur le remit de suite en somnambulisme, et peu à peu son corps reprit son assiette ordinaire. Victor lui dit ensuite de ne pas l'éveiller avant le lendemain matin. Dans le courant de la journée, il pressentit sa guérison. « Dans quatre jours, dit-il à M. de Puységur, *si je ne sors pas de votre chambre*, je serai guéri. Cela m'avance beaucoup de rester dans l'état où je suis. » Il passa la nuit de même que la précédente, sur un fauteuil, sans vouloir se coucher.

Le 2, il dit qu'il ne fallait le tenir éveillé qu'une demi-heure; qu'aussitôt qu'il ouvrirait les yeux, il verrait tout tourner autour de lui, et que quand cet effet singulier cesserait, les tremblemens lui prendraient. A dix heures et demie, M. de Puységur l'éveilla; ce qu'il avait annoncé arriva; dès qu'il fut remis en somnambulisme, il demanda, comme la veille, qu'on le laissât jusqu'au lendemain dans cet état. Dans le courant de la journée, il dit que sa guérison s'avançait beaucoup, et qu'une nuit passée dans la chambre de M. de Puységur mettrait fin à sa maladie.

Il avait eu la fièvre la veille, et il annonça qu'il l'aurait encore très-forte à trois heures après midi, ce qui eut lieu.

Dans une autre conversation, il dit à M. de Puységur que l'accident qui venait d'arriver avait avancé en lui une maladie qu'il n'aurait eue que l'automne suivant. « Jusque là, ajouta-t-il, quoique je me fusse bien porté, j'aurais toujours été sujet à tomber en somnambulisme; au lieu qu'à présent je pourrai faire

la chaîne avec vos malades, aller à l'arbre; enfin, ni vous, monsieur, ni d'autres, n'aurez le pouvoir de m'endormir. » En rentrant le soir à minuit, M. de Puységur trouva Victor éveillé. Un de ses gens lui dit qu'il y avait un quart d'heure qu'il s'était réveillé tout seul. Il voyait tout tourner comme le matin; et un moment après les tremblemens lui reprirent, ce qui obligea M. de Puységur à le mettre en somnambulisme. Il dit alors que ce qui venait de lui arriver était l'indice de sa guérison. Il se réveilla encore une fois à une heure et demie avec les mêmes symptômes que ci-dessus, après quoi M. de Puységur le rendormit, et le fit coucher. Il dormit fort bien toute la nuit.

Le lendemain il était fort gai, et dit qu'une heure après midi il serait guéri. Cependant, réveillé à dix heures, il éprouva les mêmes effets que les autres jours. Seulement, M. de Puységur eut plus de peine à l'endormir cette fois. Toute la matinée il fut d'une gaîté singulière; il comptait les heures et les instans; peu à peu ses relations s'étendaient, et il entendait déjà le bruit de la rue.

Enfin, à une heure moins quelques minutes, il s'éveille; prompt comme l'éclair, il s'élance de son fauteuil, et ne fait qu'un saut à la fenêtre. Le plus grand étonnement succède ensuite à son transport; et s'approchant d'une glace, il demeure stupéfait de la longueur de sa barbe. M. de Puységur lui demande s'il ne se rappelle pas de ce qui lui est arrivé. Il répond que non, qu'il ne se souvient que d'être sorti lundi, à dix heures du matin, d'un cabaret, et qu'il

ne sait comment ni qui l'a ramené à la maison, etc.

Nous croyons pouvoir nous dispenser de réflexions au sujet de ce traitement. Nous l'avons donné dans le plus grand détail, afin de montrer avec quelle circonspection on doit conduire les somnambules, et avec quelle réserve on doit les soumettre aux épreuves des incrédules. C'est la plus forte leçon qu'un magnétiseur ait encore reçue. Puisse-t-elle en épargner à d'autres, qui n'auraient peut-être pas la bonheur de s'en tirer comme M. de Puységur!

DÉPÔT dans la tête, *sur Mlle Brunelière* (somnambule), *à Nantes*, 1817 (1).

(Magnétisme immédiat.)

Mlle Brunelière se plaignait depuis *vingt ans* de douleurs de tête, que plusieurs médecins attribuaient à un abcès : elle devint somnambule le premier jour qu'elle fut magnétisée, et dit que dans trois jours elle rendrait par le nez un dépôt qu'elle avait dans la tête. Sa prévision s'accomplit exactement, et depuis ce temps elle jouit d'une bonne santé.

Elle demeure à Nantes, rue Richebourg.

DÉPÔT au sein, *sur la nommée Rose Leleux, âgée de* 21 *ans, à Buzancy*, 1784, *par M. de Puységur* (2).

(Arbre magnétisé.)

A la suite de couches, la nommée *Rose Leleux* eut un dépôt au sein, et en fut assez malade pour être

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 17, p. 135.
(2) *Détail des cures*, etc., à Buzancy, p. 29.

refusée à l'Hôtel-Dieu de Soissons, comme étant incurable. Elle arriva au traitement de M. de Puységur le 30 mai. Au bout de huit jours, son sein avait percé en huit endroits, et le 12 juin elle partit, n'ayant plus ni douleurs, ni enflures, étant tout à fait guérie.

DÉPÔT de sang au-dessous du sein gauche, et dans le gosier, *sur Mme **** (somnambule), *à Paris*, 1816, *par M. M**** (1).

A la suite d'une suppression, il survint à Mme ***, déjà somnambule depuis quelque temps, un dépôt de sang au-dessous du sein gauche : après quelques jours d'enflure, la fluctuation était sensiblement manifestée par la pression.

La malade dit qu'il fallait lui faire l'opération pour éviter les suites auxquelles elle était exposée. On lui proposa un chirurgien habile, elle le refusa ; et lorsqu'elle jugea que l'opération pouvait être faite, elle désigna l'opérateur. C'était elle-même. Son magnétiseur et les deux dames qui assistaient aux séances lui firent vainement toutes sortes de représentations sur le danger de manier les instrumens qu'elle demandait. Tout fut inutile. « Il suffit, leur dit-elle, de ne pas me prévenir. Ce soir, pendant mon somnambulisme, mettez près de moi rasoirs, canif, ciseaux, linges, bandes, cuvettes et de l'eau. » Au moment de faire l'ouverture de ce dépôt, elle vit la crainte et la sensibilité de ses amies et de son magnétiseur, effrayés par un sembla-

---

(1) *Annales du magnétisme*, n° 35, p. 194.

ble appareil. Elle les renvoya, en disant que leur peur ne pouvait que la troubler, et qu'elle sonnerait quand tout serait terminé. Cela ne fut pas long. En rentrant, ils trouvèrent Mme *** satisfaite. Elle leur expliqua avec quelle adresse elle avait fait une incision cruciale de deux pouces, distinguant bien où les instrumens ne devaient pas toucher. L'évacuation du dépôt fut complète, et quelques pansemens achevèrent sa guérison.

Cette somnambule avait cela de remarquable, que, lorsqu'elle était endormie, elle ne pouvait pas toucher le *fer;* elle ne gardait pas sur elle *une seule épingle*. Généralement les métaux lui faisaient mal (1). Pour qu'elle pût se faire l'opération dont nous venons de parler, on fut obligé de garnir de linge les instrumens dont elle devait se servir.

M. de Velye, qui rapporte ce fait, dit que cette dame avait les nerfs très-délicats. Son extrême susceptibilité l'exposait aux suppressions, et à tous les accidens qui en sont les suites, particulièrement à des engorgemens aux amygdales. A la suite d'un de ces dérangemens, il lui survint un dépôt dans la gorge. Les douleurs augmentaient avec une intensité alarmante, et nécessitaient, dit la malade, une opération pour éviter la purulence et les accidens les plus graves. On lui proposa le chirur-

---

(1) On trouve un exemple très-remarquable d'aversion pour les métaux dans l'histoire de la guérison de Julie, par M. le baron de Strombeck.

gien dont on lui avait déjà parlé, en lui disant qu'elle pourrait, en somnambulisme, indiquer la manière d'opérer. Elle refusa, n'ayant de confiance qu'en elle-même. La nuit suivante, l'opération fut faite. A sa demande, on avait placé près d'elle une fourchette d'argent, dont les pointes avaient été soigneusement enveloppées de toile, pour éviter le contact du métal avec sa main. Elle avait introduit le manche dans le gossier, et par une pression suffisante, elle fit crever le dépôt. On trouva le matin le sang dans sa cuvette.

Quoique M. de Velye n'ait pas expliqué si elle était en somnambulisme ou non, la lecture attentive de cette cure ne laisse aucun doute sur ce point.

Voyez, au sujet de cette somnambule fort remarquable, l'article DISLOCATION DE L'AVANT-BRAS.

DÉPÔT dans l'estomac, suite d'un effort, *sur la nommée* *** (somnambule), *à Juzancourt, près Reims,* 1785, *par M. de Villers, chef de brigade du régiment de Metz, artillerie* (1).

La personne qui fait le sujet de cette observation était malade depuis deux ans, et avait fait en vain tous les remèdes qui lui avaient été indiqués. Heureusement pour elle, elle se trouvait placée chez M. de Villers, qui, touché de son état, la magnétisa, et eut le bonheur de la rendre somnambule et celui de la guérir. Tout ce qu'elle annonçait dans son sommeil s'est toujours parfaitement vérifié.

---

(1) *Du magnétisme animal*, etc., par M. de Puységur, p. 295.

Dépôt de sang et maux de tête, *sur Mlle Bena, âgée de 28 ans* (somnambule), *à Strasbourg*, 1785, *par M. Mouillesaux* (1).

(Baquet.)

Mlle Bena souffrait depuis deux ans d'une douleur au côté gauche, dont elle ignorait la cause. Elle avait aussi presque tous les jours mal à la tête. Rebutée de faire des remèdes qui ne l'avaient point encore soulagée, elle pria M. Mouillesaux de la magnétiser. Au bout d'un mois de traitement elle devint somnambule, et dit que son mal de côté venait d'un dépôt de sang extravasé, lequel provenait d'un effort qu'elle avait fait deux ans et demi auparavant en soulevant un fardeau. Dans la troisième séance, elle assura que le magnétisme seul pouvait la guérir, et qu'elle serait rétablie dans un mois sans autre remède; ce qui eut lieu comme elle l'avait annoncé. Plusieurs de ses crises ont été très-douloureuses, et ont pu servir à l'instruction des assistans. D'après le détail que donne M. Mouillesaux, cette somnambule paraît avoir été d'une sensibilité et d'une mobilité extraordinaires. Après sa guérison, elle continua à être somnambule, et fut même *plus lucide* que pendant sa maladie.

Dépôts, suites d'une gale rentrée, *sur le sieur Petit* (somnambule), *âgé de 26 ans, à Paris*, 1818, *par M. Jules Dupotet, étudiant en médecine* (2).

Il faut espérer que M. Dupotet se déterminera à

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 88.
(2) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 22, p. 1.

publier les détails de cette belle cure. Il nous apprend seulement, en tête des observations sur le magnétisme et le somnambulisme (écrites sous la dictée du sieur Petit en somnambulisme), que cet homme a été guéri de cinq dépôts, suites d'une gale rentrée depuis dix-huit mois.

Ayant eu le plaisir de rencontrer M. Dupotet à la Société du magnétisme, nous avons reçu de lui quelques détails sur cette guérison remarquable. Le traitement n'a duré qu'une quinzaine de jours.

DÉPÔTS dans le côté, suite d'une contusion, *sur le sieur Dubois Maillard, âgé de* 30 *ans, à Nantes,* 1818, *par M. Segretier* (1).

(Arbre magnétisé et magnétisme immédiat.)

Cet homme, marin de profession, fit naufrage sur les côtes d'Afrique, et fut battu par les vagues de la mer pendant plusieurs heures. Une maladie de six mois en fut la suite. Il revenait en France à peine convalescent, et déjà attaqué d'une toux continuelle, lorsqu'il reçut sur le côté droit, par la chute d'une poulie dans une manœuvre, un coup si violent, qu'il en tomba évanoui, et qu'il vomit beaucoup de sang. Faute de chirurgien, il ne fut pas saigné, et n'eut que de l'eau pour tout remède le reste de la traversée. Arrivé dans son pays (Vertoul, près de Nantes), il allait en empirant de jour en jour, lorsque sa femme et sa mère l'amenèrent en bateau chez M. Segretier, qui

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 21, p. 214.

s'était déjà refusé plusieurs fois à le recevoir, le croyant perdu sans ressource. Sa physionomie, son teint, la puanteur de son haleine, une toux perpétuelle, accompagnée d'un sifflement prolongé, ne servaient que trop à le confirmer dans cette idée. Il le fit mettre à un de ses arbres magnétisés, l'attacha avec les cordes, dont il lui mit une partie en forme de topique sur le côté où il avait reçu le coup, et, à pointe de bras, détournant la tête, il le magnétisa environ une heure et demie à trois ou quatre intervalles différens; l'action se porta tout de suite à l'endroit affecté, et y réveilla les douleurs au point de faire suer le malade. Ses moindres expectorations infectaient. Dans l'impossibilité de le faire venir souvent au traitement, vu sa faiblesse, la distance des lieux, et le mauvais effet de sa présence sur les autres malades, M. Segretier lui donna une bouteille magnétisée, armée d'un fer en pointe et d'une corde. Il l'engagea à prendre tous les jours une cuillerée de jus de cresson dans deux cuillerées de sirop d'Althéa, le matin, à jeun, etc., et à revenir au bout de huit jours s'il en avait la force.

Cette bouteille lui procura un bon sommeil, et le surlendemain il vomit une cuvette de pus et de sang caillé. Il se trouva beaucoup soulagé : ce mieux se soutint toute la semaine, en sorte qu'il put venir au rendez-vous. Le changement de sa santé était déjà si remarquable, que M. Segretier en conçut l'espoir d'une guérison plus prompte et plus complète qu'il ne l'avait pensé. En effet, bientôt Dubois put se rendre tous les jours au baquet. Il continua à cracher du

pus, jusqu'à ce que tout le dépôt fût expulsé, et trois bains terminèrent, au bout de deux mois, cette cure inespérée. Depuis, ce pauvre homme a repris de l'embonpoint, des forces; il a recommencé à travailler, et après les vendanges il est venu remercier son magnétiseur de l'avoir rendu à la vie et à sa famille.

DÉPÔT dans le côté, suite d'une contusion, *sur Victor Race* (somnambule), *âgé de* 58 *ans, à Buzancy,* 1818, *par M. de Puységur* (1).

(Magnétisme immédiat.)

M. de Puységur venait d'arriver à Buzancy (le 11 avril 1818). Le soir même de son arrivée, on lui dit que Victor était malade à toute extrémité; que depuis huit jours il ne pouvait rien prendre sans le vomir aussitôt, et que M. le curé devait lui apporter l'extrême-onction, etc. On ajouta que ce pauvre homme avait sans cesse parlé de M. de Puységur, depuis qu'il était malade; qu'il aurait bien désiré le voir; et que le matin encore il avait demandé quand il arriverait. M. de Puységur, touché de compassion, voulait à l'instant même aller lui porter des secours; mais les détails de plus en plus alarmans qu'on lui donnait sur le malade, le lui firent juger sans ressources. Le cœur bien triste, il laisse tout le monde, et se retire dans sa chambre. Mais c'est vainement qu'il cherche à se distraire; l'idée de cet homme mourant et pensant à lui obsède toutes ses pensées.

---

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 11, p. 136.

Ne pouvant enfin se résoudre à abandonner celui qui, le premier, lui avait offert les intéressans phénomènes du somnambulisme, et révélé la puissance de la volonté, il se détermina à lui donner tous ses soins. Dès qu'il eut pris cette résolution, ses sens se calmèrent, et il s'endormit tranquillement. Qui le croirait? le malade ressentit l'influence de cette volonté bienveillante !....

Le lendemain 12, dès sept heures du matin, M. de Puységur descend au village, et se rend chez Victor, dans la même chaumière où il avait été le magnétiser pour la première fois, il y avait *trente-quatre ans.* Du plus loin que celui-ci l'aperçoit, il lui sourit : « Que j'ai de joie... de vous voir, lui dit-il d'une voix faible; j'avais bien peur que.... me sachant si mal..... vous ne vinssiez pas. » La pâleur de son visage avait causé d'abord à M. de Puységur une sorte d'effroi qu'il lui fallait surmonter. Sans lui laisser le temps de s'attendrir, ni sans lui répondre, il s'approche : « Donne-moi ton bras, Victor, que je voie si tu as de la fièvre. » Et aussitôt, pendant que le malade, les yeux fixés sur lui, attendait qu'il lui parlât, il le magnétise d'intention. En moins de deux minutes, Victor éprouve un petit tressaillement, puis une légère secousse nerveuse, et enfin ses yeux se ferment, et sa tête se penche doucement sur son oreiller. La première pensée de M. de Puységur fut que Victor était sauvé; mais ensuite, le voyant si faible, il craignit que ce qu'il éprouvait ne fût qu'un spasme. Celui-ci, s'apercevant des craintes de son magnétiseur, lui

prend la main avec laquelle il lui tâtait le pouls, et la pose sur son ventre. « Est-ce là le siége de ton mal? — Oui. — Et quel est-il? — Un dépôt. — Au foie? — Non, mais dans le côté. — Te fais-je du bien? — Beaucoup; *mais faut me retirer de comme çà,* c'est trop fort. — Comment te trouveras-tu aujourd'hui? — Je ne vomirai plus.... Ouvrez-moi les yeux, et revenez tantôt. »

Vers les quatre heures, M. de Puységur retourna chez Victor : il n'avait pas vomi. Lorsqu'il fut en somnambulisme, il put donner des détails sur sa maladie. C'était un dépôt dans le côté, proche du foie, causé par un coup qu'il s'y était donné lui-même, il y avait près d'un an, en élaguant des arbres. Comme il avait peu souffert d'abord, il n'y avait pas pris garde, et avait toujours continué à travailler, jusqu'à ce qu'enfin, ne pouvant plus se courber ni marcher, il avait été forcé de s'aliter; son estomac ne faisait plus aucune fonction; les lavemens n'avaient pu le faire évacuer, ses entrailles étaient enflammées, et son ventre était enflé d'une manière effrayante. A force de cataplasmes émolliens, il s'était un peu amolli, la peau du dépôt s'était crevée; et ce qu'il vomissait était le sang caillé mêlé à l'humeur qui s'y était amassée. « Il était grand temps, dit-il à M. de Puységur, que vous veniez pour rétablir le passage de l'estomac, et forcer l'humeur à descendre par en bas.... Trois jours plus tard, il n'y aurait plus eu de Victor. » Dans cette séance, qui décida de sa guérison, il annonça qu'il aurait des co-

liques, et rendrait beaucoup de vents pendant la nuit; qu'il lui fallait un lavement d'eau simple et de savon pour le lendemain matin, à six heures. Le magnétisme agissait si fortement sur lui, qu'il ne pouvait le supporter plus d'un quart d'heure. Depuis ce jour, sa santé se fortifia rapidement. Le 19, il put se promener dans son jardin, et le lendemain il fut en état de monter au château pour se faire magnétiser. Il dit à M. de Puységur que la semaine prochaine il pourrait reprendre ses travaux accoutumés, qu'il n'avait plus besoin de magnétisme, etc.

Ce qui a paru digne de remarque dans cette cure si promptement terminée, c'est le souvenir qu'a eu cet homme, dans les courts momens de son nouveau sommeil magnétique, de toute sa vie somnambulique d'autrefois. M. de Puységur atteste qu'il n'a jamais eu de somnambule plus lucide que celui-là. Prévision des évènemens futurs, connaissance des choses cachées ou perdues, science parfaite du magnétisme, des causes qui le font se manifester accidentellement, de celles qui le rendent curatif, insignifiant, ou même dangereux, telles étaient les facultés de Victor, ce *doyen* de tous les somnambules magnétiques.

M. de Puységur partit de Buzancy le 24 avril, et déjà Victor avait été la veille à son atelier dans les bois, et y avait façonné trois ou quatre bourrées.

De retour à Paris, M. de Puységur reçut, dans le courant du mois, une lettre de M. le curé, qui lui apprit que ce pauvre homme n'ayant pas gardé les ménagemens que sa santé exigeait encore, était retombé ma-

lade; qu'il avait été appelé à la dernière extrémité; qu'il l'avait magnétisé et mis en somnambulisme, mais que Victor lui avait dit qu'il était *trop tard*, et *qu'il fallait mourir*. Il a été enterré dans le cimetière de Buzancy. M. de Puységur a fait mettre une inscription sur sa tombe.

DÉPÔT d'humeur, *sur la nommée Louise Vatrin, âgée de 33 ans, à Buzancy*, 1784, *par M. de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

A la suite de couches, la femme Vatrin avait eu un dépôt d'humeurs au pied; l'enflure était considérable, et il n'était question de rien moins que de lui couper la jambe. Heureusement qu'elle se fit porter, le 19 mai, au traitement de M. de Puységur; le 31, se croyant guérie, elle partit; mais au bout de quelques jours elle ressentit une nouvelle douleur sous la plante des pieds; elle revint passer huit ou dix jours au traitement, et repartit enfin entièrement guérie, le 15 juin.

Voyez, pour d'autres exemples : *Lettre de M. L. C. C. de P.*, 1782, p. 16. *Supplément aux rapports*, 1784, p. 25. *Annales de Strasbourg*, t. 2, 1787, p. 110. *Annales du magnétisme*, Paris, 1814, 1re année, 3e trimestre, p. 198, 254. *Bibliothèque du magnétisme*, 1818, 1re année, 3e trimestre, p. 1, 93. *Idem*, 4e trimestre, p. 228. *Idem*, 2e année, 2e trimestre, p. 138. *Idem*, 3e trimestre, 1819, p. 20. *Instruction pratique*, Deleuze, 1825, p. 385.

---

(1) *Détail des cures*, etc., à Buzancy, p. 20.

DÉRANGEMENT total de la santé, *sur Jules de Lisle* (somnambule), *âgé de* 11 *ans, à Nantes,* 1817, *par M. le Lieurre de l'Aubepin* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cet enfant venait d'être renvoyé du petit séminaire de Paris, comme incapable de continuer des études, par suite de sa mauvaise constitution et d'une santé délabrée qui annonçait le principe de plusieurs maladies très-dangereuses. Des médecins de la Faculté de Paris, qu'on avait consultés sur son état, avaient déclaré qu'il devait *vivre ou mourir* dans son air natal, et lui avaient prescrit un régime très-difficile à suivre. Il était depuis quinze jours à Nantes, lorsque son oncle, M. le Lieurre de l'Aubepin, résolut d'essayer sur lui l'influence du magnétisme (2). Il n'avait pas encore beaucoup de confiance en ses forces; mais animé du désir de le guérir et de l'espérance de le rendre somnambule, il commença à le magnétiser. Au bout de trois quarts d'heure, Jules s'endormit au milieu de douze personnes qui riaient et causaient. Son magnétiseur crut d'abord, comme tout le monde, qu'il dormait d'ennui, de fatigue et de faiblesse, mais il fut bientôt détrompé. L'ayant interrogé sur son état, l'enfant lui répondit à merveille, et lui prescrivit de le rendormir le lendemain, et

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 23, p. 98.

(2) M. de l'Aubepin venait d'être convaincu tout récemment par une somnambule nommée *Manon Coulon*. (*Voyez* son traitement, article VOMISSEMENS.)

ainsi de suite tous les jours, pendant deux mois, au bout desquels il pourrait entrer au collége sans inconvénient. Il approuva, d'un ton doctoral, la plus grande partie de la consultation de la Faculté de Paris, qu'il avait une répugnance très-grande à suivre étant éveillé ; ce qu'il en rejeta fut remplacé par des boissons très-mauvaises, telles que du café à jeun, sans sucre ni lait, ce qu'il détestait le plus. Au bout d'un mois l'appétit était revenu, et les deux mois expirés, il ne fut plus possible de l'endormir. On le mit au collége de Nantes, où il était depuis deux ans et demi, lorsque M. de l'Aubepin a communiqué ce traitement à la société. Jules n'avait pas été depuis malade un seul jour, et tenait un assez bon rang dans sa classe.

DESCENTE, *sur Henry Foyard, âgé de 3 ans, à Buzancy*, 1784, *par M. de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Cet enfant avait une descente et était dans un état de langueur, lorsque ses parens l'amenèrent à Buzancy. Il vint au traitement le 17 mai, et partit guéri le 2 juin.

DESCENTE de matrice et spasmes, *sur Mme M. B. Schmidt, âgée de 23 ans, à Strasbourg*, 1788, *par M. Pfrimmer* (2).

Après une seconde grossesse, Mme Schmidt fut af-

(1) *Détail des cures*, etc., à Buzancy, p. 24.

(2) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 140.

fectée d'une descente de matrice, suivie de toutes sortes de spasmes, qui la tourmentèrent pendant *cinq ans*, malgré les secours des médecins et des chirurgiens. M. Pfrimmer la guérit en quatre mois et demi. Le docteur Weiler, un de ses médecins, a certifié sa cure.

Témoin, WEILER, méd.

DÉVOIEMENT et faiblesse d'estomac, *sur Marie-Anne Fouyot, âgée de 55 ans, à Buzancy,* 1784, *par M. de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Marie-Anne Fouyot avait, depuis dix-huit mois, un dévoiement et des faiblesses d'estomac. Admise le 3 juin au traitement, elle fut guérie le 12.

DIARRHÉE opiniâtre, *sur M. M***, à Strasbourg,* 1786, *par M. Reinbold, ministre du saint Evangile* (2).

(Magnétisme immédiat.)

Depuis quatre ans, M. M*** était affligé d'une diarrhée opiniâtre qui interrompait son sommeil depuis minuit jusqu'au jour, pour peu qu'il eût soupé.

Son épouse, magnétisée par M. le docteur Erhmann, médecin du traitement de la société harmonique de Strasbourg, devint somnambule, et dirigea le traitement. A l'aide de quelques simples que le magnétisme rendit actifs, M. Reinbold eut le bonheur

(1) *Détail des cures*, etc., à Buzancy, p. 30.

(2) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 323.

de le rendre à la vie, à sa famille et à ses occupations.

Voyez, pour d'autres exemples, l'article DYSSENTERIE.

DISLOCATION (suites d'une), *sur un laquais de Mgr l'évêque de C**** (somnambule), *à Saint-Aubin, près Chatelleraut*, 1785, *par M. Coll, curé du village* (1).

(Magnétisme immédiat.)

M. Coll, après avoir été instruit de la théorie et des procédés du magnétisme par Mgr l'évêque de C...., avait été envoyé à Lyon, et adressé par lui à M. le grand-doyen des chanoines, comtes de Lyon, qui s'occupait aussi beaucoup de magnétisme, de concert avec un habile chirurgien, afin de prendre connaissance des phénomènes du somnambulisme.

Lorsqu'il eut acquis toute la conviction nécessaire pour pratiquer, il retourna auprès de Mgr l'évêque. Peu de jours après, un des laquais fit une chute de cheval, se démit l'épaule et se meurtrit le visage. Comme il continuait de souffrir, après l'opération du chirurgien, des douleurs insupportables, M. Coll le magnétisa, et le mit très-promptement en somnambulisme. Les douleurs se calmèrent, et le blessé fut radicalement guéri au bout de six jours de traitement.

---

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, nº 6, p. 266.

DISLOCATION de l'avant-bras, *sur Mme **** (somnambule), *à Paris*, 1814, *par Mme N**** (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cette personne se démit le bras à l'articulation du coude pendant une crise et en état de somnambulisme. Violemment agitée par des contrariétés qui la fatiguaient depuis plusieurs mois, elle demanda à être réveillée, sans avoir fait attention à ce qui venait de lui arriver. Il s'était écoulé vingt-quatre heures depuis l'accident lorsque la malade fut magnétisée : à peine fut-elle en somnambulisme, qu'elle dit en souriant : « Je vois pourquoi je ne puis élever que très-peu le bras gauche; il est démis. » On ne peut pas se faire une idée de l'inquiétude de la dame qui la magnétisait, et de son mari, qui proposa de suite d'appeler un chirurgien. Mais Mme *** dit que cela n'était pas nécessaire, et qu'ils pouvaient tous les deux faire l'opération. Elle les engagea à se rassurer, afin que l'inquiétude et la sensibilité n'altérassent point leurs forces. Elle fit placer Mme N*** derrière elle, s'appuya fortement sur sa poitrine; elle lui dit de tenir des deux mains la partie du bras qui devait rester immobile, et ordonna à Mme N*** de tirer la main à plusieurs reprises, et en doublant ses efforts. A la cinquième, l'opération fut terminée. Cela est fait, dit la malade, lorsqu'on entendit le craquement qui indiquait que l'os déplacé avait repris sa position. Elle se

(1) *Annales du magnétisme*, nº 24, p. 241.

prescrivit un liniment, et deux jours après elle était guérie.

DOULEURS DE TÊTE, D'ESTOMAC, DE POITRINE, DE DENTS, etc. *Voyez*, pour ces articles, les noms des parties affectées de douleurs.

DYSSENTERIE, flux hépatique, *sur M.* ***, *âgé de 35 ans, à Paris*, 1780, *par Mesmer* (1).

M. *** était, depuis plusieurs années, d'une assez mauvaise santé. A tous les renouvellemens de saison il éprouvait des dérangemens d'estomac. Il fut attaqué, dans les premiers jours d'octobre 1779, d'une espèce de dyssenterie appelée *flux hépatique*. Il allait à la garde-robe trente à quarante fois dans la journée, tant de nuit que de jour. Il y rendait des mélanges de sang et de glaires.

Il s'adressa à un médecin estimé : il en fut traité pendant deux mois et demi sans succès.

Un second lui fit prendre des tisanes : il ne fut pas plus heureux.

Un troisième, après lui avoir déclaré que sa maladie serait longue, et lui avoir fait prendre quantité de remèdes, le remit au mois de mai suivant pour être guéri : le mal ne faisait qu'augmenter.

Un quatrième le traita pendant un autre mois : nul changement.

Le cinquième (M. Mesmer) l'entreprit le 3 mars

(1) *Observations sur le magnétisme*, p. 62.

1780. Dès le quatrième jour, le malade s'est senti beaucoup mieux : successivement il a dormi, bu, mangé ; les alimens qui lui étaient autrefois les plus contraires lui sont salubres. Enfin, dans le mois d'avril, il jouissait d'une santé beaucoup meilleure qu'avant sa maladie.

On a prétendu que les effets avantageux opérés par le magnétisme animal n'étaient que momentanés. Cela peut être. Nous verrons ailleurs quelle réponse solide on peut faire à cet argument ; mais en attendant, on ne peut nier, d'après l'exemple ci-dessus, et bien d'autres, que le magnétisme animal n'ait opéré des soulagemens là où les remèdes usités n'avaient fait qu'aggraver les maux.

D'ESLON, méd.

DYSSENTERIE, *sur Mlle de Saint-Ange, âgée de 6 mois, à Paris,* 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Cette enfant avait par jour dix à douze évacuations très-vertes, dans lesquelles il y avait beaucoup de sang, qu'elle ne rendait jamais qu'après de très-vives douleurs. Sa mère la confia aux soins de MM. d'Eslon et Bienaimé, pour la magnétiser. De jour en jour les évacuations devinrent moins fréquentes et moins douloureuses, et après douze jours de traitement, elles cessèrent totalement. On avait d'abord présumé que le germe des dents avait pu occasionner cet accident,

(1) *Supplément aux rapports*, etc., p. 19.

mais à tort, puisque deux mois après la guérison, les gencives de l'enfant étaient dans le même état. »

DYSSENTERIE, *sur M. le chevalier Deslandes, à Grenoble, 1784, par M. Nicolas, médecin du roi* (1).

(Magnétisme immédiat et arbre magnétisé.)

« Vers la mi-juillet 1784, je fus attaqué d'une violente diarrhée, que j'attribuai à la chaleur de la saison, et à l'usage des fruits peu mûrs que je mangeais quelquefois ; l'eau de riz, les bains, le petit lait, etc., qui me furent conseillés par des gens de l'art, ne produisirent aucun effet. Je me levais presque toutes les nuits, quatre à cinq fois au moins, pour aller à la garde-robe. Je montais tous les jours à cheval, mais j'avais la douleur de voir que tout cela n'aboutissait qu'à m'affaiblir de jour en jour. Enfin M. Nicolas, médecin du roi, etc., arriva de Paris : je l'avais connu, et nous avions vécu ensemble dans le commerce honnête et amical de deux hommes qui cherchaient réciproquement à causer sans prétention, et avec le seul désir de s'instruire. Le 22 août, je trouvai M. Nicolas chez le sieur Brette, libraire à Grenoble : « Docteur, lui dis-je, j'ai le dévoiement depuis un mois, magnétisez-moi. » Le docteur me magnétisa en présence d'un homme de qualité, un de mes camarades, aussi capitaine dans le régiment de Bretagne, et de M. Brette. Après trois ou quatre minutes, j'éprouvai des picotemens au bas des reins. M. Nicolas me demanda si je n'y avais pas eu

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 244.

autrefois quelque douleur : « Oui, lui dis-je, à Briançon, pendant le séjour que le régiment a fait dans cette garnison. » Le docteur conjectura que cette douleur avait passé à mon estomac, et que, fixée sur cet organe, elle troublait les fonctions essentielles à la digestion. J'éprouvais une chaleur douce dans le creux de l'estomac, lorsque les mains de mon Esculape se présentaient devant lui ; j'eus des tiraillemens de poignet, et des trépignemens involontaires des pieds ; je dormis parfaitement la nuit suivante, et je ne fus obligé de me lever que deux fois ; le lendemain, je déjeunai de fort bon appétit : un de mes camarades, qui essaya de me magnétiser, me fit éprouver à peu près les mêmes choses que le docteur ; il m'occasionna des envies d'aller à la selle et de vomir.

« Je ne fus point magnétisé le mardi 24 août ; le 25, jour de Saint-Louis, je venais de déjeuner, et j'avais encore du pain dans la bouche, quand M. Nicolas commença son opération. J'éprouvai de la chaleur dans l'estomac, du dégoût pour l'eau, des envies de rire, et des mouvemens dans le poignet ; mon ventre bondissait au seul regard du docteur, et j'éprouvais des mouvemens rapides des hanches ; la crise se termina par une sueur. Le jeudi 26, je fus magnétisé à la même heure : mêmes effets, mouvemens involontaires dans la cuisse et dans la jambe droite. Je sentis que la chaleur s'arrêtait au bas de la jambe, où, en 1768, j'avais eu une plaie très-profonde causée par un coup de pierre.

« La crise de ce jour fut suivie d'un évènement

qui prêta beaucoup à rire à mes camarades. J'étais sorti assez calme, mais très-faible; j'arrive à l'auberge, je me mets à table, mais les mouvemens des hanches et de l'estomac donnèrent, pendant tout le dîner, le spectacle le plus plaisant.

« Le vendredi 27, je fus magnétisé à midi, dans un jardin hors la ville. J'éprouvai les mêmes symptômes, mais moins de douleur au poignet, moins de mouvement dans la cuisse et la jambe droite. Comme la chaise sur laquelle j'étais assis était peu commode, on me plaça sur un sofa qui était dans le pavillon du jardin. Je m'y étendis, les mouvemens de la hanche eurent lieu avec une vitesse singulière. Le docteur s'éloigna de moi à peu près d'une toise et demie, et me présentant l'index, il me fit éprouver beaucoup de sensation; à la fin de la crise, il se plaça sur le sofa, appuyant son ventre contre le mien; j'éprouvais alors un ascendant invincible, qui me souleva au moins d'un pied, et me faisait soulever aussi le docteur. Je pris deux gros de crême de tartre en pastilles : l'appétit et le sommeil furent bons.

« Le samedi 28, j'arrivai à midi et un quart à la maison magnétique, où j'étais attendu par les mêmes personnes. Le docteur venait de magnétiser un grand poirier, qui était à deux ou trois toises de l'appartement; une corde avait été attachée au haut du tronc, et fut conduite dans la chambre.

« Je m'entourai de ce chanvre puissant, et chacun des assistans en prit sa portion. On forma une chaîne qui finissait à moi, dont les genoux touchaient ceux

de mon magnétiseur. Je sentis bientôt tout ce que j'avais éprouvé, mais j'eus de plus des mouvemens qui me courbaient l'épine du dos ; je mis ma cuisse et ma jambe droite sur la cuisse gauche du docteur, et je sentis toute cette partie s'ébranler ; l'agitation devint si extraordinaire, les convulsions qu'elle produisit furent si épouvantables, que je me jetai sur la chaise longue, poussant les hauts cris, et prodiguant à M. Nicolas les épithètes les plus inciviles. Je n'étais plus à moi. « Je perds la jambe, disais-je, elle part, elle est loin ! » Tous les spectateurs qui se trouvaient pour la première fois à une scène aussi étrange, eurent la plus grande inquiétude ; quelques-uns se hâtèrent de fuir. Je fus bientôt calmé, et leur étonnement fut inexprimable lorsqu'ils virent que je courus d'un air gai pour les rassurer et les ramener. Je fis quelques tours de promenade avec eux, et j'allai dîner de bon appétit.

« L'après-dînée, je fus fortement agité dans la cage osseuse de la poitrine. J'eus cependant la force de sortir de la ville, et de faire au moins trois-quarts de lieue. Sur les sept heures j'eus une soif pressante, je bus du sirop de vinaigre, et je me promenai ensuite très-tranquillement, jusqu'à neuf heures et demie. Je dormis assez bien ; le lendemain je fus agité tout le jour, mais sans douleur.

« Le lendemain 30, je me mis le soir à la chaîne, le docteur ne me toucha pas. Après quelques minutes, mes entrailles éprouvèrent une vive secousse, surtout lorsque M. Nicolas me présentait sa baguette, même à quelques pas. La crise devint plus forte ; il

fallut me placer sur la chaise longue. Je sentis alors des tiraillemens très-violens aux poignets : le calme revint lorsque le docteur le voulut.

« Le lendemain, je me mis encore à la chaîne ; les entrailles furent agitées moins vivement, et la crise fut courte ; elle fut signalée par une très-grande chaleur à la rate : cette douleur dura vingt-quatre heures. Je cessai ce jour-là d'user de la crême de tartre, dont je prenais deux gros tous les matins, depuis quelque temps ; la diarrhée s'arrêta, l'appétit revint, et le sommeil fut paisible.

« Je fus fort bien pendant deux jours ; le cours de ventre parut ensuite vouloir revenir ; je fus deux fois à la garde-robe dans la matinée du troisième jour, et l'après-midi j'eus toute la région hypogastrique fortement ébranlée ; la poitrine fut très-faible, et la respiration gênée. Je dormis une heure. Je me réveillai en fort bon état, et je dînai grandement. Le quatrième jour je remontai à cheval : mes reins et ma santé étaient sensiblement fortifiés.

« Voilà, ajoute le chevalier Deslandes, l'exposé simple et véritable de ce que m'a fait éprouver le magnétisme animal ; je n'y ai ni ajouté, ni je ne me suis permis d'y rien retrancher. »

Signé DESLANDES, capitaine au régiment de Bretagne.

« Il est bon d'observer que lorsque le chevalier Deslandes passait sous l'arbre magnétisé, il lui semblait qu'une grêle de petites pierres tombait sur sa tête.

M. le duc de ***, qui était dans le jardin du traitement, lui demandait la raison de ce phénomène : « Mon général, dit le chevalier, tout ce que je puis dire, c'est que j'aimerais mieux affronter un bataillon de baïonnettes que de passer sous cet arbre. Le pourquoi, je l'ignore ; mais le fait est vrai. » M. Deslandes est devenu un des apôtres les plus zélés du magnétisme. »

NICOLAS, méd.

DYSSENTERIE menaçante, *sur M. de Boissière, médecin, à Nantes*, 1785, *par lui-même et un de ses amis* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Je terminerai ce précis des cures par le détail de celle que je viens d'obtenir il y a peu de jours, sur moi-même, dans une dyssenterie menaçante.

« Le dimanche, pendant toute la journée, je jouis de la meilleure santé ; vers le soir, j'éprouvai des douleurs de colique assez vives, suivies de déjections mêlées de glaires et de sang, sans matière fécale absolument : la nuit se passa dans le même état ; je me magnétisai moi-même souvent.

« Le lundi, tous les accidens augmentèrent ; les douleurs devinrent plus fréquentes, plus longues et plus douloureuses ; la fièvre fut vive, et chaque évacuation était suivie d'un frisson long et douloureux. Je pris, pendant cette journée et la nuit, qui lui fut en

---

(1) *Précis des cures de Nantes*, etc., p. 191.

tout semblable, de l'eau acidulée de vinaigre avec du sucre, et je continuai à me magnétiser fréquemment.

« Le mardi et le mercredi, tous les symptômes devinrent plus calmes; je continuai pendant ces deux jours à me magnétiser, et à prendre mon eau acidulée, sans autre nourriture, l'estomac n'en désirant point. Dans toute autre maladie, où l'organe de la digestion n'aurait pas été affecté primitivement, j'aurais été moins réservé sur l'usage des alimens, même solides; je les crois utiles, toutes les fois que la nature les désire, et que l'estomac n'étant pas l'organe affecté peut en faire la digestion. Les déjections furent cependant toujours mêlées de glaires et de sang; ce qui me fit craindre que le peu de calme qui régna pendant ces deux jours ne fût un calme trompeur.

« En effet, le jeudi la fièvre redoubla; elle fut précédée d'un frisson vif, mais cependant moins fort que celui du lundi : ceux qui suivirent les évacuations furent aussi moins considérables; les douleurs furent longues et violentes, les déjections un peu noires. L'après-midi, il y eut un léger délire; les urines étaient rares, quoique je busse abondamment. La nuit, tous les symptômes devinrent plus graves; la fièvre fut très-forte, accompagnée d'un mal à la tête, qui jusqu'à ce moment n'avait pas paru; les déjections devinrent d'un noir foncé, et répandaient une odeur cadavéreuse; le ventre était grand et sensible, les urines supprimées entièrement, et les douleurs cruelles; la bouche était sèche; j'étais très-altéré, mais l'estomac gorgé répugnait à toute espèce de boisson : plus les accidens

devenaient graves, plus on cherchait à augmenter les forces de la nature par le magnétisme, qui enfin, vers minuit, procura, par le vomissement, une évacuation de matière bilieuse d'une amertume si tranchante, que j'en gardai la gorge imprégnée pendant deux jours. Quelqu'assuré que je fusse des ressources de la nature et du secours du magnétisme animal pour terminer heureusement ma maladie, si elle en était susceptible ; quelqu'évident qu'il fût que cette évacuation bilieuse annonçait leur travail, en était même le fruit, je donnai le premier, et comme malade et comme médecin, l'exemple de cette impatience dont j'ai fait mention dans ma lettre, en parlant des remèdes qu'on emploie quelquefois concurremment avec le magnétisme. Conformément au vœu et à l'indication de la nature, je pris quinze grains d'ipécacuanha, qui produisirent le plus grand effet et par haut et par bas, sans cependant procurer aucun soulagement ni autre bien que celui de diminuer le volume du bas-ventre, en favorisant l'expulsion des matières fécales, abondantes et retenues depuis sept jours. Le vendredi, après midi, toujours dans le même état, de la campagne où la maladie m'avait surpris, je fus transporté en ville en chaise à porteurs. Sur le soir, plusieurs médecins et chirurgiens, tous aussi remplis d'honnêteté que de lumières et de savoir, me firent l'honneur et l'amitié de me visiter : après leur avoir rendu compte de mon état, d'une manière pénible et souvent interrompue par des douleurs, je leur proposai une saignée à l'un des bras, comme un moyen de calmer l'inflam-

mation : elle fut approuvée, et pratiquée tout de suite; mais elle ne remédia d'une manière sensible qu'à la gêne qu'il y avait ce jour-là dans la respiration. L'air, s'introduisant dans un espace resserré et sensible, n'y était reçu que lentement, et d'une manière pénible; y étant gêné, et gênant aussi les parties, il en était chassé avec précipitation. Après cette saignée, qui produisit une détente, la respiration devint donc plus libre; mais les douleurs restèrent vives, fréquentes et longues, les urines supprimées, les déjections noires et d'une odeur effrayante; la fièvre était cependant moins considérable. Je fus magnétisé long-temps ce jour-là.

« Le samedi matin, après une nuit plus calme que la journée, mais les déjections étant toujours les mêmes, je pris demi-once de crême de tartre, en trois prises, à une heure d'intervalle; le magnétisme, répété deux fois dans cette matinée, me fit chaque fois transpirer abondamment : après cet effet, ma première selle fut noire, et eut la même odeur qu'à l'ordinaire; la seconde, mêlée de glaires et d'un sang assez vif; la troisième, jaune et mêlée d'un peu de sang; la quatrième, entièrement jaune et bourbeuse.

« Depuis ce moment, je n'ai plus ressenti ni douleur, ni tranchée, ni fièvre, ni mal à la tête; les urines ont coulé librement; le ventre a été souple et sans douleur; je n'ai plus fait ni glaires ni sang; j'ai eu appétit, j'ai mangé; rien ne m'a pesé, ne m'a incommodé; mes forces se sont conservées entières; à peine me suis-je aperçu que j'ai été malade, et dangereu-

sement malade. Je n'ai point eu de convalescence. Le dimanche, je repris encore demi-once de crême de tartre : ce jour et les suivans, à chaque application du magnétisme, j'ai considérablement transpiré; ce qui, sans doute, a fini de détruire la cause de ma maladie. J'aurais pu ce jour-là sortir, tant mes forces étaient bonnes; mais je fus forcé de ne sortir que le lundi.

« Parmi ceux qui liront ce détail, les uns diront que j'ai été guéri par l'effet de l'ipécacuanha, d'autres par celui de la saignée, d'autres encore par celui du magnétisme animal. On pourrait, je crois, penser, mettant à part toute prévention, que tout y a contribué : l'ipécacuanha, en débarrassant quelques momens plus tôt l'estomac et le canal intestinal; la saignée, en calmant d'une manière prompte l'agacement des solides, et l'effervescence des fluides; et le magnétisme animal, en augmentant l'énergie, et hâtant le travail de la nature : c'est-là le vrai principe qui guérit. Si quelqu'un cherche à se persuader que ce n'est pas lui qui est l'agent principal de ma guérison, qu'il réfléchisse, s'il est possible, un instant sans prévention, et qu'il considère s'il est dans l'ordre ordinaire qu'avec quinze grains d'ipécacuanha, une saignée et demi-once de crême de tartre, les dyssenteries de ce genre passent avec tant de rapidité de l'état le plus dangereux à la guérison la plus parfaite, sans perte de forces, et enfin sans convalescence; et s'il persiste dans son opinion, que le magnétisme lui paraisse toujours sans existence, qu'il s'en tienne désormais à ce petit nombre de remèdes, les malades ne pourront

qu'y gagner : cela vaudra toujours bien mieux que la quantité de tous les genres qu'on en emploie communément, qui ne font qu'épuiser les forces, contrarier la nature, et s'opposer à son travail. »

DE BOISSIÈRE, méd.

E

EBLOUISSEMENS, douleurs aiguës dans les cuisses et les jambes, *sur le frère Simon de Turin, religieux capucin, âgé de* 83 *ans, à Nantes,* 1784, *par M. de Boissière, médecin* (1).

(Baquet.)

Je soussigné, frère capucin de la communauté du grand couvent de Nantes, atteste qu'étant âgé de 83 ans, sujet, depuis plusieurs années, à des éblouissemens et de fréquens maux de tête, suivis quelquefois d'évanouissemens; ressentant de plus des douleurs aiguës et une grande débilité dans les cuisses et les jambes, qui ne me laissaient la liberté de marcher avec difficulté qu'à l'appui d'un bâton, j'ai suivi assidument pendant un mois le cours d'opérations du magnétisme animal chez M. Boissière, disciple de M. Mesmer, demeurant à Nantes, sur la Fosse; lequel temps expiré, je me suis trouvé en état de marcher sans bâton, ayant l'appétit bon et le sommeil tranquille; et quoique la tête ne soit pas parfaitement dégagée, j'éprouve un mieux qui me permet de me livrer aux occupations

(1) *Précis des cures de Nantes*, p. 187.

de mon état et de mon art (il était sculpteur et ciseleur). C'est le témoignage que je dois, et que je rends avec plaisir à la vérité, en foi de quoi j'ai signé le présent certificat, pour servir à ce que de besoin. A Nantes, le 3 septembre 1784.

SIMON de Turin, religieux capucin.

ECROUELLES. *Voyez* SCROPHULES.

EFFORT (suites d'un), *sur Ch. Fr. Amé* (somnambule), *âgé de 14 ans, à Buzancy*, 1784, *par le sieur Ribault* (1).

Cet enfant vint chez M. de Puységur le 4 mai se faire magnétiser pour un mal de dents qu'il ressentait depuis deux heures. M. de Puységur étant à table, son valet de chambre, Ribault, magnétisa le malade, et le fit tomber en somnambulisme. M. de Puységur vint après son dîner le soigner à son tour. Le mal de dents était passé, mais l'enfant était très-faible. Il répondit aux questions de M. de Puységur, et lui dit qu'il y avait un an, qu'en portant des pierres sur son estomac, il s'était donné un effort, et que depuis six mois il s'y était amassé de l'humeur, ce qui lui donnait des maux d'estomac habituels. Il ajouta que le surlendemain, à quatre heures et demie du soir, il serait guéri.

Cet enfant a montré le premier à M. de Puységur la nécessité de consulter les somnambules sur les heures, comme sur la durée de leur sommeil magnétique.

---

(1) *Mémoires*, etc., de M. de Puységur, 2e partie, p. 95.

Quoiqu'il se soit laissé magnétiser quelquefois par M. de Puységur, il demandait toujours celui qui l'avait rendu somnambule. *C'est Ribault qui m'a commencé*, disait-il, *il faut qu'il me finisse.*

EFFORT (suites d'un), *sur Catherine Gerber, à Kienshein, près Colmar*, 1785, *par Mme la baronne de Reich* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cette femme ayant voulu soulever un fardeau au-dessus de ses forces, se donna un effort. Elle était dans un état d'anxiété horrible lorsqu'elle vint trouver Mme de Reich; ses douleurs étaient tellement violentes, qu'elle ne pouvait respirer; et chaque fois qu'elle le faisait elle jetait un cri, et se plaignait d'un serrement de poitrine. A la première séance, ses angoisses cessèrent, ainsi que ses douleurs. Le lendemain, il ne lui restait plus qu'un léger ressentiment dans le côté, qui disparut aussitôt qu'elle fut magnétisée.

Témoin, JOEGLÉ, chir.

EFFORT (suites d'un), *sur M. de B***, à Valence*, 1785, *par Mlle N****, somnambule (2).

(Magnétisme immédiat.)

M. de B***, officier d'infanterie, avait été obligé, par le mauvais état de sa santé, de quitter sa garnison.

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 38.

(2) *Journal du traitement magnétique de la demoiselle N****, 2e partie, p. 111.

Depuis plus de quatre mois il n'avait cessé de perdre beaucoup de sang. Quelques médecins avaient attribué cet accident à un flux hémorroïdal trop abondant. D'autres l'avaient traité comme une dyssenterie; mais ni les uns ni les autres n'avaient pu le guérir; et M. de B*** dépérissant chaque jour sans en pouvoir imaginer la cause, venait enfin d'être renvoyé à *son air natal*.

Le 28 août, il consulta Mlle N***, somnambule de M. Tardy de Montravel, qui lui apprit qu'il avait un vaisseau rompu dans les intestins. Il se rappela alors que, vers la fin d'avril, il avait fait des efforts pour soutenir sur ses bras élevés un poids considérable. Elle ajouta qu'il serait guéri dans six semaines, et elle voulut se charger de le magnétiser (en état de somnambulisme). Elle lui ordonnait les remèdes qui lui étaient nécessaires, et lui annonçait l'effet qu'ils devaient produire pendant le cours du traitement. Elle changea plusieurs fois le temps et le mode de magnétisme. Tout ce qu'elle lui avait annoncé se vérifia complètement, et M. B***, guéri, a lui-même écrit la relation de sa cure.

Effort (suites d'un), *sur Jean Maurer, à Kiensheim, près Colmar*, 1785, *par Mme la baronne de Reich* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cet homme fit un effort en voulant soulever une

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 37.

cuvette de raisins. Au même instant une douleur violente se fit sentir dans les reins à tel point, qu'il fut obligé de se tenir tout courbé. Il fut magnétisé le même soir; dès les premiers instans la douleur céda, et en fort peu de temps le malade ne sentit plus rien. Le lendemain, il souffrait d'un bras. Mme de Reich le magnétisa une seconde fois, et il fut guéri.

Témoin, Joeglé, chir.

Effort, *sur M.* *** (somnambule), *âgé de* 24 *ans*, *à Strasbourg*, 1789, *par M. le chevalier de la Laubadère* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Un jeune homme que M. de la Laubadère avait déjà magnétisé, se donna un effort en levant un fardeau trop pesant. Il recourut au magnétisme, devint somnambule dès la première séance, indiqua la cause de ses souffrances, dit qu'il était fort heureux d'avoir été magnétisé à propos, et assura qu'au moyen des remèdes et du régime qu'il allait se prescrire, il serait en huit jours hors d'affaire. Il demanda aussi à être magnétisé tous les jours régulièrement à la *même heure*. Malheureusement les occupations de M. de la Laubadère l'ayant forcé, l'avant-dernière séance, de déranger l'heure, le malade tomba à l'instant dans des convulsions affreuses qui durèrent *trois jours de suite*.

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 348.

Ce ne fut qu'au bout de ce temps que son magnétiseur parvint à le calmer un peu, et à le remettre en somnambulisme. Il reprocha alors à M. de la Laubadère d'avoir changé l'heure qui lui avait été indiquée, et l'assura que cette faute avait failli l'exposer à être estropié le reste de ses jours. Il se prescrivit les remèdes les plus simples, suivit un régime doux; et au bout de onze jours, M. de la Laubadère eut la consolation de voir son imprudence réparée, et son malade entièrement guéri.

Voyez, pour d'autres exemples : *Rapport* de Jussieu, 1784, p. 65. *Annales de Strasbourg*, t. 2, 1787, p. 287. *Recherches*, etc., Puységur, 1811, p. 242, 247.

EMPATEMENT au foie, coliques, vomissemens bilieux, *sur Mme Massé, à Nantes*, 1784, *par M. de Boissière, médecin* (1).

(Baquet.)

« Depuis plusieurs années, Mme Massé, épouse de M. Massé, maître en chirurgie, à la suite d'une fièvre putride sans doute mal terminée, portait au foie un empâtement considérable qui lui faisait éprouver fréquemment des attaques de coliques avec des vomissemens bilieux. Ces coliques étaient précédées et accompagnées de fièvre, de maux de tête, de dégoût; trois mois de traitement magnétique, pendant lesquels elle

(1) *Précis des cures*, etc., à Nantes, p. 203.

a eu plusieurs évacuations bilieuses, ont suffi pour remédier à cette maladie. »

De Boissière, méd.

ENGORGEMENT au petit lobe du foie et au mésentère, *sur M. de Montchevrel, à Paris*, 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (1).

(Baquet.)

M. de Montchevrel, receveur-général des finances, était malade depuis treize mois. Fatigué de remèdes, il essaya du magnétisme *sans trop de confiance*, et commença le 15 juin ce nouveau traitement. Dès le lendemain il eut plusieurs évacuations. Il prenait tous les matins quatre verres de crême de tartre; mais il remarqua qu'elle ne le purgeait jamais quand il n'allait pas au baquet. Avant d'être traité par le magnétisme, il était dans un état d'affaiblissement tel, qu'il ne pouvait pas même lire ni écrire; il ne digérait qu'avec peine un morceau de volaille; il était sujet à des étourdissemens fréquens; mais au bout de quelque temps ses forces revinrent, son estomac se rétablit entièrement, il put vaquer à ses occupations, et il reprit du teint et de l'embonpoint. Il fut guéri le 3 septembre, sans avoir éprouvé d'autres effets du magnétisme, que quelquefois une chaleur pénétrante et interne.

---

(1) *Supplément aux rapports*, etc., p. 22

Engorgement des glandes au sein, *sur Mme Rey, âgée de* 65 *ans, à Grenoble,* 1784, *par M. Nicolas, médecin du roi* (1).

(Baquet.)

« La femme Rey, âgée de 65 ans, avait plusieurs gros boutons au sein; l'inflammation fut considérable, et la suppuration s'établit; lorsqu'elle cessa, les glandes s'engorgèrent, et devinrent très-douloureuses. On avait tout lieu de craindre un cancer, lorsque cette femme me consulta. Je l'invitai à venir au traitement : elle le suivit pendant douze jours, et fut très-parfaitement guérie. »

Nicolas, méd.

Engorgement des glandes parotides, *sur Sophie Kremerinn, à Strasbourg,* 1785, *par M. le baron de Landsperg* (2).

Dans le certificat qu'elle a donné de sa cure, Mlle Sophie Kremerinn ne donne aucun détail de son traitement; elle se borne à dire que dans l'espace de deux mois elle fut parfaitement guérie.

Engorgemens périodiques dans la région des ovaires, *sur Mme Lefevre* (somnambule), *âgée de* 50 *ans, à Buzancy,* 1809, *par M. de Puységur* (3).

(Magnétisme immédiat.)

Ce traitement est un des plus singuliers qu'ait fait

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 259.
(2) *Idem*, t. 2, p. 14.
(3) *Recherches*, etc., par M. de Puységur, p. 28.

M. de Puységur. En effet, la maladie de cette dame ne cessait que pour un temps, soit que le magnétisme ne fût pas administré assez long-temps, ou bien que la nature de la maladie fût incurable.

Mme Lefevre était sujette depuis quatre à cinq ans à des engorgemens périodiques à la région des ovaires. Il se formait une tumeur qui devenait en peu de temps de la grosseur d'une boule d'un pouce de diamètre. Dans cet état, elle ne pouvait rester au lit, ni s'asseoir, ni dormir, et ressentait presque continuellement des élancemens et des douleurs excessives. « Les effets du magnétisme auraient été effrayans, dit M. de Puységur, pour quelqu'un qui n'en aurait jamais vu de semblables, ou qui n'aurait pas eu la certitude qu'ils dussent conduire à d'heureux résultats. » Au bout de trois à quatre jours de magnétisme, les angoisses, les souffrances que lui occasionnait cet agent devenaient si excessives, qu'il fallait quelquefois l'assistance d'une ou de deux personnes pour la calmer, l'empêcher de se débattre, et de renverser son magnétiseur. Ces violens accès se terminaient toujours par la perte des forces, la cessation du pouls, de la respiration, et par deux ou trois minutes d'un spasme complet. Mais revenue à elle-même, il ne lui restait plus de *fatigue*, toutes ses douleurs précédentes étaient *disparues*, et le bien-être dont elle jouissait lui inspirait la résolution de se soumettre à d'aussi pénibles épreuves. Ce qui contribuait à entretenir son courage, c'est que, dès la première forte crise qu'elle éprouvait, des évacuations purulentes avaient lieu par la voie des règles,

et se succédaient ainsi jusqu'à sa guérison, qui s'effectuait ordinairement le seizième ou dix-huitième jour de son traitement, selon qu'elle était plus ou moins régulièrement magnétisée. Alors, au lieu du teint plombé et de l'haleine cadavéreuse qu'elle avait en arrivant chez M. de Puységur, elle s'en retournait chez elle (à Soissons) avec un air de fraîcheur et l'apparence de la meilleure santé.

Une observation également importante, c'est que Mme Lefevre, qui avait été guérie, à l'âge de trente ans, d'une maladie nerveuse cataleptique, par le magnétisme, annonça alors qu'à une certaine époque elle ne serait plus susceptible de lucidité. Dans cette dernière maladie, elle s'endormait à volonté, était mobile à la pensée, mais voilà tout.

ENGORGEMENT général et squirreux des viscères, *sur une femme* (somnambule), *par Mme la baronne de Reich* (1).

Cette femme offre un exemple de ces anomalies singulières que l'on rencontre si souvent dans le magnétisme; elle était somnambule, voyait fort bien sa maladie, conduisait son traitement de même, et n'en restait pas moins en communication *avec tout le monde*.

Avis aux faiseurs de théories.

---

(1) *Extrait des journaux d'un magnétiseur*, etc., p. 29.

ENTORSE récente, *sur un jeune officier du régiment de Languedoc, à Bayonne*, 1784, *par M. le comte de Puységur* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Un jeune officier se donna une entorse en jouant aux barres. Quelqu'un vint avertir M. de Puységur, son colonel; il accourut, et le mit en état de marcher sans douleur au bout de deux minutes de magnétisme.

ENTORSE, *sur Catherine Bureau, âgée de* 13 *ans, à Bayonne*, 1784, *par M. le comte de Puységur* (2).

(Arbre magnétisé.)

M[lle] Bureau, âgée de 13 ans, s'était donné une entorse au pied depuis trois mois. Il lui en était resté une grosseur à la cheville qui l'empêchait d'appuyer le talon. Traitée infructueusement par les médecins, elle vint au traitement magnétique le 26 août, et fut guérie le 15 septembre.

ENTORSE, *sur M[me] ***, à Paris*, 1819, *par M. Crampon* (3).

(Magnétisme immédiat.)

Cette personne, femme de confiance de M. Guérin, médecin, rue Bourbon, n° 1, à Paris, boitait de-

---

(1) *Rapport des cures*, etc., à Bayonne, p. 6.

(2) *Idem*, p. 58.

(3) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 30, p. 139.

puis deux mois par suite d'une entorse, quoiqu'on lui eût administré les remèdes d'usage. Elle fut guérie en présence de trois ou quatre personnes, en moins d'un quart d'heure de magnétisme.

Voyez, pour d'autres exemples, l'article FOULURES.

EPANCHEMENT de lait, *sur Mme Mary, à Bordeaux*, 1784 (1).

(Baquet.)

« Mme Mary, place des Cordeliers, était malade depuis sept ans d'un épanchement de lait. Cette jeune dame avait perdu ses couleurs et ses forces; elle était dévorée d'une fièvre lente qui avait amené de l'amaigrissement; elle souffrait continuellement de violens maux de tête et d'estomac ; l'on découvrait à l'orifice supérieur de cet organe une obstruction sensible qui en gênait les fonctions, etc.; elle avait fait sans succès tous les remèdes imaginables. Magnétisée pour la première fois par l'un de nous, d'une manière isolée, elle ne tarda pas à ressentir d'heureux effets, et elle se décida à venir le 6 juillet au traitement public, qu'elle a quitté deux mois après, parfaitement guérie. »

EPANCHEMENT de lait, obstructions dans les viscères, *sur Mme de Lajarte, à Bordeaux*, 1784 (2).

(Baquet.)

« Mme Dufaure de Lajarte, rue Leyteyre, était malade,

---

(1) *Recueil d'observations*, etc., p. 8.

(2) *Idem*, p. 25.

depuis dix-huit ans, d'un épanchement de lait. Cette humeur a porté tantôt à la tête, tantôt à la poitrine, tantôt sur d'autres parties; elle a occasionné deux fluxions de poitrine et plusieurs dépôts; on a cherché à la combattre par une infinité de remèdes. Cette malade a été obligée d'aller deux fois aux eaux, et a souffert cinq fois l'application des vésicatoires.

« Au moment où elle s'est présentée au traitement, le 7 juillet dernier, elle souffrait principalement de la tête, elle était bouffie, et ses jambes étaient engorgées au point de l'empêcher de marcher; nous découvrîmes aussi un état d'obstruction dans la rate et dans les autres viscères du bas-ventre. Plusieurs de ces accidens ont disparu, les autres se sont affaiblis, la malade s'est trouvée en état de marcher. Elle a dû ce bien-être à des sueurs abondantes qui se sont établies du moment qu'elle a été magnétisée. Elle a quitté le traitement à la fin du mois d'août, pour aller à la campagne, où le bien s'est maintenu, et nous espérons que son retour nous mettra à portée de lui procurer une guérison complète. »

EPANCHEMENT de lait, maux de nerfs, etc., *sur Louison Bettermin* (somnambule), *à Vendeuil, près Saint-Quentin*, 1818, *par M. Butot fils aîné* (1).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

Cette femme souffrait, depuis plus de quatre ans, de ce qu'on appelle vulgairement un *lait répandu;*

---

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 17, p. 93.

elle était tellement nerveuse, que la moindre contrariété lui occasionnait des spasmes; elle avait aussi l'esprit extrêmement faible.

Elle se présenta au traitement de M. Butot le 7 juin, devint somnambule le 10, donna ce jour, et les suivans, quelques explications sur sa maladie, dont la plupart ne valaient rien, mais elle indiqua parfaitement les remèdes qui lui étaient nécesaires, si on peut en juger par les bons effets qu'elle en éprouva. Elle a été guérie à l'époque qu'elle avait annoncée, le 1er août suivant.

Ce qu'il y a de remarquable dans ce traitement, c'est le changement heureux que le magnétisme a opéré sur le moral de cette femme: cet exemple n'est pas le seul. Puissent les hommes éclairés s'occuper de cette partie du magnétisme avec toute l'attention qu'elle mérite!

Epanchement de lait (suites d'un), *sur la nommée ***, âgée de 43 ans, à Parthenay (Deux-Sèvres),* 1818, *par M. Ardouin, notaire* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cette femme était malade, depuis quinze ans, d'un lait répandu; elle éprouvait des *douleurs de tête* insupportables, des *maux d'estomac* affreux; depuis plus de huit mois elle n'avait pu *supporter l'air;* une *transpiration* continuelle l'épuisait, et une *perte noire et purulente* annonçait la désorganisation du

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 24, p. 280.

système vasculaire. Le magnétisme fit disparaître successivement tous ces symptômes. Elle reprit ses forces, elle put vaquer librement à ses occupations, et à l'époque où M. Ardouin communiqua ce beau traitement à la société, il ne restait plus à sa malade d'autre incommodité que *la transpiration*, devenue cette fois *nécessaire* à sa guérison. Elle est maintenant très-bien portante.

ÉPIDEMIQUE (MALADIE), *sur Joseph Schérer, âgé de 7 ans* (somnambule), *et sur Mlle F. Sanner* (somnambule), *par M. Sanner, chirurgien, à Rustenhardt,* 1787 (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Le 3 janvier 1787, faisant ma visite ordinaire à Rustenhardt, par ordre de Son Altesse Sérénissime Mgr le prince Maximilien de Deux-Ponts et de Mgr l'intendant de la province d'Alsace, pour traiter, conjointement avec M. Klein, médecin de Neuf-Brisac, environ cent soixante personnes attaquées d'une maladie épidémique, j'ai essayé de magnétiser deux de ces malades; savoir : un garçon de sept ans, nommé François-Joseph Schérer, fils du maître d'école de Rustenhardt, et Françoise Sanner, ma sœur : ces deux malades sont tombés en somnambulisme magnétique au bout de dix minutes.

« L'enfant, interrogé sur ce qui se passait en lui, et d'où provenait son état de crise, répondit qu'il dor-

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 305.

mait, et qu'une exhalaison bleuâtre qui sortait de mes mains et de mes yeux, était cause qu'il resterait dans cet état pendant une demi-heure. Je lui ai demandé s'il pourrait être guéri de cette manière, et en combien de temps; il dit que si je lui donnais un grain d'émétique avec vingt-quatre gouttes d'esprit de vitriol, le tout mêlé dans une pinte d'eau magnétisée, et que si je le magnétisais tous les jours pendant douze jours de suite, il tomberait régulièrement chaque fois dans le même état, et serait guéri au bout de ce temps. Ces réponses d'un enfant qui n'avait aucune notion ni de maladie ni de médecine, et l'accomplissement parfait de sa prédiction, m'ont fort étonné.

« Françoise Sanner, ma sœur, avant d'être magnétisée, avait été purgée avec de la manne, de la rhubarbe et du tamarin. Elle tomba également en crise parfaite au bout de dix minutes; elle s'ordonna deux grains d'émétique dans de l'eau magnétisée, dont un verre à prendre de trois en trois heures, et pour provoquer la sueur, elle voulut que l'on mît dans son lit une bouteille chargée de fluide, c'est-à-dire fortement magnétisée. Sans autre remède, ma sœur a été rétablie en quinze jours, tandis que les autres malades languissaient ou *quatre*, ou *six*, ou *huit semaines*. Pourquoi n'emploierait-on pas le magnétisme dans de pareilles maladies épidémiques, puisqu'il est un remède sûr et des plus efficaces? Je me propose de donner un Mémoire détaillé à ce sujet. »

SANNER, chir.

EPILEPSIE, *sur un enfant de 4 mois, à Bayonne, 1784, par M. le comte de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Mme d'Auglet vint au traitement magnétique avec son enfant, qui avait des accès d'épilepsie presque tous les jours. Il commença le traitement le 28 août; le 14 septembre, les accès disparurent. La mère était malade de langueur, et fut guérie, ainsi que son enfant.

EPILEPSIE, fièvre continuelle, et ulcère au scrotum, *sur le fils de M. Réjou, âgé de 2 ans, à Bayonne, 1784, par M. le comte de Puységur* (2).

(Arbre magnétisé.)

Cet enfant avait des accès d'épilepsie depuis quatre mois, une fièvre continuelle, et un ulcère considérable au scrotum. Il vint au traitement le 24 août, faible, exténué, et fut guéri le 1er octobre.

EPILEPSIE, avec affaiblissement de la mémoire et des facultés intellectuelles, *sur le sieur Pierre Maroteau Rochedeau, âgé de 27 ans, à Paris, 1784, par M. Giraud, médecin* (3).

(Baquet.)

« Le sieur Maroteau Rochedeau, domicilié paroisse de Saint-Paul, avait été traité d'une maladie vénérienne

---

(1) *Rapport des cures*, etc., à Bayonne, p. 49.
(2) *Idem*, p. 50.
(3) *Nouvelles cures opérées par le magnétisme*, p. 40.

par les remèdes mercuriels, tant internes qu'externes, dont il suppose la quantité trop grande. Au mois de juin 1780, à la suite d'une frayeur occasionnée par un incendie, il fut atteint d'un accès d'épilepsie qui dura deux heures; le lendemain, l'accès se renouvela plus fort, mais plus court; dès lors les accès furent irréguliers par la durée, la force et le nombre; le malade en essuyait parfois deux ou trois le même jour, et passait ensuite deux ou trois jours sans en être affligé. Le lendemain de la Pentecôte 1783, il se présenta pour être traité par l'électricité, à M. Ledru, qui lui fit espérer sa guérison dans six mois, le prévenant que les accès augmenteraient en force et en nombre, ce qui s'effectua, le nombre s'étant porté jusqu'à trente certains jours. Sa mémoire et ses facultés intellectuelles étaient tellement affaiblies, que ses amis craignaient pour lui une entière imbécillité, ce qui le détermina, au commencement d'avril dernier, à abandonner l'électricité, pour essayer les effets du traitement magnétique, auquel il fut admis le 1er mai dernier. Les accès furent au commencement assez irréguliers, jusqu'au treizième jour du traitement; dès ce temps-là jusqu'à la fin de juin, il n'essuya jamais plus de deux accès par jour; et le malade ayant recouvré la mémoire et toutes ses facultés intellectuelles, n'en a eu aucun depuis le 1er juillet jusqu'au 15, jour auquel, par un cas funeste, renversé par un cabriolet, le cheval passant sur sa main, lui causa une telle frayeur, que pendant les huit jours suivans il a de nouveau essuyé un ou deux accès par jour, mais très-faibles et très-

courts, et depuis neuf jours il n'en a eu aucun. Le malade est dans la pleine persuasion que ces derniers accès n'ont été occasionnés que par le susdit accident. »

Epilepsie, *sur le nommé Wagner, à Strasbourg, 1785, par M. le baron de Dampierre* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cet homme était épileptique depuis trois ans. Il n'avait, à la vérité, que trois ou quatre accès par mois; mais si quelque chose le contrariait, ils devenaient plus fréquens, et il en avait jusqu'à deux par jour. Hors d'état de remplir ses devoirs de soldat (il était dans le régiment d'Artois, cavalerie), M. le baron de Fumel, son colonel, lui avait donné son congé, comme étant incapable de servir, et on ne consentit à le garder au régiment que sur la demande qu'en fit M. le baron de Dampierre, et l'espérance qu'il avait de le guérir.

Il commença à le magnétiser le 21 août au matin; au bout de sept à huit minutes il tomba dans un état apparent d'assoupissement, puis il survint une transpiration considérable, et enfin, deux ou trois minutes après, il eut une attaque d'épilepsie. Ses yeux étaient à moitié fermés et retournés, il claquait des dents, et avait des convulsions terribles dans tous les membres et à la poitrine, avec une grande difficulté de respirer. Il fut dans cet état pendant deux heures, sans que son magnétiseur pût réussir à le calmer. Lorsqu'il eut re-

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 51.

pris connaissance, M. le baron lui fit demander par un interprète (il n'entendait que l'allemand) comment il se trouvait; il répondit qu'il souffrait partout, et particulièrement à la tête, à la poitrine et au cœur. On voulait lui faire boire de l'eau magnétisée; mais l'œsophage était tellement resserré, qu'il put à peine en avaler une gorgée. Quand il fut tout à fait remis de cette crise, M. le baron le renvoya au quartier. Il était si faible qu'il ne put marcher. On le fit reconduire en voiture.

L'après-midi, M. le baron alla au quartier avec M. le marquis de Puységur, qu'il avait invité à se joindre à lui, pour tâcher de rendre cet homme somnambule. Ils le trouvèrent toujours souffrant. M. le baron commença à le magnétiser; et après six ou sept minutes, il lui occasionna une seconde attaque d'épilepsie. Voyant au bout d'un quart d'heure qu'il ne pouvait réussir à le calmer, il pria M. de Puységur de le magnétiser; mais celui-ci ne fut pas plus heureux. La crise eut son cours comme le matin. M. le baron allait le magnétiser exactement deux fois par jour, et chaque fois les mêmes crises se renouvelaient toujours aussi fortes, aussi longues, et accompagnées de visions de fantômes effrayans. Lorsqu'on lui demandait comment il se trouvait, il répondait, *plus mal*. Il resta dans cet état jusqu'au 28, où il commença à être purgé deux ou trois fois par l'action seule du magnétisme. Les évacuations eurent lieu les jours suivans, pendant lesquels, souffrant horriblement de la tête et de l'estomac, pouvant à peine res-

pirer, il pria son magnétiseur de le laisser tranquille. Cependant, M. le baron ne voulant pas interrompre le travail de la nature, insista pour continuer; mais cette fois l'attaque fut si forte, qu'il crut que le malade ne la soutiendrait pas. Il le laissa sur son lit, anéanti par les souffrances qu'il avait éprouvées. Cette dernière crise lui fit tant d'impression, il craignait tellement que cet homme ne mourût dans ses mains, qu'il était presque déterminé à l'abandonner.

M. de Puységur, à qui il fit part de ses craintes, lui conseilla de persévérer, ajoutant que cet homme, livré à sa maladie et sans traitement, était perdu. M. de Dampierre se fit accompagner par le chirurgien-major du régiment, M. Jœglé, afin de pouvoir requérir ses services, s'il était nécessaire. Arrivés au quartier, croyant trouver Wagner beaucoup plus mal qu'à l'ordinaire, ils furent très-agréablement surpris, quand il leur assura qu'il ne s'était pas encore si bien trouvé depuis le commencement du traitement. Cependant, dès qu'il fut magnétisé, il eut son attaque habituelle, mais beaucoup moins forte que toutes celles qu'il avait éprouvées jusqu'alors. Après que la crise fut passée, il tomba dans une espèce de sommeil magnétique qui dura trois quarts d'heure, au bout desquels il se réveilla. L'après-midi, il perdit connaissance au bout de trois minutes. M. le baron suspendit alors le magnétisme. Les convulsions furent infiniment moins fortes, et le malade se réveilla au bout de dix minutes. Il parla sur le champ, ce qui ne lui était pas encore arrivé; car il lui fallaït une demi-heure pour se re-

mettre et pouvoir se faire comprendre. Il dit que, depuis la séance du matin, il avait été cinq fois à la selle, et que les trois dernières, il avait rendu du sang noir. M. le baron le magnétisa sur le champ, et l'endormit d'un sommeil magnétique, mais imparfait. Ses douleurs étaient descendues dans les jambes et dans les pieds. Le 31, il dit qu'il avait dormi à merveille, et qu'il ne souffrait plus qu'un peu dans les jambes. Ce jour-là il n'eut plus de convulsions, et devint somnambule. Le lendemain il se trouvait très-bien, et commença à parler de sa guérison. On lui fit boire de l'eau magnétisée, qu'il trouva excellente; enfin le 4, il fut guéri. Il demanda pendant son somnambulisme qu'on lui donnât une purgation, trois fois de suite, à deux jours de distance chacune. Le jour de sa dernière médecine, M. le baron l'ayant endormi pour savoir s'il était tout à fait bien, il se prescrivit une saignée du bras gauche, à un mois de distance, et assura que sa santé était parfaitement rétablie. La cure est attestée par tous les officiers du régiment, y compris le chirurgien.

Témoin, Joeglé, chirur.

Epilepsie, *sur Joseph Bronnenkant, âgé de* 13 *ans* (somnambule), *à Rust*, 1786, *par M.* *** (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cet enfant, âgé de 9 ans, étant allé conduire les

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 180.

bœufs de son père au pâturage, les accoupla ensemble, et attacha la corde autour de ses reins. Il faisait fort chaud, les mouches piquèrent les bœufs, qui commencèrent à courir, renversèrent leur conducteur, et le traînèrent à travers champs, jusqu'à ce que la corde fût rompue. Il resta quelque temps sans connaissance sur la place. Il eut, vers le mois d'août 1782, des faiblesses qui finirent par devenir périodiques. Quelques remèdes qu'on lui donna les apaisèrent; mais vers l'hiver de 1783, elles le reprirent avec une nouvelle force, et allèrent toujours en augmentant; il s'y joignit des convulsions si violentes, que vers la fin de l'année 1785, il était quelquefois *vingt-quatre heures sans connaissance*, et que quatre hommes ne suffisaient pas pour le tenir. Ce fut dans cette déplorable situation qu'on essaya le magnétisme, le 30 janvier 1786. Il ressentit quelques effets, eut des convulsions, qui furent calmées de suite; enfin, le 6 février, il devint somnambule. La première chose qu'il fit dans cet état, ce fut de s'humilier devant Dieu, en le remerciant de ce que, par le magnétisme, il parviendrait à recouvrer la santé (il avait alors 13 ans). Il raconta ensuite quelle était la cause de sa maladie (la frayeur occasionnée par l'accident dont nous avons parlé), et se prescrivit le régime qui lui était nécessaire. Les convulsions diminuèrent successivement jusqu'au 6 mars, jour où il eut sa dernière crise, dans laquelle il annonça qu'il était entièrement guéri; que seulement, pendant trois ans de suite, il aurait, une fois l'an, un évanouisse-

ment de quelques heures, mais qui n'aurait aucune suite.

N. B. Lorsqu'on donna le certificat de sa cure, il avait eu un de ces évanouissemens annoncés. Dès qu'il avait été fini, le malade s'était relevé, et avait repris ses travaux accoutumés.

Epilepsie, *sur Ambroise Fleury* (somnambule), *âgé de* 19 *ans, à Strasbourg,* 1786, *par M. de Laulanié* (1).

Ce jeune homme, soldat au régiment du Perche, fut envoyé à l'hôpital de Strasbourg, où, pendant trois mois, on lui administra tous les secours de l'art. Loin de le soulager, ils ne firent qu'aggraver ses maux, et provoquer plus souvent les accès de la maladie. Le 8 août, M. de Laulanié, officier du régiment, le magnétisa. Ce même jour son attaque ne dura qu'une heure et demie. Elle était ordinairement de trois heures, et il fallait trois ou quatre hommes pour le tenir et l'empêcher de se tuer. Le 25, il devint somnambule, et put s'ordonner quelques remèdes. La cause de son mal était un abcès gros comme une fève qu'il avait au-dessous du sein droit. Après différens accidens, tels qu'une attaque de folie dans laquelle il voulut se tuer, l'abcès changea de place, et enfin, le 17 septembre, Fleury dit qu'il avait trouvé le remède qu'il lui fallait; c'était de jeuner pendant trois jours, parce que les alimens nourrissaient aussi son mal. Il de-

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 2[illegible]9.

manda seulement qu'on lui fît boire trois verres d'eau par jour : un le matin, le second à midi, et le troisième le soir. L'évènement justifia sa prédiction, et le 10 octobre il fut guéri. Il était épileptique depuis l'âge de 2 ans.

Le mois suivant, il revint chez M. de Laulanié, souffrant à peu près de la moitié du corps, pouvant à peine remuer le bras droit, et traîner la jambe du même côté. Au bout de cinq jours de traitement il devint somnambule, et dit que les douleurs venaient du défaut de circulation du sang, qui était trop épais. Un somnambule de M. Ziengenhagen, médecin, lui ordonna quelques remèdes qui achevèrent enfin sa guérison, le 20 janvier. Dans cette dernière maladie, il eut deux attaques de folie du genre de la première.

M. de Laulanié rapporte aussi un fait qui mérite d'être remarqué. Ce jeune homme souffrait cruellement de l'abcès qui causait ses attaques, depuis qu'il avait commencé son traitement magnétique. M. le baron de Dampierre, magnétiseur de la société, lui conseilla de mettre un aimant sur l'endroit où il sentait la douleur, et le lui posa lui-même. Depuis ce moment toutes les douleurs cessèrent, et elles ne se firent ressentir que lorsqu'on ôtait le fer pour l'aimanter de nouveau.

Cette cure est attestée par le médecin et les officiers du régiment.

Epilepsie, *sur Marguerite Kisslerin, âgée de 30 ans* (somnambule), *à Strasbourg*, 1787, *par M. le baron de Landsperg* (1).

(Baquet.)

Marguerite Kisslerin était épileptique depuis sept ans. Quatre médecins de réputation, des chirurgiens-major habiles avaient successivement entrepris de la guérir : ils y avaient perdu leurs soins. Enfin, M. le docteur Erhmann fils, convaincu que le magnétisme seul pouvait triompher de cette maladie, recommanda cette fille à M. le baron de Landsperg, qui commença son traitement le 26 avril 1786. L'effet fut prompt et marqué. Elle éprouva, dès les premières séances, des frémissemens, des tremblemens, qui furent suivis d'un engourdissement général qui ne cessait qu'avec l'application du magnétisme. Peu à peu cette stupeur devint un sommeil profond qui durait des heures entières. Dès qu'elle tombait dans cet état, sa langue s'épaississait et se reployait. Quand la séance était finie, la malade faisait des efforts qui se marquaient par un tremblement dans la machine, et sa langue se déployait peu à peu.

Cet état dura jusqu'au 18 juin, où elle commença à parler par signes. Le 30, sa lucidité se développa, et elle désigna sur ses doigts le terme qu'elle entrevoyait à la durée de ses maux. Elle annonça qu'elle

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 300.

aurait un accès le 25 juillet. Le 9 juillet, elle écrivit, et déclara qu'elle ne voyait encore d'unique remède pour son mal que le magnétisme. Le 16 enfin, elle parla pour la première fois, et dit qu'elle devait le retour de l'usage de la parole au magnétisme, et à la chaîne qu'on lui avait fait faire avec des personnes bien constituées. Elle se plaignit beaucoup du mal affreux que lui avaient fait les remèdes d'un empirique et ceux d'une sage-femme qui avait imaginé, entre autres choses, de lui faire avaler du vif argent jusqu'à *deux onces* à la fois. Le 30, après avoir été saignée par ses ordres, elle compara le mal que lui faisaient éprouver certaines personnes en s'approchant de trop près lorsqu'elle était en crise (somnambulique), à celui qu'on lui ferait en lui enfonçant des épingles dans le creux de l'estomac et au ventre. Ses règles, qu'elle n'avait eues que très-irrégulièrement depuis six ans, revinrent au mois d'août. Elle défendit à deux magnétiseurs de la société qui traitaient des épileptiques, de l'approcher : l'un d'eux la faisait frissonner *en approchant* de l'appartement où elle était.

Le 31 août elle reprit la parole, qu'elle avait perdue depuis douze jours (en somnambulisme), et annonça que, pour qu'elle rendît le dépôt de sang caillé qu'elle avait dans l'estomac, il fallait qu'elle eût des accès de son mal.

Le magnétisme, dit-elle ce jour-là, *est une chose admirable ; mais combien peu de personnes sont dignes d'être appelées justement bons magnétiseurs ! Il faut, pour cela, ne vouloir que le bien,*

être sain, sobre, prudent, et s'abstenir d'expériences faites par vanité.

Le 18 septembre, elle eut un accès d'épilepsie si terrible, qu'elle sortit de crise (somnambulique), et devint toute bleue ; ses yeux étaient hagards ; elle voulut se porter à des actes de violence contre son magnétiseur, qui eut de la peine à la maîtriser et à lui courber la tête, ce qui facilita une déjection considérable de sang caillé, qui termina cette scène après sept à huit minutes. Depuis cette époque, elle augmenta en clairvoyance, et déclara qu'elle rendrait encore deux fois du sang par la bouche, et aurait à chaque fois une attaque. Le 10 octobre, elle s'aperçut qu'il y avait un électrophore dans la chambre, et exigea qu'on l'éloignât d'elle. Elle repoussait aussi l'approche de toute personne qui magnétisait, ou qui avait magnétisé des épileptiques, fût-ce même depuis six semaines, ce *qu'elle ignorait* en état de veille.

Le 22, elle fut mise en rapport avec une somnambule nommée *Magdelaine Fichter*. Elle reconnut la supériorité de sa lucidité ; elle accepta les remèdes qu'elle lui proposa, et se soumit au régime dont elles convinrent ensemble. Le 21 novembre, elle fut saignée à chaque pied. On devait lui tirer vingt onces de sang ; mais le chirurgien n'en ayant laissé couler que seize, elle s'en ordonna une nouvelle pour le 23, de vingt onces, et, dans cet intervalle, elle rendit du sang caillé par la bouche. Le 23, elle évalua le sang qu'elle avait perdu, par la saignée, par le nez, ou bien

par les vomissemens, à soixante-huit onces (1). Le 18 janvier 1787, après avoir rendu encore à diverses reprises beaucoup de sang grommeleux, noir, et quelquefois tout à fait caillé et en morceaux, elle annonça sa guérison pour la fin du mois. Dans le courant de ce mois, elle continua à rendre du sang caillé. Elle s'ordonna de porter encore, pendant trois mois, une plaque de verre magnétisée sur l'estomac, pour le fortifier.

Dans le mois de février, elle eut le malheur d'avoir la jambe horriblement brûlée par une terrine remplie de braise. Cet accident causa quelque dérangement dans sa santé; mais elle persista à en annoncer le rétablissement parfait. Sa jambe fut totalement guérie au mois de mars, au moyen des remèdes qu'elle se prescrivit. Enfin, le 23 mai, dans sa trois cent cinquantième crise, qui ne dura que trois minutes, elle déclara être radicalement guérie. M. le comte de Lutzelbourg dressa le procès-verbal de cette séance, et MM. Erhmann et Weiler, médecins, y ajoutèrent leurs certificats.

Témoins, Weiler et Erhmann, méd.

---

(1) M. de Landsperg rapporte que tous les épileptiques qui sont devenus somnambules, se sont fait faire des saignées copieuses. Il en cite un surtout, magnétisé par M. le comte de G***, qui s'est fait tirer à la fois, des pieds et des bras, *huit livres et demie de sang*, et qui, malgré l'épuisement qu'aurait dû causer cette effrayante manière de se traiter, eut, une heure après, un accès terrible, qu'il avait annoncé devoir être le dernier. Pendant cet accès, quatre hommes pouvaient à peine le contenir. Il a été *radicalement guéri*.

P. S. Le 25, elle donna des ordres précis pour ce qu'elle avait à faire, et qui devait décider sa guérison. C'était de la plonger dans un bain froid, pour fortifier ses nerfs, et donner du ton aux viscères, puis tirer un coup de fusil à ses côtés sans qu'elle en fût prévenue. Ce moyen fort singulier a été employé par Lassone, médecin de Louis XV : à la vérité c'était comme dernière ressource ; heureusement il réussit.

Epilepsie, *sur Pelletier fils* (somnambule), *et sur plusieurs autres individus malades, par le sieur Pelletier, à Curlu, arrondissement de Péronne,* 1817 (1).

(Magnétisme immédiat.)

Un malheureux enfant, dépouillé par les Cosaques en 1814, et pendu tout nu par les pieds à un arbre, après avoir vu réduire sa chaumière en cendres, et massacrer sa famille, fut recueilli par quelques paysans, et rappelé à la vie. L'impression terrible qu'avaient faite sur lui ces affreux évènemens, lui occasionna des attaques d'épilepsie. Il vint à la ville la plus prochaine (Saint-Quentin) chercher, dans la pitié de ses habitans, les secours que ses parens ne pouvaient plus lui donner. Tout le monde connaissait ses malheurs, et s'empressait de les adoucir. Cependant, sa maladie était toujours aussi forte. Aucun jour ne se passait sans qu'il en eût des attaques au

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 14, p. 148 et suiv.

milieu des rues et des places publiques. Enfin, M. Aubriet entreprit de le soulager. Le succès surpassa son attente. Cet infortuné devint somnambule, et parvint promptement à une lucidité, une clairvoyance et une mobilité étonnantes. Personne ne pouvant mettre en doute la réalité de la maladie, toutes les expériences qu'on fit portèrent la conviction chez les plus incrédules; et tel fut l'enthousiasme occasionné par cette guérison, que lorsque M. de Puységur se rendit à Saint-Quentin, en 1817, il trouva que la moitié de la ville magnétisait l'autre.

Comme on ne parlait partout que de M. Aubriet et de son épileptique, un maçon nommé *Louis Pelletier*, demeurant à Curlu, arrondissement de Péronne, et dont le fils, Pierre, était atteint de cette maladie, vint à Saint-Quentin, se présenta à M. Aubriet, et le supplia, les mains jointes, la tête inclinée, de guérir son fils. M. Aubriet regarde le jeune homme, il le croit susceptible des effets du magnétisme; il essaie, et Pierre s'endort.

Cette maladie exigeant un long traitement, et les moyens de Pelletier ne lui permettant pas de soutenir son fils à la ville, M. Aubriet l'instruit des procédés magnétiques, et lui fait endormir et réveiller son fils. Ils sortent tous les deux en le comblant de bénédictions.

De retour chez eux, la lucidité de Pierre se développe : il voit, il traite des malades; les habitans du lieu viennent le visiter les uns après les autres. Les épileptiques des environs arrivent en foule; il ne sait

auquel entendre. Enfin il prend le parti de transformer sa chaumière en maison de santé ; il reçoit des pensionnaires, il fait des somnambules ; les malades guérissent. Mais, comme le dit fort bien M. P. L***, une grande réputation a toujours des inconvéniens : le curé du lieu se persuade que Pelletier a fait un pacte avec le diable, et il vient l'admonester. M. le sous-préfet de Péronne envoie des gendarmes, à plusieurs reprises, pour observer ce qui se passe chez lui. Pourtant, comme il ne faisait que du bien, et que ses procédés n'avaient rien de diabolique, on lui permit de guérir, et de recevoir de ses malades quelques marques de reconnaissance. Il adressa à son maître, M. Aubriet, un rapport qui est imprimé en entier, et sans aucun changement, dans la *Bibliothèque*. Nos lecteurs ne verront pas sans étonnement peut-être les guérisons que cet homme avait opérées au bout de quelques mois :

1° Celle de son fils, commencée le 6 décembre 1816, et terminée le 17 janvier 1817. (Il était malade depuis plusieurs années.)

2° Celle de Catherine Leroux (elle était en nourrice ; un de ses oncles lui fit peur, et depuis ce temps-là elle était épileptique), commencée en mars 1817, guérie le 5 juin suivant.

3° La sœur de Catherine, qui avait gagné sa maladie depuis douze ans, par la frayeur qu'elle en avait eue, guérie en même temps.

4° Philippine Cardon, âgée de 18 ans (somnambule), malade depuis trois ans par suite des violences

que lui fit un jeune homme qui s'était trouvé seul avec elle dans sa maison, guérie en trois mois.

5° La nommée *** (somnambule), malade par suite des emportemens de son beau-père contre elle. Les accès étaient terribles; du matin au soir il fallait deux ou trois personnes pour la garder. Commencée en mars, guérie le 5 juin.

6° Joséphine Pale, âgée de 17 ans (somnambule), très-bonne pour les consultations.

7° Un garçon, âgé de 36 ans (somnambule), malade depuis l'âge de 18, guéri en cinq mois et demi.

Pelletier ne donne pas d'explications assez claires sur les autres malades, pour que nous puissions les indiquer ici; seulement, à la fin de son rapport, M. P. L*** nous dit que, d'après les certificats envoyés par cet homme (ces certificats sont légalisés par les autorités du lieu), il résultait que, le 2 août, les neuf malades qu'il avait pris en pension chez lui étaient guéris. Un nommé *Nicolas Lesage* le fut également le 5 novembre suivant.

Epilepsie, *sur Thérèse Pacrot* (somnambule), *âgée de 25 ans, à Nantes,* 1817 (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cette personne était épileptique depuis l'âge d'un an. Elle a été guérie en trois mois.

Elle demeure à Nantes, rue Saint-Clément, n° 68.

---

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 17, p. 136.

EPILEPSIE, suite de vers, *sur Pierre Lefour* (somnambule), *âgé de 20 ans, à Nantes,* 1817 (1).

(Magnétisme immédiat.)

Il serait inutile de rapporter ce fait, quoique la maladie datât de l'enfance de la personne, s'il ne présentait un phénomène assez rare. Le sieur Lefour, étant en somnambulisme, annonça qu'il rendrait par le nez dix-sept vers, ce qui eut lieu. Sa guérison fut terminée au bout de cinq semaines.

M. P. Lefour est marchand de poteries, et demeure à Saint-Donatien, près de Nantes.

EPILEPSIE, glande cancéreuse au sein gauche, etc., *sur Thérèse Bachelot* (somnambule), *à Nantes,* 1818 (2).

(Magnétisme immédiat.)

Cette femme était *épileptique* depuis douze ans; elle avait en outre une glande *cancéreuse* au sein gauche, et un *abcès* dans la tête. Son traitement a duré dix-huit mois, et a présenté les phénomènes les plus curieux.

Elle demeure à Nantes, rue Cordinne, n° 7.

EPILEPSIE, *sur la nommée Pétronille* (somnambule), *à Paris, à l'hospice de la Salpétrière,* 1821, *par M. Georget, médecin* (3).

(Magnétisme immédiat.)

« J'ai annoncé, comme devant être insérée à la suite

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 17, p. 137.

(2) *Idem*, p. 138.

(3) *Physiologie du système nerveux*, t. 2, p. 404.

de ce chapitre (sur l'épilepsie), une observation de somnambulisme magnétique, présentant des faits, des circonstances curieuses et même extraordinaires. Les raisons qui m'en avaient fait différer l'insertion à l'article du magnétisme m'engagent à remettre la publication de cette observation à une autre époque. J'avais envie de continuer, de répéter, de varier des expériences, de vérifier des faits, ce qui ne m'a pas été possible depuis plusieurs mois que la personne est malade. Je puis cependant dire ici, 1° que cette personne m'a offert des phénomènes fort étonnans de *prévision* et de *clairvoyance*, tellement que, dans aucun ouvrage de magnétisme, pas même dans celui de Pétetin, *je n'ai rencontré rien de plus extraordinaire, ni même tous les phénomènes que j'ai été à portée d'observer* (1); 2° que les attaques, autant épileptiques que de cérébropathie spasmodique dont elle fut atteinte la première fois, il y a onze ans, à la suite d'une frayeur vive, et pour le traitement desquelles un praticien distingué de la capitale (M. Fouquier, à la Charité) lui a fait prendre, il y a cinq ans, de l'opium à haute dose, le nitrate d'argent *jusqu'à*

(1) Pétronille dit un jour à l'un des médecins qui la soignaient (M. L***) que dans quinze jours il aurait une affaire d'honneur, et qu'il serait blessé. Celui-ci tire son agenda, et consigne le fait. Au bout de la quinzaine, il se trouve en effet engagé dans une discussion avec un de ses confrères, et obligé de se battre. Il reçoit un coup d'épée ; et pendant qu'on le ramène chez lui, en voiture, il tire son agenda, et fait lire à son heureux adversaire la prédiction qui lui avait été faite.

Nous avons entendu raconter cela à M. L*** lui-même en société.

la dose de vingt grains, et lui a brûlé la peau de la tête et nécrosé les eaux du crâne, le tout sans le moindre succès; que ces attaques, dis-je, qui duraient toujours de deux à trois heures au moins, et quelquefois plus; qui se composaient de quinze à vingt-cinq ou quarante crises, duraient seulement, lorsqu'on provoquait d'avance l'état du somnambulisme, ce qui était facile, puisque leur invasion *était prévue*, de quinze à vingt, ou rarement vingt-cinq ou trente minutes, et ne se composaient que de trois, quatre, ou au plus cinq crises; 3° qu'elle a indiqué comme devant la guérir, une vive frayeur, laquelle a été excitée le 3 juin, à cinq heures trois minutes, comme elle l'avait prescrit, ayant prévu les suites immédiates qui devaient en résulter, et les moyens d'y remédier (1).

« Depuis trois mois (ce sont précisément ceux où les attaques étaient d'une violence extrême, et se

---

(1) Pétronille était devenue épiletique à la suite d'une vive frayeur qu'elle avait éprouvée en tombant dans le canal de l'Ourq. Elle dit qu'il n'y avait qu'une frayeur semblable qui pût la guérir. Elle demanda qu'on la jetât dans l'eau pendant qu'elle aurait ses règles, et elle indiqua à M. Georget, ainsi qu'aux deux médecins qui devaient l'aider (MM. L*** et M***), ce qu'ils auraient à *faire* et à *dire*. Quelques momens avant cette opération, on la mit en somnambulisme, et quand tout fut préparé, elle se fit réveiller *à moitié* seulement (il fallait quinze minutes pour cela), afin qu'elle pût entendre parler, et voir l'eau. M. L*** dit alors, comme elle le lui avait recommandé : *Allons, messieurs, il faut la jeter à l'eau*, et sur le champ ils la saisissent, malgré sa résistance, et la plongent dans un bain. Ils lui tinrent la tête sous l'eau, et ne la retirèrent que lorsque le temps qu'elle avait fixé fut écoulé. Elle était pres-

répétaient deux fois le jour) elle n'éprouve plus d'attaques, et elle assure, étant en somnambulisme, qu'elle est radicalement guérie. Elle a été prise d'accidens cérébraux fort singuliers et très-graves, qui se sont renouvelés plusieurs centaines de fois, toujours *prévus* et *annoncés* assez à temps pour y remédier. Ils consistaient en une perte complète de connaissance, avec roideur tétanique de tout le système musculaire; suspension entière de la respiration, fixité des yeux, dilatation et immobilité de la pupille. Cet état était précédé d'un sentiment de formication au bout des doigts; d'une violente céphalalgie, et durait plus ou moins, depuis quelques minutes jusqu'à une heure. La circulation ne présentait aucun changement; il fallait souffler de l'air dans le thorax, sans quoi la malade serait morte. Plusieurs accès de délire de quinze, vingt ou trente heures se sont manifestés. J'avoue que lorsque je vis survenir ces accidens, je les pris pour des attaques épileptiques. Sur l'observation que j'en fis à la malade, elle me répondit que la maladie de son cerveau était changée; que l'état actuel de cet organe guérirait, et ne reproduirait jamais l'épilepsie. Comme médecin, je ne dois ajouter de foi à cette

---

qu'entièrement asphyxiée, et il fallut lui insuffler de l'air dans la poitrine pour la faire revenir. Elle se fit poser quatre-vingt sangsues dans les vingt-quatre heures, etc.

Nous tenons ces détails de Pétronille elle-même en état de somnambulisme. Ils nous ont été confirmés par plusieurs médecins de la Salpêtrière, ainsi que par les employés de l'établissement, les agens de surveillance, etc.

prédiction que dans quelques années. Depuis près de deux mois cette personne est assez bien. »

Georget, doct. méd.

Epilepsie, *sur M*[lle] ***, 1822 (1).

« Une jeune personne était devenue épileptique par suite d'une frayeur, et ses attaques étaient toujours accompagnées de délire. Un jour on la saigna au milieu d'un violent accès qui présentait des symptômes alarmans d'apoplexie. Immédiatement après cet accès, un somnambulisme spontané se manifesta au lieu du délire habituel. Pendant ce somnambulisme, la jeune personne enseigna à son oncle la méthode qu'il devait suivre pour la magnétiser, et les moyens de la traiter. L'oncle, chirurgien d'une petite ville, peu au fait de cet ordre de choses, l'envoya dans une grande ville, où elle fut magnétisée; mais on la laissa imprudemment devenir un objet de curiosité; elle fut accablée de questions qui désordonnèrent son somnambulisme. On m'appela. Je rétablis l'équilibre, je régularisai l'action de son magnétiseur habituel; je dirigeai pendant quelque temps le traitement, et j'obtins de très-bons résultats. Elle n'avait de lucidité que pour son état; elle indiquait à peine quelques remèdes, mais elle marquait avec précision le moment où il fallait l'endormir. C'était ordinairement peu de temps avant son accès, qui alors était plus léger, ne laissait pas de traces fâcheuses dans son cerveau, et repassait, par une douce

(1) *Lettre d'un médecin étranger* (M. Koref), *à M. Deleuze*, p. 418

transition, au somnambulisme. On la magnétisait à grands courans pendant tout l'accès. Forcé de la quitter, je la remis entre les mains de son premier magnétiseur, à qui je recommandai la plus scrupuleuse exactitude. Elle avait prédit qu'elle aurait une succession effrayante d'accès plus forts que tous les précédens; mais que cette explosion orageuse était nécessaire pour terminer sa maladie. Elle dit que pendant plusieurs jours de suite, qu'elle indiqua, il fallait la magnétiser sans la quitter, depuis sept heures du matin jusqu'à trois heures, et qu'après ce nombre de jours déterminé, elle serait guérie pour toujours de son épilepsie. Pendant les deux derniers jours, son magnétiseur, obligé de s'absenter, et ne croyant pas à la nécessité d'une précision rigoureuse, ne la magnétisa que jusqu'à onze heures; l'épilepsie disparut, mais la malade resta dans un état qui approchait de l'idiotisme, et plongée dans une apathie affligeante. Peu de temps après, l'épilepsie recommença, et les détracteurs du magnétisme se mettaient à triompher. Un accident remarquable, qu'il serait trop long de détailler ici, l'ayant fait retomber en somnambulisme, elle déclara que la faute qu'on avait commise d'abréger son traitement de quelques heures était la cause de sa rechute. Elle donna de nouvelles prescriptions, qui pour le coup furent scrupuleusement exécutées, et par le moyen desquelles elle fut parfaitement rétablie. Il y a maintenant plus de deux ans que cela est arrivé, et la santé de la jeune personne continue d'être florissante. KOREF, méd.

Voyez, pour d'autres exemples: *Observations*, etc., d'Eslon, 1781, p. 70. *Cures de Buzancy*, 1784, p. 71. *Cures de Beaubourg*, 1783, p. 63. *Cures de Nantes*, 1785, p. 227. *Mémoires*, etc., Puységur, 2e partie, 1785, p. 204. *Extraits des journaux*, etc., Lutzelbourg, 1786, p. 72. *Annales de Strasbourg*, t. 3, 1789, p. 125. *Du magnétisme animal*, etc., Puységur, 1807, p. 254. *Annales du magnétisme*, Paris, 1816, 2e année, 4e trimestre, p. 18, 233. *Bibliothèque du magnétisme*, 1818, 4e trimestre, p. 119, 227. *Id.*, 2e année, 1er trimestre, p. 16; 2e trimestre, 1819, p. 126, 132, 138. *Id.*, 4e trimestre, p. 100. *Instruction pratique*, Deleuze, 1825, p. 78, 227, 446.

EPUISEMENT total, *sur M. ***, à Bordeaux*, 1784 (1).

(Baquet.)

« M. *** avait abusé de son tempérament et de ses forces en Amérique, où il a vécu long-temps. Il s'était livré à son goût pour le vin et à sa passion pour les femmes, de manière à s'attirer plusieurs maladies très-graves. Il avait subi une fois le traitement mercuriel. De retour en France depuis neuf ans, il continua de délabrer sa santé par l'excès des boissons spiritueuses; il éprouva une affection de la tête que l'on qualifia de *coup de sang*, et pour laquelle on prodigua les saignées. On ne les ménagea pas non plus il y a deux ans, lors d'une fluxion de poitrine

---

(1) *Recueil d'observations*, etc., p. 11.

que le malade avait contractée. Enfin, c'était le seul remède à opposer à une douleur de tête qui tourmentait le malade assez constamment.

« L'état des choses empirait chaque jour; le malade était d'une maigreur et d'une faiblesse extrêmes; son teint était hâve, il se traînait à peine; il n'avait point d'appétit; il semblait souffrir de la tête. Incapable de penser, de raisonner, les facultés de son âme paraissaient entièrement perdues.

« Ce malade est entré au traitement le 7 juillet dernier, et il en est sorti trois mois après pour aller à la campagne. Il était alors dans le meilleur état, et nous apprenons avec bien du plaisir, mais non sans admiration, l'entier rétablissement de cette constitution délabrée, que nous n'aurions jamais osé nous promettre de rectifier en aussi peu de temps. »

ERYSIPÈLE au bras, *sur Mme *** à Valence,* 1785, *par son mari* (1).

(Magnétisme immédiat.)

M. Tardy de Montravel reçut, le 23 avril, une lettre qu'un de ses amis lui écrivait de la campagne, et dans laquelle il lui disait qu'ayant voulu magnétiser son épouse pour un léger érysipèle qu'elle avait au bras, il avait fait disparaître cet érysipèle, mais que depuis ce moment lui même avait beaucoup souffert, et qu'il était dans la situation la plus étrange, plongé

(1) *Journal de la demoiselle N****, 1re partie, p. 97.

dans une tristesse profonde, ne pouvant s'éloigner un seul instant de sa femme sans souffrir, et cependant ne pouvant l'envisager sans éprouver un tressaillement douloureux, répétant par des mouvemens involontaires et forcés les moindres mouvemens et toutes les actions de sa femme. Telle était depuis vingt-quatre heures sa situation. D'abord il avait attribué ce qu'il éprouvait de fâcheux à la sensibilité que devait naturellement exciter en lui l'état de sa femme, mais il n'avait pas tardé à se désabuser lorsqu'il lui était survenu à lui-même une crise assez violente, tandis que sa femme, conservant toute sa tranquillité, n'avait paru être occupée en ce moment que du soin de le secourir. Cette scène fut un trait de lumière pour lui ; il ne douta plus qu'il n'eût été magnétisé en voulant magnétiser sa femme, et par sa lettre il demandait à M. Tardy de Montravel de lui indiquer quelque moyen de faire cesser cette crise. Celui-ci consulta la demoiselle N*** en somnambulisme. Elle lui dit que son ami n'était pas assez chargé de fluide quand il avait voulu magnétiser son épouse, et que celle-ci, *plus forte* et *plus robuste*, avait pris de l'ascendant sur lui; qu'elle croyait que cela ne durerait pas long-temps, et que l'équilibre se rétablirait peu à peu; que si cependant M. *** se trouvait trop incommodé, il n'avait qu'à se faire calmer d'abord par sa femme, et puis se faire magnétiser pendant environ trois quarts d'heure par un autre magnétiseur.

Erysipèle aux deux jambes, *sur M. Démougé, à Strasbourg,* 1787, *par M. Beyer* (1).

(Magnétisme immédiat.)

M. Démougé, conseiller au grand sénat, était un des membres les plus zélés de la société de l'harmonie. S'étant occupé du magnétisme presque dès sa découverte, il en avait étudié à peu près tous les phénomènes. Il avait guéri, fait des somnambules; il ne lui manquait enfin que d'en éprouver les effets sur lui-même, lorsque l'occasion s'en présenta au moment où il y pensait le moins.

Le 27 mai 1787, il se sentit incommodé toute la journée; le lendemain il ressentit une espèce de picotement fort léger le long des cuisses et des jambes. Il se gratta sans trop de réflexion, et le soir en se couchant il vit qu'à chaque place où il avait gratté, il s'était formé une tache rouge de la largeur de la main, et élevée comme une piqûre de cousins. Son malaise ne discontinuait pas.

Le jour d'après, il consulta une de ses somnambules. *Ce ne sera rien,* lui dit-elle, *si vous vous faites magnétiser, et demain votre mal se fixera sur vos jambes.* Ce fut pendant le sommeil de cette somnambule qu'il se fit magnétiser pour la première fois. Un chaud universel se répandit sur son corps; ses nerfs se gonflèrent et se roidirent, sa respiration devint gênée, et il sentit un picotement très-vif sur

(1) *Annales de Strasbourg,* t. 2, p. 205.

les taches rouges non seulement, mais sur les cuisses et les jambes. La somnambule dirigeait le traitement. Au bout de deux ou trois heures les picotemens cessèrent. Il fut très-surpris, en se levant, de pouvoir à peine se tenir sur ses jambes. Les jointures étaient extrêmement tendues, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il put se traîner jusque chez lui. Dès qu'il fut arrivé, il s'empressa d'examiner les parties affligées, et il vit avec étonnement que les taches avaient disparu, et que les jambes étaient d'un rouge enflammé et luisant; son genou gauche était tellement enflé, que la jarretière entrait dans la chair d'un pouce de profondeur.

Toute la nuit fut douloureuse; le matin M. Beyer vint le magnétiser au lit; il éprouva les mêmes effets que la veille. Au bout d'un quart d'heure la plante de ses pieds commença à transpirer. Le soir il fut encore magnétisé, et les mêmes effets eurent lieu; la nuit fut bonne, il dormit très-bien. Le lendemain, contre son attente, il trouva son enflure au genou dissipée; le bas des jambes seul était enflé, mais sans douleur. Après avoir été magnétisé, il put se lever et se promener avec facilité; bref, au bout du troisième jour de son traitement, l'érysipèle le plus complet se dissipa comme une vapeur.

Huit jours après sa guérison, il lui vint une cloche sous la plante du pied gauche; il l'ouvrit : il en sortit une matière toute blanche, et la plaie se cicatrisa de suite.

Erysipèle, *vulgairement dit* feu persique, *sur M. le comte de Lutzelbourg, à Strasbourg*, 1788, *par M. Sanner, chirurgien* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Il y avait deux mois que M. le comte de Lutzelbourg souffrait de douleurs cruelles, mais vagues, dans les reins, les cuisses et les genoux, qu'il attribuait à la goutte, lorsqu'une nuit il fut réveillé par des douleurs de tête si extraordinaires, que croyant être frappé d'apoplexie, il se jeta au bas de son lit, envoya chercher le sieur Sanner, chirurgien, qui le magnétisa, et parvint à se rendre maître du terrible érysipèle connu sous le nom de *feu persique*. Pendant quinze jours que dura ce traitement, il ne fut employé que des vapeurs de fleurs de sureau infusées dans l'eau bouillante, pour détendre et amollir la peau. Il se fit une éruption sur le front, d'une matière noire et corrosive, qui le marqua comme eût fait la petite-vérole, et qui le maigrit comme auraient fait six mois de maladie.

Les détails de ce traitement sont consignés dans une petite brochure publiée en 1788 par M. de Lutzelbourg, que nous n'avons pu nous procurer.

ESQUINANCIE, *sur M. de Rossi, à Paris*, 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (2).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

M. de Rossi avait déjà été guéri par M. Mesmer d'une affection hypocondriaque en 1780, lorsqu'en

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 177.

(2) *Supplément aux rapports*, etc., p. 57.

1784 il lui prit une fièvre violente, un mal de tête affreux, et un mal de gorge cruel, qui en peu de jours dégénéra en esquinancie. Il fut cent-cinquante heures sans une seconde de relâche, dans les plus douloureuses souffrances, dans un délire presque continuel, et ne pouvant trouver une situation qui le soulageât. Enfin, magnétisé par M. d'Eslon et ses élèves, il fut guéri en six jours, sans aucune espèce de secours de la médecine ordinaire. Le dixième jour il eut assez de force pour sortir, et se rendre au traitement. Il l'eut à peine suivi pendant une quinzaine, que l'embonpoint, la force, les couleurs et la bonne santé revinrent entièrement.

ESTOMAC (DOULEURS D'), obstructions au petit lobe du foie, embarras dans la tête, et froid continuel à la tempe droite, *sur M. d'Eslon, médecin du comte d'Artois, par Mesmer, à Paris,* 1779 (1).

(Baquet.)

« Depuis dix ans j'ai été sujet à une douleur d'estomac provenant d'une obstruction au petit lobe du foie. Elle m'incommodait fréquemment, et en tout temps je me tenais en garde contre tout ce qui pouvait froisser ou heurter cette partie. Certains jours j'étais obligé de lâcher les boutons de ma veste pour respirer à mon aise et sans douleur; aujourd'hui je frappe sur mon estomac sans inconvénient.

« J'avais, en outre, un embarras dans la tête, et

(1) *Observations sur le magnétisme*, p. 89.

un froid continuel à la tempe droite, qui me gênait beaucoup les jours de travail ou de fatigue.

« Depuis long-temps ces incommodités me servaient à constater les expériences de M. Mesmer. Il avait même eu plusieurs fois la complaisance de jouer de l'*harmonica en leur faveur* (1), non pas sans que je fusse obligé chaque fois de lui demander grâce sur la musique.

« Je lui dis un jour assez sérieusement que je me ferais traiter si j'en avais le temps. « Bon! me répondit-il, ne venez-vous pas ici tous les jours? Vous êtes prudent : mettez-vous au traitement (au baquet), vous y demeurerez chaque fois le temps que vous voudrez ou que vous pourrez. Si vous n'obtenez pas la guérison entière, vous en prendrez moitié, un quart, un huitième : ce sera autant de gagné. » Je suivis son conseil; et dans le fait, j'ai eu, comme les autres, mes crises, mes évacuations, mes douleurs au foie, mes tourmens de tête; mon front s'est pelé, et je me suis trouvé soulagé. Dire en combien de temps j'ai obtenu ces effets, je ne saurais; mon traitement a été trop morcelé, pour m'être assujetti à un calcul quelconque. Mon traitement mérite si peu d'attention dans l'histoire du magnétisme animal, que je n'en aurais point parlé, s'il ne donnait l'assurance que j'écris d'*après des épreuves personnelles.* »

D'ESLON, méd.

---

(1) Tout le monde sait que Mesmer employait quelquefois la musique, et particulièrement l'harmonica, dont il jouait à merveille, pour agir sur ses malades.

Estomac (douleurs d') et de rate, *sur la nommée Placide Louet, âgée de 26 ans, à Bayonne, 1784, par M. le comte de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Depuis trois ans, la nommée *Placide Louet* avait des douleurs d'estomac, des dégoûts, ainsi que des douleurs et un gonflement à la rate.

Présentée au traitement le 30 août, elle s'est retirée guérie le 28 septembre.

Estomac (douleurs d') et toux sèche, *sur Mme Lesseps, âgée de 45 ans, à Bayonne*, 1784, *par M. le comte de Puységur* (2).

(Arbre magnétisé.)

Mme Lesseps avait des douleurs d'estomac avec une toux sèche. Traitée sans succès pendant un an par la médecine ordinaire, elle fut guérie par le magnétisme. Elle commença le 21 août, et se retira bien portante, le 8 septembre.

Voyez, pour d'autres exemples : *Cures de Bayonne*, 1784, p. 42. *Cures de Buzancy*, 1784, p. 29, 32. *Supplément aux rapports*, 1784, p. 22, 24, 61. *Recueil d'observations*, etc., 1785, p. 17. *Annales du magnétisme*, Paris, 1814, 1re année, 3e trimestre, p. 251.

---

(1) *Rapport des cures*, etc., à Bayonne, p. 52.
(2) *Idem*, p. 58.

Estomac (maux d'), *sur M. ***, âgé de 30 ans, à Paris, par Mesmer* (1).

(Baquet.)

M.*** avait des maux d'estomac affreux qui avaient résisté à l'action de tous les remèdes; il se présenta chez Mesmer, qui l'admit à son traitement. Chaque jour il lui prenait une crise très-forte, qui se terminait par un vomissement d'humeur glaireuse. Au bout de cinq semaines, les maux d'estomac cessèrent, ainsi que les crises, et M.*** se trouva guéri.

Estomac (maux d'), *sur Mme Richard, à Lyon,* 1784, *par M. Orelut, médecin* (2).

(Baquet.)

« Quelques jours après mon arrivée à Lyon, j'eus la satisfaction d'y recevoir Mme Richard, ma parente, qui venait du Bourg-Argental pour se confier à mes soins, et recourir au traitement, pour être guérie des maux d'estomac qu'elle ressentait depuis quatre ans, et qui avaient pour cause une humeur laiteuse. Le premier jour du traitement, elle eut un accès de fièvre qui dura pendant quatre heures, et se termina par une transpiration qui exhalait la même odeur que celle qui se fait sentir par les suites de couches. Deux jours après, il y eut une éruption de boutons rouges et enflammés, qui vinrent à suppuration, et firent cesser

(1) *Analyse raisonnée*, etc., par M. Bonnefoy, p. 81.
(2) *Détail des cures opérées à Lyon*, p. 18.

la douleur de l'estomac. Au sixième jour, il survint une crise par les selles, qui furent des plus abondantes et des plus salutaires, puisque la malade, après quinze jours de traitement, a été entièrement rétablie, et a pu se rendre dans le sein de sa famille, où elle jouit d'une santé parfaite. »

ESTOMAC (maux d'), et douleurs dans tous les membres, *sur Gervais Arblain, à Buzancy*, 1784, *par M. de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Cet homme souffrait depuis quatre ans. Il commença le traitement magnétique le 31 mai, et fut guéri le 3 juin.

ESTOMAC (maux d'), suppressions habituelles, vomique aux poumons, *sur Catherine Montenecourt* (somnambule), *âgée de 27 ans, à Buzancy*, 1784, *par M. de Puységur* (2).

Cette femme, sujette à des suppressions habituelles depuis l'âge de 13 ans, souffrait de maux d'estomac violens, pour lesquels elle n'avait cessé de faire toute espèce de remèdes. Le 28 octobre, elle vint enfin à Buzancy chercher un soulagement que la médecine lui refusait. Le 30, elle dit, en somnambulisme, qu'elle aurait le 1er du mois une évacuation considérable d'humeur; elle fixa les heures; tout s'accom-

(1) *Détail des cures*, etc., à Buzancy, p. 26.

(2) *Mémoires*, etc., de M. de Puységur, 1re partie, p. 148.

plit à la lettre. Le 5 novembre, elle dit à M. de Puységur qu'elle avait été saignée et purgée dans un temps contraire; que cela avait produit de mauvais effets, et qu'elle rendrait cette médecine le lendemain 6. La prédiction eut si complètement son effet, qu'on ne put lui ôter de la tête qu'elle avait été purgée sans le savoir. Le soir, elle pleura beaucoup, et se désespéra en voyant qu'elle avait des abcès aux poumons. Elle dit qu'il était impossible de la guérir; mais M. de Puységur, sachant qu'on pouvait appeler de ces premiers arrêts, la tranquillisa le plus qu'il lui fut possible. Le 11, elle dit que son estomac était totalement guéri; ses poumons ne l'effrayaient plus, et elle assura que l'abcès pourrait bien se détacher, et qu'elle le cracherait peut-être tout entier, si elle restait huit jours au traitement.

Le lendemain, elle eut si peur des cris affreux que jetait une malade, qu'elle en eut une révolution de bile. M. de Puységur la fit rester en somnambulisme toute la journée; et le soir, après avoir eu plusieurs évacuations, elle en fut guérie.

Les jours suivans, elle cracha beaucoup de pus; ce qui l'inquiétait fort : mais, en état de somnambulisme, elle disait que son mal s'en allait entièrement, et que bientôt elle aurait les poumons aussi sains que l'estomac. Enfin, le 19, elle fut guérie. Elle eut cependant besoin de suivre le traitement jusqu'à son époque, d'abord pour un coup très-violent qu'elle se donna dans le côté, mais dont il ne résulta aucune suite fâcheuse, et ensuite pour faciliter l'écoulement

des règles, qui devait être très-pénible. En effet, depuis le 26 jusqu'au 28 à minuit, elle eut des coliques très-violentes, des convulsions d'estomac qui la mettaient dans un état affreux d'éréthisme ; elle devenait violette, elle étranglait, etc. Elle assura que c'était la dernière fois qu'elle souffrait ainsi, et que par la suite elle en serait entièrement quitte. Le 29, elle fut guérie de tous ses maux ; et le 2 décembre, elle partit pour son pays (Beleu, près Soissons).

Estomac (maux d'), *sur Marie Eintiz, âgée de 40 ans, à Strasbourg*, 1785, *par M. Gallimart* (1).

(Baquet.)

Depuis vingt-cinq ans, cette femme n'avait pas passé un seul jour sans souffrir. Elle commença à se faire magnétiser le 3 septembre 1785, et fut guérie le 25 octobre suivant. Elle ne prit pour tout remède que de l'eau magnétisée, qui, au bout de sept à huit jours, lui rendit la liberté de l'estomac, et lui procura des évacuations étonnantes de glaires et de bile noire.

Estomac (maux d'), toux, étouffemens, *sur la nommée Elisabeth Umbricht* (somnambule), *âgée de 75 ans, à Oberherckeim, près Colmar*, 1785, *par M. le baron de Klinglin d'Esser* (2).

(Arbre magnétisé.)

Le 18 septembre, Élisabeth Umbricht, ayant des

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 113.

(2) *Idem*, p. 13.

étouffemens très-forts, des maux d'estomac considérables, et une toux opiniâtre, vint au traitement de M. Klinglin. On lui fit faire la chaîne et boire de l'eau magnétisée, qui la purgea. Elle eut des vomissemens jusqu'au 23, où, pendant que M. Klinglin magnétisait d'autres malades, elle alla embrasser l'arbre magnétisé, et s'y endormit. M. Klinglin en ayant été averti, s'approcha d'elle, et l'interrogea sur sa santé : elle lui répondit qu'elle était bien ; qu'il ne lui fallait que de l'eau magnétisée pour tout remède, et qu'elle serait guérie le 25. Effectivement, ce jour-là elle se réveilla toute seule au bout d'une demi-heure de somnambulisme, parfaitement guérie.

Témoin, SANNER, chirurgien.

ESTOMAC (maux d') invétérés, *sur Mme Busch, à Strasbourg*, 1787, *par M. Gombaut* (1).

(Baquet.)

Depuis vingt ans, Mme Busch souffrait de maux d'estomac presque continuels. Dès qu'elle mangeait un peu plus que d'habitude, il lui prenait des vomissemens qui allaient quelquefois jusqu'au sang ; souvent elle était obligée de se passer de la nourriture la plus légère, pour éviter les douleurs : à cela se joignait encore le retour d'âge, époque si critique pour beaucoup de femmes. Son sang était tellement agité, qu'elle n'avait presque point de sommeil ; elle souf-

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 80.

frait aussi des maux de tête violens. M. le baron de *** commença de la magnétiser à la salle du traitement, le 8 décembre. Au bout de quelques séances, les vomissemens devinrent moins fréquens; elle reprit de l'appétit, et eut des jours où il pouvait être satisfait sans risque. Le 18, elle tomba en somnambulisme : à cette époque, les maux occasionnés par l'interruption des règles cessèrent totalement. On continua à la magnétiser, voyant un mieux sensible, jusqu'au 19 janvier 1786, où son enfant unique étant tombé malade, elle fut obligée d'interrompre son traitement jusqu'au 9 mars. Pendant tout ce temps, elle ne ressentit aucun mal. M. Gombaut la magnétisa jusqu'au 27 avril, où ses affaires l'obligèrent de partir pour la campagne. Son absence s'étant prolongée environ cinq mois, Mme Busch vit renaître tous ses maux; les vomissemens journaliers avaient lieu dès qu'elle prenait la plus légère nourriture. M. Gombaut, de retour le 9 septembre, s'empressa de lui continuer ses soins; et dès les premiers jours de son traitement, elle fut soulagée de ses maux de tête, et les vomissemens devinrent moins fréquens. Au commencement de décembre, elle passait quelquefois la semaine entière sans vomir; enfin, vers le 15 janvier 1783, elle était parfaitement guérie.

Elle ne prit, pour tout remède, qu'une bouteille d'eau magnétisée chaque jour.

ESTOMAC (maux d') et palpitation de cœur, *sur François Magnan, à Nantes*, 1817 (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cet homme souffrait de maux d'estomac et d'une forte palpitation de cœur depuis trois ans. Il fut guéri en un mois par le magnétisme.

Il demeure à Nantes, rue Saint-Clément.

Voyez, pour d'autres exemples, *Analyse*, etc., Bonnefoy, 1784, p. 81. *Cures de Buzancy*, 1784, p. 18, 31, 33. *Cures de Lyon*, 1784, p. 18. *Cures de Beaubourg*, 1784, p. 10. *Cures de Bayonne*, 1784, p. 42. *Lettres sur le magnétisme*, Moulinié, 1784, p. 8. *Mémoires*, etc., Puységur, 1784, p. 45, 148. *Rapport de Jussieu*, 1784, p. 61. *Supplément aux rapports*, 1784, p. 36, 38, 44, 75. *Cures de Nantes*, 1785, p. 198. *Recueil d'observations*, etc., 1785, p. 8, 52. *Annales de Strasbourg*, t. 1, 1786, p. 4, 15, 116. *Extrait des journaux*, etc., Lutzelbourg, 1786, p. 157. *Annales de Strasbourg*, t. 2, 1787, p. 5, 43, 46, 78, 157, 248, 297. *Idem*, t. 3, 1789, p. 144. *Du magnétisme animal*, etc., Puységur, 1807, p. 297. *Annales du magnétisme*, Paris, 2e année, 1816, 4e trimestre, p. 115. *Bibliothèque du magnétisme*, 1re année, 1817, 1er trimestre, p. 101, 263. *Idem*, 2e trimestre, p. 1, 276, 278. *Idem*, 4e trimestre, p. 118, 119. *Idem*, 2e année, 1818, 2e trimestre, p. 136, *Idem*, 4e trimestre, 1819, p. 280.

---

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 17, p. 137.

ETOURDISSEMENS continuels et maux d'estomac, *sur le sieur Claude Fournier, âgé de 42 ans, à Buzancy, 1784, par M. de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Le sieur Claude Fournier avait depuis neuf ans des étourdissemens continuels qui le rendaient presque sourd; il souffrait également de grands maux d'estomac. Il arriva au traitement le ..., et fut parfaitement guéri le 21 juin.

ETOURDISSEMENS continuels, vomissemens, surdité, *sur M. Roussillon aîné, à Bordeaux*, 1784 (2).

« M. Roussillon aîné, près du jardin public, était sujet depuis trois ans à des étourdissemens presque continuels, mais qui augmentaient dans certains temps, au point de l'empêcher de se tenir debout. Lorsqu'ils étaient aussi considérables, ils étaient suivis d'un vomissement accompagné des plus grands efforts. Après plusieurs attaques de ce genre, il était devenu sourd, d'abord d'une oreille, ensuite de toutes les deux. Il éprouvait dans l'une le bruit d'une chute d'eau considérable, dans l'autre le chant de plusieurs coqs. La surdité était plus forte à l'approche de ses attaques. Il était très-dégoûté, et ses digestions étaient toujours imparfaites. Ces différens accidens étaient causés par une obstruction très-considérable à la rate.

---

(1) *Détail des cures*, etc., à Buzancy, p. 33.
(2) *Recueil d'observations*, etc., p. 26.

« M. Roussillon est aujourd'hui bien près de sa guérison. Son obstruction est très-diminuée, il n'a plus d'étourdissemens ; il entend assez bien ; et pour me servir de ses termes, le mal s'est changé en bien, sans qu'il ait éprouvé ni sensation ni mouvement critique. Il est entré au traitement le 7 juillet dernier. »

ETRANGLEMENT à la gorge, salivation continuelle, *sur M. de la Boisselière, à Paris,* 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (1).

(Baquet.)

M. de la Boisselière, capitaine aux Invalides, éprouvait depuis douze ans un étranglement à la gorge, qui l'empêchait souvent d'avaler, et même de respirer. Il rendait continuellement des rapports, et salivait sans cesse. Après avoir épuisé une foule de remèdes, il vint chez M. d'Eslon le 10 juillet; et le 28 août, donnant le certificat de sa cure, il dit qu'il ne ressentait pas la millième partie de ses infirmités, et qu'il ne donnerait pas la santé dont il jouissait pour l'univers entier.

EXCROISSANCE de la cornée, *sur Mlle Wipion, âgée de* 9 *ans, à Vienne* (*Autriche*), *par Mesmer* (2).

(Magnétisme immédiat.)

« Pendant les six derniers mois de l'année 1777, je continuai le traitement des malades qui me res-

---

(1) *Supplément aux rapports*, etc., p. 45.

(2) *Mémoires*, etc., de Mesmer, p. 67.

taient, particulièrement celui de la demoiselle Wipion, ayant sur un œil une excroissance de la cornée, connue sous le nom de *staphylome;* et cette élévation, de nature cartilagineuse, qui était de trois à quatre lignes, la privait de la faculté de voir de cet œil-là. Je suis heureusement parvenu à résoudre cette excroissance, au point de lui rendre la faculté de lire de côté. Il ne lui restait qu'une taie légère au centre de la cornée, et je ne doute pas que je ne l'eusse fait disparaître entièrement, si les circonstances m'avaient permis de prolonger son traitement; mais fatigué de mes travaux depuis douze ans consécutifs, plus encore de l'animosité soutenue de mes adversaires, sans avoir recueilli de mes recherches et de mes peines d'autre satisfaction que celle que l'adversité ne pouvait m'ôter, je crus avoir rempli jusqu'alors tout ce que je devais à mes concitoyens; et persuadé qu'un jour on me rendrait plus de justice, je résolus de voyager, dans l'unique objet de me procurer le délassement dont j'avais besoin, etc. »

Nota. Mesmer se rendit en France au commencement de 1778.

EXTÉNUATION, suite de fortes obstructions au bas-ventre, *sur le sieur E. B. Giraud, âgé de 46 ans, à Strasbourg,* 1786, *par M. Reinbold, ministre du saint Evangile* (1).

(Baquet.)

Après avoir passé dix-huit mois dans les hôpitaux,

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 145.

le sieur Giraud, affaibli, exténué de langueur et de souffrances, les yeux éteints, le teint jaune, le pouls irrégulier et petit, toussant fréquemment, respirant à peine, se détermina à se faire magnétiser par obéissance pour MM. les chefs et officiers du corps royal, qui s'intéressaient vivement à son sort. Il avait renoncé à tout espoir de rétablissement, son estomac était délabré à force de drogues, et refusait depuis quelque temps toute nourriture, même la boisson ordinaire.

Le certificat qu'il produisit le déclarait *phthisique et incurable.* Cependant, MM. les médecins du traitement, après l'avoir soigneusement examiné, crurent reconnaître qu'il n'avait que *le foie obstrué et des obstructions invétérées dans les parties adhérentes.*

M. Reinbold entreprit son traitement; et *sans aucune crise apparente, sans éprouver la moindre sensation,* le malade en reçut un tel soulagement, qu'au bout de quinze jours, il jugea à propos de suspendre les séances de magnétisme pour aller faire le carnaval avec ses camarades. Cette imprudence n'eut pas de suite, et vers la fin du mois il reprit son service. En tout, son traitement dura cinq semaines.

F

FIÈVRE, langueur, *sur Françoise Senec, âgée de 5 ans, à Buzancy,* 1784, *par M. de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Cette enfant avait la fièvre depuis dix mois, et était

(1) *Détail des cures de Buzancy,* p. 27.

dans un état de langueur. Elle fut présentée à Buzancy le 18 mai, et en partit guérie le 29.

Fièvre et diarrhée invétérée, *sur une enfant de 2 ans, à Bayonne,* 1784, *par M. le comte de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Mlle de Maçon avait depuis plus d'un an la fièvre avec une diarrhée qui l'avait réduite à une faiblesse extrême et à un état de maigreur hideux. Elle commença le traitement le 30 août, elle fut guérie le 8 septembre.

Voyez, pour d'autres exemples : *Cures de Buzancy,* 1784, p. 18, 23, 24, 25, 26, 29, 30, 31, 32, 33, 34. *Cures de Beaubourg,* 1784, p. 11. *Cures de Bayonne,* 1784, p. 38. *Lettres sur le magnétisme,* Moulinié, 1784, p. 8, 9. *Mémoires,* etc., Puységur, p. 43, 45, 64, 246. *Recueil d'observations,* etc., 1785, p. 52, 57. *Cures de Nantes,* 1785, p. 191. *Annales de Strasbourg,* t. 1, 1786, p. 2. *Idem,* t. 2, 1787, p. 220. *Du magnétisme,* etc., Puységur, 1807, p. 323. *Recherches,* etc., Puységur, 1811, p. 287, 407. *Annales du magnétisme,* Paris, 1815, 2e trimestre, p. 54. *Bibliothèque du magnétisme,* 2e année, 1819, 4e trimestre, p. 125.

---

(1) *Rapport des cures de Bayonne,* etc., p. 61.

FIÈVRE tierce, *sur un enfant de* 14 *mois, à Bayonne,* 1784, *par M. le comte de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Cet enfant, nommé *Jean Capmas,* avait la fièvre tierce depuis un mois. Il fut conduit au traitement magnétique le 24 août, et guéri le 6 septembre.

FIÈVRE tierce vermineuse, *sur Mlle de Guernisac, âgée de* 7 *à* 8 *ans, à Morlaix,* 1784, *par M. Gilbert, médecin* (2).

(Baquet.)

« Mlle de Guernisac avait eu, pendant trois mois, une fièvre tierce vermineuse, contre laquelle les remèdes les mieux administrés avaient échoué : elle s'était arrêtée quelque temps, puis s'était montrée de nouveau. Les accès étaient marqués par des frissonnemens, des grincemens de dents, suivis de fortes chaleurs, de mal de tête, et de larmes. Depuis qu'elle s'est présentée au baquet, les paroxismes ont successivement diminué ; au bout de huit jours, elle n'en avait plus que de légers ressentimens. En trois semaines, la fièvre s'est entièrement dissipée, le visage a repris des couleurs. La malade a recouvré la meilleure santé : elle n'a jamais eu de sensations, et n'a pris aucun remède. »

GILBERT, méd.

---

(1) *Rapport des cures de Bayonne*, etc., p. 61.

(2) *Mémoire en réponse au rapport*, etc., p. 8.

FIÈVRE tierce, *sur Frédéric Strintz, à Strasbourg,* 1787, *par M. Ziegenhagen, chirurgien* (1).

(Baquet.)

« Le nommé *Frédéric Strintz*, garçon boulanger, est venu au traitement public de la société, le 18 juin 1787, pour se faire magnétiser, à cause d'une fièvre tierce très-opiniâtre : je l'ai entrepris le même jour. Le 19, jour de l'accès, la fièvre le prit au baquet, sans cependant que la chaleur fût forte. Le 21, je le magnétisai au moment où la fièvre le prit : en moins de cinq minutes, je la lui coupai presque tout à fait. Le 23, il n'eut que fort peu de ressentiment de froid : seulement il n'eut point de chaleur. Le 25, la fièvre l'a tout à fait quitté : ses forces commencèrent à revenir, et depuis ce moment il se porte on ne peut pas mieux. Je ne signe le présent certificat qu'après le temps nécessaire et suffisant pour m'assurer qu'il n'a point eu de rechute, et qu'il se porte bien. »

ZIEGENHAGEN, chir.

FIÈVRE tierce et dyssenterie, *sur M. Augustin Lunot, âgé de* 9 *ans, à Châtellerault,* 1816, *par M. Drouault* (2).

(Magnétisme immédiat.)

Cette cure est remarquable par la rapidité avec laquelle elle a été faite. M. Drouault arrêta la dys-

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 239.
(2) *Annales du magnétisme*, n° 37, p. 29.

senterie le premier jour, et le troisième l'enfant était guéri.

Voyez, pour d'autres exemples : *Cures de Buzancy*, 1784, p. 28. *Cures de Bayonne*, 1784, p. 39, 41, 44, 45. *Supplément aux rapports*, 1784, p. 38. *Cures de Nantes*, 1785, p. 190. *Annales de Strasbourg*, t. 1, 1786, p. 30, 66. *Annales du magnétisme*, Paris, 1815, p. 51.

FIÈVRE double tierce, *sur le sieur* ***, *à Blaesheim, près Colmar, par M. Kraus, chirurgien* (2).

(Magnétisme immédiat.)

« Un jeune homme d'Innlenheim, qui a eu, à la suite d'une fluxion de poitrine, la fièvre double tierce pendant deux mois, a été magnétisé deux fois, et guéri sans autre remède. »

KRAUS, méd.

FIÈVRE double tierce, *sur Michel Linckenheil, âgé de 5 ans et demi* (somnambule), *à Blaesheim, près Colmar*, 1785, *par M. Kraus, chirurgien* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Le 4 d'octobre 1785, M. le baron de Bock me mena chez Michel Linckenheil, dont le garçon, âgé de 5 ans et demi, avait, depuis quatre semaines, la fièvre double tierce. Il était dans l'accès, je le magnétisai, et au bout de quelques minutes le frisson cessa.

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 131.
(2) *Idem*, p. 130.

Il s'endormit, se réveilla au bout d'un quart d'heure, demanda à sortir, et n'eut aucun ressentiment de fièvre jusqu'au 10, qu'elle le reprit à midi et demi. Je fus appelé sur le champ pour le magnétiser, et dans trois minutes il fut en crise parfaite. Il demanda à y rester une demi-heure, et m'en annonça une pour le lendemain matin. Il répondit aux questions que je lui fis, que la fièvre l'avait repris parce qu'il était resté trop long-temps à jouer dans une grange humide; qu'il fallait lui donner un vomitif; qu'il aurait encore la fièvre trois jours de suite, à dix heures, et qu'après il serait guéri; qu'il faudrait lui donner, le 11, après sa crise, le tiers d'un grain d'émétique : ce que je fis. Cela lui fit rendre, à onze reprises, une bile prodigieuse. Le lendemain, et les deux jours suivans, il eut, à l'heure désignée, un ressentiment de fièvre, et fut guéri. »

KRAUS, chir.

FIÈVRE quarte, *sur Catherine Jourdain, âgée de 8 ans, à Camblanes, près Bordeaux,* 1784, *par M. le chevalier Froger de la Rigaudière* (1).

Cette enfant était malade depuis trois mois; elle fut guérie en six jours.

---

(1) *Recueil d'observations*, etc., p. 23.

Fièvre quarte et obstruction à la rate, *sur Mlle Mosneron-du-Pin, âgée de 4 ans, à Nantes,* 1784, *par M. de Boissière, médecin* (1).

(Baquet.)

« Mlle Mosneron, fille de M. Mosneron-du-Pin, négociant, sur la Fosse, avait, depuis onze mois, la fièvre quarte avec une obstruction à la rate : deux mois de traitement magnétique ont emporté sa fièvre ; elle a repris sa couleur et un embonpoint considérable ; son obstruction, quoique considérablement diminuée, n'était cependant pas entièrement fondue. La jeune demoiselle aurait eu besoin, pour s'assurer d'une guérison radicale, de suivre le traitement encore quelque temps. »

De Boissière, méd.

Fièvre quarte et suppression, *sur Marie Bonet, âgée de* 30 *ans, à Bayonne,* 1784, *par M. le comte de Puységur* (2).

(Arbre magnétisé.)

Cette femme avait la fièvre quarte depuis quinze mois, et une suppression depuis cinq mois. Elle était hors d'état de travailler, épuisée par les remèdes, dont elle avait fait usage sans succès.

Le 27 août, elle vint au traitement ; le 3 septembre, la fièvre manqua, et ne reparut plus ; le 7, l'é-

---

(1) *Précis des cures*, etc., à Nantes, p. 197.

(2) *Rapport des cures opérées à Bayonne*, etc., p. 51.

coulement des règles se rétablit, et le 10, elle fut guérie.

Témoin, M. Sescosse, chir.

Fièvre quarte, *sur Mme le Sourd, âgée de 72 ans, à Buzancy*, 1784, *par M. de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Mme le Sourd avait la fièvre quarte depuis treize mois : elle en fut guérie après neuf jours de traitement.

Fièvre quarte, obstruction à la rate, douleur au foie, etc., *sur M. Marteau, âgé de* 22 *ans, à Lyon*, 1784, *par M. Orelut, médecin* (2).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

« M. Marteau, demeurant en cette ville, ayant une fièvre quarte depuis neuf mois, avec une obstruction considérable à la rate, le ventre très-gonflé, les jambes œdémateuses, avec une douleur très-vive au foie, m'appela pendant l'un de ses accès : je le touchai pendant cinq minutes; il éprouva sur le champ des maux de cœur, suivis d'une évacuation par les selles. Pendant la durée de l'accès, qui fut plus fort que les précédens, la transpiration fut des plus abondantes, et après l'accès, les urines furent copieuses, et chargées de beaucoup de sédimens. Je continuai le même procédé pendant trois accès : les effets furent

(1) *Détail des cures*, etc., à Buzancy, p. 19.
(2) *Détail des cures opérées à Lyon*, p. 17.

à peu près les mêmes, et au quatrième la fièvre cessa. Il restait à résoudre l'obstruction de la rate, et à débarrasser le foie de l'humeur bilieuse qui l'obstruait. Le malade recouvra assez de force pour se transporter chez moi, où, après avoir suivi le traitement pendant un mois, tous les symptômes se sont évanouis; et sa santé a été si parfaitement rétablie, que l'embonpoint a succédé au marasme, et l'appétit au dégoût pour les alimens. Le teint s'est éclairci, les jambes se sont raffermies, l'enflure a disparu; et l'état du malade est tel aujourd'hui, que ceux qui l'ont vu pendant sa maladie ont peine à le reconnaître. »

Orelut, méd.

Fièvre quarte, *sur Jean N. Tuillier, à Blaesheim, près Colmar,* 1785, *par M. Kraus, chirurgien* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Jean N. Tuillier, à Achenheim, avait épuisé tous les remèdes pour une fièvre quarte qu'il avait depuis quinze mois. Il vint, dans le courant de décembre 1785, me consulter sur son état, et me demanda si je voulais le magnétiser. Je commençai avec l'accès; et le frisson, qu'il me dit durer quelques heures, fut passé dans quelques minutes. Il vint tous les jours de fièvre à Blaesheim, et elle diminua considérablement. Je l'aurais guéri sans autre remède; mais m'ayant dit qu'après le nouvel an son travail ne lui permettrait plus de venir chez moi, j'ajoutai

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 138.

quelque dose de quinquina au magnétisme, et il recouvra la santé au commencement de janvier 1786. »

KRAUS, chirurgien.

FIÈVRE quarte, avec anasarque, *sur Jean Wurtz, à Strasbourg,* 1786, *par M. Kraus, chirurgien* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Jean Wurtz, boulanger à Entzheim, a eu pendant deux ans la fièvre quarte, avec des obstructions dans le foie. Je le traitai pendant quelque temps ; la fièvre le quitta à plusieurs reprises, et revint toujours avec violence. Il alla à Strasbourg, se fit traiter successivement par quelques médecins habiles, qui ne réussirent pas mieux que moi. Il eut alors recours à plusieurs remèdes qu'on lui vanta comme infaillibles pour son état, et qui ne firent qu'augmenter son mal. Vers la Saint-Martin 1785, il me fit appeler, me dit qu'il avait entendu parler du magnétisme, et me pria de l'entreprendre. Il était alors enflé des pieds jusqu'à la tête, avait une toux continuelle et violente, une respiration fréquente et entrecoupée, le visage boursoufflé et d'une couleur tirant sur le violet, avec un commencement décidé d'hydropisie, étant, dans chaque accès de fièvre, privé de connaissance pendant quelques heures.

« Je satisfis à sa demande sans lui donner d'espé-

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 133.

rance, n'en ayant pas moi-même. Je lui fis boire beaucoup d'eau magnétisée ; au bout de quelques jours, j'eus la satisfaction de le voir soulagé, et j'obtins des demi-crises. Il eut quelquefois les yeux collés, et les accidens diminuèrent sensiblement, ainsi que la fièvre ; mais elle ne le quitta pas tout à fait : ce qui m'engagea, attendu que l'hiver avançait, et qu'il faisait un temps affreux, à ajouter au magnétisme des remèdes intérieurs qui le guérirent radicalement, au commencement de janvier 1786. »

KRAUS, chirurgien.

Entzheim, ce 4 mai 1786.

FIÈVRE quarte, *sur Mlle Drouault* (somnambule), *âgée de 5 ans, à Châtellerault*, 1814, *par son père* (1).

(Magnétisme immédiat.)

On avait tenté tous les remèdes pour guérir cette fièvre, qui durait depuis dix-huit mois, lorsque M. Drouault se résolut à essayer la puissance du magnétisme. Le plus heureux succès couronna son entreprise. Au bout de cinq minutes de magnétisme, ou plutôt de *caresses*, comme il le dit si bien, son enfant devint somnambule, et dans cet état répondit à toutes les questions de son père avec la sagacité la plus étonnante : elle ne s'ordonna pour tout remède que de l'eau de chiendent magnétisée. Au bout de huit jours, la fièvre cessa. Quinze jours après, elle

(1) *Annales du magnétisme*, n° 38, p. 49.

eut la fièvre tierce, et huit jours de magnétisme la guérirent parfaitement.

Ce fait est très-important; il est rare de voir des somnambules à cet âge.

Voyez, pour d'autres exemples : *Cures de Buzancy*, 1784, p. 19, 23, 24, 26, 33. *Cures de Beaubourg*, 1784, p. 11, 13. *Cures de Bayonne*, 1784, p. 42, 51. *Rapport de Jussieu*, 1784, p. 64. *Supplément aux rapports*, 1784, p. 43. *Cures de Nantes*, 1785, p. 196, 197, 207. *Recueil d'observations*, etc., 1785, p. 15, 51. *Annales de Strasbourg*, t. 1, 1786, p. 32, 33, 131. *Id.*, t. 2, 1787, p. 40. *Id.*, t. 3, 1789, p. 330. *Du Magnétisme*, etc., Puységur, 1807, p. 262.

Fièvre quarte et double quarte, *sur M.* *** (somnambule), *âgé de* 18 *ans*, *à d'Espence*, *près Sainte-Ménéhould*, 1785, *par M. le marquis de Baillet*, *capitaine de dragons* (1).

Ce jeune homme, malade depuis plus d'un an, avait épuisé toute la science des médecins et chirurgiens de son canton. La première fois qu'il fut magnétisé, le 23 août, il devint somnambule au bout de huit à dix minutes. Il put détailler la nature de son mal, prescrire l'heure et la durée de son sommeil magnétique, et les heures de ses repas. Il était tellement isolé, qu'un coup de fusil tiré presqu'à ses oreilles, à la prière de Mme la marquise de Chamissot de Boncourt, ne lui

---

(1) *Du magnétisme animal*, etc., par M. de Puységur, p. 262.

causa pas la plus légère sensation (1). Il était mobile à la pensée, etc. Il resta huit jours sans indiquer l'époque de sa guérison. Enfin, le 31, il fixa le 4 du mois suivant, et le jour désigné il recouvra une santé parfaite.

FIÈVRE double quarte et convulsions, *sur Mlle d'Anglet, âgée de* 10 *ans, à Bayonne,* 1784, *par M. le comte de Puységur* (2).

(Arbre magnétisé.)

Mlle d'Anglet avait la fièvre double quarte, depuis trois ans. Pendant la durée de chaque accès, elle avait des contractions de tout le genre nerveux qui faisaient contourner entièrement sa bouche et ses yeux, et qui la forçaient à marcher sur la cheville des pieds. Ayant fait usage inutilement de tous les secours de la médecine, elle fut présentée au traitement avec les pieds enflés, le 4 septembre, et se retira le 13, parfaitement guérie.

FIÈVRE lente, *sur Marie Baudette, âgée de* 20 *mois, à Camblanes, près Bordeaux,* 1784, *par M. le chevalier Froger de la Rigaudière* (3).

Cette enfant était minée par une fièvre lente depuis trois mois; elle fut guérie en huit jours.

---

(1) La même expérience a été faite par M. A. Bautier, sur la fille Samson, chez M. Bouillet, en présence de vingt personnes. Voyez *Expériences publiques sur le magnétisme animal*, etc., par M. Dupotet, 2e et 3e édit., p. 86.

(2) *Rapport des cures opérées à Bayonne*, etc., p. 50.

(3) *Recueil d'observations*, etc., p. 51.

Fièvre lente, *sur Anastase l'Evêque, âgé de 8 ans, à Buzancy,* 1784, *par M. de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Cet enfant, attaqué d'une fièvre lente, arriva au traitement le 25 mai, dans l'état de langueur, et fut guéri le 6 juin.

Fièvre lente, à la suite d'une brûlure, *sur une fille de* 19 *mois, à Bayonne,* 1784, *par M. le comte de Puységur* (2).

(Arbre magnétisé.)

M. Gelos, curé de Saint-Pierre d'Yrube, a certifié la cure de cette pauvre enfant. Il atteste que Marie d'Asmandel a été conduite au traitement de M. le comte de Puységur, avec une fièvre qu'elle avait depuis quatre mois, à la suite d'une brûlure aux extrémités inférieures; ces parties étaient devenues si maigres et si faibles, qu'elle ne pouvait se tenir droite.

Son traitement a duré depuis le 28 août jusqu'au 12 septembre.

Fièvre lente, perte blanche, etc., *sur Mme Maisonneuve, à Nantes,* 1784, *par M. de Boissière, médecin* (3).

(Baquet.)

Cette dame fut guérie en quarante et un jours d'une

(1) *Détail des cures*, etc., à Buzancy, p. 27.

(2) *Rapport des cures*, etc., à Bayonne, p. 53.

(3) *Précis des cures de Nantes*, etc., p. 198.

fièvre lente et d'une perte blanche, qui depuis dix-huit mois qu'elle était malade, l'avaient réduite à l'état le plus alarmant. Ces accidens avaient pour cause un lait répandu.

FIÈVRE lente, *sur un enfant de* 6 *ans, à Strasbourg,* 1786, *par M. Reinbold, ministre du saint Evangile* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Le fils de Tobie Gimbel, peintre de paysages, fut apporté chez M. Reinbold, le 20 juillet, enveloppé dans une couverture. Il était consumé par une fièvre lente, contre laquelle tous les remèdes avaient été inutiles.

M. Reinbold le prit sur ses genoux ; le pauvre enfant était si faible, qu'il ne put s'y soutenir. Sa mère le reprit sur les siens, où il fut magnétisé pendant quelques séances.

Au bout de huit jours le mieux fut assez sensible pour faire renaître l'espoir dans le cœur de ses parens (2). Vers la fin d'avril il fut entièrement rétabli, sans autre remède que l'eau magnétisée.

Voyez, pour d'autres exemples : *Cures de Buzancy,* 1784, p. 27. *Cures de Nantes,* 1785, p. 194, 215, 218, 222. *Recueil d'observations,* etc., 1785, p. 8. *Annales de Strasbourg,* 1786, t. 1, p. 36. *Id.,*

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 321.

(2) Sa grand'mère avait quitté Strasbourg, et s'était retirée de l'autre côté du Rhin, pour ne pas être témoin de sa mort.

1787, t. 2, p. 188. *Du magnétisme*, etc., Puységur, 1807, p. 301. *Recherches*, etc., Puységur, 1811, p. 24, 282.

FIÈVRE étique, *sur Marie Cavailhé, âgée de* 14 *ans, à Bordeaux*, 1784 (1).

(Baquet.)

« Marie Cavailhé, fille du sieur Cavailhé, sellier aux Allées d'Albret, était dans un état déplorable. Consumée par une fièvre étique depuis trois mois, elle se traînait à peine; elle éprouvait de vives douleurs dans la tête et dans les jambes; les muscles du cou étaient dans un état convulsif; elle avait une toux sèche, accompagnée d'oppression; sa vue était affaiblie. Cette malade, entrée au traitement le 2 août, l'a quitté le 10 septembre, parfaitement guérie. »

FIÈVRE violente, convulsions, suites d'un abcès, *sur Mlle Leclerc, âgée de* 15 *mois, à Paris*, 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (2).

(Baquet.)

Cette enfant avait une fièvre violente, des convulsions, et tous les symptômes d'une maladie grave. Le médecin annonça qu'il la trouvait fort mal, et proposa de lui mettre des vésicatoires, et de la saigner sur le champ. Sa mère, effrayée, préféra de conduire son enfant chez M. d'Eslon. Deux jours après, ces ac-

(1) *Recueil d'observations*, etc., p. 18.

(2) *Supplément aux rapports*, etc., p. 20.

cidens étaient dissipés, et l'enfant rendit un abcès considérable. Toutes les fois qu'on la magnétisait, elle était dans une agitation extrême. Cet état finissait par des transpirations abondantes. Au bout de huit jours elle fut guérie.

FIÈVRE inflammatoire, *sur Mme la comtesse de G***, à Paris*, 1803, *par M.* ***, somnambule (1).

(Magnétisme immédiat.)

Mme de G*** était magnétisée depuis un an pour un squirre au mésentère, par M. ***. (Le lecteur verra, à l'article SQUIRRE, comment le magnétiseur fut mis en somnambulisme par Mme de G***, et comment, guéri de son indisposition, il conserva la faculté de s'endormir tous les jours, et de terminer heureusement la cure difficile qu'il avait entreprise.)

Dans le mois d'octobre 1801, Mme de G*** se croyait à la fin de son traitement, lorsqu'un jour elle vit son somnambule mettre tout à coup ses mains sur ses yeux, et fondre en larmes. Elle le questionna; il lui dit que son squirre était presque détruit, mais qu'il voyait qu'elle aurait une grande maladie qu'il ne pouvait empêcher. Il ne put lui en indiquer l'époque, mais il l'assura qu'elle serait très-mal, et lui recommanda de ne point se faire saigner. Mme de G*** le pria de lui donner toutes les indications qu'il pourrait, et en prit note à tout évènement.

Le 5 janvier 1803, la maladie annoncée se déclara;

---

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 6, p. 232.

heureusement M. *** se trouvait encore à Paris, et il s'empressa de venir auprès de Mme de G***. Dès qu'il la magnétisait, il entrait de lui-même en somnambulisme (1). Il dirigea seul le traitement, et eut le bonheur de la guérir dans l'espace de vingt jours.

---

(1) Il n'est point rare, dit M. Deleuze à ce sujet, qu'une personne qui a été somnambule rentre naturellement en somnambulisme en magnétisant celle qui l'a plusieurs fois mise dans cet état. « Une dame que j'avais rendue somnambule a eu, depuis « sa guérison, la complaisance de me magnétiser lorsque je me « trouvais incommodé. Elle n'a jamais pu le faire pendant dix « minutes sans rentrer en somnambulisme, quoique ce ne fût « ni son intention ni la mienne ; elle n'éprouve pas la moindre « envie de dormir lorsqu'elle magnétise tout autre que moi. » (*Note de M. Deleuze.*)

On trouve dans les *Annales de Strasbourg* plusieurs exemples à l'appui de cette assertion. Les plus intéressans sont ceux rapportés par M. le comte de Lutzelbourg, dans son *Rapport sur Mme Fr****. Tardy de Montravel en cite également un qui lui est personnel, dans le *Journal du traitement de Mme B****. Il était incommodé de maux d'yeux pour lesquels cette dame le magnétisait : ce qui ne lui arrivait jamais, dit-il, sans qu'elle tombât en crise (somnambulique). Ainsi que celle dont parle M. Deleuze, Mme B*** était guérie.

Ce phénomène peut se reproduire d'une manière encore plus surprenante. On trouve dans la première partie du *Traitement de la demoiselle N****, p. 100, par le même auteur, l'observation fort intéressante d'un magnétiseur qui tomba en somnambulisme, en magnétisant un malade qui n'avait lui-même aucune idée du somnambulisme magnétique, et qui ne songeait pas le moins du monde à exercer une action sur son magnétiseur.

Dans la deuxième partie du même ouvrage, p. 202, M. de Montravel rapporte qu'il a connu deux femmes, dont l'une, saine et bien portante, magnétisait l'autre, malade depuis deux ans.

Lorsque Mme de G*** fut guérie, elle pria son somnambule de lui faire connaître les détails de sa maladie. Il lui dit qu'elle provenait d'un amas d'humeurs très-anciennes, qui ne pouvaient s'évacuer que par la crise qu'elle avait éprouvée. Les symptômes avaient été les suivans :

Une douleur très-aigüe entre les deux épaules ; la tête remplie d'une humeur visqueuse, la gorge enflammée, les poumons embrasés, une toux opiniâtre, crachement de sang ; le bas-ventre dans un état d'inflammation alarmant ; les voies urinaires resserrées, fièvre concentrée et par accès, très-violente, etc. Les redoublemens venaient deux fois par jour, l'un vers onze heures du matin, l'autre vers neuf heures du soir ; celui-ci était le plus violent, et durait une partie de la nuit.

M. *** conduisit cette maladie avec une sagesse et une lucidité admirables. Il faut voir, dans la relation qu'il en fait, avec quelle heureuse discrétion il employa tour à tour les remèdes et le magnétisme. Quoique la crise ait été terrible, il n'y a pas eu le plus léger accident, et Mme de G***, parfaitement guérie, a été rendue à sa famille et à tous les infortunés, à qui elle prodigue maintenant les mêmes secours qui lui ont sauvé deux fois la vie.

Ces deux femmes ne connaissaient encore le somnambulisme que de nom, et bien imparfaitement. La magnétiseuse devint somnambule, et, dans cet état, elle vit très-bien l'intérieur de sa malade, et lui donna de fort bons conseils.

Fièvre inflammatoire, *sur le sieur Denis* (somnambule), *âgé de* 21 *ans, à Paris,* 1805, *par M. de Puységur* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Le sieur Denis, domestique de M. de Puységur, avait depuis quelques jours des mouvemens de fièvre ; il eut l'imprudence de prendre une médecine sans consulter personne, et de faire son ouvrage toute la journée. Le soir, accablé par la fièvre et par un mal de tête violent, il fut obligé d'aller se coucher. Il eut le transport, et une hémorragie considérable.

Le lendemain, 28 mars, M. de Puységur ayant appris sa maladie, alla le voir, et le magnétisa. Il n'eut pas les mains posées sur lui cinq minutes, qu'il s'aperçut que les souffrances de cet homme augmentaient. Il se plaignait de douleurs de tête très-fortes; d'une oppression considérable. Il avait une *barre,* disait-il, qui le ceignait au-dessous des côtes ; sa respiration était gênée, et bientôt les doigts de ses mains se contractèrent au point qu'il ne pouvait les étendre. Il parlait sans suite, et avait des vertiges. M. de Puységur le fit transporter dans une chambre attenante à la sienne, afin de pouvoir le soigner plus facilement. Il le magnétisa plusieurs fois pendant cette journée, et lui fit toujours souffrir des maux inouïs. Sa bouche contractée ne laissait qu'à peine un passage à la respiration extrêmement gênée ; ses pieds et ses mains

(1) *Mémoires*, etc., de M. de Puységur, 2e partie, p. 30.

étaient crispés, et il ne savait dans quelle partie de son corps placer le siége de ses souffrances; ses plaintes étaient déchirantes; et malgré sa confiance dans le magnétisme, M. de Puységur n'osait espérer de le guérir.

La nuit fut très-agitée, et la fièvre brûlante qui l'accablait ne lui laissa aucun repos. Le mardi, les crises présentèrent les mêmes symptômes que la veille; cependant le malade buvait avec beaucoup de plaisir l'eau ou la tisane magnétisée qu'on lui donnait; il la trouvait *sucrée*, phénomène que M. de Puységur a souvent observé à l'approche de la guérison des malades.

Vers les trois heures et demie, après une crise que M. de Puységur lui occasionna, le malade tomba dans un accablement très-grand, et bientôt il se manifesta chez lui une sueur des plus abondantes, qui coulait à grosses gouttes de chaque partie du corps. Deux fois dans la soirée le même effet eut lieu.

La nuit fut plus calme, et il dormit un peu.

Le lendemain mercredi, à neuf heures du matin, il dit qu'il allait mieux, et qu'il ne croyait plus mourir, comme il l'avait d'abord pensé. Chaque fois qu'il fut magnétisé ses souffrances se renouvelèrent; hormis cela, il n'était que faible, et ne souffrait pas du tout. Il put passer toute la journée dans un fauteuil. Avant la fin du jour il avait déjà repris de la gaîté, et même il se sentait des dispositions d'appétit. Le soir il annonça sa guérison pour le lendemain, et dit qu'en même temps il pourrait rendre compte de sa maladie. Il

dormit assez bien la nuit suivante. Le lendemain jeudi, il avait l'œil excellent, de l'appétit, et des couleurs très-fraîches. M. de Puységur l'ayant magnétisé à onze heures, il s'endormit; cette fois les crises furent moins violentes. Il demanda pour dîner de la soupe et un peu de bœuf. Le soir, à huit heures, il dit à M. de Puységur que le magnétisme lui avait sauvé la vie; que sans cela on l'aurait saigné, ce qui lui aurait ôté les forces et les moyens de suer, et qu'il serait mort le lendemain.

Le jour suivant il était parfaitement guéri, et il n'eut plus besoin d'être magnétisé.

FIÈVRE inflammatoire éphémère, *par M. Roullier, médecin* (1).

« Les fièvres inflammatoires me paraissent être celles dans lesquelles, en employant le magnétisme dès le début, il devrait avoir généralement un très-grand succès. Jusqu'à ce moment, on ne peut encore citer qu'un petit nombre de faits heureux qui se multiplieront sans doute quand les médecins voudront eux-mêmes faire usage du magnétisme. Je n'ai eu occasion de magnétiser que quelques personnes prises de fièvres éphémères inflammatoires; mais j'ai été à même d'observer avec quelle promptitude la fièvre disparaissait. »

---

(1) *Exposition physiologique, etc.*, p. 188.

Fièvre ardente et vermineuse, *sur Mlle de Segrai, âgée de* 15 *ans, à Antony, près Paris,* 1784, *par un médecin magnétiseur, élève de M. d'Eslon* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Mlle de Segrai étant tombée malade à la suite d'un assez long voyage, le 12 juin 1782, on fit appeler M. Brador, habile chirurgien, qui reconnut que la maladie principale était une fièvre ardente dont les symptômes étaient alarmans, et soupçonna une complication vermineuse. Il traita la malade pendant quelques jours, déclara qu'il ne pouvait répondre des suites, et qu'il fallait demander une consultation. M. Beaujard, fermier-général, chez qui Mlle de Segrai demeurait, eut recours à M. d'Eslon, qui pria un médecin de ses élèves de suivre cette maladie. Celui-ci arriva au huitième jour, et trouva la malade avec une fièvre très-vive, le pouls serré et concentré, la peau brûlante, le ventre sensible; le délire était constant, la toux sèche et très-fréquente; les urines passaient peu. Il prescrivit des boissons acidulées, des lavemens avec du vinaigre, et la magnétisa. Le surlendemain, elle rendit des vers; mais malgré cela, les accidens augmentèrent jusqu'au quatorzième jour de la maladie, où, sur le soir, un lavement lui fit rendre trois ou quatre boules de matières. Dès ce moment les symptômes disparurent par degrés, et, peu de temps après, Mlle de Segrai fut parfaitement guérie.

---

(1) *Supplément aux rapports*, etc., p. 52.

Fièvre bilieuse, *sur Mme ***, à d'Espense, près Sainte-Ménehould,* 1785, *par M. le marquis de Baillet, capitaine de dragons* (1).

A la suite d'une fièvre tierce qui avait été mal conduite, Mme *** fut attaquée d'une fièvre bilieuse des plus complètes. Au bout de trois jours de magnétisme les accès s'arrêtèrent, et la malade allait toujours de mieux en mieux; mais comme elle conservait une couleur jaune, M. de Baillet lui fit faire usage d'un peu de crême de tartre, ce qui acheva la guérison.

Fièvre bilieuse putride, *sur M. Ruiller-Bellevue, âgé de* 14 *ans, à Bordeaux,* 1784 (2).

(Magnétisme immédiat.)

« M. Ruiller-Bellevue, Américain, pensionnaire chez Mme Dubreuil, rue Rennière, fut attaqué d'une fièvre bilieuse putride, le 31 octobre dernier. Le malade était tourmenté par des nausées, des irritations d'estomac; il était oppressé; il avait un point très-douloureux à la poitrine; il toussait, et crachait un sang bilieux; il souffrait de la tête; il était presque continuellement en délire; son pouls était souvent faible et concentré. Tels étaient les principaux symptômes. Après avoir été convenablement évacué, il fut livré à la seule influence du magnétisme animal, deux fois par jour, demi-heure le matin, demi-heure le

(1) *Du magnétisme animal*, etc., par M. de Puységur, p. 262.
(2) *Recueil d'observations*, etc., p. 39.

soir. Chaque séance renforçait le pouls, et calmait le délire. Le septième jour, il se déclara une crise abondante par les sueurs, les crachats et les selles. Elle dura deux jours, et fut complète. Le malade se trouva guéri.

« *Nota.* La nature a souvent déterminé des crises aussi heureuses dans les fièvres aiguës : l'auteur de cette observation en convient; mais il doit faire remarquer que cette maladie, assurément très-vive, très-alarmante, a été guérie sans saignée, malgré l'affection de la poitrine, le crachement de sang, l'insomnie, le délire frénétique, qui dura quatre jours et cinq nuits; a été guérie presque sans remèdes, a été complètement jugée le septième jour; et que le malade, sans avoir passé par le temps de la convalescence, s'est trouvé tout à coup plein de force, et en état de partager les amusemens de ses jeunes camarades. »

Fièvre bilieuse inflammatoire, *sur Mme Barth, âgée de 30 ans, à Strasbourg,* 1788, *par M. Demougé* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Mme Barth venait de perdre son mari après une longue et douloureuse maladie de sept mois, pendant laquelle elle lui avait prodigué tous les soins possibles; accablée par des travaux de plusieurs années, et surtout par des peines d'esprit qui avaient rempli la moitié de sa vie, elle lutta pendant huit mois à

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 410.

peu près contre les suites que devaient avoir sur une femme sensible et délicate tant de maux réunis. Enfin, le 26 novembre au soir, il lui survint un mal de tête effroyable qui dura toute la nuit : elle envoya chercher M. Demougé le lendemain matin; il la trouva souffrante de toutes les parties du corps; la tête lui semblait être fendue le long de l'épine et dans les reins; un mal de gorge violent l'empêchait presque de parler, la fièvre la consumait, etc.

Il commença à la magnétiser, et parvint à calmer un peu les douleurs. Le soir, il retourna chez elle avec une somnambule qui lui donna les détails les plus circonstanciés sur la nature de la maladie et la marche à suivre dans le traitement dont elle annonça de suite le succès. Malheureusement M. Demougé se vit privé tout à coup du secours de sa somnambule. Il fut ainsi forcé de conduire sa malade, pendant un mois, d'après les indications générales qui lui avaient été données. Sa patience, sa persévérance furent enfin récompensées. Le 26 décembre, il retrouva sa somnambule plus lucide que jamais, et dès ce moment ils travaillèrent de concert à la guérison de cette cruelle maladie; et le 22 février, Mme Barth fut en pleine convalescence.

Quoique les purgations eussent été considérables (dans l'espace de trois semaines elle en prit quatorze, qui toutes la menèrent depuis dix jusqu'à quinze fois, sans compter les lavemens purgatifs, qui occasionnèrent les évacuations les plus copieuses), Mme Barth reprit ses forces à vue d'œil. Pendant le cours du trai-

tement elle engraissa, et devint beaucoup plus forte qu'elle ne l'était auparavant.

La somnambule lui ordonna un régime très-sévère pour éviter de nouvelles rechutes; et grâce à ces précautions, sa santé se raffermit de jour en jour.

Fièvre bilieuse et inflammatoire, *sur Alphonse de Rostaing, âgé de* 16 *ans, à Paris*, 1818, *par M. le baron de Rostaing, et Mme Frédéric Huntziger*, somnambule (1).

(Magnétisme immédiat.)

Le jeune Alphonse était incommodé depuis quelques jours, lorsqu'il sortit de sa pension (l'Institut des nations européennes), pour aller passer le dimanche chez son père. Il fut hors d'état de faire à pied le trajet de la rue de Monsieur à la rue Saint-Dominique, faubourg Saint-Germain; il prit un fiacre, et en montant l'escalier il eut tant de fatigue, qu'il faillit se trouver mal. Il ne se plaignait que d'un violent mal de tête; on lui fit prendre une tasse de café à l'eau. Il essaya de dîner, et à la première cuillerée de soupe qu'il prit, il fut obligé de s'arrêter. Il resta ainsi debout jusqu'à onze heures du soir; son teint, ordirement coloré et d'une teinte égale, était violet.

Ses parens le gardèrent chez eux pour voir la tournure que prendrait cette indisposition. La nuit, il eut une évacuation de bile. Le médecin arriva de bonne

---

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, nº 11, p. 93.

heure le lendemain matin; il ordonna un bain de pieds; le malade s'y trouva mal.

Le pouls était d'une lenteur extrême; il ne battait que cinquante-deux fois par minute, et pourtant il était régulier. On fit prendre des boissons rafraîchissantes et un lavement; le mal de tête continuait, et le jeune homme n'éprouvait aucun besoin de manger. Dans la nuit du lundi au mardi, cinquième jour de la maladie, il eut deux évacuations naturelles de bile pure; le matin du mardi, le docteur lui fit prendre un grain d'émétique dans un verre d'eau, en le faisant donner par cuillerées à bouche, toutes les cinq minutes; il s'ensuivit d'abondantes évacuations bilieuses par haut et bas. Le sixième jour, on continua l'usage des boissons rafraîchissantes; le lendemain, une prise de magnésie, mêlée avec de la rhubarbe et du camphre. Le huitième jour, les boissons rafraîchissantes; le neuvième, encore une prise de magnésie; enfin le dixième, le docteur ordonna un bouillon léger, et permit d'en donner quatre petites prises au malade dans la journée. La langue avait paru très-bonne; il était calme. Seulement il était si faible, qu'il avait peine à parler.

Le docteur avait ordonné, pour la matinée du onzième jour, une nouvelle prise de magnésie. Dès le neuvième jour, et notamment le dixième, Alphonse avait eu des absences d'esprit qu'on attribua à une diète de dix jours, et l'on ne s'en inquiéta pas. Il prit presque avec dégoût ses petits bouillons, et la nuit de ce dixième jour fut très-agitée. Le malade se leva

avec force sur son séant; il ôta sa chemise, malgré le domestique et malgré sa mère : il se plaignit qu'il y eût des canifs dedans. Il ne se calma qu'à cinq heures du matin : on lui donna sa prise de magnésie à huit heures. Le docteur arriva à neuf : on lui rendit compte de l'état de la nuit; il examina la langue du malade, et parut regretter qu'on lui eût fait prendre la magnésie.

M. de Rostaing s'aperçut alors que son médecin, jusque là très-confiant dans la bénignité de la maladie, concevait des inquiétudes. Ils passèrent dans un cabinet; et tout en cherchant à le rassurer, celui-ci lui annonça que la maladie changeait de caractère, et le pressa d'envoyer chercher un ou deux de ses collègues pour consulter. Il ajouta que si c'était son fils, il n'hésiterait pas à apposer des vésicatoires aux jambes, et qu'une légère infusion de quinquina lui paraissait convenable. MM. les docteurs E*** et G*** n'ayant pu venir immédiatement, M. de Rostaing ne jugea pas à propos de les attendre pour mettre les vésicatoires : ils furent posés à deux heures. Le docteur prescrivit un demi-lavement, des ablutions avec de l'eau tiède sur les bras, les cuisses et les jambes, et des fomentations sur le bas-ventre, en attendant les médecins. La peau était aride et brûlante.

Les médecins se réunirent le soir, à neuf heures. Ils approuvèrent les ablutions et fomentations, et les lavemens. Ils crurent même qu'un bain entier serait nécessaire; mais le docteur s'y opposa, craignant que son malade ne mourût dedans. Il opina pour le ren-

voyer au lendemain, douzième jour de la maladie, s'il paraissait toujours nécessaire ; on ajourna l'usage de l'infusion de quinquina. Les médecins ne dissimulèrent pas à M. de Rostaing le danger où était son fils ; il avait le délire pendant leur consultation, et ils lui dirent, avec tous les ménagemens possibles, que son état était *très-grave.*

Le matin de ce même jour, dès que le docteur eut manifesté les inquiétudes qu'il éprouvait, et qu'il se fut éloigné pour vaquer à ses affaires, en attendant la réunion de ses confrères, M. de Rostaing éprouva le besoin de soulager son fils en le magnétisant (il avait vu des effets sensibles du magnétisme, mais n'avait jamais essayé d'en faire usage). Il se mit donc à magnétiser le malade, en étendant les mains sur lui, de la tête aux pieds, *sans le toucher,* ni même sa couverture : cela parut le calmer ; il regardait son père avec une sorte de plaisir. Sa tête revenait. M. de Rostaing lui demanda s'il éprouvait quelque sensation ; il répondit : « *Cela me fait chaud.* — Cela te fait-il plaisir ? — Oui, papa. » Il continuait avec ardeur, lorsque le docteur entra ; en le voyant magnétiser, il se mit à pérorer sur sa *niaiserie :* ce qui ne laissa pas de le contrarier et de le distraire. Le malade parut s'agiter de nouveau, et demanda à son père, avec une sorte d'impatience : « As-tu bientôt fini ? » Ce mot lâché servit de texte au docteur pour dire à M. de Rostaing *qu'il faisait mal à son fils.* Celui-ci aurait pu lui répondre qu'en ce cas il opérait donc sur lui quelqu'effet ; mais ce n'était pas le

moment de discuter; il cessa, et attendit tout des vésicatoires et de la consultation des médecins.

Dans la nuit du onzième au douzième jour, on pratiqua les ablutions et fomentations prescrites; pendant qu'elles avaient lieu, la peau semblait se détendre, le délire cessait, mais au bout de quelque temps le même état se reproduisait. A sept heures du matin, le docteur arriva : on lui rendit compte de la nuit. Il avoua qu'il s'était attendu à pire, aussi bien que ses collègues, etc.

M. de Rostaing, éclairé par ce qu'il avait vu du retour constant du délire, et d'une tension générale dès que l'on discontinuait l'usage des moyens indiqués, sentit que ce n'était pas avec leur secours qu'on prolongerait long-temps l'existence de son fils. Cette idée le ramena au magnétisme, et il se mit à l'employer avec toute l'énergie d'un père qui veut conserver un enfant chéri. Il voit l'état du malade s'améliorer sensiblement sous sa main, il acquiert une confiance extrême. Des borborygmes annoncent une évacuation naturelle et prochaine : il l'obtient complète; les muscles se détendent, le délire cesse, et le malade est en bon état après une demi-heure de magnétisme. A onze heures, le docteur arrive; il trouve un changement notable; il est enchanté; et attribuant cet heureux effet à ses remèdes, il ordonne de continuer les ablutions et les fomentations, etc. Le lendemain, il fait mettre un vésicatoire à la nuque, pour mieux dégager la tête. Le jour suivant, on en applique un autre sur la poitrine, parce que le malade

avait une toux sèche. Cependant, le quinzième jour, Alphonse parut extrêmement mal dans la matinée; son teint était violacé; le docteur crut qu'étant bien évacué, il était temps de le fortifier et d'attaquer la fièvre, à l'aide du quinquina. On lui en donna en infusion, mais les effets ne furent pas tels qu'on se les promettait. Dès ce moment, le magnétisme cessa d'occasionner des évacuations, et les lavemens n'amenèrent plus des matières jaunes et fétides, comme ils l'avaient fait jusque-là (1). Le malade empira, la peau devint plus sèche et plus brûlante dans les journées des 16 et 17; le délire revint; la narine droite laissa échapper quelques gouttes de sang; les dents noircirent; les lèvres étaient couvertes d'une peau noirâtre; la respiration était haletante; les spasmes violens; les yeux furent clos par la chassie; le malade parut sourd et muet; sa langue était brûlée, et plutôt noire que brune; il roulait ses draps en paquet, et faisait avec ses bras des mouvemens désordonnés. Le docteur laissait involontairement échapper des signes d'inquiétude; et le neveu de M. de Rostaing, jeune médecin, l'observait également avec une anxiété qui manifestait assez ses craintes.

Le docteur, consulté si l'on pouvait appliquer à chaque pied une moitié de pigeon immédiatement coupé en deux, ne parut pas en attendre grand effet; il indiqua la moutarde comme devant être plus effi-

---

(1) Le lecteur pourra voir, à l'article de Jeanne Duperret (MALADIES NERVEUSES), un fait à peu près semblable : des bains arrêtèrent l'effet du magnétisme.

cace; mais son désir de sauver le malade était si ardent, qu'il permit de tenter *même le magnétisme*, et c'était tout dire.

Cependant, M. et Mme de Rostaing voyant leur fils dans un état désespéré, se décidèrent à appeler une somnambule. M. Deleuze voulut bien se charger de leur en procurer une; et dans la journée du 18, M. de Beaucour, magnétiseur, se rendit chez le malade avec la dame Frédéric Huntziger, qu'il endormit immédiatement. Après l'avoir examiné quelques momens, et dit ce que le malade éprouvait, elle lui ordonna une petite cuillerée à café d'élixir Kousiou, à prendre le matin, et une heure après, le magnétisme pendant une heure sur la poitrine, une tisane de cresson et de gruau, mêlée avec autant de bouillon gras bien dégraissé, et en prendre une petite tasse, légèrement sucrée, de trois quarts en trois quarts d'heure. Elle dit qu'elle reviendrait dans trois jours.

Après cette consultation, M. et Mme de Rostaing se trouvèrent fort embarrassés: remettre le sort de leur fils à la discrétion d'une femme *endormie*, abandonner les conseils d'un médecin instruit et zélé, tout cela paraissait absurde; mais quand ils eurent réfléchi que tous les moyens possibles avaient été employés; quand ils se furent rappelé que le docteur lui-même avait dit qu'il ne fallait plus rien espérer *que de la nature*, et qu'il avait ajouté *qu'elle servait mal* le jeune malade, ils se décidèrent à essayer le régime qui venait d'être prescrit par la somnambule.

Le lendemain matin, dix-neuvième jour de la ma-

ladie, on donna à Alphonse une cuillerée d'élixir. On l'avait bien examiné auparavant : il était agité ; bientôt il devint calme : on lui fit prendre la tisane prescrite, et rien ne manifesta qu'elle fît un mauvais effet. On poursuivit le même régime les vingtième et vingt-unième jours, et la maladie parut rester stationnaire. Le vingt-unième jour était regardé comme un jour critique, qui devait produire un effet heureux ou funeste ; mais rien de cela n'arriva ; le malade ne fut ni mieux ni plus mal.

La somnambule arriva ce jour-là à midi. Le malade était violemment agité, et avait des quintes et des spasmes fréquens. Dès que la somnambule fut endormie, elle trouva du mieux ; elle ordonna une cuillerée à café d'élixir de Chevalier, ci-devant Treffenscheld. « Vous allez me réveiller, dit-elle à M. de Beaucour, son magnétiseur ; je magnétiserai le malade vingt minutes quand je serai réveillée, parce qu'endormie *le magnétisme serait trop fort* (1). Vous me rendormirez ensuite ; je verrai l'effet de l'élixir et du magnétisme, et je dirai ce qu'il faudra faire. » MM. Deleuze, le colonel Duparc et le neveu de M. de Rostaing étaient présens. L'on craignait que cet élixir n'augmentât l'irritation du malade ; mais la somnambule persista dans son ordonnance. En effet, à peine Alphonse l'eut-il avalé, que les spasmes et les

(1) Si l'on juge cette explication d'après ce que l'on a observé depuis quarante ans, elle paraîtra fort singulière ; car il semble qu'un somnambule lucide est maître de modifier son action selon les besoins du malade.

quintes se calmèrent comme par enchantement. Lorsque la dame Chevalier fut de nouveau endormie, elle ordonna de faire prendre au malade une seconde cuillerée d'élixir dans une heure, et de lui donner le lendemain, avant le jour, un lavement, en mettant dans la seringue une cuillerée à café du même élixir, et trois cuillerées d'huile d'olive. Elle annonça que ce remède lui ferait rendre les matières infectes qui obstruaient encore les instestins, et qu'on serait étonné de la quantité. Jamais prédiction ne fut mieux accomplie, dit M. de Rostaing : ce lavement amena un débordement de matières jaunes et infectes, et rétablit le cours des évacuations, suspendu par le quinquina. Le lendemain, la somnambule annonça que le malade était *bien mieux*. Enfin, le 10 janvier, vingt-troisième de la maladie, elle dit formellement : « *L'enfant est sauvé;* il n'y a plus de danger pour lui : mais il faut de la patience; le mieux ne sera sensible que dans huit jours, et la progression sera bien faible. »

Cependant, le docteur croyait qu'on exécutait encore ses ordonnances; que le malade prenait des infusions de quinquina. Il avait prescrit un *julep*, pour calmer les spasmes; un *pectamentum*, pour adoucir la poitrine; du *kermès minéral*, pour détacher les glaires : rien de tout cela n'avait été fait; la somnambule s'y était opposée. Elle avait dit à M. de Rostaing de magnétiser la bouche de son fils, comme s'il eût voulu en arracher des matières, et lui avait assuré que cela lui ferait expectorer les glaires. Celui-ci l'avait

fait trois fois, et trois fois il avait obtenu une évacuation abondante de glaires, ce qui avait sensiblement diminué la toux. Elle l'avait également rassuré sur l'état organique du cœur de son fils, que le docteur soupçonnait être affecté *dangereusement*. M. de Rostaing se reprochait beaucoup de le laisser ainsi dans l'erreur; mais *l'horreur invincible* qu'il lui avait toujours montrée pour le magnétisme l'avait détourné de lui faire un aveu sincère de tout ce qui s'était passé. Cependant, le lendemain du jour où la somnambule lui avait dit que le malade était hors de danger, il lui avoua que depuis le douzième jour il n'avait cessé de magnétiser son fils, et qu'il n'hésitait pas à attribuer à cette pratique le changement heureux qui se faisait déjà remarquer. M. le docteur le regarda avec cette pitié, avec ce dédain qu'il croyait devoir à tant d'ignorance et de sotte prévention. Ils argumentèrent assez vivement; et enfin M. de Rostaing finit par lui dire : « Tenez, docteur, vous êtes de bonne foi; ne vous refusez pas à une expérience. Vous allez tâter le pouls de mon fils; dans quelqu'état qu'il se trouve, je vais le développer sous vos doigts en magnétisant mon fils, et *sans toucher même sa couverture.* »

Après *bien des façons*, trop longues à rapporter, le médecin consentit, par complaisance, à prendre le pouls du malade; et avant que M. de Rostaing commençât à le magnétiser, il lui dit : « Le pouls est autant développé que possible; vous ne sauriez le développer mieux. — Raison de plus; attendez cinq

minutes. » Au bout de quatre minutes de magnétisme, M. de Rostaing s'arrêta, et lui dit : « Allons, docteur, parlez. — Je ne puis nier qu'en effet je ne l'aie senti se développer à la fin; mais, au commencement, je ne *sentais rien.* — Cela est tout simple; il fallait deux ou trois minutes pour produire un effet. » Alors, le docteur répondit que la variation *pouvait être* naturelle. M. de Rostaing lui rapporta les expériences réitérées de son neveu (1). Le docteur était un peu embarrassé. Le lendemain, M. de Rostaing remit la conversation sur le même sujet, résolu de faire des aveux complets : il espérait amener le docteur à observer un traitement de la maladie la plus grave, sous l'influence du magnétisme et sous la direction d'une somnambule, mais il ne réussit pas

(1) M. de Rostaing avait constamment magnétisé son fils en présence de son neveu ; celui-ci expliquait, par des causes naturelles, les évacuations ou le calme que son oncle attribuait au magnétisme ; cependant, comme il épiait avec une extrême sollicitude le pouls de son cousin, il remarqua que ce pouls se développait *sensiblement* pendant qu'on le magnétisait. Il crut d'abord que cela provenait d'une variation naturelle; mais le retour immédiat de ce développement, toutes les fois que le malade était magnétisé, fixa enfin son incertitude, au point qu'il fut forcé de reconnaître ce fait comme *positif* et *incontestable.* M. le docteur Husson et trente médecins, à l'Hôtel-Dieu de Paris, ont fait la même observation sur Mlle Samson, en 1820. *Voyez*, à la fin de cet ouvrage, l'article VOMISSEMENS.

Quelquefois, au contraire, le pouls diminue. Dans des expériences faites chez M. Bouillet (15 mars 1826), M. le docteur B*** remarqua sur M. Petit, mis en somnambulisme, que le nombre des pulsations avait, immédiatement après le sommeil, diminué de 22 par minutes.

même à *se faire écouter.* Il est impossible de pousser la prévention plus loin. M. le docteur promit cependant de revenir, et il a tenu parole une fois; mais ce fut pour gémir devant Mme de Rostaing de *l'incroyable aveuglement* de son mari, et pour lui faire sentir les conséquences d'une résolution *aussi extravagante* que celle qu'ils poursuivaient.

Le vingt-huitième jour seulement, la somnambule prescrivit l'usage du quinquina à doses très-discrètes. Les selles étaient alors devenues naturelles. Le trente-huitième jour, le pouls était descendu à quarante et une pulsations; mais la dame Chevalier avait prévenu que cela devait être ainsi; qu'il ne fallait pas s'en inquiéter; que c'était l'effet de la cessation de la fièvre, et que le pouls remonterait graduellement : ce qui s'est vérifié. La convalescence a été conduite avec une telle mesure, qu'il n'est pas arrivé le moindre accident. On avait craint que le jeune homme ne restât long-temps dans un état d'imbécillité, suite ordinaire de cette espèce de maladie; mais le moral s'est remis même plutôt que le physique. Pour juger de l'intensité de cette maladie, il faut savoir qu'Alphonse n'a gardé le moindre souvenir ni de l'application ni du pansement de ses vésicatoires; et qu'enfin, interrogé, le quarante-cinquième jour de la maladie, depuis combien de temps il croyait être alité, il répondit : *Depuis une semaine*..... Il ne comprit qu'il y avait plus long-temps, qu'en portant ses yeux sur ses cuisses et ses jambes, où il n'y avait exactement que la peau et les os.

Fièvre bilieuse et vermineuse, échauffement, obstructions, etc., etc., *sur M. Gauvin* (somnambule), *à Châtellerault*, 1815, *par M. Drouault* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Il y avait sept mois que M. Gauvin était malade, et traité par un médecin pour les maladies ci-dessus énoncées, lorsqu'il en fut abandonné. Un autre médecin étant appelé, déclara qu'il n'y avait rien à faire à cause de la faiblesse extraordinaire du malade, et de la fièvre lente qui le minait. Ne sachant plus que faire, Mme Gauvin pria M. Drouault de venir magnétiser son mari. Au bout de quatre jours de traitement, celui-ci lui rendit le sommeil, dont il était privé depuis six mois : il ne perdit que deux fois connaissance ; ce qui lui arrivait, depuis le même temps, au moins vingt fois par jour et autant par nuit. Au bout de quinze jours, les obstructions et les douleurs de côté étaient passées ; et après un mois de traitement, la fièvre avait cessé.

Fièvre putride, maligne et inflammatoire, *sur M. l'abbé de Lostandes, à Paris*, 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (2).

(Magnétisme immédiat.)

M. l'abbé de Lostandes, attaqué d'une fièvre putride, maligne et inflammatoire, fut hors de danger en huit ou dix jours, et parfaitement guéri.

---

(1) *Annales du magnétisme*, n° 37, p. 26.

(2) *Supplément aux rapports*, etc., p. 58.

Ayant dit un jour à M. d'Eslon qu'il éprouvait nuit et jour des douleurs incroyables dans la poitrine, comme si on le perçait avec des épingles, M. d'Eslon le *toucha;* le mal s'évanouit, et ne revint plus.

FIÈVRE putride, fluxion de poitrine, *sur M. Gueffier, à Paris*, 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Au mois de février, M. Gueffier fut attaqué d'une fluxion de poitrine et d'une fièvre putride. Au septième jour de la maladie, après trois saignées, il avait eu le délire, et les évacuations et expectorations s'étaient arrêtées. Son médecin lui fit appliquer les vésicatoires, et déclara aux parens qu'il le croyait sans ressource. On fit appeler M. d'Eslon, qui le magnétisa le 26, à sept heures du soir. Dans la nuit, sa tête se remit, les évacuations reprirent leur cours, et depuis ce moment il ne fit usage que de limonade et de sirop de groseille. Le 6 mars, il mangea de la soupe, et peu de jours après il était guéri.

FIÈVRE putride, *sur la dame Bove, à Paris*, 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (2).

(Magnétisme immédiat.)

La dame Bove avait une fièvre putride des plus caractérisées. Les accidens devinrent effrayans, et

(1) *Supplément aux rapports*, etc., p. 37.
(2) *Idem*, p. 37.

menaçaient d'une mort prochaine. Le quatrième jour de la maladie, l'oppression, l'angoisse, l'irritation générale, les crachats sanguinolens, la tuméfaction du ventre, un vif point de côté et un délire perpétuel annonçaient la gravité de la maladie. Son médecin, M. Raullin, homme aussi instruit que modeste, ayant fait pour sa malade tout ce que la pratique la plus éclairée pouvait indiquer, sans en tirer aucun avantage, vint chez M. d'Eslon pour lui demander de concourir à lui sauver la vie. Il paraît que M. d'Eslon y envoya quelqu'un de ses élèves, qui la trouva (le 24 mars, à sept heures du matin) dans l'état le plus déplorable. Elle fut magnétisée pendant une heure; et quoique sans connaissance, elle ressentit des effets qui firent augurer à son magnétiseur qu'elle aurait des évacuations dans la matinée, ce que le médecin désirait fort, n'ayant point osé les lui procurer par les moyens ordinaires, *dans la crainte de la tuer;* ce fut son expression. Dans la matinée, la malade remplit trois grandes jattes d'une bile poracée, et six garde-robes plus abondantes que trois médecines n'auraient pu les procurer. Ces évacuations firent tomber la fièvre un peu, dégagèrent sensiblement la tête, et procurèrent à la malade un tel soulagement, que le médecin ordinaire s'écria le soir, en voyant arriver le magnétiseur pour recommencer son opération : *Vous avez fait un miracle; notre malade est sauvée!* Magnétisée de nouveau, la nuit ne fut pas absolument mauvaise; la douleur de côté passa à l'épaule et au bras, ce qui rendit ces parties percluses

pendant plus de huit jours. La malade fut magnétisée exactement pendant quinze jours. Les évacuations se soutinrent abondamment pendant tout ce temps; elles étaient d'une telle fétidité, que tous les bijoux et meubles dorés de la malade en furent ternis. Enfin, à l'aide de quelques rafraîchissans, sa santé fut parfaitement rétablie.

Témoin, M. Raullin, médecin.

Fièvre putride (suite d'une), *sur Joseph Ludwig, à Kiensheim, près Colmar*, 1785, *par Mme la baronne de Reich* (1).

(Arbre magnétisé.)

Le sieur Ludwig vint au traitement de Mme de Reich, épuisé par une fièvre putride dont il n'était pas encore guéri, et si faible, qu'il fallait le soutenir. L'eau magnétisée dont il fit usage lui procura des sueurs si abondantes, qu'après avoir changé de linge trois à quatre fois par nuit, il fallait encore porter son lit au grand air pour le faire sécher, etc. Au bout d'un mois, Mme de Reich crut qu'il était temps d'arrêter ces transpirations, et lui retira, à cet effet, une bouteille magnétisée avec laquelle il couchait. Dès lors, cet homme fut en état de courir à la chasse, et de grimper les montagnes. Avant cinq semaines révolues, il était entièrement rétabli.

Témoin, Joeglé, chirurgien.

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. [illegible].

FIÈVRE putride, *sur Julie Palmann* (somnambule), *âgée de 25 ans, à Oberherckeim, près Colmar,* 1786, *par M. le baron Klinglin d'Esser* (1).

Cette personne avait déjà été guérie de maladies épouvantables par le magnétisme ; mais la crainte qu'elle avait de s'ordonner la diète (2) ou des remèdes désagréables, si elle tombait en somnambulisme, fit qu'elle souffrit long-temps de maux de tête, d'estomac, qu'elle eut des indigestions, et que ce ne fut que lorsque les douleurs et la fièvre l'eurent jetée dans une sorte de dépérissement, qu'elle consentit à se laisser magnétiser. Elle le fut pendant quatre ou cinq jours, au bout desquels elle redevint somnambule. Alors elle déclara le motif qui l'avait éloignée du magnétisme. Sa maladie, qu'elle avait cachée tant qu'elle avait pu, était une fièvre putride, qui eût été incurable par tout autre remède. Elle se prescrivit un régime de boissons anti-putrides, deux purgatifs très-forts ; et après sept crises (magnétiques), pendant lesquelles elle annonçait le retour des accès et leur durée, elle fut parfaitement guérie.

Témoins, BLIN, méd. de Neufbrissac,
SANNER, chirur. à Oberherckeim.

---

(1) *Extrait des journaux d'un magnétiseur*, p. 157.

(2) Dans une des maladies précédentes, elle s'était prescrit de rester cinq jours sans manger.

Fièvre putride et suppression, *sur la nommée Magdelaine Loenel* (somnambule), *à Strasbourg*, 1786, *par M. le baron de Landsperg* (1).

Cette femme offre un exemple curieux pour les médecins, de la réalité, de l'efficacité et des modes d'action du magnétisme. Elle accompagnait depuis quelque temps à la salle du traitement public, un enfant qui y était magnétisé, et qu'elle tenait près d'elle lorsqu'on lui faisait faire la chaîne. Le 16 juin 1786, elle y prit des convulsions. M. de Landsperg la magnétisa; elle tomba dans l'état de somnambulisme.

Ces convulsions n'étaient pas le premier effet magnétique qu'elle eût ressenti; elle en avait déjà eu en s'approchant d'un arbre magnétisé; elle déclara, dès qu'elle fut en somnambulisme, que si on l'eût magnétisée ce jour-là, elle serait tombée en crise, et dit que l'accident qui lui était arrivé était un bienfait de la Providence, puisqu'il avait excité la charité de son magnétiseur, qui la sauvait par ce traitement d'une mort certaine. Son sang était vicié; les évacuations périodiques ne se faisaient pas. Elle eut des convulsions très-fortes, des faiblesses effrayantes, mais tout cela ne l'empêcha pas de parvenir rapidement à une clairvoyance extrême, et de s'indiquer, pendant les quatre mois que dura sa maladie, tout ce qui lui fut nécessaire, non seulement à elle, mais à tous ceux qui la consultèrent.

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 24.

Elle donna des éclaircissemens sur le baquet magnétique, sur divers appareils magnétiques, les electrophores, etc. Ses réflexions sont pleines de justesse.

FIÈVRE maligne, *sur Mlle ***, âgée de* 21 *ans, à Paris,* 1779, *par Mesmer* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« La demoiselle *** eut une fièvre maligne. Je fus appelé. Les symptômes étaient des plus fâcheux. Le délire augmenta depuis le dixième jour jusqu'au vingt-troisième. M. Mesmer vint la voir alors; il lui donna ses soins (la magnétisa), et au bout d'une demi-heure elle revint à elle, me demandant ce qu'on lui avait fait. Je me trompai au ton, et croyant devoir la rassurer, je lui dis qu'on n'avait pas voulu lui faire du mal. « Ce n'est pas cela que je dis, reprit-elle en glissant sa main du haut de la poitrine jusqu'au bas de l'estomac; au contraire, j'ai senti *qu'on prenait mon mal avec la main,* et qu'on l'éloignait de moi. »

« Je demande à tout lecteur impartial, ce qu'il aurait pensé, fait et dit à ma place. Pour moi, je ne trouvai rien de plus conséquent que de demander à M. Mesmer ce qu'il fallait faire après son départ; par son conseil je donnai de la limonade, de la crême de tartre, et autres acides légers. Je n'eus pas lieu de m'en repentir. La demoiselle *** conserva son entière connaissance; les évacuations s'établirent et se maintinrent très-régulièrement. A la convalescence la plus

(1) *Observations sur le magnétisme*, p. 98.

courte succéda l'entière guérison. Huit ou dix jours après l'usage du magnétisme animal, la malade était en parfaite santé, et en état de partir pour le lieu de sa résidence, ce qu'elle fit à cette époque. »

D'ESLON, méd.

FIÈVRE maligne, *sur le Père Viguier, dominicain, à Bergerac*, 1785, *par M. de Boissière, médecin* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Il n'est point de praticien qui, d'après les principes ordinaires de la médecine, n'ait dû être étonné de la quantité d'observations de ce genre qu'il a pu recueillir (savoir, les maladies guéries sans remèdes, par les seules forces de la nature). Les villes, mais surtout les campagnes, en fournissent heureusement un grand nombre chaque jour. Le Père Viguier, religieux dominicain de la communauté de cet ordre, à Bergerac, vient de m'en fournir une toute récente. Ce religieux, attaqué de la fièvre maligne la plus caractérisée et la plus menaçante, soit raison, soit délire, soit instinct, a toujours opiniâtrément refusé tous les remèdes qui lui ont été présentés, et n'a jamais pris que de l'eau fraîche avec un peu de vin. Ayant été appelé pour lui au dix-septième jour de la maladie, et au moment du plus imminent danger, soit que la nature ait seule pu produire le changement observé dans la maladie, soit que son action et son énergie aient été renforcées par

---

(1) *Précis des cures de Nantes*, p. 27.

le secours du magnétisme mis en usage à cette époque, avec ce régime effrayant pour ceux qui tiennent encore à une administration abondante de remèdes, et qui ne sauraient faire une visite à un malade sans en prescrire de nouveaux, la maladie s'est heureusement terminée au vingt-unième jour ; il est parfaitement rétabli ; sa convalescence n'a été ni longue ni laborieuse, suite infaillible de celles qui s'opèrent après un usage abondant de médicamens ; car dans cette classe on peut considérer la convalescence de la maladie et celle des drogues, et cette dernière est toujours plus longue et plus difficile que la première. Avec les remèdes qui lui ont été si souvent offerts, ce réfractaire à la médecine aurait-il pu mieux guérir? Est-ce donc l'art qui guérit? N'existe-t-il point dans la nature un principe conservateur et réparateur qui agit indépendamment de cet art pour lequel la confiance a été trop long-temps aveugle et exclusive? Et ses ministres, si quelques remèdes simples et peu nombreux peuvent être encore utiles, ne doivent-ils pas employer la plus grande circonspection dans leur choix, et la plus grande modération dans leur quantité? »

De Boissière, méd.

Fièvre maligne, suite d'une fausse couche, *sur Mme A**** (somnambule), *à Paris*, 1814, *par M. de V**** (1).

(Magnétisme immédiat.)

Le traitement de Mme A***, déjà magnétisée et

(1) *Annales du magnétisme*, n° 42, p. 241.

somnambule, présente le fait si singulier et si souvent observé d'une dissemblance étonnante d'opinions dans l'état de veille et celui de somnambulisme. Dans le premier, quoiqu'elle eût ressenti tous les bienfaits du magnétisme, *elle en avait horreur;* dans le second, elle conjurait M. de V*** de ne faire aucune attention à ses caprices. « Je ne suis qu'une enfant, lui disait-elle, et une enfant très-déraisonnable ; endormez-moi par surprise, et comme vous pourrez ; je ferai toujours ce qui me sera possible pour vous résister. » Le jour où elle lui parlait ainsi, Mme A***, quoique malade depuis quelque temps, ne s'était laissée magnétiser que parce qu'elle avait un mal de tête violent, et la fièvre. Dès quelle fut en somnambulisme, elle dit à M. de V*** que s'il l'eût magnétisée avant que d'avoir obtenu son consentement, elle aurait eu des convulsions effrayantes. Elle ajouta que vingt-quatre heures plus tôt, si elle n'eût pas été indocile, il l'aurait garantie d'une fièvre maligne ; qu'il était trop tard ; qu'elle était dans le premier accès, et qu'il fallait que la maladie eût son cours. Au reste, elle l'assura que son traitement ne serait pas long, et que le treizième jour, sans convalescence, elle se porterait bien.

Elle ne voulut point souffrir que M. de V*** la veillât, ni restât la nuit dans la maison, pour être appelé en cas de besoin. Une petite servante assez peu intelligente lui parut suffire à tout. Elle lui permit seulement de rester auprès d'elle dans la journée, de faire ses boissons et de les lui donner.

M. de V*** arrivait le matin de très-bonne heure;

il se mettait sur une chaise, au chevet du lit; et ainsi qu'il lui avait été prescrit le premier jour, il plaçait une main derrière la tête de la malade, *sans la toucher*, et il la mettait très-promptement en somnambulisme, comme par surprise, en s'informant de la manière dont s'était passée la nuit. Tout ce que Mme A*** avait à lui dire était dit avec une extrême rapidité, tant sur l'état de la nuit et celui du moment, que sur ce qu'il y avait à faire pendant les vingt-quatre heures jusqu'au lendemain. Il était impossible d'obtenir aucune prolongation. Le *réveillez-moi* était si impératif, que le moindre délai mettait la malade dans une violente agitation; et M. de V***, obligé d'obéir, s'éloignait du lit pour écrire les prescriptions, avec le regret de ne pouvoir relire et vérifier l'ordonnance. Aucun sommeil n'a duré au-delà de *dix minutes*.

Au redoublement du second accès, le mal de tête céda à un écoulement qui devint bientôt une perte, et que la malade dit être une suite d'une fausse couche mal traitée, et que l'on avait arrêtée, ce qui était la cause de la fièvre maligne. Mme A*** se fit poser des sangsues aux deux pieds plusieurs fois; lorsqu'elles étaient tombées, la malade prenait un bain de jambes à un degré de chaleur assez élevé, et soutenu pendant trois quarts d'heure, une heure, cinq quarts d'heure, une heure et demie. Le nombre des sangsues ne fut jamais moindre de huit, quatre à chaque pied. Cinquante-sept ont été employées dans le cours du traitement.

Cependant la malade assurait que ce n'était pas le sang qu'elle perdait qui la fatiguait, mais bien les

redoublemens de la fièvre. Pour en amortir les accès, elle s'ordonna l'usage de l'opium ; elle commença d'abord par en prendre trois grains ; ensuite elle en prit cinq, sept, neuf, et enfin *dix-huit* au dernier accès.

Avant ce moment, qui vit cesser tous les symptômes de cette cruelle maladie, Mme A*** fit une imprudence qui faillit lui coûter la vie. Une dame était venue la voir, et la trouvant extrêmement faible, lui conseilla de manger, lui assurant qu'elle n'avait que ce moyen d'échapper à une mort certaine. Il n'y avait pour le moment chez Mme A*** que du mouton aux haricots pour la servante ; elle en mangea (on pense bien que M. de V*** était absent). A son arrivée, la malade se plaignit d'un étouffement ; les douleurs d'estomac augmentaient d'une manière effrayante ; elle demanda la première à être mise en somnambulisme, et dès qu'elle y fut elle se fit donner de l'orgeat ; elle en versa neuf cuillerées dans une tasse avec trois cuillerées d'eau, et l'avala. Elle assura que cette potion très-réfrigérante empêcherait l'action de l'estomac sur les alimens. A la fin de la séance, les douleurs étaient diminuées, et la nuit suivante, Mme A*** vomit entièrement tout ce qu'elle avait pris. Le lendemain, en racontant comment cela s'était passé, elle dit à M. de V*** qu'elle avait été quelques instans en somnambulisme, et que deux verres d'eau froide qu'elle avait magnétisés avec le pouce dedans, lui avaient fait beaucoup de bien.

Reconnaissante d'avoir échappé au danger que lui

avait fait courir son imprudence, elle alla à Sainte-Geneviève en rendre grâces à la patrone de Paris. (Il faut remarquer ici que, dans son état ordinaire, Mme A*** n'était rien moins que dévote.)

Le dixième jour de la maladie, une rétention d'urine, annoncée dès le commencement par Mme A***, se joignit aux douleurs qu'elle éprouvait, et à une extrême faiblesse.

Le onzième, quoique la malade n'opposât aucune résistance, M. de V*** fut plus d'*une heure* avant de pouvoir l'endormir. « Vîte, écoutez-moi bien, lui dit-elle, je vais me réveiller. » On va voir par l'exécution de sa prescription, ce qu'il fallait faire.

A cinq heures de l'après-midi, on lui posa sept sangsues à chaque pied; à la chute de la nuit, elle prit un bain de jambes d'une heure et demie, soutenu à une chaleur égale. La perte n'avait pas cessé. Lorsque la malade fut couchée, elle prit en trois pillules, et de suite, *dix-huit* grains d'opium, et ensuite un demi-verre d'une infusion de petite sauge, dont elle faisait un usage fréquent.

M. de V***, assis près du lit, examinait Mme A*** avec toute l'attention imaginable. Elle fut dans un état de torpeur pendant une demi-heure; mais point de sommeil, les yeux voilés seulement, et le regard incertain. Au bout de ce temps le visage s'anima, se colora vivement, et les yeux reprirent leur mobilité et leur éclat. Le redoublement de la fièvre fut d'une violence effrayante, mais sans délire. Mme A*** n'en eut jamais, et M. de V*** assure qu'il n'en a point re-

marqué dans les fièvres malignes des somnambules. M. de V*** se retira le plus tard possible. La fièvre diminuait, et tout lui faisait espérer une nuit tranquille. En effet, Mme A*** ne tarda pas à s'endormir; et lorsque son magnétiseur arriva le lendemain matin, il eut le plaisir de lui entendre dire qu'elle était très-bien, et que la fièvre était passée. Elle s'ordonna un bain d'une heure et demie, à vingt-trois degrés de chaleur; elle alla le prendre à trois heures de l'après-midi. Après une heure de bain, on lui donna un bouillon. Pendant son absence, on renouvela l'air de sa chambre, on arrosa avec du vinaigre. Le lit fut changé en entier et bien chauffé, le tout d'après son ordonnance. Elle se coucha en arrivant. Une heure après, elle prit un potage au vermicelle, et elle s'endormit jusqu'au lendemain matin six heures.

M. de V*** arriva chez elle à sept heures. Il la trouva assise sur son lit, et ayant déjà écrit une longue lettre. Dès qu'elle fut en somnambulisme, elle lui dit que la crise de sa maladie se ferait par les urines. Elle s'ordonna de prendre, au bout de quinze jours, en se couchant, le jus bien cuit d'un demi-quarteron de petits pruneaux noirs pour toute purgation, etc.

M. de V*** termine cette relation en disant que Mme A*** se ranima promptement, et n'eut point de convalescence.

N. B. C'est à l'occasion de ce traitement que M. de Montègre a accusé les magnétiseurs d'*empoisonner* leurs malades. (*Voyez* la *Gazette de santé* du 1er octobre 1816, n° 28, p. 219.) Il n'a cité que le passage

où M. de V*** décrit les effets de l'opium sur Mme A***, et n'a rien dit de la suite ; de sorte que ses abonnés la croient morte. On reconnaît là la bonne foi de l'auteur DU MAGNÉTISME ANIMAL *et de ses partisans*, et de l'article CONVULSIONNAIRE du *Dictionnaire des sciences médicales.*

FIÈVRE maligne, *sur Mme de L****** (somnambule), *à Paris, par M. de V****, 1814 (1).

(Magnétisme immédiat.)

M. de V*** a réuni le traitement de Mme de L*** avec celui de Mme A***, afin de donner une nouvelle preuve de cette vérité si anciennement connue, savoir, qu'une maladie désignée par le même nom n'est cependant pas la même chez tous les sujets qui en sont attaqués. De ces deux dames, l'une (Mme A***) s'est mise à la diète la plus sévère, l'autre a fait usage d'alimens. Toutes les deux ont été guéries le treizième jour de la maladie par des remèdes différens, sans éprouver de convalescence. Mais quoiqu'elles fussent toutes deux également somnambules avant d'être attaquées de la fièvre maligne, cette faculté s'est manifestée chez elles de la manière la plus opposée. En effet, la première ne dormait que quelques minutes, et la seconde était dans un état de somnambulisme pour ainsi dire permanent, ou du moins se développait-il au besoin, et spontanément.

---

(1) *Annales du magnétisme*, nº 42, p. 247.

FIÈVRE maligne, *à Paris, 18..*, *par Mme Chambon de Montaux* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« M. Chambon de Montaux était, en 1784, l'un des docteurs de la Faculté qui se prononcèrent contre le magnétisme. Il n'avait encore rien vu ; je lui ai montré des faits, et ses anciennes préventions ne l'ont point empêché de se rendre à l'évidence. Sa femme l'a *plusieurs fois* aidé à sauver des malades pour lesquels les ressources de son art paraissaient insuffisantes.

« Malheureusement, Mme de Montaux est d'une santé délicate ; ses forces physiques ne répondent point à son énergie morale, et l'exercice du magnétisme lui cause une fatigue dont elle s'aperçoit toujours trop tard. Après le traitement d'une fièvre maligne qu'elle avait guérie en joignant, sur l'invitation de son mari, le magnétisme aux remèdes de la médecine, je l'ai vue si malade, qu'elle n'aurait pu se rétablir, si elle ne s'était fait magnétiser elle-même. Une chose plus extraordinaire, et qu'il m'est impossible d'expliquer, c'est qu'elle prend ordinairement le mal de ceux qu'elle magnétise : ce n'est pas que la cause du mal passe chez elle, mais elle en a, pendant plusieurs jours, la sensation et les symptômes. J'en ai vu l'exemple dans un accès de goutte et dans une ophtalmie, qui ne sont pas des maladies contagieuses. »

DELEUZE.

---

(1) *Instruction pratique*, etc., par M. Deleuze, p. 171.

Fièvre irrégulière, obstructions au foie, à la rate, etc., *sur M. le chevalier de la Bouvraye, à Nantes,* 1784, *par M. de Boissière, médecin* (1).

(Baquet.)

« Je soussigné, Réné-François de Limelle, chevalier, seigneur de la Bouvraye, certifie que, pendant plus d'un an, j'ai gardé la fièvre, tantôt tierce, tantôt quarte, même avec redoublement et délire; que ma fièvre était accompagnée de pesanteur et de malaise dans tout le corps, avec des douleurs dans tous les membres, surtout dans les cuisses et dans les reins; que j'avais des obstructions au foie et à la rate; que j'étais jaune comme un citron, bouffi, avec un dégoût général pour toute espèce d'alimens, mon estomac faisant très-mal ses fonctions; que, dans cet état de langueur et de souffrance, après avoir épuisé pendant un an, et sans succès, tous les remèdes possibles, m'étant adressé à M. de Boissière, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, et ayant suivi son traitement magnétique régulièrement pendant deux mois, sans le secours d'aucune autre espèce de remède, je me suis défait de cette fièvre opiniâtre; que ma couleur est devenue naturelle, mon appétit bon, mon estomac faisant parfaitement ses fonctions, et me permettant de manger indifféremment de tout; que mon ventre, d'extrêmement serré qu'il était, est devenu libre; en un mot, que je jouis actuellement d'une

(1) *Précis des cures*, etc., à Nantes, p. 189.

santé et meilleure et plus robuste que je ne l'ai fait depuis long-temps.

« J'atteste, de plus, que ma fille, âgée d'environ 10 ans, ayant la fièvre tierce ou quarte alternativement depuis deux ans, étant extrêmement maigre, sans appétit, ni force, ni couleur, a été parfaitement guérie après deux mois de traitement magnétique, chez M. Boissière; et certes, si elle et moi devons un aussi heureux changement dans notre état à l'imagination, l'attouchement et l'imitation, puisse être à jamais béni et loué l'inestimable inventeur de ces trois délicieux moyens, bien préférables certainement aux breuvages amers et détestables dont nous avons vainement et pendant si long-temps inondé nos estomacs! »

De Limelle de la Bouvraye.

A Nantes, 12 septembre 1784.

Fièvre irrégulière, *sur le nommé Reichard, âgé de* 17 *ans, à Strasbourg,* 1786, *par M. Schouler* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Le médecin et le chirurgien du nommé *Reichard*, après l'avoir traité long-temps, l'abandonnèrent et lui prédirent une mort inévitable pour le printemps suivant.

Le 27 janvier, M. Schouler entreprit sa guérison. Ce même jour, la fièvre annoncée par le mal de tête manqua, et un mois après il était guéri. Cependant, son magnétiseur ne voulant pas risquer une rechute, continua encore à le magnétiser jusqu'à la fin de mars.

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 122.

Fièvre milliaire (marasme, à la suite d'une), *sur M. Pellet, âgé de* 10 *ans, à l'Ecole royale militaire, à Paris,* 1779, *par Mesmer* (1).

« M. Pellet était au collége à quelques lieues de la capitale; il revint à Paris le 14 août 1779, avec quelques signes de mauvaise santé. Sept jours après son arrivée, il se plaignit de mal d'estomac; le lendemain, fièvre; successivement, agacement de nerfs, tremblement des mains, des bras, des jambes. Je fus appelé au troisième jour de la maladie, et ne me trompai pas sur le genre. J'annonçai, du onzième au quatorzième, une éruption, qui eut effectivement lieu au temps indiqué; c'était une fièvre milliaire.

« L'éruption se fit très-mal; elle se maintint sur le front, et depuis le menton jusqu'au bas, et à l'entour du cou. Ce qui parut de boutons sur les bras était fort peu de chose. Dès lors toute transpiration fut interceptée; la peau devint terreuse, et le malade exhalait une odeur de cadavre. Les évacuations, qui n'avaient jamais été suffisantes, furent totalement supprimées vers la fin de la maladie. Alors le dégoût fut entier, les faiblesses se succédèrent, le froid gagna successivement les mains, les pieds, les jambes, les cuisses et le ventre : nul moyen de les réchauffer. L'affaiblissement devint absolu, le marasme excessif; enfin, le malade tomba dans cette espèce de léthargie qui sert d'avant-coureur à l'agonie et à la

(1) *Observations sur le magnétisme*, p. 41.

mort. Telle était la maladie au quarante-cinquième jour. Un de mes confrères et moi avions inutilement prodigué tous nos soins pour faire prendre à la nature un cours moins funeste.

« Dans cet état de désespoir, j'engageai M. Mesmer à venir voir le malade. Nous y arrivâmes vers le midi. Il fut tellement effrayé du froid glacial et du marasme, qu'il me reprocha, en secret, de le rendre l'inutile témoin d'un malheur inévitable. Néanmoins il prit l'enfant par les mains, et quelques minutes après l'estomac et la poitrine furent couverts d'une moiteur gluante. L'attouchement de la langue procura une chaleur intérieure et agréable ; une demi-heure après, le malade urina. Vraiment étonné de voir produire dans ce court intervalle au magnétisme animal des effets que quarante-cinq jours de nos remèdes avaient peut-être éloignés, je pressai M. Mesmer d'achever ce qu'il commençait aussi bien. Il s'y refusa, car il voyait cet enfant hors de tout espoir, il le voyait mort. Mais si la résistance fut grande, mon obstination fut opiniâtre; je l'emportai, et en conséquence le malade fut mis dans un bain. Il y resta cinq quarts d'heure, disant gaîment qu'il se portait bien. Dans la soirée, la chaleur revint, la moiteur se répandit dans l'universalité du corps, l'appétit se fit sentir, le malade mangea une écrevisse, du pain, et but de l'eau mêlée de vin de Champagne blanc. Dans la nuit, le sommeil fut calme ; l'enfant ne se réveilla que pour demander à manger; et enfin, une évacuation infecte soulagea la nature affaissée.

« Le reste de cette cure demanda trois ou quatre semaines. J'ai peu vu ce jeune homme depuis, mais je l'ai vu ; il était gras, alerte, et avait tous les signes d'une bonne santé.

« On demande quelquefois si M. Mesmer fait des cures : moi, je demanderais volontiers si la médecine ordinaire en cite beaucoup de cette évidence. Encore puis-je dire que, pour ne pas fatiguer mes lecteurs, j'élague des détails aggravans, surprenans et intéressans. »

d'Eslon.

Fièvre milliaire et rougeole, *sur Mlle de Rossi, âgée de* 10 *ans, à Paris,* 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Mme de Rossi, en donnant le certificat de sa guérison, raconte que sa fille fut attaquée de la fièvre milliaire et de la rougeole, avec un grand mal de gorge qui l'empêchait d'avaler, même sa salive. Déjà, l'année précédente, elle avait eu cette dernière maladie, et, traitée par la médecine ordinaire, elle avait été, pendant trois mois, dans un danger imminent. M. d'Eslon se chargea cette fois de la guérir à l'aide du magnétisme, et il y réussit en dix jours. Cette enfant ne voulait précédemment recevoir de soins que de sa mère ; et depuis le commencement du traitement, chaque fois qu'elle ouvrait les yeux, c'était

(1) *Supplément aux rapports*, etc., p. 74.

toujours pour dire : *Je voudrais bien qu'on me magnétisât, cela me fait du bien.*

FIÈVRE erratique, *sur M. Pinorel, médecin, à Paris*, 1784, *par MM. de Lafisse et d'Eslon, médecins* (1).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

« M. Pinorel déclare que, le 15 septembre 1783, il eut une fièvre quarte, dont les accès étaient de douze, dix-huit à vingt-quatre heures; qu'après des purgations très-douces, il eut une diarrhée dyssentérique; que les coliques et les épreintes, qui durèrent douze jours, le jetèrent dans un anéantissement affreux, sans apporter aucun changement au caractère et à l'intensité de la fièvre; qu'elle prit après tous les caractères, sans en garder aucun réellement; qu'une angine catarrhale se joignit à ce fâcheux mal, et qu'il se vit, pendant six semaines, à deux doigts de sa perte; qu'échappé à ce danger, il se vit de nouveau en proie à une fièvre erratique, qui semblait ne le quitter quelquefois un instant, une heure, quelques jours, que pour lui faire éprouver, dans les intervalles, les douleurs les plus cruelles de la tête aux pieds; qu'enfin il passa tout l'hiver dans cette fâcheuse situation;

« Que, le 19 avril, il arriva à Paris avec la fièvre; que, le même jour, il fut magnétisé par M. de Lafisse; qu'il éprouva alternativement du chaud et du

(1) *Supplément au rapport*, etc., p. 55.

froid, des soubresauts dans les tendons, effets qui lui enlevèrent sans retour une douleur sourde et souvent pongitive, qui se promenait de la partie moyenne du sternum au cartilage xiphoïde, *et vice versâ*.

« Le 27, il vint chez M. d'Eslon, au traitement. Le premier et le second jour, il n'eut pas d'effets sensibles; le troisième jour, les évacuations s'annoncèrent: du quatrième au cinquième, il eut, comme on le lui avait prédit, un accès de fièvre très-fort; le septième et le dixième furent plus violens. Des sueurs considérables succédèrent à ces accès pendant cinq à six jours, et la nuit seulement. Dès ce moment, il a vaqué à ses affaires. Le gonflement des hypocondres, l'oppression, les palpitations ont cédé par degrés aux évacuations continuelles. A l'instant où il écrit, il a repris sa première vigueur, et va d'un pas sûr à la meilleure santé. Il ne lui reste que très-peu d'empâtement à la rate, que le traitement du magnétisme dissipera entièrement avant son départ, fixé à huit jours.

Ma juste reconnaissance pour M. d'Eslon, notre maître, M. de Lafisse et tous ces messieurs, sera éternelle : je ne cesserai de publier, avec autant de courage que de vérité, que je dois la vie à leurs généreux soins, et au magnétisme animal. »

M. Pinorel, médecin.

Fièvre intermittente, obstructions dans tous les viscères du bas-ventre, etc., *sur Jean Teyssier, âgé de 34 ans, à Bordeaux*, 1784 (1).

(Baquet.)

« Jean Teyssier, domestique chez M. de Cholet, trésorier de France, avait la fièvre intermittente depuis un an : elle avait commencé par être tierce; elle était devenue double tierce, et enfin double quarte. Il avait des obstructions dans tous les viscères du bas-ventre, et plus sensiblement dans le petit lobe du foie : il avait fait infructueusement quantité de remèdes.

« Entré au traitement le 7 août, il l'a quitté dans les premiers jours de septembre pour aller à la campagne : alors la fièvre était réduite à bien peu de chose, et ses obstructions étaient presque totalement disparues. Les forces, l'appétit et le sommeil étaient revenus. Ce malade s'est trouvé parfaitement guéri quelques jours après. »

Fièvre intermittente, *sur Mlle M. S. Keller, âgée de* 13 *ans, à Strasbourg*, 1786, *par M. Reinbold, ministre du saint Evangile* (2).

(Magnétisme immédiat.)

Une quinzaine de jours suffirent à M. Reinbold pour guérir Mlle Keller d'une fièvre intermittente,

---

(1) *Recueil d'observations*, etc., p. 18.

(2) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 322.

et la préserver en outre des incommodités auxquelles sont sujettes les jeunes personnes. Elle ne fit usage, avec le magnétisme, que de l'eau magnétisée.

FISTULE maxillaire, *sur Catherine Klingler, à Blaesheim, près Colmar,* 1785, *par M. Kraus, chirurgien* (1).

(Baquet.)

« Catherine Klingler, native de Blaesheim, souffrait depuis vingt-deux ans des maux inouïs à la mâchoire; elle n'avait pas plus de repos la nuit que le jour, et elle interrompait celui de sa famille par les gémissemens que lui arrachaient ses douleurs dans les heures destinées au sommeil.

« Dans ce long espace de temps, elle consulta, soit en ville, soit à la campagne, tous les médecins, chirurgiens ou dentistes qui s'étaient fait une réputation, et prit sans aucun succès une foule de remèdes.

« Au commencement d'octobre 1785, elle vint me trouver, me détailla son triste état, tout ce qu'elle avait fait pour en sortir, et me pria de la magnétiser. J'examinai sa bouche, de laquelle s'exhalait une odeur fétide et corrompue : il s'écoulait d'entre ses dents, qui tremblaient toutes, une matière âcre ; je lui en ôtai trois qui ne tenaient à rien ; et n'ayant trouvé ni enflure ni ulcère, je soupçonnai qu'elle avait l'os maxillaire attaqué d'un cancer; je lui fis rincer la bouche cinq ou six fois par jour avec de l'eau magnétisée ; je

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 137.

lui en fis boire beaucoup dans les trois premières semaines : elle prenait des accès terribles au baquet. Je la calmai par le moyen d'une bouteille. La nuit, elle appliquait un verre magnétisé sur sa joue, et par ce moyen, qui rompit la force des douleurs, elle acquit un peu de repos. Ce succès m'engagea à ne lui donner aucun remède, et à essayer de la guérir uniquement par le magnétisme. J'ai eu le bonheur de réussir, au point qu'elle a été en état, cet hiver, d'aller à l'église, de pouvoir manger, et de dormir depuis deux mois. Elle a été deux à trois semaines sans souffrir, et actuellement elle n'a plus que de temps en temps quelque ressentiment de son mal. »

KRAUS, chirur.

FISTULES, ulcères et rétrécissement du rectum, etc., *sur Mme Périer* (somnambule), *âgée de 35 ans, à Paris,* 1813, *par son mari* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Mme Périer était malade depuis plus de onze ans : elle était attaquée de fistules, de plusieurs ulcères, et d'un rétrécissement du rectum. Sa maladie avait commencé par un écoulement d'humeurs blanches. Elle fut traitée par M. Alyon, pharmacien de la garde impériale, qui ordonna des injections et des dépuratifs. Comme le mal empirait, M. Périer engagea sa femme à se laisser visiter. M. Alyon prescrivit

---

(1) *Annales du magnétisme*, n° 11, p. 203 ; n° 12, p. 249 ; n° 13, p. 3 ; n° 14, p. 55.

alors un autre traitement : il lui fit boire environ six bouteilles de rob de Laffecteur, puis des bains et des purgations; mais tous ces remèdes ne firent que déranger entièrement la santé de la malade, sans arrêter les progrès du mal.

Deux ans après, Mme Périer étant à Toulouse avec son mari, et éprouvant de grandes souffrances, consentit à suivre un traitement qui lui fut proposé par M. Adoux, chirurgien de cette ville, et que M. Sabatier, chirurgien en chef des Invalides à Paris, avait approuvé presque en totalité. Dans l'espace de trois mois qu'il dura, la malade supporta quarante frictions mercurielles, l'introduction de tampons imprégnés de mercure, et, à la fin, des purgations, après lesquelles on lui posa un cautère à la jambe gauche. M. le docteur prétendit alors que le traitement étant terminé, Mme Périer était guérie. Mais, loin de là, elle était si faible, qu'elle ne pouvait se lever seule de dessus son fauteuil, et la partie malade était dans un état d'irritation épouvantable. Point d'appétit, point de sommeil, des souffrances continuelles, elle était même obligée de se refuser le peu de nourriture nécessaire pour soutenir ses forces, parce qu'elle ne pouvait aller à la garde-robe.

La cessation de tous remèdes, et la bonté de son tempérament lui ayant redonné des forces, elle fut en état, peu de mois après, de se rendre aux eaux de Bagnères, où elle ne prit que des bains de santé, et des injections avec des eaux des bains de la reine. Elle y resta les deux saisons; sa santé s'y rétablit

sensiblement, et le rectum y reprit quelque force; mais la longueur de la route de Bagnères à Paris fatigua la malade, et détruisit tout le bien qu'avaient produit les eaux. Plusieurs médecins et chirurgiens conseillèrent à Mme Périer de se faire opérer; mais M. Rapeau l'ayant visitée, déclara l'opération impossible, et dit qu'il n'y aurait jamais qu'un charlatan qui voulût l'entreprendre.

Quelque temps après, M. Jenouville se présenta, assurant la guérison par le seul moyen d'injections d'une composition secrète. Mais au bout de trois mois, M. Périer s'étant convaincu qu'il entrait du *sublimé corrosif* dans ce remède infaillible, et étant persuadé que le mercure était contraire à la malade, et inutile à la maladie, avec laquelle il n'avait *aucun rapport*, sa femme cessa tout traitement, et prit le parti *de vivre avec son ennemi.*

Elle passa ainsi plusieurs années dans des souffrances continuelles, étonnant par son existence les gens de l'art qui l'avaient condamnée à ne vivre que peu de mois. Cependant les douleurs étant devenues insupportables, elle consentit encore à voir M. Boyer, qui, après l'avoir visitée, déclara que l'opération était impossible, ordonna l'introduction d'un tampon avec du cérat, et des injections faites avec de la morelle et du pavot : mais l'introduction de ce tampon étant très-difficile, Mme Périer renonça à ce traitement. A cette époque, son mari fut attaqué d'une fluxion de poitrine et d'une fièvre putride qui le mirent dans un grand danger. Mme Périer trouva, pour le soigner, les

forces qu'elle n'avait pas pour elle; mais le jour où le médecin déclara son mari sauvé, ses forces surnaturelles l'abandonnèrent; elle se coucha, ce qu'elle n'avait pas fait depuis quinze jours, et elle se trouva si épuisée, qu'elle ne put plus quitter le lit; une fièvre brûlante se déclara, et bientôt on désespéra tellement de sa vie qu'elle reçut les derniers sacremens. Cependant, à la sollicitation de plusieurs de ses amis, elle consentit à recevoir encore les secours de la médecine, plutôt pour satisfaire leur désir, que dans l'espoir de guérison. Il y eut alors une consultation faite par M. Dubois et M. Daurimon. L'ordonnance de M. Boyer fut approuvée en entier; et pour lever la difficulté qu'on avait éprouvée dans l'introduction des tampons, il fut décidé que M. Daurimon ferait lui-même, tous les jours, ce pansement. Mais comme la malade était trop faible pour commencer aucun traitement, on attendit des circonstances plus favorables. Mme Périer sortit de danger par une crise naturelle; et dès qu'elle eut acquis les forces suffisantes, on commença le traitement, qui produisit pendant les deux premiers mois un mieux sensible, et donna quelqu'espoir de guérison; mais au bout de ce temps, les progrès cessèrent, et par moment la malade retombait dans toutes ses souffrances, surtout à l'approche des règles; elle avait de la répugnance pour toute espèce de nourriture, ce qui obligeait M. Daurimon à la purger souvent; son teint était bilieux, et son corps presqu'entièrement couvert de taches hépatiques.

Il y avait plus de trois mois que les remèdes ne pro-

duisaient plus d'effet; que la malade, découragée, ne les suivait plus qu'avec répugnance; que le médecin ne la soignait plus avec le même zèle, ses visites devenant de plus en plus éloignées, et qu'il semblait ne les continuer que pour ne pas détruire tout espoir dans son esprit, lorsque le plus heureux hasard fit connaître à M. Périer le magnétisme, et toute l'efficacité de son emploi.

Ce fut au milieu d'une société nombreuse, réunie chez lui, et occupée de toute autre chose, qu'un des assistans, M. Dupré, essaya les effets du magnétisme sur Mme Perier. Son mari, qui n'avait que des préventions contre cet agent, et qui était bien convaincu qu'on ne pouvait qu'ennuyer la malade, n'accorda pas même un moment d'attention à ce qu'on faisait; et lorsqu'il vit sa femme bâiller, éprouver des engourdissemens dans tous les membres, il trouva la chose fort naturelle, après une demi-heure de tranquillité et d'ennui. Cependant ce besoin de repos fut si bien marqué que tout le monde crut devoir se retirer pour la laisser libre; on fut obligé de la déshabiller, et de l'aider à monter sur son lit; elle dormait avant d'être couchée; son mari se coucha bientôt après, ne pensant déjà plus à ce qui venait de se passer, lorsqu'elle se mit à rire très-haut et à lui parler. Il avait bien remarqué quelquefois cet effet dans un sommeil ordinaire; mais ici la conversation était si bien soutenue, les réponses étaient si nettes et si précises, qu'il eut enfin la curiosité d'examiner s'il n'y aurait pas là quelqu'effet produit par le magnétisme: il lui fit, en plai-

santant, des questions sur des personnes éloignées avec lesquelles elle devait être en rapport; elle lui parla de ces personnes comme si elles eussent été auprès d'elle, et qu'il eût fait jour; il étendit ses questions sur plusieurs objets, sans autre but que celui de satisfaire sa curiosité; et les réponses furent si satisfaisantes, qu'il lui tarda bientôt d'être au lendemain, pour s'assurer de la vérité des révélations qui lui avaient été faites; *toutes se réalisèrent.* Il écrivit à un habitant de Meaux, qui, tout étonné des choses que M. Périer lui mandait, vint lui-même à Paris lui en certifier la vérité. Dès ce moment, M. Périer vit se dissiper tous ses doutes; et après avoir demandé les conseils nécessaires à quelques magnétiseurs sages et instruits, il commença le 6 novembre à magnétiser sa femme pour la première fois.

Il la mit en état de somnambulisme avec la plus grande facilité, et elle fut assez lucide pour changer quelque chose aux remèdes qu'on lui faisait prendre. Elle demanda à n'être magnétisée qu'au bout de trois jours. Le 9, elle dit à son mari que la vue de son mal l'affligeait, et qu'il fallait la laisser en somnambulisme le moins possible.

Le 13, la manière précise et claire dont la malade parlait de ses plaies avait beaucoup occupé M. Périer. Il sentait qu'un médecin pourrait tirer un grand parti des détails qu'elle donnait. En conséquence, il témoigna à sa femme le désir que M. Daurimon fût présent aux séances de magnétisme; mais elle lui dit que ce docteur se moquerait d'elle, et même de

lui ; elle refusa également tous les autres, en lui disant : « Nous n'avons besoin de personne. »

Depuis ce jour, elle demanda à être magnétisée tous les jours à la même heure.

Le lendemain, son mari lui demanda s'il fallait qu'il lui magnétisât l'eau qu'elle buvait ; elle lui répondit que cela n'était pas nécessaire.

Le 15, elle dit que dans deux jours il se formerait une tumeur à l'extrémité du bras gauche, près de la main, et que cela viendrait, parce qu'on l'avait trop magnétisée de ce côté, ce qui y avait attiré l'humeur.

Le 17, la tumeur annoncée parut. M. Périer demanda à sa femme ce qu'il y avait à faire. « Rien ; il s'en est formé trois autres dans le côté gauche, qui ne sont pas apparentes. »

Elle dit qu'elle était dans un moment de crise, que depuis cinq jours tous les vaisseaux sanguins étaient gonflés, et qu'elle avait beaucoup de peine à se régler. « C'est le cas, ajouta-t-elle, de nous servir de toute la force du magnétisme. » Puis elle recommanda à son mari de modérer le désir qu'il avait de la guérir, parce que cela donnait à son sang (à elle) une trop grande effervescence.

Le 20, deux de ses plaies étaient guéries ; il ne restait plus que la dernière, qui, étant située trop haut, ne pouvait être atteinte par les injections qu'avec difficulté ; elle rendait toujours beaucoup de pus. Elle se plaignit que le sang se portait toujours avec violence à la poitrine, et que les règles n'arrivaient pas ; elle fit changer quelque chose à ses remèdes, parce

qu'elle avait d'autres maladies que celles qu'on lui connaissait : c'était l'effet du lait. Chose incompréhensible ! il y avait plus de *dix-huit ans* qu'elle n'avait eu d'enfans.

Le 21, Mme Périer éprouvait un mieux sensible dans la partie malade. Le rectum avait repris beaucoup d'élasticité, et les douleurs locales étaient presqu'entièrement passées. La gaîté revenait, mais son tempérament, affaibli par tant d'années de souffrances et de remèdes nuisibles, ne se remettait qu'avec beaucoup de peine. Elle annonça à son mari qu'elle se réglerait bientôt, et qu'il fallait qu'elle sortît et se promenât fréquemment.

Le 23, elle introduisit elle-même avec une grande adresse les tampons qui lui étaient si nécessaires, parce que M. Daurimon, à qui M. Périer avait dit se servir du magnétisme, ne venait plus régulièrement comme par le passé. (Il y avait trois jours qu'on ne l'avait vu.)

Le 25, Mme Périer se rétablissait à vue d'œil, et tout faisait espérer à son mari une prompte guérison. Elle lui dit que les plaies étaient guéries, et que le trou fistuleux était fermé. Mais quand il la questionna sur la plaie du haut, il vit que sa physionomie s'altérait ; elle avait des mouvemens de répugnance qui faisaient frissonner tout son corps. Enfin, elle lui répondit qu'il se formait une nouvelle poche d'humeurs, mais qu'il fallait laisser agir les remèdes, et qu'elle le priait de ne plus la questionner là-dessus pendant onze jours, époque où elle changerait de régime.

Le 28, elle dit qu'elle aurait dans sept jours une

révolution d'humeurs et de sang qui l'affaiblirait beaucoup.

Le 1er décembre, Mme Périer avait été souffrante toute la journée, et elle avait passé une nuit fort agitée. Lorsqu'elle fut en somnambulisme, son mari la força par sa volonté de s'occuper de son mal. Sa physionomie peignait l'effroi. Il chercha à la calmer, et à la ramener doucement vers le but qu'il se proposait; mais cela lui fut impossible; elle le supplia de la réveiller. Sa répugnance à voir cette plaie devint si forte, que le lendemain elle dit à son mari que le magnétisme seul lui faisait du bien, mais que le somnambulisme *la fatiguait.*

Dans la matinée du 3, la malade vomit une grande quantité de sang mêlé d'humeur. Dans la nuit du 3 au 4, elle rendit par le fondement une quantité incroyable de pus mêlé d'un peu de sang noir et en caillots, avec des peaux à moitié pourries. Le 4, au matin, elle vomit encore beaucoup de sang. Ce même jour, son mari lui demanda, pendant la séance, si c'était là une des crises qu'elle avait annoncées. « Oui; elle a commencé hier et finira demain; c'est cette poche remplie d'humeur, que j'avais près du cœur, qui s'est ouverte, et que j'ai rendue presqu'entièrement : vois la place qu'elle occupait (1). Il est fort heureux que j'aie eu un retard; car si cette humeur se fût mêlée avec le sang, cela m'aurait étouffée, et je serais morte.

(1) Mme Périer avait l'habitude de parler à son mari comme s'il eût vu l'intérieur de son corps.

Dans la séance du 5, Mme Périer dit qu'elle allait mieux; elle se prescrivit quelques légers remèdes, et dit à son mari de la forcer à sortir et à prendre de l'exercice; qu'elle était assez forte maintenant pour aller se promener avec lui. Elle lui recommanda également de lui faire faire ses injections plus souvent, et d'introduire deux tampons par jour.

Le 6, une cause morale avait retardé encore une fois les règles de la malade. Malheureusement pour elle, à ce moment critique qui demandait tant de soins et de ménagemens, son mari fut attaqué le 6 au soir d'une fièvre violente, avec un point de côté et une grande oppression de poitrine. On le transporta chez lui. Malgré l'état dans lequel il était, il endormit sa femme, qui ne s'occupa que de lui; la nuit fut très-mauvaise; il ne s'assoupit que le lendemain vers les onze heures, moment où il avait coutume de la magnétiser; et quoiqu'elle éprouvât pendant tout le temps un malaise général, elle ne voulut jamais le réveiller (1).

Le 7, M. Périer fut si mal toute la journée, qu'il ne pensa même pas à magnétiser sa femme. Le lendemain 8, il s'aperçut de tout le mal qu'avait occa-

(1) L'effet de cette triste interruption fut cruel : Mme Périer parut retomber dans son premier état de maladie. Les personnes qui lui étaient le plus attachées, et auxquelles M. Périer s'était empressé d'annoncer le rétablissement de sa femme, le blâmèrent de son *entêtement* et de sa confiance au magnétisme. Elles amenèrent des médecins. La malade elle-même fut découragée. Toutes les douleurs locales étaient revenues. Tout le monde blâmait M. Périer. Qu'aurait fait, en pareille circonstance, un magnétiseur qui, comme lui, en aurait été à son premier essai ?

sionné cette interruption, et, quoiqu'ayant la fièvre, il se détermina à l'endormir, mais sans la magnétiser auparavant, selon son habitude. Dès qu'elle fut en somnambulisme, il lui demanda s'il pouvait la magnétiser. « Non, ton fluide est très-mauvais, il m'a fait beaucoup de mal avant-hier ; il aurait fallu, pour le faire disparaître, me poser les pieds sur du marbre froid, et me magnétiser les jambes (1). — Pourquoi ne m'as-tu pas dit de le faire ? — C'est que tu n'étais occupé que de toi. » Elle lui dit ensuite de continuer à l'endormir tous les jours, mais de ne la magnétiser que lorsqu'elle le lui demanderait.

Le 10, elle lui annonça enfin que ses règles commençaient ; qu'elles paraissaient en blanc ; qu'elles dureraient quinze jours, et que pendant trois ou quatre jours elles seraient si abondantes, que, s'il ne la prévenait pas, elle croirait, étant éveillée, avoir une perte, et que tous les médecins qui la verraient dans cet état le penseraient comme elle.

Le 11, Mme Périer apprit à son mari qu'elle avait eu *sept suppressions :* elle lui en cita les époques, et lui en exposa les causes. Elle ajouta qu'elle avait du sang arrêté depuis un an, et qui était en caillots pourris ; qu'elle en rendrait beaucoup les jours suivans, etc. ; qu'il fallait suspendre l'usage des tampons pendant tout le temps des règles, etc.

Le 12, elle permit à son mari de la magnétiser ;

---

(1) Une heure après que Mme Périer avait été éveillée, ses jambes s'étaient couvertes d'une infinité de boutons.

et comme celui-ci y mettait une grande force de volonté, la malade lui dit : « Voici une chose bien extraordinaire ; ton fluide redonne la vie à ce sang qui était mort et pourri depuis long-temps, mais c'est assez : ta volonté est trop forte ; elle l'est plus que la mienne, et n'est plus en rapport avec ton fluide. »

Les 13 et 14, M. Périer parvint à déplacer les caillots de sang, en magnétisant sa femme aux endroits qu'elle lui indiquait. Elle les rendait ensuite dans la journée. Lorsqu'elle éprouvait des coliques violentes, il suffisait qu'il portât sa main sur la partie souffrante pour la calmer. Elle lui dit qu'il s'était encore formé de nouveaux abcès dans ses plaies, et qu'il fallait les guérir avant d'atteindre la plaie du haut ; qu'elle espérait que, lorsque le rectum aurait repris de la force, les injections pourraient y arriver ; mais que, dans tous les cas, le magnétisme aiderait beaucoup à sa guérison.

Le 15, Mme Périer se trouva bien. L'humeur prenait un cours naturel, et son appétit revenait. Elle se récria beaucoup sur l'incapacité des médecins, qui, lorsqu'elle avait eu, il y avait six semaines, une éruption à la peau, ne s'étaient pas aperçus qu'elle était causée par la décomposition de la partie aqueuse du sang. Elle prit ensuite la main de son mari, et la posa à son côté, où était sa plaie ; mais elle l'en retira presqu'aussitôt, en lui disant que sa volonté était *trop active ;* qu'en faisant du bien à sa plaie, elle donnait au sang une telle effervescence, que cela pourrait occasionner une perte.

Le 16, Mme Périer s'étant ordonné des injections avec une décoction de morelle, de racine de persil, de mauve, etc., son mari lui rappela que M. Boyer lui avait ordonné également de la morelle. « Oui; mais il y avait joint des pavots, chose qui paralyse la guérison plutôt que de l'améliorer : *c'est l'opium des plaies.* »

Le 18, la malade était faible et souffrante; les règles coulaient d'une manière effrayante : cependant, dès qu'elle fut en somnambulisme, elle se plaignit que le sang caillé ne sortait pas, et que l'humeur ne prendrait pas encore son cours dans cette crise. Elle s'ordonna la promenade, afin de faciliter l'écoulement d'une eau rousse qui s'arrêtait sur les plaies, et les envenimait; elle annonça deux autres crises à des époques assez éloignées, et qui seraient produites, comme celle qu'elle venait d'avoir, par des tumeurs et des dépôts d'humeurs qui se formeraient autour de ses plaies, et que les règles entraîneraient avec elles.

Le 19, après avoir laissé sa femme un quart d'heure dans ses réflexions somnambuliques, M. Périer lui demanda de quoi elle s'occupait. « J'ai une eau rousse qui vient du sang, et qui se répand dans tout mon corps. »

Elle lui prit la main, la posa sur son coude pour qu'il le magnétisât. A peine y eut-il porté sa volonté, qu'il sentit un mouvement dans tous les muscles qui aboutissent à cette partie, et la malade lui fit remarquer qu'elle rendait par l'œil du même

côté, de cette eau qu'il venait de faire monter (1).

Le 20, Mme Périer apprit à son mari qu'elle avait eu une indigestion la veille; qu'elle avait beaucoup souffert la nuit, et qu'elle aurait été plus mal *si elle ne se fût approchée de lui.*

Le 21. Depuis quelque temps, lorsque l'heure où M. Périer magnétisait sa femme approchait, celle-ci était agitée, et demandait à être endormie. Ce jour-là, cet état étant plus marqué, il avança la séance de quelques momens. Dès qu'elle fut en somnambulisme, elle lui fit poser la main sur la plaie, près du cœur. Comme il vit à sa physionomie le bon effet qu'il produisait, il profita de la circonstance pour la déterminer à s'occuper de cette plaie, dont l'examen la faisait tant souffrir habituellement. Elle lui dit : « Cette plaie est la seule mortelle que j'aie; elle m'a causé bien des frayeurs, et aujourd'hui, *pour la première fois*, je l'examine sans souffrir. Il lui dit alors de chercher les moyens de guérison. « Si nous étions dans la belle saison, je pourrais prendre des dépuratifs..... Il suffit que tu poses ta main dessus tous les jours; et pour diminuer la trop grande activité de ta volonté, ne pense qu'à me soulager *sans vouloir me guérir.* »

Le 23. Mme Périer s'étant trouvée fort bien ce jour-là, son mari l'engagea à accepter une invitation que lui avait faite un de leurs amis d'aller dîner chez lui. Lorsqu'il arriva le soir pour la chercher, il fut

---

(1) Voilà encore un de ces faits inexplicables que l'on rencontre si souvent en magnétisme.

très-étonné de la trouver souffrante. Il l'emmena ; et dès qu'il fut rentré, il la mit en somnambulisme pour savoir la cause de cette indisposition imprévue : c'était d'avoir été magnétisée le matin par son mari, tandis que celui-ci était contrarié par quelques affaires fâcheuses et essentielles. La malade s'en était aperçue sur-le-champ, et l'avait empêché de continuer plus long-temps ; mais le mal était fait, et le fluide qui était resté dans la plaie, selon son expression, y avait produit le même effet que celui qui, le jour de la fièvre, avait été produit sur ses jambes. Quelques passes à grands courans la calmèrent de suite.

Il était minuit : ce qu'il venait de voir et d'opérer occupait seul la pensée de M. Périer ; rien ne troublait sa tranquillité. La figure calme et réfléchie de sa femme, son attitude droite et presqu'immobile le portaient à la méditation. Ils commencèrent une conversation sur la morale, qui dura plus d'une heure et demie, et dont le souvenir, dit-il, est gravé profondément dans son cœur (1).

---

(1) Nous n'avons pas de peine à le croire : tous ceux à qui le ciel a accordé cette faveur ne l'oublient jamais. En effet, le phénomène de la guérison des maladies, quoique déjà si beau, si admirable, peut, à la rigueur, laisser quelques doutes ; il est convenu, parmi les gens de l'art, que la nature est toute puissante. Mais quand on aborde ce développement merveilleux de l'intelligence, quand on voit ce sentiment divin du juste et du devoir se prononcer avec une force et une assurance dont aucun récit ne peut donner l'idée, alors on comprend qu'il y a dans le magnétisme autre chose qu'une influence *animale* : on excuse toutes les exagérations auxquelles des faits de cet ordre ont donné lieu,

Les 24 et 25. Dans la première de ces séances, la malade annonça enfin sa guérison pour le mois de juin ; dans la seconde, son sommeil (magnétique) fut doux et tranquille : sa physionomie exprimait un contentement intérieur. Elle s'occupa pendant une heure de cette même plaie dont naguère elle ne pouvait supporter la vue un seul moment sans avoir des convulsions. « Si j'écrivais, lui dit-elle, tous les accidens qui peuvent naître de ma maladie, et que j'avais prévus, les moyens que j'avais trouvés de les détourner ou de les diminuer, les remèdes qui peuvent leur être appliqués, il y aurait de quoi remplir des volumes ; et au bout de cela, je me contente de boire quelques verres de camomille et de limonade. Je compte bien guérir sans employer de remèdes plus compliqués. Je porte ma prévoyance plus loin, car je m'occupe de ce qu'il faudra que je fasse après ma guérison, lorsque j'aurai cessé de dormir. »

Le 26. Dans cette séance et les deux suivantes, Mme Périer s'occupa de donner un cours à l'humeur qui s'était habituée à se porter et à se former dans la plaie qui était près du cœur ; elle appelait cela *travailler son mal.* Son mari lui demanda comment elle pouvait agir sur elle-même ; elle lui dit : *C'est en me servant de ton fluide, que je conserve dans moi à cet effet* (1).

---

et l'on plaint sincèrement tous ceux qui, par un scepticisme aveugle, se privent volontairement de ce qui les rendrait si heureux et si reconnaissans.

(1) « J'ai vu, dit M. Deleuze, une femme hydropique à qui

Le 28, l'humeur prenait bien son cours; une partie était déjà arrivée à l'aine gauche, et la malade annonça que cette partie serait enflée le lendemain, et que le jour suivant son cautère commencerait à rendre de cette humeur. M. Périer, croyant que sa femme avait fini de s'en occuper, lui dit de se lever et de s'habiller; elle refusa, en lui disant qu'elle ne voulait pas obéir à son caprice. Il insista; elle le menaça de s'éveiller. Il redoubla de volonté, et la rendit immobile. Après l'avoir calmée, il la ramena à sa première idée, et elle s'habilla en versant des larmes.

Le 29, le sommeil magnétique fut très-agité; la malade était oppressée, et paraissait entièrement découragée. Son mari lui ayant demandé les changemens qui étaient survenus, elle lui dit qu'il l'avait dérangée, en lui ordonnant de faire des choses insignifiantes dans le moment où elle était le plus occupée. « Depuis trois jours, ajouta-t-elle, je m'occupe de diriger l'humeur de ma plaie, et dans le moment où tu m'as contrariée, j'étais occupée de la conduire de l'aine dans le cautère. J'avais déjà trouvé, au milieu de tous les vaisseaux qui sont dans cette partie, celui dont il fallait se servir, et dans ce moment j'ai été obligée de tout abandonner; aussitôt l'humeur est

---

on avait fait plusieurs fois la ponction, devenir somnambule. Dans cet état, elle présentait ses mains devant son magnétiseur, comme devant un poële : elle se chargeait ainsi de fluide, et se magnétisait ensuite elle-même, en se passant les mains sur tout le corps, de haut en bas, avec beaucoup de dextérité. » (*Histoire critique du magnétisme*, t. 1, p. 225.)

remontée, s'est répandue dans tout le corps; il en est passé une grande partie dans le côté droit; et si cette humeur vient à se mêler avec le sang, je serai très-mal, très-mal; je vais avoir des maux de reins qui me retiendront dans mon lit pendant huit jours.

M. Périer s'efforça de tranquilliser sa femme, et de lui donner de cette confiance que rien ne pouvait altérer chez lui. « Peux-tu, lui dit-il, te laisser ainsi décourager à la première difficulté? ne sais-tu pas imiter ma constance? n'es-tu pas bien persuadée que je tiens plus à ta guérison qu'à ma propre existence? » Elle se répandit alors en éloges sur ses sentimens, et lui assura que lui seul au monde pouvait obtenir les effets qu'il avait produits sur elle. Il commença à la magnétiser; mais elle lui dit qu'il était désormais impossible d'établir le cours de l'humeur par le cautère, qu'il fallait la diriger vers les reins. « C'est très-malheureux, ajouta-t-elle, parce que mes reins sont très-faibles, et que cette humeur se jetera sur les plaies qui sont au rectum, ce qui me fera beaucoup souffrir. » Cependant, au bout d'une heure de magnétisme, elle lui dit que les douleurs ne dureraient que cinq jours au lieu de huit.

La séance du 30 fut plus calme. Lorsque M. Périer lui parla de sa plaie, elle lui dit qu'il n'y avait qu'un mal, c'est qu'elle guérissait trop vîte. « Si je te laissais agir seul, elle serait guérie dans trois jours; je crains qu'elle ne soit entièrement cicatrisée dans quinze; il ne faut plus que tu la magnétises. Les maladies guéries trop vîte reviennent. »

Le 1er janvier 1814, M. Périer ayant été obligé d'endormir sa femme deux heures plus tôt qu'il n'en avait l'habitude, elle fut mal pendant toute la séance ; elle était très-oppressée, et sa voix était éteinte au point qu'elle avait de la peine à se faire entendre ; elle se plaignit que la guérison de sa plaie avançait trop rapidement. « J'avais, dit-elle, arrangé les choses pour qu'elle ne fût fermée que dans trois semaines, et elle le sera dans huit jours, peut-être même *dans trois.* » M. Périer, enchanté de cette guérison, chercha à la rassurer sur les accidens qu'elle craignait, mais il ne put l'empêcher de regretter que les choses allassent si vîte. Elle resta très-souffrante toute la journée; elle éprouva des douleurs très-vives dans le côté droit, et eut continuellement la fièvre.

Le 2, Mme Périer dit à son mari qu'elle avait beaucoup souffert, parce qu'il l'avait endormie la veille avant l'heure accoutumée, et qu'à onze heures l'humeur, habituée à recevoir une impression étrangère, s'était arrêtée sur sa poitrine. Elle annonça qu'elle aurait la fièvre jusqu'au 6.

La séance du 3 fut beaucoup plus calme; l'oppression était diminuée, et la voix avait repris sa force ordinaire.

Le 4, Mme Périer se plaignit de la promptitude de sa guérison; elle dit à son mari que sa plaie était entièrement cicatrisée, et qu'il serait plus facile maintenant d'en former une autre à côté que de rouvrir celle-là.

Le 5, aussitôt que la malade fut endormie, elle dit :

« Je m'effraie facilement. Cette humeur qui passait par ma poitrine m'a fait craindre pour mes jours. Eh bien! aujourd'hui cela va passer entièrement, et il n'en restera rien, au moins de dangereux. J'aurai le dernier accès de fièvre de six à neuf heures. Il faudra que je prenne un remède composé avec du lait, de la cassonade rousse, et que je le garde autant que possible. Il me produira un grand effet; il déterminera la sortie de cette humeur, qui sera mêlée de sang noir et en caillots. Comme je ferai beaucoup d'efforts, les plaies du rectum en seront déchirées, et je reprendrai l'usage des tampons. » La gaîté se peignait dans tous ses traits lorsque son mari la réveilla : celui-ci lui dit tout ce qu'elle avait à faire, et tout ce qui lui arriverait dans la journée. Il sortit, et ne rentra chez lui qu'après minuit, s'attendant à trouver sa femme dans les dispositions où il l'avait laissée; mais loin de là, elle était accablée, ne pouvait remuer de dessus son fauteuil, et avait un violent mal de tête avec des étourdissemens, le pouls très-élevé, et une agitation extraordinaire dans tout le système nerveux. « Je renonce au magnétisme, dit-elle à M. Périer; j'ai failli mourir ce soir. » Celui-ci, après s'être assuré que tout ce qu'elle s'était ordonné avait été exécuté, conjectura que l'état dans lequel elle se trouvait devait être la suite des efforts qu'elle avait dû faire. En effet, la malade avait rendu une quantité si considérable d'humeurs et de sang noir pourri, qu'elle en avait été effrayée. M. Périer lui proposa de la soulager; et en lui passant la main sur le front il l'endormit aussitôt; ses

nerfs se calmèrent alors tout à fait, son pouls redevint comme en bonne santé. Il la réveilla au bout d'un quart d'heure, en si bon état, qu'elle ne pouvait revenir de son étonnement; elle se tâtait, et ne pouvait croire ce qu'elle sentait; elle aurait même soupé, s'il ne l'en eût empêchée; elle se coucha, et passa une bonne nuit.

Les séances des 6, 7 et 8 ne présentèrent rien de remarquable. Le 9, elle se plaignit que le magnétisme donnait trop d'activité à son sang, et elle défendit à son mari de continuer à la magnétiser. « Je devais avoir un retard dans mes règles, et elles paraissent dans ce moment : ainsi, au lieu de retarder, elles sont avancées de cinq jours. La crise qui vient de se terminer devrait à peine commencer. » Elle s'occupa à retenir son sang et à le faire remonter, afin de s'en servir pour entraîner les restes d'humeur qui étaient encore dans la poitrine et près du cœur.

Le 10, une des plaies du rectum était entièrement fermée, et Mme Périer dit à son mari que si cela continuait, toutes seraient guéries avant six semaines, mais qu'elle l'empêcherait bien, et qu'elle en garderait encore jusqu'à l'époque annoncée de la guérison.

Dans la soirée du 11, M. Périer eut envie de magnétiser une carafe d'eau, pour connaître par lui-même les effets de l'eau magnétisée, dont il avait entendu parler. Il pria sa femme de la tenir; mais il s'aperçut de suite, *à un rire convulsif,* de l'effet involontaire qu'il produisait sur elle. Il lui ôta sur le champ la carafe des mains, et lui demanda si elle

avait éprouvé quelque chose. « Non, rien, sinon que la carafe était lourde, et que je n'aurais pu continuer à la soutenir. » Après avoir magnétisé l'eau, M. Périer en fit boire à sa femme l'épaisseur d'un doigt dans un verre; elle but avec répugnance, quoiqu'elle ne trouvât à cette eau *aucun goût étrange*. Presqu'aussitôt après avoir bu, elle ressentit de grandes douleurs aux oreilles, un soulèvement dans l'estomac; elle passa une nuit très-agitée, et le matin elle avait la fièvre.

Le 12, pendant la séance, la malade fut de très-mauvaise humeur; elle reprocha à son mari de l'avoir magnétisée à une heure qui n'était pas celle de ses séances, bien qu'elle le lui eût défendu. Elle ajouta: « Lorsque tu m'as fait tenir la carafe que tu magnétisais, ton fluide est venu en abondance dans moi; je ne sais ce que c'est, mais le verre a quelque chose qui m'est contraire, et je suis persuadée qu'on pourrait me faire beaucoup de mal en s'en servant. — Que serait-il arrivé si, hier soir, tu eusses bu plusieurs verres de cette eau magnétisée? — *J'aurais eu des convulsions qui auraient tenu de la folie.* » Elle refusa constamment de s'occuper de son mal, et continua à répondre avec mauvaise humeur à toutes les questions que son mari lui fit à ce sujet.

Le 13, la malade était dans un état absolu de découragement; tout chez elle était dérangé, ses règles s'étaient arrêtées subitement, le sang s'était porté à la poitrine et à la tête, ce qui l'empêcha de s'occuper de sa guérison. Son mari s'efforça de

rappeler son courage par toutes les raisons qu'il put trouver, et finit par lui dire : « Quand même tu voudrais renoncer à ta guérison, tu n'en serais pas la maîtresse; ma volonté est trop ferme pour changer, et je suis trop sûr de te guérir pour t'abandonner ainsi. Je ne t'éveillerai même que lorsque nous aurons trouvé les meilleurs moyens de te remettre dans le même état où tu te trouvais avant cet accident. » Ces paroles excellentes produisirent le meilleur effet; la malade indiqua comment il fallait la magnétiser, et dans la même séance les règles reparurent, mais ne durèrent que trois heures.

Le 16, elle fit suspendre l'usage des tampons pendant trois jours, parce qu'il se formait un nouvel abcès dans le rectum, qui grossirait pendant ces trois jours, et percerait dans cinq.

Le 18, elle se plaignit que ses plaies se cicatrisaient trop vîte; elle annonça qu'elle serait guérie au mois de mars, cinq jours après que son dernier abcès serait percé, et qu'après cette époque elle ne dormirait plus.

Le 26, elle dit que, comme elle guérissait trop promptement, elle craignait que les fistules ne reparussent dans dix-huit mois, mais qu'elle allait s'occuper des moyens de prévenir cette maladie; elle se répandit ensuite en éloges sur la volonté de son magnétiseur, et lui assura que personne n'aurait pu obtenir dans un très long temps les effets qu'il produisait sur elle en un moment.

La séance du 30 fut comme les précédentes. La

malade dit : « Mes plaies sont presqu'entièrement guéries, et je ne puis m'en réjouir; ce qui pourtant me console, c'est que j'espère pouvoir garder ma fistule aussi long-temps que je le jugerai convenable.

Le 5 mars, elle éprouva une révolution causée en partie par l'idée de sa séparation magnétique avec son mari, et qui détermina le commencement de la troisième et dernière crise. L'abcès qui s'était formé au rectum perça dans le moment, et ne la fit pas trop souffrir, parce qu'il était près de l'orifice.

Le 11, M. Périer essaya d'endormir sa femme, mais il ne put y parvenir. Quoiqu'elle eût cessé de dormir ce jour-là, elle avait encore une fistule sans ulcère, mais le rétrécissement du rectum était entièrement détruit. Elle suivit le traitement qu'elle s'était ordonné jusqu'au mois de juin, époque où cette fistule s'est entièrement séchée, et où elle a pu dire avoir obtenu une guérison non partielle, mais *entière* et *parfaite*, ainsi qu'elle l'avait annoncé au mois de décembre 1813.

On pense bien que, dans un traitement aussi long, et donné dans le plus grand détail par M. Périer (soixante-cinq pages), nous avons dû passer une foule de choses remarquables; cependant nous n'en avons omis aucune de celles qui peuvent servir à l'instruction des magnétiseurs, ou à l'histoire de la science. A ce propos, nous croyons devoir faire connaître le fait suivant :

Le 16 décembre, M. Périer questionna sa femme sur les suites de l'indisposition qu'il avait eue le 6.

Après qu'elle lui eut répondu, ne remarquant point qu'elle en fût encore occupée, il lui dit : *C'est assez*, et l'interrogea sur autre chose. Elle resta interdite, elle eut des convulsions, et tout son corps était agité; il réitéra sa demande. « Attends, lui répondit-elle enfin, que je revienne dans moi. J'étais toute occupée de toi, j'examinais ton foie lorsque tu m'as dit : *C'est assez*. Crois-tu que je change de volonté aussi facilement que toi? Loin de soutenir ma pensée, tu m'as laissée là, et la tienne a changé subitement. Tu as fait comme un chirurgien qui, ayant ouvert la veine à un malade, laisserait couler le sang, et irait à la croisée s'occuper de ce qui se passe dans la rue. Il faut suivre mes mouvemens comme ceux d'un enfant qui commence à marcher. »

Le reste du jour, la malade eut un violent mal de tête, et un mouvement de fièvre toute la soirée. Le lendemain, pendant la séance, elle dit à son mari que lorsqu'il voudrait la questionner sur quelques matières étrangères, il fallait lui demander si elle était occupée, etc.

FLEURS blanches, *sur Mlle B**** (somnambule), *à Strasbourg*, 1785, *par M. Mouillesaux* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Le troisième jour que Mlle B*** fut magnétisée (le 27 octobre) elle devint somnambule, et dit que

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 75.

sa maladie durait depuis un an, qu'elle était occasionnée par une médecine prise pendant le temps des règles, ce qui avait fait refluer les humeurs dans le sang; elle assura que le magnétisme l'en guérirait dans moins d'un mois. Elle a été parfaitement guérie le 20 novembre, sans avoir fait d'autres remèdes qu'une petite saignée qu'elle s'ordonna dans la sixième séance, et après avoir pris quelques bouteilles d'orgeat et d'eau magnétisée.

FLUXION humorale, avec symptômes fâcheux, vertiges, mouvemens convulsifs aux pieds et aux mains, *sur Mme Marie-Elisabeth Hirschel, à Strasbourg*, 1788, *par M. Schouler* (1).

Depuis trois ans un médecin habile traitait Mme Hirschel pour une maladie qu'il nommait *fluxion humorale*. Elle éprouvait dans la tête une douleur, comme si elle y avait eu plusieurs roues courant l'une dans l'autre. Elle assure qu'il est impossible d'exprimer les douleurs qu'elle en a souffertes. A un vertige qui avait beaucoup de rapport avec l'apoplexie se joignirent aussi des mouvemens convulsifs aux pieds et aux mains, tellement douloureux, qu'ils ne lui laissèrent aucun repos ni jour ni nuit, etc. Son médecin, après s'être donné des peines infinies et avoir épuisé toutes les ressources de l'art, voyant que tout était inutile, l'abandonna.

Elle eut alors recours au magnétisme, et M. Schouler

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 240.

parvint, au bout de quatre mois de traitement, à la guérir.

FLUXION sur les yeux, *sur Mme R. Vogel* (somnambule), *à Oberherckheim, près Colmar,* 1786, *par M. Sanner, chirurgien* (1).

(Arbre magnétisé.)

« Rosine Müller, épouse de Thomas Vogel, habitant de Fortschwyhr, se présenta chez le soussigné, chirurgien et magnétiseur, à Oberherckheim, le 3 octobre 1786, ayant une fluxion sur les yeux, qui, depuis plus d'un an, l'avait entièrement privée de la vue. Le quatrième jour que je la magnétisai, elle tomba en crise complète (somnambulisme), s'ordonna en cet état une saignée au pouce droit, et une injection à faire dans les yeux, composée de vitriol romain calciné et d'eau de chaux mêlés ensemble et filtrés; et assura qu'en continuant ce remède elle se trouverait guérie de ses yeux en quinze jours, ce qui arriva effectivement. Ayant senti depuis quelques mois du dérangement dans ses règles, elle s'ordonna ensuite de prendre, pour le 19 octobre, du levain gros comme deux noisettes, l'avala au temps prescrit; et le 22 octobre elle quitta mon traitement, bien portante, et signa avec son mari et les témoins de sa cure, le présent certificat. »

F.-J. SANNER, chir.

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 177.

Fluxion sur les yeux, *sur la nommée Marie-Magdelaine Betsch, à Strasbourg*, 1787, *par M. Beyer* (1).

(Baquet.)

La nommée *Marie-Magdelaine Betsch* vint le 13 mars au traitement de la société, avec une fluxion sur les yeux, principalement sur le gauche, qui coulait depuis cinq mois. A l'angle intérieur de cet œil était une tumeur de la grosseur d'une aveline, remplie de matière; la paupière supérieure était enflée, l'œil enflammé, la vue trouble. Elle fut magnétisée une fois par jour; elle se lava les yeux plusieurs fois dans la journée avec de l'eau magnétisée, qui composait toute sa boisson; de jour en jour elle éprouvait un mieux sensible. Au bout de la quinzaine, la tumeur disparut, la vue s'éclaircit, et elle recouvra une santé parfaite.

Fluxion à la joue, *sur le nommé Lionnois, à Bayonne*, 1784, *par M. le comte de Puységur* (2).

(Arbre magnétisé.)

Quoique cette maladie paraisse très-peu de chose, le nommé *Lionnois*, qui en était attaqué, n'avait pu en être guéri à l'hôpital; il le fut parfaitement par le magnétisme, du 29 août au 5 septembre suivant.

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 203.

(2) *Rapport des cures opérées à Bayonne*, etc., p. 45.

Fluxion sur les dents, *sur la nommée Salomé Saettlerin, à Strasbourg*, 1785, *par M. Affolder* (1).

(Baquet et conducteur.)

Depuis quinze jours, cette femme souffrait d'un mal de dents des plus violens; la nuit surtout les douleurs devenaient si fortes, que ne pouvant rester au lit, elle était obligée de se mettre à sa fenêtre pour respirer un air frais, afin de se soulager. Le 18 novembre, le sieur Affolder, aide-magnétiseur de la société, la magnétisa avec un conducteur. La nuit, la douleur changea de place, et passa de la mâchoire inférieure dans la supérieure, mais avec la même violence; la troisième nuit, les douleurs diminuèrent un peu, et le matin elle eut un peu de fièvre, suivie d'une légère transpiration. La nuit suivante, les douleurs furent encore modérées; elle eut des envies de vomir, et rendit par deux fois des glaires comme de l'eau de savon. Son mal fut dissipé depuis, et n'a plus reparu.

Fluxion à la mâchoire, *sur M. le lieutenant-colonel de Puthaux, à Strasbourg*, 1785, *par M. le baron de Landsperg* (2).

(Magnétisme immédiat.)

M. le lieutenant-colonel de Puthaux fut guéri, en trois jours, d'une fluxion qui s'était formée subite-

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 154.
(2) *Idem*, p. 13.

ment à la mâchoire inférieure, et qui, dans les vingt-quatre heures, avait augmenté du double. Sujet à cette maladie, il en avait eu cinq depuis quatre ans : chacune avait engorgé toute la joue, et ne s'était dissipée qu'au bout de six semaines, malgré tous les résolutifs employés dans la médecine. M. de Puthaux en fut quitte cette fois à meilleur marché. Dès la septième séance, sa fluxion était entièrement guérie.

Fluxion dans l'oreille, *sur la femme Klingler, à Blaesheim, près Colmar*, 1785, *par M. Kraus, chirurgien* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« La femme de Georges Klingler, meunier à Blaesheim, avait une fluxion dans l'oreille qui se communiquait à la gorge, et qui, depuis quelques années, la faisait souffrir horriblement. Dès que le froid commençait, elle ne pouvait plus s'exposer au grand air sans ressentir des douleurs aiguës qui duraient jusqu'au printemps.

« Elle vint me prier, à la fin d'octobre 1785, de la magnétiser. Je l'eus à peine touchée qu'elle eut les yeux collés, et qu'elle sentit un grand soulagement. Au bout de quatre jours, elle ne ferma plus les yeux, et elle n'a plus, jusqu'à présent 4 mai 1786, ressenti aucune atteinte de fluxion. »

F.-D. Kraus, chir.

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 229.

Fluxion de poitrine, *sur M. ***, à Paris*, 1779, *par Mesmer* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Je n'ai vu M. Mesmer traiter que deux maladies aiguës. En voici le détail.

« Dans le moment où Paris a été désolé de rhumes, l'hiver dernier, un des malades de M. Mesmer, qui a la poitrine très-délicate, et à qui nous sommes très-attachés, eut le malheur de gagner une fluxion de poitrine. Il se trouva fort incommodé un jeudi au soir, et fit avertir M. Mesmer, qui ne voulut rien entreprendre jusqu'au lendemain. Alors la maladie étant caractérisée, il le fit saigner (2) deux fois dans la journée, et lui ordonna de boire de la limonade. Ce régime me parut si extraordinaire, que je témoignai naturellement mes alarmes à M. Mesmer. Il me répondit avec la sécurité qui rassure quand on peut être rassuré. Le lendemain matin, il fut question d'une nouvelle saignée. Il doutait qu'elle fût nécessaire, et moi je la croyais très-dangereuse. Néanmoins, après une mûre réflexion, il passa outre. Le saignée eut lieu; et pour réconforter le malade, on lui donna de nouvelle limonade. J'étais inquiet : toujours de la limonade! me disais-je.

---

(1) *Observations sur le magnétisme*, p. 95.

(2) M. Mesmer admet la saignée et les vomitifs, non comme remèdes, mais comme propres à dégager les premières voies quand elles sont trop engorgées. Je lui ai vu faire usage de la première, et non des seconds. (*Note de M. d'Eslon.*)

« Le soir, M. Mesmer traita le malade trois quarts d'heure de suite, et se coucha auprès de lui, sur un lit de repos. Environ une heure après, il lui demanda: « Eh bien, mon ami, comment cela va-t-il? — Je suis à la nage : il me découle des gouttes d'eau du front. — C'est bien ; il faut boire de la limonade; » et le malade but de la limonade. Par le traitement du samedi, on peut juger de celui du dimanche. Le lundi matin, la famille, qui demeure à quelque distance de Paris, avertie du danger, arriva dans une extrême inquiétude. Le malade alla au-devant d'elle, en l'assurant qu'il était guéri. En effet, on peut dire qu'il n'y eut pas de convalescence. »

d'Eslon, méd.

Fluxion de poitrine, *sur M. Bourlet fils, à Paris,* 1781, *par Mesmer* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« M. Bourlet fils a été attaqué, en 1781, d'une fluxion de poitrine. Il était à Paris. Je fus appelé, et témoin des faits. Non seulement la maladie était caractérisée, mais j'atteste qu'il n'est pas de médecin qui, dans les principes ordinaires, n'eût soumis le malade à la diète la plus austère, et qui n'eût réitéré les saignées et les purgatifs, au point que s'il n'était pas arrivé d'autres accidens, M. Bourlet n'en n'aurait pas moins passé par tous les périodes d'une maladie très-grave, et par l'ennui et le danger des remèdes usités en pareille

(1) *Lettre de M. d'Eslon, à M. Philip,* p. 122.

occasion. Avec M. Mesmer, au contraire, il ne fut question que d'être traité deux fois par jour, de boire et de manger; au moyen de quoi le malade expectora et sua assez pour être parfaitement guéri. En six jours il reprit son service. »

d'Eslon, méd.

Fluxion de poitrine, *sur le nommé Victor* (somnambule), *âgé de* 23 *ans, à Buzancy*, 1784, *par M. de Puységur* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Le nom de ce pauvre paysan sera éternellement célèbre dans les fastes du magnétisme. C'est lui qui, le premier, apprit à M. de Puységur tout le parti que l'on pouvait tirer du somnambulisme pour la guérison des malades. Il le désabusa également sur la théorie de Mesmer, et lui fit connaître la puissance de la volonté. Sa mobilité, sa clairvoyance durent véritablement paraître surnaturelles à une époque où ces phénomènes admirables n'étaient encore connus que de peu de personnes.

M. de Puységur, après avoir suivi le cours de Mesmer, était retourné à sa terre de Buzancy. Il ne s'occupait que de ses jardins, lorsqu'il eut l'occasion de guérir, en quelques minutes, deux personnes qui souffraient de maux de dents.

Ces faibles succès lui firent essayer d'être utile à un paysan alité depuis quatre jours par l'effet d'une

---

(1) *Mémoires*, etc., de M. de Puységur, 1re partie, p. 39.

fluxion de poitrine. Il passa chez lui le 4 mai, à huit heures du soir; la fièvre venait de s'affaiblir; il le fit lever, et le magnétisa. Quelle fut sa surprise de voir, au bout de cinq minutes, cet homme s'endormir paisiblement dans ses bras, *sans convulsions ni douleurs*. Il le magnétisa plus fortement, ce qui lui occasionna des vertiges; il parlait, s'occupait tout haut de ses affaires. Lorsque ces pensées paraissaient l'affecter, M. de Puységur les arrêtait, et lui en inspirait de plus agréables; alors il le voyait content, imaginant tirer à un prix, danser à une fête. Il parvint ainsi à lui occasionner une sueur abondante; et après une heure de séance, il le réveilla. Dès le même soir, il lui fit manger une soupe, ce qu'il n'avait pu faire depuis cinq jours. Toute la nuit, Victor ne fit qu'un somme; en continuant ainsi de le magnétiser deux fois par jour, M. de Puységur eut la satisfaction de le voir guéri dans la huitaine.

Le bruit de ces guérisons ayant attiré chez M. de Puységur tous les malades des villages environnans, il prit le parti, pour ne pas s'épuiser de fatigue, de magnétiser un arbre d'après les procédés que lui avait appris Mesmer, et d'y faire aller ces bonnes gens. L'effet surpassa son attente. Dès le 17 du même mois, il y eut plus de *cent trente malades*, et c'était Victor qui instruisait M. de Puységur de ce qu'il faisait faire. « Vous n'avez pas besoin de toucher tout le monde, lui disait-il, un *regard*, un *geste*, une *volonté*, c'est assez. »

Fluxion de poitrine, *sur le jeune Linckenheil* (somnambule), *âgé de* 6 *ans, à Blaesheim, près Colmar,* 1785, *par M. Kraus, chirurgien* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Michel Linckenheil m'envoya chercher le 3 janvier pour son garçon, qui était malade. Dès que l'enfant m'aperçut, il me dit de le magnétiser, et il tomba sur le champ en somnambulisme. Je lui demandai quelle maladie il avait, d'où elle provenait, si elle durerait long-temps, et s'il lui fallait des remèdes? Il répondit que c'était une fluxion de poitrine qu'il avait gagnée dans la neige, qu'il serait guéri dans trois jours, qu'il fallait lui donner du thé et du sirop. Il demanda une médecine qui le purgeât par en bas; et sur ma question quand je devais la lui donner, il répondit quand sa toux aurait diminué. Le lendemain et surlendemain, il tomba encore en crise, et dit qu'il n'avait plus besoin de médecine, le sirop l'ayant suffisamment purgé, qu'il serait guéri le lendemain. Je le magnétisai le quatrième jour, mais inutilement : il n'eut point de crise, et jusqu'à présent il s'est toujours bien porté. »

Kraus, chir.

FOLIE, *sur M. Buffard, à Bordeaux,* 1784 (2).

(Baquet.)

« Le sieur Buffard, musicien, paroisse Saint-André,

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 136.

(2) *Recueil d'observations*, etc., p. 30.

avait l'esprit aliéné depuis près de trois ans ; il avait perdu totalement la mémoire; il ne pouvait point parler, et avait une roideur générale dans tout le corps, principalement dans tous les membres. Entré au traitement le 8 juillet, et y étant resté deux mois, il y a recouvré la mémoire, la parole, le mouvement, et la faculté de jouer de son violon, ce qu'il n'avait pu faire depuis trois ans. »

Folie, épilepsie, *sur Mme **** (somnambule), *par M. le comte de G**** (1).

Ce fait est rapporté par M. de Lutzelbourg, sans aucun détail. Rendant compte des observations qu'il a faites ou qui lui ont été communiquées sur les cas où le magnétisme peut être utile, il cite la guérison de cette femme, folle et épileptique depuis quatre ans.

Elle était, ajoute-t-il, somnambule parfaite.

Folie, suite de vers, *sur la femme **** (somnambule), 1811, *par M. **** (2).

M*** ayant à dîner un magnétiseur de ses amis, le pria de magnétiser la fille de son cuisinier, qui avait des attaques de folie. Déjà elle avait couru toute la ville à une heure du matin, un sabre d'une main et une épée de l'autre, dans une fureur telle que personne ne pouvait l'approcher. Revenue à elle-même, il ne lui était resté aucun souvenir de ce qu'elle avait

---

(1) *Extrait des journaux d'un magnétiseur*, p. 72.

(2) *Recherches*, etc., par M. de Puységur, p. 111.

fait. A peine l'eut-il touchée, qu'elle s'endormit paisiblement. Ses premières paroles furent : « Je suis perdue, je n'ai plus qu'un an et quelques jours à vivre... » Lui ayant demandé la cause de sa maladie, elle dit que c'étaient des vers qui la rongeaient vers le cœur. Son magnétiseur, sans s'effrayer de ses alarmes, la pressa de chercher un remède ; aussitôt elle s'écria : « J'en vois un ; mettez dans un verre un doigt d'eau ; teignez-la avec du vinaigre rouge ; jetez-y une pincée de cendre ; remplissez le verre de vin vieux, et faites-moi avaler cela pendant quinze jours : cela fera mourir les vers. » Elle demanda à n'être magnétisée qu'au bout de huit jours.

Au jour indiqué, elle dit à son magnétiseur qu'elle avait rendu un très-gros ver par la bouche, et que, du reste, elle se portait beaucoup mieux. En moins de deux minutes elle fut en somnambulisme, et témoigna alors son contentement. Le plus gros de ses vers était sorti ; les autres étaient bien malades, et elle assura qu'elle les rendrait au bout de huit jours, en prenant toujours le même remède. Elle ajouta qu'elle n'avait plus besoin d'être magnétisée.

On lui demanda depuis combien de temps elle avait ces vers ; elle répondit *depuis cinq ans*, etc. ; si elle serait encore quelque temps susceptible d'éprouver des effets du magnétisme, elle dit qu'elle conserverait toujours la faculté de s'endormir, à cause de la délicatesse de ses nerfs, et qu'elle pourrait juger aussi lucidement de la santé des autres que de la sienne, etc.

Elle fut guérie à l'époque qu'elle avait indiquée, et

continua, quoiqu'en *bonne santé*, à être très-clair-voyante somnambule.

Folie *dite* frénésie, attaques de nerfs, somnambulisme naturel, *sur Alexandre Hébert, âgé de* 12 *ans* (somnambule), *à Buzancy, près Soissons*, 1812, *par M. le marquis de Puységur* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cet enfant se blessa à la tête vers l'âge de 3 ans; on fut obligé de lui faire une opération huit mois après, pour extirper le dépôt qu'avait formé l'humeur. Depuis ce moment, il devint sujet à un tremblement presque continuel, mais peu sensible, et à de fréquens maux de tête. Au mois d'octobre 1811, il eut une violente attaque de nerfs avec de grands maux de tête, délire, etc. Trois semaines après, il lui prit un tel besoin de pleurer, sans cause connue, qu'on ne put parvenir à l'apaiser. Huit ou neuf mois s'écoulèrent ensuite dans un état apparent de santé; mais depuis le 15 juillet 1812, il fut sujet à de nouvelles crises, ainsi qu'à un état de somnambulisme presque habituel. Il était alors en pension chez M. le curé de Buzancy. Enfin, le 16 juin, M. de Puységur, compatissant aux alarmes de ce bon pasteur, alla magnétiser Hébert. Dès la première fois ses yeux se fermèrent, et il resta près d'un quart d'heure dans une immobilité parfaite. Trois jours de suite il ressentit les mêmes effets. Le 20, il répondit aux ques-

(1) *Traitement du jeune Hébert.* Paris, 1813.

tions de son magnétiseur, et assura qu'il ne pouvait pas guérir. Le 23, il dit que la cause de son mal était l'opération qu'il avait subie à l'âge de 4 ans; qu'on lui avait dérangé la cervelle, etc. Il avertit qu'il fallait prendre garde à lui quand il avait ses crises de frénésie, et éviter ses morsures, qui seraient très-dangereuses; qu'il faudrait couper la partie mordue. Le lendemain, mis en rapport avec M. Godet, médecin, il répéta ce qu'il avait déjà dit la veille, et finit par dire que le magnétisme pourrait bien le guérir, mais qu'il faudrait un an. Il annonçait assez exactement ses accès à l'avance; mais les précautions qu'il fallait prendre pour éviter de le faire tomber dans des accès de rage étaient si minutieuses, que M. de Puységur fut obligé de le faire coucher dans sa chambre. Le 9 août au matin, il dit que sa maladie ne durerait que six mois; qu'au bout de ce temps il serait guéri, mais que sa tête serait toujours faible; qu'il fallait éviter de le faire écrire, apprendre par cœur, etc.; qu'il pourrait seulement apprendre un état, celui de menuisier. Le 13, il arriva un fait qui peut donner une idée des ménagemens qu'il fallait avoir pour ce malheureux enfant. M. de Puységur racontait en sa présence à quelqu'un que le tonnerre était tombé à Bordeaux devant la maison de sa fille, ce qui lui avait causé beaucoup de peine. Hébert eut le soir un accès de folie; quand il fut calmé, il dit à M. de Puységur: *J'ai senti la peine que vous avez éprouvée.* Il lui recommanda de ne plus parler de cet accident, et se coucha fort tranquillement. Le lendemain *il se ré-*

veilla aveugle. On se rappelle qu'il couchait dans l'appartement de M. de Puységur. Dès qu'il lui eut dit qu'il ne voyait plus, M. de Puységur le mit en somnambulisme. Alors Hébert lui expliqua que son état était la suite du saisissement qu'il avait eu la veille, et qu'il serait ainsi pendant *six jours;* qu'il n'y avait rien à faire; qu'il irait, viendrait, jouerait comme à son ordinaire, mais qu'il ne verrait que comme les somnambules. M. de Puységur partait pour Paris, il l'emmena dans cet état. Par une anomalie inexplicable, Hébert fut en rapport avec tous les objets extérieurs, et s'amusa infiniment de tout ce qu'il rencontrait dans son chemin (1). Il sortit de cet

---

(1) « Le somnambulisme se présente quelquefois avec toutes les apparences d'un état de veille, et alors il peut être prolongé sans inconvénient si le malade le juge utile. Je rendrai ceci plus clair en racontant un fait qui vient de se passer sous mes yeux.

« Une demoiselle de dix-neuf ans, malade depuis trois ans, a eu recours au magnétisme, et dans un mois elle est devenue somnambule. Lorsqu'elle entrait en somnambulisme, ses yeux se fermaient; mais au bout d'une demi-heure, elle demandait ordinairement qu'on les lui ouvrît, sans l'éveiller, en passant les doigts sur ses paupières, et elle restait ainsi en rapport avec tout le monde, pendant plus ou moins de temps. Après avoir beaucoup cherché les moyens de se guérir, elle a prononcé qu'il n'y en avait qu'un : c'était de la conduire à la campagne, et de lui faire faire, soit à pied, soit en charette, un exercice assez violent pour amener une crise qui la rendrait d'abord plus malade. Sa sœur aînée, qui la magnétisait, ne pouvant l'accompagner, Mme sa mère s'en est chargée. La veille du départ, comme on l'avait mise en somnambulisme, elle a demandé qu'on l'y laissât jusqu'à ce qu'elle en sortît d'elle-même, parce qu'elle verrait mieux ce qui convenait à sa santé, et ne se refuserait

état, suivant son annonce, le 19, à huit heures du matin. Le 26, M. de Puységur l'amena chez M. Pinel, médecin de la Salpêtrière. Il l'endormit devant lui, et lui fit répéter ce qu'il avait déjà dit sur la cause de sa maladie. Ce célèbre professeur lui dit qu'il ne savait jusqu'à quel point il pouvait ajouter foi aux visions somnambuliques de cet enfant, n'ayant point assez vu de faits de ce genre pour prendre à leur égard une opinion arrêtée; mais que d'après les observations de plusieurs anatomistes, il était prouvé qu'un homme peut vivre avec une partie de la cervelle enlevée. Le 29, M. de Puységur, appelé à Laon comme juré, ramena Hébert à Buzancy. Ne pouvant pas le quitter d'un moment, il fut obligé de le conduire à Laon, où siégeait le tribunal. On ne peut concevoir comment il eut le bonheur de concilier ses fonctions avec les soins incroyables qu'exigeait le malade. Aidé d'une patience et d'une charité sans exemple, il en vint à bout cependant; et dès le 8 septembre, Hébert commença

---

point à le faire. Ce somnambulisme a duré huit jours sans interruption, et c'est seulement le neuvième jour qu'elle est rentrée dans l'état naturel. Sa mère, qui ne l'avait pas quittée d'un instant, l'a informée de tout ce qui s'était passé dans cet intervalle, pour que ceux qui l'avaient vue, et qui n'avaient aucun soupçon de son état, ne crussent pas qu'elle avait perdu la mémoire. Son séjour à la campagne a été de trois semaines; la crise qu'elle avait annoncée a eu lieu; elle s'est prescrit ce qui lui était nécessaire, et elle est revenue en parfaite santé. » (Deleuze, *Histoire critique du magnétisme*, t. 1er, p. 199.)

Voyez également, pour un phénomène semblable, p. 100 de notre EXPOSÉ.

à recouvrer la mémoire, et à se rappeler tout ce qu'il avait vu et fait à Paris, depuis le moment où il était sorti de crise. Le 17, après une journée passée dans de continuels accès de folie, il annonça à M. de Puységur que sa guérison était achevée autant qu'elle pouvait l'être; qu'il n'aurait plus d'accès de rage; qu'il ne voudrait plus se tuer, et que dès le lendemain on pouvait le renvoyer à ses parens.

M. de Puységur enseigna à sa mère à le magnétiser, afin qu'elle pût le calmer, quand par hasard on n'observerait pas à son égard les précautions qu'il avait indiquées.

Parmi les faits très-étonnans que présente le journal de ce traitement, il en est un que nous croyons pouvoir citer comme offrant un problême de psychologie fort intéressant à résoudre.

Le 12 septembre, cet enfant eut plusieurs accès de folie. Dans un de ces momens, il saisit un tableau qui se trouvait à sa portée, et dit, en le frappant avec son poing, qu'il allait en briser le verre. M. de Puységur dirige aussitôt la main sur lui, sans rien dire, avec la volonté qu'il le lâche. A l'instant Hébert le jette au pied de son lit, en s'écriant avec l'accent de l'horreur : *Ah! le vilain serpent!* Son couteau, qu'il prit ensuite, et avec lequel il voulait, disait-il, éventrer un coquin, fut de même jeté par lui sur le plancher avec un *cri d'effroi*, dès que M. de Puységur lui en eut mentalement intimé l'ordre. Nous concevons bien que cet enfant, soumis à la volonté de son magnétiseur, ait exécuté à l'instant les ordres qu'il en

recevait ; mais comment se fait-il que, sans la participation de celui-ci, la volonté ait donné *une forme effrayante* aux objets dont son magnétiseur voulait l'obliger à se dessaisir ?

FOLIE, *sur une jeune personne de* 13 *à* 14 *ans* (somnambule), *à Portsmouth* (*Angleterre*), 1816, *par M. Corbaux* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Extrait d'une lettre de M. Corbaux à M. Deleuze.

« J'ai guéri une jeune personne de treize à quatorze ans, absolument folle, et qui, après des peines inouïes, des soins continus dont on aurait peine à se faire une idée, se trouve enfin parfaitement bien depuis plus de deux mois. Sa folie s'était, dans les derniers temps, réduite à des paroxismes nerveux et habituels, qui constituaient un état de vrai somnambulisme naturel (je n'entends pas le noctambulisme), avec la plus grande partie des facultés qui sont propres à cet état. Elle appelait cela son état de *raison*, et appelait *état de bêtise* son état naturel, et qui alternait avec l'autre dix fois le jour, plus ou moins. Dans sa prétendue raison, il lui arrivait souvent de lire des lettres qui excitaient sa curiosité, et qui étaient enfermées dans un secrétaire. Tout en pirouettant au milieu de la chambre, elle se trouvait avoir lu tout ce que j'écrivais à six pas d'elle, et dont elle ne paraissait pas s'occuper ; elle se souvenait par-

(1) *Annales du magnétisme*, n° 34, p. 73.

faitement de toutes les circonstances de son état naturel (dit *de bêtise*), dont elle parlait comme avec pitié. Dans les rues, elle y voyait aussi bien par derrière que par devant; elle jouait au *loto*, et souvent tirait les numéros à volonté; enfin, mille choses semblables. Lorsque les paroxismes, sans être trop forts, duraient assez pour m'impatienter ou gêner mon monde, je lui prenais les poignets, et la regardant fixément, je la réveillais comme en sursaut. Ces crises naturelles n'étaient pas toujours faciles à distinguer de l'état lucide, et j'avais besoin quelquefois de lui demander si elle était en *raison*, surtout le soir, avant de se coucher. Si par malheur je la laissais se coucher avant une crise terminée, elle se relevait en état de *noctambulisme*. Dans ce dernier état, je n'avais aucun pouvoir magnétique; il fallait laisser suivre à la nature son cours. Je ne pouvais la toucher de mon propre mouvement sans qu'elle éprouvât la même chose que les somnambules les plus irritables lorsqu'une personne non en rapport les heurte brusquement; mais elle pouvait venir à moi, s'asseoir sur le tapis, la tête reposée sur mes genoux, passer une heure ainsi à causer ensemble, en rendant compte de tout comme une parfaite somnambule, et aussi lucidement que dans l'état magnétique; enfin, me disant bonsoir, m'embrassant elle-même, mais m'avertissant que ce n'était pas moi qui devais la toucher. J'en aurais plus long à vous dire sur cet état; mais où j'en veux venir positivement, c'est que les *quatre états* différens où je la voyais dans un intervalle d'une heure ou deux,

étaient caractérisés de telle sorte, qu'en sommeil magnétique elle avait le souvenir distinct de tous les quatre états et des idées qui les accompagnaient. Dans le noctambulisme, souvenir également parfait de *trois états;* dans les crises nerveuses mêlées de somnambulisme naturel, le souvenir n'était plus que de *deux états;* et enfin, dans ses momens naturels et tranquilles, elle ignorait absolument tout ce qu'elle avait dit, fait ou pensé dans tout autre état que celui-ci, et qui avait seulement de pénible de voir la journée tellement coupée, qu'elle n'avait jamais d'idée précise de l'heure, ni du premier repas qu'elle devait s'attendre à faire. Aujourd'hui il n'est plus question de rien.... C'est à présent une jeune personne tout à fait sensée et raisonnable.

« Cette demoiselle n'a été guérie qu'au bout de *vingt-deux mois* de traitement magnétique. »

Le lecteur peut voir un second exemple de ces anomalies singulières dans le traitement de Mlle Sirven. *Voyez* HYSTÉRIQUE (Affection).

FOLIE, *sur Louise Teston* (somnambule), *âgée de 18 ans, à Poitiers,* 1816, *par M. Drouault* (1).

Cette fille avait déjà plusieurs fois voulu se jeter par la fenêtre; et sa folie augmentant chaque jour, on se disposait à la conduire à l'hôpital, lorsque madame la supérieure de la communauté de la Providence, où

---

(1) *Annales du magnétisme*, n° 43, p. 8.

elle demeurait, la fit présenter à M. Drouault, pour qu'il essayât de la guérir.

Dès la première séance elle éprouva un tel soulagement, qu'elle ne cessait de dire à Mme de Juigné, qui l'avait accompagnée : « Ah! madame, que je me trouve donc bien mieux! » Rendue à la communauté, elle voulut aller à la chapelle, et prier pour son magnétiseur. Elle le fit à merveille, et de manière à étonner tous les témoins, car elle avait oublié pendant sa maladie jusqu'au signe de la croix. Elle reprit bientôt toute sa raison, et put même rire avec les religieuses ses amies de ses extravagances passées.

Le 17 juillet, elle dit à M. Drouault qu'elle rendrait le lendemain, à sept heures du matin, par les selles, plusieurs calculs qu'elle sentait se briser et se détacher un peu au-dessous du sein gauche. Celui-ci voulut constater cette prédiction, et engagea plusieurs de ses amis à passer chez lui le lendemain. La somnambule leur répéta ce qu'elle avait dit la veille; et à l'heure indiquée on la réveilla, et on l'enferma dans une chambre, où elle prit elle-même le lavement qui devait entraîner les calculs. Ayant jeté les matières dans un grand vase rempli d'eau pure, on trouva effectivement huit calculs de différentes grosseurs, paraissant tous avoir fait partie de la même concrétion, etc.

Au nombre des témoins était M. Maury, chirurgien-accoucheur.

La suite de ce traitement est des plus curieuses, à cause de la conduite de quelques médecins de Poitiers.

Folie, suite d'expériences magnétiques, *sur Mme de N**** (somnambule), *à Paris*, 1817, *par M. de V**** (1).

(Magnétisme immédiat.)

Quoique le magnétisme soit très-bon en lui-même, il peut cependant résulter les plus graves inconvéniens de sa mauvaise application. Mesmer, MM. de Puységur, Deleuze, en ont depuis long-temps prévenu tous ceux qui s'en occupent; le fait suivant vient à l'appui de leurs assertions :

La curiosité avait conduit Mme de N*** chez une personne qui pratiquait le magnétisme avec moins de prudence que de force. Cette dame, en se prêtant à des expériences de pure curiosité, finit par avoir les nerfs extrêmement fatigués; à cela succédèrent des accès de folie dont la fréquence devint bientôt alarmante, à cause des douleurs de tête dont ils étaient accompagnés. Enfin, pour dernier malheur, celui qui était la cause coupable de l'état où elle se trouvait réduite, non seulement ne sut pas l'en guérir, mais lui persuada qu'elle ne pouvait plus devenir somnambule, et surtout être magnétisée par un autre que lui (2).

Une famille amie de cette dame la fit connaître à M. de V***, qui, prévenu de ce qui était arrivé, résolut de la magnétiser sans la toucher. Il la pria de lui confier une de ses bagues; après l'avoir gardée

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, no 9, p. 231.

(2) Il est probable que c'est de l'abbé Faria qu'il s'agit.

quelques minutes, il la lui rendit en lui disant de la mettre dans son sein, ce qui fut exécuté. Au moment même Mme de N*** ferme les yeux, et s'endort.

M. de V*** questionna la malade, qui lui dit de s'occuper seulement de sa santé, et que son traitement ne serait pas long. Pendant les vingt jours qu'il dura, dès quelle était en somnambulisme, elle lui faisait placer la main droite sur la partie antérieure de la tête. Chaque séance ne durait pas plus d'une demi-heure. La dernière semaine, Mme de N*** se prescrivit un topique sur la tête, deux fois en quatre jours, avec un liniment d'huile récente d'amandes douces, suivi de l'application d'un sachet de fleurs de sureau bouillies quelques minutes dans une petite quantité d'eau. Ce sachet n'était employé que pendant la séance magnétique, ainsi que la malade l'avait prescrit. Elle obligeait M. de V*** à préparer lui-même ces remèdes, et à poser la main par dessus tout le temps de leur application. Le vingt-unième jour elle prit une légère purgation de séné et de manne, et elle fut guérie.

FOLIE, *sur M. ***, âgé de 20 ans, à Paris*, 1824, *par M. le comte de G**** (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Un jeune homme de vingt ans était tombé dans un état de folie tel qu'on avait été obligé de le placer dans une maison de santé. Sa famille désolée s'adresse

---

(1) *Instruction pratique*, etc., par M. Deleuze, p. 232.

à un homme qui possède au plus haut degré toutes les qualités qui font le bon magnétiseur. Il va voir le malade, et, après des tentatives réitérées pendant trois jours, il parvient à se mettre en rapport, à faire désirer sa présence, et à calmer entièrement les accès. En quinze jours la guérison a été complète, et il ne reste aucun symptôme de l'exaltation qui avait précédé la frénésie. »

Nous regrettons infiniment que des raisons de délicatasse auxquelles nous ne pouvons qu'applaudir aient empêché M. le comte de G*** de nous permettre de communiquer de plus amples détails sur cette cure intéressante, qui prouve à la fois une générosité, un dévouement admirables, et une puissance magnétique extraordinaire.

N. B. Cette cure est attestée par M. S***, médecin.

« On voit souvent, ajoute M. Deleuze, des aliénés éprouver du bien-être auprès de certaines personnes qui les dominent naturellement, et auxquelles ils se soumettent sans résistance ; ce sont ces personnes qui réussiraient le plus facilement à les guérir. Celles qui les effraient ou les repoussent n'y parviendraient pas. Il est probable que chez plusieurs des fous dont les accès sont réguliers, on produirait un calme suivi d'un sommeil, et enfin de somnambulisme ; alors la guérison serait à peu près sûre (1). »

---

(1) On trouve encore dans le même ouvrage des preuves de l'efficacité du magnétisme appliqué à l'aliénation mentale ; nous

FOULURE au pied, *sur M. de ***, à Paris*, 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (1).

(Magnétisme immédiat.)

M. de ***, en ouvrant la porte de son appartement, se foula le pied de telle sorte que, malgré sa jeunesse et son agilité, il lui fut impossible de se relever. Quatre ou cinq personnes accoururent pour le secourir; son oncle, M. Galart de Montjoie, s'empressa d'aller chercher M. d'Eslon, qui se trouvait heureusement dans un salon voisin. Celui-ci accourut trois ou quatre minutes après, et trouva M. de ***, qui n'avait pu se relever. Il approcha son pied du sien, et en très-peu de temps ce mouvement fut suivi d'une envie de vomir déclarée, mais qui n'eut pas d'effet; au lieu de vomir, M. de *** se leva, disant qu'il était guéri, et il l'était.

---

les recueillons avec d'autant plus de soin qu'elles sont rapportées par un médecin (M. Koreff).

« L'influence de l'action magnétique sur un aliéné est souvent si rapide, que j'ai vu le passage de la folie à la raison s'opérer subitement, tandis que dans d'autres cas cette transition est lente, et paraît aux observateurs superficiels pouvoir être attribuée à une influence morale. C'est dans cette dernière catégorie que rentre la guérison inespérée que j'ai obtenue, il y a treize ans, sur le petit-fils du grand H***, sans aucun remède, et simplement par le magnétisme. » (*Lettre d'un médecin étranger à M. Deleuze*, p. 450.)

(1) *Lettre sur le magnétisme*, par M. de Montjoie, p. 133.

FOULURE au poignet, *sur M. Galart de Montjoie, à Paris, par Mesmer* (1).

(Magnétisme immédiat.)

M. de Montjoie s'étant foulé le poignet droit, près de Ruel, ne put regagner Paris qu'avec la plus grande peine ; et de Nanterre à Paris il fut obligé de marcher, ne pouvant soutenir la voiture, ni même s'arrêter un moment sans s'évanouir, malgré les soins de M. d'Eslon, médecin, qui l'accompagnait. Il arriva enfin, tard, et dans la nuit. Un chirurgien qu'on avait appelé voulait le saigner deux fois, jugeant, par l'excès de la souffrance, que la chose était indispensable. M. de Montjoie préféra attendre Mesmer, qui le traitait depuis peu. Il passa ainsi le reste de la nuit et le lendemain jusqu'à une heure après-midi, où celui-ci arriva. Il le magnétisa près d'un quart d'heure, et fit changer la douleur, qui courait auparavant d'une extrémité du bras à l'autre, comme le mercure dans un tube de verre agité, en une douleur fixe, plombante, extrêmement forte, mais plus supportable que la précédente. M. de Montjoie s'assoupit. Il demanda son lit, s'y endormit d'un profond sommeil, et trois heures après il se réveilla guéri.

(1) *Lettre sur le magnétisme*, par M. de Montjoie, p. 132.

Foulure du poignet gauche, *sur M.* ***, *officier de gendarmerie, à Versailles*, 1814, *par M. Tanton, officier de gendarmerie* (1).

(Magnétisme immédiat.)

M. Tanton, se trouvant à dîner avec un de ses amis qui s'était foulé le poignet depuis quinze jours, et qui ne cessait d'y éprouver de très-vives douleurs, lui proposa de le magnétiser. Les convives étant tous des militaires, chevau-légers et gendarmes de la maison du roi, on peut juger facilement des plaisanteries qui accueillirent la proposition. Néanmoins, le malade y consentant, M. Tanton brava le ridicule, et se mit à le magnétiser de tout son cœur; mais le bruit que faisaient les convives lui causant des distractions, il s'arrêta au bout d'un quart d'heure, et remit au lendemain la continuation du traitement. Le malade était déjà soulagé; et le lendemain, lorsque le magnétiseur alla pour le voir, il lui dit qu'il n'avait plus de mal, et que les mouvemens de poignet étaient parfaitement libres.

Foulure, étourdissemens, etc., *sur M. Gaspard Reffé, à Kiensheim, près Colmar*, 1785, *par Mme la baronne de Reich* (2).

(Arbre magnétisé.)

Le sieur G. Reffé fut guéri en huit jours d'une fou-

---

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 10, p. 2.

(2) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 40.

lure à la main, d'un tintement d'oreilles et de fréquens étourdissemens.

Témoin, Joeglé, chirur.

FRACTURE (suites d'une), *sur le nommé François Bandel, âgé de* 16 *ans, à Oberherckheim, près Colmar*, 1785, *par M. le baron Klinglin d'Esser* (1).

(Arbre magnétisé.)

Le nommé *Bandel* avait la jambe gauche extraordinairement enflée, à l'endroit d'une fracture mal pansée. Il vint chez M. de Klinglin le 22 septembre, et fut guéri dans huit jours, au moyen des lotions d'eau magnétisée.

Témoin, Sanner, chirur.

FROID, refroidissement des extrémités inférieures, *sur M.* ***, *par M. Bonnefoy, chirurgien* (2).

« Un jeune homme épuisé avait les extrémités inférieures si froides, que le feu le plus vif ne pouvait les réchauffer; je le magnétisai un quart d'heure; il sentait une douce chaleur se répandre dans ces parties. Cet effet s'est constamment soutenu jusqu'à ce que cet accident de sa maladie a été dissipé (3). »

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 32.

(2) *Analyse raisonnée*, etc., par M. Bonnefoy, p. 60.

(3) Un malade avait toute la nuit un froid aux pieds qui l'empêchait de dormir; j'imaginai de mettre à ses pieds, dans son lit, une bouteille pleine d'eau, et bien magnétisée : au bout d'une heure, cette bouteille produisit beaucoup de chaleur, et une transpiration très-abondante aux pieds. (*Histoire critique du magnétisme*, etc., Deleuze, t. 1, p. 122.)

FURONCLE, *sur un fermier âgé de 20 à 25 ans, par M. Deleuze* (1).

M. Deleuze avait à sa campagne deux fermiers âgés de 20 à 25 ans, et très-robustes. Dans le temps de la moisson, l'un d'eux eut au-dessous de la joue un furoncle, dont il fut sérieusement malade. Il n'était pas encore guéri, que son frère prit, à la même place, un bouton accompagné d'enflure, d'inflammation et de douleur. Il voulait partir le soir pour aller à la ville consulter le médecin. M. Deleuze lui conseilla d'attendre au lendemain ; il le fit asseoir, et l'endormit dans quelques minutes. Une heure et demie après il l'éveilla, et fut fort étonné de voir que la douleur, l'enflure et l'inflammation avaient disparu.

Quelques jours après, cet homme eut plusieurs boutons sur le corps, ce qui ne l'empêcha pas de continuer ses travaux. Il est à présumer que cette éruption fut produite par l'humeur que M. Deleuze avait dispersée en l'écartant de la joue, et qu'elle n'aurait pas eu lieu s'il avait magnétisé le malade quelques jours de suite pour exciter la transpiration, ou toute autre crise. Quoique l'inflammation à l'entour du furoncle eût été entièrement dissipée, le bouton était resté : il noircit, et se détacha au bout de cinq à six jours, comme un clou de six lignes de longueur.

---

(1) *Histoire critique du magnétisme*, 1re partie, p. 151.

G

GALE de naissance, *sur Mlle ***, âgée de* 11 *ans, à Paris*, 1784, *par M. Patillon, médecin* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« La demoiselle qui fait le sujet de cette observation naquit avec une gale qui se pourrait nommer *lépreuse*. Ses parens, espérant qu'une nourrice saine pourrait réparer une maladie contractée dans le sein d'une mère malsaine, n'avaient pas balancé à lui choisir ce qu'il y avait de mieux en nourrices. Le temps s'écoulait sans qu'il apportât aucun changement favorable. Parvenue à l'âge où les organes ont acquis plus de force, et où l'on peut sans craindre administrer quelques remèdes, à cet âge, dis-je, on lui fit user de tous les remèdes qui sont décrits dans nos pharmacopées pour les maladies de la peau, mais ce fut toujours sans succès. Les gens de l'art voyant échouer tous leurs remèdes, crurent qu'il n'y avait que l'âge où les règles paraîtraient qui pourraient la délivrer d'une maladie aussi opiniâtre que dégoûtante. Elle avait 11 ans lorsque j'ai été appelé pour la traiter.

« Après tant de vains efforts, il était réservé au seul magnétisme de changer la constitution de cette malade. Au bout de quinze jours de traitement, sans autre remède qu'une légère boisson de crême de tartre, on a vu les boutons psoriques se détacher, et laisser à

---

(1) *Supplément aux rapports*, etc., p. 32.

nu une nouvelle peau : à un teint plombé qu'avait toujours eu la malade, a succédé la peau la plus blanche. Dans ce moment je la traite encore, pour dépurer entièrement la masse des humeurs, et elle touche au terme heureux de sa guérison.

« D'après des exemples aussi frappans, l'on ne peut, sans manquer de bonne foi, nier l'existence du magnétisme. Si quelqu'un doutait des faits que j'avance, il peut s'adresser à moi, je lui ferai voir les malades, et il sera convaincu par ses yeux. »

PATILLON, méd.

GALE, *sur Catherine Emmich, âgée de 37 ans* (somnambule), *à Strasbourg,* 1787, *par Mme la baronne de Reich* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cette fille ayant eu le malheur de voir, le jour même où ses règles venaient de la prendre, un enfant se casser la jambe, la frayeur qu'elle en eut lui causa une suppression ; elle alla trouver Mme de Reich, se plaignant d'un grand accablement et de beaucoup d'enflure aux jambes. A peine fut-elle magnétisée, qu'elle tomba en somnambulisme, et alors, au lieu de parler de cet accident, elle dit à sa bienfaitrice qu'un enfant qui avait la gale, et avec lequel elle avait couché, la lui avait communiquée ; que, désespérée d'avoir cette maladie, humiliée d'en faire l'aveu, elle avait imprudemment suivi les conseils d'une ouvrière qui

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 1.

travaillait chez elle, et que, sans aucune préparation, elle avait frotté tout son corps de vinaigre fort, ce qui avait fait répercuter l'humeur, etc. Elle ajouta que cette humeur était près de faire de terribles ravages; qu'heureusement le dépôt se jeterait sur le bras droit, où il formerait un abcès considérable; qu'il fallait le magnétiser tous les matins, etc. En peu de séances, l'enflure des jambes céda; mais celle du bras augmenta toujours de volume, et la fit beaucoup souffrir. Elle se prescrivit un onguent excellent pour son bras; mais à peu de jours de là, elle dit qu'il n'était pas assez résolutif, que son bras était dans un état affreux, que tout le venin de la gale était dans le dépôt, qu'elle se voyait menacée de la gangrène, qu'il fallait qu'elle appliquât sur son bras des excrémens d'un enfant aussitôt après leur sortie du corps, qu'alors l'inflammation terrible et les taches noires disparaîtraient, et que le dépôt s'ouvrirait à cinq heures un quart de l'après-midi.

Un médecin très-considéré par ses connaissances, à qui Mme de Reich fit part de ce remède dégoûtant, lui dit que ce topique était en usage chez les anciens, et avait eu de grands succès. (Nous connaissons un exemple également étonnant du même remède appliqué à un dépôt d'humeurs à la jambe.)

A la minute indiquée, le dépôt s'ouvrit avec un écoulement considérable de matières; la nuit fut plus paisible; et le lendemain, quand la malade fut endormie, elle entretint pendant plus de demi-heure Mme de Reich de l'efficacité de son cataplasme, assurant que,

par son usage, on préviendrait toujours la gangrène, quelqu'effrayans que pussent être les symptômes.

La malade allait bien et touchait à sa guérison, lorsque, par une imprudence qui n'a pas d'exemple, elle s'avisa de reprendre cet enfant dans son lit, le croyant guéri, tandis qu'il ne l'était pas. Qu'on juge du saisissement de Mme de Reich lorsque cette pauvre fille, étant en somnambulisme, lui fit cet aveu, et lui annonça l'éruption que ferait incessamment l'humeur. Effrayée, et sachant combien cette maladie est contagieuse, Mme de Reich lui demanda si elle n'avait pas elle-même de risques à courir; elle lui assura que non. L'humeur fit son explosion, la gale se manifesta de toutes parts. L'appétit avait cessé, le sommeil était mauvais, et, depuis le traitement, la tête était fort douloureuse, et entreprise de fluxions, surtout vers les oreilles. Elle ordonna qu'on les lui perçât; l'effet en fut des plus heureux.

Après quelques jours d'usage d'une tisane qu'elle avait indiquée, elle demanda un purgatif pour les sept heures du matin, et à dix heures deux grains d'émétique; elle annonça le nombre d'évacuations, etc. Ce jour-là, à trois heures après midi, elle dit à Mme de Reich qu'elle était guérie, et lui donna les conseils qui lui étaient nécessaires pour veiller à l'entier rétablissement de sa santé, etc.

Témoin, Weiler, méd.

Gale répercutée, *sur un paysan, aux Piles, village du Comtat Venaissin,* 1788, *par M. Nicolas, médecin du roi* (1).

(Magnétisme végétal, minéral et animal.)

« Dans le mois de juin de l'année dernière, on me consulta aux Piles, village du Comtat Venaissin, pour un paysan qui ne pouvait jouir d'un moment de tranquillité, soit pendant le jour, soit pendant la nuit, et qui jouissait cependant d'une santé robuste en apparence. On lui avait fait prendre un très-grand nombre de bains, il avait avalé des calmans de toute espèce; il n'en était pas plus tranquille. Les moyens connus en médecine ayant paru ne devoir pas avoir plus d'effet sur cet homme, j'allai au hameau qu'il habitait. Je magnétisai un gros mûrier qui était près de sa maison; je prescrivis quatre bains à des heures fixes, et je magnétisai un morceau d'acier que le malade devait porter sur lui pendant le jour, et placer sous son chevet pendant la nuit. Dans son bain, il tenait d'une main cet acier, et de l'autre un bout de la chaîne de ses bœufs, qui aboutissait au plancher, pour soutirer l'excès du mouvement, ou, si l'on aime mieux, du fluide éthéré, devenu électrique chez cet homme. En sortant du bain, il buvait un verre d'eau où l'acier avait trempé toute la nuit, et allait sous l'arbre, auquel il communiquait par une corde. Il y restait deux heures avec un plaisir infini. Après quelques jours, le corps

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 265.

de ce malade fut couvert d'une éruption croûteuse, par plaques d'un rouge très-vif, et large en quelques endroits comme la paume de la main. Ce fait me fut annoncé, et je revins le vérifier. L'homme, qui jouissait déjà de sa tranquillité, m'apprit, sur les questions que je lui fis, qu'il avait eu, trois ans avant cette époque, une gale qu'on avait traitée par les frictions mercurielles, sans autre préparation. « Mon ami, lui dis« je, vous êtes guéri; vos plaques disparaîtront lorsque « vous vous ennuierez d'aller sous l'arbre. » Il y alla encore avec plaisir pendant quelques jours : il s'ennuya en effet, et la guérison fut cimentée. »

NICOLAS, méd.

GANGLION, *sur Catherine Flinck, à Strasbourg,* 1789, *par M. Lefebvre* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cette femme était depuis un an incommodée d'un ganglion sur la jointure du poignet gauche. Il était de la grosseur d'un œuf de poule. Il la gênait dans son travail, et la faisait souffrir. Elle pria M. Lefebvre, chez qui elle servait, de la magnétiser, et après six ou sept séances le ganglion disparut.

GLANDE au sein, *sur Mme ***, âgée de 45 ans, à Paris,* 1808, *par M. Deleuze* (2).

(Magnétisme immédiat.)

Ce ne fut que le trentième jour de son traitement

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 112.

(2) *Histoire critique du magnétisme*, t. 2, p. 63.

que Mme *** éprouva quelqu'effet du magnétisme ; elle sentit une chaleur brûlante, qui fut suivie d'une inflammation locale. Cette crise dura trois jours, après lesquels la glande se trouva diminuée. Dès ce moment, le magnétisme continua de produire une chaleur très-vive, et la glande se fondit peu à peu. Trois mois après, elle avait entièrement disparu.

N. B. Les exemples de ce genre sont si fréquens, que nous n'avons pas cru devoir nous y arrêter plus longuement ; on en trouve dans presque tous les ouvrages du magnétisme.

GLOUSSEMENT convulsif, *sur une femme, à Paris*, 1784, *par M. Varnier, médecin* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Il y avait près de huit ans que le système du magnétisme animal excitait l'attention de la capitale ; des traitemens publics, gouvernés d'après ce système, attiraient une foule de malades et de curieux ; un grand nombre de médecins, tant des Facultés de province que de celles de Paris, suivaient ces traitemens pour s'assurer des effets qui en résultaient, et vérifier l'existence de l'agent, jusqu'alors inconnu, qui faisait la base de cette doctrine. Jusque-là j'avais partagé avec la Faculté de Paris l'opinion que le magnétisme animal n'était qu'une ancienne erreur qu'on cherchait à ressusciter, et dont l'illusion ne tarderait pas à se manifester.

---

(1) *Mémoires pour M. Varnier*. Voy. les Pièces justificatives, p. 3.

« Mais la consistance que ce nouveau système acquérait de jour en jour, les partisans distingués qu'il trouvait dans les classes les plus respectables, les témoignages imposans qui s'élevaient en sa faveur, les défis publiquement portés à la société par les professeurs de cette doctrine; enfin, l'embarras apparent que laissaient entrevoir plusieurs médecins de la Faculté, quand il s'agissait de prononcer sur le mérite de ce système, me tirèrent de l'espèce d'inaction à laquelle je m'étais condamné.

« Je fis réflexion que ma qualité de médecin m'imposait l'obligation de ne rien laisser échapper de ce qui pouvait perfectionner mon art, étendre mes moyens, et concourir au soulagement de l'humanité souffrante.

« On annonçait un système de curation auquel on attribuait les plus heureux effets; il se pouvait faire que ce fût une chimère; mais cette supposition n'autorisait pas mon indifférence, parce qu'il pouvait aussi se faire que le système en question eût quelque réalité.

« N'ayant donc, par moi-même, aucune raison de prononcer ni pour ni contre, je crus qu'il était de mon devoir d'éclaircir mes doutes, sans m'en rapporter à la foi d'autrui.

« En conséquence, je me déterminai à profiter de l'accès que M. d'Eslon, docteur de la Faculté, avait ouvert chez lui aux médecins, et je commençai, dans son traitement, un cours d'observations qui devait fixer mon incertitude. »

Ce fut après avoir suivi ce traitement pendant

trois mois, avec toutes les précautions possibles, que M. Varnier fut convaincu. Il se livra alors à la pratique du magnétisme, opéra plusieurs guérisons étonnantes, parmi lesquelles il cite les suivantes, dans une lettre qu'il écrit au doyen de la Faculté de médecine, M. Pourfour-Dupétit, pour lui prouver que les effets du magnétisme sont indépendans de l'imagination.

« J'ai rappelé, pour ainsi dire, à la vie, une femme sujette à un *gloussement convulsif*, que je trouvai sans sentiment, sans mouvement, et avec la respiration stercoreuse. Je n'ai pas employé d'autre moyen pour guérir cette femme. Elle ne connaissait pas le magnétisme, même de nom ; elle ne se doutait pas d'être magnétisée lorsqu'elle est revenue à elle ; elle n'a été magnétisée que cette seule fois, pendant environ une heure, et ne sait pas même actuellement qu'elle l'ait été. »

A ce fait si remarquable, M. Varnier joint encore les effets qu'il a obtenus sur des enfans à la mamelle, tels que celui de M. d'Acosta, fermier des États de Bretagne. Le visage de cet enfant, âgé de six mois, se gonflait singulièrement pendant la séance du magnétisme, et se dégonflait lorsqu'elle était finie. On l'endormait sans *contact*. « J'ai calmé, dit-il, et fait cesser les mouvemens convulsifs *les plus graves*. J'ai vu d'autres enfans, à peu près du même âge, éprouver de véritables crises. Dois-je, puis-je même rapporter ces effets à l'imagination des malades ou à la mienne ? »

Pour toute réponse à ces interpellations, M. le doyen fit un arrêté portant qu'aucun médecin n'eût à se déclarer partisan du *prétendu magnétisme animal*, ni par ses écrits ni par sa *pratique*, sous peine d'être rayé du tableau des docteurs régens. M. Varnier, et tous ceux de ses confrères qui refusèrent de signer, furent rayés.

GOITRES (1). Sans entrer dans aucun détail, M. de Lutzelbourg rapporte, d'après ses observations et celles des membres de la société de Strasbourg, que le magnétisme dissipe les *glandes*, les *tumeurs*, les *goîtres* naissans, et même les *ulcères*, avec le secours des plaques et bocaux de verre magnétisés, et l'usage des lotions et bains d'eau magnétisées.

GOÎTRE, dartres, etc., suites d'une goutte, *sur M. Baron fils, âgé de* 22 *ans* (somnambule), *à Saint-Quentin*, 1816, *par M. Lamy-Senart* (2).

(Magnétisme immédiat.)

Dès l'âge de 13 ans, M. Baron avait eu une attaque violente de goutte. La maladie, errante pendant quelque temps, finit par se porter à la gorge. Une tumeur indolente et mobile s'y forma bientôt, et dégénéra en goître. Des maux d'estomac et de poitrine survinrent, et forcèrent M. Baron plusieurs fois de garder le lit.

M. Lamy-Senart, devenu un des plus zélés partisans du magnétisme, après avoir été témoin de la

(1) *Extrait des journaux d'un magnétiseur*, p. 74.

(2) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 4, p. 1.

cure d'un enfant épileptique, opérée à Saint-Quentin par M. Aubriet (*voy.* Épilepsie, p. 240 à 263), avait déjà plusieurs fois trouvé l'occasion de soulager ses semblables, lorsque M. Baron, qui travaillait chez lui, le pria de vouloir bien le magnétiser, lui avouant qu'indépendamment des infirmités que nous avons détaillées plus haut, il avait encore beaucoup de *dartres* sur le dos et sur les bras.

M. Lamy-Senart commença le lendemain 1[er] novembre. Le malade s'endormit presqu'aussitôt : il ne put répondre que par signes aux questions de son magnétiseur, mais il lui fit entendre que le magnétisme lui faisait grand bien ; qu'il désirait dormir une heure, et il lui indiqua avec les mains comment il fallait le magnétiser. Le 2, il s'endormit aussi facilement que la veille. M. Lamy-Senart lui demanda s'il voyait son mal ; il fit signe que oui : s'il parlerait bientôt ; il indiqua avec ses doigts, cinq jours. Le 3, à peine fut-il en somnambulisme, qu'il devint fort triste, et fit comprendre à son maître qu'il voyait le voyage que celui-ci était obligé de faire : il lui montra même la porte de la ville par laquelle il partirait, celle par laquelle il reviendrait. M. Lamy-Senart le consola, et lui assura qu'il ne serait que huit jours absent ; mais le malade lui fit signe qu'il ne serait pas de retour avant l'onzième : ce qui s'accomplit à la lettre. Le 12, M. Baron dit que l'humeur goutteuse qui formait le goître était divisée par petites boules très-dures ; que, tous les jours, il s'en détachait quelqu'une, etc. Il ajouta que, le lendemain, une de ces

boules se détacherait par une crise si douloureuse, qu'il en aurait des convulsions pendant vingt-quatre heures. « Ne puis-je la faire dissoudre avant ce temps? lui demanda son magnétiseur. — Non. — Cherchez un moyen d'empêcher les convulsions. »

M. Baron réfléchit cinq minutes, et lui dit de lui frotter les tempes avec de l'eau-de-vie, dès qu'il serait en somnambulisme, et qu'ainsi il n'en aurait pas. Le 13, il se fit mettre au cou une cravatte remplie de sel. Le reste du traitement n'offrant aucun phénomène remarquable, M. Lamy-Senart se borne à dire que, vers le 5 février, son malade lui annonça que, le 21, sa guérison serait parfaite. Il lui recommanda de l'avertir que, dans dix-huit mois, il aurait la fièvre pendant quatre jours; qu'il fallait bien se garder d'y apporter le moindre remède, parce qu'elle se passerait toute seule, au lieu qu'il la conserverait s'il faisait quelque chose. Le 21, jour qu'il avait annoncé devoir être la fin de sa maladie, il dit : « Je suis guéri. Pour tout régime, à présent, il sera nécessaire que, pendant six mois, je fume tous les matins une demi-pipe; que je boive un verre d'eau fraîche, et que je continue de porter le collier de sel que j'ai à mon cou, etc. »

M. Lamy-Senart rapporte quelques faits très-curieux de l'influence qu'exercent les idées des magnétiseurs sur les somnambules. En voici un exemple qui peut être utile : M. Lamy-Senart était persuadé que les métaux faisaient du mal aux individus magnétisés; il voyait tous ses malades agités de mouve-

mens convulsifs lorsqu'ils avaient sur eux des souliers ferrés, leurs montres, des boutons, des épingles, de l'argent, des boucles de bretelles, etc., etc. Ils ne pouvaient pas boire dans un gobelet d'argent; lui-même il ne pouvait pas conserver un couteau dans sa poche en magnétisant, etc. Dans un petit voyage qu'il fit, il passa à Buzancy, chez M. de Puységur, et lui demanda quelle était la cause de ces effets désagréables. « C'est l'idée que vous en avez. Persuadez-vous que les métaux ne peuvent produire aucun effet fâcheux, et vous verrez que cet effet cessera d'avoir lieu. » De retour à Saint-Quentin, M. Lamy-Senart s'empresse de mettre à profit les avis de M. de Puységur, et il fait garder à M. Baron ses souliers ferrés. Dès que celui-ci est endormi, il frotte avec impatience ses pieds contre terre. « Souffrez-vous ?—Non, mais je suis contrarié. J'ai eu tort de ne pas ôter mes souliers; les clous me tourmentent. — N'y pensez pas, et je vous assure qu'ils cesseront de vous incommoder. — En effet, dit M. Baron après quelques minutes de réflexion, je ne souffre pas; je n'étais malade que de peur..... Rendez-moi ma montre, mon argent..... C'est singulier; ces différens objets m'incommodaient, et je n'éprouve aujourd'hui aucun malaise..... Il faut que j'en cherche la cause..... Ah! je l'ai trouvée. Vous aviez peur que les métaux ne me fissent mal; vous ne les craignez plus à présent, et je ne les crains plus. »

En voici un autre plus sérieux :

Une malade de M. Lamy-Senart, somnambule lucide, fut magnétisée par une autre personne, qui

l'endormit facilement; mais ce nouveau magnétiseur croyait que le diable se mêlait de magnétisme, et ne pouvait s'empêcher d'y penser toutes les fois qu'il magnétisait. Le premier jour, la malade eut un sommeil agité; le second, elle vit un homme noir; le troisième, elle en vit deux avec des cornes; le quatrième, les deux hommes la menaçaient. Toute effrayée, elle le dit à son magnétiseur, qui la réveilla, et sa peur se dissipa. Enfin, le cinquième, elle vit ces deux hommes venir s'asseoir à côté d'elle. Frappée d'épouvante, elle se met à crier. Les hommes se jettent sur elle; elle se lève, ouvre les portes, et toujours endormie, elle se sauve dans la cour. Son magnétiseur court après elle, la rattrape, et parvient à la réveiller. Mais elle était souffrante, oppressée, et ne pouvait plus respirer; son imagination était frappée, et elle passa une nuit affreuse qui fit craindre pour ses jours (1).

(1) Mme V***, magnétisée par M. Bouillet, était, pendant son somnambulisme, dans un état habituel de tranquillité, et même de gaîté. Elle fut magnétisée une fois par un homme qui croit à la présence et à l'action immédiate d'êtres surnaturels; elle éprouva tout à coup un mouvement de frayeur terrible, s'imagina voir devant elle un géant immense armé de fouets composés de serpens, et conserva pendant quinze jours une telle impression de terreur, qu'elle ne pouvait rester seule, et que, même éveillée, elle tremblait sans cesse sans savoir pourquoi, et menaçait de rester folle. L'état horrible où elle se trouvait était tel, surtout en somnambulisme, que M. Bouillet, saisi lui-même d'effroi, essaya vainement de la calmer. Il fallut, pour y réussir, et pour chasser les idées qui obsédaient cette malheureuse dame, qu'il recourût à un magnétiseur qui n'eût aucune con-

Les consultations de M. Baron avaient fait tant de bruit, qu'un médecin nommé M. *Cambronne*, vint de quinze lieues exprès pour le voir. Son état paraissait si naturel, que le docteur ne pouvait se persuader qu'il fût en somnambulisme. M. Lamy-Senart le mit en rapport avec M. Baron, et le pria de le questionner sur sa maladie. La conversation dura une demi-heure, le médecin se servant des termes de l'art, et le somnambule de ceux qu'emploie le peuple. Au bout de ce temps, M. Lamy-Senart voyant que la conversation languissait, engagea le docteur à continuer : « Je n'ai plus rien à objecter, répondit celui-ci; *il en sait plus que moi.* »

M. Lamy-Senart ayant pensé que le magnétisme pouvait avoir quelques rapports avec l'électricité, posa une table sur quatre grands bocaux de verre, s'y plaça avec M. Baron, l'endormit, et le questionna sur l'effet de ce nouvel appareil; celui-ci lui répondit qu'il était salutaire, et activerait sa guérison; qu'il se trouvait suspendu dans les airs, et qu'il était si bien isolé, qu'on pourrait tirer le canon autour de lui qu'il n'entendrait rien, et qu'il n'éprouverait pas la plus légère émotion. Il finit par l'engager à se servir de ce moyen pour tous les malades, parce qu'il provoquait mieux le somnambulisme, et qu'il renforçait l'action magnétique.

---

naissance de tout ce qui s'était passé : c'est ce qu'il fit en s'adressant à M. Dupotet, qui avait précédemment magnétisé Mme V***, et qui réussit à dissiper ses terreurs. (*Note communiquée par M. Bouillet.*)

Quand M. Baron était dans l'état ordinaire, il était fort peu dévot ; mais une fois en somnambulisme, il ne prenait aucune espèce d'alimens sans les offrir à Dieu, et sans lui rendre grâces ensuite. Il recommanda à M. Lamy-Senart de lui faire dire ses prières matin et soir, et de l'envoyer à la messe tous les dimanches. Depuis sa guérison, il a toujours rempli exactement ses devoirs de religion, qu'il négligeait avant sa maladie.

Témoin, M. Cambronne, méd.

Goître incomplet, chute des cheveux, douleurs à la langue, suite d'une morsure, rhume de poitrine, etc., *sur Mlle P. L***, âgée de* 17 *ans* (somnambule), *à Bruxelles*, 1824, *par M. de Brughat* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cette demoiselle avait un goître incomplet, mais assez avancé pour lui rendre le cou très-gros, et lui donner des douleurs très-vives aux épaules. Une somnambule lui ayant fait connaître le danger de sa situation, elle résolut de faire usage du magnétisme. Le 13 janvier 1824, M. de Brughat entreprit son traitement : elle tomba en somnambulisme au bout de quelques minutes ; mais ce n'est que le lendemain qu'elle annonça sa guérison : elle devait avoir lieu le 19. Une contrariété à laquelle elle fut très-sensible retarda l'accomplissement de sa prédiction. A la dixième séance (le 19), l'effet curatif du magnétisme

(1) *Phénomènes du mesmérisme*, p. 17, 48.

reprit son cours, et la malade assura de nouveau qu'elle serait guérie de son goître au bout de sept jours. Elle se fit magnétiser la tête pour empêcher la chute de ses cheveux, et la langue, dont elle souffrait depuis fort long-temps, à la suite d'une morsure qu'elle s'était faite en tombant, et à laquelle elle éprouvait des douleurs toutes les fois qu'elle mangeait quelque chose de chaud. Le mode de magnétisme qu'elle indiqua est assez singulier pour être rapporté. Elle dit à M. de Brughat de magnétiser une baguette de cristal, de la lui passer trois fois et à trois reprises sur la langue pendant cinq jours.

Le 25, Mlle P*** dit qu'elle serait guérie à la fin de la séance, mais qu'il fallait continuer de lui magnétiser le cou pendant douze jours et douze minutes de suite chaque fois, pour achever d'extirper le principe de sa maladie.

Le 27, elle fut magnétisée pour un point de côté qui lui était survenu à la suite d'un effort qu'elle avait fait la veille pour éviter une chute.

Le 4 février, M. de Brughat la guérit en huit minutes d'un rhume de poitrine : elle lui annonça ce jour-là qu'elle ne tomberait plus en somnambulisme, sa santé étant suffisamment rétablie, etc.

Comme cet ouvrage est spécialement consacré à la relation des cures opérées par le magnétisme, nous ne ferons aucune mention des caprices bizarres de cette somnambule, et de plusieurs expériences faites par M. de Brughat pour constater l'étendue de la puissance magnétique. Mais il y a dans cette brochure un

fait qui, par son importance, mérite de fixer l'attention des magnétiseurs, et de tous ceux qui s'occupent de philosophie. M. de Brughat étant parvenu très-facilement à faire conserver chez cette demoiselle pendant la veille le souvenir de ce qui lui arrivait en somnambulisme, eut l'idée de faire de cette faculté une application *utile*. En conséquence, il lui fit apprendre une langue étrangère en *dix séances magnétiques*, en suivant la méthode de M. Jacotot; ce qui fait, dit-il, dix à douze heures pour apprendre une langue, la répétition étant inutile pour les somnambules.

Cette expérience admirable n'est pas la seule de ce genre qui soit parvenue à notre connaissance; mais elle est, du moins nous le croyons, la première qui ait été rendue publique. Voici celles qui nous ont été communiquées.

M. de S***, médecin, membre de la société du magnétisme, nous raconta qu'il avait profité du développement fort remarquable de l'intelligence chez une petite fille somnambule, pour lui apprendre à lire, ce qu'elle n'avait pu faire dans l'état de veille.

Nous savons également qu'on a fait chanter parfaitement juste et en mesure des individus somnambules qui, pendant la veille, n'avaient aucune espèce de sentiment musical.

Enfin, un de nos amis, M. de Latour, de la société du magnétisme, ayant un somnambule très-mobile, eut l'idée de le faire jouer au billard : celui-ci lui dit qu'il ne savait pas jouer. M. de Latour lui propose

de le lui apprendre. Cet homme répète exactement tout ce qu'on lui montre, et à la fin de la séance, il joue presqu'aussi bien que son maître. M. de Latour lui imprime dans la mémoire tout ce qui venait de se passer, et veut qu'éveillé il conserve toute son adresse. L'expérience réussit, et depuis ce temps, M. C*** joue fort bien au billard.

GOÎTRE dégénéré, *sur Mme* *** (1).

En parlant de l'action lente et insensible du magnétisme, M. Koreff dit :

« L'exemple le plus remarquable en ce genre que j'aie vu de ma vie est celui d'une dame qui avait un goître dégénéré présentant l'aspect d'un fongus hématode, provoqué par un séton placé mal à propos. Je ne prenais qu'une part indirecte à cette cure; je me bornais au rôle d'observateur. La malade était tellement épuisée d'hémorragie par ce fongus, qu'on n'osa la transporter. Une somnambule qui ne l'avait jamais vue, qui n'avait pas entendu parler d'elle, mise en rapport par le moyen d'une pièce de laine dont on couvrait souvent la tumeur pendant douze ou vingt-quatre heures, dirigea de loin tout le traitement. Cette malade fut en peu de mois amenée à un tel point d'amélioration, qu'elle put être transportée dans la ville où demeurait la somnambule, avec laquelle on la mit alors en rapport direct. Nous avions soin de ne jamais parler à la somnambule, pendant son état de veille,

(1) *Lettre d'un médecin étranger, à M. Deleuze*, p. 405.

de cette malade, dont l'existence lui était tout à fait inconnue. Elle fut guérie, dans l'espace de dix-sept mois, par les moyens magnétiques les plus simples, dirigés sur les organes glanduleux du bas-ventre, où la somnambule reconnut le siége de la maladie, dont il n'y avait pas de signes apparens pour le diagnostic d'un médecin. Après la guérison de la malade, nous l'avons présentée à la somnambule en état de veille, et nous l'avons engagée à lui raconter l'histoire de sa maladie et de sa guérison. Nous avons vu avec étonnement que, chez celle-ci, aucun souvenir n'avait passé de l'état de somnambulisme dans l'état ordinaire, et qu'une personne dont elle s'était si souvent occupée, qui lui devait la vie, lui paraissait alors tout à fait étrangère. Ce fait psychologique, analysé avec soin, serait riche en résultats pour quiconque s'occupe avec un intérêt sincère des différens états dans lesquels l'âme humaine peut se trouver, sans que le souvenir établisse entre eux la moindre liaison. »

GONFLEMENT à la joue, *sur le nommé Bégorat, à Bayonne*, 1784, *par M. le comte de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Le nommé *Bégorat* avait, depuis plus d'un an, un gonflement à la pommette de la joue droite. Il en fut guéri en huit jours.

---

(1) *Rapport des cures*, etc., à Bayonne, p. 40.

GORGE (MAL DE), douleurs de tête, *sur Mlle Marguerite Kratz, à Strasbourg*, 1785 (1).

(Baquet.)

Un mal de gorge et des douleurs de tête déterminèrent cette demoiselle à venir au traitement de la société de Strasbourg. Elle y entra le 11 octobre, et le quitta guérie le 17.

GOUTTE (ATTAQUE DE), *sur M. Perruchot, à Paris*, 1781, *par M. d'Eslon, médecin* (2).

(Magnétisme immédiat.)

M. Perruchot, après avoir enduré un froid violent aux pieds dans la neige fondue, eut une attaque de goutte. Ses douleurs étant devenues des plus aiguës, il envoya chercher M. d'Eslon, qu'il avait plaisanté précédemment sur le magnétisme, et lui montra son pied, *qui était noir* jusqu'au haut du tendon d'Achille : celui-ci le magnétisa le temps qu'il jugea nécessaire, et prit congé de lui. A peine était-il sorti que le malade eut une évacuation prodigieuse, qui diminua tellement la douleur du pied, qu'il put revenir dans son lit en traversant deux pièces. Deux heures après, il en eut une seconde. A midi, il s'habilla; et sentant la douleur diminuer à chaque minute, il fit deux visites. Le soir, il n'avait presque plus de ressentiment de ses souffrances; le lendemain, il ne sentait absolument rien, et depuis il continua à jouir d'une parfaite santé.

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 185.

(2) *Supplément aux rapports*, etc., p. 28.

GOUTTE sciatique, maux de tête, étourdissemens, insomnies, vue faible, *sur le Père Hervier, à Paris, 1783, par Mesmer* (1).

(Baquet.)

Une étude forcée, des veilles multipliées avaient considérablement altéré la santé du Père Hervier, docteur en Sorbonne et bibliothécaire des Grands-Augustins, etc. Il ne pouvait plus travailler que par intervalles, et jamais plus d'une heure de suite ; sa vue était affaiblie ; il éprouvait de violens maux de tête, des étourdissemens, des insomnies fréquentes, et une goutte sciatique au changement de saisons.

La dissipation, les bains, les eaux minérales et les voyages lui avaient été inutiles, et il s'était résigné à souffrir, lorsque les cures que faisaient Mesmer l'engagèrent à recourir à lui. Le premier essai qu'il fit du magnétisme fut des plus heureux ; il éprouva sur le champ une chaleur inconnue dans les entrailles, une transpiration générale, et pour l'instant toutes ses douleurs se dissipèrent. On pense bien qu'il demanda à être admis au traitement. L'effet en fut tel qu'au bout de six semaines il était parfaitement guéri.

Après avoir recouvré la santé, le Père Hervier se mit au nombre des disciples de Mesmer, et devint le propagateur le plus zélé de sa découverte. On peut ajouter aussi que c'est un des magnétiseurs de l'Europe qui a opéré les cures les plus étonnantes.

---

(1) *Lettre sur la découverte du magnétisme*, etc., par le Père Hervier, p. 2.

Goutte sciatique, *sur la nommée M. Louise Métivier* (somnambule), *âgée de 45 ans, à Buzancy,* 1784, *par M. de Puységur* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cette femme avait commencé à ressentir des points de côté le 1er janvier 1783; huit jours après, il s'était déclaré un commencement de paralysie dans tout le côté droit, avec des douleurs insupportables qui la faisaient crier jour et nuit. Lorsque les douleurs s'apaisaient, la paralysie empirait. Pendant tout le courant de l'année, ses attaques avaient été fréquentes, et elle était au point de n'avoir plus un seul jour de tranquillité, lorsqu'elle arriva au traitement de Buzancy, le 10 novembre.

Les effets qu'elle éprouva furent des plus extraordinaires; elle commença par pousser des hurlemens, puis survinrent le délire, des pleurs, un rire immodéré, etc. M. de Puységur l'avait fait examiner, dès les premiers jours, par deux somnambules qui s'étaient accordés à dire que cette femme avait une *goutte froide;* qu'elle était au moment d'avoir le bas-ventre paralysé entièrement, et que, sans un prompt secours, elle n'avait pas long-temps à vivre, etc. Joly se trouvait en ce moment à Buzancy, ayant conservé, malgré sa guérison, une si grande susceptibilité, qu'il tombait en somnambulisme en approchant du baquet ou de M. de Puységur. Il examina aussi la malade, et

(1) *Mémoires*, etc., de M. de Puységur, 1re partie, p. 156.

dit à M. de Puységur que, s'il voulait lui laisser toucher (magnétiser) cette femme trois ou quatre fois par jour, elle serait guérie avant quatre jours. Dès le lendemain, elle n'eut plus de fortes crises de souffrances. Joly avait commencé à la magnétiser le samedi; et dès le lundi suivant il y avait un changement si heureux, qu'il assura qu'avant trois jours elle pourrait s'en aller. Le soir de ce même jour, M. de Puységur, en magnétisant la malade, lui occasionna une forte crise de douleur, pendant laquelle elle ne pouvait s'empêcher de remuer fortement la cuisse et la jambe paralysées. Enfin, le mercredi, elle tomba dans l'état de somnambulisme, et le lendemain, ne sentant plus aucune douleur, elle s'essaya à courir, à travailler à la terre, à porter des fardeaux, ce qu'elle fit avec facilité. Elle commença ce jour-là à rendre dans ses urines des flocons de matière blanchâtre gros comme le pouce. Elle dit le vendredi, à M. de Puységur, que, dès le commencement de sa maladie, il s'était fait chez elle une suppression partielle, et que sûrement la couleur de ce qu'elle rendait annonçait le retour du cours naturel, etc.

Le samedi 20, elle eut des évacuations d'un autre genre, aussi abondantes que si elle eût pris une médecine. Enfin, le dimanche soir, les évacuations de toute espèce ayant cessé, elle partit le lendemain 22 pour Verdilly, près Château-Thierri, village qu'elle habitait.

GOUTTE sciatique, *sur le sieur Bertaut, âgé de 49 ans, à Beaubourg en Brie*, 1784, *par M. de Tissart* (1).

(Arbre magnétisé.)

Huit jours de traitement ont été suffisans pour guérir M. Bertaut, attaqué depuis treize ans de cette maladie, qui l'empêchait de travailler et de gagner sa vie.

GOUTTEUSE (suites d'une humeur), *sur Mme d'Alençon, à Paris*, 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (2).

(Baquet.)

Mme d'Alençon avait éprouvé pendant le cours de sa vie plusieurs maladies graves dont les médecins croyaient trouver le principe dans une humeur rhumatismale ou goutteuse qu'on apporte quelquefois en naissant, et que les années, et surtout les chagrins, rendent toujours plus fâcheuse. Le 22 décembre 1783, cette humeur, assoupie depuis quelque temps, se manifesta de nouveau par une douleur très-vive dans le côté droit de la tête, et jusqu'à la tempe, et par une fièvre très-forte. En même temps il survint une inflammation très-considérable à l'œil droit, où l'humeur se porta avec violence, et forma une ophtalmie bien caractérisée, un engorgement dans les vaisseaux lymphatiques, et un épaississement dans la cornée, qui ne laissait voir les objets que comme à travers une gaze.

---

(1) *Nouvelles cures opérées par le magnétisme*, p. 11.

(2) *Supplément aux rapports*, etc., p. 49.

On parvint en peu de jours à faire céder la fièvre, mais l'œil n'éprouvait aucune amélioration; d'ailleurs la malade se sentait dans un état de faiblesse et de dépérissement.

Quatre mois s'étaient écoulés à peu près dans la même situation; elle se détermina à essayer le magnétisme, et arriva au baquet le 22 avril 1784.

Peu de jours après elle se sentit ranimée; elle éprouvait, chaque fois qu'elle était magnétisée, une sorte de fermentation générale dans toute l'habitude du corps, ensuite une chaleur bienfaisante dont on ne peut se faire d'idée, dit-elle, qu'après l'avoir sentie. Bientôt après elle eut des évacuations bilieuses, des transpirations toutes les nuits, des expectorations, des boutons en grand nombre, et surtout à la jambe droite, des sérosités au bout des doigts, qui les dépouillèrent jusqu'à la seconde phalange, etc.

Lorsque Mme d'Alençon donna le certificat de sa cure, il ne lui restait de tous ses maux qu'un peu d'opacité dans la cornée; l'œil n'était plus ni rouge ni enflammé; elle avait repris ses forces, ainsi que l'appétit, et le sommeil était excellent, ce qui n'existait pas depuis bien des années.

GOUTTE sciatique, avec atrophie de la cuisse et de la jambe droite, *sur M. de Landresse, à Paris, 1784, par M. d'Eslon, médecin* (1).

(Baquet.)

En 1779, M. de Landresse fut attaqué d'un rhu-

---

(1) *Supplément aux rapports*, etc., p. 59.

matisme goutteux aux articulations des cuisses, des jambes et des pieds. Les douleurs les plus aiguës le tourmentèrent pendant quatre mois consécutifs. Sur la fin de 1781, le rhumatisme se fit ressentir très-vivement à la tête. Après l'avoir fait souffrir très-long-temps, l'humeur se porta sur les yeux, et l'enflure y devint telle qu'ils commencèrent à se déplacer. M. Béquet, oculiste, lui fit prendre des bains de vapeur de sureau, qui le soulagèrent beaucoup. Pendant quarante-cinq jours il prit des bains de pieds; mais il ne fut pas plutôt soulagé des yeux qu'il ressentit des élancemens cruels au pied droit. A mesure que les douleurs augmentaient dans cette partie, ses yeux se guérissaient; enfin, son pied devint très-enflé. Dix mois s'écoulèrent sans qu'il pût marcher, et au milieu de souffrances continuelles. On lui conseilla l'usage des astringens; l'enflure disparut, mais elle se prolongea le long de la cuisse; et de cette imprudence il résulta une goutte sciatique, une crispation de nerfs, une esquinancie, et les yeux redevinrent malades. Il eut alors recours à l'électricité, et suivit pendant six semaines le traitement de M. Mauduit. C'était en novembre 1782. Il obtint un peu de soulagement dans ses douleurs, et un peu plus de force, mais la goutte était toujours fixée dans les articulations. Deux mois de séjour à la campagne n'apportèrent aucun changement à son état; il ressentait à chaque pas une douleur aiguë. *La jambe et la cuisse étaient entièrement desséchées.*

Le 5 avril 1784, il vint au traitement de M. d'Eslon.

Pendant les premiers jours, il n'éprouva aucun effet; mais le septième, sans avoir rien ressenti de sensible, tout son corps et son visage devinrent très-jaunes. Il se trouva en même temps beaucoup plus de force, de gaîté, et un appétit excessif. Il resta cinq ou six jours dans cet état. Peu à peu les douleurs diminuèrent, en moins d'un mois la sciatique disparut, et il commença à marcher librement. Ses forces augmentaient chaque jour, lorsqu'à la fin de mai il éprouva tout à coup, étant au traitement, une douleur à la tête. Le lendemain l'œil gauche était enflammé, et rendait des eaux âcres mêlées d'une matière jaunâtre, surtout lorsqu'il était magnétisé. Au bout de onze jours, l'œil fut guéri. Pendant ce temps, la cuisse, la jambe et le pied avaient repris de la nourriture, et il se sentait beaucoup de forces. Sur la fin de juin son teint devint encore une fois jaunâtre, et l'œil fut attaqué de nouveau. L'inflammation fut si forte qu'il ne put suivre le traitement, ni même supporter le jour le plus faible. Il fut ainsi trois jours sans être magnétisé; le quatrième, un médecin du traitement vint le voir, et en moins d'une heure il détermina l'écoulement de l'humeur, fit disparaître le gonflement, et rendit au malade la faculté de voir et de supporter la lumière. Il retourna le lendemain chez M. d'Eslon, et fut guéri de l'œil le dix-septième jour. Dès lors il cessa de ressentir aucune douleur; il avait seulement un léger embarras sous la plante et les doigts du pied, lorsqu'il marchait. Insensiblement l'humeur se dissipa, les doigts se redressèrent, la circulation se rétablit partout

également, et quatre mois de magnétisme lui rendirent, selon son expression, *une nouvelle vie*.

Après sa guérison, M. de Landresse se livra à l'étude et à la pratique du magnétisme, et publia une petite brochure intitulée *le Cri de la nature*, etc.

GOUTTE, fièvre lente, *sur Mlle Odéat, âgée de 43 ans, à Nantes*, 1785, *par M. de Boissière, médecin* (1).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

« Mlle Odéat, restant chez Mme Monesron de Launay, sa sœur, sur la Fosse, a toujours eu une constitution faible et délicate. A vingt-trois ans elle fut menacée de phthisie pulmonaire, au point d'avoir recours, après avoir tenté, mais en vain, plusieurs autres remèdes, d'avoir recours, dis-je, à une étable à vaches, où elle fit un long séjour; et ce remède lui fut si avantageux qu'elle fut entièrement guérie de sa maladie de poitrine.

« Cette demoiselle, depuis plus de huit ans sujette à la goutte, avait aussi presque constamment une fièvre lente, était sans appétit, et digérait même difficilement le peu qu'elle prenait. Le 1er janvier 1785 elle éprouva des attaques de coliques d'estomac et d'entrailles, dont la cause ne parut être qu'une humeur goutteuse portée sur ces parties sensibles. Tous ces accidens étaient accompagnés de constipation, d'in-

(1) *Précis des cures*, etc., à Nantes, p. 228.

somnie, et d'une fièvre violente accompagnée de redoublement.

« Dès le premier instant de l'invasion de la maladie, Mlle Odéat fut magnétisée isolément chez elle deux et trois fois par jour; à la sixième séance le magnétisme lui procura une diarrhée abondante, évènement d'autant plus extraordinaire pour elle, que depuis vingt ans elle n'avait pu avoir le ventre libre, même en prenant des purgations de toutes les espèces. Malgré ce secours, insuffisant encore, la maladie faisant toujours des progrès, la malade parvint à l'état le plus menaçant. Elle fut regardée comme perdue, et reçut tous les sacremens. Quelque dangereux que parût cet état, l'application réitérée du magnétisme soutint la diarrhée ainsi que les forces, et les symptômes les plus graves commencèrent à céder le douzième jour. Dès ce moment les évacuations se soutenant toujours, tout fut de mieux en mieux. En peu de jours la malade fut en état d'être transportée au traitement, et quatre jours après, d'y venir de son pied en promenant, en sorte qu'après deux mois de magnétisme isolé ou de présence au réservoir, la malade guérit d'une maladie très-grave, eut meilleure couleur, plus de force, meilleur appétit, plus de sommeil, et fit toutes ses fonctions mieux qu'elle n'eût jamais fait. »

De Boissière, méd.

GOUTTE, *sur le nommé Joseph Milanois, à Strasbourg*, 1788, *par M. Hechler* (1).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

« Je soussigné, docteur en médecine, pratiquant à Strasbourg, certifie à tous ceux qu'il appartiendra, que le nommé *Joseph Milanois*, garçon de café de cette ville, attaqué à plusieurs reprises d'une goutte vague qui se portait souvent des articulations sur les entrailles, et le mettait en danger de perdre la vie dans les douleurs les plus atroces, n'ayant reçu que de faibles soulagemens de mes remèdes, et tombant de jour en jour dans un dépérissement des plus alarmans, m'ayant représenté qu'on lui conseillait d'avoir recours au magnétisme, non seulement je ne m'y suis pas opposé, mais je lui ai moi-même procuré l'entrée de la société harmonique, y ai suivi plusieurs fois son magnétiseur Hechler, et les effets qui résultaient tant de ses soins que des influences du baquet. Je l'ai engagé à continuer, puisque de jour en jour le mieux était évident, et que son corps reprenait de la nourriture; en effet, ayant suivi mes conseils, sans autre remède que le magnétisme, les séances au baquet et l'eau magnétisée, il se trouve depuis six mois parfaitement quitte de toutes douleurs, ayant repris un embonpoint considérable, un bonne couleur, et tous les signes d'une santé ferme et robuste.

« Fait à Strasbourg, ce 24 mars 1789. »

D. T. DE BIENVILLE, méd.

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 330.

GOUTTE vague, *sur M. le comte de Lutzelbourg, à Strasbourg*, 1789, *par Mme Fr****, somnambule (1).

(Magnétisme immédiat.)

La première attaque de goutte qu'eut M. de Lutzelbourg le força d'interrompre le traitement le plus étonnant que l'on connaisse en magnétisme, celui de Mme Fr***. Heureusement qu'il trouva en M. Moreau, chirurgien à l'hôpital militaire de Strasbourg, un digne suppléant, et que la malade fut guérie à l'époque qu'elle avait annoncée.

Un an après, le 5 avril 1789, la goutte se fit ressentir de nouveau, et Mme Fr***, qui à cette époque était indisposée et somnambule naturelle, se trouvait tellement en rapport avec M. de Lutzelbourg, que d'elle-même, et sans qu'il lui eût parlé de ses douleurs, elle le magnétisa, quoi qu'il fît pour s'en défendre, lui assurant que c'était pour elle une nécessité. Elle continua jusqu'à onze heures, où la goutte cessa.

Le lendemain il était convenu de ne pas aller chez elle; et malgré le retour imprévu de la goutte il ne se proposait pas de la voir, lorsque sortant de chez lui pour aller faire une visite, il reçut un billet de Mme Fr***, qui le pressait de se rendre chez elle, ou de l'attendre, parce qu'elle ne se trouvait pas bien. Il y courut, et la trouva les yeux à demi-ouverts et vacillans, agitée, et ne sachant que répondre à sa question sur ce qu'elle lui voulait. Elle le fit asseoir, et

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 229.

commença à le magnétiser. L'effet en fut sensible; et après une forte transpiration ses douleurs se dissipèrent.

Pendant qu'elle le magnétisait elle tomba dans son état de somnambulisme naturel, et lui dit qu'elle avait senti le même mal que lui, une extrême agitation, un besoin insurmontable de le magnétiser, et que cette séance avait été si nécessaire, que son instinct l'aurait conduite partout où il aurait été pour la lui donner, le moindre retard pouvant laisser rétablir l'humeur, etc.

Le 13, la fille de Mme Fr***, qui était aussi somnambule, dit à M. de Lutzelbourg que sa mère sentirait encore pendant huit jours le besoin de le magnétiser, quelquefois deux fois par jour, et qu'elle parviendrait à lui faire passer la goutte, quoiqu'assez opiniâtre, par la voie de la transpiration. Tout se vérifia à la lettre.

Ce qu'il y a d'admirable dans l'histoire de Mme Fr***, c'est qu'après avoir été magnétisée *pendant trois ans* par M. de Lutzelbourg pour une infinité de maladies, et ayant été forcée d'interrompre son traitement, parce que la santé de son magnétiseur était gravement compromise par tant de fatigues et de peines toujours renaissantes, elle eut le bonheur de devenir somnambule naturelle, ou, pour mieux dire, elle conserva de son ancien état la faculté de sentir son mal et celui de M. de Lutzelbourg, et de lui rendre ainsi tout le bien qu'elle en avait reçu, soit en le magnétisant, soit en lui indiquant les remèdes qui lui étaient nécessaires.

GOUTTE remontée, *sur Mme *** (somnambule), âgée de 45 ans, à Paris, par M. Deleuze* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Dans la goutte remontée à la tête, à la poitrine, ou à l'estomac, dit M. Deleuze, j'ai vu des effets prodigieux du magnétisme ; je l'ai employé quatre fois, le malade souffrant des douleurs atroces, et chaque fois, en une heure, j'ai rappelé la goutte aux pieds. Il est vrai que j'avais magnétisé ce malade pour une autre maladie, que je l'avais même rendu somnambule, et que j'avais conséquemment beaucoup d'action sur lui. »

Nota. Nous nous sommes adressés à M. Deleuze pour lui demander de plus amples renseignemens sur la personne qu'il avait eu le bonheur de guérir, il nous a dit que c'était Mme A***, qu'elle était âgée de 45 ans, somnambule, et qu'elle avait été en outre délivrée par le magnétisme d'une hydropisie aux diverses complications.

GOUTTE, *sur Mlle A. C**** (somnambule), *âgée de 20 à 25 ans, à Paris,* 1814, *par M. de Lausanne* (2).

(Magnétisme immédiat.)

Depuis dix ans, Mlle A. C*** était sujette à des attaques de goutte qui se portaient particulièrement sur la jambe gauche. Les douleurs disparurent au

(1) *Histoire critique du magnétisme*, 1re partie, p. 146.
(2) *Annales du magnétisme*, n° 1, p. 30.

bout de six jours de traitement, et elles ne sont pas revenues depuis.

Mlle A. C*** ayant continué à venir chez M. G***, où se réunissaient plusieurs malades de M. de Lausanne, et où quelquefois on faisait un peu de musique, devint un jour, au moment où personne ne s'y attendait, somnambule lucide. Interrogée sur ce qui l'avait mise dans cet état, elle répondit que c'était *la musique*. Depuis ce moment, Mlle A. C*** a présenté des phénomènes fort remarquables de lucidité et de mobilité, soit en état de somnambulisme, soit *en état de veille*.

Voyez, pour d'autres exemples : *le Cri de la nature*, etc., 1784, p. 111. *Cures de Beaubourg*, 1784, p. 13, 43, 49. *Supplément aux rapports*, etc., 1784, p. 31, 66. *Principes et procédés du magnétisme*, 1785, t. 1, p. 223. *Recueil d'observations*, etc., 1785, p. 140. *Extrait des journaux*, etc., Lutzelbourg, 1786, p. 75. *Annales de Strasbourg*, 1789, t. 3, p. 200. *Bibliothèque du magnétisme*, 1818, 2e année, 3e trimestre, p. 197. *Instruction pratique*, Deleuze, 1825, p. 239.

GOUTTE sereine imparfaite, et paralysie des membres, *sur M. d'Osterwald, à Munich*, 1776, *par Mesmer* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Mesmer ne donne aucun détail sur cette cure. Il

(1) *Mémoires*, etc., de Mesmer, p. 28.

se borne à dire que M. d'Osterwald, directeur de l'académie des sciences de Munich, rendit compte au public de sa guérison, ainsi que des autres effets magnétiques dont il avait été témoin.

Goutte sereine, mélancolie, obstructions au foie et à la rate, etc., *sur Mlle Paradis, âgée de* 18 *ans, à Vienne* (*Autriche*), 1777, *par Mesmer* (1).

« Les instances de mes amis, jointes au désir que j'avais de faire triompher la vérité, me firent concevoir l'espérance d'y parvenir par de nouveaux succès, et surtout par quelque guérison éclatante. J'entrepris, dans cette vue, entre autres malades, la demoiselle Paradis, âgée de 18 ans, née de parens connus, particulièrement connue elle-même de Sa Majesté l'impératrice-reine : elle recevait de sa bienfaisance une pension dont elle jouissait, comme absolument aveugle, depuis l'âge de 4 ans. C'était une goutte sereine parfaite, avec des convulsions dans les yeux. Elle était, de plus, attaquée d'une mélancolie accompagnée d'obstructions à la rate et au foie, qui la jetaient souvent dans des accès de délire et de fureur propres à persuader qu'elle était d'une folie consommée.

« Le père et la mère de la demoiselle Paradis, témoins de sa guérison, et des progrès qu'elle faisait dans l'usage de ses yeux, s'empressèrent de répandre cet évènement et leur satisfaction. On accourut en

(1) *Mémoire*, etc., de Mesmer, 1779, p. 39.

foule chez moi pour s'en assurer; et chacun, après avoir mis la malade à un genre d'épreuve, se retirait dans l'admiration, en me disant les choses les plus flatteuses.

« Les deux présidens de la Faculté, à la tête d'une députation de leur corps, déterminés par les instances répétées de M. Paradis, se rendirent chez moi; et après avoir examiné cette demoiselle, ils joignirent hautement leur témoignage à celui du public. M. de Stoërck, l'un de ces messieurs, qui connaissait particulièrement cette jeune personne, l'ayant traitée pendant dix ans sans aucun succès, m'exprima sa satisfaction d'une cure aussi intéressante, et ses regrets d'avoir autant différé à favoriser, par son aveu, l'importance de cette découverte. Plusieurs médecins, chacun en particulier, suivirent l'exemple de nos chefs, et rendirent le même hommage à la vérité.

« D'après des démarches aussi authentiques, M. Paradis crut devoir exprimer sa reconnaissance en la transmettant, par ses écrits, à toute l'Europe. C'est lui qui, dans le temps, a consigné dans les feuilles publiques les détails intéressans de la guérison de sa fille.

« Voici, pour la satisfaction du lecteur, le précis historique de cette cure singulière; il a été fidèlement extrait de la relation écrite en langue allemande, par le père lui-même. C'est lui qui me l'a remise au mois de mars de l'année 1777, pour la rendre publique; elle est actuellement sous mes yeux :

« Marie-Thérèse Paradis, fille unique de M. Pa-

radis, secrétaire de Leurs Majestés impériales et royales, est née à Vienne, le 15 mai 1759 : elle avait les yeux bien organisés.

« Le 9 décembre 1762, on s'aperçut, à son réveil, qu'elle n'y voyait plus : ses parens furent d'autant plus surpris et affligés de cet accident subit, que, depuis sa naissance, rien n'avait annoncé de l'altération dans cet organe.

« On reconnut que c'était une goutte sereine parfaite, dont la cause pouvait être une humeur répercutée, ou une frayeur dont cette enfant pouvait avoir été frappée la même nuit, par un bruit qui se fit à la porte de sa chambre.

« Les parens, désolés, employèrent d'abord les moyens qui furent jugés les plus propres à remédier à cet accident, tels que les vésicatoires, les sangsues et les cautères.

« Le premier de ces moyens fut même porté fort loin, puisque, pendant plus de deux mois, sa tête fut couverte d'un emplâtre, qui entretenait une suppuration continuelle. On y joignit, pendant plusieurs années, les purgatifs et apéritifs, l'usage de la plante pulsatille et de la racine valériane.

« Ces différens moyens n'eurent aucun succès ; son état même était aggravé de convulsions dans les yeux et les paupières, qui, en se portant vers le cerveau, donnaient lieu à des transports qui faisaient craindre l'aliénation d'esprit. Ses yeux devinrent saillans, et ils étaient tellement déplacés, qu'on n'apercevait le plus souvent que le blanc, ce qui, joint à la convul-

sion, rendait son aspect désagréable et pénible à supporter. On eut recours, l'année dernière, à l'électricité, qui lui a été administrée sur les yeux par plus de trois mille secousses; elle en éprouvait jusqu'à cent par séance. Ce dernier moyen lui a été funeste, et il a tellement ajouté à son irritabilité et à ses convulsions, qu'on n'a pu la préserver d'accident que par des saignées réitérées.

« M. le baron de Wenzel, dans son dernier séjour à Vienne, fut chargé, de la part de Sa Majesté, de l'examiner, et de lui donner des secours, s'il était possible. Il dit, après cet examen, qu'il la croyait incurable.

« Malgré cet état, et les douleurs qui l'accompagnaient, ses parens ne négligèrent rien pour son éducation, et pour la distraire de ses souffrances. Elle avait fait de grands progrès dans la musique, et son talent sur l'orgue et le clavecin lui procura l'heureux avantage d'être connue de l'impératrice-mère. Sa Majesté, touchée de son malheureux état, a bien voulu lui accorder une pension.

« Le docteur Mesmer, médecin, connu depuis quelques années par la découverte du magnétisme animal, et qui avait été témoin des premiers traitemens qui lui avaient été faits dans son enfance, observait, depuis quelque temps, cette malade avec une attention particulière, toutes les fois qu'il avait occasion de la rencontrer; il s'informait des circonstances qui avaient accompagné cette maladie, et des moyens dont on s'était servi pour la traiter jusqu'alors. Ce

qu'il jugeait le plus contraire, et qui paraissait l'inquiéter, fut la manière dont on avait fait usage de l'électricité.

« Nonobstant le degré où cette maladie était parvenue, il fit espérer à la famille qu'il ferait reprendre aux yeux leur position naturelle, en apaisant les convulsions et calmant les douleurs; et quoiqu'on ait su par la suite qu'il avait dès lors conçu l'espérance de lui rendre la faculté de voir, il ne la témoigna point aux parens, auxquels une expérience malheureuse et des contrariétés soutenues avaient fait former la résolution de ne plus faire aucune tentative pour une guérison qu'ils regardaient comme impossible.

« M. Mesmer a commencé son traitement le 20 janvier dernier : ses premiers effets ont été de la chaleur et de la rougeur à la tête; elle avait ensuite du tremblement aux jambes et aux bras; elle éprouvait à la nuque un léger tiraillement, qui portait sa tête en arrière, et qui, en augmentant successivement, ajoutait à l'ébranlement convulsif des yeux.

« Le second jour du traitement, M. Mesmer produisit un effet qui surprit beaucoup les personnes qui en furent témoins. Etant assis à côté de la malade, il dirigeait sa canne vers sa figure, représentée par une glace, et en même temps qu'il agitait cette canne, la tête de la malade en suivait les mouvemens; cette sensation était si forte, qu'elle annonçait elle-même les différentes variations du mouvement de la canne. On s'aperçut bientôt que l'agitation des yeux s'augmentait et diminuait alternativement d'une manière

très-sensible ; leurs mouvemens multipliés en dehors et en dedans étaient quelquefois suivis d'une entière tranquillité; elle fut absolue dès le quatrième jour, et ses yeux prirent leur situation naturelle: ce qui donna lieu de remarquer que le gauche était plus petit que le droit ; mais en continuant le traitement, ils s'égalisèrent parfaitement.

« Le tremblement des membres cessa peu de jours après; mais elle éprouvait à l'occiput une douleur qui pénétrait la tête, et augmentait en s'insinuant en avant : lorsqu'elle parvint à la partie où s'unissent les nerfs optiques, il lui sembla pendant deux jours que sa tête se divisait en deux parties. Cette douleur suivit les nerfs optiques, en se divisant comme eux ; elle la définissait comme des piqûres de pointes d'aiguilles, qui, en s'avançant successivement vers les globes, parvinrent à les pénétrer et à s'y multiplier en se répandant dans la rétine. Ces sensations étaient souvent accompagnées de secousses.

« L'odorat de la malade était altéré depuis plusieurs années, et la sécrétion du mucus ne se faisait pas. Son traitement lui fit éprouver un gonflement intérieur du nez et des parties voisines, qui se détermina dans huit jours, par une évacuation copieuse d'une matière verte et visqueuse ; elle eut en même temps une diarrhée d'une abondance extraordinaire ; les douleurs des yeux s'augmentèrent, et elle se plaignit de vertiges. M. Mesmer jugea qu'ils étaient l'effet des premières impressions de la lumière ; il fit alors demeurer la malade chez lui, afin de s'assurer des précautions nécessaires.

« La sensibilité de cet organe devint telle, qu'après avoir couvert ses yeux d'un triple bandeau, il fut encore forcé de la tenir dans une chambre obscure, d'autant que la moindre impression de la lumière sur toutes les parties du corps indifféremment l'agitait au point de la faire tomber. La douleur qu'elle éprouvait dans les yeux changea successivement de nature; elle était d'abord générale et cuisante; ce fut ensuite une vive démangeaison, qui se termina par une sensation semblable à celle que produirait un pinceau légèrement promené sur la rétine.

« Ces effets progressifs donnèrent lieu à M. Mesmer de penser que la cure était assez avancée pour donner à la malade une première idée de la lumière et de ses modifications. Il lui ôta le bandeau, en la laissant dans la chambre obscure, et l'invita à faire attention à ce qu'éprouvaient ses yeux, devant lesquels il plaçait alternativement des objets blancs et noirs; elle expliquait la sensation que lui occasionnaient les premiers, comme si on lui insinuait dans le globe des pointes subtiles, dont l'effet douloureux prenait la direction du cerveau : cette douleur et les différentes sensations qui l'accompagnaient, augmentaient et diminuaient en raison du degré de blancheur des objets qui étaient présentés; et M. Mesmer les faisait cesser tout à fait, en leur substituant des noirs.

« Par ces effets successifs et opposés, il fit connaître à la malade que la cause de ces sensations était externe, et qu'elles différaient en cela de celles qu'elle avait eues jusqu'alors; il parvint ainsi à lui faire concevoir la dif-

férence de la lumière et de sa privation, ainsi que de leur gradation. Pour continuer son instruction, M. Mesmer lui présenta les différentes couleurs; elle observait alors que la lumière s'insinuait plus doucement, et lui laissait quelque impression : elle les distingua bientôt en les comparant, mais sans pouvoir retenir leurs noms, quoiqu'elle eût une mémoire très-heureuse. A l'aspect du noir, elle disait tristement qu'elle ne voyait plus rien, et que cela lui rappelait sa cécité.

« Dans les premiers jours, l'impression d'un objet sur la rétine durait une minute après l'avoir regardé; en sorte que pour en distinguer un autre, et ne le pas confondre avec le premier, elle était forcée de couvrir ses yeux pendant que durait sa première impression.

« Elle distinguait dans une obscurité où les autres personnes voyaient difficilement; mais elle perdit successivement cette faculté, lorsque ses yeux purent admettre plus de lumière.

« Les muscles moteurs de ses yeux ne lui ayant point servi jusque-là, il a fallu lui en apprendre l'usage pour diriger les mouvemens de cet organe; chercher les objets, les voir, les fixer directement, et indiquer leur situation. Cette instruction, dont on ne peut rendre les difficultés multipliées, était d'autant plus pénible, qu'elle était souvent interrompue par des accès de mélancolie, qui étaient une suite de sa maladie.

« Le 9 février, M. Mesmer essaya, pour la première fois, de lui faire voir des figures et des mouvemens; il se présenta lui-même devant elle dans la chambre obscure. Elle fut effrayée en voyant la figure hu-

maine : le nez lui parut ridicule, et pendant plusieurs jours, elle ne pouvait le regarder sans éclater de rire. Elle demanda à voir un chien qu'elle caressait souvent. L'aspect de cet animal lui parut plus agréable que celui de l'homme. Ne sachant pas le nom des figures, elle en désignait exactement la forme avec le doigt. Un point d'instruction des plus difficiles a été de lui apprendre à toucher ce qu'elle voyait et à combiner ces deux facultés. N'ayant aucune idée de la distance, tout lui semblait à sa portée, quel qu'en fût l'éloignement, et les objets lui paraissaient s'agrandir à mesure qu'elle s'en approchait.

« L'exercice continuel qu'elle était obligée de faire pour combattre sa maladresse, et le grand nombre de choses qu'elle avait à apprendre, la chagrinait quelquefois au point de lui faire regretter son état précédent; d'autant que, lorsqu'elle était aveugle, on admirait son adresse et son intelligence. Mais sa gaîté naturelle lui faisait prendre le dessus, et les soins continués de M. Mesmer lui faisaient faire de nouveaux progrès. Elle est insensiblement parvenue à soutenir le grand jour, et à distinguer parfaitement les objets à toute distance ; rien ne lui échappait, même dans les figures peintes en miniatures, dont elle contrefaisait les traits et l'attitude. Elle avait même le talent singulier de juger, avec une exactitude surprenante, le caractère des personnes qu'elle voyait, par leur physionomie. La première fois qu'elle a vu le ciel étoilé, elle a témoigné de l'étonnement et de l'admiration ; et depuis ce moment, tous les

objets qui lui sont présentés comme beaux et agréables, lui paraissent très-inférieurs à l'aspect des étoiles, pour lesquelles elle témoigne une préférence et un empressement décidés.

« Le grand nombre de personnes de tous les états qui venait la voir, a fait craindre à M. Mesmer qu'elle n'en fût excessivement fatiguée, et sa prudence l'a engagé à prendre des précautions à cet égard. Les contradicteurs s'en sont prévalus, ainsi que de la maladresse et de l'incapacité de la jeune personne, pour attaquer la réalité de sa guérison; mais M. Mesmer assure que l'organe est dans sa perfection, et qu'elle en facilitera l'usage en l'exerçant avec application et persévérance. »

N. B. Il paraissait impossible de contester un fait aussi avéré; cependant, M. Barth, oculiste, l'entreprit avec succès. Après avoir reconnu par deux fois que la demoiselle Paradis jouissait de la faculté de voir, il ne craignit pas d'attester dans le public qu'elle ne voyait pas, et de s'associer ainsi au Père Hell et à M. Ingenhousze. Il disait hardiment s'en être assuré par lui-même, et donnait pour preuve de ce qu'il avançait, que la demoiselle Paradis ignorait ou confondait le nom des objets qui lui étaient présentés (1).

---

(1) Il ne suffit pas de rétablir l'organe des aveugles de naissance, et d'en ménager la sensibilité, il faut encore les familiariser avec l'idée que la cause de leur sensation est externe, avec l'absence, la présence et la gradation de la lumière, avec la différence des couleurs et des formes, l'éloignement et le rapprochement des objets, l'étroite alliance de la vue et du tact, etc.

On trama le complot d'enlever la demoiselle Paradis à ses soins, d'empêcher qu'elle ne fût présentée à Sa Majesté, et d'accréditer ainsi sans retour l'imposture avancée.

Pour arriver à cette odieuse fin, il fallut échauffer la tête de M. Paradis. On lui fit craindre de voir supprimer la pension attachée à la cécité de sa fille; on lui persuada de la retirer des mains de Mesmer : il la réclama d'abord seul, puis de concert avec la mère. La résistance de Mlle Paradis, qui craignait que sa guérison ne fût imparfaite, lui attira de mauvais traitemens. Son père voulait l'enlever de force; il entra chez Mesmer l'épée à la main. On désarma ce furieux; mais la mère et la fille tombèrent évanouies à ses pieds : la première, de rage; la seconde, pour avoir été jetée la tête contre la muraille par sa barbare mère. Il fut délivré de celle-ci quelques heures après; mais il resta dans la plus grande inquiétude sur le sort de la demoiselle Paradis. Les convulsions, les vomissemens et les fureurs se renouvelaient à chaque instant : elle était même retombée dans son premier aveuglement, par la violence du coup que sa mère lui avait occasionné; ce qui fit craindre pour l'état du cerveau. M. Paradis, cherchant à couvrir ses excès, et soutenu par les personnes qui le faisaient agir, remplit Vienne de ses clameurs. On parvint à

Toutes ces études, nous les avons faites machinalement, tous tant que nous sommes, dans l'enfance : ce qui nous empêche de réfléchir par la suite à leur excessive difficulté. (*Note de Mesmer.*)

obtenir de M. le baron de Stœrck un ordre *de finir cette supercherie*, et de remettre la demoiselle Paradis à sa famille. Elle n'était pas en état d'être transportée; Mesmer la garda un mois. Dans la première quinzaine, il eut le bonheur de rétablir l'organe de la vue dans l'état où il était avant l'accident. Il employa les quinze derniers jours à lui donner les instructions nécessaires pour raffermir sa santé, et perfectionner l'usage de ses yeux. Le sieur Paradis, assuré du bon état de sa fille par M. Ost, médecin de la cour, qui suivait son traitement, écrivit à Mme Mesmer pour la remercier des soins qu'elle avait donnés à sa fille, et pria Mesmer d'agréer ses excuses pour le passé, et sa reconnaissance pour l'avenir : il finit par le prier de lui renvoyer sa fille pour lui faire respirer l'air de la campagne, disant qu'il la lui enverrait toutes les fois qu'il le jugerait nécessaire pour continuer son instruction. Celui-ci le crut de bonne foi, et fit partir Mlle Paradis le 8 juin. Dès le lendemain, il apprit que cette famille affectait de répandre que Mlle Paradis était toujours aveugle et convulsive, et la présentait comme telle *en la forçant d'imiter les convulsions et l'aveuglement*..... Cet évènement détermina Mesmer à quitter Vienne.

Nous ne savons pas combien de temps la santé de Mlle Paradis se maintint; mais il paraît qu'elle retomba peu à peu dans l'état d'aveuglement dont Mesmer l'avait guérie. On ne vit alors dans cette rechute qu'une preuve de la *fausseté* de la guérison. Aujourd'hui, tous les magnétiseurs savent que ce malheur

était inévitable, parce qu'il ne suffit pas de détruire les accidens visibles d'une maladie, il faut aller jusqu'à la cause.

GOUTTE sereine, crachement de sang périodique, *sur Mlle Zwelferine, âgée de* 19 *ans, à Vienne* (*Autriche*), 1777, *par Mesmer* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Mesmer ne donne aucun détail sur ce traitement; il se borne à dire que la demoiselle Zwelferine était affectée, depuis l'âge de 2 ans, d'une goutte sereine, accompagnée d'une taie rideuse et très-épaisse, avec atrophie du globe, et de plus attaquée d'un crachement de sang périodique. Il la prit dans la maison des Orphelins, à Vienne, et son aveuglement était attesté par les administrateurs. Son traitement commença dans le mois de janvier, et finit vers la fin de l'année. Lors du départ de Mesmer pour Paris, elle resta dans sa maison, pour preuve de l'efficacité de la découverte.

GOUTTE sereine imparfaite, *sur Mme de Berny, âgée de* 54 *ans, à Creteil, près Paris*, 1778, *par Mesmer* (2).

« Mme de Berny, âgée de 54 ans, étant à Barège au mois de juillet 1776, éprouva subitement comme un nuage sur les yeux, qui l'empêchait de lire et d'é-

---

(1) *Mémoires*, etc., de Mesmer, 1779, p. 40.

(2) *Précis historique*, etc., Mesmer, p. 223.

crire. Revenue à Auch quelques jours après, ce brouillard augmenta. Le médecin du lieu jugea que c'était une fluxion, et ordonna une saignée du bras, des purgations, et beaucoup de fumigations : ce qui n'opéra aucun soulagement.

« Elle revint à Paris à la fin d'août suivant, et y consulta quatre célèbres médecins, qui lui ordonnèrent successivement des fumigations de Karabé, de la vapeur de café, des vésicatoires aux bras et à la tête, l'ipécacuanha, et les eaux de Vichy. Tous ces remèdes ne firent qu'aggraver son état : elle prit le parti de se baigner, et s'en trouva mieux : elle fut prendre les bains de Saint-Sauveur dans les Pyrénées, et s'en trouva mieux encore ; mais, dans le mois d'avril 1778, le nuage le plus épais a couvert sa vue, et a augmenté au point de lui ôter la faculté de se conduire. L'œil gauche surtout ne lui servait aucunement. Une humeur aqueuse l'empêchait de lever les paupières ; joint à cela, elle avait des lassitudes douloureuses dans tous les membres. Le sommeil était rare, et communément interrompu par des douleurs élancées aux tempes et derrière la tête ; des maux de reins, et un resserrement habituel du ventre qu'elle avait dès son enfance, et qu'elle croit héréditaire, augmentaient tous ces maux. La tête était sans transpiration depuis plusieurs années. Les oreilles étaient sèches, et produisaient un bourdonnement fatigant.

« Un des plus fâcheux acccidens était une contraction spasmodique dans le gosier, l'œsophage et l'estomac, qui provoquait des vomissemens violens

plusieurs fois par jour. Elle était sans appétit; une mélancolie vaporeuse mettait le comble aux maux.

« C'est dans cet état qu'elle a pris le parti d'aller consulter M. Mesmer, qui lui a répondu sur le champ que sa maladie des yeux était une goutte sereine imparfaite, occasionnée originairement, ainsi que ses autres incommodités, par une obstruction dans le bas-ventre, qu'il croyait susceptible de résolution.

« Cette opinion, appuyée de celle de M. Petit, qui, deux ans auparavant, lui avait annoncé le principe de cette obstruction, a déterminé Mme de Berny à se rendre le 27 avril 1778 à Creteil, lieu choisi par M. Mesmer, pour le traitement de plusieurs malades.

« D'après cet exposé, que je certifie véritable, j'atteste également qu'ayant éprouvé le traitement de M. Mesmer, depuis le 28 avril dernier jusqu'à ce jour, mes yeux sont rétablis au point non seulement de me conduire parfaitement seule et de distinguer tous les objets de près et de loin, mais aussi de pouvoir lire et écrire. Le sommeil et l'appétit sont rétablis; je n'ai plus de douleurs de membres, de tête ni de reins. Je marche avec force et facilité; le ventre est libre; la tête transpire; les oreilles sont humides et sans bourdonnement; les spasmes de la gorge et de l'estomac n'ont plus lieu; les vomissemens ont cessé depuis trois mois; la mélancolie est dissipée, et les obstructions sont résolues, ce qui m'a été annoncé par des urines tellement chargées, que pendant un mois elles avaient l'apparence de petit-lait trouble, et qu'elles déposaient en grande partie, ainsi que par des sueurs conti-

nuelles de la tête, un dévoiement modéré, et des ébullitions successives sur toute la surface du corps. Tous ces différens effets ont été opérés sans l'usage d'aucun médicament; M. Mesmer n'a employé pour ma guérison qu'une méthode dont j'ignore le principe, ce que je certifie. »

MENJOT DE BERNY.

A Créteil, ce 28 août 1778.

GOUTTE sereine, *sur Mme la marquise des Rousses* (somnambule), *âgée de 45 ans, à Paris*, 1818, *par M. B***, membre de la société du magnétisme* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Le 26 juin 1816, Mme la marquise des Rousses sortant de la messe à Saint-Sulpice, où elle avait eu un long évanouissement, fut tout à coup frappée, au milieu de la rue du Petit-Bourbon, d'une attaque de goutte sereine. On fut obligé de la reconduire chez elle; elle venait de de perdre la vue. Le médecin qu'on envoya chercher fit appliquer sur le champ un large vésicatoire derrière le cou. Le lendemain, à la levée de l'appareil, la malade éprouva une espèce de commotion électrique; elle vit une étincelle sortir de ses yeux, et s'évanouit de nouveau. En reprenant ses sens elle s'aperçut que son espoir était vain; elle était toujours aveugle. Tous les remèdes que l'art indique furent employés vainement; et voyant que sa malade était fatiguée par la violence des uns et l'inutilité des

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 16, p. 47.

autres, M. le docteur lui conseilla la *patience* et la *résignation.*

Durant les premiers mois de sa maladie, Mme des Rousses éprouva des maux de tête inconcevables. Le mal, sans être apparent, se manifestait souvent tout à coup par un gonflement si extraordinaire dans les muscles du derrière de la tête, que sa coiffure sautait, par la violence de leur contraction. Ne pouvant supporter le lit, elle passa ainsi trois mois étendue sur un sofa, et sans dormir. M. l'abbé d'A** T*** eut alors occasion de la voir et de la magnétiser; mais des affaires indispensables l'empêchaient de mettre aucune suite dans l'application de ses soins charitables. Le chagrin s'empara de la malade, et sa santé s'altéra peu à peu, au point qu'elle fut obligée de se retirer à la campagne, ce qui suspendit entièrement les séances magnétiques.

Enfin, après deux ans et demi de souffrances, au commencement de juillet 1818, elle revint à Paris, et descendit chez M. l'abbé d'A***. La Providence permit qu'elle y rencontrât M. B***, à qui elle parla de sa triste situation. Celui-ci, touché de ses malheurs, lui proposa de la magnétiser. Elle y consentit, et en quelques minutes elle fut en somnambulisme. Sa clairvoyance se développa successivement d'une manière prodigieuse. Un jour, se consultant elle-même sur le sort de son fils, absent depuis dix ans, elle le vit arrivé d'Amérique, et débarqué à Calais depuis trois jours. (On verra que cette circonstance n'est pas, comme on pourrait le croire, tout à fait étran-

gère au traitement de Mme des Rousses. Elle fit écrire à son fils par M. B*** ; elle ajouta à la lettre deux lignes de sa main (en somnambulisme), et annonça l'époque où arriverait la réponse. Cette réponse manqua (1). L'inquiétude de Mme des Rousses devint si forte qu'elle quitta la campagne qu'elle habitait, où M. B*** allait tous les huit jours la magnétiser, et revint à Paris. M. B*** arriva chez elle, accompagné d'un somnambule, M. Lemaire, jeune militaire de vingt-trois ans, aveugle aussi par suite d'un coup de feu qui lui avait traversé la tête. M. B*** les mit en rapport tous les deux, et les fit s'examiner l'un et l'autre. Pourquoi faut-il, hélas! que de semblables phénomènes se passent presque toujours sans témoins! Quel serait l'état du magnétisme aujourd'hui, si des savans comme MM. Cuvier, Pinel, etc., etc., avaient vu deux aveugles se détailler réciproquement les causes, les effets de leur maladie, et s'annoncer leur guérison! Mme des Rousses dit à M. Lemaire qu'il y verrait assez de l'œil qui lui restait pour se conduire. Celui-ci l'assura à son tour que la même cause qui l'avait privée de la vue la lui rendrait : c'était le sang. « *Une forte commotion*, dit-il, *le poussera avec impétuosité vers la tête.* — Oui, c'est vrai, et je vois toute l'humeur s'écouler par mes

---

(1) M. des Rousses ne resta que peu de jours à Calais : des affaires importantes l'obligèrent à partir subitement pour le Havre ; c'est ce qui fit manquer la réponse qu'il avait faite à sa mère.

oreilles. Cette commotion sera occasionnée par la présence de mon cher fils, et c'est au Havre que je dois le voir. Il faut que je m'y rende; il faut que je parte sur le champ. » Au moment même, Mme des Rousses s'occupe de chercher des places aux voitures publiques; elle les passe toutes en revue, et en trouve enfin dans la rue du Bouloy; il en restait deux, dit-elle. On y envoya sur le champ, et c'était exact. Remplie de confiance dans la Providence, qui la guidait, Mme des Rousses partit le même jour pour le Havre, et quelques jours après son arrivée elle eut le bonheur de serrer son fils dans ses bras. L'impression que lui fit ce moment produisit dans ses organes un effet extraordinaire. Il lui semblait que sa tête était absolument vide. Le second jour elle y éprouva les plus vives douleurs, et surtout la nuit du 20 au 21 octobre. Enfin, entre quatre et cinq heures du matin, après un instant de souffrances horribles, elle crut entendre comme un coup de pistolet tiré à ses oreilles. Elle s'évanouit, et resta plongée dans un assoupissement très-fort, jusqu'à huit heures du matin, où l'on entra dans sa chambre pour la lever.

On la trouva inondée de sang et d'une matière extrêmement noire qui s'était épanchée par les oreilles pendant ce sommeil, qui avait succédé à sa faiblesse. Elle porta la main à sa tête; et soulevant le bandeau qu'elle tenait habituellement sur les yeux, elle s'aperçut avec ravissement que la lumière lui était rendue.

Le médecin, qu'on fit appeler sur le champ, resta confondu d'un effet aussi extraordinaire. Il déclara que

cet écoulement, qui avait eu son issue par les oreilles, aurait dû, *selon toutes les règles de l'art,* s'épancher dans le cervelet, et occasionner conséquemment la mort de la malade. Mme des Rousses n'avait rien à opposer à d'aussi bonnes raisons; car elle ne se rappelait plus, étant éveillée, que, deux mois avant, elle avait annoncé cet effet, et qu'elle avait exigé depuis ce moment de M. B*** qu'il ne dépassât point les oreilles à chaque passe, afin que l'action du fluide y restât concentrée.

Depuis son retour à Paris elle fut magnétisée plusieurs fois, et elle s'ordonna le peu de médicamens qui lui étaient nécessaires pour terminer sa guérison. M. B*** la conduisit à une des séances de la société magnétique, afin de ne plus laisser de doute sur cette cure. Là, Mme des Rousses se rendant au désir de quelques-uns de ses membres, prit le premier livre qu'on lui présenta, et lut sans hésiter. Maintenant sa vue s'est tellement fortifiée, qu'elle lit, travaille et écrit, même sans lunettes.

Il se trouve dans cette relation un fait extrêmement curieux. Dès les premiers momens de son somnambulisme, elle demanda à M. B*** s'il voulait s'engager à venir une fois tous les huit jours la magnétiser à la campagne qu'elle habitait à trois lieues de Paris. Il le lui promit sans hésiter, et tous les deux portèrent au pied des autels cette promesse solennelle. Une seule fois, Mme des Rousses s'étant trouvée à Paris l'avant-veille du jour où il avait coutume d'aller la magnétiser chez elle, il l'endormit chez M. l'abbé d'A***.

Après avoir commencé par lui parler d'elle, M. B*** la consulta pour une personne fort malade, et à laquelle il portait le plus grand intérêt. Il crut que cette séance pouvait remplacer celle du surlendemain; il ne jugea pas à propos de lui en parler, et n'alla pas à la campagne. Ce jour-là Mme des Rousses éprouva une révolution très-forte, le sang se porta à la tête et à la poitrine avec une grande violence; elle eut un crachement de sang très-pénible et très-douloureux, et le reste de la semaine se passa dans un état de fièvre et de langueur qui ne fut dissipé qu'à la séance suivante, au bout de la huitaine.

Plusieurs exemples de la même espèce nous semblent prouver au moins l'inutilité, si ce n'est le danger de ces sortes d'engagemens; et, autant qu'il est possible d'établir des lois générales dans le magnétisme d'après des faits particuliers, nous croyons devoir prévenir les magnétiseurs de ne pas se laisser conduire aveuglément par leurs somnambules, s'ils ne veulent pas s'exposer aux plus douloureuses tribulations. Nous savons bien que lorsqu'on a entrepris un malade il faut lui continuer ses soins avec une affection toute paternelle; mais nous ne pensons pas qu'un retard de quelques momens, de quelques heures même doive *toujours* aller jusqu'à mettre sa vie en danger. Les *Annales du magnétisme* présentent, il est vrai, quelques exemples de crises convulsives, de douleurs cruelles survenues à la suite de prescriptions négligées. Nous-mêmes en avons fait remarquer un très-important à l'article Effort; mais nous prions nos

lecteurs de se rappeler que ces faits se sont passés à une époque où l'on ne connaissait le magnétisme que très-imparfaitement. Depuis quarante ans que l'on recueille des observations, on s'est aperçu que les somnambules étaient assez généralement remplis d'amour-propre ; qu'ils aimaient beaucoup à tenir leur magnétiseur dans une dépendance servile; et l'on en a vu enfin qui se donnaient des attaques de nerfs pour obliger les personnes qui les soignaient à satisfaire leurs volontés ou leurs caprices.

Nous sommes entrés dans quelques détails particuliers sur Mme des Rousses, parce que nous avons eu le bonheur de la voir plusieurs fois ; nous étions même présens lorsqu'elle a fait la relation de son traitement en somnambulisme : nous pouvons assurer qu'il est impossible d'imaginer rien de plus touchant et de plus beau.

Nota. En terminant sa narration, Mme la marquise des Rousses nous raconta qu'elle avait été déjà guérie d'une *phthisie pulmonaire*, à l'aide du magnétisme, par M. M*** fils, il y avait quinze ans (1803).

GRAVELLE (1). M. de Lutzelbourg ne cite point les personnes guéries de cette terrible maladie par le secours du magnétisme. Faisant l'énumération des cas où cet agent bienfaisant peut être utile, il dit que, dans les maux de reins causés par des commencemens de gravelle, le magnétisme est bon ; qu'il aide même à

---

(1) *Extrait des journaux d'un magnétiseur*, p. 73.

fondre la pierre, et en fait rendre par l'usage de l'eau magnétisée.

Nous savons également que Mesmer, lors de son voyage à Lyon, guérit un homme qu'une affection de ce genre avait réduit à toute extrémité. Il le fit mettre dans un bain magnétisé, et, séance tenante, il parvint à lui faire rendre des calculs très-gros. Cela se passa en présence de beaucoup de témoins et de médecins : un de ces derniers existe encore, et nous a communiqué le fait.

H

HALEINE (PUANTEUR D'), *sur Magdelaine Brothier, âgée de 32 ans, à Saint-Aubin-le-Cloux,* 1817, *par M. Germon, curé* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cette femme avait depuis long-temps l'haleine infecte, et éprouvait du dégoût pour toute espèce d'alimens. Elle était nourrice, et son enfant dépérissait à vue d'œil. M. le curé Germon commença à la magnétiser le 30 juillet. Au bout de six séances, elle fut guérie; et dès lors l'enfant reprit tout son embonpoint.

HANCHES (DOULEURS DANS LES), *sur une fille, à Lyon,* 1784, *par M. Bonnefoy, chirurgien* (2).

(Baquet.)

« Une fille attaquée depuis plusieurs années de

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 6, p. 27.

(2) *Analyse des rapports*, etc., p. 82.

douleurs dans les hanches, prend des crises suivies d'une éruption dartreuse qui emporte les douleurs, et qui disparaît de jour en jour avec les crises. »

BONNEFOY, chir.

HÉMORROIDES fluantes, *sur M. Lambert, âgé de 61 ans, à Paris,* 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (1).

(Baquet.)

M. Lambert ayant eu le malheur de froisser, à cheval, des hémorroïdes fluantes dont il était incommodé, il s'établit une tumeur qui venait de temps en temps en suppuration, et il souffrit des maux d'estomac, un malaise dans les entrailles, des douleurs dans les reins, qui montaient jusque dans les aisselles, etc. Il fut dans cet état pendant seize ans. Enfin, étant allé au traitement de M. d'Eslon, le 7 juillet, il recouvra au bout de la première quinzaine l'appétit, et un sommeil tranquille, qui, depuis douze ans au moins, était interrompu par des douleurs inexprimables.

Il lui restait encore quelques douleurs au moment de la publication de cet ouvrage (le *Supplément aux rapports*); mais elles étaient si faibles en comparaison de ce qu'il avait souffert, qu'il avait tout lieu d'espérer une guérison très-prochaine.

HÉMORROÏDAL (flux) (2). Dans la classe troisième

---

(1) *Supplément aux rapports*, etc., p. 38.

(2 *Exposition physiologique des phénomènes du magnétisme*, p. 193.

des maladies (hémorragies), parmi lesquelles se trouve le flux hémorroïdal, le magnétisme, dit M. le docteur Roullier, a réussi nombre de fois.

HUMEUR sur le bras gauche, à la suite d'une fièvre, *sur Mme Lefevre, à Beaubourg en Brie*, 1784, *par M. de Tissart* (1).

(Magnétisme immédiat et arbre magnétisé.)

A la suite d'une fièvre qu'on avait fait passer à force de remèdes, Mme Lefevre fut affligée d'une humeur qui se jeta sur le genou, et produisit une enflure considérable. A la longue, cette humeur changea de place, alla se fixer sur le bras et la main gauche, et fit souffrir la malade au point que jour et nuit elle jetait les hauts cris. On la saigna ; on lui fit prendre une énorme quantité de calmans, qui ne produisirent qu'une grande irritation. M. de Tissart la trouva dans un état affreux, lorsqu'il entreprit de la magnétiser. Elle s'endormit de suite, et resta trois heures très-calme : elle passa une nuit excellente. Au bout de quatre jours, elle eut la force de se rendre à cheval chez lui, afin de suivre le traitement magnétique ; elle y vint quinze jours de suite, et fut guérie.

HUMEUR dans la tête et dans les yeux, *sur Marie Vache, âgée de 38 ans, à Buzancy*, 1784, *par M. de Puységur* (2).

(Arbre magnétisé.)

La nommée Marie Vache souffrait, depuis trois

(1) *Nouvelles cures*, etc., p. 13.

(2) *Détail des cures*, etc., à Buzancy, p. 32.

ans, d'une humeur qui était dans la tête, et qui se portait sur les yeux. Elle commença le traitement le 28 mai, et fut guérie le 12 juin.

HUMEUR, gourme, rougeole, *sur Mlle Dupont Canet, âgée de 5 ans, à Paris*, 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (1).

(Baquet.)

A l'âge de trois ans, cette enfant eut une humeur de gourme considérable, qui l'affaiblit extrêmement. M. Tronchin la traita pendant long-temps. Au bout de neuf mois, l'éruption s'apaisa et finit ; mais quelque temps après elle fut attaquée de violentes douleurs au côté, qui augmentèrent, en dépit des remèdes, jusqu'au point de l'empêcher de marcher. La même humeur avait attaqué les os ; et il existait à l'épine un accident si extraordinaire, que M. Petit l'avait attribué à une chute, et dit qu'il n'y avait pas de remède, ajoutant que d'ailleurs l'enfant *qui se nourrit peut vivre et grandir*.

Mme Dupont se détermina alors à essayer les secours du magnétisme. M. d'Eslon traita cette enfant en la mettant sur ses genoux, et tâchant de l'amuser par des discours analogues à son âge ; il lui occasionna des sueurs abondantes, etc. Dès qu'elle fut en état de venir à son traitement, sa mère l'y conduisit ; et au bout de quelques mois, l'humeur de gourme reparut par un écoulement à l'oreille, qui continua, sans faire plaie, jusqu'à sa guérison.

---

(1) *Supplément aux rapports*, etc., p. 16.

Il survint des évacuations fréquentes, d'abondantes expectorations. Enfin, après six mois de traitement, la malade eut la rougeole. M. d'Eslon ne lui fit prendre que de l'orgeat, et continua à la magnétiser. Elle eut des sueurs considérables, et à la fin une crise très-douloureuse dans tous les os.

Mlle Dupont fut guérie après neuf mois de traitement; l'épine éprouva un changement si prodigieux, qu'il eût été presqu'impossible de reconnaître la malade, et elle put faire un voyage de quatre cents lieues sans éprouver aucun ressentiment de ses douleurs.

HUMEUR laiteuse, crispations de nerfs, douleurs affreuses dans toutes les parties du corps, *sur Mme la présidente de Bonheuil, à Paris*, 1784, *par M. d'Eslon, médecin* (1).

(Baquet.)

Mme de Bonheuil éprouvait, depuis près de huit ans, des crispations de nerfs et des douleurs affreuses dans toutes les parties du corps. Elle avait tenté tous les remèdes connus, les eaux, etc., sans en éprouver le moindre soulagement. Des chagrins violens augmentèrent encore ses souffrances : l'estomac ne voulait plus digérer, la poitrine s'affectait. Enfin, l'hiver l'ayant obligée de suspendre les remèdes, et la maladie empirant toujours, on lui proposa d'essayer du magnétisme. Elle consulta là-dessus son médecin, qui

(1) *Supplément aux rapports*, etc., p. 71.

lui dit qu'il ne croyait pas que cela pût lui faire mal, et qu'elle pouvait en essayer en attendant que la belle saison lui permît de reprendre son traitement. Elle se détermina alors à venir chez M. d'Eslon, le 22 mars. Dès les premières séances, elle eut des sueurs considérables; effets qu'elle n'éprouvait jamais, même dans les plus fortes chaleurs. Quelquefois les effets nerveux qu'elle éprouvait, et qu'on nommait *crises*, l'agitaient péniblement; mais souvent aussi ils lui procuraient plusieurs jours de suite des sueurs faciles et bienfaisantes, et des expectorations, d'où résulta enfin un bien-être qui lui était inconnu depuis long-temps. Il y avait un mois qu'elle était dans cet état, lorsqu'elle donna le certificat de sa cure.

HYDROCÉPHALE (1), *sur plusieurs enfans, par une somnambule* (2).

(Magnétisme immédiat.)

« C'est au magnétisme exercé en somnambulisme, et long-temps prolongé, que nous avons dû le rétablissement de plusieurs enfans hydrocéphaliques, auxquels la somnambule s'intéressait avec une tendresse surnaturelle, ou plutôt maternelle, et dont nous n'osions entreprendre le traitement, parce que nous n'en espérions pas le moindre succès. »

N. B. Le même auteur assure avoir vu des hydropisies des yeux s'évanouir sous l'action du magnétisme d'une manière surprenante. *Voy.* ouvrage cité, p. 452.

---

(1) Hydropisie du cerveau.

(2) *Lettre d'un médecin étranger* (M. Koreff) *à M. Deleuze*, p. 408.

HYDROPISIES locales, *sur Mlle de ***, à Paris, 1782, par Mesmer* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Mlle de *** avait été attaquée d'une maladie terrible qui l'avait mise à toute extrémité. Les médecins l'abandonnèrent à la nature, en disant que, si elle était encore en vie dans vingt-quatre heures, il y aurait quelque espoir. La crise fut favorable. La malade en revint, mais demeura languissante. Six mois après elle vint à Paris, extrêmement faible. Elle avait, entre autres symptômes, des hydropisies locales, et grosses comme le poing, autour des épaules, du sein, des hanches et sur les côtés. S'étant trouvée un soir dans une maison avec Mesmer, on pria celui-ci de la magnétiser; elle s'y prêta par complaisance, et ne sentit rien; mais il ne se fut pas éloigné de deux pas qu'elle se plaignit de défaillance. Tout à coup elle reprit sa vigueur passée; elle sortit, et monta l'escalier avec rapidité; elle eut une abondante évacuation par les urines, après quoi elle ne retrouva plus les hydropisies. Depuis, Mlle *** s'est mariée, a eu un enfant, etc.

HYDROPISIE, suppression, *sur Mme d'Anglade, âgée de* 31 *ans, à Bayonne,* 1784, *par M. le comte de Puységur* (2).

(Arbre magnétisé.)

Le 1er septembre, Mme d'Anglade vint réclamer

(1) *Lettre sur le magnétisme*, par M. Galart de Montjoie, p. 133.

(2) *Rapport des cures*, etc., à Bayonne, p. 48.

les soins de M. de Puységur; elle souffrait d'une hydropisie considérable, avec une suppression de règles qui durait depuis huit mois, et qui était survenue à la suite d'un accouchement laborieux. Le 3, les eaux commencèrent à transuder par les pores de ses jambes, qu'on avait mises dans des bocaux de verre magnétisés; elles furent pesées par le mari; il y en avait une once un quart. Cette évacuation alla toujours en augmentant, et se porta un jour jusqu'à cinq demi-setiers.

Le 8, parut une perte de sang noirâtre et par caillots. Le 12, les eaux cessèrent de couler, et l'enflure était totalement dissipée. Le sang alors était à peu près naturel. Le 15, la perte cessa tout à fait, et l'appétit et les forces commencèrent à revenir; le 18, elle quitta le traitement, totalement guérie.

On trouve dans les *Procédés du magnétisme animal*, par M. Dombay, médecin, un fait de ce genre qu'il est assez curieux de connaître. « On a vu, dit-il page 39, une personne malade d'une anasarque (hydropisie), dont les extrémités, plongées dans des bocaux (magnétisés), avaient laissé suinter pendant la nuit une humeur si âcre, qu'il n'était pas possible d'effacer les taches et les impressions qu'elle avait faites sur le verre (1). Cette personne a été parfaitement guérie.»

(1) Ce fait est d'autant plus curieux, qu'il n'y a que l'*acide fluorique* qui agisse ainsi sur le verre.

Hydropisie, *sur un jeune homme, à La Rochelle,* 1784, *par le Père Gérard, supérieur-général de l'ordre de la Charité* (1).

(Magnétisme immédiat.)

M. le comte de la Tour-du-Pin visitant l'hôpital de la Charité, accompagné du Père Gérard, entra dans la salle des soldats au moment où l'on administrait les derniers sacremens à un jeune homme infiltré depuis la tête jusqu'aux pieds, et dont la respiration était si laborieuse depuis trois jours, qu'on était obligé de le tenir presque debout dans son lit. Le médecin ayant dit à M. de la Tour-du-Pin que ce malade était sans ressource, celui-ci engagea le Père Gérard à tenter de le guérir, ou du moins de le soulager. Le Père Gérard n'entreprit ce traitement qu'avec répugnance, craignant que le malade ne mourût dans ses mains. Cependant, dès la nuit suivante, cet homme urina abondamment (ce qu'il n'avait pas fait depuis vingt-quatre heures), et il alla trois fois à la garde-robe. Depuis ce jour les évacuations se soutinrent; les bras, les jambes, qui étaient d'une grosseur énorme, rentrèrent dans l'état naturel. Il reprit de l'appétit et des forces, etc. Tous les officiers du régiment firent leurs remercîmens au bon religieux, et M. de la Tour-du-Pin publia cette espèce de miracle dans toute la province.

---

(1) *Détail des cures de Buzancy*, p. 36.

Hydropisie de poitrine, enflure, faiblesses, etc., *sur la veuve Bussy Beausoleil, âgée de 53 ans, à Maupertuis*, 1784, *par M. de Tissart* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Les certificats de MM. Robaut et Martin, médecins, attestent que cette femme était au plus mal lorsqu'on la magnétisa. En effet, M. de Tissart la trouva (le 28 juin) étouffant au point de ne pouvoir proférer une seule parole, les yeux couverts comme d'un nuage, et les extrémités absolument froides. On venait de dire pour elle les prières des agonisans.

Elle fut magnétisée par deux personnes : au bout d'une demi-heure, le pouls remonta, l'enflure diminua, les yeux reprirent un peu de vie, et le visage un peu de couleur. Elle but plusieurs verres d'eau sans en être incommodée, et dit à la fin de la séance qu'elle se sentait beaucoup mieux.

Elle dormit la nuit à quelques reprises, ce qui ne lui était pas arrivé depuis qu'elle était alitée (le 17). Elle eut plusieurs évacuations bilieuses et glaireuses, et rendit un ver rouge. M. de Tissart lui avait ordonné une boisson composée d'eau de miel, un peu de vinaigre aiguisé avec un peu d'émétique (le quart d'un grain d'émétique fondu dans un verre d'eau, dont on mettait une goutte dans un verre de cette boisson), et un lavement d'eau simple. Le lendemain 29, les évacuations se firent naturellement; le mieux aug-

(1) *Nouvelles cures*, etc., p. 20.

menta. Le 30, la malade put se lever pendant une heure et demie. Le 2 juillet, elle rendit encore un ver long d'un pied, et gros comme le petit doigt. Enfin, de jour en jour elle reprit des forces et l'appétit, et le 12 elle était dans un état de santé parfaite.

Témoins, ROBAULT et MARTIN, méd.

HYDROPISIE, *sur le nommé Thévenin, par M. Ters, chirurgien ordinaire du roi, à Nogent-sur-Seine*, 1784 (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Je soussigné, docteur en médecine et médecin pensionné de la ville de Nogent-sur-Seine, médecin de l'hôpital et des épidémies, etc., certifie avoir été appelé, le 6 du mois de mars dernier, pour voir le nommé *Thévenin*, jardinier, demeurant à un quart de lieu de cette ville, sur la route de Bray-sur-Seine.

« Je trouvai cet homme attaqué d'une fièvre intermittente quotidienne; son visage était bouffi, et la couleur de la peau d'un jaune tirant sur le vert. Il avait une oppression considérable et une toux continuelle, surtout la nuit; les urines coulaient difficilement, et en très-petite quantité. Il était d'un accablement extrême, et ne pouvait dormir. Aux questions que je lui fis sur ce qui avait précédé ce malheureux état, il me répondit que, depuis le mois de septembre dernier, il avait une fièvre tierce qui ne l'avait pres-

---

(1) *Recueil des pièces les plus intéressantes sur le magnétisme*, p. 502. *Voyez* aussi *Journal de Paris* du 16 août 1784, n° 229.

que pas quitté, malgré les soins que lui avait donnés, pendant tout ce temps, M. Plumet, lieutenant du premier chirurgien du roi, et chirurgien de l'hôpital de cette ville.

« L'état critique du malade, l'épuisement où il était par la longueur de la maladie, sa pauvreté, m'offraient peu de ressources : cependant je lui prescrivis les apéritifs amers et une boisson adoucissante. Le neuvième jour, le trouvant dans le même état, je lui ordonnai deux verres de tisane purgative qui l'évacuèrent beaucoup, et procurèrent un peu de mieux. Le soir, l'oppression était diminuée, ainsi que la bouffissure du visage; il dormit un peu la nuit. Le 11 et le 12, cet état se soutint, et le 13 je lui prescrivis la tisane purgative, qui l'évacua encore assez bien; mais le 13 il empira, et le 14 davantage; l'oppression reparut avec plus de violence, le malade étouffait, et ne pouvait absolument se coucher sur le dos, et même toute autre position le gênait; le visage était devenu plus bouffi qu'auparavant, le pouls était petit, concentré et misérable; les urines ne coulaient presque plus, le ventre était tendu, les pieds et les jambes enflés. A deux heures de la nuit, l'étouffement devint si considérable que l'on crut que ce malheureux allait être suffoqué; on l'administra alors. Le 16, quelques circonstances me forcèrent de cesser de le voir. Le sieur Plumet, son chirurgien ordinaire, a continué de lui donner ses soins jusqu'au 12 juillet, que M. Ters s'en est chargé de la manière suivante :

« Etant chez M. de Boullongne, conseiller d'Etat,

en son château de la Chapelle, près cette ville, le hasard le conduisit, en se promenant avec plusieurs personnes de considération, vers la maison de cet homme. Un des gens de Mme de Boullongne y entra pour demander à boire; il fut effrayé et touché de l'état de ce malheureux, et en rendit compte sur le champ à sa maîtresse. Cette dame saisit avec empressement l'occasion qui se présentait de le faire secourir; elle engagea M. Ters à l'aller voir : celui-ci trouva le malade enflé de la tête aux pieds; le visage était monstrueux, le bras droit si enflé, qu'il ne pouvait le remuer, et que l'épiderme de la main, crevé en différens endroits, laissait suinter une grande quantité d'eau; le bras et la main gauche étaient aussi très-enflés; le ventre présentait une surface à faire croire qu'il contenait vingt pintes d'eau; les cuisses et les jambes avaient le double du volume ordinaire; le malade étouffait, il crachait beaucoup de matière purulente et verdâtre, ne rendait pas un verre d'urine par jour; enfin, il était à la veille de périr.

« M. Ters, prié par toutes les personnes de la société d'essayer le magnétisme animal, se rendit à leur désir, et dès le lendemain il magnétisa ce moribond. L'effet du magnétisme (malgré le peu d'espoir que lui offrait la position du malade) a été si sensible, que M. Ters fut encouragé à le voir deux fois par jour, en présence du sieur Plumet, son chirurgien ordinaire, du sieur Lange, chirurgien de cette ville, et de moi, qui l'ai suivi pendant tout ce traitement. L'effet de la seconde application du magnétisme a été encore plus

marqué ; le malade a éprouvé une grande chaleur par tout le corps, un malaise universel ; il a pleuré, et s'est endormi à plusieurs reprises dans la journée; il a rendu à plusieurs fois plus d'une chopine d'urine.

« M. Ters a continué les jours suivans de le magnétiser deux fois par jour ; les urines ont coulé de plus en plus, de manière que le malade en a rendu jusqu'à quatre pintes en vingt-quatre heures : alors il s'est trouvé bien soulagé, et a repris un air de vigueur, les forces ont augmenté, l'enflure a diminué partout, la respiration est devenue plus aisée, la toux moins fréquente; il y a eu un peu de sommeil.

« Le 8, l'enflure était diminuée, au point que le malade a pu se lever seul et se promener dans sa chambre ; les urines ont continué de couler dans la même quantité ; et pour les entretenir, M. Ters a jugé à propos, à cette époque, d'ordonner la tisane de pariétaire, et un verre de suc de cerfeuil tous les matins. Sa nourriture, pendant tout ce temps, a été du pain dans du lait, et un peu de vin d'Espagne.

« Du 8 au 15, la toux a presque disparu, les crachats ont cessé, la respiration est devenue libre, le bras gauche a été entièrement désenflé, et le bras droit très-diminué ; les bourrelets qu'il avait sur les reins ont aux trois quarts disparu. Un mieux si marqué et si inattendu a fait redoubler les soins de M. Ters, qui dès lors a espéré être assez heureux pour conduire son malade à une guérison parfaite. En effet, il était de plus en plus sensible aux applications magnétiques; il éprouvait des douleurs vives et des

angoisses de toute espèce. Nous l'avons vu alternativement pleurer, se plaindre d'un feu dévorant, et s'endormir. Enfin, au quinzième jour du traitement, il a été entièrement désenflé; le sommeil, qui avait augmenté jusqu'à être de cinq ou six heures les nuits précédentes, est devenu plein et parfait; les urines ont diminué sensiblement, elles n'ont plus été ni épaisses ni fétides; le ventre a repris son volume naturel, le malade a bu et mangé suivant sa position, a pu rester levé toute la journée, et se promener devant sa maison.

« Ce traitement magnétique a été fait de la manière la plus publique. Plus de trente personnes de Nogent et des environs ont vu opérer M. Ters, et attesteront, s'il est nécessaire, l'état où était le malade lorsqu'il l'a entrepris, et la santé dont il jouit aujourd'hui.

« Signé à Nogent, le 29 juillet 1784. »

Pibault, docteur médecin; Plumet, lieutenant du premier chirurgien du roi.

Hydropisie de poitrine, *sur Mme **** (somnambule), *par M. le chevalier de M***, à Strasbourg*, 1785 (1).

Nous n'aurions pas rapporté ce fait, sur lequel M. de Lutzelbourg ne donne pas assez de détails, s'il n'eût présenté le phénomène extrêmement rare du som-

(1) *Extrait des journaux d'un magnétiseur*, p. 74.

nambulisme dans cette maladie : cette femme jugea parfaitement son état, pressentit les accès de fièvre, et toutes les autres époques de sa maladie, dont elle dirigea le traitement jusqu'à sa guérison. Contre l'usage des somnambules, celle-ci fit un grand usage d'émétique et de purgatifs.

M. de Lutzelbourg rapporte, dans une note (p. 44), que c'est à cette femme qu'il doit ses premières connaissances en magnétisme. Elle était pauvre, dénuée de tout secours; son magnétiseur lui consacra son temps, sa bourse et sa santé, pendant huit mois que dura son traitement. Les séances de somnambulisme étaient quelquefois de trois heures, dans lesquelles elle passait alternativement des souffrances affreuses à une tranquillité parfaite, d'une privation totale de la voix aux consultations pour dix à douze malades, etc.

Hydropisie générale, *sur le nommé Joseph Metter, âgé de 25 ans, à Oberherckheim, près Colmar,* 1785, *par M. le baron de Klinglin d'Esser* (1).

(Magnétisme immédiat et arbre magnétisé.)

On avait déjà administré les derniers sacremens à J. Metter, lorsque M. de la Sablière, curé du village, le voyant perdu sans ressource, pria M. de Klinglin d'aller le voir, et d'essayer sur lui le pouvoir du magnétisme. Le malheureux avait une hydropisie qui lui était venue à la suite d'une fièvre. Il était pris depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds. Obligé

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 6.

d'avoir toujours les jambes écartées tant il était enflé, ne pouvant plus se soutenir sur son séant, il était forcé de rester toujours sur le dos. M. de Klinglin lui fit quelques questions auxquelles il put à peine répondre, tant il était oppressé; enfin il commença à le magnétiser (c'était le 4 mai). Il fit ôter le cataplasme qu'on lui avait mis aux jambes, défendit les tisanes, les potions, etc., et lui donna de l'eau magnétisée pour toute boisson. Le 6, il y avait un mieux sensible. Le 7, son visage, ses mains, sa poitrine étaient presque dans leur état naturel. Le 10, il put se lever; le 13, les cuisses et les jambes commençaient à être maniables. Le 15, il eut plusieurs selles, et resta levé trois heures. Le 16, au soir, il n'avait plus d'enflé que les chevilles des deux pieds. Le 18, il put aller chez M. de Klinglin, à l'arbre magnétisé. Il continua jusqu'au 28, où son magnétiseur le purgea; et dès le lendemain il partit pour Brissac, où il passa deux jours. Il revint bien portant. Les transpirations et les urines paraissent avoir emporté entièrement la maladie.

Témoin, M. Sanner, chir.

Hydropisie, *sur M. Barthélemy Scherer, âgé de 24 ans, à Oberherckheim, près Colmar*, 1786, *par M. Sanner, chirurgien* (1).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

« Barthélemy Scherer de Rustenhard se présenta le 13 septembre 1786, pour être magnétisé. Avant de

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 178.

l'entreprendre je l'examinai, et trouvai qu'il était entièrement hydropique, enflé des pieds jusqu'à la tête, les urines modiques et toutes rouges, et la respiration très-embarrassée. Son état misérable m'effraya, et je ne l'aurais pas entrepris, si je n'avais vu la cure que M. le baron de Klinglin d'Esser a faite l'année dernière, d'un postillon nommé *Joseph Metter*, qu'il a entièrement guéri d'une hydropisie générale par le magnétisme, et qui, dans le moment présent, jouit encore de la meilleure santé : cette connaissance m'encouragea à entreprendre ledit Scherer. Je mis un baquet sous son lit, lui passai la corde autour du corps, et le magnétisai deux fois par jour : peu à peu l'eau se perdit par les voies ordinaires, et sans le secours d'aucune médecine. Au bout de quinze jours il marcha, fut en état de venir à mon traitement, et dans l'espace d'un mois, il se trouva entièrement guéri. »

F. J. SANNER, chir.

HYDROPISIE du bas-ventre, *sur Mme Martin, à Strasbourg et à Molsheim*, 1786, *par son mari* (1).

(Magnétisme immédiat.)

La frayeur causée par un incendie arrivé à Molsheim, dans le mois de septembre 1781, occasionna à Mme Martin une hydropisie. Après avoir tenté tous les moyens possibles, on fit la ponction, qui la soulagea un peu; mais au bout de quelques jours son état devint pire que jamais, et elle fut obligée de garder le lit

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 332.

près de deux ans. Jusqu'au moment où elle se résolut à venir à Strasbourg (le 14 mars 1786), six médecins expérimentés firent, mais en vain, tous leurs efforts pour la guérir. Cet honneur était réservé au magnétisme. M. de Marieul, membre de la société harmonique, la mit en rapport avec une somnambule qui lui indiqua les remèdes qui lui étaient nécessaires. Ils réussirent si bien que, six semaines après, elle fut en état de danser à une fête qui se donnait à Molsheim, à laquelle se trouvaient plusieurs des médecins qui l'avaient traitée, et qui ne furent pas peu surpris de la voir en aussi bon état.

Elle touchait à l'époque de sa guérison, lorsque malheureusement M. de Marieul reçut de la cour l'ordre de partir pour l'Amérique (il était capitaine d'artillerie). La somnambule ne trouva pas d'autre moyen de remédier à ce malheur, qu'en conseillant à M. Martin de se faire instruire de la pratique du magnétisme, et de continuer à magnétiser sa femme; ce qu'il fit pendant seize mois sans obtenir son rétablissement. Enfin par le secours d'une somnambule de M. d'Inarre, la malade parvint à recouvrer sa santé, au bout de trois mois de ce nouveau traitement.

HYDROPISIE de matrice, *sur une jeune fille, à Lyon, 1784, par M. Dutreih, chirurgien, et Lanoix, pharmacien* (1).

(Baquet.)

Cette fille avait le ventre aussi gros que celui d'une

---

(1) *Réflexions impartiales sur le magnétisme*, p. 14.

femme dans les derniers temps de sa grossesse. Au bout de huit jours de traitement, des évacuations considérables le rétablirent à peu près dans l'état naturel; et lors de la publication de l'ouvrage ci-dessus, ces évacuations continuaient, et conduisaient la malade à parfaite guérison.

HYDROPIQUE (tumeur), *sur la nommée Françoise Sutter, à Oberherckheim, près Colmar*, 1788, *par M. Sanner, chirurgien* (1).

«La nommée Françoise Sutter, servante de Sébastien Mann, bourgeois laboureur à Oberherckheim, attaquée d'une tumeur hydropique (œdema) qui s'étendait depuis la tête jusqu'à la plante des pieds, et qui avait résisté à tous les médicamens, purgatifs et diaphorétiques qu'on lui avait ordonnés, ayant imploré, le 24 mai 1788, mes secours magnétiques, je l'entrepris, et la traitai avec tant de succès, qu'au bout de huit jours je m'aperçus que l'enflure diminuait peu à peu. Je n'employais cependant d'autres médicamens que l'eau magnétisée et le secours d'un baquet magnétique : après quatre semaines de ce traitement, elle fut guérie radicalement, et depuis ce temps elle peut vaquer aux fonctions de son service, et jouit d'une parfaite santé.»

SANNER, chir.

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 307.

Hydropisie et complication, *sur Mme A***, âgée de 25 ans, à Paris, par M. Deleuze* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Nous n'aurions point cité ce fait, s'il ne présentait un phénomène très-singulier. La personne dont il s'agit ici était hydropique, et presque hors d'espérance. A l'hydropisie se joignaient des maux de nerfs très-anciens. M. Deleuze guérit radicalement la première de ces maladies, et plusieurs autres maux compliqués avec elle; mais il ne put rien obtenir sur les maux de nerfs. Les jours où ils étaient très-forts, le magnétisme n'avait presque pas d'action, et ne pouvait que très-difficilement produire le sommeil, qui même n'était plus aussi tranquille.

Hydropisie, *sur M. V***, âgé de* 50 *ans, à Pont-Saint-Maxence,* 1816, *par M. Roullier, médecin* (2).

(Magnétisme immédiat.)

« M. V***, cultivateur, âgé de 50 ans, domicilié dans une des communes voisines de Pont-Saint-Maxence, me fit appeler le 27 mai 1816. Il éprouvait des douleurs abdominales très-aiguës, occasionnées par une colique nerveuse à laquelle il était sujet de temps en temps.

« Il en reportait la cause à l'époque où, quelques

(1) *Histoire critique du magnétisme*, 1re partie, p. 159.

(2) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 1, p. 5.

années auparavant, ayant eu une fièvre intermittente très-rebelle, on lui avait fait prendre à haute dose, et long-temps, différentes préparations de quinquina. La fièvre avait disparu; mais M. V*** éprouvait depuis, à l'épigastre, un sentiment de pesanteur qui l'incommodait beaucoup, surtout après les repas, et le forçait souvent d'interrompre ses travaux accoutumés. Les évacuations alvines étaient devenues fort irrégulières.

« Le malade avait perdu connaissance dans les champs; la syncope fut longue, se renouvela à différens intervalles après qu'on l'eut ramené chez lui et mis dans son lit. Au moment où je vis M. V***, le pouls était petit, concentré et fréquent, le mal de tête supportable, la langue légèrement chargée, aucune envie de vomir, la respiration assez libre; mais les douleurs abdominales étaient internes, et il n'y avait point eu d'évacuations alvines depuis quelques jours. Je prescrivis une tisane d'orge, de fleurs de tilleul, miel et nitre; des cataplasmes appliqués chauds, entre deux linges, sur le ventre; des lavemens émolliens, une potion huileuse, avec addition d'eau de fleurs d'oranger, gomme adragant, et sirop de violette.

« Le lendemain, le malade était à peu près dans le même état que la veille; il n'y avait point eu d'évacuations alvines. J'eus recours alors à l'émétique en lavage, aux lavemens purgatifs; j'appliquai sur l'épigastre un vésicatoire, et je fis prendre en outre quelques pilules purgatives. Le 31, tous ces moyens avaient produit quatre à cinq selles; mais les crises, accom-

pagnées de syncope, étaient encore fréquentes et assez fortes. Les évacuations alvines se continuèrent, et en abondance, jusque vers le milieu de juin ; les crises s'éloignaient, et n'étaient plus, à beaucoup près, aussi fortes.

« Cette amélioration dans les symptômes nerveux se trouvait contre-balancée par la diarrhée, qui devenait de jour en jour plus copieuse, et commençait à m'inquiéter beaucoup : elle ne cédait point à l'usage de la thériaque, aux pilules d'opium et autres moyens connus. Les pieds et les jambes s'œdématisèrent. Quatre pilules d'opium, d'un grain chaque, données dans les vingt-quatre heures, modéraient bien la diarrhée, devenue excessive ; mais alors la respiration se trouvait très-gênée. Le ventre s'embarrassait, et l'on y sentait, par la percussion, une fluctuation déjà considérable. Les urines étaient rares et briquetées.

« Si l'usage des apéritifs et des diurétiques diminuait momentanément l'enflure, la diarrhée reparaissait bientôt ; les frictions iatraleptiques avec la scille n'augmentaient que faiblement le cours des urines. Depuis les premiers jours de juillet jusqu'au 14, la position de M. V*** devint de plus en plus fâcheuse ; les symptômes d'hydropisie ascite et de leucophlegmasie s'aggravèrent à tel degré que je perdis, ainsi que les parens et amis de M. V***, l'espérance de le sauver.

« Quiconque ignore les effets du magnétisme ne se trouve guère disposé, j'en conviens, d'après ces procédés, à lui accorder une grande confiance. Avec

M. V***, qui ne connaissait, je crois, du magnétisme ni le nom ni la chose, je devais paraître n'employer ce moyen que comme un accessoire dont j'avais obtenu plusieurs fois des succès. Aux yeux de M. V***, le magnétisme, dont le nom ne fut pas même prononcé devant lui, devait être une méthode particulière de frictions. Quoique j'eusse l'espérance, je dirai presque la certitude, de faire beaucoup, je devais promettre peu; en un mot, M. V*** fut magnétisé sans s'en douter.

« Dès la première séance, qui eut lieu le 15 juillet, le malade étant dans son lit, qu'il ne pouvait plus quitter depuis huit à dix jours, je pris le rapport; je plaçai ensuite ma main gauche sous les reins du malade, et laissai quelque temps la droite sur la région épigastrique, où M. V*** ne tarda pas à ressentir une chaleur très-sensible. Cette chaleur se répandit bientôt dans tout le corps; et le malade me dit, au bout d'environ un quart d'heure, qu'il éprouvait un bien-être qu'il n'avait pas ressenti depuis long-temps.

« Les symptômes de la maladie me donnaient tout lieu de croire que sa principale cause était à l'abdomen, et plus particulièrement à l'épigastre. J'exerçai donc sur l'abdomen, pendant environ vingt minutes, avec la main droite, circulairement de droite à gauche, une friction très-douce, touchant à peine les vêtemens du malade.

« La séance terminée au bout de trois quarts d'heure, je laissai à M. V*** une bouteille d'eau magnétisée d'environ une pinte, et dans laquelle je mis, pour

cette fois, une demi-cuillerée à bouche de la potion diurétique dont il avait fait jusqu'alors usage. Il en but sur le champ un verre. Je ne fis pas non plus discontinuer ce jour-là les frictions iatraleptiques du soir, employées depuis quelque temps, mais sans succès.

« Le lendemain 16, le malade avait mieux dormi qu'à l'ordinaire, les selles avaient été un peu moins fréquentes, et le cours des urines faiblement augmenté. M. V*** se plaignit d'avoir continuellement ressenti intérieurement, dans l'estomac et les intestins, et il le ressentait encore, ce même mouvement circulaire que j'avais exercé la veille sur l'abdomen; et il ajouta que sans être incommodé de cette sensation, il s'en était cependant trouvé fatigué. Je magnétisai à grands courans, et au bout de quelques minutes, cette sensation extraordinaire cessa tout à fait.

« Cette seconde séance eut lieu comme celle de la veille, entre deux et trois heures après-midi, et fut également d'environ quarante-cinq minutes. Le malade ressentit beaucoup de chaleur dans l'abdomen et par tout le corps; mais l'enflure n'offrait encore aucune diminution sensible. Malgré la gravité des symptômes, les effets déjà produits me rassurèrent assez pour me déterminer à laisser sécher le vésicatoire de lui-même, ainsi qu'à diminuer chaque jour la légère dose de potion diurétique, et à supprimer graduellement les frictions iatraleptiques.

« Dès la 8e séance, le magnétisme et l'eau magnétisée devinrent mon unique ressource; je ne permis plus au malade de prendre aucun autre médicament

que deux doses de thériaque d'un demi-gros chaque, dont son estomac se trouvait très-bien ; je les réduisis à une vers le milieu du traitement.

« Le 20 juillet, 6e séance, les urines étaient déjà très-abondantes; les selles continuaient régulièrement de cinq à six. Le malade apercevait lui-même une amélioration très-sensible, et qui ne fit qu'augmenter dans les 7e, 8e, 9e et 10e séances.

« A la 11e, le ventre avait déjà considérablement diminué de volume; la fluctuation était sensiblement moindre, la région lombaire tout à fait dégagée; le malade se mettait de lui-même sur son séant, mais il ne pouvait pas encore rester levé, vu l'état de ses jambes, moins enflées, à la vérité, mais toujours roides, surtout sous les jarrets. Je magnétisai alors les jambes à nu, et je les fis envelopper avec des feuilles de chou. Ce topique, dont j'ai quelquefois fait usage dans des circonstances semblables, renouvelé matin et soir, produisit un excellent effet. Chaque fois qu'on retirait les feuilles, elles étaient couvertes d'une sérosité très-abondante.

« Du 26 au 30 juillet, de mieux en mieux. Je dois observer que le malade avait, depuis sept à huit jours, un si grand appétit, que la quantité de nourriture qu'il prenait, donnait de l'inquiétude à son épouse, et lui faisait craindre une rechute, occasionnée par une indigestion. Je ne partageai pas ces craintes, et je me gardai bien de contrarier l'indication de la nature, qui, fournissant à de copieuses évacuations par les selles et par les urines, demandait un surcroît de

force, exigeait les moyens propres à y suffire. Je recommandai seulement que les alimens fussent distribués de façon à ne point surcharger l'estomac, par une trop grande quantité prise à la fois. Il n'en résulta aucun accident.

« Le 1er août, 18e séance, le malade se trouve toujours bien. Quelques coliques dans l'après-midi; elles furent suivies de selles, dans lesquelles M. V*** a rendu, avec des matières glaireuses, plusieurs concrétions verdâtres, de la grosseur d'une noix, et d'une consistance graveleuse. Il a pu rester levé matin et soir, d'une demi-heure à trois quarts d'heure.

« A la 20e séance, les jambes tout à fait désenflées; le ventre beaucoup plus souple, et presque revenu à son état ordinaire; appétit toujours bon, mais moins vorace; urines commencent à prendre un peu de couleur. M. V*** était resté levé, matin et soir, environ une heure et demie, sans le moindre inconvénient.

« 21e, 22e, 23e séances. M. V*** sent chaque jour ses forces revenir; ne se plaint plus de cette barre qu'il indiquait au dessous de l'estomac, et qui l'avait si long-temps incommodé. Devenu moins sensible aux effets du magnétisme, il n'éprouvait plus qu'une chaleur modérée pendant les séances.

« M. V*** se trouvant presque rétabli, ne fut plus magnétisé que de deux jours l'un, du 6 au 19 août; purgé le 20, il discontinua la thériaque; seconde purgation le 27, et cesse alors tout traitement.

« Depuis l'époque de sa guérison jusqu'à ce jour, M. V*** a joui et jouit encore d'une fort bonne santé.

« Ainsi, en trente-deux séances magnétiques, M. V*** a été guéri d'une maladie toujours très-grave, et dans laquelle il est assez rare, avec les secours ordinaires de la médecine, d'obtenir des succès, surtout à l'âge de M. V***. »

ROULLIER, méd.

Voyez, pour d'autres exemples : *Lettre sur le magnétisme*, Court de Gebelin, 1783, p. 30. *Supplément aux rapports*, 1784, p. 40, *id.*, 76. *Annales de Strasbourg*, t. 1, 1786, p. 3, 49. *Extrait des journaux*, etc., Lutzelbourg, 1786, p. 158. *Annales de Strasbourg*, t. 2, 1787, p. 44. *Du Magnétisme*, etc., Puységur, 1807, p. 298. *Histoire critique*, Deleuze, 1813, p. 147, 226. *Bibliothèque du Magnétisme*, 1817, 1re année, 2e trimestre, p. 273.

HYPOCONDRIAQUE (AFFECTION), *sur M. de Rossi, à Paris*, 1780, *par Mesmer* (1).

(Baquet.)

A la fin de 1779 et au commencement de 1780, M. de Rossi fut atteint d'une affection hypocondriaque dont tous les symptômes furent vus, dit-il, par plus de cinquante personnes de sa connaissance, d'une autorité respectable. D'après la situation d'esprit où il se trouvait, il y avait peu d'apparence qu'on pût le guérir facilement. Cependant Mesmer en vint à bout en quinze jours, sans que le malade ait éprouvé la moindre sensation.

---

(1) *Supplément aux rapports*, etc., p. 57.

Hypocondriaque (affection), obstructions dans les viscères du bas-ventre, hémorroïdes internes, *sur Mme de Tschiffely* (somnambule), *âgée de* 42 *ans, à Strasbourg,* 1786, *par MM. Ehrmann, médecin, et de Krook* (1).

(Baquet.)

« Mme de Tschiffely, baillive d'Arberg, souffrait continuellement depuis douze ans de spasmes aux hypocondres, provenant d'obstructions qui s'étaient formées dans le viscère du bas-ventre, et avait des hémorroïdes internes. Ayant employé pendant ce temps différens remèdes sans en éprouver aucun soulagement, et réduite enfin à n'en plus pouvoir supporter, elle résolut de s'assujettir aux traitemens magnétiques de la société harmonique de Strasbourg. A cet effet elle se logea dans la maison même où l'on avait établi le baquet.

« Son traitement a commencé le 9 novembre 1785. L'effet du magnétisme se fit d'abord sentir par des commotions qu'elle éprouva au premier attouchement, et principalement en étant au baquet; aussi tomba-t-elle tout de suite en demi-crise, et le quatrième jour en somnambulisme. Du moment qu'elle fut mise en crise, elle éprouva des mouvemens convulsifs à la bouche, qui cependant se calmèrent sur le champ, à l'aide du magnétisme. Ces mouvemens lui étaient propres, n'ayant pas encore été observés dans d'autres som-

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 100.

nambules. Elle est tombée en crise deux fois par jour, tant qu'elle a été magnétisée. Elle l'ordonnait aussi dans ses crises; elle y indiquait le siége de son mal et les remèdes qu'elle prendrait successivement. C'étaient principalement des racines, des herbes incisives et apéritives aiguisées par du sel de Glauber, avec lesquelles elle se purgeait trois fois par semaine, en disant chaque fois la veille combien de fois la médecine ferait évacuer. Ce qu'il y a de singulier dans cette ordonnance, c'est que cette somnambule fixait toujours trois heures précises du matin pour prendre sa médecine, assurant qu'elle se réveillerait d'elle-même à cet effet; à quoi elle n'a jamais manqué. Elle s'ordonna aussi des bains tièdes, dont elle eut beaucoup à se louer; d'ailleurs elle sentit les effets salutaires du magnétisme et de l'eau magnétisée s'augmenter de jour en jour, attendu que les engorgemens des vaisseaux obstrués se détachaient considérablement. Les douleurs spasmodiques diminuaient, et la malade reprenait une vigueur convenable. Après avoir changé les remèdes ci-dessus indiqués, et en avoir substitué d'autres désobstruans (qui sont trop communs pour être nommés), se réglant les doses suivant que son état semblait l'exiger, elle s'ordonna du quinquina pour se fortifier. Sa santé s'affermissant ainsi à vue d'œil, elle prédit, le 20 décembre, étant en crise, que sa guérison s'acheverait plus tôt qu'elle ne l'avait fixé auparavant, sans cependant en déterminer précisément l'époque. Elle avait d'abord considéré les bains comme devant contribuer à sa guérison, et l'a-

vait en conséquence annoncée pour le mois de mai, ne comptant pas pouvoir prendre de bains bien efficaces avant la belle saison; mais en ayant fait usage plus tôt, leur effet a été également avancé.

« Une indisposition empêcha, vers la fin du mois de décembre, M. Ehrmann, son magnétiseur, de continuer les séances magnétiques. M. le baron de Krook le remplaça, et Mme la baillive lui annonça, le 31 décembre, sa guérison sûre pour dans six semaines.

« Le 8 février elle annonça que le lendemain 9, et le 11, elle tomberait en crise au baquet; qu'on devait l'y laisser tranquille, et ne lui faire même aucune question, parce qu'elle aurait un grand travail; que la chaîne opérerait dans son corps; qu'elle continuerait néanmoins à faire la chaîne, et qu'alors le mardi suivant, 14 février, elle ne tomberait plus en crise, ce qui se vérifia dès le 11. Elle ne tomba que difficilement en sommeil magnétique, quoiqu'on eût employé une heure entière à la toucher, et qu'on n'eût auparavant besoin que d'un instant pour la mettre en crise. Cette preuve de sa guérison, qu'elle avait si parfaitement prévue six semaines avant, est mieux constatée par l'aveu même de Mme de Tschiffely, qui, selon ses expressions, ne cessera toute sa vie de faire l'éloge du magnétisme, comme du seul remède qui lui ait rendu la bonne santé dont elle jouit.

« Fait à Strasbourg, le 15 mars 1786. »

Ehrmann, méd.; Krook.

HYSTÉRIE (attaque d'), *sur Mlle S***, à Castres (Albigeois)*, 1784, *par M. de Malzac père, médecin* (1).

(Magnétisme immédiat et conducteur.)

« Mlle S***, qui est sujette à des attaques de passion hystérique, en eut une en ma présence, pendant laquelle elle était dans un état de gaîté qui ne lui est point ordinaire, et qu'on pouvait regarder comme un léger délire vaporeux.

« Je la magnétisai à environ un pouce de distance, et dans quelques secondes un assoupissement survint.

« Ayant mis en usage un procédé différent du premier, l'assoupissement fut dissipé, et la gaîté reparut.

« Voulant de nouveau faire disparaître la gaîté, et succéder l'assoupissement, je présentai le conducteur au lieu de la main, et sur le champ j'obtins l'effet désiré.

« Enfin, la gaîté reparut encore à la suite des procédés que j'avais déjà employés, et l'assoupissement lui succéda pour la troisième fois, dès que j'eus présenté ma main à la malade de la même manière que je l'avais fait auparavant.

« Il n'est pas inutile de faire observer que, chaque fois que je changeais mes procédés, j'annonçais aux assistans, qui étaient au nombre de sept, l'effet que je me proposais de déterminer. »

Malzac père, méd.

---

(1) *Recueil d'observations*, etc., p. 152.

Hystérique (affection), *sur Mlle Sirven* (somnambule), *âgée de 22 ans, à Lausanne,* 1786, *par M. Servan, avocat-général* (1).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

M. de Servan, avocat-général, venait d'établir à Lausanne un traitement magnétique, lorsque Mlle Sirven, attaquée, depuis cinq ans, de maux de nerfs occasionnés par une affection hystérique, vint se mettre au rang de ses malades. Déjà elle avait éprouvé d'heureux effets du magnétisme à Castres, en Albigeois, chez le célèbre médecin M. de Malzac. Dès les premiers jours, elle éprouva des redoublemens d'accès effrayans; bientôt ils se calmèrent, et la malade tomba dans une espèce de demi-somnambulisme. Ses maux diminuèrent alors; mais au bout de six semaines, les accès reparurent. M. de Servan voulut savoir quelle en était la cause. Elle lui apprit, en fondant en larmes, que de très-fortes raisons lui avaient fait perdre tout rapport avec son magnétiseur, et qu'à moins qu'on ne lui en donnât un autre, elle perdrait tout espoir de guérison. Il fit choix de M. de Polier de Loys, capitaine. Dès le troisième jour, le rapport s'établit parfaitement : c'était le 21 juillet. Mlle Sirven fit des progrès rapides, vit son état, put juger des maux des autres, etc. Le 25, elle annonça une crise qui devait durer trois fois vingt-quatre heures, et se terminer par une léthargie. Une frayeur qu'elle eut dans la nuit du 25 au 26, retarda la crise de douze

---

(1) *Du magnétisme animal*, etc., par M. de Puységur, p. 350.

heures. Les règles, qui devaient la précéder, ne parurent point; la crise vint, et la léthargie fut complète. Au bout de trois jours, au lieu d'être à peu près guérie, comme elle l'avait annoncé, elle tomba dans un délire accompagné d'une fièvre ardente. Le 1er août, la fièvre diminua, les règles reparurent, et ne changèrent rien à son état; la nuit fut affreuse, quatre personnes ne pouvaient la contenir. On profita d'un moment de calme pour la mettre dans un bain tiède. Il apaisa le transport, mais la démence subsistait toujours sans fièvre. M. de Polier avait déjà passé *trente-six heures* à la magnétiser, à exécuter une foule de minuties presqu'infaisables qu'elle exigeait de lui et de dix assistans. La fatigue, l'épuisement, le trouble, l'inanition, et plus encore la crainte d'avoir contribué au malheur de Mlle Sirven, tous ces motifs le jetèrent dans un état si fâcheux, que M. de Servan fut plus en peine de lui que de la malade. Ils écrivirent tous les deux à M. le marquis de Puységur, pour lui demander des avis sur ce qu'ils avaient à faire. La démence de Mlle Sirven était à son comble. Les personnes chez qui elle logeait avaient résolu de lui faire une grande frayeur; on l'avait déjà contrariée et violentée de mille manières. Tout le monde était soulevé contre le magnétisme dans la ville, et ce ne fut qu'avec une peine infinie que M. de Servan put arracher cette infortunée demoiselle à la cabale montée contre lui; déjà on avait employé la violence...... Il obtint enfin heureusement qu'elle fût transportée dans une maison de campagne à portée de

la ville. Là il put se convaincre de la vérité de cette assertion de Mesmer, *que les fous ne sont au fond que des somnambules dérangés*. Il s'aperçut bientôt qu'ayant toujours les yeux également ouverts, la malade rentrait périodiquement à midi en somnambulisme. Cette période finissait vers le coucher du soleil; elle était véhémente et pleine d'action. Vers le matin, elle dégénérait en enfance imbécille. Il constata l'état de somnambulisme par toutes les épreuves imaginables. Cette demoiselle ne voyait rien, ne faisait rien qu'en se dirigeant du nord au midi; elle était d'une sensibilité exquise aux procédés magnétiques, et marquait toujours la nécessité d'observer les pôles (1). « Son discernement des maux et des *pensées* de ceux qui l'approchaient, dit M. de Servan, passait tout ce qu'on en peut croire. » Enfin, séparant sans cesse l'état de démence et d'enfance de celui de somnambulisme, et suivant le véritable instinct de sa malade, il parvint à rétablir entièrement sa raison, et à la remettre dans l'état ordinaire. Il permit alors à M. de Polier de venir la voir et de la magnétiser; elle était d'un sens et d'une tranquillité parfaite. Au bout de deux minutes, elle tomba en somnambulisme, et lui dit aussitôt qu'il lui avait sauvé la vie, non seulement dans la léthargie, mais encore dans tous les accidens qui étaient arrivés, en conservant une ferme volonté de lui être utile.

M. de Puységur avait répondu à ces messieurs, et

(1) On reconnaît ici l'influence des idées qui régnaient alors.

très-bien deviné la cause de tous ces accidens : c'était le trouble de M. de Polier, joint à la frayeur qu'il eut au moment où la nature s'occupait d'une révolution décisive, au milieu d'un sommeil magnétique tel qu'il n'en avait point encore été observé.

Cet exemple montre que si la pratique du magnétisme est facile, elle exige au moins une certaine expérience, et que, dans des cas aussi graves, il est absolument nécessaire d'avoir un médecin qui puisse suivre et constater l'état du malade, afin de mettre le magnétiseur à l'abri de toute espèce d'accidens et de reproches.

HYSTÉRIQUES (suffocations), *sur Marie Ch. Mescker, âgée de* 26 *ans, à Colmar,* 1787, *par M. Blanchard* (1).

Cette femme était attaquée, depuis treize ans, de cette affreuse maladie. Les crises en étaient tellement violentes qu'elle avait régulièrement, deux ou trois fois le jour, des convulsions qui duraient des heures entières, ce qui l'obligeait à garder le lit quelquefois quinze jours, quelquefois six semaines; on la croyait souvent expirante. Les fréquentes saignées lui faisaient seules éprouver du soulagement.

Après avoir essayé tous les secours de la médecine, elle se confia aux soins de M. Blanchard, le 1er janvier 1787. Dès le lendemain, les convulsions furent moins fortes, et elle ne rendit pas de glaires pendant

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 326.

l'accès, ce qu'elle faisait ordinairement. Le 4, on commença à lui faire boire de l'eau magnétisée; elle en sentit les effets la nuit suivante : cette eau la purgea doucement et sans coliques. Tout le mois de janvier, et depuis le 1[er] février, où elle eut encore une crise violente et des suffocations, jusqu'au 1[er] avril, terme du traitement, elle ne ressentit plus aucune douleur; elle était agile de tous ses membres, de fort bon appétit, et elle déclara ne s'être jamais si bien portée.

HYSTÉRIE, somnambulisme, *sur M[lle] **** (somnambule), *âgée de* 18 *à* 20 *ans, à Aschaffenbourg* (*Bavière*), 1817, *par M. Zahn, chirurgien* (1).

(Magnétisme immédiat.)

M. Zahn entreprit le traitement de cette demoiselle au mois de juillet. Elle était malade depuis l'âge de quinze ans. Les médecins la traitaient comme hystérique, mais tous les remèdes avaient été employés en vain. Cette affection était compliquée de somnambulisme naturel; dans cet état la malade s'entretenait avec ses parens, et lisait *les yeux fermés.* Tantôt on la croyait folle, et tantôt on craignait l'épilepsie, parce qu'elle avait des convulsions effroyables. Dès les premières passes elle fut en somnambulisme, et répondit juste à toutes les questions. La lucidité se développa promptement, et fut étonnante, mais le traitement fut des plus pénibles. M. Zahn fut souvent obligé de passer trois ou quatre heures par jour auprès d'elle, et de

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 15, p. 203.

supporter des contrariétés de toute espèce. Néanmoins son courage, sa patience et sa persévérance triomphèrent de tous les obstacles, et il eut le bonheur de terminer heureusement la cure de cette personne vers la fin de l'année (en six mois).

Mme la comtesse de Coudenhove, qui a communiqué ce traitement à la société, ne donne aucun détail sur la marche de la maladie, ni sur les faits de lucidité qui se sont présentés. Elle fait seulement mention d'un ordre de phénomènes fort rares chez nous, et communs dans le nord de l'Europe (la communication avec les bons et les mauvais anges). M. Zahn, qui ne connaissait encore qu'imparfaitement le magnétisme et la manière de conduire les somnambules, ne put s'empêcher de faire à celle-ci des questions inutiles. Elle lui fit les réponses les plus extraordinaires : tantôt elle se trouvait dans le paradis terrestre, tantôt elle conversait avec Jésus-Christ; d'autres fois elle parlait avec les anges et les diables. Elle assurait qu'elle ne pouvait guérir avant d'avoir lutté avec ceux-ci, et d'en avoir triomphé; qu'elle devait subir de rudes épreuves, et ne pas céder à leurs malignes inspirations; qu'elle y cédait cependant, mais qu'elle en serait punie, et sa guérison retardée. Ce qu'il y a de fort singulier, c'est qu'un jour elle prévint qu'elle voudrait monter au grenier, et qu'en descendant elle se casserait la jambe. On eut beau prendre toute espèce de précautions, elle trouva moyen de s'échapper, et faillit accomplir sa triste prophétie. Il faudrait enfin, dit le narrateur, un volume entier pour décrire

toutes les visions, prévisions et genres d'extases de cette jeune personne ; ces crises étaient toujours suivies d'une paralysie des *bras et des jambes*, mais qui cessait au moment où elle demandait à être calmée (1). Sa guérison s'est terminée à l'époque qu'elle avait annoncée; elle dit que son magnétiseur pourrait toujours la mettre en somnambulisme à volonté. Elle n'a jamais pris d'autre remède que l'eau magnétisée, et elle eut beaucoup de peine à boire autre chose après sa guérison.

HYSTÉRIE, *sur Mlle P. R***, âgée de* 15 *à* 16 *ans* (somnambule), *à Rennes*, 1818, *par M. Bertrand, médecin* (2).

(Magnétisme immédiat.)

« La première personne que j'ai eu occasion d'observer dans l'état de somnambulisme, était une jeune fille de 15 à 16 ans, nommée *P. R****, orpheline, demeurant chez sa tante, rue de la Poissonnerie, à Rennes. Cette malade, d'un tempérament sanguin et d'une constitution robuste en apparence, était attaquée d'une affection hystérique qui se manifestait par des accès convulsifs d'une longueur et d'une intensité effrayante, au reste, extrêmement irréguliers pour l'époque de leur retour et pour leur durée.

« Quand on me proposa de donner des soins à cette

---

(1) Quoique l'état de somnambulisme ait donné plus d'intensité à ces visions, il ne faut pas oublier un instant que le magnétisme, loin de contribuer à les faire naître, a pu seul rendre la malade à son état naturel, et la guérir radicalement.

(2) *Traité du somnambulisme*, p. 163.

personne, j'étais encore totalement étranger aux phénomènes du somnambulisme; j'avais simplement vu une malade dans cet état, je l'avais même entendu parler en dormant, et répondre sans s'éveiller, aux questions qu'on lui adressait; et comme je ne pouvais supposer de la mauvaise foi ni chez la malade ni chez la personne qui la magnétisait, j'en avais assez vu pour soupçonner que cet état pouvait mériter attention. Je commençai donc mon examen dans la disposition la plus favorable pour arriver à la vérité, n'ayant aucune opinion arrêtée d'avance sur ce qui devait faire le sujet de mes recherches, et disposé à examiner avec le plus grand soin tous les phénomènes qui se présenteraient.

« On traitait la malade par le magnétisme animal, et d'abord je fus simple spectateur du traitement. Le magnétisme fut administré pendant vingt jours, sans produire sur elle aucun autre effet qu'un sommeil profond, qui survenait ordinairement au bout de six ou sept minutes, et pendant lequel elle n'entendait absolument rien de ce qu'on lui disait, même quand on parlait à haute voix et très-près d'elle. Pendant les premières séances, ce sommeil avait été troublé par des mouvemens convulsifs très-légers, et qui disparurent au bout de quelques jours.

« Le 6 octobre, vingt-unième jour du traitement, le magnétiseur ayant été forcé de s'absenter, je pris moi-même sa place, et je magnétisai la malade, qui s'endormit au bout de quelques minutes, entre mes mains. Je lui parlai; mais d'abord elle ne m'entendit

pas; au bout d'un quart d'heure je réitérai mes questions, et alors elle me parla sans s'éveiller; elle était en somnambulisme. Je ne décrirai point ce que j'éprouvai au moment où j'observai pour la première fois ce phénomène produit par moi-même; je dirai seulement qu'il ne me fut pas difficile de reconnaître, par l'impression qu'il produisait sur moi, que si précédemment je n'avais pu en nier la réalité, j'étais bien éloigné d'avoir cette croyance vive que produit la vue d'un fait qui frappe les sens. Je reste toujours convaincu que, relativement à des phénomènes aussi extraordinaires, on peut bien, par suite de la discussion, arriver à reconnaître qu'il y a des raisons suffisantes pour les croire, mais qu'on n'y croit réellement que quand on les a vus. Cette première séance ne m'offrit pourtant rien de bien curieux; la malade me parla sur sa maladie, et me parut en parler sagement; elle me dit qu'on l'avait tuée en lui donnant de mauvais remèdes, et que si on l'avait magnétisée dès le commencement, il y aurait long-temps qu'elle serait guérie (1). Elle ajouta que, quoique je lui eusse fait tirer du sang depuis peu de temps, il fallait encore que je lui en fisse tirer, en lui appliquant des sang-

(1) « Il y avait sept mois qu'elle était sujette à de terribles accès convulsifs qui duraient quelquefois sept ou huit heures de suite, presque sans interruption. L'apparition du premier accès avait suivi immédiatement la suppression de ses règles : accident qui avait été produit par l'imprudence qu'elle avait eue de se mettre les pieds dans l'eau froide le second jour de leur invasion. Elle n'avait encore été réglée qu'une seule fois à cette époque. »

sues aux jambes. Enfin elle m'avertit elle-même de l'éveiller, après m'avoir annoncé qu'elle parlerait désormais tous les jours dans son sommeil, et qu'il fallait qu'à l'avenir je la magnétisasse moi-même, parce que je lui ferais plus de bien que la personne qui lui avait jusqu'alors donné des soins. Quand elle fut éveillée, elle ne se souvint de rien, et ne se douta même pas d'avoir parlé.

« Le lendemain mardi 7, je la magnétisai à la même heure ; elle s'endormit aussi facilement que la veille ; et suivant ce qu'elle m'avait annoncé, elle me répondit encore sans s'éveiller, mais elle ne retrouva point le souvenir de ce qu'elle m'avait dit la veille. Interrogée par moi, elle me dit qu'elle pensait à sa maladie, et qu'elle voyait bien qu'elle aurait le lundi suivant, entre neuf et dix heures du matin, une attaque qui durerait jusque vers onze heures ou midi ; qu'il faudrait pendant cette attaque lui appliquer huit sangsues à chaque pied ; qu'elle me priait de me trouver là pour la magnétiser ; que je la ferais tomber en somnambulisme au milieu de ses convulsions, et qu'alors, si je lui parlais, elle m'entendrait et me répondrait. Elle ajouta que le soir du même jour, vers cinq heures, elle aurait une seconde attaque plus forte que la première, et qui durerait jusque vers neuf ou dix heures ; que cette attaque serait la dernière qu'elle aurait pendant sa maladie.

« Surpris au dernier point de cette prédiction, je profitai des huit jours qui me restaient pour avertir quelques médecins de mes amis, que j'eus soin de

rendre témoins des prédictions de la malade, et que je me proposais de faire assister à leur accomplissement. La malade répéta tous les jours, en somnambulisme, les mêmes choses ; seulement elle ajouta, le dimanche (la veille du jour fixé), que la première attaque, qui devait avoir lieu entre neuf et dix heures, commencerait très-près de neuf heures et demie.

« Relativement au traitement qu'elle s'était prescrit, je le regardais comme très-convenable ; mais l'exécution m'en paraissait embarrassante. Il était difficile en effet de lui maintenir des sangsues aux pieds, au milieu des agitations violentes qui la tourmentaient. Pourtant, comme à la rigueur la chose était possible, en prenant de grandes précautions, je pris la résolution de faire ce qu'elle m'avait demandé, dans le cas où l'accomplissement de sa prédiction me forcerait à reconnaître qu'elle avait sur sa maladie des notions extraordinaires.

« Le lundi, j'attendis l'heure fixée avec l'impatience qu'on peut se figurer. Avant neuf heures j'étais chez ma malade. Je m'y rendis seul, craignant que la présence de personnes étrangères ne la troublât, et ne lui fît soupçonner quelque accident. J'avais pourtant prévenu mes amis, et ils se tenaient à portée de la maison, tous prêts à monter quand je les ferais avertir. Voici maintenant ce que je trouve dans le journal; je l'écrivis le jour même :

« L'accès annoncé a eu lieu ; il a commencé à neuf heures ving-cinq minutes, et fini à onze heures et demie. J'ai magnétisé la malade, et elle a tombé en

somnambulisme au milieu de ses convulsions, qui alors ont été calmées, mais qui n'ont pas cessé entièrement.

« Je lis dans une note écrite dans l'après-midi :

« Je crois qu'après mon départ, les parens n'ont pas laissé écouler le sang des sangsues assez long-temps. La somnambule avait ordonné qu'on fît saigner les morsures jusqu'à ce qu'elle fût près de tomber en défaillance.

« La malade fut agitée dans l'intervalle du premier accès au second ; elle avait mal à la tête et à la gorge. Le second accès commença à six heures, et les convulsions furent terribles jusqu'à sept heures et un quart. Alors seulement je parvins à produire le somnambulisme, et elle se trouva dans une situation plus calme. A dix heures, elle me pria de l'éveiller : son accès était fini, mais elle était très-fatiguée.

« C'est ainsi qu'eut lieu l'accomplissement de la première partie de la prédiction, relative aux accès. On ne pouvait espérer une plus grande exactitude sur ce point : mais quant à la seconde partie, celle qui regardait l'annonce de la guérison, elle ne se réalisa pas de la même manière ; d'abord, cet accès ne fut pas le dernier, comme elle s'en était flattée.

« Le lendemain mardi, étant en somnambulisme, elle me dit qu'elle aurait encore le jeudi quelques atteintes de son mal, et qu'elle me priait de ne pas lui demander d'autres explications, parce qu'elle était trop fatiguée pour parler.

« Mercredi 15. Ce qu'elle doit avoir demain est un

accès qui commencera à dix heures et demie, et durera environ une heure : elle m'a dit que si elle n'avait pas été guérie comme elle l'avait annoncé, c'était parce qu'on n'avait pas laissé couler le sang assez long-temps, qu'il faudrait encore lui appliquer huit sangsues à chaque pied pendant son accès, et laisser couler le sang plus long-temps.

« La prédiction s'accomplit, et les convulsions commencèrent au coup de dix heures ; elles furent très-violentes pendant une demi-heure, et il me fut impossible d'obtenir le sommeil au moyen des procédés magnétiques, que, pendant son somnambulisme, elle me recommandait d'employer toutes les fois qu'elle tomberait en convulsion, et même au plus fort de ses agitations. A dix heures et demie elle tomba en somnambulisme; et à partir de ce moment, les convulsions devinrent beaucoup plus faibles, et ne reparurent que par intervalle jusqu'à onze heures vingt minutes, qu'elle me dit de l'éveiller, m'assurant que son accès était terminé, et me répétant bien positivement qu'elle était tout à fait guérie. J'avais quelques raisons de croire ce qu'elle m'annonçait; car, comme elle m'avait toujours dit vrai sur sa maladie, je ne devais pas m'attendre à ce qu'elle se trompât deux fois sur sa guérison. Malheureusement un accident imprévu ne me permit pas de vérifier ce qu'elle m'annonçait.

« La malade avait, comme je l'ai dit, perdu beaucoup de sang; et en la quittant, j'avais recommandé d'être très-sévère tout le reste de la journée sur le

régime; mais les parens, auxquels tout ce qui venait de se passer inspirait une trop grande confiance, crurent n'avoir plus besoin d'aucune précaution, et la laissèrent manger avec excès des alimens indigestes. Ils ne tardèrent pas à se repentir de leur imprudence. Aussitôt après le repas les convulsions reparurent avec violence. Comme j'étais à la campagne à deux lieues de la ville, on courut chez les médecins que j'avais menés le matin avec moi; ils me rapportèrent le lendemain qu'ils avaient trouvé la malade dans l'état le plus effrayant. Elle était immobile, sans connaissance, les bras étendus en croix; sa face était extrêmement rouge et gonflée. Elle resta plus de deux heures dans cet état, dont elle ne sortit qu'à sept heures du soir.

« Le lendemain matin les accidens se renouvelèrent avec la même intensité; on m'envoya chercher; je me transportai sur le champ chez la malade, et j'employai en vain pendant une heure et un quart tous les procédés magnétiques pour la faire revenir. Au bout de ce temps, elle parut d'elle-même reprendre connaissance. Je la magnétisai alors de nouveau, et je parvins en quelques minutes à la faire tomber en somnambulisme. Dans cet état, je l'interrogeai sur l'accident qu'elle avait eu, et sur les suites qui pourraient en résulter; elle me répondit que ce qui venait de se passer avait produit en elle une si grande révolution, que dans le moment elle ne pouvait rien prévoir pour l'avenir, qu'elle ne voyait plus le terme de sa guérison, et que seulement elle était trop sûre qu'elle

aurait encore un grand nombre d'accès; et elle m'en annonça deux pour le même jour. Ils arrivèrent comme elle les avait prédits; et pendant plus de deux mois que je l'ai magnétisée, elle n'a plus eu un seul accès qu'elle ne l'ait annoncé, et souvent même plusieurs jours d'avance.

« J'ai cru qu'il pourrait être bon que j'entrasse dans quelques détails relativement aux premières observations que j'ai eu occasion de faire sur la prévision et sur le somnambulisme; mais il faut maintenant que je me contente d'indiquer d'une manière générale le résultat de mes observations. Avant tout, il n'est pas inutile de rappeler que je m'étais imposé rigoureusement l'obligation d'écrire immédiatement après chaque séance, tout ce qui venait de se passer; je n'aurais osé me fier à ma mémoire pour l'exactitude des détails, et je craignais d'en venir à m'abuser moi-même, dans un sujet qui prête tant aux erreurs de l'imagination.

« Or, je trouve consigné dans mon journal plus de quatre-vingts prédictions qui portaient presque toutes sur des accès convulsifs : ces accès avaient des caractères qui ne permettaient pas de croire qu'ils fussent feints : tels étaient la fixité des yeux ouverts, sur lesquels rien ne pouvait faire impression, et un développement des forces musculaires si considérable, que trois ou quatre hommes robustes suffisaient à peine pour retenir la jeune malade.

« Plusieurs fois elle m'a annoncé une espèce de sommeil léthargique qui durait une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure entière. Pendant tout ce

temps ses sens étaient absolument fermés à toute espèce d'impression.

« On sent combien il a dû m'être facile de m'assurer d'une pareille insensibilité. Eh bien! je déclare que j'ai fait toutes les expériences possibles pour la constater. Je l'ai souvent pincée à l'improviste d'une manière fort vive, quelquefois j'ai enfoncé subitement une épingle dans sa chair à plusieurs lignes de profondeur. J'ai produit à son oreille un bruit éclatant, j'ai placé même pendant plus d'une minute, sous son nez, un flacon d'ammoniac débouché; et avec tous ces moyens je n'ai jamais pu parvenir à reconnaître en elle le plus léger indice de sensibilité.

« Outre les prédictions dont je viens de parler, la même malade m'en a fait encore beaucoup d'autres dont l'accomplissement fournit des preuves plus concluantes encore. Il lui est arrivé de m'annoncer, huit jours d'avance, que, pendant une nuit qu'elle me désigna, sa tête enflerait, que ses paupières seraient infiltrées, et que, sur ses joues, on verrait paraître, en plusieurs endroits, des égratignures semblables à celles qu'on pourrait faire en effleurant la peau avec la pointe d'une épingle; et tout cela arriva comme elle l'avait dit.

« Un jour, elle avait annoncé un accès pour une heure déterminée; j'oubliai malheureusement d'en prévenir les parens; ils la laissèrent sortir, et elle eut un accès dans une maison étrangère, au milieu d'un grand nombre de personnes. Elle fut si honteuse de cet accident, que pendant plus de huit jours elle

en conserva une tristesse qu'on ne pouvait dissiper.

« Elle redoutait beaucoup ses accès ; et souvent, quand elle en annonçait quelqu'un pendant son sommeil, elle en était si affectée, que ses yeux (ses yeux fermés) en versaient des larmes de douleur. Lorsque ses craintes étaient ainsi portées trop loin à la vue de ses maux, et que je jugeais que l'inquiétude, devenue trop vive, aurait pu nuire à sa santé, je l'éveillais; et au moment où elle ouvrait les yeux, oubliant tout ce qu'elle venait de prédire, elle passait subitement de la tristesse la plus profonde à sa tranquillité ordinaire.

« Il arrivait quelquefois que ses accès étaient précédés par des symptômes, tels que des bâillemens et des migraines, qui l'avertissaient de leur retour; alors elle s'affligeait et manifestait les plus grandes craintes; mais quand aucun de ces symptômes précurseurs n'avait lieu, elle restait calme à l'approche des accidens qu'elle avait annoncés, pendant son sommeil, comme devant être les plus douloureux; quelquefois même, dans ce cas, ils la surprenaient au milieu d'une chanson ou d'un éclat de rire. Au reste, elle me recommandait avec instance de ne jamais la faire tomber en somnambulisme au moment où ses convulsions devaient la prendre; « car, disait-elle, si une fois j'en avais dans cet état, je ne voudrais plus me laisser endormir. »

« Tous ces faits, répétés journellement sous mes yeux pendant plusieurs mois, ont produit dans mon esprit une conviction que rien n'est capable d'ébranler.

« La même somnambule me fit une prédiction qui mérite que j'en fasse une mention particulière : elle m'annonça dans son sommeil que sa maladie se terminerait par un délire furieux qui durerait quarante-deux heures ; et plus de quinze jours d'avance, elle me prédit qu'elle perdrait la raison le vendredi 20 octobre, à deux heures après midi, et qu'elle ne reviendrait à elle que le dimanche 22, à huit heures du matin. Le délire arriva comme elle l'avait annoncé. Je ne la quittai presque pas pendant tout ce temps; et quand je n'étais pas auprès d'elle, quelques-uns de mes amis voulaient bien me remplacer.

« Je n'ai jamais rien vu de pareil à ce qu'elle présenta pendant ces deux jours; et certainement, la seule crainte de sa prédiction, quand même elle l'aurait connue, n'aurait pas été capable de produire un effet aussi durable. Il faut ajouter qu'ayant entièrement perdu l'usage de la raison et tout souvenir de son état ordinaire, elle n'en sortit pas moins, à l'heure qu'elle avait indiquée, de l'état d'aliénation complète où elle se trouvait (1).

---

(1) « Je crois devoir faire ici une remarque qui me paraît assez curieuse. Le délire se manifesta à l'heure indiquée, et son invasion fut brusque, c'est-à-dire que la malade passa subitement de l'état de raison à un état de démence complète. Cependant, comme je l'observais avec soin depuis plusieurs jours, je crus reconnaître en elle, dès la veille, une modification des facultés intellectuelles, assez légère à la vérité, mais très-importante, car tous les traits qui se présentèrent d'une manière tranchée dans le délire du lendemain, parurent, la veille, comme des nuances dans ses paroles et dans ses actions. Elle

« Concluons de ce que nous venons de dire, que la malade ne conservait aucun souvenir des prédictions qu'elle avait faites en somnambulisme, et qu'au surplus, plusieurs des accidens prédits étaient de nature

---

eut, pendant toute la soirée, un penchant marqué à dire et à faire ce qu'on appelle des folies. Quoiqu'elle eût toujours été étrangère à toute littérature, elle s'efforça de faire, à sa manière, des couplets sur quelques évènemens qui lui parurent plaisans. Je fus très-frappé de cette circonstance, quand je vis, le lendemain, que, dans son délire, sa principale occupation était de rimer, de sorte qu'elle ne prononçait pas un mot sans lui chercher une rime. Il en fut de même de tous les autres caractères de sa folie momentanée. Pendant tout le temps qu'elle dura, elle ne cessa de dire des injures à toutes les personnes qui l'entouraient, et de tenir les propos les plus offensans sur le compte de ses parens, pour lesquels elle avait toujours eu le plus grand respect; or, dès la veille, tout cela s'était déjà manifesté par un penchant à la médisance, qui ne lui était pas ordinaire; mais ce qui me frappa surtout, ce fut de la voir, elle qui était habituellement d'une piété scrupuleuse, prendre part à des plaisanteries qui lui auraient déplu dans tout autre temps. On chanta devant elle une chanson qui n'avait certes rien de répréhensible, mais qui lui aurait paru trop libre sous le rapport de la religion; pourtant, au lieu d'en paraître scandalisée, elle annonça qu'elle lui plaisait beaucoup, et témoigna même le désir de l'apprendre. Le lendemain, ce qui, dans son délire, étonna le plus ceux qui la connaissaient, ce fut de la voir répéter tout ce qu'elle avait pu entendre de contraire à la religion; elle n'avait à la bouche qu'une suite continuelle de blasphêmes, dont la seule idée l'aurait fait frémir la veille. Sur quoi on peut faire remarquer que, puisque la prédisposition au délire se manifestait déjà dès la veille par des signes sensibles à l'observateur, on ne doit pas regarder comme une chose impossible que, dans son sommeil, la malade ait pu, long-temps d'avance, prédire un évènement dont la cause agissait probablement déjà sur son organisation. » (*Note de M. Bertrand.*)

à ne pouvoir être produits par son imagination, quand même elle aurait su dans l'état de veille qu'elle pouvait en être menacée. »

BERTRAND, d. m.

I

IDIOTISME et autres graves maladies, *sur de jeunes enfans, à Berlin, par M. Wolfart, médecin* (1).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

Extrait d'un article intitulé : Sur quelques effets du magnétisme observés à Berlin par M. P. T. Brosse, médecin, à Riga en Russie.

« La confiance que le malade a au magnétisme contribue souvent à en faciliter le succès, et cela a porté les antagonistes du magnétisme à en attribuer les effets à l'imagination. La futilité de cette objection est démontrée par des expériences innombrables, mais surtout par les effets que le magnétisme produit sur les enfans, dont l'imagination n'est certainement pas susceptible de s'exalter pour une chose dont ils n'ont aucune idée. Je crois utile d'ajouter ici quelques mots sur ce sujet.

« On voit souvent des guérisons miraculeuses chez les enfans. Ils n'opposent ni doutes, ni préjugés à l'influence magnétique ; ils sont plus dépendans de la volonté des autres : ils sont plus susceptibles, plus irritables ; et la nature, plus active chez eux dans toutes

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 13, p. 70 et suiv.

les fonctions, est plus disposée à les régulariser pour rétablir la santé.

« M. le professeur Wolfart a chez lui, deux fois par semaine, un traitement gratuit pour les enfans. On y mène tous ceux qui sont malades : comme les mères et les nourrices apportent leurs enfans de la campagne, il y en a souvent un grand nombre.

« Ces enfans, lorsqu'ils y ont été menés trois ou quatre fois, témoignent un désir extrême d'y retourner. Il semble qu'aux jours indiqués, quelque chose les y attire. Lorsque l'heure approche, ils montrent de l'impatience; et par leurs pleurs et leurs cris, ils font souvenir leurs mères de les porter ou de les conduire chez M. Wolfart.

« A peine sont-ils entrés dans la salle du traitement, qu'ils se trouvent bien : ils ne pleurent point, et ne font pas le moindre bruit; le calme dont ils jouissent se peint sur leur figure; ils ont l'air riant, et ils suivent des yeux les mouvemens du magnétiseur. Plusieurs tendent leurs petits bras vers M. Wolfart, comme ils feraient vers leur mère ou leur nourrice. Après la séance, on les ramène chez eux, où ils dorment pendant quelque temps. »

Idiotisme.

« Un enfant de 10 ans, indifférent à tout, et absolument idiot, fut mené chez M. Wolfart. Au bout de quelques jours, il témoigna le désir de retourner au traitement, quand l'heure fixée en approchait. Je l'ai vu, lorsqu'il entrait chez M. Wolfart, percer la foule

des malades pour s'approcher de lui. Après un traitement de quelques mois, les fonctions des sens et celles de l'esprit se développèrent à merveille. »

Douleurs à la suite d'un cautère.

« Un enfant de 4 ans avait été guéri d'une coxalgie par l'application d'un cautère; mais comme on avait plusieurs fois excité ce cautère avec de la poudre épispastique, il souffrait beaucoup; les douleurs cessaient aussitôt que je le magnétisais. La mère essaya de le magnétiser pour l'endormir le soir, et réussit aussi bien que moi; l'enfant lui disait : *Continue, maman, cela me fait du bien.* »

Carreau.

« J'ai vu des enfans faibles, maigres, ayant le ventre très-dur et très-gonflé, enfin dans un état d'atrophie, et chez lesquels le carreau était très-avancé, se rétablir en peu de temps par le magnétisme. La digestion et la nutrition s'opéraient, le corps prenait de l'embonpoint, les muscles se fortifiaient, et la croissance arrêtée se développait parfaitement.

« Quelques personnes prétendent que le magnétisme agit seulement sur les nerfs; mais quand cela serait, qu'en pourrait-on conclure? Agir sur les nerfs, n'est-ce pas agir sur tout l'organisme? Les nerfs ne sont pas isolés dans le corps : ils sont les organes essentiels de la vie animale.

« Quoique le magnétisme agisse plus évidemment et avec plus de succès dans toutes les névroses, et par-

ticulièrement dans l'épilepsie, les convulsions, etc., son action curative se montre également dans les maladies des autres systèmes, et même dans les lésions organiques. Je l'ai vu guérir parfaitement des maladies de différens genres, et j'ai toujours remarqué qu'il agissait sur les enfans avec plus de promptitude, de force et de succès. »

Relâchement des muscles des jambes de naissance.

« Je me souviens avec plaisir d'une cure dont j'ai été témoin, et qui m'étonna par sa rapidité.

« C'est celle d'une fille de 2 ou 3 ans. Cette enfant paraissait très-bien nourrie; elle avait de l'embonpoint : mais elle ne pouvait se tenir sur ses jambes; lorsqu'on la mettait debout, les genoux ployaient, elle tombait, et se mettait à pleurer. Les membres étaient pourtant bien faits; seulement les muscles paraissaient lâches et mous. La seconde fois qu'elle fut magnétisée elle se tint debout, et le troisième jour elle marcha très-bien.

« Parmi les maladies dont j'ai vu guérir des enfans par le magnétisme, je puis citer des *paralysies* des membres, des *érysipèles*, des *maladies de peau*, comme *dartres*, etc., des *catarrhes pulmonaires* opiniâtres, et qui faisaient craindre la phthisie muqueuse, des *gonflemens des glandes*, des *dévoiemens*, des *vomissemens convulsifs*, des *maladies des yeux*, comme *inflammations des paupières*, *inflammations scrophuleuses de la cornée*, *endurcissemens des glandules* de la paupière, et surtout

des *taches* et des *leucomes* sur la cornée. Dans ce cas, la manière dont la nature, aidée par le magnétisme, rétablit l'organisation de la cornée, m'a paru très-remarquable. Il se forme d'abord un point d'inflammation autour duquel se montrent de petits vaisseaux rouges; quelque temps après ces vaisseaux rouges disparaissent, et le leucome est devenu plus mince en cet endroit; enfin le leucome devient transparent, et le malade voit d'autant mieux à mesure que la transparence augmente.

« Les effets du magnétisme ne sont pas moins surprenans dans les difformités du thorax et des autres os, produits par le rachitisme. J'ai vu un enfant chez qui une déviation assez considérable de l'épine dorsale diminua de deux ou trois pouces pendant un traitement d'environ trois mois.

« Dans les douleurs violentes de la tête, dans les migraines, dans l'*hydrocéphale*, dans la *surdité*, j'ai observé des crises très-remarquables par des sécrétions et des écoulemens des oreilles, des yeux, du nez, et même par la salivation.

« J'ai vu des enfans sourds qui n'entendaient que les sons produits par M. Wolfart, quoiqu'ils ne fussent point en somnambulisme. Je pourrais ajouter beaucoup de faits à ceux que je viens de citer, mais en voilà assez pour engager les médecins à observer les effets du magnétisme, et les mères à l'employer pour leurs enfans, etc. »

T. Brosse, méd.

IMBÉCILLITÉ, mutisme, dépôt dans la tête, suites d'une petite-vérole, *sur un enfant de 7 ans, à Valence*, 1785, *par M. Tardy de Montravel* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Cet enfant, à la suite de la petite-vérole qu'il venait d'avoir, et qui avait été fort heureuse en apparence, était demeuré *imbécille*, presque *sourd* et *muet*. Dans quelque position qu'on le plaçât, ses jambes et ses reins pliaient sous lui; il y voyait, mais il n'entendait qu'à peine, et il ne pouvait articuler une seule parole. Il y avait environ trois semaines qu'il était dans cet état, et les médecins s'étaient bornés à lui ordonner des bains, qui jusqu'alors n'avaient produit aucun effet sensible.

Le 25 juillet, M. Tardy de Montravel le fit examiner par Mlle N***, somnambule, qui lui trouva le sang en mauvais état, ainsi que l'estomac; elle ajouta que le plus grand mal était dans la tête, que l'humeur variolique avait commencé à s'y fixer, et que si l'on eût attendu plus long-temps, l'enfant aurait été imbécille toute sa vie.

Elle indiqua de suite les remèdes qui pouvaient concourir avec le magnétisme à le tirer de cet état, et recommanda de le magnétiser deux fois par jour, une demi-heure chaque fois, en montrant de quelle manière il fallait le faire. Elle assura qu'elle guérirait.

Trois jours après, l'ayant vu pour la seconde fois,

---

(1) *Journal de la demoiselle N****, 2e partie, p. 68, 155.

elle annonça qu'il commencerait à évacuer son dépôt dans huit jours, par les selles, et surtout par les urines, qui seraient fortes et chargées; que dans quinze jours on apercevrait un mieux sensible, et qu'enfin il serait guéri au bout de six semaines. Le 28 août suivant, elle le trouva beaucoup mieux ; et le 15 septembre, après l'avoir examiné quelques instans, elle dit que l'enfant était guéri, que le dépôt était dissipé, et qu'il n'avait plus besoin que de reprendre des forces. Elle lui ordonna quelques bains, des frictions avec de l'eau-de-vie sur l'épine du dos et sur toutes les jointures; et pour achever de lui purifier le sang, elle lui fit prendre pendant huit à dix jours une tasse d'infusion d'orties rouges. Cet enfant fut parfaitement rétabli.

IMBÉCILLITÉ, *sur Anne-Marie Schwing* (somnambule), *âgée de* 13 *ans, à Illkirch,* 1786, *par M. Jœger, chirurgien* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Ce jourd'hui, 10 février 1786, nous soussignés, certifions qu'Anne-Marie Schwing, fille de Georges Schwing, bourgeois laboureur d'Illkirch, âgée d'environ 13 ans, a perdu la raison petit à petit, au point qu'elle est devenue incapable de rien apprendre, ni à lire ni à écrire, et ne pouvant être d'aucune utilité pour le ménage. Malgré les remèdes qu'on lui administra, son triste état augmenta toujours au lieu de diminuer. Enfin, le 22 décembre 1785, on la remit

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 85.

entre mes mains, après qu'elle eut passé trois mois dans l'état le plus déplorable.

« J'entrepris de la magnétiser; et à la première séance, la malade eut une demi-crise. Le deuxième jour, 23 décembre, elle fut pendant une heure en crise complète. Je lui demandai comment elle se trouvait. — Bien. — Combien voulez-vous rester en crise? — Une demi-heure. — Tomberez-vous encore en crise? — Le lendemain à la même heure (six heures du soir). Elle tomba en crise comme elle l'avait annoncé; demanda, sur la question qu'on lui en fit, à y rester une demi-heure. Je lui demandai si elle tomberait encore en crise. — Non. — Pourrez-vous être guérie par le magnétisme? — Oui. — Aurez-vous besoin de quelque remède? — Non.

« Depuis ce jour, quoiqu'ayant employé tous les procédés du magnétisme, je ne pus plus la faire tomber en crise. Je continuai pendant quatre semaines à la magnétiser deux fois par jour, et lui fis boire continuellement de l'eau magnétisée. Au bout de ce temps, elle a repris ses forces et sa raison, sans s'être servi d'aucun autre remède. »

JOEGER, chir.

IMBÉCILLITÉ de naissance, *sur Mlle ***, âgée de* 30 *ans* (somnambule), *à Landau, par M. Choron, médecin* (1).

(Magnétisme immédiat.)

M. le docteur Choron, premier médecin de l'hô-

(1) *Bibliothèque du magnétisme*, n° 4, p. 54.

pital du Val-de-Grâce, s'était occupé de magnétisme une partie de sa vie; il avait amassé un recueil de faits considérable; mais telle était l'influence des préjugés sur lui, qu'il ne put jamais se résoudre à les communiquer au public. Ce n'est qu'après sa mort qu'un mémoire fort intéressant de lui sur le fluide vital, a été inséré dans la *Bibliothèque du magnétisme.*

En voici un extrait :

« J'ai souvent eu l'occasion de remarquer que les personnes affectées de manie, ou frappées de quelques travers d'esprit qui les faisaient taxer d'un peu de folie, sont, en état de somnambulisme, généralement plus clairvoyantes et plus lumineuses que d'autres, et qu'il ne paraît alors chez elles aucun indice des vices d'esprit qu'on leur reproche. J'ai remarqué la même chose dans les cas où les facultés intellectuelles étaient absentes ou bien manifestement infirmes.

« Ces phénomènes se trouvent suffisamment expliqués par les observations des médecins vieux et instruits. Ils savent que les folies partielles, que les manies diverses, signes d'une aberration habituelle de l'esprit, ont le plus souvent leur foyer principal dans quelque viscère de l'épigastre profondément affecté, et qu'alors ce n'est plus que sympathiquement que survient l'rrégularité des fonctions du cerveau.

« Le somnambulisme a la propriété d'isoler ce dernier, de le rendre pour le moment indépendant de ses relations, de le soustraire à ses affections maladives; et c'est par ce moyen que cet organe acquiert

instantanément cette liberté, cette facilité, cette grande latitude d'opérer dont il jouit dans cet état singulier.

« Il m'est arrivé, à Landau, de somnambuliser une demoiselle âgée de 30 ans environ, imbécille de naissance; elle appartenait à une famille opulente et distinguée, qui n'avait rien omis de ce qui pouvait tendre à lui rétablir l'entendement; tout au monde avait été mis en usage sans le moindre succès. Dès que je l'eus mise en crise, je la fis parler sur les matières que l'on voulut, et elle s'en acquitta très-pertinemment; ce n'était plus le même être; qui ne l'aurait jamais entendue que là, ne se serait jamais douté qu'elle était imbécille; les parens étaient présens; qu'on juge s'ils furent émerveillés! ils en pleuraient de joie, et disaient : « Ah! que n'est-elle toujours somnambule! »

« J'ai vu que l'instruction ou l'ignorance n'apportent pas une différence bien marquante aux résultats des opérations mentales du somnambulisme. J'ai observé seulement que le somnambule a une aptitude marquée à diriger son intuition vers les objets de la nature, et qu'il n'en a que très-peu ou point du tout pour les objets qui tiennent aux choses de convention. Il sera certainement incapable, par exemple, de classer une plante qu'il désignera, selon les systèmes de Tournefort ou de Linnée, mais il en reconnaîtra fort bien les propriétés, le site où elle croît (si elle est indigène), la saison de la cueillir et de la mettre en usage, enfin les applications qu'on peut en faire. »

Choron, méd.

M. le docteur Koreff rapporte également l'observation fort intéressante d'un enfant presqu'imbécille, guéri par une femme qui le magnétisait pendant qu'elle était en somnambulisme. (Voyez *Lettre d'un médecin étranger à M. Deleuze*, p. 408.)

INDIGESTION avec suppression et convulsions, à la suite d'une couche, *sur M*[me] ***, *à Strasbourg*, 1785, *par M. Ehrmann, médecin* (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Samedi, 12 novembre, à dix heures et demie du soir, je fus appelé chez M[me] ***, qui était en couches depuis six jours, pour la ramener, à ce qu'on disait, s'il était possible, du tombeau. Elle était sans connaissance; son visage était bleu et bouffi, les yeux luisans et gonflés; une écume sanguinolente lui sortait par la bouche, et tout le corps était tourmenté par des convulsions. Comme je m'étais d'abord informé de la cause de ce fâcheux accident, j'avais appris qu'elle provenait d'une indigestion. Je voulais par cette raison ne point consentir à la saignée, pour laquelle j'avais été demandé, ne trouvant, outre cela, presque pas de pouls à la malade. Je préférai donc de lui donner quelques gouttes d'Hoffmann, mêlées d'eau; mais elles ne passaient pas, la malade ayant perdu la faculté d'avaler. Je voulus essayer de la solution de tartre émétique, que j'ordonnai de faire chercher sur le champ; c'est dans ce petit intervalle où, croyant que le moindre délai pourrait causer la mort à ma malade,

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 78.

que l'idée heureuse me vint d'essayer ce que le magnétisme pourrait opérer sur ses convulsions. Je commençai donc à la toucher. Quelle fut ma surprise de voir qu'il ne fallait que deux ou trois minutes pour les calmer! Alors le tartre émétique étant arrivé, je tentai d'en faire avaler à la malade avec de l'eau, mais en vain; elle le rejeta. Voyant ainsi qu'aucune médecine ne pouvait être employée, et encouragé en même temps par les premiers succès du magnétisme, je réitérai mes essais, qui furent en moins de dix minutes accompagnés d'un si heureux succès, que tous les fâcheux symptômes disparurent, et que je fus à même de pouvoir quitter la malade à onze heures un quart, sans laisser aucun doute sur son entière guérison. Quand j'arrivai le lendemain, j'appris que la malade avait passé une très-bonne nuit; que deux heures après mon départ les lochies reparurent, ce qui avait aussi été l'objet de mon attention. Je la trouvai aussi sans fièvre, et elle ne se plaignait de rien, sinon d'un manque d'appétit; je lui magnétisai de l'eau, et j'y fis ajouter de la crême de tartre, ce qui fit l'effet désiré, en l'évacuant très-légèrement. Le même remède fut continué le surlendemain avec succès; le 15, la malade se portant assez bien, et les lochies diminuant peu à peu d'elles-mêmes, j'ordonnai quelques verres d'eau de Seydschütz, qui lui firent beaucoup de bien, de manière qu'aujourd'hui il ne lui manque que des forces pour son entier rétablissement. »

EHRMANN, doc. méd.

Strasbourg, 19 novembre 1785.

Indigestion, *sur Christine-Marguerite Mayer, âgée de* 26 *ans* (somnambule), *à Strasbourg*, 1786, *par M. Ehrmann, médecin* (1).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

« Ch. Marg. Mayer me fit appeler lundi 24 avril 1786, pour me consulter sur son état de maladie actuelle. Elle avait eu un cours de ventre pendant huit jours, et ensuite pendant deux jours une constipation, accompagnée de tranchées. Elle crut y remédier par deux onces de manne, qu'elle avait pris deux fois dans cet intervalle, mais sans succès. Je la questionnai sur la cause de cette maladie; elle me répondit que si elle ne provenait pas de l'eau froide qu'elle avait bu en quantité, elle ne pouvait se ressouvenir d'aucune autre cause.

« Comme cette réponse ne me suffisait pas, je pris le parti qui me parut le plus sûr pour me convaincre de la réalité de son assertion; c'est-à-dire je la mis en crise de somnambulisme magnétique, ce qui m'a réussi en moins d'une minute. L'ayant questionnée alors sur la cause de sa maladie, elle me dit: « J'en suis moi-même la cause; j'ai eu l'imprudence de manger un morceau d'une grosse rave sans sel, c'est ce qui m'a causé une indigestion. » Sur la question comment je pourrais lui aider, elle m'a prié de lui donner une de ces médecines qu'elle avait prises lors de sa première maladie, mais pas une trop forte; après quoi, elle pren-

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 1, p. 125.

drait onze jours de suite deux cuillerées par jour de la teinture de rhubarbe, ce qui acheverait sa guérison. (Il faut remarquer que pendant les dix jours de sa maladie actuelle, elle avait constamment refusé de prendre de la rhubarbe, sous prétexte qu'elle l'échaufferait.) Je lui observai alors qu'étant constipée depuis deux jours, elle devrait prendre un lavement ce même jour; mais elle le refusa, en m'assurant qu'à dix heures du soir elle serait relâchée, ce qui lui arriva à point nommé.

« Le lendemain, après dîner, l'ayant mise en crise, et lui ayant demandé comment la médecine avait opéré, elle me répondit qu'elle n'avait pas suffi pour chasser le morceau de rave de son estomac; que tandis qu'il y serait elle ne guérirait pas, et qu'il fallait qu'elle prît trois grains d'émétique en lavage pour l'évacuer; qu'elle en serait menée six fois par le haut, et point du tout par le bas.

« Ce qu'elle disait arriva le jour suivant; un morceau de rave trituré sortit de son estomac; et sur la demande que je lui fis lorsqu'elle était en crise, si c'était ce qui lui avait causé son mal, elle dit que oui; et qu'à présent tout irait bien. Cependant comme l'émétique lui avait trop irrité les entrailles, elle s'est ordonné de prendre le lendemain deux onces et demie de manne dans une infusion de cerfeuil, avant que de commencer la teinture de rhubarbe. Elle fut à la selle quinze fois, ainsi qu'elle l'avait prédit. Comme elle annonçait en crise que vendredi serait le dernier jour de son sommeil magnétique, et qu'elle voulait se

rendre à notre salle pour profiter du baquet, je lui proposai alors de se placer à l'arbre magnétisé pour y être mise en crise; elle y consentit; « mais, ajouta-t-elle, il ne me servira de rien, je ne m'y endormirai pas; ce n'est qu'à la chaîne que je tomberai en crise pour cinq minutes, sans que vous me magnétisiez. » L'effet répondit parfaitement à la prédiction. Christine n'eut pas la moindre sensation à l'arbre, qui cependant en faisait en sa présence à bien d'autres en très-peu de temps: mais à peine commençait-elle à faire la chaîne au baquet qu'elle s'endormit; et lorsqu'on lui demanda pourquoi l'arbre n'avait pas de pouvoir sur elle, sa réponse fut courte et naïve: « Mon corps, disait-elle, et l'arbre ne s'accordent pas ensemble. » De cette façon Christine fut guérie par elle-même une seconde fois, sans que moi, son médecin, j'aie eu besoin d'ajouter la moindre chose; c'est pourquoi je ne disconviens pas que ce serait un vrai bonheur pour elle (comme pour chaque somnambule clairvoyante), si à l'avenir, en cas de maladie, elle pouvait jouir de l'avantage des crises magnétiques, pour parvenir alors par le chemin le plus court à retrouver sa santé, plutôt que d'avoir besoin de faire un long detour dans le labyrinthe de la médecine. »

EHRMANN, méd.

Strasbourg, le 12 mai 1786.

Voyez, pour d'autres exemples : *Lettres sur le magnétisme*, Bouvier, 1784, p. 5. *Annales de Strasbourg*, 1786, t. 1, 2e *Supplément*, p. 31. *Extrait des journaux*, etc., Lutzelbourg, 1786, p. 156, 157. *An-*

nales de Strasbourg, 1787, t. 2, p. 157. *Annales du magnétisme*, Paris, 1814, 1re année, 1er trim., p. 203.

INCONTINENCE d'urine, *sur Mlle Busch, âgée de 9 ans, à Strasbourg*, 1786, *par M. le baron de Landsperg* (1).

A la suite d'une maladie aiguë qui avait duré près de deux mois, Mlle Busch conserva une incontinence d'urine qui l'incommodait jour et nuit; sans autre remède que le magnétisme et l'usage de l'eau magnétisée pour sa nourriture et sa toilette, elle fut entièrement guérie au bout de quinze jours.

INFLAMMATION d'estomac, *sur* ***, *à Paris*, 1784, *par M. Ch. Moulinié, ministre du saint Evangile* (2).

(Magnétisme immédiat.)

Cette inflammation était portée à un tel point que, depuis six jours, le malade n'avait pris *aucune espèce* de nourriture ni boisson : il fut guéri en vingt-quatre heures par le magnétisme seul.

INFLAMMATION d'estomac, *sur Mme* ***, *âgée de* 50 *ans, à Paris*, 1823, *par son fils, étudiant en médecine* (3).

(Magnétisme immédiat.)

« J'ai vu le magnétisme guérir très-vîte, et par

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 34.

(2) *Lettre sur le magnétisme*, etc., par M. Ch. Moulinié, p. 8.

(3) *Instruction pratique*, etc., par M. Deleuze, p. 207.

un mode d'action qui lui est particulier, des maladies inflammatoires extrêmement graves. En voici un exemple :

« Une dame âgée d'environ 50 ans, avait depuis plus d'un mois une inflammation de l'estomac. On avait employé les sangsues et tous les remèdes indiqués par d'habiles médecins ; cependant, l'état de la malade devenait chaque jour plus inquiétant. Son fils, étudiant en médecine, étant venu me consulter sur l'emploi du magnétisme, je lui conseillai d'en faire usage en ne tenant que très-peu de temps les mains sur l'estomac, et en attirant beaucoup sur les cuisses et les jambes. Deux jours après, le jeune homme vint me dire que les douleurs avaient quitté l'estomac pour se porter sur les entrailles, et que cela inquiétait le médecin. Je l'assurai qu'il s'était rendu maître de la maladie, et qu'il la ferait descendre aux extrémités. En effet, le jour suivant il y eut des picotemens dans les cuisses, puis dans les jambes, et le bas-ventre fut entièrement délivré de l'inflammation. Pendant la maladie, l'estomac avait perdu les facultés digestives. Comme il n'y avait plus alors d'irritation à craindre, on agit fortement sur l'estomac par l'application des mains, et on lui rendit le ton qu'il avait perdu. La malade ayant été affaiblie par les saignéees et par le régime, elle eut une convalescence assez longue, mais elle se rétablit parfaitement. »

DELEUZE.

INFLAMMATION, ou phlegmasie chronique de l'intestin iléon, *sur M. Razy jeune, à Paris*, 1814, *par M. de Lausanne* (1).

(Magnétisme immédiat.)

A la suite d'assez longues affections morales, M. Razy avait été atteint, vers la fin de mars 1814, d'une jaunisse pour laquelle M. Z***, son médecin, le traita à l'aide de l'eau de carotte, d'une dissolution de sel d'absinthe, et de deux purgations.

La maladie paraissant alors guérie, le docteur Z*** prescrivit un élixir stomachique, composé de teinture de quinquina, de gentiane et de safran, à doses égales, et quelques gouttes d'élixir de vitriol aromatisé. La dose à prendre par jour était de deux cuillerées à bouche.

Le second jour que M. Razy fit usage de cet élixir, après avoir été subitement saisi d'un violent mal d'estomac qui lui fit rendre des eaux en abondance, et fut suivi pendant toute la soirée de coliques très-fortes, il fut, dans la nuit du 22 avril, frappé d'un *cholera-morbus* (colique de *miserere*) : un effrayant débordement de bile par haut et par bas, presque sans interruption, et accompagné de douleurs affreuses, soit à l'estomac, soit aux basses régions, le tortura toute la nuit, et la fièvre se déclara.

L'huile douce de riccin lui fut administrée avec la teinture de séné. Dès le premier jour, les vomissemens

(1) *Annales du magnétisme*, n° 17, p. 193.

cessèrent ; mais tous les autres symptômes furent vainement combattus par le docteur Z*** avec les bains, les lavemens, les frictions d'huile camphrée et teinture d'opium, les fomentations d'huiles émollientes, les potions calmantes, narcotiques, tisanes, sirops, etc.

Le 27 avril, M. Razy fit appeler un autre médecin, M. Y*** : celui-ci changea une partie du traitement. La fièvre s'éteignit, les douleurs diminuèrent peu à peu ; les symptômes disparurent, et le malade entra en convalescence dans les premiers jours de mai.

Malheureusement ce retour à la santé n'était qu'apparent. Deux mois après, une impression fâcheuse que reçut M. Razy à l'issue d'un dîner un peu échauffant, lui causa d'abord une sueur froide, et lui laissa un malaise contre lequel des occupations urgentes le forcèrent de lutter : il croyait même l'avoir surmonté, lorsque le surlendemain, ayant pris vers le soir une glace au verjus, il fut attaqué, dans la nuit, d'un nouveau *cholera-morbus*, accompagné des mêmes symptômes, et presqu'aussi violent que le premier.

Le docteur Y***, qui fut rappelé, qualifia cette fois la maladie de *fièvre bilieuse*. Au même traitement qu'il avait prescrit vers la fin d'avril, il ajouta l'eau de chaux seconde dans les boissons et lavemens ; puis les eaux de Selters, et ensuite de Vichy, coupées de petit-lait : tout cela ne put encore procurer qu'une guérison imparfaite. M. Y*** envoya son malade à la campagne continuer le traitement. M. Razy souffrait alors de fréquens dérangemens avec des coliques plus ou moins violentes de plusieurs heures et

quelquefois de *plusieurs jours*, pendant la durée desquelles le ventre était ballonné, dur et douloureux, comme dans les deux principales maladies précédentes.

Un troisième médecin, M. X***, se trouvant à la même campagne que M. Razy, pendant une de ses crises, fut prié de le visiter. Après un examen attentif et *quelques jours de réflexion*, M. X*** lui remit une consultation très-détaillée dont nous allons citer le commencement, pour faire connaître à nos lecteurs la nature de la maladie.

« En explorant attentivement tous les viscères abdominaux, j'ai trouvé à la partie inférieure et droite du ventre un corps rénitent qui paraît jouir d'une excessive sensibilité, puisque la moindre pression détermine des douleurs vives que le malade éprouve à l'instant. Tout me porte à croire que la partie affectée est une portion de l'*intestin iléon;* de manière que je pense que le point maladif est une *phlegmasie chronique*, dont l'intensité est très-souvent augmentée, soit par la qualité des alimens, soit par l'action de toute liqueur alcoholique. La cause de cette inflammation externe me paraît dépendre du *cholera-morbus* dont le malade a été atteint, et qui fut déterminé chez lui par un traitement médical *très-incendiaire*, etc.

« Les symptômes caractéristiques de la maladie de M. Razy sont :

« 1° Un point très-douloureux à la moindre pression; lequel se trouve situé entre l'épine antérieure et in-

férieure des os des îles et la branche horizontale du pubis ;

« 2° Le développement des coliques ; et alors on observe un gonflement très-sensible et assez considérable au lieu que j'ai déjà cité ;

« 3° Une chaleur assez vive et assez mordicante dans la paume des mains, avec agitation dans le pouls, sont les indices de plusieurs accès d'une *fièvre erratique*, mais dépendante de l'inflammation intestinale ;

« 4° Enfin, le *facies* du malade, son teint d'un blanc jaune, et une espèce de mélancolie triste et inquiète, décèlent l'existence d'une affection organique. »

M. X*** substitua les boissons douces et mucilagineuses à celles dont M. Razy avait fait usage jusqu'alors ; il prescrivit les bains avec du son, des herbes émollientes, des cataplasmes adoucissans, des potions calmantes, des lavemens à la graine de lin, l'usage du lait chaud et des alimens les plus doux, etc.

Un médecin en chef d'un de nos grands établissemens de charité, sur l'autorité duquel le docteur X*** avait désiré s'appuyer, et trois commissaires de la société médicale, approuvèrent la consultation et le traitement qui en était devenu la conséquence.

Enfin, un des amis de M. Razy ayant voulu qu'il prît l'avis du célèbre D***, médecin, celui-ci lui laissa, comme il le dit assez plaisamment, la petite consolation suivante :

« Il y a dans la fosse iliaque droite, un peu audessus de l'arcade crurale, une tumeur oblongue fort dure, dont *je ne connais pas du tout la nature*.

« Dans tout ce que l'on a fait jusqu'ici, on a suivi les indications qui s'offraient, et on a fait la médecine du symptôme ; je pense qu'il n'y avait pas autre chose à faire ; car aujourd'hui même il faut marcher sur les mêmes erremens, et attendre de la nature une terminaison *qu'elle seule peut amener.*

« Il y a apparence que la maladie nuit aux fonctions du cœcum par sa seule présence mécanique, et que la tumeur n'appartient pas aux parois de l'intestin.

« En tout état de cause, je n'ai qu'à applaudir aux moyens que l'on met en usage, *et engager à la patience.* »

Signé D***.

Le 8 octobre 1814.

Ce noble aveu de l'insuffisance de ses lumières est, de la part d'un professeur aussi justement célèbre que M. D***, une belle leçon de modestie pour ceux qui prétendent tout expliquer ; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'après avoir signé sa consultation, le docteur D***, alors mieux inspiré, ajouta que s'il était lui-même attaqué d'une pareille affection, il essaierait, *au lieu de remèdes*, de manger du pain, du bœuf, des pommes de terre, etc. ; que si cela lui faisait du mal il s'arrêterait, et recommencerait ensuite.

Malheureusement, M. Razy n'osa pas suivre ce dernier parti ; il continua donc de suivre les ordonnances de M. X***, sans en obtenir aucune espèce de soulagement. Sa tumeur, pendant quelques jours,

diminuait de volume jusqu'à se réduire à celui d'une très-petite poire, et peut-être moins; la sensibilité au toucher diminuait aussi proportionnellement, et cessait quelquefois tout à fait; puis, dans l'espace de quelques heures, cette tumeur reprenait presque la grosseur du poing, et redevenait excessivement douloureuse au tact. Le moindre bruit importun ou imprévu causait au malade une secousse vive et pénible dans tout le corps, et particulièrement vers le nombril et la tumeur. Généralement alors elle rendait difficiles beaucoup de mouvemens qu'il aurait voulu essayer; souvent il ne pouvait se poser, même un instant, ni sur l'un ni sur l'autre flanc. Il fallait, dans ce cas-là, rester couché sur le dos; et cette nécessité, combinée avec la recommandation d'avoir les cuisses fléchies sur le bassin, produisait des effets très-peu agréables, tels que la corrosion de la peau et une chaleur mordicante vers l'échine, des douleurs insupportables aux talons et à la plante des pieds, qui, dans cette attitude, faisaient les arcs-boutans pour retenir son corps, toujours prêt à glisser vers le pied du lit; enfin, obligé de tenir ses genoux élevés, il lui fallait, pour ne pas souffrir du froid, faire porter à un degré intolérable pour les personnes qui l'entouraient la température de sa chambre, et charger de couvertures, d'oreillers et de coussins ses extrémités refroidies : rien ne pouvait y rappeler la chaleur. Ce fut à cette époque qu'il fit usage du magnétisme.

Avant de donner les détails de sa cure, M. Razy fait le résumé des ordonnances qu'il avait reçues; il

en résulte que, pendant trois mois, il avait pris *deux cents bains, une centaine de lavemens ;* qu'il lui avait été appliqué *une trentaine de sangsues,* et *trois cents cataplasmes ;* qu'il avait bu *cent pintes de tisane* de diverses sortes, *huit ou neuf pintes de sirop* de gomme ou de guimauve, *neuf ou dix pintes de petit-lait,* et que le poids total des huiles, laudanum, eaux distillées, sirops, ne se montait pas à moins de *trente-deux livres quatorze onces six gros ;* plus quatorze gouttes philosophiques..... « Cependant, ajoute-t-il, *je crois que je vivais encore !* »

M. Razy, encouragé par le récit merveilleux de l'amélioration de la santé d'une dame dont il avait connu l'état désespéré, consentit à voir le magnétiseur qui opérait ce miracle : c'était M. de Lausanne, qui lui fut présenté le 8 décembre.

Sa jeunesse et son apparente légèreté ne lui inspirèrent pas d'abord, avoue-t-il, un profond respect. Le sérieux même dont s'arma sa physionomie, quand il commença à le magnétiser, ne l'empêcha pas de rire de la bizarrerie de ses gestes, tout nouveaux pour lui ; mais au bout de quelques minutes, sa respiration *s'accéléra, des sanglots l'oppressèrent, ses yeux se remplirent de larmes* qui coulèrent en abondance, une sueur froide le couvrit, ses paupières s'appesantirent, et il se sentit forcé de les fermer, sans dormir pourtant. Malgré cet état, et quoique enveloppé de flanelles et de cataplasmes, et sous les nombreuses couvertures de son lit, il pouvait, même lorsque les mains du magnétiseur ne touchaient point à ces épais-

ses enveloppes, suivre leur mouvement au-dessus de son corps, par la seule sensation, de chaleur d'abord, et ensuite de froid, que lui causait leur passage.

Immédiatement après la séance, il sentit la chaleur revenir; il eut même un peu de moiteur; et ayant mangé, il s'endormit aussitôt d'un profond sommeil, pendant lequel il transpira abondamment.

Dès ce moment, il cessa tous les médicamens internes, de quelque manière qu'ils dussent être pris; il y substitua indistinctement tous les alimens non nuisibles en santé, en ayant soin d'en proportionner la dose au plus ou moins d'activité de son estomac.

La première nuit fut agitée; la transpiration continuait fortement, et de fréquentes effluves le faisaient doucement frémir de la tête aux pieds. Le pouls, qui depuis long-temps ne marquait que cinquante battemens par minute, s'accéléra de quinze pulsations, et retomba vers le matin à soixante, pour se relever ensuite progressivement jusqu'à environ quatre-vingts, qu'il bat depuis ce temps, et cela toujours sans fièvre. Il cessa d'éprouver des spasmes, des contractions de muscles, comme cela lui arrivait, soit spontanément, soit au moindre bruit désagréable ou imprévu.

Le 9 décembre. Ce jour, la tumeur parut commencer à se débarrasser par une série de petites détonnations intérieures.

M. le docteur X*** conseilla vainement à M. Razy de faire au moins concourir son julep avec le magnétisme; mais celui-ci, loin de se rendre à ses avis, sup-

prima au contraire les cataplasmes et les bains à dater de cette même séance.

Depuis, il n'employa aucune espèce de remèdes, si ce n'est de l'eau fraîche magnétisée ; en revanche, il fit dès lors quatre repas par jour, dont deux à la fourchette ; ces derniers furent d'abord suivis de plusieurs heures d'un sommeil profond. Le sommeil de la seconde nuit n'en fut pas moins assez tranquille ; mais l'habitude de se réveiller à des heures fixes venait encore l'interrompre, et dans cet intervalle, il s'aperçut que le travail de sa tumeur continuait. Des courans presque continuels, tantôt bruyans, tantôt insonores, et d'une nature qui lui était inconnue, la traversaient en lui parcourant l'abdomen en tout sens ; quelques effluves moins fréquentes lui donnaient encore de légers frémissemens ; et la chaleur, rappelée dans tout son corps, y entretenait une transpiration douce.

Du 10. Le lendemain matin la tumeur était sensiblement diminuée de volume, et avait, en se resserrant, rendu toute leur liberté aux voies urinaires gênées depuis long-temps.

Le 11, M. Razy commença à se lever, et pour la première fois il soupa au coin de son feu.

Le 12. Dès cette quatrième séance, M. Razy resta levé pendant quelques heures, en trois reprises, soit pour être magnétisé, soit pour prendre ses repas. Sa marche était déjà plus libre et son attitude plus droite. Il recommença le même jour à boire du vin rouge (1).

---

(1) M. le docteur X*** ne lui avait permis que le vin muscat,

La nuit fut tranquille, quoique presque sans sommeil, ce qui lui permit d'observer que sa tumeur, qu'il tenait machinalement pressée sous sa main gauche, se gonflait par intervalles au point de repousser sa main; puis à chaque fois elle exhalait intérieurement la cause quelconque de cette dilatation, tantôt par une expiration prolongée, tantôt par une crépitation semblable à un dégagement accéléré de globules fluides.

Le 13, le docteur X*** vint observer l'état de son malade; il trouva la tumeur diminuée des deux tiers, depuis sa visite du 9, et surtout très-aplatie.

Des 14 et 15. La tumeur, qui s'aplatissait de plus en plus, se perdait presque le 14 dans un peu de boursoufflement qui l'environnait encore. Le lendemain elle était tellement enfoncée parmi les muscles qui tapissent la fosse iliaque, que lorsqu'elle était en repos on ne l'y reconnaissait plus qu'à son adhérence et à sa solidité.

Des 16 et 17. L'action magnétique commença pendant ces séances à se manifester moins ostensiblement; elle ne produisait qu'un assoupissement léger, et par

---

et lui avait dit qu'il n'en pourrait goûter d'autre, même une année peut-être après son rétablissement; il répétait souvent que la paroi intérieure des intestins ayant été dépouillée, du moins dans quelques parties, *par la violence des précédens remèdes*, du mucus qui la veloute et la défend contre les atteintes des alimens acides, alcoholiques ou mal broyés, ses prescriptions tendaient à suppléer à ce mucus, jusqu'à ce qu'elles l'eussent recréé, et à ne pas irriter, en attendant, les parties privées de ce revêtement nécessaire.

intervalles quelque effluves chatouilleuses qui descendaient de la tête aux pieds; mais déjà toutes les forces revenaient, l'appétit augmentait, l'estomac le secondait puissamment; toutes les fonctions se faisaient sans peine, et se régularisaient comme en parfaite santé. M. Razy restait levé la plus grande partie de la journée, il agissait même et marchait chez lui sans éprouver de fatigue. Les jours suivans il fut en état de sortir. Le 20, la tumeur était disparue, et les effets du magnétisme se bornaient à produire de temps en temps, et pour quelques secondes, un gonflement vers l'endroit où elle avait existé. M. Razy put enfin reprendre ses occupations habituelles à la fin du mois.

La maladie était enfin réellement guérie lorsque M. le docteur X***, qui s'était bien assuré que la tumeur n'existait plus, demanda à M. Razy la permission de laisser prendre aussi l'assurance de cette disparution aux médecins amenés par lui dans le cours de la maladie (1).

Deux seulement le palpèrent : M. X***, ayant précédemment reconnu sa guérison, s'en dispensa, et l'un des trois autres ne voulut pas le toucher, parce qu'il s'aperçut que ses confrères *l'avaient blessé*.

En effet, les deux examinateurs avaient enfoncé leurs mains dans cette malheureuse fosse iliaque, à *toute la profondeur possible*, et l'un d'eux surtout y

(1) Leurs *explorations* consécutives ayant irrité le mal pendant quelques jours, M. Razy avait éludé plusieurs fois leur visite ; cependant il consentit à les recevoir pour l'honneur du magnétisme.

avait en outre *fortement promené le bout de ses doigts sur la place où avait si récemment existé le mal.*

M. Razy dîna néanmoins comme à son ordinaire; seulement il se plaignit à table de la vigueur un peu brutale avec laquelle il venait d'être visité. Il rentra vers les onze heures, bien portant, à ce qu'il lui semblait, mais un peu fatigué.

Le lendemain matin, à son réveil, il se sentit brisé; il éprouvait de vives coliques; l'abdomen était douloureux et dur, et bientôt commença un abondant débordement de bile qui dura plusieurs jours. On crut d'abord avoir commis une faute en ne purgeant pas le malade à la fin du traitement, et l'on voulut réparer cet oubli; mais son estomac gardait rancune à tout ce qui était médicament, et ne voulut supporter ni médecine ni bouillons rafraîchissans, etc. Il fallut donc revenir au magnétisme et à l'eau fraîche magnétisée, qui réussirent comme auparavant, et M. Razy fut rétabli.

Le 6 février suivant (1815), M. Razy a rendu compte de sa maladie et de son traitement dans les *Annales du magnétisme.* C'est l'extrait de sa relation que nous venons de donner. Nous pouvons assurer à nos lecteurs qu'il n'en existe pas d'aussi attachante pour le fond et d'aussi amusante pour la forme. Si tous nos malades en publiaient de pareilles, il y a long-temps que la cause du magnétisme serait gagnée.

Inflammation et dépôt à l'œil droit, *sur M*[lle] *Guitard, âgée de* 26 *ans, à Bordeaux*, 1784, *par M. Boullé, négociant* (1).

Depuis quatre ans M[lle] Guitard avait l'œil enflammé par le sang qui s'y portait en abondance, et qui avait formé un petit dépôt de la grosseur d'une tête d'épingle. Elle ne voyait qu'avec peine de cet œil, et n'apercevait les objets que comme on les voit au travers d'une gaze épaisse.

Elle fut guérie en trois semaines par le magnétisme et l'usage de l'eau magnétisée, sans avoir jamais ressenti rien qui pût lui indiquer l'existence de l'agent qui opérait sur elle. Le traitement ayant été suspendu pendant trois jours, les accidens reparurent avec la même intensité, quoiqu'ils eussent été déjà dissipés en partie.

Inflammation à l'œil, *sur M. Briaud, à Nantes*, 1784, *par M. de Boissière, médecin* (2).

(Magnétisme immédiat.)

« M. Briaud, négociant de cette ville, enfonçant avec un marteau un clou dans le mur, un petit éclat de la tête du clou lui frappa si fortement sur la cornée transparente, et y occasionna une telle irritation, que depuis plusieurs jours il ne pouvait ouvrir l'œil; il souffrait cruellement; je magnétisai cet œil sans attouchement, et j'eus la satisfaction de le voir s'ouvrir

---

(1) *Recueil d'observations*, etc., p. 39.

(2) *Précis des cures*, etc., à Nantes, p. 204.

et supporter le jour sans irritation, à mesure que le magnétisme exerçait sur lui son action; peu de minutes suffirent pour produire ce changement. Un ou deux jours après il fut encore magnétisé, et ces deux courtes séances d'un traitement isolé ont suffi pour remettre cet œil dans son premier état. »

DE BOISSIÈRE, méd.

INFLAMMATION aux yeux, *sur Jeanne Prevôt, âgée de 11 ans, à Bayonne,* 1784, *par M. le comte de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Mlle Prevôt souffrait d'une inflammation aux yeux, qui était alternativement plus ou moins considérable depuis trois ans. Elle commença le traitement magnétique le 30 août, et fut guérie le 12 septembre.

Voyez, pour d'autres exemples : *Cures de Bayonne,* 1784, p. 58. *Lettres sur le Magnétisme,* Bouvier, 1784, p. 5. *Rapport* de Jussieu, 1784, p. 63. *Supplément aux rapports,* 1784, p. 62. *Recueil d'observations,* etc., 1785, p. 49, 51, 59.

J

JAMBE (DOULEURS A LA), suite d'une dislocation, *sur Jean-Michel Werner, à Strasbourg,* 1788, *par M. Waldt* (2).

Le sieur Werner, musicien au régiment de Royal-

---

(1) *Rapport des cures*, etc., à Bayonne, p. 58.

(2) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 302.

Hesse-Darmstadt, étant tombé avec son cheval, eut la rotule dérangée et l'orteil d'un pied disloqué. Par suite de cet accident, il souffrit pendant onze ans à la jambe des douleurs qui s'augmentaient quelquefois au point de devenir insupportables. La première fois que M. Waldt le magnétisa, il se trouva mieux. Au bout de trois semaines, il était radicalement guéri.

JAUNISSE et pâles couleurs, *sur Mlle ***, à Paris, 1779, par Mesmer* (1).

(Baquet.)

« La jeune demoiselle *** avait la jaunisse depuis deux ans. Les maux de tête, les maux de cœur, les lassitudes dans les jambes lui occasionnaient un tel anéantissement qu'elle pouvait à peine marcher. Un appétit fantasque, ainsi qu'il est d'usage en ces sortes d'incommodités, la portait à préférer les alimens nuisibles aux alimens nutritifs. Nubile depuis trois ans, elle n'en avait les apparences que tous les six mois.

« Cette demoiselle se présenta pendant quinze jours au traitement de M. Mesmer. Le troisième, les maux de tête, d'estomac, les lassitudes et les anéantissemens disparurent successivement, les bonnes digestions rendirent à l'appétit des goûts salutaires : quelques accès de fièvre annoncés eurent lieu : la diarrhée dura cinq jours. Cependant il restait de la pâleur, et le cours périodique de la nature ne s'était pas manifesté, lorsque la demoiselle *** alla passer quelques

(1) *Observations sur le magnétisme*, p. 66.

jours dans une campagne près de Paris, où elle réside. Elle y assista à un bal, où elle mangea, but et dansa à l'égal de ses compagnes. A son départ, M. Mesmer l'avait prévenue qu'elle ressentirait sous peu des atteintes de coliques, suivies de nouvelles évacuations. Ces pronostics réalisés, la demoiselle *** est revenue passer six jours au traitement, après quoi elle s'est retirée en parfaite santé.

« Il suffit d'aller aux promenades publiques, pour s'assurer de l'insuffisance de l'art dans l'espèce de maladies que je viens de citer. Mille témoins décolorés déposent chaque jour contre l'inefficacité de nos soins les plus suivis. »

d'Eslon, méd.

Jaunisse, *sur Jean Lacouture, à Bayonne*, 1784, *par M. le comte de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Le nommé *Lacouture* se présenta au traitement de M. le comte de Puységur le 24 août, ayant une jaunisse générale depuis environ trois mois, et après avoir, sans succès, fait usage du secours de la médecine. Le 16 septembre, il se retira guéri.

Jaunisse et suppression, *sur Mlle Denise Chéron, âgée de 18 ans, à Buzancy*, 1784, *par M. de Puységur* (2).

(Arbre magnétisé.)

Mlle Chéron avait la jaunisse et une suppression

(1) *Rapport des cures*, etc., à Bayonne, p. 52.
(2) *Détail des cures*, etc., à Buzancy, p. 30.

depuis un an. Elle arriva au traitement le 23 mai, et partit guérie le 12 juin.

JAUNISSE, maux d'yeux, *sur Marie-Anne Leibenguth* (somnambule), *à Strasbourg*, 1786, *par M. Gombaut* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Le 18 juillet, cette femme eut une jaunisse épouvantable, ce qui lui occasionna une mélancolie dans laquelle elle pleurait continuellement. Ayant eu recours à M. Gombaut, qui l'avait déjà guérie d'une rage de dents, elle devint somnambule presque de suite, et dit « qu'ayant été en service dans une maison où « elle était du matin au soir près d'un grand feu, elle « avait bu constamment beaucoup d'eau pour se dé- « saltérer, et que cela lui avait occasionné un épan- « chement de bile, ainsi que des maux d'yeux, dont « elle souffrait violemment; qu'il fallait la magnétiser « douze jours de suite, et qu'elle serait guérie le qua- « torzième. Elle s'indiqua une médecine qui la purgea « vingt-trois fois. » Le douzième jour de son traitement, elle assura qu'elle était guérie, qu'il lui fallait un jour de repos, et le lendemain deux grains d'émétique. Ils lui firent tout l'effet désiré, et depuis elle a joui de la plus parfaite santé.

Dès le premier jour de son traitement, M. Gombaut lui attacha entre les deux épaules un sachet qu'une somnambule lui avait donné comme remède efficace

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 84.

contre la jaunisse, et dont malheureusement il ne fait pas connaître la composition. Il lui fit également prendre tous les jours une bouteille d'eau magnétisée qui lui procurait de légères selles.

K

KYSTE calculeux, *sur Mme Gaucher* (somnambule), *à Poitiers*, 1816, *par M. Drouault* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Mme Gaucher était atteinte depuis cinq ans d'une maladie que les médecins regardaient comme incurable. Ayant eu le bonheur d'être magnétisée par M. Drouault, et de devenir somnambule, elle dit, le 8 août, que sa maladie était occasionnée par une poche qui renfermait des concrétions pierreuses (elle en rendit depuis son traitement); que cette poche lui semblait communiquer au cœur par l'intermédiaire de quelques parties membraneuses (2), etc. Elle indiqua un lavement propre à lui faire rendre cette poche, et dit que cela aurait lieu à huit heures du soir. Les témoins se réunirent chez M. Gaucher pour vérifier la prédiction. Après avoir passé dix minutes auprès de son épouse à l'heure qu'elle avait annoncée, il leur

(1) *Annales du magnétisme*, n° 43, p. 15.

(2) Il est évident que cela est impossible; mais probablement la somnambule parlait d'après la sensation que lui faisait éprouver ce kyste. Au reste, dans ce cas comme dans tous les autres, nous engageons le lecteur à faire soigneusement la part des *faits* et celle des *explications*.

présenta une cuvette où il avait déposé une membrane garnie de graviers qu'elle avait rendus avec des douleurs très-vives. Depuis ce moment, Mme Gaucher jouit d'une santé parfaite.

L

LANGUEUR (MALADIE DE), *sur Mlle **, à Brest*, 1783, *par M. le comte de Chastenet-Puységur* (1).

Cette jeune personne, attaquée d'une maladie de langueur, et depuis long-temps déclarée incurable, avait reçu les sacremens, et était jugée sans espoir par les plus habiles médecins du port et de la ville. M. le comte de Puységur, sollicité par plusieurs personnes, offrit de la magnétiser. M. de la Borde, médecin de la marine, applaudit à cette proposition. La malade fut aussitôt magnétisée, et les effets en furent si heureux que, quelques jours après, elle recouvra les forces, l'appétit, et qu'au milieu des phénomènes les plus extraordinaires et les plus intéressans (il paraît que la malade était somnambule), elle fit des progrès rapides vers la santé. M. de la Borde s'empressa d'attester le fait, et de l'écrire à plusieurs personnes dans la capitale. Tous les médecins du département le proclamèrent avec autant d'admiration que de zèle, ainsi que MM. les officiers de terre et de mer qui en avaient été témoins.

Témoin, M. DE LA BORDE, méd.

---

(1) *Lettre du marquis*, etc., p. 43.

Langueur (maladie de), *sur M. Judel, médecin* (1).

« A la suite d'un de ces chagrins profonds qui laissent dans le cœur une trace ineffaçable, dit M. Judel, je tombai dans une maladie de langueur dont les ramifications s'étendaient et se faisaient sentir à toute mon organisation. J'éprouvais une insomnie et des maux de tête habituels. Le foie, et, par une suite ordinaire et nécessaire, l'estomac ne fonctionnaient plus, etc., etc. Enfin, après m'être traité en ami pendant long-temps, et avoir épuisé tous les remèdes qui me paraissaient indiqués, sans pouvoir suspendre, même un instant, la marche toujours croissante de mes maux, j'attendais que le souffle de vie qui me restait s'éteignît.

« C'est dans cet état, et *avec une foi très-chancelante*, que, d'après les instances très-vives d'un ami, j'eus recours au magnétisme animal, qui fixa promptement mon sort et mes incertitudes, puisque j'éprouvai un soulagement marqué dès les premiers mois, et que dans l'espace d'une année, tous les accidens dont se composait ma maladie, se dissipèrent successivement dans l'ordre inverse de leur développement.

« Je sais qu'un fait isolé ne signifie presque rien en pareil cas; mais (comme je l'ai dit dans mon ouvrage) j'ai été à portée d'en connaître beaucoup d'autres qui, sans m'être personnels, n'en sont pas moins

---

(1) *Considérations sur l'origine, la cause et les effets de la fièvre, etc., et sur le magnétisme*, p. 136.

réels, ni moins authentiques pour moi. Je suis donc fondé à croire et à répéter que le magnétisme animal est un remède précieux dans beaucoup de cas. Lorsqu'une découverte n'a pas encore passé au creuset de l'expérience, il faut douter et se taire, mais on doit la soutenir, quand des observations nombreuses et bien faites l'ont placée au rang des vérités. »

JUDEL, méd.

LÉTHARGIE (1). M. Bonnefoy ne nous a donné aucun détail sur cette maladie : il se borne à dire qu'on a rappelé à la vie des léthargiques en les magnétisant sous le nez, et que par conséquent l'imagination du malade n'était pour rien dans la guérison.

LÉTHARGIE, assoupissement périodique, *sur Mlle ***, âgée de* 40 *ans, à Lyon,* 1784, *par M. Orelut, médecin* (2).

(Magnétisme immédiat.)

« Mlle M***, que la singularité de sa maladie a fait connaître d'un grand nombre de personnes en état d'attester les faits dont on va rendre compte, était, à l'âge de 40 ans, affligée depuis plus de quatorze ans d'une foule de maux : le plus étonnant était un assoupissement périodique, qui durait toujours six ou sept mois, avec perte des facultés intellectuelles et engourdissement des membres. Elle n'était rappelée que très-

(1) *Analyse raisonnée*, etc., par M. Bonnefoy, p. 74.
(2) *Détail des cures opérées à Lyon*, p. 11.

difficilement à l'usage des fonctions nécessaires au soutien de la vie; et pendant qu'elle était dans cette espèce de réveil, elle avait les yeux égarés. La mélancolie était peinte sur tous ses traits; elle ne connaissait qu'imparfaitement ceux qui l'environnaient, et retombait bientôt dans son premier état. Je fus appelé auprès d'elle par sa famille; j'employai le magnétisme animal, dont l'efficacité fut si prompte, que, dans moins d'un quart d'heure, la malade revint comme d'un profond sommeil. Les yeux s'éclaircirent, la tête fut débarrassée, la physionomie s'anima, les membres s'assouplirent, la gaîté reparut : enfin, la demoiselle M*** reçut une nouvelle existence; elle en était privée alors depuis cinq mois.

« La singularité de cette maladie permet quelques réflexions sur ses causes. On est fondé à croire que les assoupissemens dont on vient de parler étaient occasionnés par une humeur âcre qui se portait successivement sur toutes les parties du corps, et produisait des accidens plus ou moins graves. Quand elle était fixée à la poitrine, la malade était fortement oppressée, et avait une toux convulsive et sans expectoration. Parvenue au bas-ventre, elle occasionnait une tension douloureuse dans cette partie, et la malade avait des coliques violentes qui ne lui laissaient presque point de repos : elle était souvent dans cet état pendant quinze jours. De là, l'humeur se portait aux bras ou aux jambes, et y causait des érysipèles. Mais c'est surtout à la tête que cette humeur produisait les effets surprenans que j'ai décrits, et donnait lieu à cette espèce de léthargie

dans laquelle la malade était plongée ; en sorte que sa vie était partagée entre les douleurs les plus vives et un sommeil qui la rendait presqu'insensible. En continuant le traitement pendant huit jours, la demoiselle M*** a repris ses forces ; et rien n'annonce encore le retour de la situation cruelle où elle a été pendant quatorze ans, quoiqu'elle eût dû, pour le prévenir, continuer le traitement qu'elle a négligé par l'impatience de jouir d'un bien-être qu'elle recouvrait contre son espérance. »

Orelut, médecin.

Léthargique (affection), surdité, fistule lacrymale, *sur Amélie Dorothée Graffenauer, à Strasbourg*, 1786, *par M. le baron de Landsperg* (1).

(Baquet et magnétisme immédiat.)

Depuis 1776, la nommée A. D. Graffenauer était affligée d'une affection léthargique qui la faisait habituellement dormir debout le matin. Six ans après, en 1782, elle eut des étourdissemens, des maux de tête, des maux de dents, qui fort souvent étaient très-douloureux, avec complication de surdité. A la suite de ces diverses affections, il lui vint à la mâchoire supérieure une pustule qui creva, et dont il sortait continuellement une matière purulente. La joue était enflée et creuse jusqu'auprès de l'œil ; on commençait à craindre un cancer, et de fréquens picotemens à l'œil annonçaient une fistule lacrymale.

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 21.

Ce fut dans ce déplorable état que M. de Landsperg commença à la magnétiser, le 14 novembre 1785. Dès le premier mois, elle éprouva beaucoup de soulagement. Il parut sur sa tête et à son visage quantité de taches, qui rendaient beaucoup d'eau jaune. Sa joue se raffermit; le mal de tête, la surdité se passèrent peu à peu; et le 17 janvier 1786, elle donna le certificat de sa guérison. Dans le cours du traitement, elle n'a pris que deux fois de la crême de tartre : habituellement elle s'est servie d'eau magnétisée.

LÉTHARGIE, effort, attaques d'épilepsie, *sur Mlle Barbe Pfeifer* (somnambule), *à Strasbourg*, 1789, *par M. Hechler* (1).

(Baquet et magnétisme immédiat.)

Vers l'âge de 7 ans, cette fille fut incommodée de fluxions qui retardèrent son développement au point qu'à peine elle pouvait marcher. Il lui survint de la gale à la tête. On négligea de la purger, et cela fit répercuter l'humeur et les fluxions dans le sang. Par suite de cette imprudence, elle devint sujette à des accès périodiques d'un sommeil particulier, qui survenaient tous les jours vers huit heures du soir, et duraient presque toute la nuit, pendant lesquels elle se levait, marchait et courait sur les toits : elle y fit même plusieurs chutes. Cependant, ces sommeils tenaient plutôt de la léthargie que du noctambulisme,

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 308.

puisqu'on ne pouvait ni les empêcher de commencer ni les faire cesser.

Vers l'âge de 15 ans, à l'époque où la nature travaillait à son entier développement, ces accès de sommeil changèrent de caractère; ils furent moins sensibles pendant la nuit, mais ils devinrent fréquens pendant le jour : ceux-ci ne duraient qu'environ une heure et demie. Ses parens, croyant que c'était l'effet de son aversion pour le travail, la maltraitèrent pour l'en déshabituer; mais ce fut inutilement : les accès empiraient tous les jours; et pendant leur durée, elle *parlait, chantait, prêchait,* mais n'entendait rien, ne répondait point, et il était impossible de la réveiller. L'accès ne finissait jamais que de lui-même; et à son réveil, cette fille ne conservait aucun souvenir de cet état. On conseilla à ses parens de la jeter pendant son sommeil dans l'eau froide, et de la fouetter avec des verges de noisetier. (Quelque barbare que soit ce remède, nous l'avons entendu prescrire, il y a deux ans, par un grave médecin à Paris.) Ils l'exécutèrent le mieux possible : ils la jetèrent dans un abreuvoir qui se trouvait à l'extrémité du village où ils demeuraient : ils la mirent ainsi mouillée sur une brouette, pour la ramener chez elle; et en la fouettant pendant tout le chemin, ils la mirent tout en sang. Elle fut si effrayée, à son réveil, de se voir en cet état, et si indignée des extrémités auxquelles on s'était porté envers elle, et que l'on devait répéter encore deux fois (car il fallait faire trois fois le remède pour qu'il opérât), qu'elle

se sauva de chez ses parens pendant la nuit, vint à Strasbourg, et chercha à s'y mettre en service pour gagner sa vie. Son premier maître, l'ayant surprise plusieurs fois endormie, finit par la renvoyer; et son infirmité ne pouvant être cachée, elle ne pouvait trouver aucune condition. Elle excita la commisération, et obtint d'entrer à l'hôpital, où elle fut un objet de curiosité et d'expériences pendant sept semaines. On ne pouvait la réveiller de ses crises, même en la piquant avec des épingles ou en la brûlant. Cependant, les fréquens purgatifs qu'on lui donna eurent un certain succès : ils lui procurèrent, pour la première fois, ses règles; et après cette évacuation, elle fut quinze jours sans retomber dans ses sommeils. Elle se crut guérie, sortit de l'hôpital, retourna chez elle, y travailla au jardinage; mais à la suite d'un effort, qui la blessa intérieurement sans qu'elle s'en aperçût, ses accès de jour la reprirent peu à peu; et craignant d'être de nouveau maltraitée par ses parens, elle revint à Strasbourg, et se mit en service chez M. Zittelin, marchand épicier. Un domestique de M. Antoine, capitaine, se trouvant un jour dans la boutique de cet épicier, vit cette fille tomber dans son sommeil. On lui dit que cela lui arrivait souvent, etc. Il savait magnétiser; il la magnétisa. Elle lui parla, mais ils ne s'entendaient point; lui, il ne savait que le français, et elle ne parlait que l'allemand. Il persuada à M. Zittelin que cette fille pouvait être guérie par le magnétisme, et l'engagea à l'envoyer au traitement public de la société. Il en parla à M. Antoine, son maître, qui se

la fit amener au baquet. Elle était justement dans son sommeil lorsqu'elle y vint. M. Ehrmann, médecin, inspecteur des malades du traitement, l'examina de nouveau; il l'avait déjà vue à l'hôpital. On lui brûla du papier sous le nez, on la pinça : elle n'était sensible à rien, n'entendait rien, et on ne put la réveiller.

M. Hechler entreprit tout de suite son traitement (c'était le 7 juillet 1788); et après l'avoir magnétisée quelques instans, il lui fit quelques questions auxquelles elle répondit fort juste. Sa crise de léthargie était devenue crise magnétique, et elle se trouvait somnambule assez clairvoyante pour raisonner sur sa maladie, et diriger son traitement. Elle dit à son magnétiseur que ses sommeils provenaient de son sang gâté et agité par les humeurs qui y avaient passé quand on lui avait guéri trop vîte la gale et la tête. Cette cause de sa maladie avait été ignorée jusqu'alors. Elle s'ordonna les eaux d'Ingviler, et dit à M. Hechler qu'il pourrait la mettre en somnambulisme tous les jours par intention; que M. Kern, propriétaire et directeur de ces eaux, et qui était magnétiseur, membre de la société, pourrait la réveiller, etc. Elle partit le 11 pour Ingviler, et revint le 16 à Strasbourg, apportant une lettre de M. Kern, contenant les détails de son traitement. Ils furent conformes au récit qu'elle en fit pendant son état de somnambulisme.

M. Hechler continua à la magnétiser tous les jours jusqu'au 5 août. Depuis son retour des eaux elle était

guérie de son effort; elle n'avait plus d'accès de sommeil, mais elle avait jour et nuit des accès de fièvre. Elle en avait plusieurs dans les vingt-quatre heures. Ils lui donnaient beaucoup de chaleur; elle prétendait que cette fièvre était nécessaire pour sa guérison : c'était un travail dans la masse du sang. Le 5 août, elle s'ordonna les eaux d'une source qui est à Pfaffenhoff. Elle convint que son magnétiseur l'endormirait tous les jours à deux heures, et que sa mère pourrait lui parler et la réveiller. Elle revint à Strasbourg le 16, n'ayant plus la fièvre. Cependant dès les premières séances magnétiques, la fièvre la reprit. Elle s'ordonna de retourner à Pfaffenhoff pour y prendre quatre bains d'étuves faits de la manière suivante : « Ma mère doit chercher dans la forêt de Schweighausen cinq tas de fourmis rouges; il faudra les faire bouillir dans une chaudière pleine d'eau, puis verser le tout dans une cuve. Il faut m'asseoir dedans, pour être dans la vapeur sans toucher l'eau (1). » Elle ajouta à cela de boire pendant quinze jours un pot de l'eau minérale de Niederbronn. Quand elle eut fait ces remèdes, il lui sortit du corps beaucoup de boutons qui donnèrent, en s'ouvrant, une eau bleuâtre.

Cette fille devait être de retour à Strasbourg dans les premiers jours de septembre; elle ne revint que le 19 décembre. Elle dit, étant en somnambulisme, que

---

(1) Les fourmis produisent une espèce d'acide particulier, qu'on appelle *acide formique*, et qui a été découvert par M. Vauquelin.

les remèdes qu'elle s'était ordonnés lui avaient fort travaillé le sang ; qu'elle n'avait point eu d'autre sommeil critique, et que ses séances de sommeil magnétique lui avaient fait beaucoup de bien ; que le mauvais temps lui avait fait différer son départ d'un jour à l'autre ; que vers le 4 décembre elle s'était ordonné d'aller trouver M. Kern à Ingviler, parce qu'elle avait besoin d'être magnétisée, et qu'il lui fallait alors un traitement particulier. (Elle s'était déterminée pour Ingviler plutôt que pour Strasbourg, parce qu'elle n'avait que deux lieues à faire, et que le temps était trop froid pour entreprendre une longue route.) M. Kern l'avait magnétisée depuis le 4 jusqu'au 7 : pendant ce temps elle ne s'endormait plus à deux heures. Elle touchait enfin à l'époque de sa guérison : ses crises journalières, le régime qu'elle s'ordonnait, avaient mieux disposé son sang, et il n'était question que de déterminer l'écoulement de ses règles. Elle s'était ordonné une tisane à cet effet, et avait annoncé le jour où elles paraîtraient. Tout s'était vérifié complètement. Elle avait dit alors que sa guérison était sûre, et qu'elle la regardait comme faite ; que son époque suivante acheverait d'emporter le reste de son mal ; mais qu'il fallait qu'elle revînt à Strasbourg retrouver M. Hechler, pour qu'il achevât sa guérison.

Elle était retournée le 7 à Pfaffenhoff avec les lettres de M. Kern, disposée à les apporter incessamment à Strasbourg. Malheureusement, en arrivant chez elle, elle avait trouvé un épileptique qui venait pour la consulter à l'heure où elle tombait en som-

nambulisme. Au moment où elle s'endormait, cet homme eut une de ses attaques : elle en fut si effrayée, que ses règles s'arrêtèrent, et qu'elle fut elle-même frappée d'épilepsie. Elle en eut des accès tous les jours, quelquefois plusieurs. Les premiers avaient été très-violens, mais les sommeils magnétiques journaliers les avaient affaiblis peu à peu jusqu'au moment où elle s'était déterminée à partir pour Strasbourg, malgré la rigueur du froid.

M. Hechler, touché de sa situation, la fit loger chez lui pour pouvoir mieux lui donner ses soins. Dès qu'elle fut en somnambulisme, elle le tranquillisa beaucoup sur sa maladie, et lui assura qu'après quelques sommeils magnétiques elle serait guérie de l'épilepsie. Elle fixa le retour de ses règles au 27 décembre, et dit que sa guérison complète devait en être la suite.

Le 27, ses règles parurent. Le 31, elle dit que son sang était dégagé de ce qui le corrompait. Elle ajouta qu'elle n'avait plus besoin de faire aucun remède; que le 4 janvier ses règles cesseraient; qu'il lui suffisait, jusqu'à cette époque, de boire de l'eau magnétisée, etc. Elle demanda cependant à être endormie de temps en temps jusqu'au printemps, parce que cela lui ferait beaucoup de bien, etc. Quoique guérie, cette fille conserva la faculté de devenir somnambule, ainsi que sa lucidité.

M

MAL du pays (nostalgie), *sur le sieur Lecompte*, dit *Lavallée* (somnambule), *âgé de* 20 *ans*, *à Strasbourg*, 1785, *par le sieur Ribault et M. de Puységur* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Il y avait un mois environ que ce jeune homme avait la fièvre, lorsque M. Fribeau, chirurgien-major du régiment de Foix, dans lequel il servait, l'amena chez M. de Puységur pour le faire magnétiser; dès la première séance, Ribault, valet de chambre de celui-ci, le rendit somnambule, et dès lors il sut rendre compte de sa maladie, et donner les moyens de la guérir. Pendant plus de quinze jours, tout ce qu'il annonçait s'accomplissait à la lettre, et M. de Puységur s'attendait à le voir guéri incessamment, quand un jour on le vit fondre en larmes dans l'état de somnambulisme. Etonné de cette altération subite, son magnétiseur lui en demanda la raison. « Hélas, répondit-il en sanglottant, je fais tout ce que je puis pour guérir, mais je vois aujourd'hui que cela est impossible. La fièvre ne me quittera plus désormais; je ne pourrai plus rien *pressentir*, et vous ne pourrez m'empêcher de mourir! » Il fut impossible d'en savoir davantage ce jour-là.

Le lendemain, M. de Puységur se mit en rapport avec lui, et enfin, tant dans cette séance que dans

(1) *Mémoires*, etc., de M. de Puységur, 2e partie, p. 249.

plusieurs autres, il apprit que le chagrin était la cause de sa maladie; que le seul moyen de le sauver était de le faire retourner, le plus tôt possible, auprès de son père, à Paris; que la fièvre ne le quitterait qu'à la porte de cette ville. Il ajouta que le magnétisme le soutenait un peu, diminuait ses maux de tête; mais que la fièvre et le dépérissement iraient toujours en augmentant; qu'au bout de dix-huit à vingt jours, il ne serait plus susceptible de tomber en somnambulisme; qu'alors, n'ayant plus la force de se soutenir, il faudrait le porter à l'hôpital, où il finirait ses jours, après un mois de dépérissement continuel.

La confiance aux effets comme aux résultats du magnétisme n'était point encore établie à Strasbourg. On peut imaginer avec quelle froideur on reçut les demandes de M. de Puységur, quand il vint solliciter le congé de ce malheureux jeune homme. Il le voyait tous les jours compter le nombre de jours qu'il avait encore à espérer de pouvoir guérir. Enfin, quoique plusieurs chirurgiens de l'hôpital militaire et autres eussent certifié l'état de danger dans lequel il se trouvait, il en était réduit à neuf jours d'espérance que l'on n'avait pu encore obtenir pour lui la permission de partir pour Paris. Dans cette perplexité, M. de Puységur avait pris le parti de faire venir un notaire pour recevoir sa déclaration en état de somnambulisme, et avait instruit tout le monde de cette démarche. Il allait faire cesser tous les soins que ses gens et lui rendaient à ce jeune homme, quand on vint lui annoncer que le malade aurait la permission

de partir. Il fallut attendre encore un jour jusqu'à la signature de son congé; et dès le même jour, M. de Puységur le fit sortir à pied de Strasbourg, pour attendre la diligence à deux ou trois lieues de la ville.

Au sortir de Strasbourg, la joie lui causa une telle faiblesse, et un battement de cœur si grand, qu'il eut beaucoup de peine à faire *deux lieues* dans toute la journée. Il fut obligé de quitter la diligence le lendemain, et de se reposer à Blamont pendant quatre jours. Les forces étant revenues, il continua sa route jusqu'à Nanci. Là, s'étant un peu reposé des fatigues de la voiture, il continua la route à pied, à petites journées. En entrant à Paris, il lui prit un saisissement de joie qui lui causa une révolution. Il eut un petit accès de fièvre, et depuis ce jour il fut en parfaite santé.

Témoin, M. FRIBEAU, chir.

MALADIE grave, *sur le sieur Pillot, chirurgien-major, à bord de la flûte* la Loire, 1783, *par M. le comte Chastenet de Puységur* (1).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

M. Pillot ne donne point de détails sur le genre de maladie dont il fut attaqué; il dit seulement qu'elle fut *des plus graves*, et que l'on craignit pour sa vie; mais qu'ayant été magnétisé par M. Chastenet de Puységur, il recouvra sa première santé dans l'espace de huit jours.

---

(1) *Nouvelles cures*, etc., p. 28.

Dans un certificat qui précède celui-ci, plusieurs officiers et marins de l'équipage de la flûte *le Frédéric-Guillaume*, le chirurgien-major M. Ducrest, attestent que, dans l'espace de trois mois et vingt jours qu'a duré la campagne de ladite flûte dans les mers du nord, aucun des gens de l'équipage n'a eu de maladies capables de faire craindre pour sa vie; que les nommés *Jean-Marie Marzin*, *Nicolas Ragotin*, *Nicolas Felmant*, *Henri Cheguillaume*, *Joseph Durant*, atteints d'incommodités qui s'annonçaient assez vivement, ont recouvré leur santé après deux ou trois jours de magnétisme et de baquet, et que même ils se sont trouvés plus de vigueur qu'auparavant.

MALADIE chronique (sans autre désignation), *sur M. Bachelier d'Agès*, *à Paris*, 1779, *par Mesmer* (1).

(Baquet.)

M. Bachelier d'Agès était malade depuis longues années; il avait épuisé sans aucun succès tous les moyens prescrits par les plus célèbres médecins. A cette époque Mesmer venait d'arriver à Paris, et annonçait un nouveau moyen de traiter les maladies. M. Bachelier d'Agès alla le consulter; il en reçut quelqu'espoir de guérison. Il fit d'abord l'essai, et puis un usage habituel du magnétisme, et depuis cette époque sa constitution se raffermit, et il jouit cons-

(1) *De la nature de l'homme*, etc., par Bachelier, p. 80.

tamment d'une meilleure santé qu'il n'avait fait jusqu'alors. Cette épreuve sur lui-même et celles dont il était chaque jour le témoin, ses conférences habituelles avec Mesmer, tout ajouta à sa confiance dans une méthode de traitement qui, appliquée sous ses yeux aux maladies les moins curables et les plus désespérées, lui offrait quelquefois des guérisons parfaites, et presque toujours des améliorations certaines dans la santé des malades.

N. B. Ce n'est qu'en l'an VIII (1800) que M. Bachelier d'Agès publia l'ouvrage intitulé *de la Nature de l'homme, et des moyens de le rendre plus heureux*, dans lequel il rend compte de son traitement et de ses relations avec Mesmer. Nous avons pensé que nos lecteurs verraient avec quelque plaisir les détails qu'il y donne sur ce qui se passait au fameux baquet, en 1779. Il est inutile sans doute de rappeler que ces *crises* si extraordinaires étaient devenues fort rares chez M. d'Eslon, puisqu'un *vingtième* des malades seulement en était affecté, et que depuis la publication des *Mémoires* de M. Puységur (1784) elles ont *entièrement disparu* de nos traitemens, ce qui n'empêche pas les adversaires du magnétisme d'en faire toujours le texte de leurs déclamations (1).

Après quelques considérations sur la théorie du magnétisme et les divers phénomènes de somnambu-

---

(1) Dans la séance du 14 février 1826, à l'Académie royale de médecine, M. Gasc a prétendu qu'on ne verrait dans le magnétisme, si on l'examinait, que des *convulsions* et des *attaques d'hystérie !*

lisme observés dans tous les temps et chez tous les peuples, M. Bachelier d'Agès décrit ainsi ceux dont il a été témoin (page 93) :

« Lorsque les malades qui depuis plusieurs années avaient épuisé en vain tous les moyens de guérison ont eu recours à l'action du magnétisme animal, leurs forces ont d'abord reçu de l'accroissement, leurs facultés se sont ranimées, on a successivement vu se développer des effets de toutes les espèces et des crises de tous genres. Je ne dirai rien de celles qui sont connues dans la marche ordinaire des maladies ; elles en diffèrent cependant par une accélération remarquable ; je dois seulement me fixer sur celles dont les effets ont été peu connus, ou qui ne le sont point du tout, et je les divise en deux classes pour les exposer avec plus de clarté. La première n'offre que des facultés apparentes ; la seconde présente de plus des facultés concentrées ; on en voyait parmi les premiers qui se frappaient de la main pendant plusieurs heures avec la régularité du pendule, sans que les parties frappées parussent aucunement affectées ; d'autres faisaient avec leur poitrine, et par l'effet d'une respiration extraordinaire, l'effet d'une scie agissant sur du bois ; quelques-uns éprouvaient des mouvemens convulsifs plus ou moins interrompus ; quelques autres avaient des convulsions suivies pendant lesquelles il se manifestait souvent des accès momentanés d'épilepsie, de catalepsie et d'aliénation ; on en voyait qui dansaient et qui chantaient avec une grande précision, et qui se doublaient en forme de peloton pour

se rouler avec une adresse extraordinaire, et parcourir ainsi, par un mouvement de rotation très-rapide, une salle assez vaste, pendant près d'une demi-heure. On en a remarqué qui marchaient en quelque sorte sur la tête, avec le secours de leurs bras, aussi adroitement que s'ils s'y étaient exercés. Il y avait des somnambules les yeux ouverts; tels que ceux connus de tous les temps, ils n'y voyaient que très-imparfaitement. Il en était aussi qui avaient les yeux fermés. Les uns et les autres agissaient et se transportaient d'un lieu à l'autre sans aucune difficulté; on a seulement remarqué cette différence qu'il y avait plus d'aisance et de précision dans les mouvemens de ceux dont les yeux étaient fermés. Parmi ces individus, les uns avaient la faculté de parler, les autres ne l'avaient pas, mais tous dormaient plus ou moins, si nous pouvons désigner ainsi un état qui paraît appartenir beaucoup moins au sommeil qu'à la veille.

Je comprends dans la seconde classe ceux qui diffèrent de la première en ce qu'ils n'éprouvaient ni convulsions ni mouvemens extraordinaires que d'une manière accidentelle; et pour le complément de leurs crises ils avaient, comme les précédens, la liberté de se mouvoir et de se déplacer; mais ils parlaient plus affirmativement, et répondaient avec plus de précision. Leurs facultés étaient plus concentrées; l'usage de leurs sens était entièrement suspendu; ils ne pouvaient entendre que les personnes avec lesquelles on les mettait en rapport. Le plus léger contact des corps étrangers paraissait altérer ces rapports, et leur occa-

sionner de la souffrance. Ils rendaient le compte le plus exact, et avec une singulière précision, de la nature de ces rapports, de la couleur, de l'activité et des courans parallèles des fluides qui formaient les liens de cette union invisible pour tout autre que pour eux ; il en était enfin de si profondément endormis, qu'on les voyait souvent passer sans intervalle du sommeil critique dans le sommeil naturel, et quelquefois aussi sortir du sommeil naturel pour rentrer dans le sommeil critique. Cette distinction est d'autant plus facile, que toutes les facultés de ce dernier état cessaient avec lui. Il est essentiel d'observer qu'au moment de leur réveil, qui ne devait avoir lieu que sur leur demande, et qui ne pouvait s'opérer complètement que par la volonté du magnétisant, ils ne conservaient aucun souvenir de leurs paroles ni de leurs actions ; la séparation de ces deux états était même si absolue, qu'ils prononçaient quelquefois pendant le sommeil des opinions totalement opposées à celles qu'ils avaient étant éveillés ; il leur est même arrivé de parler de leur état de veille comme d'un autre individu, et de lui donner des conseils verbalement et par écrit (1).

« Les modifications de cet état de concentration sont sont si nombreuses qu'il serait impossible de les rendre avec exactitude ; leurs développemens varient avec les progrès des crises ; cette mobilité est moindre

(1) On voit par-là que Mesmer connaissait parfaitement le phénomène du somnambulisme, mais qu'il avait jugé convenable de ne point en parler à ses élèves.

sans doute dans les cas de maladies graves, invétérées ou compliquées, parce qu'alors la marche des crises est nécessairement plus difficile, et par conséquent plus lente. Les singularités sont aussi sans nombre par rapport au tempérament, au caractère et aux habitudes de chaque individu; j'en ai personnellement observé qui n'étaient pour ainsi dire que des machines qui, à l'égard du magnétisant, étaient dans sa dépendance comme l'aiguille est devant l'aimant; j'en ai encore distingué dont le sommeil critique durait trois et quatre heures par jour. Il commençait par la conversation et le chant; les souffrances venaient ensuite; elles étaient suivies des convulsions les plus violentes, sans que le sommeil fût interrompu; elles se terminaient par l'asphyxie, qui durait près d'un quart d'heure; le malade recouvrait ensuite les facultés du sommeil critique, me rendait compte des progrès qu'il avait faits vers sa guérison, et à son réveil il ne lui restait de tout cela que la sensation de sa faiblesse, sans aucun autre souvenir, etc.

MALADIE chronique extraordinaire (maux de tête affreux, paralysie errante sur toutes les parties du corps et sur les organes des sens, etc.), *sur Mlle Berlancourt, âgée de* 21 *ans, à Paris*, 1780, *par Mesmer* (1).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

Mlle Berlancourt naquit avec un tempérament dé-

---

(1) *Lettre à Mesmer, concernant la maladie de la demoiselle Berlancourt, de Beauvais.*

licat; dès son enfance elle fut affligée de maux de tête.

Vers l'âge de douze ans on s'aperçut qu'elle se mouchait excessivement. Il se forma des engorgemens autour des oreilles; les paupières se bordèrent de rouge; il s'y manifestait des boutons très-incommodes qui, de leur naissance à leur maturité, suivaient le cours des maux de tête, et annonçaient leur commencement et leur fin. Les signes de nubilité qui parurent à treize ans, et qui se soutinrent avec trop d'abondance les années suivantes, ne changèrent rien à l'état de la malade. Le 15 juin 1775, Mlle Berlancourt, assistant à vêpres, fut subitement frappée de douleurs aiguës dans la partie antérieure du cerveau. Elle tomba par terre, ayant des convulsions accompagnées de grandes douleurs dans tous les membres, et jetant des cris perçans. On l'emporta. Les douleurs et les mouvemens convulsifs durèrent sept heures. La saignée de pied parut déterminer la paralysie sur la langue. La parole revenait fréquemment dans les premiers temps, mais elle ne revint plus après le 28 juillet.

Deux ans après la malade eut la petite-vérole. La maladie et la convalescence parurent avoir un cours heureux; mais le lendemain de la première sortie les douleurs de tête reparurent; elles furent terribles, et durèrent deux jours sans relâche. Depuis cette époque elles revinrent tous les huit ou quinze jours; les accès étaient toujours précédés ou suivis de frayeur ou délire, et de quelques heures de surdité. Leur durée était de sept à huit heures.

La paralysie gagna bientôt la jambe gauche. Dans le principe elle s'y manifestait par accès, mais dans la suite toute action cessa dans ce membre. Successivement elle affecta les deux bras, tantôt l'un, tantôt l'autre, mais plus fréquemment le bras gauche, et dans la suite la malade ne put remuer ce bras qu'avec le secours de la main droite.

Ce qui se passait pour le bras avait également lieu pour les yeux. La lumière les affectait douloureusement ; ils perdaient alternativement la faculté de voir, mais l'œil gauche paraissait plus sujet à cet accident que le droit. Il était même resté entièrement frappé de cécité pendant un mois, lorsque M[lle] Berlancourt se rendit à Paris en janvier 1780. Elevée chez M. Fournier Michel, son oncle, trésorier de France, tous les secours de l'art furent mis en usage. On consulta les plus célèbres médecins, tels que Haller, Lieutaud, Lassonne, Tronchin, Bouvard et Lorry. Elle suivit leurs conseils, jusqu'à ce que l'expérience lui eut montré qu'ils étaient inutiles. Elle se retira alors dans le couvent de la Trinité, implorant la mort comme le seul terme des plus horribles souffrances. Tourmentée de douleurs affreuses dans la tête, qui paraissaient être la source de ses autres maux, frappée successivement de paralysie sur la langue, les yeux, les bras et la jambe gauche, elle était constamment muette et impotente, souvent aveugle ou borgne, quelquefois sourde. Tel était son état lorsque Mesmer entreprit son traitement.

Le premier effet qu'elle éprouva mérite d'être re-

marqué. Elle avait été précédemment assujettie à un régime dans lequel il entrait du musc. Après avoir été magnétisée quelques jours, elle exhala pendant trois semaines une forte odeur de musc, qui se répandait au loin, et qu'elle communiquait à tout ce qu'elle touchait.

Les deux premiers mois se passèrent dans des alternatives de bien et de mal. Ses accès, quoiqu'aussi vifs que par le passé, étaient moins fréquens; on s'aperçut aussi que dans les intervalles elle jouissait d'une tranquillité inconnue depuis long-temps. Un jour qu'elle eut une crise violente, M. d'Eslon, qui la soutenait, s'aperçut que les hypocondres étaient dans un état de spasme excessif: il en sortait deux tumeurs considérables. Mesmer, appelé, dit *que la guérison commençait, que le travail de la nature agissait sur les obstructions*. C'était à cette cause qu'il attribuait la maladie de Mlle Berlancourt. Dès ce moment, en effet, la guérison prit des apparences de réalité. Les deux tumeurs perdirent bientôt de leur grosseur locale; mais la malade gonfla successivement de toutes les parties du buste, y compris les épaules, et ressembla à une personne enceinte de trois ou quatre mois; sa taille se déjeta considérablement du côté droit. Cependant, tous ces accidens disparurent bientôt; les douleurs de tête étaient plus rares et supportables, la langue se déliait, les yeux s'éclaircissaient et se raffermissaient, la jambe reprenait de la force et du mouvement, les bras étaient dans leur état naturel; en un mot, Mlle Berlancourt était presqu'entièrement

guérie lorsqu'elle fit une chute, et se blessa dangereusement. Tous les maux revinrent, et ce ne fut qu'au bout de trois semaines qu'on fut en état de recommencer sur de nouveaux frais.

L'année suivante, Mlle Berlancourt, se trouvant beaucoup mieux, au retour de la belle saison, entra chez les dames du Calvaire. Elle fit une nouvelle chute, qu'elle voulut cacher inutilement : ses douleurs la trahirent; il fallut la transporter de nouveau chez Mesmer, où elle resta pendant un mois. Après ce temps elle retourna dans sa famille, parfaitement guérie de mutisme, de surdité, de paralysie de bras et jambes, pouvant supporter sans fatigue de très-longues promenades. Les yeux avaient encore quelque chose de terne, laissant apercevoir que cette partie avait été affectée; mais ils voyaient également bien de près et de loin, et n'éprouvèrent plus ni douleur ni accident. Elle fut sujette aux maux de tête, qu'elle avait dès son bas âge; mais ils furent supportables, et elle ne ressentit plus les douleurs atroces dont elle avait été affligée dans cette partie.

Le certificat de sa guérison est signé par cinquante-huit personnes de Beauvais de tout rang, ecclésiastiques, magistrats, militaires, médecins, chirurgiens, etc., entre autres MM. Coutel, chirurgien; Laborie, *id.*; Vic, *id.*; Didier fils, *id.*; Maine, médecin.

Maladie chronique compliquée (obstructions dans l'estomac, dans le ventre, glande au sein, marasme, dépérissement total), *sur Mme la marquise de Longecourt, à Paris*, 1782, *par Mesmer et d'Eslon, médecins* (1).

(Baquet.)

Après être restée dix-huit ans dans un état de langueur, et avoir souffert d'attaques de nerfs, de violens maux de tête, Mme de Longecourt devint sujette à des éruptions au visage; elle eut des abcès dans différentes parties du corps, et un érysipèle très-violent qui détermina son médecin à l'envoyer à Montpellier pour l'y faire traiter. Elle en revint après un séjour de cinq mois, n'ayant obtenu qu'un soulagement momentané, car tous les maux reparurent bientôt, et augmentèrent à un tel point qu'elle passa six ans sans bouger de son lit et de son fauteuil. Pendant ce temps on lui reconnut deux obstructions dans le ventre, une dans l'estomac, et un engorgement au sein, gros comme un œuf de pigeon, pour lequel on lui proposait l'amputation. Elle se détermina alors à se mettre dans les mains de Mesmer, le 1er mars 1781, étant dans l'état de maigreur, de dépérissement et d'affaiblissement inséparable de tant de souffrances. Il lui donna ses soins jusqu'au 1er juillet, où, forcé de s'absenter, il la confia à M. d'Eslon : celui-ci eut le bon-

---

(1) *Supplément aux rapports*, etc., p. 44. *Voyez* aussi *Supplément au n° 25 du* Journal de Paris, ou Lettre à M. Thouret.

heur d'achever ce que son maître avait si bien commencé; et à la fin de novembre, Mme de Longecourt quitta Paris, parfaitement guérie, après avoir fait constater son état par les plus habiles médecins de la capitale.

De retour à Dijon, Mme la marquise fit venir M. Chaussier, chirurgien, qui avait suivi sa maladie plusieurs années de suite, et qui fut aussi surpris que charmé de ne trouver aucune trace des engorgemens qu'il lui avait reconnus tant de fois.

Le même chirurgien eut une autre occasion de se convaincre de la réalité du magnétisme, en suivant le traitement d'une femme de service de Mme de Longecourt, attaquée d'une obstruction énorme au foie: il en vérifia les décroissemens graduels, et assura à la fin du traitement magnétique qu'il n'existait plus aucune obstruction. Il écrivit même à M. d'Eslon (*voy.* la *Lettre de M. d'Eslon aux auteurs du* Journal de Paris, 1784) pour lui faire part de cette heureuse guérison. Cependant, lorsque la société royale de médecine engagea ses nombreux correspondans à lui communiquer leurs observations sur cette nouvelle méthode curative, M. Chaussier oublia tout ce qu'il avait *vu*, *dit* et *écrit*, et s'égaya sur le compte des enthousiastes qui se livraient aux magnétiseurs : il ne parla de Mme de Longecourt que pour assurer qu'elle avait été guérie par *le temps* et *la nature*. Il ajouta qu'*elle portait l'enthousiasme à un tel point, que, dans une maladie qu'elle avait éprouvée depuis, elle ne voulut aucun remède.* Il était cepen-

dant assez naturel que cette dame se livrât, pour une *fièvre double tierce*, au remède qui l'avait déjà guérie un an auparavant des maux les plus dangereux; l'expérience, d'ailleurs, avait encore une fois justifié sa confiance. Mme de Longecourt avait été guérie, ce dont M. le docteur n'avait pas jugé à propos de parler.

Mme de Longecourt, désirant faire connaître la vérité, écrivit à M. Thouret pour l'instruire des faits, et pour le prier de communiquer sa lettre à la Société de médecine, se contentant de cette légère satisfaction, et offrant d'épargner la réputation du correspondant infidèle. Au bout de trois semaines, n'ayant reçu aucune réponse de M. Thouret ni de la société, elle fit imprimer et publia sa lettre.

Maladie chronique compliquée (obstructions, clous érysipélateux à la jambe, paralysie et atrophie de la jambe droite, pesanteur et enflure considérable de la gauche, hémorroïdes, soif dévorante, vents, cors aux pieds, etc.), *sur M. Court de Gébelin, âgé de 59 ans, à Paris*, 1783 (1).

(Baquet et magnétisme immédiat.)

L'illustre auteur du *Monde primitif* venait de publier le neuvième volume de son ouvrage, lorsque sa santé, toujours languissante depuis l'âge de 7 ans, éprouva au mois d'août 1782 une révolution des plus

---

(1) *Lettre de l'auteur du* Monde primitif, etc.

fâcheuses. Il eut d'abord une *fluxion ardente* sur l'œil gauche : quelques eaux appliquées extérieurement déplacèrent l'humeur. Il rendit ensuite *du sang par les urines :* les remèdes d'usage firent encore disparaître ces premiers symptômes d'indisposition, mais il lui en resta une lassitude qui ne lui permettait point de course un peu longue ; ce qui fit dire à l'un de ses plus illustres médecins, qu'il avait certainement des *obstructions* qui lui joueraient un mauvais tour s'il n'y faisait attention. La prophétie ne tarda pas à s'accomplir.

Diverses *contusions* qu'il se fit à la jambe gauche dans le mois de novembre, et qui furent guéries et renouvelées plusieurs fois, lui occasionnèrent *des clous érysipélateux* larges et profonds, qui s'emparèrent de la jambe malade, et en firent le tour pendant deux mois entiers sans qu'il lui fût possible de marcher, par l'excès de la douleur et par l'effet d'*une pesanteur extraordinaire* qu'il y ressentait, et dont la cause lui était inconnue. Cet état était accompagné d'*hémorroïdes*, d'*ébullitions*, et d'*une soif dévorante* qui résistait à la limonade et à toutes les tisanes imaginables.

Il parvint cependant à se lever au commencement de mars 1783 : mais sa jambe malade était si lourde, qu'elle lui semblait de beaucoup plus courte que l'autre ; et en peu de jours il s'y manifesta, ainsi qu'à la cuisse, *une enflure* si considérable, accompagnée de douleurs si vives, qu'il fut obligé de se remettre au lit et de le garder constamment, tandis que la jambe

droite *se desséchait,* qu'il perdait ses forces, et qu'il n'osait pas même manger à cause des *vents* qui le tourmentaient aussitôt. Dans cette déplorable situation, ne trouvant aucun soulagement, il prit le parti d'attendre tranquillement la mort sans se fatiguer davantage par des remèdes inutiles. Il y avait alors neuf mois que tous ses travaux étaient suspendus.

A cette époque, un de ses amis, M. de Berville, qui s'occupait avec intérêt de la découverte du magnétisme, et qui en suivait les expériences, engagea Mesmer à venir chez le malade. Après un léger examen, Mesmer, jugeant que son traitement pourrait lui être utile, engagea M. Court de Gébelin à s'y faire transporter. Il le magnétisa légèrement, et le laissa.

Le lendemain, M. de Berville revint chez lui, et, l'ayant trouvé un peu mieux, l'engagea à suivre ce nouveau mode de traitement. Le malade se rend à ses instances, et arrive chez Mesmer, un soulier en pantoufle et la culotte sans être boutonnée sur le genou. Il demeure au baquet environ une heure et demie, ouvre de grands yeux, ne comprend rien à ce qu'il voit; et ayant presque regret à sa sortie, il se dit : *Qu'est-ce que tout cela me fera?*

Cependant, le jour suivant il put chausser le soulier, et mettre deux boutons à sa culotte sur le genou. La *soif* s'éteint au bout de deux ou trois jours; l'*enflure* de la cuisse et les douleurs passent totalement au bout de la semaine : alors il est en état de revenir chez Mesmer à pied; les *vents* disparaissent à la même époque, ainsi que les *hémorroïdes, l'affaisse-*

ment total, etc., et font place au plus grand appétit. Au bout de trente-six heures, il commence à être purgé; puis il éprouve cet effet une fois les vingt-quatre, puis une fois les douze, puis de six en six, et, au bout de la quinzaine, *dix à douze fois par jour.* La couleur pâle et livide du visage fait place à un teint plus naturel; les pieds acquièrent une *chaleur* et une *vie* qu'ils avaient perdues *depuis plus de vingt ans;* et pour que rien ne manque à cette espèce de rajeunissement, les *cors* dont ils étaient couverts tombent, et la peau se renouvelle. Tous ces effets ont lieu dans moins d'un mois.....

Il faut pardonner à un homme qui avait tant souffert, et qui avait inutilement demandé des secours à la médecine ordinaire, l'admiration et l'enthousiasme que lui inspira le magnétisme. Il se hâta de publier sa guérison, malgré les représentations que lui fit Mesmer, qui jugeait cette démarche prématurée. Il adressa, le 31 juillet, une lettre à ses nombreux souscripteurs, dans laquelle il racontait l'histoire de sa maladie et celle de sa guérison, etc. (1). Cette lettre fit la plus

(1) Après avoir cité plusieurs guérisons de Mesmer, opérées sur des personnages de distinction, M. Court de Gébelin ajoute :

« *J'ai vu* des guérisons vraiment étonnantes ; *une épileptique de naissance*, et parfaitement guérie, droite comme un jonc, et d'un visage agréable, qu'on ne dirait pas avoir été jamais en convulsion.

« *J'ai vu* des personnes *obstruées*, à l'égard desquelles avait échoué la médecine ordinaire, et qui ont été délivrées de leurs maux ;

« D'autres dans le plus grand *marasme*, par un *dévoiement* de

grande sensation ; plusieurs médecins y répondirent, et prouvèrent à l'auteur que son imagination seule avait été malade, et que, du reste, il s'était toujours *fort bien porté*.

Malheureusement, M. Court de Gébelin se crut trop bien rétabli d'une maladie de vingt ans, après trois semaines de traitement, et forcé par des circonstances malheureuses (il se trouvait chargé d'une dette de trente à quarante mille livres pour l'établissement du Musée de Paris); il reprit ses travaux trop tôt, et s'y livra sans aucun ménagement. En vain Mesmer le suppliait de revenir au traitement, il ne put rien obtenir pendant huit à dix mois. Ce ne fut que lorsque ses forces se trouvèrent épuisées, qu'il revint à son ami et à son libérateur. Il n'était plus temps, sa santé était détruite, et par le travail et par les chagrins les plus cuisans. Une fois arrivé chez Mesmer, il ne put pas même sortir de l'appartement pour se faire transporter à la salle du traitement. Il mourut enfin le 12 mai, à la suite d'un vomissement qui dura trois semaines, et qui fut tellement violent, qu'il ne

---

plusieurs années, parfaitement rétablies en peu de temps, et acquérir le meilleur estomac ;

« Un *paralytique* hors d'état de parler, et souffrant des douleurs inouïes de tête qui lui faisaient courir les champs, délivré de cet état effroyable ;

« Des femmes *hors d'état d'accoucher*, qui y sont parvenues par ce traitement ;

« D'autres qui ont été mises, par ce moyen, en état de soutenir des *ponctions*, déclarées leur coup de mort par la médecine ordinaire.

put prendre aucune nourriture. Le lendemain, Mesmer fit faire l'ouverture du cadavre par MM. Mitié, Lacaze, Cheineverd, Sue fils et Lamotte. On trouva les reins trois fois plus grands que dans l'état naturel, et parsemés l'un et l'autre entièrement d'un grand nombre d'hydatides plus ou moins grosses, et contenant toutes une liqueur séreuse, etc.; du côté gauche de la poitrine, une très-forte adhérence des poumons avec la plèvre, etc.; un dépôt de matières purulentes vers le bas de la cloison du nez, et toutes les glandes dont est parsemée la lèvre supérieure de nature cancéreuse, etc.

Le procès-verbal de ces messieurs fut rendu public; alors les adversaires de Mesmer changèrent de langage, et soutinrent que M. Court de Gébelin n'avait *jamais été guéri.*

MALADIE chronique singulière (obstructions à la fossette du cœur, douleurs de tête, vents, constipation, etc.), *sur M. Guillet, âgé de* 26 *ans, à Bordeaux,* 1784 (1).

(Baquet.)

« M. Guillet, étudiant en droit, âgé de 26 ans, était malade depuis cinq ans. Voici l'exposé de son état décrit par lui-même :

« Ma maladie me prive depuis cinq ans de la faculté de lire, et de donner la plus légère attention

---

(1) *Recueil d'observations*, etc., p. 12.

aux affaires; je sens le besoin de pleurer, et je ne le puis pas. Je souffre habituellement au-dessus de la tête, surtout après les repas; elle est fatiguée par tous les mouvemens de l'âme, et les vents s'y portent avec opiniâtreté. Le besoin de manger occasionne des roulemens qui s'exercent sur la poitrine, sur la tête et dans le dos. Je suis habituellement constipé, et mes selles ne sont pas à proportion de mes alimens. Je sens un vide dans les reins et dans le ventre, tandis que j'éprouve un poids ou une surcharge dans les parties supérieures. Je suis tourmenté par les vents, et je ne puis point en rendre. Des pointes et des grains d'eau se font sentir parfois sur le nez, qui est habituellement rouge et dur. J'éprouve des inquiétudes involontaires, les alimens les mieux choisis aigrissent sur mon estomac. J'attribue mon état à la suppression d'un écoulement aux oreilles, que j'avais gardé pendant deux ans. Mon médecin de l'île d'Arvert, ma patrie, pensait que je pouvais tenir de ma mère un vice scorbutique.

« Nous n'avons observé aucune trace de vice scorbutique chez M. Guillet, disent les médecins de la société de Bordeaux; mais nous avons découvert à la fossette du cœur une obstruction que nous avons tâché de détruire, et à laquelle nous avons attribué tous les dérangemens de sa santé. Nos vues ont été complètement remplies; et M. Guillet, après être resté quatre mois au traitement, s'est trouvé parfaitement bien, et en état d'entreprendre le voyage de l'Amérique. »

MALADIE chronique compliquée (douleurs cruelles d'estomac, vomissemens de sang, fièvre, toux nerveuse, maigreur extrême, etc.), *sur Mlle Detchevery* (somnambule), *à Bordeaux*, 1784 (1).

(Baquet.)

« Cette demoiselle était malade depuis quatorze ans; une prise d'ipécacuanha, administrée à contre-temps, lui avait occasionné des convulsions très-fortes qui revenaient dans différens temps avec d'autres symptômes nerveux; elle devint sujette à des vomissemens de sang; elle éprouvait des souffrances cruelles dans l'estomac; elle avait de la fièvre, une toux nerveuse, et était dans un état de maigreur extrême. (Cette malade avait employé beaucoup de remèdes, et avait été saignée très-fréquemment.)

« Elle commença le traitement le 7 juillet, et y resta jusqu'aux premiers jours de septembre, époque où elle partit pour sa campagne, n'ayant plus de fièvre, de toux, ni de crachement de sang. Le bien-être se soutint tout l'automne, et elle revint au traitement dans un état d'embonpoint qui faisait espérer sous peu son entier rétablissement. »

A l'époque où la Société publia son Recueil d'observations, on avait jugé à propos de ne pas communiquer au public le phénomène du somnambulisme. On a seulement mis à la fin de cette cure, que la malade était susceptible de *crise* magnétique, etc.

---

(1) *Recueil d'observations*, etc., p. 24.

Maladie chronique (vomique aux poumons, au pylore, à la rate, maux de nerfs, affection hypocondriaque, etc.), *sur le sieur P. H. Viélet, âgé de* 36 *ans* (somnambule), *à Buzancy,* 1784 *et* 1785, *par M. de Puységur* (1).

(Magnétisme immédiat et arbre magnétisé.)

Cet homme était malade depuis quatre ans. Il avait été traité successivement par une douzaine de médecins, et ce ne fut qu'après avoir épuisé toutes les ressources de leur art et celles de sa fortune, qu'accablé de chagrins par le sort affreux de sa famille, qu'il avait ruinée, et n'ayant d'autre perspective que la mort pour terme de ses souffrances, il vint chez M. de Puységur, le 8 octobre. Au bout de deux jours de traitement magnétique, il commença à éprouver beaucoup de douleurs. Le dixième jour, il devint somnambule. Le 22, il donna quelques détails sur sa maladie; et deux jours après il partit, se croyant guéri. Cependant, la semaine suivante, il revint chez M. de Puységur, souffrant encore, et demandant à être magnétisé. Il tomba bientôt en somnambulisme, et dit alors que, dès qu'il avait été de retour chez lui, on l'avait fait écrire pendant *six jours* et *cinq nuits* de suite pour dresser un inventaire pressé; qu'il était extrêmement fatigué; que ses nerfs avaient beaucoup souffert; et qu'il voyait en lui un autre dépôt d'humeurs dans la région du pylore, etc. Il fallut donc

(1) *Mémoires*, etc., de M. de Puységur, 1re partie, p. 114.

le remettre au traitement. Jusqu'au 15 novembre, il ne donna aucune espérance de guérison; mais dans la nuit suivante, il écrivit, en état de somnambulisme, une espèce de relation de sa maladie, extrêmement curieuse, et de laquelle nous allons extraire les faits les plus intéressans.

Il dit que la première cause de sa maladie était une *inflammation de poitrine*, produite par les travaux et les chagrins; elle ne demandait que des adoucissans; mais on employa la saignée, les vomitifs, les purgatifs, etc., ce qui lui occasionna plusieurs abcès. (Il avait une vomique aux poumons, une autre au pylore, et enfin une troisième à la rate.) Les médecins ayant encore employé tous les remèdes contraires à ses maux, ses nerfs en souffrirent beaucoup, et il resta toujours dans un état languissant avec une affection hypocondriaque, jusqu'au moment où il arriva chez M. de Puységur, etc. Il ajouta que, le 17 du courant, il rendrait, entre neuf et dix heures du soir, la vomique qu'il avait au pylore; qu'après cela, il pourrait reprendre ses occupations, mais que sa guérison radicale n'aurait lieu qu'au printemps, etc. M. de Puységur envoya dans la matinée cet écrit à M. Rigault, notaire à Soissons, pour le faire enregistrer; et il l'invita en même temps à venir le lendemain pour être témoin de l'accomplissement de la prédiction.

Le 17, à dix heures moins un quart, Viélet fut mis en somnambulisme; après des coliques affreuses, et des spasmes réitérés pendant lesquels il perdait la respiration, quelquefois pendant plus de cinq minu-

tes, il eut enfin l'évacuation qu'il avait annoncée. Revenu à lui, M. de Puységur le croyait tout à fait débarrassé; mais Viélet lui dit que n'ayant pas eu le bonheur de vomir, la poche de son dépôt s'était arrêtée au passage. Il resta ainsi plus de huit jours, souffrant des coliques nerveuses. Enfin, ne se trouvant pas assez lucide, il consulta une somnambule de M. de Puységur, et suivit ses ordonnances. Peu à peu il rendit des parcelles de cette poche à des époques annoncées; mais il eut de telles convulsions dans les momens où elles se détachaient, que son magnétiseur trembla plus de vingt fois de le voir expirer dans ses bras. Dans la journée du 30, après plusieurs crises encore plus terribles que les précédentes (dans une de ces convulsions, il resta plus d'une demi-heure l'estomac tendu et la tête joignant presque les pieds), sa poche se détacha entièrement, et à onze heures du soir il était hors de danger. Il se reposa de tant de souffrances et de fatigues pendant quelques jours, et il partit enfin guéri, le 5 décembre, pour retourner dans son pays (Espiés, près Château-Thierry).

Nota. M. de Puységur a joint à sa relation les consultations de MM. Duchancy, Jumilther, Petit, médecins, et les noms de tous les témoins, etc.

Suite du traitement de Viélet (1).

Viélet avait annoncé qu'il ne serait totalement guéri de ses maux de nerfs qu'au printemps. Il revint en

(1) *Mémoires*, etc., 2e partie, p. 318.

effet à Buzancy le 17 avril suivant, souffrant dans la poitrine, les épaules, et au creux de l'estomac.

M. de Puységur fut deux jours avant de pouvoir le mettre en somnambulisme. Une somnambule lui fit prendre une tisane adoucissante qui lui fit grand bien. Enfin, le 4 mai, Viélet annonça des crises nerveuses très-violentes, mais nécessaires à sa guérison. Il fut magnétisé par les deux aides de M. de Puységur, Ribault et Clément. (Sa dernière attaque dura deux heures et un quart : elle fut si violente, que l'on craignit qu'il ne se rompît quelque vaisseau dans la poitrine.)

Le lendemain, il annonça que, dans la nuit suivante, il pourrait écrire (en somnambulisme) tous les détails de sa maladie. En conséquence, M. de Puységur lui laissa du papier, de l'encre, etc., et l'enferma à double tour, sans lumière. M. le comte de Sérent, témoin de la séance, garda la clef dans sa poche, et le lendemain matin il entra avec M. de Puységur chez le malade. Ils trouvèrent sur son lit un papier dans lequel il disait que des chutes qu'il avait faites l'hiver dernier étaient la cause des maux qu'il venait de souffrir depuis quatre jours; qu'il s'était formé un amas de pus dans sa poitrine, etc., etc. Dans la suite du mois, il eut encore quelques attaques de nerfs; mais elles cessèrent à l'époque qu'il avait annoncée, et le 3 juin il partit de Buzancy, en bonne santé.

Il revint le 15 octobre pour une dernière attaque qu'il devait avoir, et s'en retourna le 25. M. de Puy-

ségur assure qu'il a observé fréquemment ce retour de la maladie un an après, dans les cas d'affections chroniques. Nous engageons les magnétiseurs à ne pas laisser échapper les occasions de constater ce phénomène.

MALADIE chronique, *sur un religieux de l'ordre de Malte, à Schélestadt, près Colmar, par Mme la baronne de Reich et M. ***, chirurgien* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Mme la baronne de Reich avait entrepris, avec un courage digne d'admiration, la cure de ce malheureux religieux, qui languissait depuis *trente ans;* il avait déjà ressenti les effets les plus heureux et les plus marqués du magnétisme, lorsque son supérieur, prévenu contre ce genre de traitement, le força à le cesser. Mme de Reich, voyant cet homme victime de l'autorité et de l'ignorance de son chef, se décida à réclamer auprès du prince grand-prieur de l'ordre, qui enjoignit à celui-ci de renvoyer son religieux, et le réprimanda fortement d'en avoir agi ainsi. Cependant l'infortuné, forcé de céder aux ordres de son chef, se consumait de douleur, et son état s'était aggravé par une interruption de six semaines; enfin, à la veille de partir, une fièvre des plus violentes se manifeste avec les symptômes les plus critiques et les plus alarmans, et en peu de momens il est si mal, qu'on lui administre les sacremens. Un chirurgien

---

(1) *Du magnétisme animal*, etc., par M. de Puységur, p. 363.

qui avait toute sa confiance est dépêché en diligence par lui à Mme de Reich, pour lui dire qu'il meurt faute de secours, et avec l'entière confiance que le magnétisme le sauverait. M. le comte de Lutzelbourg, qui se trouvait en ce moment chez elle, prit sur lui, dans un danger si pressant, d'instruire le chirurgien des procédés magnétiques (ce qui était expressément défendu par les règlemens de la société). De retour à Schélestadt, où était le malade, le nouvel initié le magnétisa si heureusement, qu'il le fit revenir à lui au bout de cinq minutes, et lui donna la force de cracher un dépôt de sang caillé et d'humeurs affreuses. Lorsque Mme de Reich écrivit ce fait à M. de Puységur, le malade était encore faible; mais tout faisait espérer son rétablissement.

Maladie chronique compliquée (maux de tête, oppression de poitrine, glande au sein, attaques de nerfs, dépôt de sang dans la poitrine), *sur Mme Ch**** (somnambule), *âgée de 33 ans, à Paris,* 1813, *par M. de Lausanne* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Mme Ch*** était tourmentée depuis long-temps de violentes douleurs de tête, et d'une oppression continuelle de poitrine. Elle avait une glande fort volumineuse au sein, et des attaques de nerfs longues et fréquentes.

Cette dernière maladie, survenue après une sup-

---

(1) *Annales du magnétisme*, n° 9, p. 98.

pression subite, était la plus insupportable. Tous les efforts de la médecine avaient échoué, et la malade n'avait plus que la perspective d'une mort lente et douloureuse, lorsque M. de Lausanne, touché de sa situation, lui offrit de la magnétiser. Quatre à cinq minutes suffirent pour la mettre en somnambulisme; mais comme elle paraissait suffoquer en cet état, il la réveilla.

Le lendemain, 17 juin, elle s'endormit à la simple application de la main sur la tête; mais la suffocation lui reprit au même instant, le son de la voix de son magnétiseur lui occasionna des mouvemens convulsifs. Celui-ci insista fortement pour qu'elle lui répondît; après plusieurs efforts inutiles, elle étendit le bras pour indiquer la cause de son étouffement; qui le croirait? c'était une clef pendue à un clou de la cheminée. Lorsque cette clef fut posée dans une autre chambre, la malade put enfin articuler que le fer des serrures l'incommodait aussi. M. de Lausanne la plaça au milieu de l'appartement, et parvint, en la magnétisant fortement, à modérer l'influence fâcheuse de ce métal.

Lorsqu'elle fut calmée, il l'interrogea sur sa santé; elle lui répondit qu'elle ne pouvait rien dire que le lendemain.

Le 18, Mme Ch***, quoique parlant avec beaucoup de difficulté, dit à M. de Lausanne *qu'un voile noir, causé par un amas de sang caillé,* dont elle désigna la place en portant la main sur sa poitrine, *l'empêchait de voir les objets, et qu'elle n'y verrait clai-*

rement que lorsque ce sang serait dissipé. Il lui fut impossible d'en indiquer l'époque.

Le 19, dans cette quatrième séance, Mme Ch*** lui dit que l'amas de sang qu'elle avait dans la poitrine se rattachait, par des filamens, d'un côté près du cœur, et de l'autre à sa glande au sein. Sur la demande des moyens propres à dissoudre ce dépôt, elle répondit que le magnétisme seul pouvait la guérir.

En sortant de l'état de somnambulisme, Mme Ch*** restait pendant quelques instans dans un état de stupeur épileptique. Sa tête se tournait involontairement du côté de son magnétiseur, toutes les fois que celui-ci changeait de place; s'il passait d'une chambre dans une autre, elle se levait et le suivait; enfin, lorsqu'il prenait son chapeau pour sortir, elle le prenait par l'habit, et le suivait jusqu'à la porte de la rue, sans proférer une parole. Son regard était fixe et sa démarche chancelante. M. de Lausanne avoue que ces effets singuliers, qui ne cessaient que quelques minutes après son départ, lui faisaient éprouver, dans les commencemens, un sentiment d'effroi.

Le 20, Mme Ch*** était devenue si mobile, qu'un simple geste, une parole, suffisaient pour la mettre en somnambulisme. Sa lucidité se développait tous les jours davantage. Elle dit que le dépôt de sang tenait par cinq filamens, trois à la glande, et deux auprès du cœur. M. de Lausanne fit tout ce qu'il put pour la faire expliquer plus clairement là-dessus, il ne put en venir à bout. Du reste, elle ajouta que l'action du magnétisme ferait rompre ces filamens, et

que le dépôt coulerait par les voies inférieures. M. de Lausanne lui demanda quelle était la cause de ses douleurs de tête; elle dit qu'elle entrevoyait dans cette partie quelque chose de brillant qu'elle ne pouvait encore définir; qu'elle ne s'en occuperait que lorsqu'elle serait guérie de son dépôt.

Le 22, un des filamens qui tenaient à la glande se rompit pendant la séance magnétique; la douleur fut si vive que la malade s'évanouit. Revenue à elle, elle annonça que le lendemain un second filament se briserait. M. de Lausanne, prévenu, parvint à empêcher l'évanouissement qui devait en résulter. Après cette crise, la malade, très-calme, vit distinctement que ce qui lui paraissait brillant dans sa tête étaient des boules d'un liquide.

Le 24, le troisième filament tenant à la glande se rompit; les douleurs furent moindres que les jours précédens; mais Mme Ch*** annonça que le lendemain le premier des filamens tenant près du cœur se détacherait avec de très-grandes douleurs, et serait suivi d'un long évanouissement; que, deux jours après, le dernier se romprait, et que le dépôt coulerait avec les menstrues, qui arriveraient à cette même époque, mais qu'elle ne pouvait cacher que ce jour pourrait bien lui être fatal, parce que, si le sang ne prenait pas bien son cours, elle en serait étouffée. Son magnétiseur lui demanda les moyens de prévenir une aussi fâcheuse catastrophe; elle répondit qu'il n'y en avait point, que sa vie tiendrait alors à un cheveu, qu'elle ne pouvait prévenir l'évènement, qu'elle espérait ce-

pendant que tout finirait bien, qu'elle le prévenait afin qu'il se préparât à ce fâcheux moment; car il fallait y apporter toute l'énergie dont il était susceptible. M. de Lausanne ne put s'empêcher de regretter un moment d'avoir entrepris ce traitement, d'autant plus que Mme Ch*** lui paraissait être beaucoup plus malade que lorsqu'il avait commencé à la magnétiser. Elle vit sa pensée, et s'écria : « Ah! je vous en conjure, n'ayez point de regret de ce que vous faites pour moi; si je n'avais pas été magnétisée, je serais morte dans huit mois, au milieu d'affreuses souffrances. Aucun secours humain n'aurait pu me sauver, tandis que, dans quelques jours peut-être, il n'y aura plus de danger; du courage, et, je l'espère, tout ira bien. » Ces paroles le rassurèrent un peu.

Depuis le 21, il magnétisait régulièrement la malade quatre heures de suite tous les soirs, d'après sa demande : elle lui avait dit que c'était le seul moyen de la sauver.

Le 25, l'annonce que Mme Ch*** avait faite la veille eut son entier accomplissement. A l'évanouissement succéda un état de faiblesse qui dura jusqu'au lendemain 26.

Ce jour était la veille de la grande crise qui devait décider du sort de la malade : aussi M. de Lausanne lui demanda-t-il tous les renseignemens qui pouvaient lui être nécessaires. Elle lui dit que le lendemain, à neuf heures du soir, elle commencerait à ressentir des douleurs; que ces douleurs augmenteraient d'une manière effrayante pendant une heure; qu'elle aurait,

de dix heures à dix heures et demie, des crispations nerveuses très-fortes; qu'enfin, à dix heures et demie, le filament se romprait, et qu'elle tomberait sans connaissance; qu'il fallait alors la magnétiser fortement, en lui passant la main de haut en bas du cœur au bas-ventre, et que, si elle avait le bonheur d'en revenir, l'évanouissement cesserait à onze heures cinq minutes.

Le 27. Depuis le jour où Mme Ch*** avait fait connaître tout le danger de son état, M. de Lausanne avait été continuellement dans un état d'inquiétude et de crainte. L'approche du péril lui rendit tout son courage, et sa confiance devint telle que, dès le matin, il aurait répondu du succès. Il se rendit à dix heures chez la malade, qu'il mit de suite en somnambulisme; et recommandant de ne laisser entrer que les personnes qui pourraient lui être utiles, il passa la journée entière auprès d'elle, soit à la magnétiser, soit à la distraire, pour la préparer à la crise du soir. Ses soins eurent tout l'effet qu'il en attendait : Mme Ch*** fut très-gaie, et ne pensa à son mal que lorsqu'elle en ressentit les premières atteintes.

A neuf heures précises les douleurs commencèrent: lorsqu'elles devenaient trop vives, il les calmait à sa volonté; mais la malade l'ayant averti que cela retardait la fin de la crise, il ne fit plus que la magnétiser fortement. Les douleurs allaient toujours en augmentant; elle poussait des cris douloureux, ses membres se roidissaient d'une manière effrayante; enfin, à dix heures et demie, elle se souleva en se tordant, et je-

tant un grand cri, elle se laissa rouler de dessus son canapé jusqu'à terre. M. de Lausanne la releva; elle était sans mouvement. Il continua à la magnétiser, ainsi qu'elle le lui avait recommandé la veille. Au bout de trente-cinq minutes, il sentit sous sa main un mouvement extraordinaire qui s'opérait dans le corps de la malade, et tout le monde entendit parfaitement un bruit semblable à celui d'un écoulement précipité. Alors Mme Ch*** commença à respirer, et on eut le plaisir de lui entendre dire que le danger était passé.

M. de Lausanne la réveilla à minuit et demi. Elle fut très-étonnée de se sentir la poitrine débarrassée et comme vide. Les règles coulèrent abondamment toute la nuit, et entraînèrent avec elles de gros caillots de sang noir mêlés de substances filamenteuses et blanchâtres qui semblaient avoir été déchirées.

Le jour suivant, Mme Ch***, quoique très-faible, n'éprouva aucune douleur remarquable; mais le soir, une peur qu'elle eut lui occasionna une suppression totale. M. de Lausanne la magnétisa. Elle s'ordonna de prendre, en se couchant, une infusion de canelle dans du vin, et elle assura que l'écoulement des règles reprendrait son cours dans la nuit. Les gens qui la soignaient oublièrent de lui faire prendre son infusion, de sorte qu'elle passa la nuit avec la fièvre, le délire. On se hâta le lendemain d'aller chercher M. de Lausanne, qui parvint heureusement à tout réparer. Combien de fois n'arrive-t-il pas que le magnétiseur ait à lutter contre le mal, le malade et ceux qui l'en-

tourent! combien de funestes accidens ont été la suite du peu d'exactitude que l'on met à suivre les prescriptions d'un somnambule, et combien de fois on a mis sur le compte du magnétisme les évènemens dus à l'insouciance ou à la stupidité des gardes-malades!

Les règles continuèrent à couler jusqu'au 3 juillet, et dès ce moment leur apparition data régulièrement de cette époque.

Pendant tout le mois de juillet, Mme Ch*** reprit ses forces, et la glande au sein diminua considérablement.

Dans les premiers jours d'août, la malade s'occupa de sa tête. La cause de ses douleurs était une humeur aqueuse dont elle désignait la place en portant la main sur l'occiput. Lorsqu'elle vit le moment convenable, elle s'y fit mettre un cataplasme pendant trois jours de suite, ce qui lui fit rendre beaucoup d'eau roussâtre; elle se trouvait tous les matins la tête baignée de cette eau. Les douleurs diminuèrent, et cessèrent entièrement peu de jours après.

Depuis que Mme Ch*** était magnétisée, elle n'avait pas eu d'attaque de nerfs. Elle avait dit à M. de Lausanne que, s'il se trouvait présent à la première qu'elle devait avoir, et qu'il la magnétisât après, elle n'en aurait plus aucune. Trois mois s'étaient écoulés sans qu'elle en pressentît aucune. Enfin, dans les premiers jours de septembre, elle lui en annonça une pour le 10. Il se trouva à l'heure indiquée. L'attaque commença à midi, ainsi qu'elle l'avait prédit, et se termina à trois heures et demie par des pleurs. Lorsqu'elle eut en-

tièrement repris connaissance, M. de Lausanne la mit en somnambulisme, et la magnétisa un quart d'heure, comme elle l'avait ordonné. Après ce temps, elle lui dit qu'elle était enfin guérie de cette cruelle maladie.

Elle demanda de la filasse magnétisée pour mettre sur sa glande, disant que cela la ferait fondre plus tôt. « Resterez-vous encore long-temps somnambule? — Toute ma vie, si je suis magnétisée régulièrement à mes époques. — Mais cependant vous ne serez plus malade? — Cela est vrai, mais je n'aurai jamais une santé robuste. N'oubliez pas que, sans le magnétisme, je serais morte dans quatre mois; mon corps, qui, pour ainsi dire, ne se soutient plus que par ce secours, y est tellement accoutumé, qu'il en ressentira toujours les influences. — Conserverez-vous toujours votre lucidité? — Seulement pendant mes époques, etc..... » Effectivement, Mme Ch*** ne fut plus lucide après cette crise. M. de Lausanne la magnétisa encore tout le mois de septembre, et parvint à fondre la glande entièrement, à l'exception d'un nœud squirreux que la malade lui dit ne pouvoir s'en aller qu'à la longue.

Une particularité assez singulière, c'est que les règles avançaient de huit à dix jours toutes les fois. M. de Lausanne voyait avec inquiétude que Mme Ch*** ne reprenait pas ses forces; elle était toujours pâle, maigre, sans appétit; la moindre chose l'incommodait. A son époque de décembre, il lui témoigna son étonnement; elle lui répondit qu'elle était bien, qu'il s'opérait un grand travail dans son sang,

et que ce ne serait qu'après qu'il serait fini que ses forces reviendraient entièrement, etc.

Malheureusement pour elle, Mme Ch*** oublia de revenir chez son magnétiseur au moment le plus important pour sa santé, dans le huitième mois, annoncé précédemment par elle comme ayant dû être le terme de sa vie et de ses longues souffrances : celui-ci, inquiet, fut chez elle, mais ne la trouva pas. Huit jours s'écoulèrent sans qu'il lui fût possible de la voir. Enfin, un soir, à dix heures, le fils de Mme Ch*** vint chez M. de Lausanne, tout en pleurs, pour lui dire que sa mère était très-malade. Il y courut sur le champ, et la trouva sur son lit, sans connaissance, les membres roides, la figure violette, et la mâchoire tellement serrée, qu'il était impossible de lui faire avaler la moindre chose. Il la mit de suite en somnambulisme ; ses membres se distendirent ; elle respira, et un verre d'eau magnétisée la mit en état de répondre aux questions qu'il lui adressa. Elle lui dit alors que, pendant tout le temps de ses règles, elle avait été dans une inquiétude extraordinaire ; qu'elle ne pouvait rester en place ; mais que, ne voulant pas quitter une personne chez qui elle était, elle avait surmonté cette agitation ; que ses règles s'étaient arrêtées au bout de deux jours, et qu'enfin une nouvelle fâcheuse qu'elle avait apprise dans la soirée l'avait mise dans l'état d'où il venait de la tirer.

M. de Lausanne la laissa assez calme ; mais quand il revint le lendemain matin il la trouva avec la fièvre. Elle n'avait pas dormi la nuit. Dès qu'elle fut en som-

nambulisme, elle assura qu'il n'y avait point de danger, parce qu'il était arrivé à temps; mais qu'elle avait fait une grande imprudence en ne se faisant pas magnétiser à l'époque prescrite; qu'elle avait arrêté le travail de son sang au moment où il allait se terminer, que cela avait gâté sa lucidité; que dorénavant elle n'y verrait que très-peu pendant ses règles, et que cette faculté se perdrait peu à peu.

Cependant toute sa lucidité était revenue, momentanément à la vérité; mais la difficulté qu'elle avait toujours eue à parler s'était considérablement augmentée; encore ne s'exprimait-elle plus en français, mais en langue créole (Mme Ch***, née à Saint-Domingue, était en France depuis l'âge de 5 ans, et avait tout à fait oublié cette langue. M. de Lausanne fit tout son possible pour lui ôter cette habitude; et quoique son pouvoir sur cette femme tînt presque du miracle, il ne put y parvenir). La fièvre ne la quitta pas de quinze jours, pendant lesquels elle fut magnétisée assidument. Elle entra en convalescence dans les premiers jours de février 1814. Elle s'ordonna une médecine que M. de Lausanne lui fit prendre dans un verre d'eau magnétisée à cette intention. Cette eau pure la purgea beaucoup, et la malade lui trouva, en la buvant, un goût détestable de drogues.

Mme Ch*** fut rétablie à la fin du mois. Depuis, son magnétiseur la mit en somnambulisme à plusieurs de ses époques, et s'aperçut effectivement qu'elle perdait sa lucidité, etc.

Il y a plusieurs faits remarquables à citer dans ce

traitement. En voici quelques-uns qui ne seront pas sans intérêt pour nos lecteurs :

Mme Ch***, en état de somnambulisme, aimait beaucoup la musique ; mais il lui était impossible d'entendre le son des instrumens, à moins que son magnétiseur ne la touchât. Il fit tous ses efforts pour la mettre en rapport avec les musiciens. Tout fut inutile. Comme il l'interrogeait sur cet effet singulier, elle lui dit : *Je n'entends que par vos oreilles.*

Sa susceptibilité était si grande, qu'elle ressentait tout ce qu'éprouvait son magnétiseur. Si, pour plaisanter, on donnait à celui-ci un coup sur l'épaule, elle portait la main à la sienne comme si elle venait d'être frappée. Prenait-il une prise de tabac, elle éternuait. On fit plusieurs fois ces expériences d'un appartement à l'autre. Elle répétait toujours qu'il lui semblait que le sang de son magnétiseur coulait dans ses veines.

Une des premières consultations qu'elle fit offre encore un phénomène très-singulier: Le malade qu'elle examinait était extrêmement bilieux. Elle lui ordonna de prendre une décoction de zestes d'oranges amères. M. de Lausanne lui demanda où l'on pouvait en trouver. « Attendez, je vais en chercher. » Elle garde un moment le silence, et s'écrie tout à coup en se bouchant le nez : « Ah! fi! fi! — Qu'avez-vous donc? — Ah! fi! *C'est que j'ai passé à la Halle aux poissons*, etc., etc. » Elle indiqua la rue, la boutique où l'on trouverait les oranges, et dit que l'*écriteau était effacé;* tout était parfaitement exact, etc.

Maladie chronique, *sur une femme âgée de 40 ans* (somnambule), *à Londres*, 1816, *par M*me*** (1).

M. Francis Corbaux, l'un des membres les plus distingués de la société du magnétisme de Paris, est allé, il y a quelques années, s'établir en Angleterre. Il y a publié successivement une excellente traduction de l'*Histoire du magnétisme* de M. Deleuze, ainsi que de l'ouvrage de M. le comte de Rédern, intitulé : *Des Modes accidentels de nos perceptions.* Il y a instruit quelques personnes de la pratique du magnétisme. Au nombre de ses élèves est Mme ***, qui, pour son coup d'essai, a entrepris et terminé le plus heureusement du monde, le traitement d'une femme atteinte d'une maladie chronique très-ancienne. Au bout de cinq semaines, elle était guérie. Comme M. Corbaux n'entre dans aucun détail sur le genre de sa maladie, nous n'aurions pas cité ce fait, dont il y a tant d'autres exemples, s'il n'eût présenté des phénomènes en opposition avec tout ce que l'on a observé jusqu'à ce jour.

Ordinairement dans le somnambulisme, les nouvelles facultés propres à cet état se développent peu à peu, et disparaissent subitement à l'instant du réveil : ici, c'était tout le contraire. Chaque fois qu'on mettait la malade en somnambulisme, elle y restait au moins un quart d'heure sans rien voir ; après quoi, sa clairvoyance se montrait tout à coup. Mais lorsqu'on l'a-

(1) *Annales du magnétisme*, n° 34, p. 59.

vait éveillée, elle conservait le souvenir très-exact et très-distinct de tout ce qu'elle avait vu, dit et entendu pendant le sommeil magnétique, et de tout ce qu'elle avait observé dans l'intérieur des malades pour lesquels on l'avait consultée, comme circulation accélérée, ou ralentie du sang et des fluides, taches, engorgemens ou altération quelconque des viscères, etc. Ce souvenir, d'autant plus extraordinaire que la perfection de l'état de somnambulisme était très-bien caractérisée par l'isolement absolu, et par toutes les autres circonstances requises, ne nuisait en rien au libre exercice de ses facultés, et, chose bien étonnante, ne troublait en aucune manière l'ordre des fonctions propres à l'état de veille auquel elle était rendue. Ce souvenir se prolongeait à tel point que souvent elle rectifiait le lendemain, et même le surlendemain, le journal que l'on rédigeait de son traitement, dans de petits détails sur lesquels il était impossible qu'il ne se glissât pas quelquefois des erreurs ou des omissions.

M. Corbaux dit à son élève, Mme ***, d'empêcher par sa volonté que ce souvenir eût lieu : elle l'essaya deux fois, et réussit parfaitement ; mais il fallait renouveler cette défense chaque fois, autrement cette faculté singulière se montrait de nouveau. Il y a plus, non seulement cette femme conservait, après avoir été éveillée, le souvenir de ce qui s'était passé pendant la séance magnétique, mais elle avait encore, pendant un quart d'heure ou davantage, la faculté de sentir, sans pouvoir s'expliquer comment, l'état actuel des organes intérieurs, leur jeu, la circulation

qui en dépendait, les obstacles à cette circulation, etc., dans tout malade avec lequel elle avait été précédemment mise en rapport dans l'état magnétique, mais point du tout à l'égard de tout autre individu.

MARASME, tumeur énorme du côté du ventre, *sur Mme Le Breton, à Versailles,* 1784, *par M. Bouvier, médecin* (1).

(Baquet.)

« Mme Le Breton, de Ville-d'Avray, était dans un état de marasme affreux, jaune jusqu'au blanc des yeux, du jaune le plus foncé; elle n'avait ni forces, ni sommeil, ni appétit; elle ne vivait que de liquides; et si par hasard elle essayait de manger quelques bouchées de solide, elle le payait par les indigestions les plus cruelles, et les coliques les plus douloureuses, les plus effrayantes. A peine pouvait-elle marcher; et son corps, courbé par le poids d'une tumeur énorme du côté du ventre, ne pouvait se redresser, par le déplacement de deux vertèbres qui avançaient en arrière au moins d'un demi-pouce plus que les voisines. Dans cet état, elle ne pensait plus qu'à la mort, que souvent elle désirait.

Au bout de quinze jours de traitement, elle a recouvré le sommeil, l'appétit et les digestions, et tellement qu'elle étonne par la quantité de sa nourriture. Ses forces sont revenues, malgré des évacuations incroyables; ses vertèbres, après des douleurs cuisantes pendant quarante-huit heures, se sont replacées,

(1) *Lettre sur le magnétisme*, par M. Bouvier, p. 15.

et depuis le craquement douloureux que Mme Le Breton a éprouvé à leur déplacement, elle se tient parfaitement droite. »

BOUVIER, méd.

MARASME, *sur M. Auriol, à Grenoble*, 1784, *par M. Nicolas, médecin du roi* (1).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

« Le sieur Auriol était à l'agonie, lorsqu'on m'invita à aller le voir. Je trouvai un vrai cadavre, un être désorganisé par les remèdes : son estomac ne pouvait rien supporter. Je le magnétisai ; il put manger le lendemain, et se rétablit parfaitement : c'est un fait que toute la ville de Grenoble a vu, et peut attester. »

NICOLAS, méd.

MARASME (2). M. Bonnefoy, chirurgien, en réfutant le fameux rapport des commissaires, et leur conclusion *que les effets du magnétisme étaient dus à l'imagination*, les engage à se donner la peine de suivre *avec assiduité* les effets du magnétisme. « Vous verrez, leur dit-il, des *paralytiques réputés incurables* recouvrer l'usage de leurs membres, qu'ils avaient perdu depuis plusieurs années ; des *rhumatiques* éprouver un soulagement qu'ils n'avaient pas encore connu ; des *douleurs aiguës et cruelles* calmées quelquefois comme par enchantement ; des *engorgemens*, qui avaient éludé l'action de tous les remèdes, se dissiper

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 255.

(2) *Analyse des rapports*, etc., p. 90.

entièrement ; des *maladies nerveuses*, qui avaient épuisé la science des médecins, céder à ce moyen ; des *vomissemens anciens et continuels* arrêtés ; des *maux d'estomac*, que rien n'avait pu dissiper, guérir ; des personnes *épuisées* et dans le *marasme*, livrées au désespoir par l'insuffisance de la médecine ordinaire, attendant et désirant la mort comme le seul terme de leurs maux, trouver une nouvelle vie, reprendre de l'embonpoint, et être rendues à leur famille et à la société. »

MATRICE (DOULEURS DE), d'entrailles, suppression, *sur la nommée Agnès Rémont* (somnambule), *âgée de* 23 *ans, à Buzancy*, 1784, *par M. de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Depuis quatorze mois qu'elle était accouchée, Agnès Rémont souffrait de la matrice, des entrailles, et avait une suppression. Au bout de quatre jours de traitement, ses règles revinrent, les douleurs cessèrent, etc. ; elle put faire le voyage de Paris, et revint chez elle très-bien portante.

MATRICE (douleurs de), perte considérable, *sur la femme V**** (somnambule), *âgée de* 42 *ans, à V**** (*Valence*), 1785, *par M. Tardy de Montravel* (2).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

Cette cure offre un exemple très-remarquable de

(1) *Détail des cures*, etc., à Buzancy, p. 22.

(2) *Journal de la demoiselle N****, 2e partie, p. 156.

l'influence qu'exerce le magnétisme sur certains individus non soumis à son action. La femme V*** accompagnait sa fille au traitement de M. Tardy de Montravel. Cette jeune personne, accablée d'une foule de maladies, n'éprouvait aucun effet, quoiqu'elle fût magnétisée régulièrement deux fois par jour. Sa mère, au contraire, quoique simple témoin, se plaignit dès le premier jour d'un malaise général et qu'elle ne pouvait définir. Comme elle couchait avec sa fille, ses douleurs augmentèrent, et bientôt elle tomba dans un état d'accablement continuel, et paraissait toujours assoupie. M. Tardy de Montravel essaya pendant quelques jours de la calmer; mais ce fut inutilement: enfin, soupçonnant que cette femme, dont le genre nerveux était fort irritable, pourrait bien être susceptible de tomber en somnambulisme; voyant qu'elle commençait, depuis plusieurs jours, à se plaindre de coliques fréquentes qu'il attribuait à son âge critique, il se décida à la magnétiser comme sa fille; et dès la première fois (le 17 août), elle s'endormit.

Interrogée sur la cause de ses souffrances, elle les attribua à l'état de sa fille, qui lui avait occasionné une révolution qui avait porté à sa matrice : elle dit qu'elle serait guérie dans six jours; elle s'ordonna les remèdes qu'exigeait son état, etc. M. Tardy de Montravel lui ayant fait quelques questions sur sa fille, et lui ayant témoigné ses regrets de n'avoir pas pu la rendre somnambule afin de hâter sa guérison, cette bonne femme lui répondit qu'elle la guérirait fort bien toute seule ; et dans cette séance et les sui-

vantes, elle lui détailla dans son patois les causes de la maladie de sa fille, indiqua le traitement qu'elle avait à faire, etc., et parvint enfin à obtenir une guérison dont tous les médecins avaient désespéré. (*Voyez* Coup de soleil, etc.)

MÉLANCOLIE hypocondriaque, *sur M. Guellerand, à Morlaix*, 1784, *par M. Gilbert, médecin* (1).

(Baquet.)

« M. Guellerand, procureur à Lesneven, était sujet depuis trois ans à des tremblemens, des sueurs froides, des bourdonnemens dans les oreilles, des obscurcissemens subits dans l'organe de la vue, des maux de tête fréquens, des borborigmes continuels, des douleurs vagues se succédant tour à tour dans tous les membres. Cette foule d'accidens bizarres, cette complication de symptômes désignaient assez une mélancolie hypocondriaque. Dès sa première séance au baquet, il a éprouvé un vomissement considérable qui l'a beaucoup soulagé. Au bout d'un mois il s'est senti en état de reprendre ses affaires, qui depuis long-temps étaient fort abandonnées, et s'est rendu chez lui. J'ai reçu hier une lettre de ce monsieur; je la conserve: elle renferme les expressions énergiques d'un homme sensible et reconnaissant rappelé à la vie. Les premiers jours du traitement, il a tremblé beaucoup pendant l'opération; mais cet effet du magnétisme ani-

---

(1) *Mémoire en réponse au rapport*, etc., p. 8.

mal n'a duré que quelques jours. A mesure que le système nerveux a pris de la force, les sensations ont diminué; à la fin il n'éprouvait qu'un peu de chaleur. »

GILBERT, méd.

MEMBRES (MAL dans tous les), *sur Gervais Arblain, à Buzancy*, 1784, *par M. de Puységur* (1).

(Arbre magnétisé.)

Cet homme souffrait, depuis quatre ans, d'un mal dans tous les membres et dans l'estomac; il arriva chez M. de Puységur le 31 mai, et en partit guéri le 9 juin.

MEMBRES (douleurs aiguës dans les), rétention d'urine, *sur Mme Unger, à Schlestadt*, 1787, *par M. Fallecker* (2).

(Magnétisme immédiat et baquet.)

Depuis cinq ans, Mme Unger souffrait des douleurs si aiguës dans les membres, surtout dans les cuisses et les jambes, que le plus souvent elle était obligée de garder le lit, où elle souffrait des douleurs inouïes. Elle était si affaiblie, si exténuée, qu'elle ne pouvait plus marcher seule, et sans le secours d'une crosse. Cet état empira tellement, que vers le temps où elle commença son traitement magnétique, elle avait besoin d'une seconde personne pour la soutenir. Depuis un an elle souffrait aussi d'une rétention; l'urine ne sortait que goutte à goutte,

---

(1) *Cures de Buzancy*, p. 26.

(2) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 244.

et avec de grandes douleurs. Elle avait fait inutilement les remèdes que lui avaient ordonnés les plus habiles médecins du pays, ainsi que M. Ostertag, médecin de Strasbourg, lorsqu'elle se résolut à essayer le magnétisme. Ce fut le 20 octobre. Pendant la séance les douleurs redoublèrent; elle sentit des contractions d'estomac, une pesanteur et un abattement général dans tout son corps, au point de ne pouvoir plus se remuer, etc., etc. Le dixième jour de son traitement, il se fit, pendant qu'on la magnétisait, une éruption sur différentes parties de son corps, ce qui la soulagea beaucoup. Peu à peu cette éruption s'étendit sur toute la peau avec des démangeaisons si vives, que la malade ne pouvait s'empêcher de se gratter jour et nuit. M. Fallecker fut obligé de la magnétiser chez elle deux mois et demi.

Ayant obtenu de la société de Strasbourg la permission d'établir un baquet chez lui (à Schlestadt), il y mit Mme Unger, le 12 janvier. Au bout de quelques jours, elle put déjà venir chez lui toute seule. L'éruption augmentait journellement, de manière à ce que le corps paraissait couvert d'une croûte; enfin elle eut des abcès par tout le corps, et elle faisait peur à voir.

Son magnétiseur voulut lui faire faire quelques remèdes; quoiqu'ils fussent très-légers, elle s'en trouva toujours plus mal. Enfin, le 14 février, Mme Dieterich, somnambule, lui ordonna ceux qui lui étaient nécessaires, et elle parvint, en continuant l'usage du baquet, à se débarrasser de tous ses maux et à recouvrer une santé parfaite, vers le mois de mai 1787.

MIGRAINE, *sur Mlle M. C. Vogel, âgée de* 36 *ans* (somnambule), *à Strasbourg*, 1786, *par M. Ziegenhagen, chirurgien* (1).

(Baquet.)

Mlle Vogel souffrait depuis son enfance de migraines. Elle fut magnétisée le 12 juin par M. Ziegenhagen, chirurgien, devint somnambule le 16, se prescrivit tous les remèdes qu'il lui fallait, et fut parfaitement guérie le 29 août.

Il paraît que cette somnambule a été d'une lucidité extrême. Tout le temps de son traitement, elle a été consultée par une foule de malades.

MIGRAINES, maux d'estomac, surdité, etc., *sur M. le baron de l'Espérance* (somnambule), *âgé de* 61 *ans, à Kiensheim, près Colmar, par Mme la baronne de Reich*, 1786 (2).

(Arbre magnétisé, baquet et magnétisme immédiat.)

Depuis sa naissance, M. le baron de l'Espérance était attaqué de migraines affreuses, et, depuis plus de vingt ans, de maux d'estomac avec des cuissons très-fortes, qui souvent l'empêchaient de prendre aucune espèce de nourriture; dans cet état violent, il rendait des eaux par la bouche en grande quantité. Les remèdes n'avaient produit aucun effet, et les médecines lui causaient plusieurs fois des faiblesses très-alarmantes;

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 138.
(2) *Idem*, p. 46.

enfin, depuis quatre ans, il se joignait à tant de maux une surdité presque totale de l'oreille gauche, avec des tintemens et secousses continuelles.

Magnétisé le 8 septembre 1786, par M. le baron de Berckeim, il tomba en crise (en somnambulisme), déclara que son mal venait des glaires; qu'il fallait le magnétiser à la tête et à l'estomac, et lui donner une cuillerée de confection hyacinthe tous les soirs en se couchant; il demanda à être dorénavant magnétisé par Mme la baronne de Reich, chef du traitement. Deux jours après la surdité était disparue, et il annonça que le magnétisme développait chez lui un fort rhumatisme qu'il avait dans les reins. Le 14, le travail prodigieux qui se faisait dans toutes les parties de son corps lui occasionna plusieurs accès de convulsions très-violentes, pendant lesquelles les bras et les jambes furent quelques minutes dans l'état de catalepsie. Le 17, il commença à diminuer la dose d'eau magnétisée qu'il buvait habituellement, et qui le purgeait trois, quatre ou cinq fois par jour. S'étant aperçu que Mme de Reich avait le dessein de le consulter sur quelques maladies, il lui dit qu'il n'était pas assez lucide pour cela, mais qu'elle pouvait lui donner une grande puissance magnétique, en le faisant électriser *positivement* en état de veille. La nuit suivante, il rendit une quantité d'urine étonnante, ce qui, d'après ce qu'il assura en crise, lui évita une hydropisie de poitrine. Enfin, le 23, ayant acquis toute la force désirable, l'appétit, le sommeil, il fit ses adieux à Mme de Reich, la remercia de ses soins,

et lui assura qu'il était parfaitement guéri. La migraine seule, dont il avait apporté le principe en naissant, ne put pas être entièrement détruite, mais il dit que les accès en seraient beaucoup moins forts, et plus éloignés.

MIGRAINE accidentelle, *sur Mme de P**** (somnambule), *à Strasbourg*, 1787, *par M. Demougé* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Quoique l'espace de deux heures ait suffi pour voir naître la maladie et opérer la guérison de Mme de P***, ce fait est réellement un des plus intéressans qu'on puisse voir. Il montre combien il serait à désirer que la pratique du magnétisme fût répandue dans l'intérieur des familles, et quelles ressources on pourrait en tirer.

Le 6 mai 1787, M. Demougé étant dans une société avec Mme de P***; on parla de plusieurs choses qui affectèrent cette dame; elle n'osa donner cours à ses larmes, et peu après on la vit pâlir; elle tomba en faiblesse, et eut une migraine horrible; chacun des assistans lui donna son remède, et au bout d'une heure, elle n'en était que plus mal.

M. Demougé, attendri de son état, lui prit la main, la magnétisa sans rien dire; et l'ayant suffisamment disposée, il l'engagea à passer dans une chambre voisine, pour y être plus tranquille. A peine y fut-elle deux ou trois secondes, qu'elle tomba en somnambulisme, eut quelques petites convulsions, de grands

---

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 2, p. 258.

bâillemens, et enfin un écoulement d'eau par les yeux et les narines tellement copieux qu'elle en trempa un mouchoir et une serviette. Cet état dura trois quarts d'heure, au bout desquels elle commença à parler d'elle-même, et dit à M. Demougé que le moindre remède, appliqué mal à propos, aurait pu lui coûter la vie, etc. Elle demanda à boire un verre d'eau magnétisée, qui la purgerait, dit-elle, trois fois la nuit; et après avoir dormi le temps qu'elle avait demandé, elle se réveilla guérie.

MIGRAINES et convulsions, *sur Mlle* *** (somnambule), *à Paris*, 1788, *par M. Roullier, médecin* (1).

(Magnétisme immédiat.)

Lettre de M. Roullier, médecin, adressée à M. le comte de Lutzelbourg, pour la société de Strasbourg.

MONSIEUR LE COMTE,

. . . .

J'ai cependant eu la consolation de guérir deux personnes par le magnétisme : l'une, malade d'une suppression depuis trois mois, a été guérie en huit à dix jours, sans somnambulisme. L'intérêt que vous prenez au magnétisme me fait vous communiquer le détail de la seconde cure.

Mlle *** était sujette, depuis plusieurs années, à des migraines considérables, que remplacèrent des mouvemens convulsifs, dont les accès revenaient as-

(1) *Annales de Strasbourg*, t. 3, p. 234.

sez irrégulièrement, mais plus précisément aux approches des règles; ces accès la laissaient sans connaissance des heures entières. Depuis mon retour, j'avais engagé Mlle *** à se laisser magnétiser, mais inutilement; elle avait la plus grande aversion pour le magnétisme, et la fondait sur toutes les mauvaises raisons de ceux qui ne le connaissaient pas.

Je me trouvai heureusement avec ma sœur, le 17 novembre 1788, dans la maison des parens de Mlle ***; son accès lui prit presqu'au sortir de table; mais je ne fus averti que lorsqu'elle avait déjà perdu connaissance. Je fis éloigner les personnes qui la tenaient, et je la magnétisai; au bout d'un quart d'heure, Mlle *** put me répondre, quoiqu'avec la plus grande difficulté; la crainte d'être seule l'avait tellement frappée, qu'elle prenait à ma voix de nouvelles convulsions. La crise était très-imparfaite, et j'employai inutilement, pour la rendre meilleure, toute l'énergie de ma volonté : je n'avais point un ascendant assez fort sur un moral aussi agité. J'avais beau nommer à Mlle *** les personnes de son sexe qui l'entouraient, elle ne pouvait les entendre; et elle ne se calmait un peu que lorsque je permettais qu'on la touchât. Les convulsions se renouvelaient presqu'à tout moment; j'étais depuis deux heures auprès de Mlle ***, sans pouvoir obtenir un instant de bonne crise, environné de personnes qui ne croyaient guère au magnétisme, et auxquelles cette scène, prolongée au-delà du terme ordinaire, n'était pas propre à inspirer beaucoup de confiance. L'appartement que j'occupais de-

venait nécessaire; et dans l'état où se trouvait Mlle ***, il était impossible de la transporter ailleurs.

Au milieu de toutes mes inquiétudes, ma sœur, qui s'était absentée auparavant, revint, et entra heureusement dans l'appartement où j'étais. Je la nommai à Mlle ***, qui lui tendit la main, et ne voulut plus la quitter. J'indiquai à ma sœur ce qu'elle avait à faire, et elle parvint enfin à obtenir de Mlle *** des réponses favorables. Mlle *** lui dit alors que, prévenue contre le magnétisme, elle avait eu une grande frayeur de moi, mais qui actuellement était dissipée, et que je pouvais la toucher sans lui faire mal. Je magnétisai Mlle ***, et dès ce moment nous pûmes nous remplacer, ma sœur et moi. Mlle *** nous annonça que le mal que cette frayeur lui avait occasionné prolongerait encore sa crise quelques heures. Jaloux, s'il était possible, d'en rapprocher le terme, et de calmer les douleurs aiguës qu'elle ressentait dans l'estomac, je lui proposai une cuillerée d'une potion calmante dont elle faisait ordinairement usage. Mlle *** en eut eu à peine avalé avec beaucoup d'effort la moitié, qu'elle se plaignit d'une chaleur insupportable, et fut dès ce moment tourmentée d'affreuses convulsions; le magnétisme ne la soulageait plus; elle fit ouvrir les fenêtres, et demanda beaucoup d'eau froide. Je fis, d'après cette idée, mouiller des serviettes dans de l'eau très-froide, et les fis appliquer sur son estomac. Ce procédé, renouvelé sans interruption une bonne demi-heure, la calma un peu. Elle nous dit de l'éveiller, de la mener coucher, et que ma sœur la magnétiserait

dans son lit. Mlle *** fut transportée avec beaucoup de peine dans sa chambre. Dès qu'elle fut couchée, ma sœur la magnétisa, et parvint, par le bénéfice de cette crise, à lui ôter le mal de tête qui lui restait, et qui était considérable. Le bien-être qu'elle éprouvait alors, l'oubli total de ce qui s'était passé, l'étonnèrent beaucoup; elle ne souffrait plus, il lui restait seulement une grande lassitude, et elle éprouvait une gaîté qui approchait un peu du délire.

Mlle *** avait indiqué qu'il fallait encore la magnétiser vers les onze heures. Ma sœur avait à peine commencé, que Mlle *** se plaignit de la tête, se réveilla avec de fortes envies de vomir, et vomit, à l'aide de l'eau tiède qu'on lui donna, beaucoup de bile et de glaires. Le vomissement fini, ma sœur continua de magnétiser Mlle ***, et la fit tomber en bonne crise. Mlle *** indiqua la cause de sa maladie, que des chagrins avaient aggravée, et nous fit espérer qu'un mois de magnétisme la guérirait radicalement. Elle prescrivit un régime, condamna l'usage de sa potion, et annonça que la nuit serait calme.

La nuit fut très-bonne. Le lendemain, vers midi, Mlle *** fut magnétisée comme elle l'avait demandé; elle resta en crise une demi-heure, nous confirma sa guérison pour le temps indiqué, et demanda une crise pour le soir avant le souper. Une circonstance imprévue n'ayant pas permis que Mlle *** fût magnétisée à l'heure indiquée, il y eut un retard d'une demi-heure. Mlle *** tomba en crise au bout de quelques secondes de magnétisme; mais elle annonça que sa

crise durerait deux heures et demie, à cause de ce retard, sans qu'il en résultât d'autre mal.

Mlle *** fut depuis magnétisée tous les jours, le temps prescrit, et aux heures indiquées; elle a toujours annoncé la durée de ses crises, qui n'ont été que du premier degré, et le temps où elle cesserait d'y tomber. Elle se porte actuellement très-bien, et n'a eu depuis aucun accès.

L'époque toujours orageuse des règles s'est passée avec la plus grande tranquillité.

Voilà, monsieur le comte, de nouveaux faits que vous pourrez communiquer à la société, et dont je me rends avec plaisir le garant.

J'ai cru pouvoir vous les offrir comme un hommage digne de votre sensibilité et du zèle infatigable avec lequel vous vous consacrez à la défense de cette sublime découverte. En vous faisant part du bien que j'ai eu le bonheur d'opérer par le magnétisme, c'est vous rappeler, monsieur le comte, qu'il est votre ouvrage, c'est vous rappeler les sentimens de reconnaissance dont je suis pénétré, et qui ne cesseront qu'avec ma vie.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

Roullier, méd.

Paris, 9 janvier 1789.

MIGRAINE persistante et chorée accidentelle (danse de Saint-Guy), *sur Mlle S***, âgée de 38 ans, à Paris*, 1825, *par M.* *** (1).

(Magnétisme immédiat.)

« Un médecin de la Faculté de Paris vient de me remettre une observation que je crois utile de publier :

« Mlle S***, âgée de trente-huit ans, éprouva, le 17 octobre, une vive frayeur, qui changea subitement l'état dans lequel elle se trouvait, en produisant une suppression. Vingt-quatre heures après, pesanteur dans les lombes et dans les parties inférieures de l'abdomen; céphalalgie, perte d'appétit et mouvemens irréguliers dans le bras et la jambe du côté droit. Ces mouvemens ressemblaient beaucoup à la chorée, ou danse de Saint-Guy. Le médecin employa pendant trois mois tous les remèdes convenables, les sangsues, les sédatifs, les anti-spasmodiques, le sulfate de quinine, etc. Il juge que l'estomac et l'abdomen sont mieux, mais il ne peut parvenir à dissiper la migraine, à rétablir le cours du sang, et à calmer les mouvemens nerveux. La malade, qui s'afflige beaucoup, demande alors si le magnétisme ne serait pas utile dans cette circonstance. Le médecin conseille d'en essayer; il suspend tous les remèdes, et recommande de vivre avec sobriété. On commence à magnétiser au milieu de janvier, seulement trois fois par semaine, et douze

---

(1) *Instruction pratique*, etc., par M. Deleuze, p. 390.

à quinze minutes par séance. La malade ne boit plus que de l'eau magnétisée. Au commencement de février les symptômes nerveux se dissipent peu à peu; ils disparaissent totalement au milieu du mois; la malade reprend de la fraîcheur et de la gaîté, le sang a repris son cours naturel, et au mois de mars elle a recouvré une bonne santé, qui paraît devoir se soutenir. »

FIN DU PREMIER VOLUME.



